

**VIE**  
**DU VÉNÉRABLE**

**JEAN EUDES**

INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION  
DE JÉSUS ET MARIE  
ET DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ

AUTEUR DU CULTE LITURGIQUE DES SACRÉS-CŒURS'

PAR

**LE P. D. BOULAY**

Prêtre de la Congrégation de Jésus et Marie.

T.1  
1601-1643

PARIS  
RENÉ HATON, LIBRAIRE -ÉDITEUR  
35, RUE BONAPARTE, 35

(Près Saint-Germain-des-Prés) 1905

## TABLE GÉNÉRALE DES ERRATA.

### Tome 1

#### **Au lieu de**

Page xviii, ligne 27, P. Fontaines,

xxvi, note 2, Origines de la ville

7, ligne 6, en 1662,

75, note 4, P. Le Beurrier,

166, ligne 24, de Vaugueux,

200, ligne 17, celle-ci,

249, ligne 17, 1632,

293, ligne 3, la somme de trois mille,

378, ligne 11, communautés fermées,

406, ligne 27, Al. Lambert de la Motte,

438, ligne 11, parmi les Turs,

469, ligne 11, serviteurs,

474, note 1, méditations,

481, ligne 6, Navare,

554, ligne 5, Briddy,

#### **Lisez:**

P. de Fontaines.

Origines de Caen. de France, ê

en 1622,

P. Le Beurrier.

du Vanguieux.

celle-là.

1639.

la somme de deux, puis de trois mille.

communautés formées.

M. de La Motte-Lambert.

parmi les Turcs.

serviteurs de Dieu.

méditations.

Navarre.

Briday.

### Tome 2

#### **Au lieu de**

Page 15, ligne 5, Place Royale,

» 17, note 5, On l'appela,

» 201 note 1, Nous le verrons mieux encore,

» 28, note 5, Note 111,

147, ligne 13, l'agrandir,

Page 189, ligne 13, parfois même;

» 193, note 1, entra que laïc,

\* 245, note 2, vivante image,

\* 279, ligne 15. qu'à,

\* 287, ligne 31, l'écoutez point,

\* 297, ligne 6, récemment annoncé,

» 315, ligne 9, et de remporter,

» 333, ligne 12, La Fère,

#### **Lisez**

Place de la République.

On appela cette maison.

Nous le verrons encore.

Note IV.

le grandir.

parfois même,

entra que laïc, et en 1644.

petite idée, faible image.

qu'à.

l'écoutez point.

annoncé depuis quelque temps déjà.

et d'emporter.

Fère-en-Tardenois.

|   |                     |
|---|---------------------|
| » 373, ligne 14, beaucoup nous réjouir. | beaucoup réjouir.   |
| » 399, ligne 8, de Foy,                 | Foy.                |
| » 423, ligne, 30, retour de Caen,       | retour à Caen.      |
| » 448, lig. 10, de Statu animarum,      | De statu animarum.  |
| » 518, ligne 17, en prenant,            | Et il prit.         |
| * 526, ligne 10, la regarder,           | le regarder.        |
| * 527, ligne 18, commença par un don.   | cimenta par un don. |
| 549, ligne 9, 1663,                     | 1668.               |

Fausse référence.

158, reporter 1 de l'Abrégé, ligne 23, sur canonique, ligne 18.

|  |                                   |
|--|-----------------------------------|
| Page 5, ligne 36, Porte de Boucherie,    | Porte de la Boucherie.            |
| 11, ligne 28, liés,                      | liés.                             |
| 11, ligne 37, quadragesimo tertia.       | quadragesimo tertio.              |
| 13, ligne 26, fructum referat,           | fructus referat.                  |
| D 17, ligne 11, accomodatins,            | accomodatius.                     |
| 18, ligne 19, sacerdotto,                | sacerdotio.                       |
| 30, ligne 1, es,                         | les.                              |
| 31 ligne 17, ils,                        | il,                               |
| 37, ligne 33, au point de l'instruction, | au point de vue de l'instruction. |
| 41, ligne 6, supérieur,                  | supérieur.                        |

### Tome 3

|   |                           |
|---|---------------------------|
| Page 24, ligne 25, il appartenait à,      | il appartenait de même à. |
| » 40, ligne 29, la dignité et la,         | la dignité de la.         |
| » 69, ligne 8, Bonnefonds,                | Bonnefond.                |
| » 77, ligne 5, d'une acquisition,         | de l'acquisition.         |
| » 107, ligne 11, Le Liaupaul,             | Le Lieupaul.              |
| » 415, ligne 1, L'année 1655,             | L'année 1656.             |
| » 115, ligne 7, Depuis 1633,              | Depuis 1634.              |
| » 145, ligne 10, encore en 1649,          | encore en 1651.           |
| » 116, ligne 5, En 1649,                  | En 1651.                  |
| » 124, ligne 26, de Laval-Montmoreney,    | de Montmorency-Laval.     |
| 163, ligne 4, délogement,                 | de logement.              |
| 178, note 1, Seine-et-Oise,               | Oise.                     |
| 207, sommaire, . Société de Bons-Enfants, | Société des Bons-Amis.    |
| 226, ligne 31, 1681,                      | 1651.                     |
| 243, ligne 28, 1652,                      | 1653.                     |
| 249, lig. 6, leur colère dépassa,         | leur colère déposa.       |
| 274, ligne 20, beaucoup de vertus,        | beaucoup de vertu.        |
| 283, ligne 5, dé,                         | de.                       |

313, ligne 6, L'Église, de Rouen,  
358, note 4, En 1730,  
398, ligne 30, qui l'a conservé,  
406, ligne 4, nécessaires,  
424, ligne 15, élevés,  
462, note 1, qu'en 1320,  
501, ligne 4, se fût fait,

L'Église de Rouen.  
En 1780.  
qui l'a conservée.  
jugés nécessaires.  
élevé.  
qu'en 1820.  
se fût faite.

Fausse référence.

212, reporter 2 de Nontmartre; ligne 28, sur Refuge, ligne 3.

Page 6, ligne 4, anatomie,  
7, ligne 13, Rome,  
14, ligne 27, ça été,  
Page 17, ligne 16, La cinquième,  
26, ligne 33, exercitum,  
27, ligne 12, Sede Bajocensis,  
27, ligne 23, ordiiarià,  
28, lig. 3, dicecesi Bajocensis,  
28, lig. 32, aut alias ab eadem,  
29, ligne 30, reservanus,  
30, ligne 3, Pinel,  
31, ligne 33, il était sais,  
51, ligne 20, tertiam hebido-  
madam,  
52, ligne 2, seculares,  
61, ligne 18, quia sedis vacat,  
63, ligne 12, ça été,  
65, ligne 2, Contantiensis,  
68, ligne 15, misericordià,  
69, ligne 3, sententià,  
75, ligne 19, concilio,  
77, ligne 9, Le Cormier,  
78, lignes 1 et 19, Le Cormier,  
79, ligne 1, et prudenter, uti  
norunt, tribus illis,

astronomie.  
Rouen.  
ç'a été.  
La sixième.  
exercituum.  
Sede Bajocensi.  
ordinarià.  
dioecesi Bajocensi.  
aut aliàs ab eadem.  
réservamus.  
Finel.  
il était saisi.  
tertiam. hebdomadam.  
  
sœculares.  
quia sedes vacat.  
ç'a été.  
Constantiensis.  
misericordia.  
sententia.  
consilio.  
Le Cornier.  
Le Cornier.  
et prudenter uti norunt tribus  
illis.

#### Tome 4

Page 13, ligne 31, plus que l'estime,

plus que de l'estime.

411, ligne 14, Prières,  
35, ligne 24, Annales T. 11,  
39, ligne 8, maison de Lisieux,  
84, ligne 3, elle était à lui,  
88, ligne 6, ces deuils,  
110, ligne 25, en Normandie,  
152, ligne 10, Mme d'Argouge,  
» 172, ligne 13, apprend, -après  
elle,  
» 172, ligne 20, ivresses de l'a-

prônes.  
Annales T. 1.  
maison d'Evreux.  
elle était toute à lui.  
ce deuil.  
en Normandie.  
Mme d'Argouges.  
affirme, après elle.  
  
ivresses de l'amour.

mour?

Page 206, ligne 3, chapitre dix-neuvième,

- » 207, ligne 12, chapitre dix-huitième,
- » 215, ligne 1, donné permission,
- » 217, ligne 22, chapitre dix-neuvième,
- » 218, lig. 18, Ferrier à la réussite,
- » 238, ligne 14, François Roux et,
- » 242, ligne 20, 1688,
- » 285, ligne 22, Carpegue,
- » 350, ligne 18, M. Guilbert,
- » 358, ligne 10, d'autres victimes,
- » 358, lig. 12, de nouveaux deuils,
- » 361, ligne 28, Notre-Dame-du Refuge,
- » 516, ligne 27, en chœur,
- \* 535, ligne 18, recourent alors à lui,
- \* 551, ligne 26, En 1705.
- \* 566, lig. 11 et 12, avons estimé,
- » 569, ligne 10, de ce dernier,
- » 576, ligne 20, en compte,
- \* 576, ligne 22, jusqu'à ses dernières,

chapitre dix-huitième.

chapitre dix-neuvième.

donné la permission.

chapitre dix-huitième.

Ferrier, confesseur du roi, etc.

François Rouxel.

1683.

Carpegna.

M. Guilbert.

d'autre victime.

de nouveau deuil.

Notre-Dame du Refuge.

au chœur.

recourent à lui.

En 1705,

devons estimer.

de ce dernier monastère.

en comptent.

jusqu'à ces dernières.

Fausse référence.

101, reporter 2 de Mortemer, ligne 5, sur Souleuvre, ligne 6.

**TABLE DE L'APPENDICE.(t. 1)**

|  |         |
|--|---------|
| NOTE I. Décret du 6 janvier 1903 . . . . .   | Pages 3 |
| NOTE 11 Extraits de la Préface du P. Le Beurier . . . . .  | 10      |
| NOTE 111. Extraits de la Préface des Annales de la Congrégation de<br>Jésus et Marie, par le P. Costil . . . . .   | 13      |
| NOTE IV. Extrait de l' « Arrest et reiglement de la Cour du Parlement (de Rouen) sur les disciplines<br>libérales de l'Université de Caen. » 159,6. - Esquisse de l'Oratoire . . . . . | 17      |
| NOTE V. ' L'Oratoire de S. Philippe de Néri . . . . .  | 23      |
| NOTE VI. Deux lettres testimoniales . . . . .  | 26      |
| NOTE VII.- Lettre du P. Eudes à MI* de Budos, sur la mort de son frère (1629) . . . . .  | 29      |
| NOTE VIII. - Deux extraits de l'Exercice de Piété . . . . .  | 37      |
| NOTE IX.- Extrait des Études du P. Lebrun sur le Royaume de Jésus<br>et la doctrine spirituelle du Y. P. Eudes . . . . .   | 42      |
| NOTE X.- Quatre Fondements de la Vie chrétienne, d'après le V. P. Eudes . . . . .  | 77      |
| NOTE XI. - Miséricorde, mon Dieu! Miséricorde . . . . .  | 80      |
| NOTE XII. - Lettre de M. Drouet au P. Besselièvre . . . . .  | 83      |
| NOTE XIII. - Lettre du P. Eudes à Mme de Camilly . . . . .   | 84      |
| NOTE XIV. - Le P. Eudes et Marie des Vallées . . . . .   | 85      |
| NOTE XV.- Croix du P. Surin. - La possession chez les personnes pieuses . . . . .  | 86      |
| NOTE XVI. - Un chapitre du Catéchisme de la Mission . . . . .  | 88      |
| NOTE XVII. - Mandement de M. de Harlay, archevêque de Rouen . . . . .  | 89      |
| NOTE XVIII. - Voyage du P. Eudes à Saint-Pol de Léon . . . . .   | 90      |
| NOTE XIX. - Salutation à la très sainte Vierge . . . . .   | 97      |
| NOTE XX. - Vœux du P. Eudes . . . . .  | 98      |
| NOTE XXI. - Observation sur le portrait du V. P. Eudes . . . . .   | 101     |

PRÉFACE . . . . . Pages i-xxviii

CHAPITRE 1. - FAMILLE ET NAISSANCE DE JEAN EUDES.

Ri et la maison d'Isaac Eudes. - Isaac Eudes et Marthe Corbin: leur stérilité, leur vœu à Notre-Dame de la Recouvrance, naissance de Jean; ses frères et soeurs . . . . . Page 1

CHAPITRE II. - ENFANCE DE JEAN EUDES (1601-1615).

Premières années de Jean Eudes: son caractère, son éducation, ses vertus. - Premières leçons chez messire Blanette; sa première communion et sa dévotion à la sainte Eucharistie. - Premières notions de latin et de grec - départ pour Caen . . . . . Page 27

CHAPITRE III. - LE COLLÈGE (1615-1621).

Le Collège royal du Mont. - Jean Eudes y est admis dans la deuxième classe de grammaire: le P. Robin, la vie scolaire, succès du jeune grammairien. - Humanités et Rhétorique: éclat de son talent, sa piété, ses vertus, sa dévotion à Marie et faveurs qu'il en reçoit, vénération dont il est l'objet. - Savocation: on lui conseille de faire sa Philosophie pour mieux l'étudier, nouveaux succès, nouveaux progrès dans la piété, décision de son confesseur . . . Page 43

CHAPITRE IV. VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES (1621-1623).

Projet de mariage refus de Jean Eudes. - Il obtient de suivre son pieux dessein: réception de la tonsure et des ordres mineurs à Séez, beaux fruits qu'il en retire. - Études théologiques à l'Université de Caen : dégoûté du monde, il se décide à entrer dans l'Oratoire. - Démarche près de sa famille: refus, puis consentement. - Son départ pour Paris, et son entrée dans la maison de la rue Saint-Honoré . . . . . Page 63

CHAPITRE V. - L'ORATOIRE DE JÉSUS (1611-1623).

M. de Bérulle. - Fondation de l'Oratoire. - Sa rapide extension. - Sa fin. - Son esprit. Ses vertus, ses dévotions, ses fêtes . . . . . Page 85

CHAPITRE VI. INSTITUTION ET SOLITUDE (1623-1627).

Retraite et vêtue. - Exercices de l'Institution: progrès spirituels du confrère Eudes. - Sa vénération pour le P. de Bérulle. - Ses débuts dans la chaire. - Derniers mois à l'Institution, son vœu de servitude. - Séjour à Aubervilliers: ordinations, solitude, étude de l'Écriture sainte; relations avec le P. de Condren. -Retour à Saint-Honoré . . . . . Page 107

5 4 8 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

CHAPITRE VII. - LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN (1627-1631).

La peste au pays d'Argentan : dévouement du P. Eudes. - Argentan épargné par la peste: vœu à Marie. - Cardinalat du P. de Bérulle. - Le P. Eudes, à Caen, se prépare aux missions: études et premier ministère. - La prise de La Rochelle.- Mort du cardinal de Bérulle; élection du P. de Condren. - La peste à Caen: héroïsme du P. Eudes, soins donnés à ses confrères, conversion d'un calviniste.- Maladie du P. Eudes: intérêt qu'elle excite, sa guérison, son désir du Ciel. -Assemblée générale de 1631; visite du P. de Condren . . . . . Page 143

## CHAPITRE VIII. - PREMIÈRES Missions Du P. EUDES (1632-1637).

Les missions au début du XV<sup>11</sup>e siècle. - Lamentable état de la Normandie, -Missions au diocèse de Coutances (1632): premiers succès du P. Eudes, joie de ses amis. - Vie de retraite et d'étude à l'Oratoire de Caen (1633-1634). - Deuxième Assemblée générale de l'Oratoire (1634). - Le P. Eudes, chef des missions de l'Oratoire de Caen (1635); missions au diocèse de Bayeux (1635); missions au diocèse de Saint-Malo, premières persécutions; mission de Fresne, conversions de protestants, récitation publique des prières du matin et du soir (1636). - Mission de Ri (1637). - Première maison de refuge pour les pécheresses pénitentes (1635-1636) . . . . . Page 182

## CHAPITRE IX. - PREMIERS OUVRAGES Du P. EUDES. - VŒU DU MARTYRE (1636-1637).

L'Exercice de Piété (1636). - La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes (1637): importance, objet et division de cet ouvrage; idées maîtresses.- Ce beau livre, écho affaibli des sentiments du P. Eudes: Vœu du Martyre, acte héroïque de charité (1637) - sa répercussion dans la vie du Serviteur de Dieu . . . . . Page 203

## CHAPITRE X. - MISSIONS. - LE P. EUDES ET M. COSPÉAN (1638-1639).

Troisième Assemblée générale de l'Oratoire. -Missions de Brémoy, d'Estreham, de Pont-l'Evêque (1638). - M. Cospéan et le P. Eudes. - Mission de Saint Etienne de Caen; Carême de Pont-l'Evêque; mission de Lisieux(1639). Page 231

## CHAPITRE XI. -MISSIONS ET SUPÉRIORITÉ(1639-1640).

Révolte des Nupieds. - Avent et Carême à Saint-Pierre de Caen (1639-1640). - Mission du Mesnil-Mauger (1640). - Lettres et projets de M. Cospéan (1639-1640). - Le P. Eudes est nommé supérieur de l'Oratoire de Caen (1640): accusations du P. Batterel et de Moreri; leur fausseté . . . . . Page 247

## CHAPITRE XII. - RELATIONS ET AMITIÉS (1640).

Communautés de femmes : les Hospitalières ; les Ursulines, Jourdain de Bernières, la Mère Germaine de la Nativité; les Visitandines, la Mère Patin; les Carmélites; les Bénédictines de Sainte-Trinité, Mme de Budos, la sœur de Taillepied, les Mères le Haguais, Bouëtte de Blémur, Mechtilde du Saint-Sacrement.- Communautés d'hommes : les Cordeliers, le P. Chancerel; les Capucins : le P. Paulin du Tréport; les Carmes, les PP. Masqueret et Guéroult; les Jésuites, le P. Dinet; les Prémontrés d'Ardenne, le P. Denys l'Evêque; les Bénédictins de Saint-Etienne, Dom Jean de Baillache, Dom Mathieu de la Dangie de Renchy, Dom Jean Blouët de Than; Dom Grégoire Tarrisse; le P. Jean-Chrysostôme, religieux pénitent. - Séculiers: MM. de Bernières et de Renty; les familles de Camilly, de Than, le Haguais, de Montfort, de Répichon. - Évêques : MM. Cospéan, de Harlay-Sancy, d'Angennes, Camus . . . . . Page 269

## CHAPITRE XIII. - PORTRAIT DU P. EUDES : SES VERTUS (1640).

Modestie de son maintien. - Son urbanité et son affabilité. - Son esprit de religion. - Son amoureuse union à Jésus-Christ: trois foyers où elle s'avive: l'oraison, l'Office divin, la sainte Messe. - Sa dévotion à la sainte Eucharistie et à Marie, aux Anges et aux Saints. - Autres principales vertus: sa foi, son espérance, sa conformité à la Volonté de Dieu, sa haine du péché et du monde, son obéissance et sa fidélité, sa douceur et sa charité, son amour des pauvres, son zèle pour le salut des âmes, son humilité, sa mortification, sa pauvreté, sa soif des souffrances . . . . . Page 301



#### CHAPITRE XIV. - MISSIONS.- LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES (1640-1641).

Avent de Lisieux (1640). - Mort du P. de Condren (7 janvier 1641); élection du P. François Bourgoing (7 mai 1641). - Missions d'Urville, de Remilly, de Landelles, de Coutances, de Pont-Audemer. - Premiers entretiens du P. Eudes aux ecclésiastiques. - M. Le Pileur. - Marie des Vallées. - Témoignages d'affection et d'estime de M. Cospéan . . . . . Page 327

#### CHAPITRE XV. - PROJETS DU P. EUDES : NOUVEAUX OUVRAGES (1641-1642).

Mission surnaturelle du P. Eudes. - L'Office du Saint Cœur de Marie: la dévotion aux Sacrés-Coeurs. - La fondation de la Congrégation de Jésus et Marie: les séminaires-collèges de l'Oratoire, la préparation du séminaire de Saint-Sulpice par le P. de Condren; pensées du P. Eudes sur la nécessité des séminaires et son projet d'en établir dans l'Oratoire, démarches infructueuses, dessein d'une Société nouvelle, consultations diverses et détermination. - La fondation de l'Ordre de Notre-Dame de Charité: Madeleine Lamy; l'œuvre des Refuges avant le P. Eudes; caractère de son oeuvre, heureux commencements de Notre-Dame du Refuge, premiers assauts de l'enfer. - Unité de l'œuvre du P. Eudes. - Deux nouveaux ouvrages : Le Testament de Jésus et le Testament du Chrétien, Le Catéchisme de la Mission . . . . . Page 359

#### CHAPITRE XVI. - MISSIONS. - SITUATION DU P. EUDES DANS L'ORATOIRE (1642).

Mission de Rouen : le P. Eudes est établi chef de toutes les missions de la province de Normandie, mandement de M. de Harlay, succès de la mission. - Les Dames de la Miséricorde et Notre-Dame du Refuge à Rouen. - Inquiétudes de M. Cospéan. - Lettres du P. Bourgoing mandant le P. Eudes à Paris, craintes et accusations de l'Oratoire, réponse de M. de Harlay. - Mission de Saint-Malo. - Voyage à Saint-Pol de Léon. - Avertissements aux Confesseurs. - Salutation à la très sainte Vierge. - Mission de Saint-Lô, conversions de calvinistes. - Lettre du cardinal de Richelieu au P. Eudes . . . . . Page 395

#### CHAPITRE XVII - LE MISSIONNAIRE (1632-1642),

Le Prédicateur. - Le Confesseur . . . . . Page 429

#### CHAPITRE XVIII. - DERNIERS APPRÊTS (1642).

Entrevue de Richelieu et du P. Eudes: lettres-patentes pour l'érection du Séminaire de Jésus et Marie : conséquences. - Relations du P. Eudes avec M. Olier, le couvent de Nazareth, Dom Grégoire Tarrisse, M. Bourdoise, Marie Rousseau, les PP. de Saint-Jure, de Hayneuve, de Brisacier, le P. Ignace-Joseph de Jésus-Maria, Mme de Beauvilliers et les Bénédictines de Montmartre, la Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus. - Conférences à Saint-Magloire. - Mort de Richelieu. - Lettres-patentes pour l'établissement de Notre-Dame du Refuge. - Retour à Caen: derniers arrangements du P. Eudes avec ses futurs coopérateurs; approbation de M. d'Angennes . . . . . Page 455

#### CHAPITRE XIX. - LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE(1619-1643).

Le Jansénisme, cause de la sortie du P. Eudes. - Du Vergier de Hauranne et Jansénius: leur liaison, leurs projets. - Premiers efforts des novateurs, - Ressources que l'Oratoire offre à la réalisation de leur dessein, et facilité de sa conquête: souci de la hiérarchie, doctrine sur la grâce et la liberté, liberté accordée à ses membres. - Saint-Cyran et le P. de Bérulle : opposition des Oratoriens aux Jésuites, création de collèges, abandon des séminaires. - Progrès du Jansénisme dans l'Oratoire: ses causes, ses premières conséquences.  
Page 487

#### CHAPITRE XX. - LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES (1643).

Trois objections : prétendus vœux de stabilité et d'obéissance; dommages causés à l'Oratoire; nécessité de défendre la Congrégation contre le Jansénisme.  
Page 531

Aux Pères et Frères de la Congrégation de Jésus et Marie  
et aux Religieuses  
de Notre-Dame de Charité et du Bon-Pasteur.

Après avoir fait hommage de ce livre à notre TRÈS HONORÉ PÈRE, c'est à vous, mes bien chers Pères et Frères et mes très chères Sœurs, que je veux le DÉDIER, car c'est pour vous principalement que j'en ai entrepris la composition. Sans doute j'ai essayé, dans la mesure de mes forces, de couronner de gloire et d'honneur, le pieux FONDATEUR de nos Sociétés; sans doute aussi, en ajoutant mon travail personnel aux travaux si consciencieux de mes devanciers, j'ai cherché à poser des assises solides, sur lesquelles on pût dans un avenir prochain élever un monument simple, dégagé, d'une destination générale, mais ce que je me suis avant tout proposé, c'est la satisfaction de votre piété filiale, c'est la perfection de votre vie spirituelle.

Voilà pourquoi j'ai relaté dans tous ses détails la vie de notre BIEN-AIMÉ PÈRE. Il m'a semblé qu'en elle, pour ses Fils et ses Filles, il n'y avait rien de petit, rien à dédaigner. L'abondance ici ne pouvait être dit superflu. Le moindre fait était digne d'être recueilli comme une précieuse relique, comme une féconde leçon de zèle et de charité, de courage et de patience, de ténacité et de persévérance invincible, fruit d'une soumission absolue à la Volonté de Dieu, d'une humble et confiante union à JÉSUS et à MARIE.

Voilà pourquoi encore je n'ai pas craint, au risque d'être blâmé, de multiplier dans le texte des citations de ses écrits, et, dans l'Appendice, des extraits ou des études propres à les faire comprendre et aimer. En agissant ainsi, je n'ai point prétendu ranimer en vous l'esprit de notre saint INSTITUTEUR, il y est très vivace, je n'ai voulu que le nourrir et le fortifier de la plus pure moelle de sa doctrine, que vous amener à goûter de plus en plus ses ouvrages, dont deux de nos Pères, avec un dévouement qui n'a d'égal que leur science, s'occupent à donner une savante édition. Nous avons à prendre garde, en effet, de négliger cette nourriture substantielle, pour nous égarer, à nos dépens, en d'autres pâturages, excellents sans doute, mais moins faits pour nos âmes.

Mon souhait serait donc que tous désormais nous fissions des exemples et des écrits de notre VÉNÉRABLE PÈRE le sujet ordinaire de nos lectures et de nos méditations. Alors, j'en ai la douce confiance, au milieu de nos difficultés et de nos épreuves, nous redirions avec une joyeuse conviction ces paroles du Roi-Prophète: Dominus regit me, et nihil mihi deerit: in loco pascuae ibi me collocavit. Oui, le Seigneur me régite, et rien ne me manquera: Oui le lieu où il m'a placé est un pâturage de vie. Parasti in conspectu meo mensam. adversus eos qui tribulant me; Vous m'avez préparé, ô mon Dieu, vous avez placé devant moi une table magnifiquement servie, et, sur cette table, des mets capables de me défendre contre ceux qui me persécutent et qui veulent ma perte. Impinguasti in oleo caput meum: et calix meus inebrians quam præclarus est! Vous avez inondé ma tête d'huile sainte; et qu'il est beau, qu'il est enivrant le calice que vous me présentez! Ah! je goûterai là un avant-goût des saintes allégresses du ciel, et je surabonderai de joie dans mes tribulations: j'y pourrai boire un vin si délicieux que son ivresse, me berçant des rêves de la patrie, me fera oublier les tristesses de l'exil!

Accueillez donc ce livre, mes bien chers Pères et Frères et mes très chères Sœurs, avec le même cœur que je l'ai écrit, et que sa lecture, en nos jours difficiles, vous aide à marcher dans les sentiers de la justice : Deduxit me super semitas justitiae, et à parvenir à l'éternelle félicité dans la maison de notre Dieu: Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum!

Voilà le vœu que dépose dans le SAINT COEUR de notre auguste Mère et dans le DIVIN COEUR de son Fils,  
Votre frère très humble et très dévoué,  
D. BOULAY, Prêtre de la Congrégation de Jésus et Marie.  
Ce 8 février 1905.

## DÉCLARATION

Je déclare qu'en rapportant dans cette histoire, d'après les témoignages contemporains, des faits extraordinaires et qui paraissent miraculeux, et qu'en donnant le titre de saint, ou de bienheureux, ou de vénérable, à des personnages qui n'ont pas encore été élevés sur les autels ou dont la cause n'a pas été introduite devant la Sacrée Congrégation des Rites, je n'entends le faire que dans le sens et dans la mesure autorisés par les décrets du Pape Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 16 juin 1631. Je déclare en outre soumettre cet ouvrage et ma personne au jugement du Saint-Siège, désavouant d'avance de bouche et de cœur tout ce qui, contre ma volonté, ne serait pas entièrement conforme à l'enseignement de la sainte Église, ma mère, dans l'obéissance de laquelle je veux vivre et mourir.

- 1 -

## PRÉFACE

Le 16 décembre 1902, était plaidé, devant la Sacrée Congrégation des Rites, le procès des Vertus du VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU, JEAN EUDES, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE ET DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ. L'issue de la séance fut pour ces deux Sociétés et leurs amis l'occasion d'une grande joie.

Après le vote des Éminentissimes Cardinaux et des Pères consultants dans l'ordre accoutumé, Sa Sainteté Léon XIII, d'illustre mémoire, sans déclarer sur-le-champ sa pensée, donna pourtant à entendre que : « Lorsqu'on parle de JEAN EUDES, on parle « d'un homme très illustre, qui non seulement a jeté l'éclat de l'exemple par la sainteté de sa vie, mais encore, par son zèle vigilant pour le salut des cimes, et surtout par la Congrégation qu'il a établie, a été au loin et pour toujours utile à l'humanité.»

« Nous désirons donc extrêmement », ajouta-t-il, « qu'il Nous soit permis au plus tôt de porter une sentence définitive sur l'excellence des vertus de Ce VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU. »

Et, songeant à la France ravagée par une affreuse tourmente, le Souverain Pontife se réjouissait de lui offrir au ciel un nouveau protecteur.

En conséquence, le 6 janvier 1903, la promulgation du Décret Pontifical eut lieu avec les cérémonies et en la forme prescrites. En voici la conclusion: « Il conste, en ce qui concerne les vertus de foi, d'espérance et de charité envers Dieu et le prochain, et de même pour les vertus cardinales de prudence, de justice, de force, de tempérance et leurs annexes, que LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU, JEAN EUDES, les a pratiquées à un degré héroïque, dans le cas pour l'effet dont il s'agit, et que, par conséquent, on peut passer outre, c'est-à-dire procéder à l'examen des quatre miracles (1)

(1). Décret du 6 janvier 1903. - Voir ce décret, Appendice, Note 1.

PRÉFACE. -11-

Emanée du Souverain Pontife lui-même, agissant dans la plénitude de son autorité apostolique, cette déclaration solennelle a la valeur d'une sentence décrétoriale sur l'éminente sainteté du V. Jean Eudes. La question est tranchée. L'instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie et de l'Ordre de Notre-Dame de Charité est un héros aux yeux de l'Église. Sa vie, ses actes, ses œuvres, méritent d'être présentés à l'admiration des hommes, ses nombreux écrits sont dignes d'être lus et médités, ses exemples d'être suivis. Il tient une place d'honneur parmi les serviteurs du Christ; c'est un homme envoyé de Dieu pour être à sa patrie un modèle de justice et de sainteté (1).

L'heure semble donc venue de remettre en pleine lumière cette figure trop longtemps restée dans l'ombre, et qui, même aujourd'hui, ne brille pas dans toute sa splendeur. Car ce fut vraiment, selon l'expression de M. Olier, « la merveille de son siècle », que cet incomparable missionnaire, suscité du ciel pour relever et régénérer les âmes profondément abaissées et corrompues à la suite des guerres néfastes du xv<sup>e</sup> siècle. Dans la terre de France, depuis saint Vincent Ferrier (1357-1414) (2), nul n'avait par la puissance de sa parole entraîné plus de peuples sur ses pas, nul n'avait plus fortement remué les cœurs. Sa mort fut un deuil public pour la Normandie et les autres provinces qu'il avait parcourues; ses funérailles furent un triomphe ; «son tombeau devint un de ces lieux sacrés où Dieu se plaît à répandre ses bénédictions (3).

Les contrées qu'il avait évangélisées conservèrent longtemps le souvenir de ses bienfaits, surtout celles où le zèle de ses fils continua son laborieux apostolat; et, de nos jours encore, sa renommée n'y est pas entièrement éteinte. Toutefois, si féconde

(1). Cf. Lettre-Circulaire dit Très Honoré Père A. LE DORÉ, Supérieur général de la Congrégation de Jésus et Marie. Le Saint Cœur de Marie, 15 février 1903. Paillart, Abbeville.

(2). Saint Vincent Ferrier, né à Valence en 1357 et entré dans l'Ordre des Frères Prêcheurs en 1374., évangélisa la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, l'Allemagne et une partie de l'Italie, entraînant les populations sur ses pas. Il mourut à Vannes en 1419, et fut canonisé en 1455.

(3). P. LE BEURIER, Vie du P. Eudes, Liv. -VI, p. 573.

#### PRÉFACE. -111-

en oeuvres et en bienfaits que soit la vie d'un homme, elle doit nécessairement pâlir, sinon s'effacer, avec le temps, à moins qu'il ne se trouve un historien pour la buriner en quelque sorte et la rendre impérissable. L'histoire seule assure l'immortalité aux grands hommes (1).

Or, fidèles aux recommandations de leur Père, les prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie se consacrèrent corps et âme aux travaux des missions et des séminaires, plus soucieux de reproduire et continuer ses exemples et ses vertus que de les consigner par écrit en vue de la publicité. Aussi, moins de soixante ans après sa mort, la grande oeuvre, accomplie par lui avec tant d'éclat, était déjà, sinon oubliée; du moins peu ou mal connue dans ses détails et dans les développements variés et émouvants qu'elle avait reçus durant plus d'un demi-siècle(2). « On peut dire, écrivait entre 1730 et 1740, un de ses fidèles disciples (3), que de nos jours l'idée qu'on se fait du P. Eudes et de ses oeuvres est singulièrement inexacte. Beaucoup ne le connaissent que par ce qu'ils en ont appris dans quelques-uns de ces libelles diffamatoires, qui furent composés avec tant d'artifice et répandus avec tant de malice par toute la France pour détruire sa réputation (4). D'autres ne le jugent que sur les rapports de gens qui, par intérêt de parti ou de profession, se sont fait un mérite de le décrier durant sa vie et après sa mort. Ceux qui conservent encore quelque vénération pour sa mémoire, n'ont guère pour l'apprécier que les récits bien insuffisants faits par quelques hommes de bien, ou des abrégés de la vie du serviteur de Dieu très incomplets et souvent inexacts. On peut même ajouter que dans les deux Congrégations qu'il a fondées, ceux-là même qui sont ses enfants et le vénèrent comme leur saint Instituteur, qui lui doivent après Dieu leur sanctification, ignorent bien des côtés de l'admirable

(1). Préface de l'Abbé LE COINTE à la Vie dit V. II. Jean Eudes, par le P. JULIEN, MARTINE, P. XV1. Le Blanc Hardel, Caen.

(2). Ibid., p. xv.

(3). Vie dit R. P. Jean Eudes, par le P. JULIEN MARTINE, Préface, P. 1.

(4). Les Jansénistes et leurs gazetiers; la faction de l'Oratoire gagnée aux idées de Jansénius.

#### -IV- PRÉFACE.

vie de leur Vénéré Père. Aussi, j'espère que tous les gens de bien me sauront gré de leur faire connaître à fond la vie de ce grand personnage, qui a si bien mérité de l'Eglise. »

Ces lignes, en accusant l'effacement progressif de cette belle et héroïque figure, nous en indiquent une seconde raison, tout aussi vraie que la première: la haine et l'opposition acharnée des Jansénistes. Ayant rencontré dans le V. P. Eudes un de leurs adversaires déclarés, ils travaillèrent à faire le silence sur son nom, après l'avoir déprécié et diffamé dans leurs écrits. Ajoutons-en une troisième: la modeste réserve de ses enfants, au xviii<sup>e</sup> siècle. Ils ne servirent que trop les desseins de ses ennemis, en se contentant de conserver dans leurs Annales la mémoire de ses vertus et de ses œuvres pour s'en édifier et s'en nourrir, au lieu de la produire en public dans un ouvrage de marque. Plusieurs pourtant en étaient capables par leur talent d'écrivains. Ceux-là même qui essayèrent de narrer à leurs frères les faits et gestes de ce véritable chevalier du Christ, lui aussi sans peur et sans reproche, ne purent ou ne voulurent pas, pour diverses causes (1), livrer leurs manuscrits, à l'impression : tels les PP. Hérambourg, Costil, Martine, Le Beurrier; tel aussi le P. de Montigny, de la Compagnie de Jésus. Voilà pourquoi on en vint peu à peu, même parmi les lettrés, biographes et historiens, à ignorer, nous ne dirons pas son nom, mais les principaux événements de sa vie, mais son prodigieux apostolat, sa mission surnaturelle et les institutions qui en émanent; et, grâce à cette ignorance, doublée parfois d'intérêt et de parti-pris, on lui dénia ses plus beaux titres de gloire.

Combien peu savaient, il y a moins d'un demi-siècle, que, durant cinquante ans, il parcourut en tous sens et avec un succès qu'on n'a pas revu depuis, la Normandie et une partie de la Bretagne, la Picardie, l'Île-de-France, le Perche et le pays Chartrain, la Brie, la Champagne, la Bourgogne, évangélisant non seulement les bourgs et les campagnes, mais les villes les plus peuplées et les

(1). Voir Appendice, Note 11, un extrait de la Préface du P. Le Beurrier: il y donne bien les raisons qui ont empêché les anciens eudistes de publier la vie de leur saint Fondateur.

PRÉFACE. - V -

plus fameuses, Rennes, Caen, Lisieux, Evreux, Rouen, Autun, Beaune, Châlons, Meaux, Versailles, Paris, etc., etc., arrachant par sa parole ardente, convaincue, enflammée, des provinces entières à leur sommeil de mort, laissant partout des monuments de sa piété et de son zèle!

Savait-on beaucoup mieux qu'il fût un des promoteurs les plus actifs des conférences ecclésiastiques et l'un des plus dévoués réformateurs du clergé au xviii<sup>e</sup> siècle; qu'à cette fin, il composa plusieurs ouvrages estimés, où il enseigne aux prêtres à régler leurs moeurs et à s'acquitter dignement de leurs fonctions, qu'il travailla avec ardeur à l'établissement des premiers séminaires, et pour leur assurer de sages et pieux directeurs, institua la Congrégation de Jésus et Marie, plus communément appelée de son nom, Congrégation des eudistes?

Combien peu savaient surtout que, trente ans avant la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, il révéla au monde la double dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur Admirable de sa divine Mère; que le premier il en fit solennellement célébrer les fêtes, en composa les offices, et convia les peuples à s'abriter dans leurs confréries, comme dans un lieu de refuge assuré !

N'ignorait-on pas même que c'est à lui que remontent et l'Ordre de Notre-Dame de Charité, et, par la Vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, religieuse sortie du monastère de Tours, l'Institut du Bon-Pasteur d'Angers, fondés l'un et l'autre pour le relèvement et la sanctification des femmes pécheresses, en même temps que pour la préservation des jeunes filles exposées à la contagion du vice?

Depuis lors, grâce aux travaux du R. P. Le Doré (1), qui a pris à tâche de glorifier la mémoire de son père et prédécesseur, grâce

(1). Le R. P. Le Doré, supérieur général des eudistes, fût, avant 1870, le premier Postulateur de la cause du V. P. Eudes. Il a composé à cette occasion plusieurs ouvrages de grande valeur, auxquels nous aurons lieu de nous référer bien des fois, en particulier Le B. P. Jean Eudes: Ses Vertus (2 éditions), La Vie populaire du P. Eudes (2 éditions), Le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie

(2 éditions), Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes (2 volumes).

## -VI- PRÉFACE.

aux recherches suscitées par le procès de béatification, la lumière s'est faite sur tous ces points, et aujourd'hui le Vénérable P. Eudes occupe à peu près partout dans l'histoire le rang d'honneur qui lui est dû. Cependant il n'existe point encore d'ouvrage où l'on ait mis à profit l'ensemble de ces travaux pour replacer sa grande et noble figure dans le cadre qui lui convient, c'est-à-dire en plein xviii<sup>e</sup> siècle.

Le xviii<sup>e</sup> siècle, brillante époque de notre histoire, où toutes les gloires se réunissent sur le front de la France et y rayonnent du plus vif éclat! Alors, en effet, les conceptions fécondes de ses administrateurs, l'habileté consommée de ses diplomates, la vaillance de ses généraux, avec ses illuminations soudaines ou ses sages réflexions, la posent au premier rang parmi les puissances de l'Europe, tandis que le pinceau de ses peintres, le ciseau de ses sculpteurs, l'imitation originale de ses architectes, les découvertes et les travaux de ses mathématiciens, physiciens et géographes, l'imagination puissante, le jugement exquis, la pensée forte et profonde, la langue précise et harmonieuse de ses écrivains, prosateurs et poètes, l'élèvent à la hauteur des plus grands peuples de l'antiquité. Mais plus encore que toutes ces gloires, la gloire religieuse l'enveloppe d'une incomparable splendeur. Après plus de seize siècles, l'Eglise de France apparaît aussi illustre et aussi féconde en saints de tout ordre et de tout rang, en institutions pieuses, en créations charitables, qu'elle l'avait été dans son premier âge et aux meilleurs jours de sa jeunesse.

Au souffle régénérateur de l'Esprit Divin, les rides, les taches, qui ternissaient la beauté de son visage, s'effacent et disparaissent; une sève nouvelle circule en ses veines, le zèle évangélique se rallume dans les cœurs, et de toutes parts surgissent des apôtres, armés du glaive de la parole sainte, pour détruire les vices et dissiper l'ignorance et l'erreur. L'état religieux se relève de ses ruines, et des Congrégations se forment à l'envi, édifiant le monde par la ferveur qui accompagne les sociétés naissantes et par l'émulation de vertu qu'elles excitent dans les Ordres préexistants.

## PRÉFACE. - V 1 1 -

De ces Congrégations, les unes travaillent, avec un soin infatigable, à sanctifier l'enfance et la jeunesse, les autres, à évangéliser les pauvres, à ramener au bercail les brebis égarées; celles-ci s'attachent à restaurer dans le clergé l'esprit et les vertus du sacerdoce, ou à lui communiquer, dans les séminaires, la vie qu'il est essentiellement chargé de transmettre aux fidèles.; celles-là défendent contre l'un des plus terribles assauts de l'enfer l'amour et la miséricorde de Dieu pour les hommes, l'infinie charité du Sauveur. Dans la haute société, des chrétiens et des chrétiennes, dignes de leur baptême, secondent ce mouvement et ces efforts par leur crédit, leurs ressources, ou leur coopération personnelle. Aussi de toutes parts s'élèvent mille œuvres admirables pour le soulagement corporel et spirituel des pauvres et des malades, pour la sanctification des ouvriers, pour la conversion des hérétiques; des asiles s'ouvrent au repentir et à la persévérance, à l'enfance abandonnée, à l'infirmité et à la vieillesse. C'est un élan universel et comme une explosion de la charité du Christ.

Voilà le cadre, voilà la société où doit apparaître le Y. P. Eudes, près des Bérulle et des Condren, des Vincent de Paul, des Bourdoise et des Olier, des d'Authier de Sisgaud, des La Salle et des Grignon de Montfort, des Bernières et des Renty, dans l'intimité des plus saints évêques, les Cospéan, les Matignon, les Montmorency Laval, sous l'égide de Richelieu, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV; parmi toute une pléiade d'hommes et de femmes illustres par leur naissance, leur piété ou leur génie, qui le soutinrent dans ses entreprises, ses travaux et ses luttes, et l'entourèrent de leur estime et de leur vénération. Formateur du clergé et restaurateur de la discipline ecclésiastique, évangélicateur des peuples, refuge et soutien du repentir et de la pénitence, défenseur de l'intégrité de la foi, apôtre et docteur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, inaugurateur et propagateur de fêtes en l'honneur de ces deux divines personnes, fondateur enfin

de trois sociétés, destinées à continuer son œuvre à travers les siècles: que d'auréoles lui ceignent le front, que de titres le recommandent à la reconnaissance et à la mémoire de ses concitoyens, disons plus, de l'Eglise entière!

-V111- PRÉFACE.

Pour aider à l'intelligence des faits qui feront la matière de cet ouvrage, et permettre d'en suivre facilement l'exposé, il n'est peut-être pas inutile d'en donner d'abord une légère esquisse et comme une vue générale ce sera le fil conducteur qui empêchera de s'égarer dans une lecture forcément maintes fois interrompue.

Le V. P. Eudes, en sa naissance (1601), est l'enfant du miracle: conçu après un vœu fait par ses parents à Notre-Dame de la Recouvrance, il est porté dans ce sanctuaire dès ses premiers jours et consacré à la Vierge Marie. Source de bénédiction pour sa mère, qui devient alors comme une vigne féconde, il reçoit du ciel les plus beaux dons: un naturel excellent, un esprit vif mais docile, un cœur affectueux et prévenant, une volonté droite et souple, surtout la crainte de Dieu et le goût de la piété. Sa fidélité aux premières grâces en appelle d'autres en abondance, spécialement au jour de sa première communion, faite en la solennité de la Pentecôte, à l'âge de onze ans (1613). Le pain sacré devient dès lors sa nourriture mensuelle, et toujours il le mange avec la même foi, la même ferveur, la même profusion de douceurs célestes. Telle est la force de la grâce qui le presse, à cet âge où les enfants ne rêvent le plus souvent que de plaisirs, qu'il fait à quatorze ans le vœu de virginité. Et avec quelle délicatesse il y demeure fidèle! La simple apparence du mal suffit à le faire rougir. Béni dans son âme, il l'est également dans son intelligence qui s'ouvre toute grande aux leçons de ses maîtres, les PP. Jésuites de Caen, et il remporte en Humanités, Rhétorique et Philosophie, les plus brillants succès. Dans cette grande ville et dans ce milieu écolier, Dieu le garde avec un soin jaloux: il conserve sa foi pure, il accroît sa piété, il protège sa vertu, il le dispose à une vocation de choix, l'état ecclésiastique (1621).

Ses parents, oublieux de leur promesse, veulent l'engager dans le mariage, ils doivent céder devant son énergique résistance. Il se prépare donc à la réception de la tonsure et des ordres mineurs, qui lui sont conférés à Sées; puis il retourne à Caen étudier la théologie. Là, déconcerté bientôt par la difficulté de vivre au

PRÉFACE. - 1 X -

milieu du monde, il se résout à le quitter, et après avoir vaincu les oppositions de sa famille, il entre à l'Oratoire (1623), où, dans un noviciat fervent, il se forme à toutes les vertus sacerdotales et religieuses, sous la direction du P. de Bérulle. Puis il s'y dispose aux ordres sacrés et à la prêtrise (1625), à l'école de ce pieux Fondateur et du P. de Condren, qui l'initient au culte du Verbe Incarné et aux hautes idées qu'ils ont du sacerdoce. Les années qui suivent sont des années de repos, d'étude et d'oraison.

Enfin, il paraît dans l'arène, et c'est pour se dévouer au service des pestiférés, dans le pays d'Argentan, puis à Caen (1627-1631), lieu de sa résidence. Cependant, armé de la parole divine comme d'un glaive-aigu (1), il parcourt la Normandie et les contrées voisines, il appelle les peuples au repentir et à la pénitence. Dans son éloquence apostolique, joignant la force du lion à la douceur de la colombe, il trouve des traits enflammés et des accents tout divins, pour percer et subjuguier les Cœurs. Les foules, qui accourent l'entendre, se convertissent, vivement impressionnées par l'assistance surnaturelle que Dieu prête à ses discours (1632-1642).

Au milieu de ces labeurs, sa vie, sous l'inspiration d'En-Haut, prend soudain une orientation nouvelle. En même temps qu'il crée des asiles et un ordre religieux (1641) pour recevoir les femmes repenties, qui veulent assurer leur persévérance, il cherche à remédier aux maux du clergé, et conçoit le dessein d'établir des séminaires et une congrégation de prêtres chargée de leur conduite. Une semblable

entreprise, lui semblait-il, ne pouvait être menée à bien que par une société qui s'y consacra tout entière.

D'ailleurs cette idée ne lui est pas personnelle; il la partage avec beaucoup d'autres, et, en la réalisant, il sait qu'il répond, non seulement aux vues de l'Assemblée générale du Clergé de France en 1625, et au désir du dernier concile provincial de Rouen, mais à la pensée intime des PP. de Bérulle et de Condren. Il cède surtout aux instances du cardinal de Richelieu qui, près de descendre dans la tombe, se préoccupe vivement de la création des

(1). C'est la parole même du V. P. Eudes, dans le Magnificat qu'il a composé, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus et Marie : « Dedit verba sua in ore meo, et posuit os meum quasi gladium acutum. »

- X - PRÉFACE.

séminaires; il obéit aux conseils d'un grand nombre de prélats, docteurs, religieux et autres serviteurs ou servantes de Dieu, qui l'assurent que son projet vient du ciel et en pressent l'exécution. Il est au reste en excellente situation pour réussir: ses succès dans les missions, ses vertus éminentes lui ont conquis l'estime générale et le plus grand crédit. Supérieur de la maison de Caen, il vient en outre d'être nommé par l'archevêque de Rouen, M. de Harlay, chef des missionnaires de la province de Normandie. Dans une profonde pensée de foi, il commence l'établissement de son premier séminaire, le 25 mars 1643, et il donne à sa Congrégation le nom de Congrégation de Jésus et Marie.

Son zèle et celui de ses associés ont bientôt porté des fruits de salut. Les ecclésiastiques, placés à Caen sous leur direction, puisent dans leur contact et leurs leçons, avec la haine du péché et l'amour de la vertu, une grande estime de la dignité et de la sainteté de leur vocation, une solide connaissance de leurs devoirs, une exacte fidélité à les remplir. Aussi la face du diocèse de Bayeux se renouvelle-t-elle en quelques années, en sorte que de toutes parts on souhaite mille bénédictions à la Congrégation naissante. Informée de ces succès, l'Assemblée générale du Clergé, tenue à Paris en 1645, approuve hautement les efforts du V. P. Eudes et de ses collaborateurs, et elle les exhorte à continuer pour répondre à l'appel des évêques qui les demanderont. Dieu ratifie ces encouragements et ces souhaits: le pieux Instituteur a la consolation d'établir lui-même des séminaires à Coutances (1650), à Lisieux (1653), à Rouen (1658), à Evreux (1667) et à Rennes (1670); et, dans tous, les leçons et les exemples de ses confrères produisent les mêmes fruits, méritent les mêmes éloges.

Cependant le V. P. Eudes n'a point abdiqué pour autant sa qualité de missionnaire. Aussi profite-t-il des intervalles laissés libres par les exercices des séminaires, qui ne durent que quelques mois à l'approche des ordinations, pour prêcher avec ses fils d'importantes missions, qui remuent plus profondément que jamais villes et campagnes, opérant partout d'éclatantes conversions et un entier renouvellement de la vie chrétienne. Tel est l'ascendant de sa parole et de sa sainteté, que notre vaillant apôtre, à Paris et à

PRÉFACE. - X 1 -

Versailles, a l'audace sacerdotale de dire au roi et à la reine-mère, en présence de leur peuple, des vérités qui les auraient blessés sur des lèvres moins évangéliques. Même au milieu de ces travaux il n'oublie pas la réformation du clergé. Plusieurs fois la semaine, il réunit les ecclésiastiques des cantons où il prêche, et leur fait des conférences propres à les entretenir dans l'esprit et les vertus de leur état, et à les y rappeler au besoin. Les prêtres s'y pressent en grand nombre, on en compte souvent jusqu'à trois cents, et parmi eux des évêques. Il n'oublie pas non plus de combattre l'erreur nouvelle, qui s'infiltrait sournoisement parmi les clercs et les laïcs, menaçant d'éteindre la foi et la charité sur la terre de France; et le Jansénisme ne trouve nulle part d'adversaire plus déterminé et plus terrible. Le V. P. Eudes semble même avoir été choisi du ciel pour apporter dans cette lutte contre les ennemis de la miséricorde une des armes les plus puissantes, la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Il en fait d'abord le terme de ses hommages et de son amour, puis il s'emploie à établir et propager leur culte.



Il commence par consacrer au Cœur Admirable de Marie, dont il ne sépare jamais le Cœur Sacré de Jésus, les trois sociétés religieuses qu'il fonde : l'Ordre de Noire-Dame de Charité (1641), la Congrégation de Jésus et Marie (1643), la Société des Enfants du Cœur Admirable de la Mère de Dieu. Après avoir formé avec ses fils comme un collège d'apôtres de cette double dévotion, il la répand de tous côtés dans l'Eglise. Il la propose d'abord aux communautés religieuses, mieux préparées à en comprendre la beauté et l'à-propos ; et les Ursulines, les Carmélites, les Religieuses de Notre-Dame, surtout les Bénédictines du Saint-Sacrement, s'empressent de l'adopter. Mais il la prêche aussi au peuple, dans les diverses provinces où sa réputation le fait appeler. Il érige des confréries sous ce double patronage et obtient de Rome six Brefs en leur faveur; il compose des prières et des offices, il bâtit des chapelles et des églises, il institue des fêtes en l'honneur de ces Cœurs Sacrés. La fête du Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge est célébrée pour la première fois, en 1648, dans la cathédrale d'Autun; celle du Divin Cœur de Jésus, à Rennes, durant la célèbre mission de 1670.

## -XII- PRÉFACE.

En même temps que le culte des Sacrés Cœurs, le V. P. Eudestravaille à établir celui des Saints Noms de Jésus et Marie, dont il est un des plus ardents propagateurs, celui de la Sainte Famille, à laquelle même il a dédié sa Congrégation, la fête du Mariage de la Bienheureuse Vierge avec Saint Joseph, la fête de l'Enfance de Jésus, la fête de l'Apparition de Jésus ressuscité à sa Sainte Mère, la fête des Joies de la Sainte Vierge, la fête de Notre-Dame de la Victoire, etc.

Enfin, après avoir vu, malgré mille contradictions, toutes ses œuvres s'étendre et prospérer au-delà de ses espérances, le Vénérable Fondateur quitte ce monde, le 19 août 1680, vers trois heures de l'après-midi, dans les sentiments de la plus tendre piété. « Il expira, dit le P. Costil, comme le phénix, sur le bûcher de l'amour divin et dans les transports de la plus tendre charité. »

Voilà en abrégé la vie de ce grand serviteur de Dieu, que nous voulons raconter en détail, et relier aux hommes et aux choses au milieu desquelles elle s'est déroulée. Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de l'entreprise: elle demande du courage, elle demanderait surtout d'autres talents que les nôtres. Nous la commençons néanmoins, malgré le sentiment de notre faiblesse et de notre insuffisance, pour obéir à une voix aimée et à d'instantes prières, confiant dans l'aide de Dieu et l'assistance souvent invoquée de celui dont nous essayons de retracer les traits avec exactitude et vérité. Nous n'y cherchons que la gloire de notre divin Maître et le bien des âmes qui y trouveront grandement à profiter.

En cela, du reste, nous déférons, pour notre part, aux conseils que Sa Sainteté Pie X adressait naguère dans un Bref aux rédacteurs des Missions catholiques. « Nous estimons, Nous aussi, leur écrivait-il, qu'il n'est pas de moyen mieux approprié et plus naturellement efficace de contribuer au progrès du catholicisme, que de mettre en lumière, par des écrits imprimés, les hauts faits des prédicateurs de l'Evangile. De la sorte, la vraie vertu obtient la gloire dont elle est si digne, et, du même coup, par la force

## PRÉFACE. -X111-

de son exemple, elle entraîne les autres à parcourir la glorieuse carrière de l'apostolat. »

Oui, nous en avons la confiance, quiconque lira cette histoire dans le même esprit qu'elle a été écrite, ne pourra contempler sans admiration, et sans un vif désir du bien, « ce zélé serviteur de Dieu, qui, prévenu des plus abondantes bénédictions, porta le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse, et, après avoir été un modèle de piété pour ses condisciples pendant ses études, le fut ensuite de toutes les vertus, pour toutes sortes de personnes, de tout âge et de toutes conditions, durant sa longue vie de près de quatre-vingts ans (1). » Nul prêtre, digne de ce nom, qui ne brûle d'une sainte émulation à le voir ainsi « parcourir à pas de géant une si vaste carrière, dissipant les ténèbres de l'ignorance alors si épaisses, détruisant le règne du péché par ses éclatantes missions, et faisant ressentir partout les ardeurs de sa charité et de son zèle (2).

» Nul prêtre surtout qui ne reprenne courage, au milieu des difficultés et des épreuves, au souvenir des pesantes croix et des violentes persécutions qu'il « eut à endurer pendant près de quarante ans (3) », pour accomplir l'œuvre de Dieu et l'accomplir tout entière.

Si merveilleuse qu'elle puisse paraître dans son ensemble et dans ses détails, cette histoire ne sera point un panégyrique où le blâme est volontairement omis, pour ne laisser place qu'à l'éloge. Ne l'oublions pas, nous sommes en face « d'un homme très illustre », qui a pratiqué à un degré héroïque toutes les vertus chrétiennes, et publié « maints écrits remarquables ». Léon XIII l'a déclaré solennellement par le décret du 6 janvier 1903. Nous n'avons donc pas affaire à une âme vulgaire, cheminant par les sentiers battus où se mêlent le bien et le mal. D'autre part, les voies de Dieu sont très diverses pour conduire à la sainteté, même la plus éminente, ceux ou celles qu'il y a prédestinés. Libre de ses dons, il les distribue comme il lui plaît et pour les fins que sa sagesse

(1). La Vie du B. P. Jean Eudes, par le P. JULIEN MARTINE, Eudiste, Préface, P. 2.

(2). Ibidem, p. 2.

(3). Ibidem, p. 3.

#### - X I V - PRÉFACE.

se propose: il les diversifie à son gré, sans avoir à tenir compte des répugnances d'une raison éprise d'elle-même et ennemie du surnaturel, sans se laisser imposer par elle aucune borne, aucune mesure. Si donc il a multiplié dans une vie les prodiges et les miracles, nous n'avons pas le droit de les retrancher, du moment qu'ils sont fortement établis d'après les règles d'une saine critique.

L'historien est un témoin fidèle. Son devoir est de dire ce qu'il sait ou ce qu'il croit savoir, comme il le sait et comme il le croit, après de sérieuses et judicieuses recherches, quoi qu'on puisse d'ailleurs en penser, donnant pour vrai ce qui lui paraît solidement prouvé, pour douteux ce qui laisse planer quelque incertitude, pour faux ce qu'une discussion approfondie lui a montré comme réellement controuvé. Aussi n'imiterons-nous ni le P. Hérain, ni le P. de Montigny dans leur crainte de rebuter ou de faire sourire des lecteurs incroyants, ou peu familiarisés avec la vie des saints et son côté surnaturel. Voici en quels termes ingénus tous les deux confessent leur infidélité dans la Préface de leur histoire. (« Il faut, dit le premier, que je vous avoue ingénument que j'ai retranché plusieurs choses extraordinaires qui se sont passées en lui (le P. Eudes), non parce que je ne les crois pas véritables, mais parce que je sais que nous vivons dans un siècle qui ne goûte point ces sortes de choses, sur lesquelles on est plus délicat que jamais. Aussi, afin de ne rebuter personne, et que ce livre se puisse trouver entre les mains de plusieurs à qui la lecture en peut être utile, je les ai toutes omises sans en rien dire, ou si par hasard il s'y en était glissé quelqu'une, je n'ai pu la passer sous silence sans faire tort à la gloire de celui que je reconnais comme mon Père, à l'honneur d'une Congrégation dont j'ai l'avantage d'être membre, et à la fidélité d'un historien qui ne veut tromper personne. » - « Si j'avais, écrit le second, quelque infidélité à me reprocher, ce serait peut-être d'avoir trop aisément retranché de la vie du Père Eudes bien des traits qui tiennent du prodige ou du miracle. Ce n'est point que je ne sois persuadé que le bras du Seigneur n'est point raccourci, et que la bonté de Dieu n'accorde souvent encore aux prières et aux mérites de ses fidèles serviteurs, soit pour honorer leur

#### PRÉFACE. - XV-

ministère, soit pour donner plus d'efficacité à sa parole, des merveilles semblables à celles qu'il a autrefois opérées en faveur de ses saints. Les promesses de Jésus-Christ sont expresses, je les lis dans l'Evangile; l'Eglise a toujours réglé son enseignement, elle a toujours agi sur ce principe. C'est plus qu'il n'en faut pour guérir un chrétien instruit et docile d'une défiance scrupuleuse, qui le mettrait en garde contre tout ce qu'on nous raconte des merveilles opérées de nos jours. Mais, malgré tant de motifs, qui portent à cette pieuse crédulité, on est aujourd'hui si prévenu contre tout ce qui a l'air de miracle, que c'est, se discréditer aux yeux d'un certain public, que de paraître tant soit peu donner dans ces événements

extraordinaires. »

Encore une fois, la tâche de l'historien consiste avant tout à rapporter les choses telles qu'elles sont, sans en omettre aucune de réelle importance, qu'elle tourne ou non à la gloire de son héros. C'est ce que nous tâcherons d'observer dans cette histoire, gardant toujours la plus stricte impartialité, ne rejetant aucun fait de parti-pris, mais discutant les témoignages, s'il y a lieu, et ne nous rendant qu'à de bonnes preuves, en tout cas exposant au lecteur les arguments sur lesquels nous appuyons notre jugement, afin qu'il puisse lui-même asseoir le sien.

Les écrivains qui, au xviii<sup>e</sup> siècle, nous ont transmis avec bonne foi et souci de la vérité les paroles et les actes du P. Eudes, n'ont épargné ni peines ni soins pour se procurer des renseignements nombreux et certains; et la critique la plus sévère a de quoi être satisfaite, car ils ont eu sous la main des documents fournis par des témoins, ayant eux-mêmes vu ou entendu, et dont la sincérité, à l'abri de tout soupçon, se gardait de rien ajouter ni retrancher aux faits attestés.

Plus abondantes et plus sûres encore, parce que plus discutées et par des juges compétents, sont les sources dont nous disposons. Le xvii<sup>e</sup> siècle, en effet, a été étudié et réétudié dans toutes ses parties par des hommes d'un grand savoir et d'une haute intelligence; les points obscurs y sont de plus en plus rares. La vie d'un

-XV1- PRÉFACE.

grand nombre de contemporains du P. Eudes a été écrite, non seulement avec talent, mais avec une exacte vérité. De laborieuses et patientes recherches ont été faites dans les bibliothèques, et jusque dans la Vaticane, par les Postulateurs de la cause. Le Promoteur de la foi, dans le procès de béatification, n'a pas manqué d'accumuler les objections contre la doctrine et la conduite du Vénérable; et les réponses à Ces ANIMADVERSIONES ont apporté des éléments nouveaux des plus précieux pour la confirmation ou pour le rejet de certains faits. Nous sommes donc dans de meilleures conditions que nos devanciers pour écrire une vie de ce grand Serviteur de Dieu, sinon définitive, ce serait nier le progrès de l'art et de la science, du moins plus complète et plus fouillée que celles qui ont précédé. Mais, comme le fond même de notre ouvrage est tiré en grande partie de ses premiers biographes, il importe tout d'abord de les faire connaître et de préciser leur valeur.

Le premier en date est le P. Pierre HÉRAMBOURG (1), né à Rouen, dans la paroisse de Saint-Vivien, le 9 septembre 1661. « Encore enfant », dit le P. Costil (2), « il dévorait les livres. » D'une intelligence si précoce qu'à l'âge de douze ans il soutint une thèse de philosophie contre un petit compagnon d'études qui n'en avait que dix (3), il entra dans la Congrégation de Jésus et Marie en 1682, deux ans après la mort de son pieux Instituteur. Il y fit ses promesses en

(1). Nous devrions dire Monsieur Pierre Hérambourg, les prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie portant autrefois le nom de « Monsieur », comme les Lazaristes et les Sulpiciens. Mais la dénomination de « pères » ayant été adoptée depuis près de quarante ans, pour se conformer à l'usage commun des congrégations, nous la donnerons aux anciens eudistes, dans cette histoire, afin d'éviter une sorte de bigarrure.

(2). Fleurs de la Congrégation de Jésus et Marie. Voir p. xix.

(3). Au bas des thèses de ces deux jeunes joueurs, le professeur, justement fier d'avoir formé de tels élèves, avait fait mettre ces paroles: « Has theses propugnabunt Robertus de Horse decennis et - Petrus Herambourg duodennis : Ces thèses seront soutenues par Robert de Horse, âgé de dix ans, et Pierre Herambourg, âgé de douze ans. » Ces deux jeunes philosophes mirent, quelques années plus tard, leur talent au service de l'Eglise.

1686, et fut attaché à la maison de Coutances dont il devint supérieur en 1711. M. de Loménie, admirateur de son talent, de son zèle et de sa sainteté, lui imposa la charge d'archidiacre, et, jusqu'à sa mort, en 1720, ce prêtre pieux et actif fut le bras droit de son évêque dans l'administration du diocèse. « Donner l'éloge du P. Hérabourg, dit le P. Costil, c'est découvrir les beautés et les perfections d'un ange incarné, qui n'a respiré que pour la gloire de Dieu, qui n'a travaillé que pour le faire connaître et adorer en esprit et en vérité de tous ceux qui voulaient « profiter de ses avis. » L'ouvrage qu'il a composé sur le V. P. Eudes forme deux forts volumes in-8, et porte pour titre - « La Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Jean Eudes, Prêtre missionnaire, Instituteur et premier Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie et des Religieuses de Notre-Dame de Charité, divisée en deux parties. » Cet ouvrage est extrêmement précieux. Il l'est à cause du mérite et de la sainteté de l'auteur; il l'est aussi parce que l'auteur vivait à une époque très rapprochée du personnage dont il nous fait une peinture si émouvante et si complète, et au milieu même de ceux qui l'avaient plus particulièrement connu. Il eut, en effet, le bonheur d'être formé à la vie sacerdotale et religieuse par le P. de Bonnefond, alors maître des novices, le disciple le plus aimé du V. P. Eudes; il passa plus de trente ans sous la conduite et dans la familiarité des compagnons les plus assidus de ce saint apôtre: il put donc recueillir des traditions encore fraîches et conservées comme un religieux dépôt, écouter, avec une pieuse avidité, des récits vingt fois redits avec amour, et éveillant toujours le même intérêt et la même admiration. Que de secrets lui furent révélés spécialement par ce P. de Bonnefond, à qui le V. P. Eudes découvrait dans l'intimité tous les replis de son âme! Que de renseignements et, au besoin, que de rectifications ne reçut-il pas du P. Blouët de Camilly, second supérieur général de la Congrégation de Jésus et Marie, par l'ordre et sous l'inspiration duquel il entreprit d'écrire son ouvrage? (1) Quelle source autorisée et sûre que ce P. Blouët de Camilly! Il avait demeuré de longues années

(1). Lui-même avait écrit une Vie abrégée du P. Eudes.

avec le R. P. Eudes, il avait eu toute sa confiance, il lui avait succédé dans sa charge de son vivant, il avait connu tous ses anciens compagnons: son témoignage était donc plus qu'aucun autre propre à faire foi il eût suffi à lui seul. Néanmoins le P. Hérabourg ne négligea aucun des documents originaux (1) qu'il put se procurer, et ils abondèrent de toutes parts. Quand on sut son projet, on s'empessa de lui adresser des mémoires sur les actions et les vertus du saint Fondateur; et lui-même nous assure, dans sa Préface, qu'il les a suivis avec la fidélité la plus scrupuleuse. Nous avons donc dans son ouvrage un document puisé à des sources des plus authentiques et des plus sincères: sa sainteté et son intelligence nous en répondent.

La première partie de son travail, consacrée plus spécialement aux faits historiques, les groupe sous certains chefs, sans tenir compte de la chronologie elle est courte et incomplète. Penseur et moraliste, le P. Hérabourg avait peu de dispositions pour conduire un récit avec tous les détails que comporte l'histoire. C'est dans la seconde partie, traitant des vertus du V. P. Eudes, qu'il révèle son talent. Son exposé exhale un si suave parfum de piété, il met si bien en relief une foule de traits de la vie du saint missionnaire, parfois la pensée et l'expression revêtent une telle majesté, qu'on lit avec une vraie jouissance, sans trop s'apercevoir qu'il y a parfois quelque longueur. On jouit plus encore à le lire lentement, et par chapitre, dans une sorte de méditation.

L'année même de la mort du P. Hérabourg, un autre prêtre eudiste, sur l'ordre formel du troisième supérieur général, le P. de Fontaines de Neuilly (22 mai 1720), commençait la rédaction des Annales de la Congrégation de Jésus et Marie, bientôt suivies du livre des Fleurs. PIERRE COSTIL, né à Rouen en 1669, s'était fait remarquer de bonne heure par sa tendre piété envers la très

(1). En particulier le Verba dierum du P. FINEL, l'un des premiers compagnons du P. Eudes. Ces mémoires relataient les commencements de la Congrégation perdus depuis la Révolution, ils n'ont pas été retrouvés.

(2). Le R. P. Le Doré en a publié deux éditions: la première seule (1868) reproduit exactement le texte du P. Hérabourg; dans la seconde (1869) se trouvent fondus des faits empruntés aux Annales et aux Fleurs.

PRÉFACE. - X 1 X -

Sainte Vierge. Après avoir été le modèle de ses condisciples, durant ses études, par ses vertus et son amour du travail, il embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1694, et entra la même année dans la Congrégation de Jésus et Marie, où il fut incorporé le 20 août 1697. Successivement attaché aux séminaires de Senlis et de Rennes, il était supérieur de la maison d'Avranches, lorsqu'il fut chargé de recueillir les documents relatifs non seulement à la vie du V. P. Eudes, mais encore à l'histoire de la Congrégation(1). Il se mit aussitôt courageusement à l'œuvre et y consacra deux années, parcourant l'un après l'autre les divers établissements de la Société, compulsant les registres, les lettres, les pièces que l'on s'empressait de mettre à sa disposition, recevant les dépositions et les mémoires des derniers coopérateurs du pieux Fondateur encore vivants. Une fois en possession de ces riches matériaux, il commença en 1722, à Caen, lieu de sa nouvelle résidence, la rédaction des Annales de la Congrégation de Jésus et Marie, qu'il continua jusqu'en 1739. Cet ouvrage comprend la matière d'environ huit volumes in-80, et ce qui lui donne un grand prix, c'est qu'il contient in extenso, comme celui du P. Martine, dont nous parlerons ci-après, des pièces d'une importance capitale pour la vie du V. P. Eudes et l'histoire de son institut. On en avait cru longtemps les originaux perdus, et le Promoteur de la Foi n'avait pas manqué d'en tirer une objection contre leur valeur. De récentes recherches dans la bibliothèque Vaticane ont permis d'en retrouver un certain nombre, qui témoignent à la fois de l'authenticité des autres et de la sincérité de l'annaliste.

En 1724, le P. Costil, avec un zèle infatigable, entreprit un second ouvrage sous ce titre: Fleurs de la Congrégation de Jésus et Marie, ou biographies des eudistes qui se sont le plus distingués par leurs vertus et leur piété (2). Ce sont, en effet, « comme autant

(1). Voir à l'Appendice, Note 111, par quel concours de circonstances il fut chargé, de la rédaction des Annales et des Fleurs; on jugera par là de sa sincérité et de sa candeur, en même temps que de son genre de style.

(2). Les Pères Eudistes possèdent, dans leurs archives, l'original des Annales, et l'ouvrage entier des Fleurs. Une copie du premier volume des Fleurs se trouve au monastère de Notre-Dame de Charité de Caen; une autre du second volume, à la bibliothèque municipale de la même ville.

- XX - PRÉFACE.

de fleurs qui font, par leur variété, la beauté de ce parterre spirituel que Jésus a pris la peine de dresser dans son Église à la fin des siècles, pour y prendre ses délices et s'y délasser des rebus qu'il souffre dans les soins inutiles qu'il prend de solliciter une infinité d'autres personnes, soit du clergé, soit du commun des fidèles, pour les attirer à son service. La variété de ces fleurs spirituelles, ajoute l'auteur, paraîtra dans les différentes- rentes couleurs et l'arrangement que la grâce, toujours infiniment admirable dans ses productions, y a mis (1). » Le premier volume est consacré tout entier au V. P. Eudes, la plus belle assurément des fleurs de ce jardin fermé; et la différence qui sépare ce nouveau récit de celui des Annales, consiste en ce qu'il est fait « tout de suite et sans interruption », et qu'il contient « un grand nombre de traits de ses vertus et de ses maximes » qui avaient échappé à l'annaliste, traits et maximes « retrouvés dans quelques-unes de ses lettres originales et dans un manuscrit du P. Finel (2). » Supérieur du séminaire de Lisieux de 1726 à 1731, le P. Costil eut de nouveau la direction de la maison d'Avranches de 1736 à 1739. Il mourut, le 2 décembre 1749, au séminaire de Rouen.

Le style de cet auteur n'est assurément pas sans défauts: on y rencontre trop souvent des phrases traînantes, diffuses, embarrassées, des expressions vieillies ou même incorrectes. D'autre part, il y a dans les récits des longueurs, des répétitions, des réflexions pieuses par trop multipliées. Mais en revanche que de naïveté, et parfois de grâce! Partout une simplicité qui charme, une âme candide et limpide, qui se laisse voir jusqu'au fond; partout une manière de dire telle qu'il est impossible de soupçonner la sincérité et la véracité de l'écrivain. On se plaît aussi à reconnaître en lui un esprit délié et un fin observateur; on sent qu'il avait, et à un assez haut degré, la connaissance des hommes de son temps.

Il les apprécie avec justesse et équité, passant facilement sur les défauts de caractère pour louer la bonne volonté et les intentions droites partout où il les rencontre, ne craignant pas de censurer fortement

(1) P. COSTIL. Préface des Fleurs, pp. 7-8.

(2). Ibid.

PRÉFACE. -XXI-

ceux qui s'opposent au bien, ou tendent à s'éloigner du centre de l'unité catholique. « Le livre des Annales », dit M. l'Abbé Le Cointe, « sera toujours un trésor, une mine précieuse et inépuisable pour les hommes qui seront appelés à écrire sur la vie et les œuvres du V. P. Eudes (1). »

A la même époque, un autre eudiste, le P. JULIEN MARTINE, était amené par une vénération et un culte tout filial à composer, puis à réviser, en vue de sa publication, une Vie du Serviteur de Dieu. Né à Vaucelles de Caen, le 15 octobre 1669, une fois ses études terminées et le sacerdoce reçu, il exerça le saint ministère dans sa paroisse natale, où sa piété, son zèle et son amabilité lui concilièrent promptement l'estime universelle. Entré dans la Congrégation de Jésus et Marie, le 12 novembre 1703, il y fut incorporé à Coutances, le 25 janvier 1707. Son exactitude scrupuleuse à s'acquitter de tous ses devoirs attira sur lui l'attention de ses supérieurs, qui le nommèrent, en 1712, directeur de la Probation (2). En 1720, il succéda au P. Hérambourg dans la supériorité du séminaire de Coutances, et jouit dans cette charge de la même considération que son prédécesseur. C'est par ses conseils que M. Léonor de Matignon, deuxième du nom, accomplit de sages réformes dans cette maison et en fit une des plus régulières et des plus estimées de la Congrégation. Nommé par l'assemblée de 1729 premier assistant du supérieur général, il fut en même temps chargé de revoir, avec les PP. Dubuse et Mannoury, un manuscrit intitulé: Vie du Révérend Père Eudes, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, et d'y faire les modifications, additions et remaniements qui leur paraîtraient désirables (3). Est-ce de ce manuscrit, que M. l'abbé Le Cointe, curé de Cormelles-le-Royal, dans le Calvados, a donné une édition en 1880? Tout incline à le penser, et à en attribuer la composition au P. Martine lui-même.

(1). Avant-Propos de la Vie du P. Eudes, par le P. MARTINE, p. XXI.

(2). C'est le nom que porte le noviciat des Eudistes.

(3). « L'assemblée répondit qu'il y avait de très bonnes choses dans ce manuscrit, mais aussi qu'il y avait certaines choses qu'il serait bon de retoucher; qu'il serait bon également d'en retrancher quelques autres. » Actes de l'assemblée de 1729, 3e session.

-XXII- PRÉFACE.

D'abord, il est certain que le manuscrit édité est bien tout entier l'œuvre de ce Père. Le texte, propriété des religieuses de Notre-Dame de Charité de Caen, est de la même main que les corrections: on n'y découvre d'autre différence dans l'écriture que celle que l'âge y imprime. Or, plusieurs de ces corrections ont été faites sur des fragments de lettres collés sur le texte primitif, et certaines de ces lettres portent en suscription au recto, soit Monsieur le Supérieur du Séminaire d'Evreux, soit Monsieur Martine, Supérieur du Séminaire d'Évreux. La conclusion s'impose.

En second lieu, ce n'est point là, comme l'a prétendu l'éditeur (1), un ouvrage nouveau, dont le manuscrit de 1729 n'aurait fourni que le fond. En 1729, le P. Martine avait plus de soixante ans, et à cet âge, on n'entreprend guère un travail de longue haleine, surtout quand un homme est spécialement délégué par l'autorité supérieure pour en faire un semblable; mais on retouche une histoire déjà écrite, et dont on a depuis longtemps amassé les matériaux. En outre, nous avons trouvé, dans les archives de la Congrégation de Jésus et Marie, une note qui semble avoir été distraite du manuscrit de Caen, et qui est très significative. On y invite ceux qui liront ce manuscrit, à marquer au crayon ce qui, dans le style ou dans le récit, paraîtrait à modifier, retoucher, ou supprimer. Ce sont presque les termes de l'Assemblée de 1729. Or, une main étrangère a écrit au bas de la note: ce livre est de Monsieur Martine.

Mais alors pourquoi le P. Martine n'a-t-il pas lui-même inscrit son nom? C'est sans doute qu'il comptait le faire, quand, entièrement corrigé, l'ouvrage serait soumis à l'approbation du supérieur général. En tout cas, on ne voit guère pourquoi il eût cherché à dissimuler une paternité qui ne devait être ignorée de personne, puisqu'il faisait lire publiquement son manuscrit à ses séminaristes.

Que si les PP. Dubuse et Mannoury lui furent adjoints pour le réviser, ce fut à n'en pas douter, sur sa demande, et c'est une preuve de son souci d'exactitude autant que de son désir de plaire.

Au surplus, ses corrections nombreuses et parfois considérables,  
(1). L'Abbé LE COINTE, Avant-Propos, p. xxiv.

PRÉFACE- -XXIII-

fruits de longues et minutieuses recherches, qui durent encore en 1637, sont une garantie de sa scrupuleuse sincérité. Cette Vie du P. Eudes mérite donc toute notre confiance.

Toutefois, pour apprécier avec équité ce nouveau document ajouterons-nous avec M. l'abbé Le Cointe (1), « il ne faut pas le juger d'après les principes admis et les procédés en usage à notre époque dans les compositions historiques. Sauf pour quelques hommes supérieurs qui avaient devancé leur temps, l'histoire ainsi comprise n'existait pas au commencement du XV<sup>e</sup> siècle. Au point de vue du plan, de l'ordonnance du récit, de la richesse des renseignements, de la critique, cet ouvrage a certainement un mérite incontestable. L'historien se montre toujours, et jusque dans les plus petits détails, loyal, consciencieux, plein de respect pour ses lecteurs, auxquels il fournit constamment la preuve de ses affirmations: au risque de devenir monotone, il veut les faire juges du débat et les mettre à même de contrôler ses propres jugements. »

Du reste, écoutons l'auteur affirmer sa véracité : on verra si, après son langage, il est permis de la mettre en doute. «A l'égard des sources d'où j'ai tiré les faits qui font la matière de cet ouvrage, je puis dire qu'elles sont des plus sûres et des plus fidèles. On m'a fourni tous les mémoires que je pouvais souhaiter pour faire une histoire complète; surtout quantité de pièces originales qui sont dans les archives du séminaire de Caen, et grand nombre de lettres, tant de celles qui lui avaient été écrites, que de celles qu'il avait lui-même adressées à différentes personnes, et qu'elles ont bien voulu renvoyer au dit séminaire, pour qu'on pût s'en servir au besoin.»

« Je me suis fait un devoir de rapporter beaucoup d'extraits de ces lettres; j'en ai même donné quelques-unes en entier, pensant que ces pièces authentiques, expression vivante de la pensée même du Serviteur de Dieu, feraient plus de plaisir au lecteur qu'une histoire qui, malgré son mérite, laisse toujours quelque lieu de douter de la complète impartialité de l'auteur.

(1). Avant-Propos de la Vie du P. Eudes, par le P. MARTINE, pp. XXV-XXVI.

-XXIV- PRÉFACE.

« Mais., comme le P. Eudes a rapporté lui-même une partie des principales choses qui lui sont arrivées dans une espèce de journal qu'il a intitulé : MEMORIALE BENEFICIORUM DEI (1), recueil qu'il n'avait écrit que pour conserver la mémoire de ces faits et s'exciter à en louer et remercier Dieu, j'ai cru que je devais m'y attacher aussi bien qu'à ses lettres; je m'en suis surtout servi pour fixer les dates et éclaircir grand nombre de faits qui sont rapportés dans cette histoire, et par là j'ai trouvé moyen de corriger les erreurs où sont tombés les biographes qui nous ont donné des abrégés de la vie de ce saint homme. Nous relèverons ces inexactitudes à mesure que nous les rencontrerons, par amour de la vérité (2) ».

La vérité, voilà bien quel doit être le premier objectif de l'historien, et ce n'est pas un petit mérite

chez notre auteur de l'avoir cherchée partout, et partout fidèlement exposée, telle qu'elle lui était apparue. Il a une autre qualité non moins précieuse, c'est d'avoir compris que la mise en scène des grands personnages mêlés aux événements qu'il raconte, donnerait à son histoire un regain d'intérêt, et à ses jugements une force de persuasion d'une incontestable valeur(3). Si sa phrase est assez souvent embarrassée de conjonctifs, surchargée de répétitions, péniblement construite, sa lecture n'en procure pas moins un grand plaisir: tant il a de ce quelque chose qui plaît et qui s'impose! C'est une si belle âme! Il y a en lui tant de sincérité et de candeur, tant d'amour de la vérité, un si vif désir de la faire connaître, une si consciencieuse impartialité! S'il se trompe parfois, ce qui lui arrive rarement, c'est bien contre son gré et de la meilleure foi du monde; il a tout fait

(1). Mémorial des Bienfaits de Dieu. Les Eudistes n'en possèdent qu'une copie ancienne, mais exacte, à juger par sa parfaite concordance avec les citations des biographes. Le Vénérable ne semble avoir commencé ce Mémorial qu'assez tard.

(2) P. MARTINE, Préface, p. 3.

(3). « L'auteur me paraît fort bien inspiré de faire souvent parler dans cette vie l'homme de Dieu lui-même: la parole des saints a plus que toute autre un singulier parfum de piété et d'édification; et, plus que jamais, nous avons besoin de respirer cette bonne odeur de Jésus-Christ, pour échapper à l'influence délétère du siècle de corruption où nous vivons. » (Mgr Robert, évêque de Marseille, à M. l'abbé Le Coite).

PRÉFACE. -XXV-

pour éviter l'erreur. A peine sent-on une légère pointe d'aigreur contre les adversaires de son vénéré Maître et de sa chère Congrégation: encore en appelle-t-il à ses sentiments chrétiens pour leur pardonner. Du reste cela même plaide en sa faveur, en montrant combien il aimait la Société dont il était membre. L'impartialité n'est pas l'indifférence ni l'insensibilité.

Terminons cette appréciation en rendant un juste hommage à la science de l'éditeur, qui, dans de nombreuses et longues notes, a complété le récit de l'historien, élucidé des faits douteux, tranché des questions controversées, et, par l'addition aux Pièces justificatives de documents riches et variés, a fait de cette publication une sorte de répertoire, où l'on trouve toutes les pièces nécessaires pour s'instruire exactement de la vie et des œuvres du V. P. Eudes.

Les PP. Hérambourg, Costil, Martine, voilà donc les trois principaux témoins que nous appelons à déposer en faveur de notre pieux Instituteur; voilà les trois sources vives et pures où nous avons puisé avec une pleine confiance; car leurs récits ont une incontestable autorité. Tous ses autres biographes, en dehors de quelques traits dus à leurs recherches personnelles, n'en ont fait que des abrégés. Tel, entre 1750 et 1760, ce prêtre du séminaire de Caen, qui, dans ses Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes, Missionnaire apostolique, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, a groupé en trente-trois articles les principaux faits de sa vie, et les a fait suivre d'un Appendice contenant plusieurs pièces qui la concernent (1). Il paraît bien, par quelques lettres conservées dans les archives de la Congrégation de Jésus et Marie, que ce prêtre fut le P. Besselièvre, et qu'il fut aidé dans son travail par le P. Lecoq et un certain M. Saas de Rouen. Cet abrégé, d'une précision et d'une exactitude remarquables, renferme plusieurs documents précieux, négligés par les biographes antérieurs.

Tel encore, vers 1765, le P. Antoine de Montigny, jésuite breton,

(1). Le manuscrit original est déposé à la bibliothèque de la ville d'Evreux et inscrit dans le catalogue (Section des Manuscrits) sous le numéro 3 bis des Manuscrits français).

-XXV1- PRÉFACE.

né à Vannes, en 1694, qui, à la lecture des mémoires relatifs au V. P. Eudes, s'éprit d'admiration pour ses vertus et, moins pour le public que pour lui-même, entreprit de les raconter: pâle récit, révisé et édité



par l'abbé Tresvaux, en 1827, où revivent insuffisamment le caractère, la physionomie et même la manière de dire de l'homme de Dieu (1).

Tel enfin, en 1780, le P. Vincent Le Beurier, un des bons prédicateurs du xviii<sup>e</sup> siècle, et prêtre d'une rare vertu, qui, sur l'instance demandée adressée à l'Assemblée générale des eudistes par les religieuses de Notre-Dame de Charité en 1779, fut chargé de leur donner une histoire de leur saint Fondateur. Ce Père avait déjà commencé ce travail quelque vingt ans plus tôt, mais ses nombreuses occupations l'avaient forcé de l'interrompre. Il se remit donc à l'œuvre. Avouons-le cependant, et sans doute le défaut de loisirs fut son excuse, il paraît avoir fait peu de frais pour remplir sa mission. Il s'est borné, la plupart du temps, à reproduire le P. de Montigny avec quelques additions, qui, bien que importantes, ne suffisent pas à donner à son ouvrage un caractère vraiment original (2).

Malgré tout, ces deux biographies ne sont pas à dédaigner, et nous leur avons emprunté bien des détails et d'heureuses pensées.

C'est grâce à ces précieux monuments, grâce aussi aux ouvrages du Vénérable, qu'il nous a été permis, non seulement de raconter

(1). Les archives de la Congrégation de Jésus et Marie en conservent un exemplaire, transcrit par la mère de Bonneval en 1783; et c'est de lui que nous extrairons nos citations. La bibliothèque de la ville de Caen en possède également une très belle copie, format in-f<sup>o</sup>, n, 39.

(2). Son manuscrit se conserve aux archives de la Congrégation de Jésus et Marie. On trouve aussi des articles fort intéressants sur le V. P. Eudes dans le Ménologe historique, de la SŒUR JACQUELINE BOUETTE DE BLÉMUR, religieuse bénédictine de l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen (1682), au 19 août; - dans l'Histoire de l'établissement des Ordres religieux et des Congrégations de l'Eglise, de JEAN HERMANT - - dans l'Histoire des Ordres religieux, de PIERRE HÉLYOT - - dans les Origines de Caen, de PIERRE DANIEL HUET, évêque d'Avranches. - A signaler de nos jours: Le P. Eudes, missionnaire apostolique, par CH. DE MONTZEY; - Vie populaire du P. Eudes et Le P. Eudes et ses œuvres, par le P. A. PINAS.

-XXV11- Préface

sa vie extérieure et visible, mais de pénétrer dans sa vie intérieure et cachée, la plus belle à coup sûr, puisque c'est la vie de l'âme faite à l'image de Dieu. Et quelle âme que celle d'un saint! Avec quelle magnificence s'y déploient, mieux encore que dans la nature, les jeux admirables de l'éternelle sagesse, la variété prodigieuse de ses étonnantes opérations! Quelle vie supérieure l'anime! Quel souffle divin l'emporte loin des basses régions de la terre! Ses paroles et ses actes même ne sont que la manifestation imparfaite et grossière des ineffables mystères d'amour qui s'accomplissent en elle par la vertu du Très-Haut.

Enfin, grâce aux ressources de la science moderne, nous avons essayé de transporter notre héros au siècle et dans la société où il parut, et, le mêlant à la foule de ses contemporains, de le présenter vivant et agissant, exerçant à chaque pas son influence bénie; nous avons cherché surtout à le mettre en contact intime avec le lecteur, persuadé qu'on ne pouvait que gagner à se nourrir de ses pensées et de ses sentiments. Voilà pourquoi nous l'avons tant fait parler lui-même; pourquoi aussi, au lieu de grouper, sous un même jour et comme en un faisceau, les faits logiquement liés, nous avons le plus souvent suivi l'ordre des temps: cela nous permettait d'assister au progrès de ses qualités et de ses vertus, à l'éveil et au développement de ses desseins; ainsi nous en saisissions mieux, sous l'action de la Providence, l'admirable genèse au milieu de la complexité de la vie. De courtes remarques, placées à propos, suffisent à renouer le lien rompu en apparence, et à maintenir l'unité dans la multiplicité.

Avons-nous atteint dans cette histoire l'idéal que nous avons rêvé? C'est ce dont le lecteur jugera. Pussions-nous du moins avoir réalisé ce degré d'intérêt et de vie nécessaire pour faire connaître un homme trop peu connu et si digne de l'être! Heureux serions-nous de voir prêtres et fidèles se retremper

dans la piété et dans la foi, par la méditation de ses maximes et la contemplation de ses exemples! Heureux surtout, si, dans ces pages, ses divers instituts venaient puiser cette eau qui jaillit pour la vie éternelle, cueillir ces herbes salutaires qui guérissent et vivifient, prendre cette nourriture abondante, succulente et forte, qui fait

-XXV111- PRÉFACE.

les âmes d'élite, anime aux grandes entreprises, soutient invinciblement dans l'effort et dans la lutte, et, parmi les tribulations et les épreuves, inonde de paix et de joie, assurant la persévérance et la victoire !

ET maintenant que nous nous sommes sincèrement expliqué sur notre idéal, notre but, nos sources, qu'on nous permette, en terminant, quelques mots sur nos références. A l'exception du P. Besselièvre, dont nous citerons seulement l'ouvrage, nous ne mettrons dans les renvois au bas des pages que le nom des auteurs dont nous venons de parler, y ajoutant le chiffre du livre, du chapitre, de la page où se trouve le fait ou la parole cités; la pagination sera celle des manuscrits conservés aux archives de la Congrégation de Jésus et Marie, sauf pour le P. Martine, où nous renverrons à l'édition de M. l'Abbé Le Cointe. Il sera plus facile ainsi de vérifier nos assertions. Quant aux autres ouvrages consultés, le titre et l'auteur, la page même, s'il y a lieu, seront indiqués en note. Une table bibliographique, placée après la table des matières, à la fin de chaque volume, fournira les détails complémentaires. Les documents importants, trop longs pour être transcrits au bas du texte, seront rejetés dans un appendice final avec les pièces justificatives. Dans tous ces documents, comme dans nos citations, pour ne point fatiguer le lecteur, nous substituerons l'orthographe actuelle à l'orthographe capricieuse et variable du xvii<sup>e</sup> siècle.

VIE

DU

VÉNÉRABLE JEAN EUDES

**CHAPITRE PREMIER.****Famille et Naissance de Jean Eudes.**

Ri et la maison d'Isaac Eudes. - Isaac Eudes et Marthe Corbin leur stérilité, leur vœu à Notre-Dame de la Recouvrance, naissance de Jean; ses frères et sœurs.

A neuf kilomètres environ d'Argentan, sur la route de Tours, s'élève un large plateau, dominé par le hameau de Pierrefitte. S'infléchissant lentement du nord-est au sud-ouest, il se termine, après un léger renflement de terrain, par une soudaine et rapide dépression, qui aboutit à l'enceinte d'un joli parc, formé de bois et de prairies, et occupant tout le bas du versant jusqu'à la vallée. C'est le parc du château de Ri, propriété de la noble et ancienne famille de Vignerai.

Ri, en lui-même, est à peine un village. Il ne se compose que de trois groupes de maisons, disposés autour du parc, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, le troisième et le plus considérable au sud-est.

Dans le groupe occidental se trouve l'église étroite et basse à laquelle des mains inhabiles ont enlevé ce qu'elle avait originairement d'ogival aux ouvertures; elle est

## 2 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

entourée du cimetière. Au nord, près du chœur, se dresse une haute tour carrée, qui, sauf son couronnement dépourvu de style, remonte au moins au XI<sup>e</sup> siècle. Au chevet, un vieil arbre, dont le tronc est consolidé avec de la maçonnerie, porte encore quelques branches assez vigoureuses: monument de la naissance de Louis XIV, si l'on en croit la tradition, il aurait été planté, à cette occasion, de la main même de François de Mézeray, historiographe de France.

Un peu plus bas, vers le sud-est, le chemin qui longe le mur du parc, tourne et descend avec lui aux ruines d'un vieux moulin, sis au bord de l'Houay (1). A quelque vingt mètres du tournant, au lieu dit autrefois la Sieurie (2), commence le troisième groupe de maisons, comprenant six rangées, dont quatre plus importantes sont perpendiculaires, et les deux autres parallèles au chemin. Parmi les premières, deux très anciennes paraissent, du moins en certaines de leurs parties, appartenir au XV<sup>e</sup> siècle, et de, (1). Un des nombreux ruisseaux qui grossissent l'Orne.

(2). On disait Sieurie pour seigneurie, comme sieur pour seigneur. Les PP. Costil, Le Beurrier, de Montigny, et, après celui-ci, l'abbé Tresvaux, font naître le P. Eudes à Mézerai, village de la paroisse de Ri. Il n'y a point à Ri de hameau de ce nom, mais un pré, un clos et un réage divisé, en plusieurs parcelles. Laquelle de ces trois pièces de terre appartenait à Isaac Eudes? En possédait-il même une seule? Il est difficile de le dire. Dans l'acte de partage de 1644, il n'est question d'aucun champ du nom de Mézerai, tandis que, le 3<sup>e</sup> lot parle expressément « de sept vergées de terre, en pré, plantes et jardin, avec les haies et pierres de dessus», sises au hameau d'Houay, et divers quartiers de terre au « long champ du Val d'Houay». On ne peut objecter le surnom pris par l'historiographe de France: on sait en effet qu'à défaut d'un réage, d'un champ ou d'une simple motte de terre, on empruntait alors son nom d'une propriété publique ou même imaginaire. Il dut prendre le sien du clos, ou plus vraisemblablement du réage situé au milieu des champs appartenant aux Corbin, tels que les Caves, le Parquet, etc., dont ceux-ci ajoutèrent le nom à leur nom de famille. Quant au Pré du Saint, dont parle l'abbé Tresvaux, il est totalement inconnu à

Ri: c'est à Caen qu'il faut le placer. (Voir Ch. VII).

#### FAMILLE ET NAISSANCE DE JEAN EUDES. 3 -

celles-ci, la plus rapprochée de l'église est, à n'en pas douter, celle où naquit le grand Serviteur de Dieu, dont nous entreprenons d'écrire l'histoire: seules sa situation et sa disposition, concordent parfaitement avec l'acte de partage des trois fils Eudes, en 1644 (1).

Son père, Isaac Eudes, né vers 1566, appartenait à une honnête et chrétienne famille de Ri (2). Ce n'était point un simple fermier: propriétaire d'un certain nombre d'acres de terre, il n'était tenu à l'égard du seigneur qu'à des

(1). L'étude attentive de cet acte établit, en effet:

1<sup>e</sup> Que le second lot, composé « de maisons, plantés et arbres dessus », d'une contenance de 40 ares, joint « par un bout le chemin tendant du moulin à l'église »;

2<sup>e</sup> Que ce lot ne fait pas partie du bien familial d'Isaac Eudes, puisqu'il l'a acquis tout entier de « Denis David et sa femme, et de Pierre Piel » ;

3<sup>e</sup> Qu'il n'est pas séparé du premier lot, « où il y a maisons, consistantes en une salle, cellier, deux chambres et grenier dessus, avec la grange du bout du cellier, avec l'étable de devant la dite grange » - car les possesseurs des deux premiers lots sont tenus de construire à leurs frais par moitié les murs de séparation nécessaires, et le possesseur du second lot doit au possesseur du premier le passage « à pied, à cheval, à charrue et à charrette, pour aller dans la rue » tendant à l'église.

D'où il appert:

1<sup>e</sup> Que la maison du hameau d'Houay, quoi qu'on ait dit, est déchuë de ses prétentions; elle n'est point celle où naquit le V. P. Eudes; d'ailleurs sa distance de l'église est incompatible avec ce qu'on raconte de la piété du Serviteur de Dieu dans sa toute première enfance ;

2<sup>e</sup> Que l'autre maison de la sieurie ne l'est pas davantage: en effet, dans ce cas, le premier lot borderait le chemin, et le second monterait vers le verger: cela résulte de l'examen des lieux. Inutile de faire remarquer que depuis 1644 les bâtiments ont été transformés et changés de destination; mais il est évident que la disposition générale de la première rangée de maisons et celle des lieux sont restées les mêmes, - Voir le manuscrit original de l'acte de partage, conservé au château de Ri - ou la copie de cet acte, aux archives de la Congrégation de Jésus et Marie.

(2). Cela ressort de ce qu'on trouve sur les registres du tabellionnat, en 1527, « discret messire Jehan Eudes, curé de Ri et originaire de cette paroisse. »

(3). 26 acres, à sa mort, ce qui ferait aujourd'hui 20 hectares, 80 ares, l'acre valant 80 ares; dans ce chiffre ne sont pas compris les maisons et bâtiments.

#### 4 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

redevances annuelles en nature et en espèces (1), en qualité de fieffataire. Cultivateur fort à l'aise, sa maison qui s'élevait au haut d'une cour, dans la partie avoisinant jardin et verger, se composait au rez-de-chaussée d'une salle et d'un cellier, avec deux chambres à l'étage, et grenier au-dessus ; au bout du cellier, une grange; et, en face de la grange, une étable. Plus tard, sa fortune s'accroissant, il put y ajouter le reste des bâtiments et terrains, « joignant le chemin », qu'il acquit des nommés Denis David et Pierre Piel. Le tout comprenait la surface d'un hectare.

Le prénom d'Isaac n'indique nullement qu'il eut aucune attache avec le protestantisme. Les habitants de Ri avaient gardé leur foi catholique, et, entre tous, les Eudes qui se distinguaient autant par la fermeté de leurs convictions religieuses que par la pureté de leurs mœurs, dans un temps où les premières étaient souvent très ébranlées, et les secondes corrompues par les plus honteuses pratiques. Mais, grâce à la contagion de l'exemple, grâce aussi peut-être à l'attrait de la nouveauté, toujours si puissant sur l'esprit du peuple, la mode des prénoms bibliques, mis en vogue par la Réforme, avait gagné jusqu'aux moindres

hameaux, même catholiques (2).

A la culture des champs, Isaac Eudes avait ajouté l'exercice de la chirurgie et de la médecine: car, si dans

(1). Voici ce que nous relevons dans un vieux cahier du sieur de Ri, à la date de 1647:

« Les représentans Isaac Eudes et cohéritiers doivent pour leur fieffe quatre sols, deux chapons, deux deniers, deux poules, vingt œufs, un fanage, un aménagement, et douze deniers de cent, dont les dits Eudes font la moitié,... » - Man. conservé au château de Ri par la famille de Yigneral, A la suite viennent une série d'inscriptions de paiement de ces redevances.

(2). À Ri, en particulier, ceux d'Isaac, d'Azor, d'Elie, de Josias et autres semblables, abondent dans les actes publics de cette époque.

#### FAMILLE ET -NAISSANCE DE JEAN EUDES. 5 -

les villes ces deux arts étaient entièrement distincts (1), les médecins regardant comme indigne de leur profession tout ce qui de près ou de loin sentait le travail manuel, ils se confondaient nécessairement dans les campagnes, où ceux qui prenaient le nom de chirurgiens (2) ne se contentaient pas de prodiguer, selon l'usage, saignées et sétons, de panser plaies, apostèmes ou furoncles, de remettre en place et bander les membres déboîtés ou rompus, mais prescrivait encore des remèdes dans les maladies: remèdes puisés tantôt dans les livres en cours, tantôt inventés par eux et tirés des simples, avec cette caractéristique qu'ils y mettaient d'ordinaire beaucoup plus de discrétion et de savoir expérimental que les docteurs de la faculté (3). Cette profession, Isaac Eudes ne l'avait point

(1). La distinction n'avait pas lieu seulement à Paris où les docteurs de la Faculté (médecins) et les membres de la Confrérie de saint-Côme (chirurgiens) formaient deux corporations différentes et opposées, mais encore dans les villes de province. Dans chacune, le premier chirurgien du roi était représenté par un lieutenant qu'il nommait lui-même. Il percevait en outre un droit sur chacun des maîtres exerçant la profession, ce qui lui constituait un revenu considérable. Le nombre des fonctionnaires était naturellement moindre qu'à Paris, et proportionné à l'importance de la ville.

Il ne faut pas confondre barbiers et chirurgiens. Ceux-ci sont aussi anciens que les médecins. Les opérations et le pansement des plaies, voilà leurs attributions. Ceux-là ne vinrent que plus tard par l'habitude que les chirurgiens prirent d'abord de se faire aider dans les opérations par les barbiers, puis, avec le temps, de leur confier quelques pansements grossiers, puis enfin de leur abandonner quelques menus détails de leur art. (Voir les Médecins au temps de Molière, par MAURICE RAYNAUD).

(2). Pour être chirurgien, il fallait être reçu dans une communauté de province, et cette réception ne donnait le droit d'exercice que, pour la ville et la circonscription où elle avait lieu. Un chirurgien ainsi reçu pouvait se faire agréer, à Paris, moyennant un seul examen de trois heures, appelé légère expérience.

(3). Les médecins étaient plus occupés de disserter et d'imaginer de belles théories que d'observer les maladies et de disséquer le corps humain; on pouvait même le devenir, sans avoir jamais vu d'autres malades que ceux qui étaient assez bien portants pour se présenter aux cours de la Faculté. Les chirurgiens, au contraire, gens pratiques, observaient et étudiaient leurs clients, et se livraient à de sérieux travaux d'anatomie. Aussi les progrès de la chirurgie devancèrent-ils de beaucoup ceux de la médecine, longtemps emprisonnée dans ses dissertations et ses formules.

#### 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

embrassée uniquement par amour du lucre. Bien différent de ces empiriques, qui, tablant sur la bourse et la sottise de leurs clients, trafiquaient des corps et de la santé publique, « gens ignorans et mécaniques, dit un médecin du xv<sup>e</sup> siècle, qui, sans égard de la maladie, de l'humeur peccante, ni de la Vertu du patient, à toutes affections, à tous âges et en tous temps, donnent en secret à boire poudres violentes ou autres drogues corrosives », il avait obéi à la fois à un goût naturel et à un sentiment plus élevé, le désir de soulager les

souffrances de ses semblables. Ayant reçu une instruction au-dessus du vulgaire, il avait pour le guider dans la pratique de son art, outre les conseils des chirurgiens et des médecins des villes voisines (1), des traités développés ou des manuels de vulgarisation à l'usage des débutants (2).

Isaac Eudes, en effet, était plus qu'un paysan. Destiné au sacerdoce, il avait étudié, soit comme on étudiait alors dans les diocèses, où il n'y avait ni collège, ni séminaire, et tel était le cas du diocèse de Séez(3), en recevant d'un prêtre des leçons de latin(4), et de théologie dogmatique et morale, soit en suivant les cours de l'un des collèges et de l'Université de Caen (5). Nous inclinons vers cette

(1). Soit Argentan, soit Falaise. Voir p. 5 ce que nous venons de dire de la réception des chirurgiens.

(2). Citons, entre autres, la Méthode briefve de HERVÉ FIÉRABRAS, médecin de Rouen, qui obtint un grand succès.

(3). « Mon diocèse est assez grand et de trente lieues de long. Je n'ai pas un seul collège. Aussi tous mes prêtres ont toujours été ignorants, n'ayant pas de commodité proche d'étudier, et n'ayant pas assez de bien pour aller aux villes des universités et des collèges. » Lettre de M. CAMUS DE PONTCARRÉ à Pierre Dupuy, conseiller du Roy en ses conseils, etc. 12 avril 1622.

(4). On l'apprenait en traduisant l'Evangile, le Bréviaire, les Livres saints.

(5). Il y avait à Caen quatre petites écoles ou collèges de l'Université : les collèges du Mont, du Cloutier, du Bois, des Arts. Il est vrai qu'à cette époque le deuxième était vide d'écoliers.

#### FAMILLE ET NAISSANCE DE JEAN EUDES. 7 -

dernière hypothèse, parce qu'elle s'accorde mieux avec son caractère et sa situation de fortune, avec le souci qu'il eut de donner à ses trois fils une instruction solide, en les envoyant étudier chez les Pères Jésuites de la même ville, où du reste il comptait des amis (1); enfin avec cette déclaration de M. Camus de Pontcarré, en 1622, attestant « que les anciens prêtres de son diocèse dont il a fait ses chanoines », et qui étaient des contemporains d'Isaac Eudes, « ont eu plus de soin de se cultiver que ceux qui viennent. » Quoi qu'il en soit, en 1587, ses supérieurs ecclésiastiques avaient porté sur sa science et sur sa vertu un jugement favorable, puisqu'ils l'avaient admis à l'ordination du sous-diaconat aux Quatre-Temps de septembre (2). Déjà même il se préparait, dans la retraite, à la réception de cet ordre sacré, quand une cruelle épreuve vint l'arracher tout à la fois à sa solitude et à ses premiers desseins.

A la famine qui s'était fait sentir, en 1586, à Falaise et aux environs, et qui, en 1587, s'était notablement accrue par l'oppression des huissiers des tailles et par les entreprises des gens de guerre, ligueurs et royalistes, tous vivant de pillage et de maraude, était venu s'ajouter le plus terrible des fléaux, la peste: villes et campagnes se décimaient. Telle fut même sa violence à Argentan que, du mois de juillet à la Toussaint, presque tous les habitants moururent. Les hameaux circonvoisins ne furent pas moins maltraités,

(1). Nous le verrons plus loin, ce sera là une des raisons qu'il alléguera pour calmer les appréhensions de sa femme, lorsqu'il s'agira d'envoyer soit fils Jean étudier à Caen.

(2). Nous l'inférons de ce fait que la peste qui, la même année, dévasta Argentan et ses environs, dura de juillet à la Toussaint.

(3). « Grande mortalité, dit une chronique locale, aux villes et champs, aux pauvres et riches. » M. de la bibliothèque de Falaise.

#### 8- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

et, au premier rang, Ri, où le mal emporta d'un coup tous les frères d'Isaac Eudes. Celui-ci dut donc revenir subitement au logis paternel, pour rendre aux morts les devoirs funèbres, consoler et soutenir ceux qui avaient survécu, prendre la direction des travaux des champs. Tâche peu aisée, à cette époque de troubles et de désordres, que d'administrer une maison et de sauvegarder son patrimoine!

En effet, le pays était tour à tour en proie aux ligueurs, qui, maîtres de Falaise, Séez, Essay,

Mortagne et Verneuil, finirent par s'emparer d'Argentan, à la fin de 1588, et aux royalistes qui cherchaient à reconquérir ces mêmes places. Il fallait se défendre contre d'exaspérantes et perpétuelles vexations. Les paysans prirent donc les armes (1), d'abord pour protéger leurs biens, puis, leur nombre croissant avec leur audace, pour attaquer les partis qui allaient au pillage. On les voyait, au son du tocsin, s'armer à la hâte, courir sus à tout ce qui avait l'air de soldat, et se livrer aux plus horribles cruautés. Au mois d'avril 1589, cinq mille se trouvèrent ainsi rassemblés sous la conduite de Brissac, Mouy, Beaulieu et autres ligueurs, qui levaient des troupes pour leur parti dans les environs de Laigle et d'Argentan; et, comme le duc de Montpensier, lieutenant général de Normandie, assiégeait Falaise au nom du roi, ils accoururent pour secourir cette place. Le duc ne jugea pas à propos de les attendre. Il marcha à leur rencontre,

(1). Il s'agit des Gautiers : ce nom leur vint de ce qu'ils choisirent d'abord pour centre de ralliement la chapelle Gautier, près d'Orbec : « Dans les commencements, dit l'historien Auguste de Thou, ils s'étaient tenus seulement sur la défensive. Ensuite, leur nombre, s'étant accru, ils osèrent agir offensivement, et ils attaquèrent les partis qui allaient au pillage. Un soldat d'un de ces partis étant tombé dans les mains des Gautiers, il ne resta pas le moindre vestige de son cadavre, les enfants et les femmes ayant poussé la barbarie jusqu'à boire le sang de ce misérable. Bientôt l'exemple devint contagieux. Au son du tocsin, on voyait tous les gens de la campagne courir sus à tout ce qui avait l'air de soldat et se livrer aux plus horribles cruautés. »

## 9- FAMILLE ET NAISSANCE DE JEAN EUDES.

les surprit et les écrasa, le 22 avril, à Pierrefitte, puis à Commeaux, villages voisins de Ri, où ils avaient pris logement et, confiants dans la supériorité de leur nombre, faisaient négligemment la garde. Trois mille d'entre eux restèrent sur le terrain; les autres s'enfuirent, abandonnant leurs bagages à l'armée royale. Quant à Brissac, il se retira à Falaise avec ce qu'il put ramasser de fuyards, dans l'intention de s'y défendre (1).

Au milieu de ces soulèvements et de ces luttes, quelle conduite avait tenue Isaac Eudes? Il avait pris franchement parti pour Henri 1V (2), suivant en cela l'exemple du vénérable évêque de Séez, Louis de Moulinet, et des Vauquelin (3), sieurs de Ri, qui, comme beaucoup de gentilshommes catholiques, s'étaient laissés gagner par les qualités éminemment françaises du roi de Navarre. Il avait cru, comme eux, qu'on pouvait tout attendre de ce prince pour le rétablissement de la paix civile et religieuse. En conséquence, il avait usé de tout l'ascendant que lui donnaient sur ses compatriotes son savoir et son éducation cléricale, pour les attacher à une cause qui était celle de l'ordre et de la tranquillité publique. C'est pourquoi, s'il faut en croire certains témoignages (4), soit le 24 décembre 1589,

(1). Voir DE THOU-MASSEVILLE, dans son Histoire de Normandie, GALERON, dans son Histoire de Falaise.

(2). Voir Notice sur les trois frères Eudes, par G. LE VAVASSEUR, pp. 1-2.

(3). « Henri IV, à son avènement, trouva ses principaux auxiliaires parmi les gentilshommes catholiques, qu'il avait su gagner par ses qualités éminemment françaises... Ils furent bientôt suivis par tous les esprits modérés, lorsqu'ils purent apprécier des qualités du Béarnais. A leur tête il faut placer le vénérable prélat qui, depuis vingt-cinq ans, gouvernait le diocèse de Séez, et qui avait personnellement éprouvé la fureur des calvinistes. » Argentan et ses environs pendant la Ligue, par L. Duval, archiviste d'Alençon, p. 7.

(4) Le P. LELONG, Bibliothèque historique. - LAROQUE, dans la Préface de sa Vie de François Eudes de Mézerai, désirerait des preuves de ce fait; car, prétend-il, s'il était vrai, le roi, suivant l'usage du temps, aurait ajouté des lettres de noblesse à des libéralités méritées. La raison n'a rien de péremptoire; la condition d'Isaac en 1589 explique la concession de franchises; elle semble peu compatible avec des lettres de noblesse.

## 10 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

lors de la réception solennelle de Henri IV par le clergé et les bourgeois d'Argentan (1), soit les jours suivants lors de son séjour au château de Commeaux, en allant presser le siège de Falaise, Isaac Eudes

aurait reçu de son roi des marques particulières d'estime et de satisfaction: ses bons et loyaux services lui auraient même valu l'entrée franche de certaines denrées et marchandises dans quelques villes de Normandie.

La guerre une fois terminée et le pays pacifié, il vécut paisiblement avec les siens, dont il était le soutien, occupé du travail des champs et de la pratique de la chirurgie, respecté et honoré de ses concitoyens à cause de ses vertus et de la protection d'Henri IV, mais plus encore à cause des offices charitables qu'il leur rendait dans leurs diverses infirmités. Telle était sa religion qu'il garda toute sa vie la pieuse coutume de réciter le bréviaire, contractée durant ses années de cléricature ou dans sa préparation au sous-diaconat; telle la réputation de probité dont il jouissait dans tout le canton, que, dès lors et plus tard, on le prenait toujours pour arbitre dans les différends, et qu'on s'en rapportait à sa décision.

Vers 1598, à l'âge d'environ trente-deux ans, il songea à se

(1). « Après le départ des Ligueurs, dit un chroniqueur argentanais, et malgré la vigueur de la saison, car on était au 24 décembre, les autorités de la ville, ayant à leur tête tout le clergé qui marchait processionnellement, allèrent au devant du roi jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Champs. Le curé Jean Lemol (1586-1616) les complimenta et les accompagna jusqu'à la ville, où le roi fit son entrée triomphale, au milieu de l'allégresse des habitants. » PIGEON, Recherches historiques sur Argentan. - À cette occasion, Henri IV accorda aux Argentanais divers privilèges et exemptions, en retour de leur bon accueil et de leur noble conduite contre les Anglais au temps de Charles V<sup>11</sup>. Voir Argentan et ses environs pendant la Ligue, par L. DUVAL, P. 11.

FAMILLE ET -NAISSANCE DE JEAN EUDES. 1 1 -

donner une compagne; il la trouva dans un hameau voisin, probablement à Houay, en la personne de Marthe Corbin, fille vertueuse, d'un esprit solide et d'un caractère décidé; témoin ce fait, bien postérieur à leur mariage (1).

Un de ses parents s'étant battu en duel, fut tué par son adversaire. Conformément aux ordres du roi, la justice se mit aussitôt en devoir de poursuivre cette affaire; c'était donc à bref délai le déshonneur, et le déshonneur rejaillissant sur toute la famille, si l'on retrouvait le cadavre. Pour conjurer ce nouveau malheur, Marthe fit enterrer la victime dans un pré qui lui appartenait, puis labourer ce pré durant la nuit avec une diligence telle que les officiers royaux, accourus dès la pointe du jour, durent renoncer à toute recherche.

Modèles de la jeunesse, Isaac Eudes et Marthe Corbin, après leur union, devinrent les modèles des époux, donnant à tous l'exemple des plus fortes et des plus aimables vertus conjugales: respectueuse déférence, tendresse délicate et dévouée, entière communauté de pensées, de volontés et de sentiments, fondée sur une religion sincère et sur un grand amour de Dieu, activité industrielle constante et féconde (2). On les admirait, on les vénérait, et si incontestée était leur autorité dans tout le pays que leur simple présence en imposait aux plus libertins, au point de les tenir

(1). Ce n'est, en effet, que sous Louis XIII et Richelieu que les édits contre le duel reçurent leur exécution.

(2). « Dieu m'a fait la grâce de me faire naître d'un père et d'une mère d'une condition médiocre et qui vivaient dans sa crainte; j'ai tout sujet de croire qu'ils sont morts en sa grâce et son amour. » Mémorial, art. 92. - L'extrême pauvreté resserre trop souvent le cœur et rend d'ailleurs l'éducation très difficile; dans la richesse, on est exposé à puiser l'égoïsme de la jouissance et du plaisir: une honorable médiocrité, telle que le Sage la souhaite, est le milieu le plus favorable pour faire germer les grands talents et les grandes vertus; la nécessité du travail et une vie frugale donnent à l'âme plus d'activité et d'énergie.



## 12 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

dans la réserve et la modestie. Dans ces temps de guerre civile et de licence effrénée, où ceux qui, par leur rang et leur naissance, avaient l'obligation de maintenir les lois de la pudeur et de la morale, les violaient impunément à l'égard des filles et des femmes du peuple, jamais en leur compagnie, aucune d'elles n'eut à subir d'insulte, ni même de privauté malséante.

Rien n'aurait manqué au bonheur de ces vertueux époux, si Dieu ne leur avait refusé ce qui fait la bénédiction et la vraie joie du mariage, la fécondité. Trois ans déjà s'étaient écoulés d'union chrétienne et sainte, et nul fruit n'en était né; nulle espérance même ne leur restait d'en voir naître un jour. Pour vaincre cette affligeante stérilité, due, suivant le V. P. Eudes (1), à un maléfice jeté sur leurs personnes, ils résolurent de s'adresser au ciel, spécialement à la Mère d'amour et de miséricorde, à la Vierge Marie.

A six lieues de Ri (2), au fond d'un vallon charmant, paré d'une magnifique ceinture d'arbres verts, et couronné de rochers pittoresques, que surmonte le château des Tourailles, se cachait alors, et tout récemment encore, un modeste, mais vénéré sanctuaire, celui de Notre-Dame de la Recouvrance, aujourd'hui remplacé par un gracieux édifice du gothique le plus pur. La Rouvre, qui se précipite avec fracas sur les innombrables rocs dont son lit est hérissé, semble s'arrêter avec complaisance devant la vieille et douée Madone honorée en ces lieux. Les divers ilots, forés par les terres qu'elle charrie, apparaissent au printemps sous leurs brillants tapis de fleurs, comme autant

(1). Mémorial, art. 3. Voici les paroles même du P. Eudes: « Mon père et ma mère ayant été trois ans depuis le commencement de leur mariage sans pouvoir avoir d'enfants par un maléfice, qu'on leur avait jeté qui y mettait empêchement, etc... »

(2). Et non deux lieues, comme le dit le P. MARTINE, Liv. 1, p. 6.

## 13- FAMILLE ET NAISSANCE DE JEAN EUDES

de riches corbeilles, hommages des habitants de la contrée. Si, durant les longs mois d'hiver, la chapelle silencieuse n'entend guère que le bruit des eaux qui roulent impétueuses à ses pieds, aux beaux jours, les bosquets s'animent, ses pèlerins affluent, et les échos redisent au loin leurs prières et leurs chants en l'honneur de la bonne Mère. La reconnaissance et la religion des fidèles ont à juste titre nommé ce vallon délicieux de Val-Marie (1).

Ce fut vers ce sanctuaire que dans leur épreuve se porta la pensée d'Isaac Eudes et de son épouse: ils promirent d'un commun accord de se rendre ensemble en pèlerinage à Notre-Dame de la Recouvrance, si elle leur accordait la grâce de la fécondité. La Vierge écouta leurs ferventes prières, et, dès qu'ils en eurent acquis la certitude, ils partirent pour les Tourailles, le cœur plein de gratitude et de sainte allégresse, désireux d'y offrir à Jésus et à Marie l'enfant qui leur naîtrait. Semblable à la femme d'Elcana (2) Marthe répandit son âme en présence du Seigneur, lui disant ou à peu près ces paroles du premier livre des Rois: « Si vous nous donnez un enfant mâle, nous vous le consacrerons

(1). Il faut remonter au 1<sup>er</sup> siècle pour retrouver les origines du culte rendu à la Vierge dans ce lieu béni. Ravagé et détruit par les Normands, puis rebâti par eux, quand ils furent devenus chrétiens, ce sanctuaire, avec la statue, qu'il renferme, objet de la vénération publique, se distingua toujours par la foule des pèlerins qui le visitèrent et par la grandeur et le nombre des grâces qu'y départit la Mère de Dieu. Riches et pauvres, princes et sujets, prêtres et fidèles, y accouraient avec le même empressement et la même dévotion, et parfois de très loin. C'est ainsi que dans les premiers jours de 1590, Henri IV qui, nous l'avons dit plus haut, faisait alors le siège de Falaise, y vint, tout protestant qu'il était, demander par l'intercession de Notre-Dame de la Recouvrance, la pacification du royaume et la grâce de connaître la véritable religion, si celle dans laquelle sa mère l'avait élevé, n'était pas la religion de Jésus-Christ. C'est ainsi encore, que, vers 1598, le cardinal dit Perron, alors évêque d'Évreux, atteint d'une maladie grave, réfractaire à tout l'art des médecins, fit vœu, s'il recouvrait la santé, d'aller en pèlerinage aux Tourailles: il guérit bientôt, et accomplit son vœu avec une sainte joie.

(2) Voir, Livre des Rois, 1 , l'histoire d'Elcana et d'Anne, parents de Samuel.

#### 14 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

tous les jours de sa vie. » Isaac répéta les mêmes paroles et le même engagement. On était au mois de février 1601: le 14 novembre suivant, naissait cet enfant de bénédiction, « qui, dit le P. Hérambourg, fut un fruit d'oraison plutôt que de nature (1) », comme l'avaient été Samuel et Jean-Baptiste, ces grands prophètes du Très-Haut, et plus récemment, François de Sales, l'apôtre du Chablais.

« Je suis tout à vous, Seigneur Jésus, » écrit le Serviteur de Dieu, dans son Mémorial après avoir rappelé cette touchante circonstance, « je suis tout à vous, Marie Notre-Dame; recevez-moi et me possédez entièrement. » Et dans le livre intitulé Le Cœur admirable de la Mère de Dieu (2): « O Mère de bonté, regardez-moi toujours comme le véritable enfant de la bonté ineffable de votre très saint Cœur, quoique j'en sois infiniment indigne, puisque ce n'est pas une chose feinte ou imaginaire, mais une vérité réelle et constante, que vous m'avez donné la naissance et la vie par un miracle indubitable, en suite du vœu que mon père et ma mère, qui étaient sans enfants et qui n'en pouvaient avoir, firent à Dieu pour obtenir cette grâce par votre intercession, vœu qui ayant été suivi de l'accomplissement de leur désir, ils me portèrent dans une sainte chapelle dédiée à votre nom, sous le titre de Notre-Dame de la Recouvrance, pour vous rendre grâces de la faveur que vous leur aviez faite, et pour m'offrir et me consacrer à mon Créateur et à Celle par l'entremise de laquelle il m'avait donné l'être. »

Né le mercredi (3), l'enfant ne fut baptisé que le vendredi

(1). P. HÉRAMBOURG, L. 1 , ch. 1, p. 6.

(2). Le Cœur admirable de la Très Sacrée Mère de Dieu, par le R.P. JEAN, EUDES, Conclusion.

(3). Voici le texte du P. Eudes, dans son Mémorial, art. 5: « Je suis né le XIV de novembre de l'année 1601, à un mercredi, et j'ai été baptisé le vendredi suivant au soir, qui était le commencement du samedi, et là le nom de Jean m'a été donné par un parrain qui s'appelait de même et une marraine qui s'appelait Marie. » Il n'y a donc aucune raison de dire, comme quelques-uns, qu'il fut baptisé, quatre jours après sa naissance. Le calcul, fait d'après l'Epacte et la Lettre Dominicale, donne bien, du reste, le mercredi et le vendredi.

#### 15- Famille et naissance de Jean Eudes

16 novembre au soir, dans l'église de Ri, dédiée, comme la paroisse, à la Très Sainte Vierge; son parrain s'appelait Jean, et sa marraine, Marie (1). Dieu, qui conduit tous les événements, le permit ainsi sans doute pour marquer les desseins de miséricorde qu'il avait formés sur cet enfant. Puisqu'il le prédestinait à soutenir si puissamment parmi les hommes les intérêts de sa gloire et à procurer le salut d'un si grand nombre d'âmes, ne convenait-il pas qu'il le purifiât de la souillure originelle et l'admit dans sa grâce et son amitié, le jour où chaque semaine l'Eglise vénère le mystère de la Rédemption du monde, et à l'heure même où il s'accomplit.(2)? Le nom de Jean, qui lui fut imposé sur les fonts baptismaux, ne présageait pas moins heureusement sa vocation future. Jean veut dire en hébreu une personne gracieuse, douée de piété et de compassion: quel autre exprimait mieux les charmes de sa vertu, la tendresse et la vivacité de son amour pour Dieu, de son zèle pour les pécheurs? Jean (3) est aussi le nom du disciple chéri, de

(1). Il n'y a point lieu d'accuser ici la des parents pour le court retard apporté, à l'administration du saint baptême à leur fils. L'éloignement des parrain et marraine ou leurs occupations, l'absence possible du curé, ou même une pensée de foi, joint peut-être l'heure tardive de la naissance, voilà autant d'hypothèses plausibles qui, aujourd'hui encore, dans les familles les plus chrétiennes, en expliqueraient le délai d'un jour ou deux.

(2). Le V. P. Eudes dit « un vendredi au soir », ce qui ne peut signifier que quelques heures avant la nuit; et la nuit, à la mi-novembre, vient de bonne heure. Ne peut-on pas croire que ses parents voulurent attendre et ce jour et cette heure par un sentiment de foi profonde et de religieuse vénération?

(3). On pourrait dire que Jean est ici Jean-Baptiste: mais outre que dans les campagnes on distingue entre

Jean et Jean-Baptiste, et que les parents du V. P. Eudes, gens éclairés, durent faire cette distinction, on ne voit pas que le V.P. Eudes ait eu une dévotion spéciale à saint Jean-Baptiste, tandis que saint Jean l'Évangéliste est un des patrons secondaires de sa Congrégation.

#### 1 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

celui qui, à la cène, reposa sur le Cœur du divin Maître, et qui, au pied de la Croix, reçut Marie pour mère et devint son fils de prédilection par le testament de Jésus. Nul certes ne pouvait le mieux porter que le futur apôtre des Sacrés Cœurs, que le dévot serviteur de la Mère de belle dilection. Vouant à Marie toutes ses affections, ne voulut-il pas vivre et mourir dans son service et dans son amour, disons mieux, dans un commerce si étroit et si saint avec elle, qu'il la regardait et la traitait comme sa bien-aimée, comme son épouse? Merveilleuse familiarité, agréée par cette divine Vierge, et payée par elle du plus affectueux et plus admirable retour.

Il serait difficile d'imaginer et de peindre la joie des pieux parents, en voyant leurs vœux si pleinement réalisés. Aussi, quelques jours après le baptême, la mère, suivant les inspirations de sa reconnaissance, « prit son enfant dans ses bras, et, le portant à Notre-Dame de la Recouvrance, elle l'offrit à Dieu, en le conjurant d'accepter ce premier-né qui lui appartenait de droit, et de le combler de ses plus abondantes bénédictions (1). » Dieu eut cette offrande pour agréable: il bénit le fils, toute cette histoire en fera foi; il bénit aussi la mère, « la femme qui avait été stérile, devint, selon l'expression biblique du P. Hérambourg, une vigne féconde, elle eut encore six enfants, comme de nouveaux plants d'olivier autour de sa table(2) » quatre filles et deux garçons.

Des quatre filles, Marie, l'ainée, épousa Pierre Herson,

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 7. Marthe Corbin était accompagnée de son mari, le V. P. Eudes l'affirme plus haut, p. 14, et dans l'Élévation à Jésus et à Marie qui est en tête de son Royaume de Jésus. L'état de Marthe et la distance à franchir suffiraient d'ailleurs à le faire présumer.

(2). P. Hérambourg, Liv. 1, ch. 1, p. 12. Isaac Eudes et Marthe Corbin étaient de ceux qui voient dans de nombreux enfants la première bénédiction du mariage et la vraie richesse d'une famille.

#### FAMILLE ET --NAISSANCE DE JEAN EUDES. 1 7 -

bourgeois de Falaise. Trois enfants naquirent de ce mariage et furent baptisés à Ri: Marie (5 mars 1629) plus tard religieuse de Notre-Dame de Charité du Refuge, à Caen, sous le nom de sœur Marie de la Nativité, Jean (2 octobre 1639-), et Isaac (3 mai 1638).

Madeleine, la seconde, épousa Azop Corbin, homme actif et industriel, qui, par des acquisitions successives, devint un des plus riches propriétaires du pays. Elle en eut un fils qui fut procureur au Parlement, et deux filles, Anne et Nicole, baptisées, la première le 28 avril 1632, la seconde le 13 février 1634.

Jacqueline, la troisième, est mentionnée plusieurs fois dans les registres de la paroisse de Ri, entre autres, comme marraine de Jean Herson; mais, quoi que prétende le P. de Montigny, on ne trouve aucune trace de son mariage, et Mézeray ne fait aucune mention d'elle dans son testament, ce qui suppose qu'elle mourut d'assez bonne heure, et sans postérité.

Marie, la deuxième du nom et la dernière de la famille, fut baptisée à Ri, le 10 août 1622. Elle épousa Jacques Corbin, dit des Gaves, qu'il ne faut pas prendre pour un frère d'Azor; elle en eut deux enfants, Madeleine (3 août 1645) et Bernard (6 novembre 1656).

Quant aux deux garçons, nés, le premier, François, en 1610, le second, Charles, en 1611, ils méritent l'un et l'autre une notice plus étendue.

Charles, qui prit le surnom d'Houay (1), embrassa la profession

(1). Les puînés des familles bourgeoises et rurales de Normandie laissaient à l'aîné le nom de famille. Nous l'avons dit, à défaut d'un réage, d'un champ ou d'une simple motte de terre, on empruntait son nom d'une propriété réelle ou imaginaire. Charles emprunta le sien des « vergées de terre » sises au hameau d'Houay.

## 18- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

de son père. Chirurgien d'abord dans l'armée, puis dans son pays natal, il se porta au secours d'Argentan, lors de la peste de 1638 (1), qui désola à nouveau cette malheureuse cité, et son dévouement et ses services lui méritèrent d'être reçu gratuitement par les habitants à l'exercice de sa profession dans leurs murs, avec exemption de tailles, de subsides et de logement des gens de guerre; il en devint l'un des échevins, et des plus influents. D'un caractère mâle et énergique, comme son frère aîné, il sut défendre avec courage les intérêts de la ville, et tenir aux grands du jour, quand il le fallait, un langage plein de franchise et de fierté (2).

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 7.

(2). On en cite le trait suivant : « Les bourgeois d'Argentan gardaient la plus légitime des rancunes à leur gouverneur, Jacques Rouxel de Médavi dont le frère les avait traîtreusement rançonnés, en 1649. En vain était-il comte de Grancey, maréchal de France et puissant auprès du roi. En vain cherchait-il à retrouver sa popularité perdue, en faisant démolir définitivement les fortifications, source de tous les maux soufferts par une villette courageuse et si souvent assiégée, mais trop faible pour résister à des forces nombreuses, et irritant les armées ennemies jusqu'au pillage, sans les appeler utilement. On tenait à Argentan au gouverneur, et on ne lui passait aucune maladresse. Les ouvriers arrivèrent au pied de la Tour de l'Horloge. Ouvrage de défense et d'utilité publique à la fois, la tour était surmontée d'une horloge dont l'énorme timbre découvert avait été donné à la ville par Marie d'Espagne, comtesse d'Alençon. Une inscription, avec la date de 1378, rappelait le nom et les titres de la donatrice. C'était donc un monument utile et curieux que, dans l'intérêt de la ville, les démolisseurs devaient respecter. Le comte de Grancey ordonne de continuer les travaux et de démolir la tour. Les échevins s'y opposent. Grancey se présente à l'assemblée, la colère sur le visage. Les magistrats municipaux s'inclinent devant l'irritation du gouverneur: un seul ose lui tenir tête et défendre la cause de la justice, c'est l'intrépide chirurgien, Charles d'Houay, que n'intimident ni le courroux ni les airs de mépris du maréchal. « D'où viens-tu donc », s'écrie à la fin celui-ci exaspéré, et qui es-tu, pour oser résister à mes ordres? » - « Nous sommes trois frères », répond le fier bourgeois, « adorateurs de la vérité; l'aîné la prêche, le second l'écrit, et moi je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. » La tour resta et ne fut démolie qu'en 1727. » - Notice sur les Frères Eudes, par G. LEVAVASSEUR, pp.19-20.

## NAISSANCE ET FAMILLE DE JEAN EUDES. 19 -

Toute sa vie, Charles Eudes d'Houay joignit à la pratique des vertus civiques le strict accomplissement de ses devoirs religieux. Il mourut en 1679 à l'âge de soixante-neuf ans. On l'inhuma dans le cimetière, et non dans l'église de Saint-Martin, sa paroisse, malgré, ses droits de bourgeoisie si glorieusement acquis, et les nobles alliances contractées par ses fils. Ce fut sans doute en vertu d'une suprême recommandation, inspirée par l'humilité chrétienne.

Il avait eu quatre enfants: trois garçons et une fille. Deux des garçons, l'un prêtre, l'autre docteur en médecine, portèrent le nom de Jean; le troisième, qui fut conseiller du roi, s'appelait, Louis, et la fille, Sapience.

François (1), le deuxième fils d'Isaac Eudes, s'illustra dans l'histoire, et son nom est des plus connus. Après avoir étudié chez les PP. Jésuites de Caen, il quitta, à peine adolescent, le modeste hameau de Ri, et s'en alla chercher fortune à la capitale, n'emportant de son pays que le nom de Mézeray, qui devait moins vilainement sonner aux oreilles des grands et des beaux esprits que le simple nom de ses ancêtres. Protégé par l'abbé des Yveteaux, frère de François Vauquelin, seigneur de Ri, il puisa dans son commerce et

sa société une liberté de mœurs dont il semble s'être un peu trop souvenu toute sa vie; mais il reçut de lui le conseil de laisser la poésie, où il ne réussissait que médiocrement, et de s'appliquer à l'étude sérieuse de l'histoire. Il s'y adonna résolument, après deux campagnes en Flandre; il y mit même tant d'ardeur que, enfermé nuit et jour dans le collège Sainte-Barbe au milieu des manuscrits et des livres, sans grandes ressources, il tomba malade d'épuisement. Il y serait mort de fièvre et de faim, oublié de l'épicurien des Yveteaux, si le cardinal de Richelieu

1. Voir la Notice sur les frères Eudes, par G. LE VAVASSEUR, passim.

## 20 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

lieu, averti à temps de son état et de ses projets, ne lui avait envoyé 500 écus d'or (d'autres disent 200) dans une bourse ornée de ses armes.

En 1643, il publia le premier volume de son Histoire de France, qui rejeta dans l'ombre tous ses prédécesseurs, si bien qu'il semblerait, à voir l'enthousiasme excité par cet ouvrage, que Mézeray fût notre premier historien. Le second volume parut en 1646, et le troisième en 1651, avec le même succès. Cette histoire, son œuvre capitale, méritait l'estime qu'on en fit alors. Elle n'est déchu de son rang que grâce aux immenses progrès accomplis de nos jours dans les sciences historiques. Le style est vigoureux et original, et, dans ce qui regarde les institutions, une sagacité divinatrice supplée au manque de connaissances, et projette une vraie lumière sur bien des points obscurs jusque-là (1).

(1). On lira avec plaisir ce jugement de Patin sur Mézeray: «Ni la vérité morale, ni la vérité de dessin et de coloris n'ont manqué, il s'en faut bien, aux récits de Mézeray. Il a comme un autre son humeur qui le pousse à la contradiction, à l'épigramme, à la satire; il a les passions d'un républicain au sens où on l'entendait alors, les passions d'un Frondeur écrivant en pleine Fronde, une grande liberté d'opinion en matière religieuse, un patriotisme exalté par les merveilles du gouvernement de Richelieu, et cependant avec toutes ces tentations, ces occasions de partialité, il ne laisse pas dans ses jugements de tenir la balance assez égale entre le peuple et la cour, les protestants et les catholiques, la France et les nations étrangères. Équitable envers les personnes, il ne passe à celles-là même pour lesquelles il a le plus de faveur, aucune faiblesse, aucun méfait, de même qu'aux plus méchants, aux plus méprisables, aux plus détestés, il tient compte du peu de bien qui peut atténuer la rigoureuse sentence de l'histoire. Mais c'est des principes qu'il a souci plus encore que des hommes. Il est le constant et courageux avocat du droit contre la puissance; s'il a mis la main à l'histoire, c'est, dit-il, « pour rappeler aux hommes la mémoire des droits anciens et naturels, contre lesquels il n'y a point de prescription. » Par un tel sentiment, un tel accomplissement des devoirs de l'historien, il est bien de l'école de ce de Thou qu'il estimait fort et dont il a dit « qu'on ne le doit jamais nommer sans une préface d'honneur ». Malgré tous les progrès d'une science et d'un art qui, de nos jours surtout, ont heureusement rajeuni nos antiques annales, c'est encore chez Mézeray qu'il faut lire l'histoire de ce xvii<sup>e</sup> siècle, dont il était voisin et dont il avait reçu l'impression, qu'il a raconté dans son esprit, avec son langage, d'un style qui, par ses qualités et ses défauts mêmes, achève la vérité de l'exposition, »

## NAISSANCE ET FAMILLE DE JEAN EUDES. 21 -

Entre temps, Mézeray était reçu à l'Académie (1649), où il remplaçait Voiture. Sa fortune était faite. Il se voyait dès lors estimé, recherché, pensionné en France et à l'étranger(1), mis au rang des beaux esprits. Durant la Fronde, il se laissa tenter par le démon de la satire, et, comme son nom était fort à la mode, on lui attribua une foule de pamphlets(2), dont quelques-uns licencieux au delà de toute mesure.

Revenu à des pensées plus sérieuses, il entreprit de retoucher et de refondre l'ouvrage auquel il devait sa renommée, puis s'arrêta à l'idée d'en faire un abrégé correct et méthodique, auquel il joindrait des aperçus synoptiques sur les nations étrangères. Il le publia en 1668, à l'aide d'une fraude ingénieuse qui le dispensa de la censure. Il en profita pour glisser dans cet ouvrage, qui constitue son plus beau titre de gloire, des réflexions fort hardies sur l'origine des impôts. Colbert en fut informé par son fils, le

marquis de Seignelay, alors en philosophie au collège de Clermont, et il se fâcha. En vain, sur les remontrances officielles de Perrault, l'auteur adoucit-il certains passages; on lui supprima une partie de sa pension, et on finit par la lui retrancher tout entière. Bien loin de chercher à rentrer en grâce, Mézeray se renferma dans un silence suspect et

(1). Outre la pension de 4.000 livres qu'il tenait du roi et qu'il toucha intégralement jusqu'en 1668, il reçût des gratifications et des pensions du chancelier Séguier, du duc de Brunswick-Lunebourg, et de Magnus de la Gardie, ministre de Suède.

(2). Il est difficile de déterminer quelle fut la part de Mézeray dans ces pamphlets, signés Sandricourt. Tout ce qu'on peut dire, c'est que quelques passages des satires sont d'un style digne de Mézeray, et que, de son vivant, elles lui furent attribuées par les vendeurs, qui y trouvaient leur compte, à cause de la faveur dont il jouissait près du public .

## 2 2 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

offensant, si bien qu'au jour de sa mort, le ministre rancunier fit mettre les scellés sur ses manuscrits et les confisqua (1).

Âgé, goutteux, célibataire, manquant d'ailleurs de cette vertu si admirable dans son frère allié, et si rare chez les beaux esprits, l'humilité, Mézeray avait déjà l'air à l'Académie d'un vieux soldat de Henri IV au milieu des courtisans de Louis XIV. Sa disgrâce et le retrait de sa pension achevèrent de l'aigrir. Il vécut retiré dans sa maison de la rue Montorgueil, ou dans sa vigne à Chaillot, avec Jeanne Guichenot, sa fidèle servante, faisant bonne chère et grand

(1). Voici quels sont les ouvrages de Mézeray:

1o Histoire de France depuis Faramond jusqu'à maintenant. OEuvre enrichie de plusieurs belles et rares antiquités, et d'un abrégé de la vie de chaque règne dont il ne s'était presque point parlé ci-devant, avec les portraits au naturel des rois, régents et dauphins, etc., par F. E. DE MÉZERAY. Paris, Mathieu Guillemont, in-f-, 1643-1646-1651, très belle et rare édition. - 2e édition corrigée par l'auteur, 1685, in-fo, moins rare. - Réimpression, Paris, 1830, sans gravures, défectueuse.

2o Histoire des Tares depuis 1612 jusqu'à 1649, in-P. Ouvrage peu estimé.

3o Les Vanités de la Cour, 1640, in-4o.

4o Abrégé chronologique ou Extrait de l'histoire de France, par le SIEUR DE MÉZERAY, historiographe de France, divisé en trois tomes, in-4-. Paris, Jolly et Bilaine, 1668. Seize éditions, 6, 8, 10, 13, 14 vol. in-11 - Contrefaçons en Hollande, Amsterdam, 1673, 1674, 1682; 6 vol. in-12, édition très recherchée, - Traductions: en flamand, Amsterdam, 1682; en anglais, par J. Buteel, Londres, 1683.

5o Histoire de France avant Clovis. L'origine des Français et leur établissement dans les Gaules. C'est l'Avant Clovis mis en tête de la seconde édition de la grande histoire et inséré, moins le 4e livre, à la tête de l'abrégé chronologique.

M. Scipion Combet cite une Histoire de la Maltôte, regrettée par Châteaubriant, dont l'original manque, et dont on trouve des copies dans quelques bibliothèques. Il cite aussi un Dictionnaire de France, recueil posthume imprimé à Amsterdam en 1732, in-12, et intitulé par l'éditeur, Denis-François Camusat, Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France et plusieurs autres objets curieux. Ce doit encore être un fragment des Anecdotes. On a attribué à Mézeray l'Histoire de la Mère et du Fils, l'Histoire de Henri-le-Grand, de, Périfixe, et les Pamphlets Sandricourt.

## NAISSANCE ET FAMILLE DE JEAN EUDES. 2 3 -

feu, pourvu d'une cave excellente et d'un solide mobilier, hospitalier à ses jours. A-t-il la goutte? Il s'enferme dans son cabinet et gronde à son aise. L'accès de goutte est-il passé? Le malade d'hier songe à fêter son retour à la santé, sans penser qu'il se prépare une rechute. Il fréquente le cabaret, il fréquente chez Le Faucheur, parisien de vieille roche, libre en paroles, profès à sa manière dans l'ordre des coteaux;

il aime son vin fin, il aime aussi les saillies de son esprit grossier.

Non que Mézeray ait jamais été un libertin ni un impie, on ne lui attribue que quelques vagues plaisanteries plus ou moins innocentes, que personne n'a spécifiées. L'amitié inaltérable du Y. P. Eudes, ce frère charitable et tendre, mais incapable d'un semblant de concession ou même de complaisance en matière d'irréligion et d'hérésie, nous est une garantie de sa foi. Au reste, dans ses dernières années, cette foi se réveilla aussi vraie, aussi pure que dans son enfance: son testament(1), porté deux ans avant sa mort chez Me Gilles Roussel, l'atteste formellement, ainsi que sa mort très chrétienne.

Dans les premiers jours de juillet 1683, sentant sa fin approcher, Mézeray demanda les derniers sacrements, et

(1). Spécialement les articles 2 et 3 ainsi conçus : « Je recommande et résigne mon âme à Dieu pour en disposer selon sa sainte volonté et sa divine miséricorde. J'ai confiance au précieux sang de Jésus-Christ, son Fils, et je réclame l'intercession de la très sainte Vierge, mère de Dieu, des saints, et particulièrement de mon patron, saint François. - Je veux que mon corps soit inhumé dans le cimetière (et non dans l'église, comme c'était alors l'usage pour les personnes de marque), que toute la pompe de mon enterrement ne monte tout au plus qu'à 70 livres; quatre prêtres seulement au convoi, trois messes le jour de l'enterrement, et une messe tous les jours pendant un mois. » Quand il fit ce testament, le V. P. Eudes était mort depuis un an: Mézeray ne l'a pas oublié, dans le 13e article.: « Je donne et lègue la somme de 120 livres pour aider à construire un monument au R. P. Eudes, mon frère, quoique en effet sa vertu et sa réputation lui en ont dressé un plus beau que ne sauraient dresser les mains de tous les hommes, » Voir Notice sur les trois frères Eudes, par G. LE VAVASSEUR, pp. 59 et suivantes.

#### 24 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Il les reçut avec un esprit de foi et une piété qui édifièrent grandement les assistants : « O mes amis, dit-il à ceux qui l'entouraient, un grand changement s'est opéré en moi: près de mourir, je confesse les torts de ma vie; je crois fermement tout ce qu'enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine; je crois à la vérité de ses mystères, à l'efficacité de ses sacrements. C'est bien Jésus-Christ, mon Sauveur, que je vais recevoir. Si par mes discours ou par mes exemples j'ai scandalisé quelques-uns d'entre vous, oubliez ce que j'ai pu dire ou faire, et souvenez-vous que Mézeray mourant est plus croyable que Mézeray en sa vie. » Il mourut le 10 du même mois, âgé de soixante-treize ans. Son inhumation et son convoi se firent comme il l'avait réglé. Un tombeau lui fut élevé dans une des galeries du charnier des Innocents, au milieu des souvenirs de ce vieux Paris, dont il connaissait si bien l'histoire. Son cœur, embaumé et renfermé dans une urne, fut porté aux Carmes des Billettes, au Marais, et une table de marbre reçut l'inscription suivante :

D. O. M.

ICI DEVANT REPOSE  
LE COEUR DE FRANÇOIS EUDES DE MÉZERAY,  
HISTORIOGRAPHE DE FRANCE  
ET SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

« Ce cœur, après sa foi vive en Jésus-Christ, n'eut rien de plus cher que l'amour de sa patrie. Il fut constamment ami des bons, irréconciliable ennemi des méchants; ses écrits rendront témoignage à la postérité de l'excellence et de la liberté de son esprit, amateur de la vérité, incapable de flatterie, et qui, sans aucune affectation de plaire, s'était uniquement proposé de servir à l'utilité publique.

« IL CESSA DE RESPIRER DE DIXIÈME JUILLET 1683. »

Certes nulle épitaphe ne pouvait mieux convenir au cœur de Mézeray, ni mieux répondre à ses dernières volontés: C'était l'épitaphe d'un chrétien(1).

(1). Il existe encore aujourd'hui des descendants de la famille Eudes: - de Charles d'Houay, par son fils Jean, docteur en médecine, les familles de Mallevoüe, Le Cousturier, de Beaulaincourt, de Foulques; par son fils Louis, conseiller du roi, les familles d'Achon, de Montzey; - de Madeleine, la famille Adam; - de Marie, deuxième du nom, les familles Lautour et Dubus.

27 -

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### Enfance de Jean Eudes (1601-1615).

Premières années de Jean Eudes: son caractère, son éducation, ses vertus. - Premières leçons chez messire Blanette: sa première communion et sa dévotion à la sainte Eucharistie. - Premières notions de latin et de grec; départ pour Caen.

Si Dieu, comme l'affirme saint Thomas, proportionne ses dons aux emplois qu'il confère à ses ministres et aux services qu'il attend d'eux, quelle abondance de grâces ne dut-il pas répandre sur un enfant dont il voulait faire un vase d'élection, propre à porter son nom devant les rois, les princes et les peuples, un soutien et un rempart de la religion, un réparateur des maux de l'Eglise, un restaurateur de la discipline ecclésiastique et de la morale chrétienne, le sanctificateur d'une multitude d'âmes de tout état et de toute condition? Aussi, suivant l'expression du P. Hérabourg, le V. P. Eudes fut-il saint presque aussitôt qu'il commença d'être homme (1).

Disons d'abord, avec le même biographe, qu'il avait reçu de Dieu un excellent naturel, ce que le Sage appelle une bonne âme: faveur inestimable, que les théologiens comptent parmi les principaux effets de la prédestination, et qui, prédisposant à la vertu, en facilite l'acquisition et l'usage. La grâce du saint baptême agit en outre efficacement en

(1) P. HÉRABOURG, Liv. 1, ch. 1, p. 7.

28 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

lui pour y perfectionner la nature. Elle pénétra si intimement la substance de son être, elle en vivifia si puissamment les énergies et les facultés qu'elle sembla y avoir établi dès ce premier moment son souverain empire.

Les historiens du V. P. Eudes s'accordent à vanter, dans l'âge le plus tendre, la vivacité de son esprit, la droiture et la docilité de sa volonté, la bonté de son cœur, sa prévenance et sa douceur qui lui attiraient l'affection de tous, et, plus que le reste, sa parfaite soumission à ses parents. Tant de bonnes dispositions autorisaient les plus heureuses conjectures, et l'on augurait de cet enfant qu'« il serait un jour quelque grand personnage (1). » Aussi avec quel bonheur Isaac Eudes et Marthe Corbin découvraient et suivaient, dans leur naissance et leur progrès, les belles qualités de leur fils! Quelle satisfaction ils éprouvaient à voir les premières et naïves manifestations de sa piété et de sa vertu! Quelles douces espérances ils fondaient sur ce merveilleux accord de la nature et de la grâce! Mais, n'oubliant pas que c'était là un présent du ciel, le fruit d'un vœu pleinement exaucé, ils se sentaient doublement obligés de cultiver des dons si précieux, et l'un et l'autre y apportaient tous leurs soins.

Ils lui parlaient souvent de la grandeur et de la bonté de Dieu; et certes c'était chose facile dans la solitude et le silence des champs, en face des grands et admirables spectacles de la nature. Ils lui inculquaient aussi l'horreur du péché, qui nous rend ennemis d'un maître si terrible dans sa colère.



Surtout ils s'appliquaient avec une pieuse émulation à lui inspirer le plus reconnaissant amour envers l'Auteur de tout bien: et pour y mieux réussir, ils lui rappelaient fréquemment le miracle de sa naissance. (1). P. MARTINE, L. 1, p. 8.

#### ENFANCE DE JEAN EUDES. 29 -

« Comme Samuel, il était un enfant de prière. Né sous les auspices de Jésus et Marie, il leur avait été consacré dès les premières heures de son existence » ; et cette consécration, ils aimaient à la renouveler en sa présence, en tâchant d'y associer les premiers bégaiements de sa bouche et les premiers mouvements de son cœur. Dans le même dessein, ils le conduisaient de temps en temps au pied des autels, et là, lui montrant le tabernacle et les saintes images, ils s'efforçaient de tourner ses pensées et ses affections vers les augustes personnes figurées par celles-ci, ou vers le divin prisonnier renfermé dans celui-là: tâche facile avec un enfant prévenu de si abondantes bénédictions.

Ce soin revenait surtout à la mère. Plus libre de ses moments, ayant toujours à ses côtés son petit Jean, elle était sa grande éducatrice. Aussi ne négligeait-elle aucune occasion de le prémunir contre le mal et ce qui peut y conduire, ou de l'instruire de ses devoirs. C'était elle, le plus ordinairement, qui dans ses loisirs le portait ou le menait à l'église et lui apprenait par ses exemples et par ses conseils à s'y tenir avec respect et piété. L'enfant profita grandement de ces leçons, et sa modestie, son recueillement durant la sainte Messe et les autres offices, excitèrent bientôt l'admiration générale. On prenait plaisir à le voir, si jeune, ainsi pénétré de la pensée et de la présence de Dieu.

Quand il fut en âge de se conduire lui-même, il n'attendit plus les invitations et la compagnie maternelles. Cédant aux vives impulsions de son cœur, il alla de son propre mouvement s'agenouiller avec ferveur devant le tabernacle ou devant l'antique statue de Marie, objet de la vénération publique(1). Il avait même pour celle-ci une prédilection

(1) - Cette statue existe encore aujourd'hui. En pierre, assez grossièrement taillée, elle représente la Vierge assise et tenant l'Enfant Jésus sur son bras. On en trouve de semblables en plusieurs contrées de la France, et toutes très vénérées. Toutes aussi, comme celle-ci, sont vêtues d'une robe à travers laquelle l'Enfant Jésus passe la tête; mais cette robe a respecté leur petite stature, tandis qu'à Ri, la Vierge posée sur un support assez élevé, semble debout. Cette statue était autrefois placée à l'entrée du chœur, du côté de l'Évangile, sur un socle de pierres superposées et de forme ellipsoïde, afin d'en assurer la solidité. Ce socle de grande dimension supporte aujourd'hui une statue de saint Michel.

#### 30 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

très marquée. On lui répétait si souvent, pour aviver son amour envers cette divine Vierge, qu'il lui était redevable de l'existence!

Ses biographes nous ont gardé de cette piété précoce un trait qui se rapporte à sa toute petite enfance, à cette époque où les mères attentives ne perdent jamais de vue leurs enfants, dans la crainte que par inexpérience il ne leur arrive quelque mal. Un jour donc, nous disent-ils, Marthe Corbin, un instant distraite de sa surveillance, s'aperçoit qu'il a disparu. Elle le cherche de tous côtés et longtemps, sans parvenir à le retrouver. Inquiète, désolée, une idée lui traverse l'esprit : « Ne serait-il pas à l'église? » supposition d'autant mieux fondée qu'elle connaît les sentiments de son âme, que la distance est courte, cent mètres à peine, et le chemin facile. Elle y vole, et quelle n'est pas sa joie de l'apercevoir dans un lieu retiré (1), où il s'était caché pour satisfaire plus librement sa dévotion! Jean n'aimait pas seulement à prier à l'église; il saisissait, pour le faire, toutes les occasions qui se présentaient. Son cœur y était comme naturellement incliné, c'était sa plus douce jouissance, son occupation la plus enviée.

Mais que servirait de prier, d'adresser à Dieu ses adorations

(1). C'est l'expression du P. Martine, et la seule, qui convienne dans sa généralité, que l'enfant se soit dissimulé derrière les bancs - ou dans un coin - ou dans l'enfoncement formé par le retrait du mur, près de la grille du chœur, là où se trouvent placés, du côté de l'Evangile, l'autel du Sacré-Cœur, du côté de l'Épître, l'autel de la sainte Vierge. Quant à parler de « l'enfoncement d'un pilier », rien ne l'autorise. Il n'y a point et il n'y a jamais eu de piliers dans l'église de Ri, si ce n'est peut-être pour soutenir la tribune, supposé qu'elle existât, mais alors placés à l'avant, ces piliers n'auraient point formé d'enfoncement.

### ENFANCE DE JEAN EUDES- 3 1 -

et son amour, si ces actes et ces sentiments n'avaient que peu de retentissement dans la conduite et n'assuraient pas l'exact accomplissement du devoir? Ce serait une piété mal comprise, une religion très imparfaite. Ainsi l'entendait Marthe Corbin. En conséquence, elle formait assidûment son fils aux fortes vertus de l'Evangile et à l'imitation des exemples du Sauveur. L'obéissance, l'humilité, la douceur, voilà, entre toutes, les qualités du jeune âge. Telles furent aussi celles que cette mère profondément chrétienne s'efforça de développer dans son petit Jean; et elle y réussit si bien qu'au dire de plusieurs de ses biographes, sa vie domestique se résumait, comme celle de Jésus à Nazareth, dans ces paroles de saint Luc: « Et erat subditus illis, et il leur était soumis».

Il n'était pas moins admirable dans ses relations extérieures. Il donna même, à l'âge de neuf ans, un exemple héroïque d'humble patience, qui vaut la peine d'être cité. Dans un de ces petits démêlés assez ordinaires parmi les enfants et qu'un léger intérêt avait fait naître, un de ses compagnons, nommé Desdigières, s'emporta jusqu'à le souffleter. Jean, tout vif qu'il était, et malgré la douleur causée par le coup, ne songea point à s'en venger. Il se rappelle sur-le-champ le conseil évangélique, et, le mettant en pratique, sans s'échauffer, sans se troubler, il tend simplement la joue à son agresseur, en disant: « Frappez sur l'autre .(1) ». Tant de douceur et d'humilité déconcerta le

(1). Le P. Costil, le P. Le Beurier, le P. de Montigny et l'abbé Tresvaux le font tomber à genoux. Nous nous en tenons au texte du P. Martine; le trait nous paraît déjà assez beau chez un enfant de neuf ans. Quant aux paroles, nous avons choisi les plus simples et les plus naturelles. Le P. Le Beurier et le P. de Montigny semblent avoir voulu orner quelque peu la pensée: ils lui font dire, le premier: « C'est ainsi que Jésus-Christ m'apprend à me venger »; le second, « Frappez, mon Dieu veut que je reçoive ainsi les insultes qu'on me fait». Nous avouons cependant qu'il n'y a rien dans ces termes-là qui dépasse la précoce intelligence et les sentiments chrétiens de cet admirable enfant.

### 3 2 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

coupable et lui fait sentir l'indécence de son emportement: il rougit, il demande pardon. Plus tard, voyant le P. Eudes devenu célèbre par ses œuvres, et comprenant alors la perfection d'un acte si généreux, il se plaisait à le raconter, comme un présage certain de sa haute vertu. Il avait raison. Si les historiens de saint Vincent de Paul ont cru devoir signaler, comme un indice de l'incomparable charité qu'il exercerait un jour à l'égard des pauvres, l'aumône qu'il fit à un malheureux à l'âge de douze ans (1), ce trait du petit Jean Eudes, dans un âge plus tendre encore, n'annonçait-il pas avec quelle invincible patience il endurerait dans la suite les persécutions et les injures?

On ne s'étonnera pas, après cela, de ce qu'ont assuré plusieurs personnes dignes de foi et en particulier les confidents de son âme, qu'il garda toute sa vie une pureté parfaite et qu'il emporta dans la tombe la blancheur immaculée de sa robe baptismale. Tant il veilla dès lors et toujours sur ses affections, ses gestes, ses démarches, pour éviter tout ce qui aurait pu l'induire à pécher!

Si la vertu du petit Jean croissait de jour en jour, il n'en était pas ainsi de ses forces corporelles. Sa complexion des plus délicates inspirait même à ses parents des craintes sérieuses, et mettait obstacle à leurs désirs et aux siens. Ils auraient voulu cultiver ses heureuses dispositions naturelles et lui donner une instruction solide. Jean, de son côté, les en sollicitait incessamment. Mais ils redoutaient pour sa

fragile santé la fatigue résultant d'un travail assidu et de la distance qui les séparait de l'école; car, à Ri, personne ne s'occupait alors d'enseigner l'enfance.

(1). Nous faisons allusion aux trente sous qu'il avait réussi à ramasser à force de travail et d'épargne, et qui composaient tout son petit avoir.

### ENFANCE DE JEAN EUDES. 3 3 -

Le protestantisme et les guerres de religion(1) avaient, en effet, jeté le désarroi dans l'œuvre de l'instruction populaire, autrefois si sagement organisée dans les paroisses, comme l'atteste, en 1556, cette lettre de Claude Saintes, évêque d'Évreux: « Il nous faut admirer le zèle de nos pères pour l'instruction de la jeunesse. Il eût été difficile de trouver autrefois une paroisse un peu peuplée qui n'eût sa maison ou sa fondation pour les écoles; mais, en même temps, il nous faut maudire la négligence ou plutôt la conduite sacrilège de notre siècle, où l'on a vu les gentils hommes, les paroissiens, usurper ou aliéner les maisons d'école et les biens qui y avaient été affectés, de sorte qu'à peine trouve-t-on maintenant une école ou un maître,

(1). Les lignes suivantes, extraites de la thèse de M. HENRI LANTOINE, sur l'Histoire de l'Enseignement secondaire en France au xvii<sup>e</sup> et au début du xviii<sup>e</sup> siècle, montrent bien le mal causé à l'enseignement par les guerres de religion et par les troubles de la Ligue. Nous les citons ici parce qu'elles suggèrent des réflexions utiles en tout temps. « Lorsque Henri IV rentra dans Paris, il trouva tout enseignement supérieur ou secondaire disparu: les Facultés désertes, les collèges vides et livrés à des gens sans aveu, la Sorbonne en proie à des doctrines séditeuses, et retentissant encore des plus étranges prédications. L'instruction publique à tous les degrés avait reculé de cent cinquante ans, et il fallait remonter jusqu'au cardinal d'Estoudeville et à la réforme de 1450, pour trouver l'image d'une pareille désorganisation. Du reste, les plaintes des contemporains sont plus éloqu岸tes que tous les commentaires: «Oh! que nous eussions été heureux, s'écrie le lieutenant d'Aubray dans sa patriotique harangue, si nous eussions été pris dès le lendemain que nous fûmes assiégés. Nous verrions notre Université florissante et fréquentée, au lieu qu'elle est en tout solitaire, ne servant plus qu'aux paysans et aux vaches des villages voisins. » C'est encore dans la Menippée, mais, il est vrai, en tout autre langage, que le recteur Rose nous donne les preuves de cette dévastation: « La guerre vint, dit-il, on logea les campagnards dans les collèges, pour leur apprendre à mourir de faim per regulas.... » et le plaisant orateur continue ainsi: «Vous n'oyez plus aux classes ce clabaudement latin des régents qui obtondaient les oreilles de tout le monde; au lieu de ce jargon, vous y oyez à toute heure do jour l'harmonie argentine et la vraie idiome des vaches et veaux de lait et le doux rossignollement des asnes et des truyes qui nous servent de cloches. » Tels étaient ceux qu'on appelait alors d'une façon dérisoire les écoliers de l'Université,! »

### 3 4 - LE VÉNÉRABLE, JEAN EUDES.

nous ne dirons pas dans les campagnes, mais dans les villes et les cités les plus considérables. » Sans doute un tel mal provoqua une réaction au xv<sup>e</sup> siècle, et les écoles se réorganisèrent de toutes parts. Mais, vers 1610, elles étaient encore très rares dans les villages où, faute de laïcs capables et zélés, les prêtres les tenaient eux-mêmes.( 1)

Or, remarquent les historiens, celui qui, à cette époque, administrait la paroisse de Ri, négligeait ce grand devoir sacerdotal. Il laissait son peuple dans l'ignorance non seulement des lettres humaines, mais encore des mystères et des vérités de la religion. Heureusement il y avait dans le voisinage (2) un bon prêtre, du nom de Jacques Blanette (3), qui, moins par désir du gain que pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes confiées à ses soins, s'appliquait à l'instruction de la jeunesse avec dévouement et fruit. C'est à son école qu'Isaac Eudes parlait d'envoyer son fils, proposition vivement combattue par Marthe Corbin. Elle redoutait, en effet, pour ce cher objet de sa sollicitude, outre la longueur du chemin et les ennuis de la séparation, les dangers qui naissent d'ordinaire de la fréquentation des autres enfants. Elle l'avait si bien gardé, jusque-là de tout contact flétrissant! Dans ce milieu écolier, où la malice se glisse si aisément, cette fleur de pureté et d'innocence ne courrait-elle pas risque de se faner et de se flétrir sous

quelque souffle délétère? Volontiers, cédant aux alarmes de sa tendresse, elle se fut contentée de l'instruction

(1). Voir la Vie de saint Jean-Baptiste de la Salle, par M. GUIBERT, Introduction.

(2). Sans doute à Commeaux ou à Habloville, les deux localités les plus rapprochées, plutôt dans la première.

(3). Et non Jacques Blavette, comme l'a prétendu NI. G. Le Vasseur, sous prétexte qu'il y avait alors dans la paroisse des Blavette amis des Eudes. Le Mémorial porte bien un n et non un v (pour v); or, le copiste n'a pu se tromper, l'écriture du V. P. Eudes étant des plus nettes. Du reste, les biographes ont écrit Blavette eux aussi.

### ENFANCE DE JEAN EUDES. 3 5 -

restreinte qu'il pouvait recevoir de la bouche de son père, au foyer domestique. Elle agissait donc en ce sens, et, bien qu'Isaac Eudes inclinât au parti contraire en raison de ses occupations, peut-être l'eût-elle emporté, sans les instances réitérées du petit Jean, dont les désirs redoublaient avec les hésitations et les atermoiements des siens.

Cette insistance, si contraire à sa docilité coutumière, leur parut à tous deux une manifestation de la Volonté divine, et ils résolurent d'obéir. Isaac Eudes ne partageait point, du reste, au même degré les appréhensions de sa pieuse compagne. Il savait que messire Jacques Blavette, tout en s'appliquant à bien instruire ses élèves des lettres humaines, ne négligeait aucune occasion de les former à la piété et à la pratique des vertus chrétiennes. Il pensait d'autre part que l'exercice de la marche contribuerait à fortifier le tempérament débile de son fils. Il accéda donc aux prières de Jean, et l'événement vérifia ses conjectures. Les forces s'affermirent peu à peu, les dispositions naturelles pour la science et la vertu prirent de nouveaux et rapides accroissements.

Le maître ne tarda pas à discerner les précieuses qualités de son nouvel élève: ouverture d'esprit, penchant au bien, ingénuité, docilité, modestie, tranquillité, toutes choses si rares à cet âge. Il en fit son élève privilégié, veillant de plus près sur sa conduite, travaillant avec assiduité à sa formation. Jean, de son côté, se voyant à si bonne école, n'omit rien pour en profiter. Il recevait avec gratitude avertissements et conseils, il les retenait et les mettait fidèlement en pratique, rarement il avait besoin qu'on les lui répétât; de là des progrès qui excitaient la surprise et l'admiration du maître, en le payant de son dévouement et de ses soins.

Cependant il avançait dans sa douzième année, sans s'être encore approché de la Table sainte, malgré l'ardeur avec

### 3 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

laquelle depuis longtemps il soupirait après ce moment fortuné. Instruit des secrets désirs de son cœur, sachant d'ailleurs dans quelle ignorance grossière de la religion étaient laissés les habitants de Ri, messire Jacques Blavette résolut de l'y disposer lui-même sans tarder: chose aisée, puisque Jean ayant déjà reçu les leçons de sa pieuse mère, il s'agissait seulement d'achever une instruction solidement commencée. Quelques semaines d'enseignement journalier suffirent, et la solennité de la Pentecôte, 26 mai 1613 (1), fut l'époque fixée pour l'accomplissement de ce grand acte de la vie chrétienne. Dès qu'il en fut prévenu, Jean redoubla de vigilance sur sa conduite. A la pensée qu'il allait recevoir le Saint des saints, les moindres négligences lui semblaient des fautes considérables; aussi, d'après le conseil de son excellent maître, voulut-il purifier sa conscience par une confession générale, source d'humilité et de généreuses résolutions.

On ne connaissait pas alors ces belles et touchantes cérémonies de la première communion, qui aujourd'hui parlent tant aux cœurs, et y impriment ou y réveillent les plus délicieux souvenirs. On

s'approchait du banquet eucharistique,

(1). C'est la date indiquée par le P. DE MONTIGNY, T. 1, L. 11, p. II. Jean n'avait alors que onze ans et un peu plus de sept mois, ce qui correspond bien à l'expression du P. Martine : « Le voyant approcher de l'âge de douze ans ». Le P. Costil semble reculer cette date d'une année, en disant « qu'il lit sa première communion à l'âge de douze ans ». Mais peut-être n'est-ce là qu'une large façon de s'exprimer. - Voici le texte du Mémorial, art. 6 : « Étant dans une paroisse où il y avait très peu d'instruction pour le salut, et où très peu de personnes communioient plus souvent qu'à Pâques, j'ai commencé à l'âge de douze ans ou environ à connaître Dieu par une grâce spéciale de sa divine bonté et à communier tous les mois après avoir fait une confession générale, et ce fut en la fête de la Pentecôte qu'il me fit la grâce de faire ma première communion. Gratias Deo super inenarrabili dono ejus! Ensuite de quoi, il me fit aussi la grâce, peu de temps après, de lui consacrer mon corps par le vœu de chasteté, dont il soit à jamais béni ! »

ENFANCE DE JEAN EUDES. 37 -

en une fête marquante, seul ou en compagnie d'autres enfants, au jugement de son confesseur. Certes, pour Jean, le jour était heureusement choisi, et nul doute que messire Jacques Blanette n'eût été guidé dans sa décision par une pensée surnaturelle et par une sorte de prévision des hautes destinées du jeune communiant. Nul doute non plus qu'Isaac Eudes et Marthe Corbin, dans la vivacité de leur foi, ne fussent à genoux à ses côtés dans l'église de Ri, pour recevoir le même pain de vie, et rendre à Dieu, ce jour-là, leurs justes actions de grâces. Quelle fut la ferveur de notre saint enfant, dans cet instant solennel, où il communia pour la première fois à la vie sacramentelle de Jésus, on ne saurait l'exprimer. « Tout son extérieur », dit le P. Martine, reflétait le feu du divin amour dont son cœur était embrasé(1). »

Malgré les instantes supplications du saint Concile de Trente, « qui, avec une tendresse paternelle, avertit, exhorte, prie et supplie par les entrailles de la miséricorde divine tous les chrétiens et chacun en particulier,.... de croire et de vénérer les sacrés mystères du corps et du sang (de Jésus-Christ), avec une telle constance et fermeté de foi, avec une telle dévotion et piété, avec un tel respect, qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain, qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme et la perpétuelle santé de leur esprit, » les habitants de Ri, dénués de toute instruction religieuse, n'approchaient pour la plupart qu'une fois l'an du tribunal de la Pénitence et de la sainte Eucharistie. Jean se garda bien d'imiter l'indifférence de ses compatriotes à l'égard du divin hôte du tabernacle. Aux ineffables délices goûtées

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. II.

38 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

dans ce premier contact avec la chair sacrée du Sauveur, il avait entrevu tout ce que ce sacrement renferme de suavité et de charme au milieu des amertumes et des tristesses de l'exil, tout ce qu'il inspire de force et de courage pour faire le bien et éviter le mal, pour vaincre les tentations et remplir ses devoirs d'état, pour endurer avec patience et même avec joie les plus dures épreuves, pour se porter enfin généreusement au sacrifice. En conséquence, il sollicita et obtint la permission de manger chaque mois ce pain du ciel, ce pain des forts, qui fait les âmes d'élite et nourrit en elles la fleur de la Virginité. Mais, loin de s'affaiblir par l'usage relativement fréquent de cet aliment salutaire, son respect, sa foi, son amour, s'accrurent merveilleusement, ainsi que les célestes douceurs dont Dieu se plaisait à le combler. On en pouvait juger au feu qui empourrait ses joues, aux soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, aux larmes qui coulaient de ses yeux.

Ce fut même après une de ces communions ferventes que, dévoré des plus saintes ardeurs, il s'attacha irrévocablement à son Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle. Il était alors dans sa quatorzième année. Ce vœu, il l'eût prononcé depuis longtemps, s'il n'eût suivi que les attraites de son cœur. Il éprouvait un goût si vif pour cette vertu angélique! Il avait en tout ce qui l'intéresse une délicatesse si admirable! Au moindre mot trop libre, au moindre geste indécent, la rougeur lui montait si subitement au visage! Il

s'exprimait là-dessus, dans ses confessions, avec une si scrupuleuse et si surprenante exactitude! Son directeur avait résisté quelque temps à ses instances, mais enfin, les voyant redoubler avec la réception du pain eucharistique, il approuva: et quel bonheur ce fut pour Jean que de sacrifier à jamais son corps au Dieu de toute pureté!

#### ENFANCE DE JEAN EUDES. 39 -

Cependant ses progrès n'étaient pas moins sensibles dans l'étude que dans la piété et la vertu. Il avait eu bientôt fait de savoir lire, écrire, calculer, et messire Jacques Blanette, d'accord en cela avec Isaac Eudes désireux de cultiver de si belles dispositions, commença, sans doute l'année qui suivit sa première communion, à lui donner des leçons de latin et de grec (1). Il s'agissait tout d'abord d'apprendre le rudiment de ces deux langues, auquel on attachait alors une importance capitale. Jean s'y appliqua avec ardeur, et il sut bientôt sur le bout du doigt toute cette partie de la grammaire, qu'on appelle aujourd'hui morphologie, ainsi que les règles élémentaires de la syntaxe. Cette science n'était pas et ne pouvait être, sous la direction de messire Jacques Blanette, une science de pure mémoire. Ce qu'il apprenait, il le comprenait, et la preuve en était faite chaque jour par de courts exercices de thème et de version. Ravi de ses progrès, et voulant le mettre à même de poursuivre brillamment des études si heureusement commencées, son père, durant l'été de 1615, forma le dessein de l'envoyer à Caen.

Mais, à peine en eut-il émis l'idée devant la mère que celle-ci, profondément alarmée, le supplia, d'écartier de son esprit une telle pensée. A l'entendre, elle ne parlait point ainsi par crainte d'une séparation toujours pénible à la tendresse maternelle, ni même par appréhension des dangers auxquels se trouvent d'ordinaire exposés les jeunes gens éloignés de leurs familles, vie licencieuse et perte de temps. Et pourtant, quelle inquiétude n'éprouverait-elle pas de savoir son fils en contact journalier avec des écoliers libertins, qui peut-être, triomphant de sa vertu, l'en traîneraient

(1). On apprenait alors conjointement les deux langues, et messire Jacques Blanette dut faire commencer à son élève cette double étude; sans quoi, ou ne l'aurait pas jugé apte à entrer en quatrième, en octobre 1615.

#### 40 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

dans les plus graves désordres! Mais la grande, la vraie cause de sa frayeur, c'était le triste état de la ville de Caen au point de vue religieux. Les huguenots formaient au moins un tiers de sa population, et il n'était pas rare que des catholiques, pervertis par leurs paroles et par leurs exemples, en vinssent à abandonner leur foi et à passer au calvinisme, pour y vivre dans une plus grande liberté (1).

Isaac Eudes calma ses alarmes par des explications rassurantes. Les dangers étaient moindres qu'elle ne l'imaginait, et leur fils en serait préservé par son caractère énergique, sa piété et sa crainte de Dieu. Puis la ville de Caen n'était pas si éloignée (2) qu'ils ne dussent souvent apprendre de ses nouvelles; ne pourraient-ils pas même y trouver quelques amis, qui accepteraient de veiller sur sa conduite et de les avertir au moindre péril? Jean, d'ailleurs, reviendrait au pays, non seulement pour y passer les vacances, mais encore à Pâques, et peut-être à d'autres congés. Enfin, et c'était là ce qui devait dissiper ses craintes, il ne s'agissait pas de l'envoyer à l'un des collèges de l'Université (3), mais à celui des PP. Jésuites, établi depuis peu, où l'on avait grand soin d'instruire la jeunesse, et cela gratuitement. Rien n'égalait la surveillance exercée par ces Pères sur leurs écoliers: ils tenaient aux bonnes mœurs, ils tenaient surtout à la conservation de leur foi, et chaque mois, ils les faisaient approcher des sacrements.

Convaincue par ces raisons, Marthe Corbin acquiesça

(1). Caen était comme la citadelle et le boulevard de la religion réformée, en Normandie. Aussi, dans l'arrêt que nous allons citer plus bas, et qui tend à faire de l'élève un bon catholique, est-il remarquable que nulle part on n'attaque, ni ne blesse en rien la Réforme.

(2). Caen n'est distant de Ri que de douze à treize lieues.

(3). Voir, Appendice, Note IV. Nous y citons un extrait de l'arrêt du parlement de Rouen sur les disciplines

libérales de l'Université de Caen. On y constatera les efforts tentés par l'Université pour arrêter le mal parmi les écoliers.

ENFANCE DE JEAN EUDES. 41-

aux volontés de son mari, mais ce ne fut pas sans en ressentir une vive peine dans son cœur de mère, et sans répandre beaucoup de larmes. Dur, très dur sacrifice pour elle que de se priver de la vue et de la compagnie d'un fils, en qui elle avait mis ses complaisances! Toutefois elle maîtrisa sa douleur, dans l'intérêt même de son enfant, et le départ fut résolu pour la rentrée d'octobre de la même année.

4 3 -

### CHAPITRE TROISIÈME.

#### Le Collège (1615-1621).

Le Collège Royal du Mont. - Jean Eudes y est admis dans la deuxième classe de grammaire: le P. Robin, la vie scolaire, succès du jeune grammairien. - Humanités et Rhétorique: éclat de son talent, sa piété, ses vertus, sa dévotion à Marie et faveurs qu'il en reçoit, vénération dont il est l'objet. - Sa vocation: on lui conseille de faire sa Philosophie pour mieux l'étudier, nouveaux succès, nouveaux progrès dans la piété, décision de son confesseur.

Les RR. PP. Jésuites s'étaient établis à Caen, en 1609, au Collège Royal du Mont, par l'autorité de Henri IV (1), et ils y avaient été solennellement agrégés au corps de l'Université. Très prospère sous le sieur Colin (2), son dernier principal, ce collège avait vu croître encore le nombre de ses élèves avec ses nouveaux directeurs, et il avait fallu acheter et bâtir (3). C'est que là, comme partout, l'orthodoxie et la (1). Décidée en 1603, cette fondation souleva d'assez vives oppositions, et il fallut attendre jusqu'en octobre 1609 pour la réaliser. Voir Les Jésuites à Caen, par le P. Hamy; Le Collège des Jésuites à Caen, par l'Abbé MASSELIN.

(2). Il comptait vingt internes et huit cents externes. Il se réduisit alors au manoir ou hôtel du Mont, ancienne propriété des religieux du Mont-Saint-Michel, tombée, après des ventes successives, entre les mains de la ville en 1591. Il comprenait trois corps de logis, entourant, au nord, à l'ouest et au midi, une cour, qui, du temps des Jésuites, s'appela Petite Cour ou Cour des Pères. De ces bâtiments, il n'en reste plus qu'un seul, celui qui donnât sur la rue Saint-Etienne, actuellement rue de Caumont, et qui fait face au presbytère et à l'église de Saint-Etienne-le-Vieux.

(3). Les Jésuites y furent aidés par les libéralités de M. de la Ménardière, sieur de Courbépine et abbé de Sainte-Colombe-lès-Sens - le même qui leur avait résigné son prieuré, de Sainte-Barbe-en-Auge pour leur procurer un fonds suffisant à l'érection de leur collège - et par celle de Mme de Bellœuvre, sa sœur. De cette époque datent les trois corps de logis connus aujourd'hui sous le nom d'ancienne Préfecture, et encadrant une grande cour centrale, dite Cour des Classes. Les classes étaient, en effet, situées dans les logis de l'ouest et du midi, ainsi que les chambres des Pères; quant au logis du nord, qui donne sur la rue de Caumont et qui fait suite à ce qui reste du manoir du Mont, il servait de chapelle provisoire et de Salle des Actes.

4 4 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

piété des fils de saint Ignace, leur discipline, sévère sans doute, mais également éloignée de l'ancienne licence et d'une rigueur outrée, leur habileté à tempérer le labeur des études par les divertissements et les jeux, leur science de bon aloi, leur attrayante méthode d'enseignement, leur affectueuse et constante sollicitude pour leurs élèves, avaient vite gagné les sympathies des familles(1).

En 1615, la réouverture des cours, au Collège Royal du Mont, était fixée au 9 octobre, fête de saint Denys (2). Le moment du départ venu, Jean Eudes prit congé de ses parents, plein de courage et d'ardeur,

malgré la douleur d'une première séparation. Il comprenait combien son séjour dans un collège si justement renommé lui serait avantageux pour avancer dans les sciences humaines et dans la piété. Comme il n'y avait encore ou à peu près que des externes à suivre les cours, il logea en ville, sous la

(1). Voir là-dessus LANTOINE: Histoire de l'Enseignement en France au XV<sup>11</sup>e siècle.

(2). La Saint-Denys était l'époque fixée dans l'Université de Caen pour le commencement des cours. - Le recteur était le P. François Yrevin, auquel succéda, en 1616, le P. Jean Chastellier. Le P. Vrevin était un orateur assez estimé, puisqu'en 1610 il avait prononcé l'oraison funèbre de Henri IV à Rouen, où il résidait alors. Le préfet des études était sans doute le P. Claude Noirelle. Voir le P. Hamy, op. cit., pp. 72 - 73.

(3). Dans le principe, les collèges des Jésuites n'étaient que des séminaires destinés exclusivement aux novices. Mais les grands avantages que l'Eglise pouvait en retirer, avaient bientôt déterminé les Pères à admettre à ces cours des externes qui les suivaient gratuitement, à quelque condition qu'ils appartenissent. Comme les fondateurs établissaient quelquefois des bourses pour un certain nombre d'élèves peu favorisés de la fortune, les Pères furent obligés de leur donner encore l'entretien et le logement dans l'intérieur de la maison. C'est ainsi qu'en 1615 M. du Bois, lieutenant général de Saint-Lô, fonda au Collège Royal du Mont deux bourses à perpétuité pour y enseigner, nourrir et entretenir deux pauvres enfants de la ville de Saint-Lô, qui y devaient demeurer chacun pendant sept années. Bientôt des familles riches réclamèrent la même faveur pour leurs enfants, et on les reçut, à la condition qu'ils s'entretiendraient à leurs frais et se conformeraient à la discipline intérieure de la maison. Telle fut l'origine des pensionnats chez les Jésuites.

#### LE COLLÈGE. 45 -

surveillance de ses maîtres et des amis de son père, s'il est permis de parler de surveillance avec un enfant accoutumé à vivre sous l'œil de Dieu, et à ne rien se permettre qui pût lui déplaire.

Le cours complet (1) des études chez les PP. Jésuites, comme dans l'Université, comprenait alors cinq années ou même six, dont trois ou quatre réservées à la grammaire, une aux humanités 2 (beau nom que la Compagnie appliqua la première à une classe), une dernière à la rhétorique.

Dans la classe inférieure de grammaire (*infima classis*) on étudiait les éléments des langues latine et grecque, morphologie et premières règles de la syntaxe. Mais comme une année ne suffisait pas à en épuiser le programme, on divisait cette classe en deux, d'après la force des élèves. Les commençants (*ordo posterior*) en apprenaient la première moitié; les plus avancés (*ordo prior*) la seconde (3). Jean, dès son arrivée, fut sérieusement examiné sur ces matières, et l'on jugea qu'il les possédait suffisamment. Il fut donc admis dans la deuxième classe de grammaire, ou *media classis*, spécialement consacrée à l'étude de la construction des diverses parties du discours avec quelques notions de métrique latine.

(1). Sur tout ce qui regarde les études, voir l'ABBÉ SICCARD, Les Études classiques, LANTOINE, Histoire de l'Enseignement en France au xviii<sup>e</sup> siècle.

(2). *Humaniores litterae*, nom inventé par les latins pour désigner ces études qui font de l'enfant un homme libre, et donnent à l'homme quelque chose de plus accompli, de plus véritablement humain.

(3). Notre 6<sup>e</sup> et notre 5<sup>e</sup>, comme la *media classis* correspondait à notre 4<sup>e</sup>, et la *suprema classis* à notre 3<sup>e</sup>.

#### 46 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Le régent en était le P. Robin, jeune jésuite de vingt-quatre ans. Né à Abbeville en 1591, et entré dans la Compagnie en 1612, il avait été envoyé à Caen à la fin de son noviciat (1614), pour y professer la classe inférieure. Chargé en 1615 de la *media classis*, il devait, selon la méthode des PP. Jésuites, suivre ses élèves, et il les suivit effectivement jusqu'en Humanités. Il n'était pas prêtre, ni même engagé dans les ordres, mais il ne s'en distinguait pas moins par sa piété et sa vertu et le V. P. Eudes regarda toujours comme une faveur très spéciale de l'avoir eu pour maître durant trois années. « Il nous parlait souvent de Dieu », écrit-il dans son Mémorial, « avec une ferveur extraordinaire qui m'aida plus que je ne peux le dire pour les choses du salut. » De son côté, ce maître clairvoyant et bon ne tarda pas à s'apercevoir du



précieux auxiliaire que le ciel lui avait envoyé. Les talents, et l'application de son nouveau disciple allaient lui permettre d'entretenir une féconde émulation parmi les adolescents confiés à ses soins, en même temps que sa vertu leur servirait de modèle. Il en profita pour faire régner dans son jeune troupeau l'esprit de foi et de piété avec l'amour de l'étude; et il y réussit d'autant mieux que Jean seconda pleinement ses vues par son exactitude à s'acquitter de tous ses devoirs (2).

(1). Reçu profès des quatre voeux à La Flèche, le 18 juin 1628, il mourut à Amiens le 12 mars 1681, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. (Voir le P. HAMY, op. cité, p. 70.)

(2). P. MARTINE, Liv, 1, pp. 13-14. - Il n'est pas sans intérêt de retracer ici dans ses grandes lignes la vie du jeune grammairien, durant cette année et la suivante. Il assistait à deux classes chaque jour, toutes deux d'une durée de deux heures et demie. Le matin, trois quarts d'heure étaient consacrés à la récitation des leçons aux DÉCURIONS (auteur, grammaires latine et grecque). Pendant ce temps le RÉGENT corrigeait les devoirs. Les leçons récitées et expliquées, venait la correction du devoir (version ou thème), qui durait une demi-heure. Les élèves reprenaient les fautes de leurs camarades, ou se provoquaient sur les déclinaisons ou conjugaisons, ou se proposaient des phrases françaises à mettre, sur-le-champ en latin ou en grec, ou se défiaient sur des mots latins ou grecs, dont il fallait donner la traduction, c'était la concertatio, discussion ou lutte. Le maître dirigeait les débats, modérant ou animant, selon le besoin. Suivait, pendant trois quarts d'heure, l'explication d'un auteur latin: explication méthodique, sans rien de pédantesque ni de fatigant, où l'agréable se mêlait à l'utile. La classe se terminait par l'étude de la langue française et des exercices accessoires pendant une demi-heure.

Le soir, pendant la première heure, récitation de la grammaire latine et de la métrique, alternativement de deux jours l'un; puis récitation de l'auteur latin. Pendant la seconde heure, explication d'un auteur latin ou d'un auteur grec, alternativement de deux jours l'un, et dictée d'un thème. Après quoi, pour finir, discussion, langue française et exercices accessoires.

Dans la classe supérieure, où l'on étudiait la construction figurée et le 3<sup>e</sup> livre sur la quantité, même ordre et même méthode, sauf que, le matin, à la récitation des grammaires et de l'auteur latin on ajoutait des préceptes d'élocution et de style, et que, le soir, on expliquait alternativement de deux jours l'un un poète latin, ou un auteur français et un auteur grec.

#### LE COLLÈGE. 47 -

Notre jeune écolier se trouva tout d'abord quelque peu dépaysé par la complexité des exercices. Il y avait si loin des classes savamment organisées du Collège Royal du Mont avec leurs académies (1), leurs concours (2), leurs camps (3), leurs officiers (4), leurs leçons variées et attrayantes, parfois très mouvementées, aux classes, solides sans doute, mais simples et uniformes de messire Jacques Blanette! Toutefois

(1). Les académies se composaient des écoliers qui se distinguaient par leur piété, leur obéissance et leur travail. Il y en avait trois, celle des Grammairiens, celle des Rhétoriciens, celle des philosophes. Chacune avait à sa tête un président, chargé de diriger les travaux et les lectures, et pour l'assister, deux conseillers et un secrétaire. Outre les séances ordinaires, elles en tenaient de solennelles, où les meilleurs écoliers paraissaient sur la scène.

(2). Particulièrement en août, où avaient lieu les compositions des prix et l'examen de passage.

(3). Les classes se partageaient en deux camps, Romains et Carthaginois. Ces deux camps se livraient à chaque classe de véritables assauts dans la concertatio (voir plus haut).

(4). Il y en avait de trois sortes, les décurions, les censeurs, les préteurs, ayant des attributions analogues à celles de ces officiers chez les Romains. Les décurions étaient chargés chacun d'un certain groupe de leurs camarades et faisaient réciter les leçons; les censeurs veillaient à la discipline des deux camps; les Préteurs remplissaient le rôle de juges et tranchaient les différends. Tous ces officiers étaient choisis parmi l'élite des élèves.

#### 48 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il eut vite fait d'en comprendre la méthode et le fonctionnement, secondé en cela par les conseils et l'affection de son jeune régent, que la lucidité, et la sagesse de ses réponses avaient frappé(1), et dont son air modeste et son application soutenue avaient gagné le cœur. Il se révéla même dès lors comme un esprit supérieur, doué d'éminentes qualités, et qui, bien cultivé, se distinguerait dans les sciences humaines (2). Objet d'attentions journalières, auxquelles il répondit avec docilité, il se classa de bonne heure parmi les premiers élèves, arriva aux charges honorifiques, et contribua puissamment, nous venons de le dire, à entretenir le zèle et l'émulation parmi ses camarades (3).

Souvent tel brille dans les classes de grammaire qui s'éclipse en Humanités et en Rhétorique. Il n'en fut point ainsi de Jean Eudes: ses talents y jetèrent un plus vif éclat.

En Humanités, pour acquérir la propriété des termes et l'abondance du discours, on s'attachait à l'étude et à la traduction des orateurs, historiens et poètes latins les plus remarquables; on cultivait aussi le grec d'une façon spéciale par l'explication des grands auteurs (4); une érudition très discrète réveillait et reposait agréablement l'esprit au milieu des remarques de grammaire et de style; enfin des préceptes, puisés dans la petite rhétorique de Cyprien Soarès, et appuyés d'exemples empruntés aux discours les plus faciles de Cicéron, posaient les fondements de l'art oratoire. Les devoirs tendaient au même dessein: ils consistaient soit en extraits d'auteurs, soit en thèmes, soit en compositions en prose ou en vers(5).

(1). P. MARTINE, Liv. I, p. 44.

(2). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 21.

(3). P. MARTINE, Liv. 1, p. 14.

(4). C'était en Humanités qu'on apprenait plus spécialement le grec, jusque-là un peu sacrifié au latin.

(5). Les élèves composaient des lettres latines, à l'imitation de Cicéron ou de Pline, des chries, développement, d'après une matière aisée et assez longue, d'une même pensée sous sept ou huit formes différentes, des exordes, des narrations. Ils cultivaient également les vers latins. C'était même la composition la plus en faveur chez les PP. Jésuites, et, il semble à juste titre: car elle éveillait l'imagination, habituait l'oreille au nombre et à l'harmonie dans le style, apprenait à goûter la saveur de la poésie antique, faisait passer sous les yeux et fixait dans la mémoire un grand nombre de synonymes et d'épithètes, développant ainsi la science du vocabulaire et de la nuance. Sur la fin de l'aimée, les élèves s'exerçaient à retourner des vers grecs.

#### LE COLLÈGE. 49 -

Jean Eudes se distingua entre tous dans ces diverses parties de l'enseignement. Il excella à tourner une lettre latine à la manière de Cicéron ou de Pline, et à développer une pensée dans le genre antique; il acquit du grec une science remarquable pour son âge surtout il montra de l'habileté dans la traduction d'un texte et dans les compositions poétiques(1), autant d'heureux pronostics d'une illustre carrière, s'il continuait à développer les talents de sa riche nature.

Dès lors aussi il s'éleva chaque jour davantage parmi ses rivaux, si bien que, l'année suivante, il occupa la première place alternativement avec l'un de ses camarades, sans jamais descendre au-dessous de la deuxième(2). C'est dire qu'il fut un des deux chefs de sa classe et de ceux qui s'y firent le plus apprécier, soit dans les académies intérieures, soit dans les séances solennelles et publiques.

Sorti d'Humanités, muni de toutes les connaissances, rompu à tous les travaux qui en composaient le programme, il entra en Rhétorique. Une cruelle séparation l'attendait au seuil de cette classe: le P. Robin, dont l'affection paternelle l'avait durant trois ans entouré des soins les plus éclairés, quittait le Collège Royal du Mont et portait à d'autres âmes les trésors de sa science et de sa piété. Dur sacrifice, que Jean fit avec générosité, s'en remettant à la

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 17.

(2) P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 21.

## 5 0 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Providence pour la conduite de sa vie ; et la Providence qui ne fait jamais défaut à quiconque s'abandonne filialement à elle, lui suscita dans son nouveau maître un guide non moins affectueux, non moins attentionné à son avancement dans les lettres et dans la vertu (1).

La Rhétorique était la classe par excellence, le plein aboutissement de toutes les études précédentes, et vraiment l'école de l'éloquence, dont on apprenait surtout les règles dans Cicéron et dans Quintilien. L'explication, latine ou grecque, les devoirs, concouraient également à former l'orateur. Parallèles, dialogues, déclamations, thèses, plaidoyers, panégyriques, dissertations, lettres, occupaient la meilleure partie du temps, mais la poésie n'était pas négligée. Les jeunes rhétoriciens se reposaient des travaux plus austères en composant, soit dans leur propre langue, soit dans les langues latine et grecque, des églogues, des scènes champêtres, des descriptions, des allégories, des métamorphoses, des chœurs, des élégies, des épigrammes, de petits drames ou des fables, parfois même des emblèmes, des énigmes et jusqu'à des rébus. Par la variété du mètre, la souplesse de la forme, la justesse et l'élégance de l'expression, poèmes et discours, prose et vers, donnaient vraiment le mirage de l'antiquité. Et quel entrain dans les classes! quelle vie triomphante aux jours de solennité, alors que, devant les académies réunies, ou même devant le collège entier et un public de choix, les jeunes rhéteurs, aux applaudissements de tous, lisaient ou débitaient leurs œuvres les plus soignées! Jean Eudes eut, lui aussi, ses jours et ses heures de triomphe. « Ce fut-là », écrit le P. Martine, « qu'on découvrit ses belles dispositions pour l'éloquence, et qu'on remarqua en lui cette voix mâle et sonore, ce ton persuasif, ces

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p.15.

## LE COLLÈGE. 5 1 -

expressions fortes, et ces autres qualités qui faisaient entrevoir de quoi il pourrait être capable dans la suite.» Et le même biographe ajoute qu'« il ne réussissait pas moins dans la traduction, la poésie et le grec » et que, « s'il avait cultivé son talent pour les vers, il ne se serait pas moins rendu fameux par sa poésie que par son éloquence (1). » Triomphes et talents, du reste, qui ne lui ôtaient rien de sa modestie. Il gardait ses dehors simples, il évitait attentivement tout ce qui ne tendait qu'à lui attirer l'estime.

En effet, ni la vanité, ni le désir de paraître, si naturels aux jeunes gens, n'avaient de part dans ses actes ou dans ses démarches. Il ne travaillait que dans la pure intention de plaire à Dieu, il n'agissait que pour procurer sa gloire, il ne recherchait en tout que l'accomplissement de sa sainte Volonté, servant ainsi de modèle à ses compagnons d'étude, plus généralement conduits par l'amour-propre et par l'intérêt. C'est que ses progrès dans les lettres, si grands qu'ils fussent, n'approchaient pas de son avancement dans la science des saints. On admirait les qualités de son esprit, mais on admirait plus encore les qualités de son cœur. Sa vertu surprenait, sa piété et sa dévotion touchaient jusqu'aux larmes ceux qui en étaient témoins (2).

Il faut le reconnaître, la Providence semblait avoir entouré son adolescence non seulement de toutes les sauvegardes, mais encore de toutes les influences les plus favorables au développement de sa vie spirituelle. Les Jésuites étaient dans cette ferveur première qui d'ordinaire accompagnent

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 17.

(2). Sur cela, et sur ce qui suit, voir le P. MARTINE, le P. HÉRAMBourg, le P. DE MONTIGNY, plus spécialement le premier, Liv. 1, pp. 15-20.

## 5 2 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

les nouveaux établissements; et leur vigilance, qui s'étendait à tout, se portait spécialement sur la foi et la religion de leurs élèves, très exposées à Caen. Son régent de grammaire et d'Humanités, jeune homme aussi pieux que docte, s'appliquait à faire de ses disciples d'excellents chrétiens plutôt que des savants selon le monde et son zèle éclairé prenait occasion de tout pour élever vers Dieu leurs pensées et leurs sentiments, et remplir leurs esprits des plus saintes maximes. Il ne lui suffisait pas de leur adresser, chaque samedi au soir, dans la dernière demi-heure de la classe, une allocution pleine de flamme et de doctrine sur une matière religieuse. L'étude des auteurs anciens, les textes dictés, les sujets de composition, tout lui était prétexte à traiter des choses de Dieu et de l'âme, à exposer les dogmes et les préceptes du christianisme, à multiplier les sages avis, à ouvrir de larges et célestes horizons. De tout cela il parlait fort bien, avec une chaleur communicative, une onction pénétrante qui allait au cœur et y laissait une longue et profonde impression. Certes ses jeunes auditeurs buvaient ses paroles, mais nul plus que Jean Eudes, qui en retira de très grands fruits, lui-même nous l'assure, et en conserva toujours un délicieux et reconnaissant souvenir(1). Est-il besoin d'ajouter que le maître frappé des dispositions de son disciple aimé, ne lui ménageait ni les exhortations ni les avis intimes, enchanté de voir avec quel empressement il savait les recevoir et en profiter?

Toutefois, si puissante que soit l'action d'un professeur sur l'élève même le mieux doué, du moment où elle ne descend pas jusqu'au sanctuaire de la conscience, elle demeure nécessairement incomplète et pêche par quelque endroit. L'action vraiment féconde, l'action décisive appartient

(1). Témoignage du V. P. Eudes dans son Mémorial. Voir plus-haut, p. 46.

## LE COLLÈGE. 5 3 -

tient au confesseur, au directeur. Combien il importe donc de le choisir avec soin, doué de la science et de la piété requises! Jean Eudes n'y manqua pas.

Dans les collèges de la Compagnie, les élèves devaient se confesser au moins une fois le mois à quelqu'un des Pères, et en remettre une attestation à leur régent: louable prescription qui obviait chez la plupart au relâchement et à de graves dangers. Jean s'y plia d'autant plus facilement qu'elle ne changeait rien à ses habitudes. Il fit plus, et il fit mieux. Bien différent de ces jeunes gens, toujours en trop grand nombre, qui, moins soucieux de se bien confesser que d'obtenir leur billet, s'adressaient au premier venu et parfois au plus facile pour satisfaire à cette obligation, il apporta la plus grande circonspection au choix de son confesseur, et ne se détermina qu'après avoir longtemps prié, réfléchi, observé. Il ne désirait pas seulement un confident, qui reçût l'aveu de ses fautes et lui en accordât le pardon, il voulait un guide habile qui le conduisit dans les routes difficiles du salut et de la perfection.

Dieu exauça ses désirs: il trouva un directeur selon ses vœux, et il lui donna toute sa confiance. Comprendant combien il importait au bien de son âme d'être entièrement connu de lui, il sollicita d'abord la permission de faire une confession extraordinaire; puis il forma par ses conseils un sage plan de vie pour le temps de ses études. Il s'approcherait des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie aussi fréquemment que son confesseur le jugerait convenable; il s'adonnerait à la lecture des bons livres, et spécialement de ceux que lui conseilleraient ou lui prêterait même à l'occasion ce charitable père; il veillerait exactement sur son cœur, et en fermerait rigoureusement toutes les avenues par la mortification des sens; il y joindrait la fuite des occasions dangereuses et de tout ce qui, de près

## 5 4 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

ou de loin, pourrait altérer la pureté de ses mœurs et nuire à son progrès dans les voies de Dieu.

Ces résolutions, il les tint fidèlement. Vite éclairé par ses lectures et par sa propre observation, il

reconnut qu'effectivement tout, autour de lui, était plein d'écueils et de périls, et qu'à moins d'être sur ses gardes et d'user d'une extrême vigilance, il échapperait difficilement au naufrage. On ne le vit donc jamais ni dans les jeux publics, ni dans les promenades fréquentées, ni dans aucune mauvaise compagnie, ni même dans la société d'écoliers relâchés; car elle lui paraissait plus redoutable que celle des libertins déclarés. Ses jours de congé se passaient d'ordinaire dans l'une ou l'autre des nombreuses églises de Caen, soit à prier, soit à méditer. Quel bonheur surtout lorsqu'en ces jours on y exposait le Saint Sacrement aux adorations des fidèles! Il y restait alors de longues heures dans un recueillement et une ferveur angéliques, qui édifiaient beaucoup.

Bientôt même, pour mieux garantir sa vertu en crucifiant sa chair innocente, il commença, sur l'avis de son directeur, à user de ces instruments de pénitence qui, dans la suite, lui devinrent si familiers. Les âmes éprises de vie supérieure ont soif de souffrance et de mortification. Ainsi maître de lui-même, à un âge où tant d'autres sont emportés au gré de leurs passions, il s'attira le respect et l'admiration de ses camarades par la perfection d'une vertu dont ses succès littéraires rehaussaient encore l'éclat. Convaincu en effet de cette maxime que le meilleur moyen de plaire à Dieu consiste à s'acquitter de ses devoirs, il donnait à ses études tout le temps nécessaire, sans rien sacrifier de ses exercices religieux.

La classe de Rhétorique, où il entra en octobre 1618, lui réservait de nouvelles faveurs du ciel et des progrès plus rapides encore dans les sentiers de la perfection, sous les

#### LE COLLÈGE. 55 -

auspices de la Très Sainte Vierge, dont il devint le congréganiste fervent.

« C'est un fait d'expérience que les jeunes gens subissent plus facilement l'influence de leurs compagnons que celle de leurs maîtres. Ceux-ci ne peuvent que difficilement s'adresser à eux sans leur faire sentir quelque chose de l'autorité dont ils sont revêtus; or l'autorité éveille souvent un préjugé, elle se présente à l'esprit du jeune homme avec un caractère plus ou moins fâcheux; il n'aime pas d'en subir le poids, de se laisser presser par elle. Bien plus efficace est l'influence d'un bon exemple ou d'une bonne parole de la part d'un égal; celui-ci laisse à la liberté tout son jeu, toute son initiative; il ne prétend pas imposer sa façon d'agir comme une règle à suivre; il ne prétend pas même la donner comme un modèle, et, par là, il persuade plus aisément; son compagnon suivra la même route de conduite sans se rendre compte de l'action qu'il subit. Mettre à profit cette disposition naturelle de la jeunesse, laisser les élèves à leur influence naturelle dans la voie du bien, n'est-ce pas un élément de succès dans l'éducation »(1).

Les PP. Jésuites l'avaient compris, et c'est pourquoi, dans leur zèle pour la sanctification de leurs écoliers, ils avaient eu l'heureuse inspiration d'établir, sous le patronage de Marie, des sociétés d'élite où n'entraient que des jeunes gens pénétrés de l'esprit de piété et de l'amour du devoir, profondément dévoués à tout ce qui fait la force et la beauté de la vie chrétienne. Assez nombreux pour enlever aux camarades dangereux toute influence nuisible, rivalisant de zèle pour imiter leur céleste patronne, guidés par le sentiment de l'amour plus que par celui de la crainte, visant à la sainteté et à la perfection, ils exerçaient un

(1). Le P. DELPLACE, Histoire des Congrégations de la T. S. Vierge, L. II, ch. iv,

#### 56 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

véritable apostolat dans leur entourage, où ils s'appliquaient à allumer dans les cœurs un désir ardent d'aimer et de servir la Mère et le Fils, de glorifier leur saint nom.

Or, chose singulière, malgré ses mérites et malgré sa tendre dévotion à Marie, Jean ne faisait point encore partie de la congrégation érigée en son honneur au Collège Royal du Mont. Son nouveau régent ( 1 ) s'en étonna à juste titre et lui exprima sa surprise; puis il lui en représenta les grands avantages et

l'engagea à y solliciter son admission. N'y était-il pas tenu plus qu'aucun autre, à raison des grâces éminentes dont Marie l'avait comblé? Ne lui devait-il pas, autant que ses compagnons les plus sages et les plus distingués, l'hommage de son innocence et de ses succès littéraires? Nulle proposition n'était plus séduisante pour une âme avide de plaire à cette divine Vierge. Jean s'empressa de présenter sa demande, et, une fois reçu, sa religion, sa modestie, la pureté de ses mœurs, l'eurent bientôt placé à la tête de cette édifiante jeunesse. Dans cette démarche, il n'avait eu en vue que son avancement spirituel; mais, à en juger par le bien qu'il produisit, Marie l'y avait attiré moins pour sa propre perfection que pour celle des associés. Beaucoup, en effet, frappés de ses exemples, cherchèrent à reproduire et son exacte régularité, et son angélique pureté, et sa piété douce et aimable. Dans leur admiration même, ces jeunes gens, instruits à l'école de la foi, ne l'abordaient qu'avec une sorte de vénération. « Le dévot Eudes », tel était le nom qu'ils lui donnaient entre eux, et ce nom dans

(1). Probablement le P. Georges de la Haye, très zélé pour les congrégations de la Sainte Vierge. Il devint ensuite préfet des Études, et donna à Jean Eudes l'attestation que nous citerons plus loin. Né à Lisieux, en 1586, entré, dans la Compagnie en 1608, il fut reçu profès des quatre vœux à Paris, en 1626, et mourut à La Flèche en 1652. Plusieurs fois recteur, il était considéré comme l'un des hommes de la Province de Paris, qui eurent au plus haut degré l'art de gouverner les collèges.

#### LE COLLÈGE. 57 -

leur bouche, loin d'avoir rien d'injurieux ni de ridicule, comme il arrive parmi les mondains et les impies, leur semblait le meilleur éloge de sa vertu. Les libertins eux-mêmes et les débauchés n'échappaient pas entièrement à cette influence salutaire; et, à son approche, ils ne manquaient pas de s'avertir en ces termes : « Soyons sages, voici le Saint (1) »

Toutefois, nul plus que Jean ne ressentit les merveilleux effets de cette consécration à la plus pure des vierges. Il le reconnaît lui-même, ou mieux il le proclame dans ses écrits. D'abord dans son Mémorial: « Je fus reçu », dit-il, « en la Congrégation de Notre-Dame, au collège des très révérends Pères Jésuites de Caen, environ l'an 1618, en laquelle Notre-Seigneur me fit de très grandes grâces par l'entremise de sa Très Sainte Mère. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in concilio Justorum et Congregatione(2) ; » et plus tard, en parlant de lui-même comme d'une tierce personne : « Je connais un serviteur de Dieu qui a reçu de sa divine Bonté un nombre infini de grâces particulières par l'entremise de la Très Sainte Vierge; une source de son bonheur fut d'avoir fait ses études au collège des Pères Jésuites et d'y avoir été admis en la Congrégation de Notre-Dame, où Notre-Seigneur lui fit de grandes miséricordes par le moyen de sa bienheureuse Mère (3). »

Quelles furent ces miséricordes et ces grâces? Outre d'inexprimables douceurs dont son âme fut inondée dans la chapelle de Marie, aux pieds de son autel et de son image, ce fut un grand attrait pour l'oraison mentale et pour la lecture des livres de piété, un goût de plus en plus

(1). Cité par l'ABBÉ LE COINTE, dans son édition du P. MARTINE, Liv. 1, p. 19.

(2). « Je vous confesserai, Seigneur, de tout mon cœur, dans l'assemblée des Justes. » Art. S.

(3). Le Cœur admirable de la Très Sainte Mère de Dieu, Conclusion.

#### 58 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES S.

vif pour les mortifications corporelles, disciplines, haïres, cilices, jeûnes rigoureux, marque non équivoque d'une ferveur extraordinaire; un amour de Notre-Seigneur toujours croissant et un brûlant désir de le recevoir dans la sainte Eucharistie, désir que son sage directeur lui permit de satisfaire par des communions plus fréquentes encore que par le passé; enfin une conscience plus délicate et plus avide de se purifier dans les ondes sacrées de la Pénitence.

Ces faveurs étaient généreusement payées de retour par notre pieux congréganiste. C'est ainsi qu'il renouvela son vœu de chasteté perpétuelle, qu'il s'appliqua à une observation plus fidèle et plus amoureuse

de ses devoirs d'état, et que sa dévotion pour la céleste Vierge égala en tendresse celle de ses plus grands serviteurs. Il multipliait envers elle les actes de son culte, il aimait à célébrer ses louanges dans les travaux académiques (1), il avait l'esprit plein de sa pensée et le cœur de son amour. Non content de la considérer comme sa reine et sa maîtresse, voire même comme sa mère, il prit la liberté de la choisir pour son épouse, à l'exemple de plusieurs âmes éminentes en pureté, spécialement de saint Edmond de Cantorbéry, et il la conjura de ne pas lui refuser une si précieuse faveur. Dans la confiance qu'elle agréait sa demande, il alla jusqu'à passer une bague au doigt d'une de ses images, et, quelque temps après, il écrivit le contrat de cette sainte alliance, qu'il voulut signer de son sang (2).

(1) Des séances solennelles avaient lieu aux principales fêtes de la Sainte Vierge, et, si le sujet traité n'était pas toujours quelqu'un de ses mystères, ou quelque faveur dont on lui était redevable, il y avait d'ordinaire une composition en son honneur.

(2). Nous en donnerons plus tard la dernière rédaction datée de 1668. C'est une chose vraiment digne de remarque que cette dévotion, précoce des réformateurs du clergé à Marie. Nous parlerons plus loin de celle du P. de Bérulle. M. Olier l'eut pour caractère distinctif de son enfance et de sa vie. Il s'estimait heureux d'être né d'une mère qui se nommait Marie, et dans une rue appelée Notre-Dame d'Argent; il n'apprenait ses leçons qu'à force d'Ave Maria; il n'entreprenait rien sans aller auparavant prier Marie de le lui commander (Voir FAILLON, T. 1. pp. 6-8). Marie n'est-elle pas la Reine des Apôtres, et n'est-ce pas par elle qu'il faut aller à Jésus? Même remarque à l'égard de leur dévotion au Saint-Sacrement: le prêtre ne doit-il pas vivre de Jésus?

#### LE COLLÈGE. 59 -

La plupart des élèves quittant le collège après la Rhétorique, il n'y avait guère à continuer que les aspirants à la théologie. Une grave question se posa donc pour Jean, sur la fin de l'année: quelle profession embrasserait-il pour servir Dieu et opérer son salut? Quelques discours entendus sur cette matière et sur les dangers du monde, joints à son expérience personnelle ainsi qu'au spectacle ou au récit des chutes funestes de plusieurs de ses compagnons, lui donnèrent fort à penser. Rempli d'une sainte frayeur, il eut un instant l'idée de se réfugier dans quelque communauté pour se sauver avec plus d'assurance. Mais la chose lui parut de trop grande importance pour la décider seul, et il résolut d'en conférer avec son directeur. Celui-ci, ne voyant pas de marque assez certaine pour asseoir son jugement, lui conseilla de suivre le cours de Philosophie, ce qui ne pouvait que lui profiter, s'il se destinait à l'état ecclésiastique: pendant ce temps-là, il demanderait à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Jean reçut cet avis comme un oracle du ciel, et s'y conforma.

Le cours de Philosophie comprenait deux années(1): la première, consacrée à l'étude de la logique et de la morale; la seconde, à l'étude de la métaphysique, science de l'être séparé de la matière par sa nature ou par une conception de l'esprit, puis à celle de la physique, principal objet du cours, science du corps et de l'âme, science de la vie sous ses trois formes, végétative, sensitive, rationnelle. A la physique se rattachait la mathématique, subdivisée en arithmétique et en géométrie.

(1). Voir les Jésuites à Caen, par le P.Hamy, p.74.

#### 60 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Les exercices étaient au nombre de quatre: la leçon faite en classe, puis la répétition quotidienne, la sabbatine ou revue de la semaine, la menstruelle ou revue du mois, les trois dernières sous forme d'argumentation. La menstruelle était l'épreuve la plus redoutée: elle durait tout un jour, en présence des professeurs de Philosophie réunis et de leurs élèves. En outre, à la fin de l'année scolaire, on soutenait des thèses publiques sur les matières qui avaient fait l'objet du cours (1).

Ardent à l'étude, persévérant au travail, doué d'un jugement solide et d'une grande pénétration, Jean Eudes se distingua autant en Philosophie qu'en Humanités et en Rhétorique. Sous l'habile direction d'un maître de valeur, il aborda avec succès les questions les plus ardues et les plus épineuses; il soutint

plusieurs thèses publiques, aux applaudissements des meilleurs juges, ainsi que le porte une attestation authentique du P. de la Haye, préfet des études, datée du 27 août 1621 (2). « Il acquit, dans cette matière », dit le P. Martine, « des connaissances qu'on n'a pas assez estimées, parce que sa profonde humilité les dérobaient souvent aux yeux des hommes (3). » Et, chose remarquable, ces

(1). L'argumentation était le principal et presque l'unique exercice de cette classe. Un élève énonçait, sans les développer, quelques propositions qu'il soutenait ensuite contre les attaques de ses maîtres ou de certains de ses condisciples, choisis à dessein ou se présentant d'eux-mêmes: tournoi courtois et pacifique, où les deux adversaires devaient se combattre sans opiniâtreté ni emportement, avec la seule préoccupation de la vérité; utile choc d'opinions qui aiguisait les esprits, aidait à découvrir les arguments pour et contre, habituaient à discerner le vrai du faux, forçait à élucider et à préciser des notions obscures, vagues et confuses.

(2). On y lit expressément que « Jean Eudes avait étudié quatre ans dans les humanités avec toute la distinction des meilleurs écoliers, qu'il avait fait de même son cours de philosophie et soutenu des thèses publiques avec applaudissement, et fait paraître durant tout ce temps un modèle de probité et de modestie. » P. COSTIL, Fleurs, p. 24. A notre avis, cette attestation n'a pu être donnée qu'en vue de son ordination prochaine, comme nous le dirons plus loin. Il la fallait pour que Jean Eudes y fût admis à Sées.

(3). P. MARTINE, Liv. 1, p. 18.

## LE COLLÈGE. 61 -

études abstraites et absorbantes ne nuisaient aucunement aux progrès de sa vertu et de sa piété; il restait pour tous, ou plutôt il devenait chaque jour davantage un modèle plus parfait de probité et de modestie(1). Il se gardait bien aussi de perdre de vue la grande question de sa vocation; il y pensait fréquemment et implorait de Dieu le secours dont il avait besoin. Quand approcha la fin de sa Philosophie(2),

(1). Le P. Martine, et rien ne prouve mieux sa sincérité, relate ici de vagues bruits dont on ne trouve de trace dans aucun autre biographe : « Quelques personnes ont prétendu, dit-il, que, tandis que Jean Eudes faisait son cours de Philosophie, il se ralentit un peu dans la pratique du bien, ce qui fut connu de son père, et que, pour cette effet, il le retira de ses études et l'appliqua aux travaux de la campagne; que ce fut pour cette même raison qu'il voulut l'engager dans le mariage dont nous parlerons ci-après; que c'est même sur cela que sont fondés ces sentiments d'humilité et de componction qu'il a tant de fois fait paraître, en tant de différentes occasions. Toutefois ces raisons ne me paraissent pas assez convaincantes pour admettre ce sentiment. » Ces bruits absolument dénués de fondement, sont, de plus, invraisemblable: 1<sup>e</sup> ils sont, en effet, en contradiction avec tout ce que nous racontent les historiens du P. Eudes, et en particulier le P. Martine, de sa conduite durant son cours de philosophie - 2<sup>e</sup> ils sont formellement démentis par l'attestation authentique que le P. de la Haye lui délivra, le 27 août 1621, et que nous avons citée plus haut; 3<sup>e</sup> si le V. P. Eudes avait alors laissé à reprendre, ses adversaires les plus implacables n'auraient pas manqué de lui jeter à la face ce souvenir de jeunesse, pour peu qu'il fût vraisemblable, or ils ne l'ont jamais fait. Quant aux paroles de componction et d'humilité dont le Vénérable use dans ses écrits, elles ne peuvent étonner quiconque a lu la Vie des Saints. L'idéal qu'elles poursuivent et dont elles se voient toujours plus éloignées, la lumière divine qui leur révèle la beauté du modèle et leurs propres imperfections, suffisent à expliquer le langage de ces âmes privilégiées. Saint Vincent de Paul ne s'appela-t-il pas « ce misérable, ce chétif homme, ignorant, idiot, le plus indigne et le plus grand pécheur de tous? »

(2). Nous ne pouvons fixer la date. D'après l'attestation du P. de la Haye, il nous semble que ce fut en 1621, et le V. P. Eudes aurait fait deux ans de philosophie. A coup sûr, cette date s'accorderait mieux avec le projet de mariage de sa famille, car elle lui donnerait vingt ans et demi passés. Mais ses biographes ont tous écrit 1620, et le P. Martine ne parle que de son année de philosophie. Enfin le V. P. Eudes affirme, dans son Mémoire Beneficiorum Dei qu'il a reçu la tonsure et les ordres mineurs en l'année 1620. Voici le texte, art. 9 : « J'ai reçu la tonsure et les quatre ordres mineurs en l'année 1620, ce me semble, à Sées, au mois de septembre. » On remarquera ces mots « ce me semble »: le V. P. Eudes, dans cette page de son Mémoire, paraît n'avoir pas de la date un souvenir bien précis, ce qui ne saurait étonner, puisqu'il l'a consignée par écrit longtemps après. Mais, un peu plus loin, art. 13, il est plus affirmatif: « J'ai reçu la tonsure et les ordres mineurs, à Sées, en l'an 1620, le 19 de septembre, et l'ordre de sous-diacre à Sées,



en l'année 1624, etc. ». Il est difficile de trancher la question. La date de 1620 justifierait l'expression de «rappel » employée par les PP. Costil et de Montigny, et dont il est parlé ci-dessous; car le V. P. Eudes n'aurait pas achevé son cours de philosophie. Mais elle va, croyons-nous, contre l'attestation du P. de la Haye. Nous inclinons donc pour 1621, d'autant que les biographes se sont uniquement appuyés sur le texte du Mémorial.

## 6 2 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

ses instances redoublèrent. Prières assidues, communions ferventes, visites au Saint Sacrement, pratiques de mortification, rien ne fut épargné pour obtenir les lumières de l'Esprit-Saint. Surtout il consulta d'un cœur confiant et docile son directeur, qu'il regardait comme le représentant et l'organe de Jésus-Christ, lui exposant avec sincérité ses dispositions, ses inclinations, ses intentions, et se déclarant prêt à embrasser l'état, quel qu'il fût, où Dieu l'appellerait. Ce guide sage et prudent attendit quelque temps encore, avant de décider.

Cependant Jean, sur ses conseils, s'approchait dévotement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Au jour dit, ayant communié de nouveau, il vint recevoir la solution désirée. Elle fut telle qu'il l'espérait. Dieu le voulait dans l'état ecclésiastique, et son devoir était de prendre ses mesures pour y entrer au plus tôt. Dès lors, écartant toute autre pensée, notre jeune philosophe acheva l'année scolaire dans la discipline et la piété ; puis, le moment venu, il regagna le foyer paternel, comme il le faisait tous les ans à pareille époque(1).

(1). C'est ainsi que le, P. Martine présente son retour, et certes rien de plus naturel. Le P. Costil et le P. de Montigny laissent entendre qu'il fut rappelé par sa famille, et ils imputent ce rappel à l'affection de ses parents, qui ne pouvaient souffrir un plus long éloignement de ce fils chéri entre tous, et à leur désir de le fixer près d'eux par une riche alliance. Cette façon de présenter les choses semble supposer que Jean ne revenait pas à Ri chaque année, ce qui est contraire aux habitudes du temps, les écoliers ayant alors, suivant les classes, de cinq à six semaines de vacances. L'expression de « rappel » est certainement impropre, elle ne peut signifier autre chose que la cessation définitive de ses études: il ne retournerait pas à Caen suivre les cours de l'Université, mais il resterait dans la maison paternelle.

## 6 3 -

### CHAPITRE QUATRIÈME.

#### Vocation et Études ecclésiastiques

( 1 6 2 1 - 1 6 2 3 ).

Projet de mariage: refus de Jean Eudes. - Il obtient de suivre son pieux dessein: réception de la tonsure et des ordres mineurs à Sées, beaux fruits qu'il en retire. - Études théologiques à l'Université de Caen: dégoûté du monde, il se décide à entrer dans l'Oratoire. - Démarche près de sa famille: refus, puis consentement. - Son départ pour Paris, et son entrée dans la maison de la rue Saint- Honoré.

Chaque année, Jean Eudes passait le temps des vacances à Ri, où ses vertus et sa piété faisaient, avec l'édification de tous, le charme et la joie des siens. Ces jours de repos, employés par d'autres à se divertir, il les consacrait en partie à la prière et aux bonnes lectures, surtout à la lecture de la vie des saints, pour lui source intarissable de jouissance et de dévotion; en partie à des offices charitables et à d'agréables causeries(1). Marie, François et Charles, qui grandissaient à l'ombre du toit paternel, étaient en âge de profiter de ses exemples et de ses leçons; et, jusque dans leurs jeux, son amour n'épargnait rien pour jeter dans ces jeunes cœurs les plus précieuses semences. Aussi, comme ses parents bénissaient Dieu de leur avoir donné un fils qui, à des talents si remarquables, joignait tant de sagesse dans sa conduite et ses paroles, tant de soumission à leurs volontés, tant d'application à ses devoirs ! Quel suave contentement ils goûtaient,

(1) P. HÉRAMBourg, Liv. 1, ch. 1, p. 25.

#### 64- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

eux et leur entourage, dans sa conversation si douce, si aimable, tout imprégnée d'esprit chrétien, toute parfumée des pensées de la foi! Quel bonheur d'entendre son éloge sur toutes les lèvres, de recueillir dans tout le voisinage les témoignages de sympathique admiration, que sa modestie et sa douceur suscitaient chez ceux qui avaient la bonne fortune de l'approcher! (1)

Dans cette compagnie délicieuse, les vacances paraissaient bien courtes à leur tendresse; et, lorsque sonnait l'heure de la séparation, ce n'était qu'à grand peine et le cœur déchiré, qu'ils lui donnaient le baiser d'adieu. Il leur semblait qu'une partie de leur âme, et la meilleure, s'en allait avec ce fils chéri entre tous. C'est dire quelle joie profonde ils avaient ressentie l'un et l'autre, quand, son cours de Philosophie achevé, il était revenu au foyer domestique. Il y rentrait cette fois pour n'en plus sortir, du moins dans leur pensée, et il y rentrait plus modeste et plus vertueux, plus aimable et plus aimant encore que par le passé!

Tous les deux ignoraient son dessein de s'y consacrer sans retard au service des autels. Car, fidèle aux recommandations des saints, Jean, dans l'importante affaire de sa vocation, avait pris garde de ne consulter que Dieu et son interprète autorisé, le Père Jésuite auquel il avait remis la direction de sa vie. Son choix fait, il n'en avait rien dit à personne, pas même aux siens, attendant, pour le leur révéler, l'heure marquée par la Providence. Sur son vœu de chasteté, comme sur son contrat d'alliance avec la Très Sainte Vierge, silence plus religieux encore. En dehors de son confesseur, nul ne connaissait, nul ne soupçonnait, cette donation totale de son corps et de son âme à Jésus et à Marie.

(1). P. MARTINE, Liv. I, p. 20.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 65 -

Désireux de fixer pour jamais près d'eux ce fils accompli, qu'ils considéraient comme le soutien et la consolation de leurs vieux jours, Isaac Eudes et Marthe Corbin s'étaient peu à peu égarés dans de profanes rêves d'avenir. Leur promesse d'antan à Notre-Dame de la Recouvrance leur était sortie de la mémoire, ou, s'ils se la rappelaient encore, les illusions de leur tendresse lui donnaient une interprétation moins rigoureuse, qui conciliait leur religion avec les aspirations de leur cœur. Cette vertu parfaite, cette vive piété, ce complet détachement des choses de la terre, ces désirs tout célestes, leur avaient laissé craindre qu'un jour ou l'autre leur Jean n'allât s'enfermer dans quelque monastère. C'est pourquoi ils avaient résolu de conjurer ce malheur en l'établissant solidement dans le monde. Ayant maintes fois agité ensemble cette pensée, ils en concertèrent alors la prompte exécution.

Il y avait dans le voisinage une jeune personne qui leur semblait avoir quelque inclination pour leur fils. D'une famille honorable, elle réunissait tous les avantages qui rendent un mariage heureux, vertu, beauté, fortune. A leurs yeux, c'était là une rencontre providentielle dont il fallait se hâter de profiter. Ils firent donc en ce sens des démarches qui furent favorablement accueillies. Le projet de mariage d'abord arrêté entre les parents, fut ensuite proposé à la jeune fille et accepté avec empressement. Personne ne doutait plus du succès de l'affaire. Jean averti ne pouvait qu'y applaudir. Le père se chargea des ouvertures.

Choisissant bien son temps, il amène peu à peu son fils sur le sujet qui le préoccupe, et lui confie ce que l'amour de sa mère et le sien ont arrangé dans son intérêt. A vrai dire, tout est réglé, on n'attend plus que son consentement. Qu'on juge de l'embarras du jeune homme mis subitement en demeure de déclarer ses véritables affections. Cependant

## 66 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il ne balance pas un instant, et répond à son père de manière à lui faire comprendre que la proposition n'est nullement de son goût. Surpris, mais non découragé, Isaac Eudes renouvelle ses instances, secondées par celles de sa femme. Tous les deux, dans un commun effort d'éloquence, font valoir et les qualités de la jeune fille et les avantages d'une pareille union. Jean les remercie affectueusement de leur sollicitude et approuve leur choix. Il n'en ferait pas d'autre, s'il s'appartenait encore; mais il a donné sa foi à une fiancée incomparablement plus belle, plus riche, plus vertueuse, et il les prie de trouver bon qu'il lui demeure fidèle.

Cela gagna les étonne, mais ils gardent l'espoir de le réduire à leurs fins. Une partie de plaisir avait été organisée pour le lendemain chez les parents de la jeune personne, ils lui demandent de les accompagner. La situation était délicate. Que faire? Jean condescend à leur désir, bien décidé du reste à se tenir sur ses gardes. Effectivement, tandis que les convives parlent de mariage, de divertissement, de fortune, silencieux et froid, il ne paraît prendre aucun intérêt à la conversation. Désappointé, Isaac Eudes tâche à égayer la société par sa belle humeur, mais il n'y réussit point, et il doit enfin se retirer, sans avoir rien conclu.

A peine rentré chez lui, libre de ses sentiments, il reproche vivement à son fils de méconnaître ainsi ses bontés et de le couvrir de confusion. Jean se borne à répondre qu'il a pris son parti et qu'il a d'autres desseins. Son père veut connaître sur-le-champ ce parti et ces desseins; il le somme de s'expliquer, et, devant son silence, enflammé de colère, il le quitte brusquement. Très affecté par cette pénible scène, Jean ne croit pas devoir lui cacher davantage sa résolution, d'autant plus que le temps presse et qu'il a besoin de son aveu pour l'exécuter. Il le rejoint donc, et d'une voix émue mais ferme, il lui fournit les explications

## VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 67 -

demandées. « Il a longuement étudié sa vocation avec un directeur éclairé: Dieu l'appelle au sacerdoce, et, si son père ne le trouve pas mauvais, il se préparera pour l'ordination prochaine. » Isaac Eudes se plaint d'être averti si tard, et sans avoir eu à donner son avis. Toutefois, au milieu de sa contrariété, une pensée le console: Jean ne se retirera pas dans un monastère, et, demeurant près des siens, il pourra leur rendre de précieux services.(1)

La religion ne tarde pas à reprendre ses droits dans les âmes où elle est fortement établie, et elle y fait taire les passions les plus intéressées à combattre ses inspirations. Ainsi en fut-il chez Isaac Eudes et Marthe Corbin: Après une émotion passagère, qu'excusait l'écroulement subit de leurs plus chères espérances, ils se rappelèrent l'un et l'autre que, si ce fils tant aimé était un présent du ciel, il était aussi une offrande bien des fois présentée au Très-Haut par leur reconnaissance, et ils résolurent de cesser leur opposition. Admirant même une vertu dont ils n'avaient pas d'abord compris toute l'élévation, ils l'engagèrent à suivre le conseil de son directeur, s'il le regardait vraiment comme l'expression de la Volonté divine (2).

Jean n'en doutait nullement après l'étude consciencieuse de sa vocation. Aussi ne songea-t-il plus qu'aux moyens de réaliser au plus tôt son pieux dessein. Quelques semaines seulement,(3) le séparaient de l'ordination de septembre, où il projetait de recevoir la tonsure et les ordres mineurs, si on l'en jugeait digne: temps bien court pour se disposer, comme il l'eût souhaité, à une action si importante! Il tâcha

(1). P. MARTINE, Liv. 1, pp. 21-22.

(2) P. MARTINE, Liv. I, P. 22; P. DE MONTIGNY, T. I, ch. 1, pp. 19-20.

(3). Le P. Martine dit « environ deux mois »; il semble avoir oublié que les vacances commençaient seulement vers la fin d'août.

## 68- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

du moins de suppléer par la ferveur à la brièveté de la préparation. Les jours qui lui restaient furent consacrés à la lecture des livres propres à l'instruire du saint état qu'il voulait embrasser, de l'excellence des ordres auxquels il aspirait, de la grandeur des obligations qu'il allait y contracter: lecture accompagnée de réflexions sérieuses et d'instantes prières, pour attirer en lui l'esprit de Dieu et les grâces nécessaires à l'accomplissement des fonctions sacrées (1).

Jamais, dans le séminaire le plus fervent et sous la conduite du plus zélé directeur, on ne vit ordinand plus rempli de saintes dispositions, plus convaincu, plus touché de l'importance de l'acte auquel il se préparait, que ne le fut Jean Eudes durant ces pieux exercices. Le moment venu, il se rendit à Séez, où, après examen, il fut admis à la tonsure et aux ordres mineurs, qu'il reçut des mains de son évêque, M. Camus de Pontcarré, le samedi des Quatre-Temps de septembre, à l'âge d'environ vingt ans (2). Il serait assurément difficile d'exprimer les sentiments et les émotions de son âme pendant la cérémonie, lorsque, ayant dépouillé l'ignominie du siècle pour prendre la glorieuse livrée de l'Eglise, il présenta sa chevelure aux ciseaux du pontife, ou que, revêtu du surplis, cette pure et blanche image du Christ, il prononça d'une voix résolue ces belles paroles du psaume XV: « Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei: Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice; vous êtes celui qui me rendez mon héritage. » Ce ne fut point là pour lui une vaine formalité, dont

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 22.

(2). Voir, p. 61, ce que nous avons dit sur la date de son retour. Le certificat du P. de la Haye, daté du 27 août 1621, semble bien lui avoir été délivré en vue de cette ordination. Seulement il faudrait alors modifier le quantième du mois; en 1621, le samedi des Quatre-Temps était le 18 septembre.

## VOCATION ET ÉTUDES ÉCCLÉSIASTIQUES. 69 -

l'accomplissement s'imposait à quiconque ambitionnait un bénéfice, mais une séparation très sincère, très effective d'avec le monde, une réelle et totale consécration de lui-même à Dieu. Il vit dans la soutane un habit de mort, une marque de sépulture, destinée à lui rappeler l'obligation où il était de porter toujours en son corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus fût manifestée en lui; dans le surplis « le nouvel homme », le Christ, dont il devait imiter les vertus et reproduire les mœurs; dans le retranchement des cheveux en forme de croix, un avertissement d'écarter de son âme les affections humaines, les vaines pensées, le souci des choses terrestres, pour s'appliquer uniquement à l'amour divin, aux pensées solides, à la poursuite des célestes réalités, et en même temps une invitation à mépriser le monde et ses plaisirs, à prendre dorénavant la souffrance et l'ignominie pour son partage, ses délices et sa gloire. Enfin, par la tonsure lui était remémorée, avec la couronne d'épines du Sauveur et la royauté de son état, la perfection de vie à laquelle Dieu l'appelait (1).

Mêmes sentiments élevés dans la réception des ordres mineurs. Si la première cérémonie lui était apparue comme une solennelle protestation de renoncement au monde, un engagement public de n'avoir pour héritage durant la vie que Jésus-Christ et sa croix, la seconde lui sembla plus significative encore, plus riche d'enseignements et de grâces, plus lourde de responsabilités. Il ne la considéra pas, à l'exemple de tant d'autres, comme un simple passage, un acheminement aux degrés supérieurs de la cléricature, mais comme une série d'états et de fonctions par lesquels Notre-Seigneur voulait le rendre participant de ses plus nobles qualités: de sa qualité de sauveur dans l'ordre de portier;

(1). Cf. V. P. EUDES : Mémorial de la vie ecclésiastique, sur la Tonsure, p. 269.

## 70-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de docteur et de maître dans l'ordre de lecteur; de souverain et de tout-puissant dans l'ordre d'exorciste; d'illuminateur et de guide dans l'ordre d'acolyte. Quels désirs ne conçut-il pas d'en exercer saintement les divers offices et de conformer ses mœurs à leurs exigences! Quelles ardentes prières n'adressa-t-il pas à

la Vierge Marie et aux saints Prêtres et Lévites, pour obtenir cette grâce! Elle lui fut largement déparée. Aussi, dit le P. Hérambourg, « on aurait eu peine à trouver dans la maison de Dieu un portier plus zélé, un lecteur plus éclairé, un exorciste plus puissant, un acolyte plus modeste, en un mot, un clerc plus détaché du monde et plus attaché à Jésus-Christ (1). » Ajoutons que, depuis lors, toute sa conduite manifesta la pureté de ses intentions dans le choix de l'état ecclésiastique: il ne négligea rien, ni du côté de l'esprit, ni du côté du cœur et de la volonté, pour en remplir les obligations dans toute leur rigueur.

S'il est vrai que la sainteté et la perfection doivent être le partage du prêtre, la vertu sans la science ne lui suffit pourtant pas, puisqu'il est la lumière du monde aussi bien que le sel de la terre. Maître et docteur pour enseigner aux peuples tout ce qui est nécessaire au salut, et pour résoudre les difficultés que les vérités et les prescriptions religieuses peuvent soulever dans les âmes, c'est pour lui un devoir sacré de s'instruire à fond de tout ce qui regarde le dogme ou la morale. Sans cette instruction, quels que soient d'ailleurs son habileté ou son savoir, il ne sera qu'un guide aveugle, il s'égarera lui-même et conduira les autres aux abîmes. Or, ces connaissances ne s'acquièrent que par une étude patiente et courageuse, par une application soutenue, et mieux d'ordinaire à l'école des maîtres qui en font l'occupation (1) P. HÉRAMBourg, Liv. I, ch. 1, p. 28-30.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 71-

de leur vie, que dans la lecture solitaire des ouvrages même les plus estimées. Voilà pourquoi Jean Eudes, à peine revenu de Séz, sollicita et obtint facilement de son père la permission de retourner à Caen, pour y suivre les cours de l'Université.

Nous n'avons point ici à retracer l'histoire de cette Université fameuse, fondée par Henri VI d'Angleterre et passée, quelque peu amoindrie, sous la domination de Charles VII avec la ville elle-même: tour à tour favorisée ou négligée, sinon dépouillée de quelques-unes de ses prérogatives, par le roi, le pape et les évêques, et, par là même aussi, tour à tour romaine ou gallicane, suivant les circonstances; envahie au xv<sup>e</sup> siècle par la Réforme, puis, grâce à l'arrêt du parlement de Rouen de 1586 (1), redevenue cléricale et monarchique; cela ne ressortit pas à notre sujet. Bornons-nous à dire qu'elle comprenait alors cinq Facultés: la Faculté de théologie, la Faculté de médecine, la Faculté des arts et les deux Facultés des lois. Encore la première est-elle la seule qui nous intéresse et sur laquelle nous ayons à donner quelques détails.

Les cours y duraient six ans pour quiconque voulait prendre les degrés, et l'assistance à ces cours était obligatoire: des lettres testimoniales devaient faire foi, au moment de l'examen, qu'on les avait assidûment suivis. On y étudiait la Bible, spécialement les Épîtres de saint Paul; on y (1). Cet arrêt du 21 août 1586, loin de traiter toutes les questions intéressant la renaissance des études et la réforme de l'Université, ne parle ni de la Faculté de médecine, ni de celle de théologie, ni de celle des arts; il s'occupe surtout de rétablir la discipline dans les collèges; sur vingt-cinq articles, vingt sont consacrés à cette matière, les cinq autres, regardent les deux Facultés des lois. Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette préoccupation et de cette insistance au sujet de la bonne éducation des écoliers, au lendemain des désordres et de la licence des guerres civiles.

#### 72 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

étudiait surtout le Livre des Sentences, où Pierre Lombard, évêque de Paris, avait réduit les thèses dogmatiques à de simples propositions tirées des Pères, afin de bannir de l'enseignement les questions inutiles et dangereuses. C'était le manuel théologique en usage dans toutes les écoles, depuis au moins le X<sup>e</sup> siècle, et l'on ne saurait compter tous les commentaires qui en furent faits par les maîtres les plus distingués. L'Angleterre n'en publia pas moins de cent soixante, et la France en produisit plus encore (1). A vrai dire, il méritait cette faveur par la clarté et la rigueur de sa méthode: toutes les questions d'ordre doctrinal y étaient distribuées avec art, et y occupaient la place qui leur appartenait.

Qu'il s'agit de la Bible ou du Livre des Sentences, le maître lisait le texte et le commentait à son tour. Tout d'abord il exposait le sujet, et il en indiquait les divisions principales et les subdivisions; puis il étudiait les développements, moins préoccupé de l'expression que de la suite des idées. De cette lecture étaient extraites ensuite, au fur et à mesure qu'elles se présentaient, toutes les propositions susceptibles d'être discutées, et l'on apportait, pour les soutenir ou pour les combattre, des arguments très serrés, en forme syllogistique. A ces exercices fondamentaux s'adjoignaient des exercices de prédication et de professorat; on ne prenait pas seulement part aux disputes, on faisait, on entendait des sermons; on n'obtenait les grades qu'en enseignant soi-même (2).

(1). La première édition du Livre des Sentences date de 1475. L'ouvrage se partage en quatre livres. Dans le premier, l'auteur traite de tout ce qui a rapport à la Trinité; dans le second, il s'occupe de la création, de la dignité des diverses espèces de créatures, notamment de l'ange, de l'homme et du péché originel; dans le troisième, de l'Incarnation, des vertus et des dons du Saint-Esprit; dans le quatrième, des Sacrements.

(2). Voir à ce sujet: BOURMONT: la fondation de l'Université de Caen et son organisation au xve siècle, et la thèse de M. H. PRENTOUT, professeur à la Faculté des Lettres de Caen: «Renovatio ac Reformatio in Universitate Cadomensi per XVI sæculum.» Plusieurs détails, que nous donnons ci-dessus, ont été puisés dans les notes d'un cours inédit (1901-1902), que M. Prentout a eu l'amabilité de mettre à notre disposition.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 73 -

Jean Eudes arriva à Caen pour l'ouverture des cours, qu'il suivit avec une assiduité exemplaire, très attentif aux leçons de ses maîtres, et les rédigeant avec le plus grand soin. Dans son ardeur à s'instruire, il ne se borna pas à l'étude de ses cahiers, il voulut y joindre celle des auteurs qui avaient écrit sur les matières portées au programme de la Faculté, et dont il trouvait moyen d'emprunter les ouvrages. L'ouverture et la pénétration de son esprit autorisaient ces investigations personnelles; et, pour les rendre plus fécondes, il ne manquait pas de s'y faire guider. En un temps et dans un pays où le Calvinisme gardait tant d'adeptes, les points de doctrine ou de morale controversés entre catholiques et protestants devaient particulièrement attirer l'attention des étudiants en théologie: il s'y adonna donc d'une façon toute spéciale, espérant bien un jour avoir de fréquentes occasions de disputer avec les réformés sur ces questions qui constituaient comme l'essence de leur religion. Toutefois, malgré ses talents et ses succès, malgré même les instances réitérées de ses amis préoccupés de sa fortune, il se refusa à prendre aucun degré, comme il avait refusé de prétendre et de se présenter au baccalauréat ès arts à la fin de sa Philosophie (1). Il imitait en cela, à son insu, deux grands serviteurs de Dieu, appelés comme lui à la réformation du clergé, l'un le P. de Bérulle, le fondateur

(1). La seconde année de philosophie, vers le carême, avait lieu la détermination, épreuve publique, sorte de dissertation oratoire de logique et de morale sur une question développée en discours continu. En outre, au mois de juin, les candidats au baccalauréat ès-arts étaient examinés sur toutes les matières du cours. Les Pères Jésuites étant agrégés à l'Université et autorisés par elle à enseigner la philosophie, leurs élèves pouvaient par là même se présenter aux épreuves du baccalauréat ès-arts.

#### 74- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de l'Oratoire, dont il allait bientôt devenir le fils, l'autre M. Olier, le fondateur de la Société de Saint-Sulpice, qui devait le tenir en si haute estime. Dieu, sans doute, lui inspira cette résolution pour réprimer chez ses futurs enfants l'empressement inquiet et troublant qu'ils auraient pu mettre à conquérir ces marques de distinction, qui supposent mais ne donnent pas le mérite, et peuvent être pour certains l'occasion de graves dangers.

Au milieu de ce travail opiniâtre pour acquérir une solide et pleine connaissance de la religion, Jean Eudes ne négligeait rien des devoirs de la piété la plus tendre et la plus exacte. Fidèle à toutes les pratiques qu'il s'était prescrites, ou mieux qu'on lui avait conseillées, il goûtait, il savourait les douceurs de son nouvel état. Dieu l'inondait de consolations, et le remplissait de lumières toujours plus vives sur la dignité

et les obligations du sacerdoce. Sous l'action incessante de la grâce, notre étudiant ne tarda même guère à se dégoûter du monde et à désirer une voie plus sûre et plus parfaite. Les périls auxquels il se voyait exposé, les difficultés qu'il pressentait pour atteindre, dans le siècle, l'idéal de bien qui se révélait à lui chaque jour plus distinct et plus beau, la corruption générale où vivait le clergé, soit à la ville, soit à la campagne, l'impossibilité où il se trouvait d'étudier, comme il l'aurait souhaité, les sciences ecclésiastiques, et plus encore d'apprendre et de pratiquer la science des saints: toutes ces raisons, jointes à de secrètes impulsions, dont il n'arrivait pas suffisamment à démêler le sens, le jetèrent bientôt dans de grandes perplexités. Ne devait-il pas quitter le monde, où il pouvait lui aussi devenir victime du scandale, et embrasser la vie religieuse, dont les règles, les austérités, les saintes occupations, sont un sûr préservatif de la vertu?

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 7 5 -

incapable de se déterminer par ses propres lumières, Jean Eudes eut recours aux conseils d'un sage directeur (1), auquel il s'ouvrit avec simplicité et candeur. Il lui exposa ses vues et ses dispositions; il lui fit connaître les pensées et les inspirations qu'il avait reçues d'En-baut, les talents qu'il croyait lui avoir été départis par Dieu, surtout il ne lui déguisa pas sa perplexité, ni la persuasion intime où il était qu'en travaillant à sa propre perfection, il devait, pour correspondre à l'appel divin, travailler à la sanctification du prochain. Attentif à toutes ses paroles, ce directeur comprit que le Seigneur avait sur Jean des desseins pleins d'amour. Il ne douta pas un seul instant qu'une vertu si solide ne se conservât au milieu du monde. La gêne et la contrainte, inséparables de l'obéissance religieuse, lui parurent même peu convenir à un caractère aussi vif et porté naturellement aux entreprises. Mais il ne pouvait, d'autre part, méconnaître, ni refuser de seconder l'attrait puissant, exercé par l'idéal de la perfection religieuse sur ce cœur pur et marqué du sceau de Dieu. Il s'agissait de concilier heureusement cette double tendance, et de le faire au plus tôt. N'importait-il pas de lui ménager sans retard une éducation spéciale, capable tout à la fois de le former à la pratique des devoirs ecclésiastiques, et de nourrir et développer son zèle pour le salut des âmes?

La Société de l'Oratoire, de création récente (1611), parut être la solution désirée. Ses membres, sans prendre d'autres engagements que ceux qui découlent du caractère et de la dignité du sacerdoce, se faisaient, en raison même de ce caractère et de cette dignité, une obligation de s'assujétir aux règles de la vie religieuse et d'en reproduire les vertus avec une générosité, qui, chez beaucoup, tenait de l'héroïsme.

(1). D'après le P. Le Beurrier, le même qui avait décidé sa vocation à l'état ecclésiastique, Liv. 1, p. 9.

#### 7 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Fondée à Paris par M. de Bérulle, avec l'approbation des hommes les plus éminents en sainteté (1), elle comptait déjà un grand nombre d'établissements (2), dont un à Caen, rue Guilbert, depuis environ huit mois (10 juin 1622) (2); et partout elle jouissait de la plus grande estime. Elle semblait donc tout indiquée par la Providence à notre jeune lévite: placée sous ses yeux, il pourrait l'étudier à loisir. Il n'y manqua pas, et ce qu'il en vit, l'édifia profondément. Ceux qui y vivaient, quoique en petit nombre (4), se distinguaient par leur régularité; leurs exemples et leurs paroles répandaient de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. On ne saurait dire la modestie, le recueillement, la piété avec lesquels ils célébraient les saints mystères, ou exerçaient les fonctions sacrées. Leur seule vue suffisait à remplir de

(1). En particulier Saint François de Sales et le P. Cotton. Le premier disait que « s'il pouvait choisir d'être quelqu'un, il voudrait être M. de Bérulle; qu'il eût volontiers quitté son état pour vivre sous la conduite de ce grand homme; qu'il n'y avait rien de plus saint et de plus utile à l'Eglise que sa Congrégation »; le second, que « l'Oratoire était nécessaire à l'Eglise », et qu'il regardait « cet Institut comme une nouvelle création qui manquait à la perfection de ce second univers. »

(2). Elle possédait déjà vingt-cinq maisons, directement fondées par elle, et neuf autres, appartenant non pas aux Doctrinaires du Vénérable César de Bus, en Provence, comme le dit le P. A. Perraud, dans l'Oratoire de France, mais à l'Oratoire de Provence, fondé en 1615 par le P. Romillion, lorsqu'on voulut

introduire les vœux dans la Société des Doctrinaires, dont il avait été l'instituteur. (Voir à ce sujet la Vie du P. Romillion, par le P. CLOYSEAUT).- M. l'abbé HOUSSAYE, dans sa Vie du P. de Bérulle, (T. 11, p. 46), les porte à quarante, en 1624, sans compter celles de Provence - le P. BATTEREL, dans ses Mémoires domestiques, (Liv. IV, no 53), à près de cinquante en 1625.

(3). Elle avait été fondée par MM. de Répichon. Nous lisons dans les Annales de l'Oratoire, (Arch. nat, ms. 623) : « Le 25 mai 1623, M. Gaspard de Répichon, s'est retiré parmi nous, et a pris ici la robe. Il est d'une des meilleures familles de Caen, et allié à celle du P. de Harlay-Sancy. Nous lui sommes redevables et à M. son frère de notre établissement à Caen, où ils nous ont donné la belle maison que nous occupons maintenant; elle est estimée plus de 20,000 livres. »

(4). D'après la Butte d'institution, chaque maison devait renfermer au moins dix membres; celle de Paris, douze.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 77 -

dévotion. Leur prédication, préparée par un long commerce avec Dieu, pleine de doctrine, mais toujours simple et à la portée des auditeurs, allait droit aux âmes pour les éclairer, les remuer, les convertir. Ravi par le spectacle d'une vie si sainte et si apostolique, Jean Eudes acquiesça facilement aux conseils de son directeur, et il sollicita son admission dans cette Société nouvelle(1).

Le P. Achille de Harlay-Sancy, supérieur de l'Oratoire de Caen (2), auquel il s'adressa, homme d'intelligence et de discernement, le questionna tout d'abord sur son état et sur les motifs de sa demande, puis sur ses études, sa santé, ses parents, enfin sur l'idée qu'il se faisait de la vie de communauté. Jean, par la sagesse et l'ingénuité de ses réponses, satisfait son juge, qui promit d'en écrire immédiatement au P. de Bérulle. Celui-ci, vu le rapport avantageux qui lui était fait, n'eut garde de refuser une telle demande, et, peu de jours après, notre jeune étudiant recevait la nouvelle de son admission; mais il avait dû subir un nouvel interrogatoire et donner par sa fermeté une preuve irrécusable de l'appel divin. Appréciant son caractère, sa vertu, ses capacités, malgré le voile dont son humilité les enveloppait, le P. de Harlay-Sancy lui remit alors une lettre de recommandation pour le supérieur général, en lui déclarant qu'il pouvait partir.

Heureux du succès de sa démarche, Jean, s'il n'eût suivi que les impulsions de son cœur, se fût immédiatement

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 25.

(2). Le P. de Harlay-Sancy fut le premier supérieur de cette maison. Très entendu aux affaires, il établit en 1624 les collèges du Mans et de Saumur, en 1625 celui d'Angers, en 1630 celui de Troyes. A la mort du cardinal de Bérulle, il fut sur les rangs pour être son successeur. Évêque de Saint-Malo en 1631, il appela le P. Eudes pour donner des missions dans son diocèse en 1637, et en 1642 dans sa ville épiscopale. Il mourut en 1646.

#### 78 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

dirigé sur Paris. Mais la piété filiale lui dictait un impérieux devoir: solliciter et obtenir au préalable la permission et la bénédiction de ses parents. Or la chose, on le conçoit, n'allait pas sans de grosses difficultés, dont il se rendait un compte exact. Son père et sa mère n'avaient consenti qu'avec répugnance à son entrée dans l'état ecclésiastique; et ce consentement même, ils ne l'avaient donné que dans l'espoir de garder près d'eux ce fils de leur tendresse, leur consolation, et le soutien de leurs vieux jours. Quelle immense peine ne leur causerait donc pas sa décision nouvelle! A quelle opiniâtre résistance n'allait-elle pas se heurter! Jean entendait déjà leurs plaintes, leurs reproches, leurs objurgations entrecoupées de sanglots, attendrissant mélange de colère et de douleur, il voyait couler leurs larmes; toutes les scènes si pénibles qui s'étaient déroulées au foyer paternel, lors de sa première détermination, revivaient dans sa mémoire, amplifiées par son imagination et par ses sentiments de piété filiale. Profondément ému devant tant de désolation, il se demandait parfois s'il n'y avait pas quelque dureté à déchirer, à briser ainsi le



cœur d'un père, d'une mère, qui avaient tant fait pour son éducation, et dont l'amour inexprimable n'était pas même égalé par celui qu'il leur portait. Mais la raison et la foi reprenant le dessus, il se disait « que demeurer dans le monde, c'était s'exposer à perdre son âme; que, même au sein de sa famille si chrétienne et si pieuse, il ne laisserait pas d'être occupé et préoccupé par beaucoup d'affaires temporelles, sans trouver dans tout le canton une parole ou des exemples assez efficaces pour l'animer, l'édifier, le soutenir ou le relever au besoin. Après tout, ne valait-il pas mieux assurer son salut, et obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? (1) » Tel était le conflit

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 26.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 79 -

de pensées qui s'agitaient en lui, à son départ de Caen, et pendant qu'il chevauchait vers Ri, gagnant le toit familial. Dénué de toute ressource humaine, n'ayant nul ami, nul proche, pour appuyer sa demande, il se retournait vers Dieu, et, confiant dans son assistance, il s'armait de résolution et de courage pour livrer l'assaut décisif.

L'assaut allait être rude, en effet, il le pressentait, et, selon toute apparence, il devrait le donner au débridé, sans avoir le loisir de respirer ni d'attendre une occasion favorable. N'arriverait-il pas à l'improviste, à une époque où il n'y avait ni vacances, ni congé, dans une saison fort incommode, où l'on n'entreprenait de voyage que pour d'urgentes raisons? Son père ne pourrait donc qu'être extrêmement surpris de le voir. Grande fut en vérité la surprise d'Isaac Eudes en l'apercevant; et soupçonnant quelque mystère, il le pressa de s'expliquer. Jean répondit avec simplicité qu'un mûr examen des dangers du monde et des difficultés qu'il y rencontrerait pour accomplir les obligations du sacerdoce, l'avait déterminé à se retirer à l'Oratoire, et qu'il venait lui demander son consentement et sa bénédiction. Ce disant, il se jeta à genoux pour la recevoir.

La foudre eût éclaté sur sa tête que le père n'eût pas été plus interdit. Enfin, il retrouve ses sens et la parole, et s'adressant au cœur de son fils, il tâche à l'émouvoir par le souvenir de ses bontés; surtout il fait sonner haut les dépenses et les sacrifices qu'il s'est imposés pour son instruction; il termine en le traitant d'inhumain, d'ingrat, de dénaturé, s'il persiste dans sa résolution. Jean essaye de se justifier. Exaspéré par la douleur, son père brise court, et disparaît. La mère, alors avertie, lui succède tout en larmes, et parle en termes si tendres que Jean se sent ému jusqu'au fond des entrailles. Il lui faut toute son énergie

#### 80 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

naturelle et le secours de la grâce, pour l'écouter sans fléchir. Mais en vain cherche-t-il, pour la consoler, à lui expliquer les motifs de sa décision: dans sa douleur, elle ne l'entend plus.

Jean laissa passer quelques jours sans renouveler sa demande; après quoi, jugeant le moment venu, il exposa de nouveau à son père les raisons qu'il avait d'entrer à l'Oratoire, et il le supplia de ne pas lui refuser une faveur sollicitée au nom de Dieu et de son salut. Vaine démarche. Isaac Eudes s'emporta derechef contre ce qu'il appelait une entreprise insensée, une chimère, l'effet d'une imagination montée, la marque d'un zèle indiscret; il lui reprocha la peine dont il l'abreuvait, en parlant de départ; il alla même jusqu'à le menacer des châtements sévères dont Dieu punit l'ingratitude et l'indocilité des enfants. Cependant la pauvre mère pleurait amèrement, et ses pleurs transperçaient le cœur de son fils, tout frémissant de les faire couler. La grâce fut plus forte que la nature: Jean ne succomba pas. Quand il eut conscience de l'inutilité de ses prières, croyant avoir suffisamment satisfait aux exigences du respect filial, et craignant, peut-être qu'un spectacle si attendrissant n'affaiblît sa résolution, il décida de partir au plus tôt. Effectivement, dès le lendemain matin, il quittait, la maison paternelle, sans dire adieu à personne, et se mettait en route pour Paris (1).

Résigné, mais abattu par les dernières émotions, Jean chevauchait tristement, la pensée et le cœur tout occupés des siens, quand, au bout de deux ou trois lieues, son cheval s'arrête court. Il le frappe, il le presse de l'étrier: vains efforts. Habitué à voir l'expression de la volonté de Dieu dans les moindres événements de la vie, il regarde cette

(1). Voir dans le P. MARTINE, pp. 26-29, le récit minutieux de cette pénible scène.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 81 -

étrange obstination comme un ordre de retourner à Ri, et d'obtenir à force d'instances la permission qu'il désirait. Il rebrousse donc chemin, et, une fois rentré à la maison, il se jette tout en pleurs aux genoux de son père, qu'il supplie de la manière la plus humble et la plus touchante de ne pas lui refuser plus longtemps la consolation déjà tant implorée. Isaac Eudes résiste toujours, il fuit même sa présence. Jean s'attache à ses pas, et, la nature et la grâce agissant enfin sur cette âme irritée, il remporte la victoire. Son père s'attendrit, le relève avec bonté, l'écoute avec calme réexposer brièvement les raisons qui le portent à quitter le monde, lui fait encore quelques observations, mais sans amertume, et, voyant à n'en plus douter que sa résolution est inébranlable, lui tient à peu près le langage suivant: « Je ne prétends pas m'opposer à votre vocation, si elle est de Dieu, ni à sa volonté: je sais que nous devons lui être soumis et que vous êtes plus à lui qu'à moi. Mais quand vous resteriez avec nous pour assister et consoler notre vieillesse, en seriez-vous moins à Dieu? Ne comprenez-vous pas qu'il nous est dur d'être ainsi « abandonnés, après tout ce que nous avons fait pour vous? »

Jean, ne voulant point aigrir à nouveau l'esprit de son père, ne répond que par quelques paroles. Il y fait entendre qu'il est lui-même désolé de cette séparation, et que, s'il s'éloigne, c'est par la conviction d'obéir à l'ordre de Dieu. « Eh bien », réplique le père, « si vous croyez que ce soit sa volonté, qu'elle s'accomplisse, je ne veux pas m'y opposer. » A ces mots, Jean tombe à genoux, et Isaac lui donne sa bénédiction, en demandant à Dieu de le combler de ses grâces et de lui servir de père, en quelque lieu qu'il lui plaise de le conduire; puis il se retire, brisé de douleur. Témoins désolés de ce dernier assaut, la mère et les autres

#### 82- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

enfants pleurent et sanglotent, comprenant, au calme de Jean, que tout est fini, et qu'il faut accepter le sacrifice, si déchirant qu'il soit.

Rarement une vocation fut aussi éprouvée. Tout ce que la douleur et l'autorité d'un père, tout ce que les larmes d'une mère, la cordiale affection de frères et de sœurs ardemment aimés, peuvent sur le cœur d'un jeune homme bien né, fut mis en œuvre pour triompher de la résolution de Jean Eudes. La nature plaïda éloquemment sa cause, mais la grâce l'emporta. Il eut la force de maîtriser les sentiments les plus vivaces du cœur humain et de s'arracher aux étreintes de sa famille.

Ainsi victorieux, notre jeune héros reprit sans tarder le chemin de la capitale, attristé à certaines heures au souvenir de l'affliction des siens, mais infiniment heureux d'être « sorti de cette terre d'Égypte, où il ne voyait qu'abomination(1). » Après une telle épreuve, celles que lui réservaient les accidents d'un long voyage dans une saison encore rigoureuse - on était à la mi-mars environ - et par des chemins incommodes, -ne comptaient guère à ses yeux: il les endura généreusement, réconforté par la pensée qu'il allait enfin se consacrer à Dieu, et trouver dans l'Oratoire un abri contre les dangers du monde.

Arrivé à Paris, il ne s'amusa pas à visiter les curiosités de la grande ville; il se dirigea tout droit vers la maison de ses désirs. Il y fut admis le jour même, 25 mars, fête de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge

(2). Par cette coïncidence,

(1). P. MARTINE, P. 129.

(2) « Benedicamus Jesum, filium, Mariæ et Mariam, matrem ejus », s'écrie le Y. P. Eudes dans son

Mémorial, après avoir noté cette coïncidence, «Laudemus et superexaltemus eos in sæcula. Bénissons Jésus, fils de Marie, et Marie sa mère; louons-les, exaltons-les à jamais. » Art. 10.

#### VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES. 8 3 -

Dieu voulait indiquer plus nettement encore, semble-t-il, qu'il l'avait choisi pour être l'instrument de ses miséricordes envers beaucoup d'âmes et leur appliquer les fruits du mystère de l'Incarnation (1).

La maison de l'Oratoire était alors située dans la rue Saint-Honoré. Tour à tour hôtel du Bouchage et hôtel de Montpensier (2), du nom de ses propriétaires, le P. de Bérulle l'avait acquise, en 1616, de Mme de Guise, quand l'extension de sa Congrégation l'eût forcé de quitter le faubourg Saint Jacques et l'hôtel du Petit-Bourbon, son premier berceau. Les bâtiments en étaient considérables et en bon état, avec un enclos suffisant. Établie dans un quartier commerçant, populeux et riche, où les premières familles de France avaient leur demeure (3), touchant au Louvre par son jardin, elle contrastait par le silence, le recueillement et les chants pieux qui y régnaient, avec le mouvement et le bruit des rues et des lieux avoisinants: cliquetis d'armes, tambours battant aux champs, voix des officiers, cris du peuple saluant de ses vivats son jeune souverain. Aussi ses habitants semblaient-ils placés là pour « être en spectacle à Dieu, aux

(1). C'est la date indiquée par le P. Eudes, dans son Mémorial, et non le 18, comme le portent les Annales de l'Oratoire, Ms. 623. Arch. nat. La coïncidence est vraiment remarquable. Sans doute on pourra dire que le P. Eudes qui eut toujours le culte de ces dates mystiques, l'avait préparée; mais il ne l'aurait fait que sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, et, d'autre part, des obstacles auraient pu surgir en route pour déjouer ses pieux calculs.

(2). L'hôtel du Bouchage avait été construit par Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, et agrandi par son frère le cardinal. Plus tard habité par la fille de Henri de Joyeuse, femme de Henri de Bourbon, duc de Montpensier, il s'appela hôtel de Montpensier. C'est de cette duchesse, mariée en secondes noces à Charles de Lorraine, duc de Guise, que le P. de Bérulle l'acheta, le 20 janvier 1616, au prix de 70,000 écus.

(3). Une étroite allée séparait la maison de l'Oratoire de l'hôtel de Saint-Pol. Dans les alentours habitaient MM. de Mortemart, de Souvré, de Sebomberg. Non loin de là, dans la rue Saint-Thomas du Louvre, se trouvaient l'hôtel de Rambouillet et l'hôtel de la Vieuville.

#### 8 4 - LE [VÉNÉRABLE] JEAN EUDES.

anges et aux hommes » : les fidèles y accouraient en foule, et la cour elle-même partageait cet élan.

Le P. de Bérulle reçut notre postulant avec beaucoup de bonté. De taille médiocre, mais bien prise et bien proportionnée, sa physionomie heureuse, son grand front, ses yeux vifs mais modestes, son visage tout empreint de douceur et de bonté, mais accusant une forte trempe de caractère, son air qui inspirait l'amour et le respect, tout, dans son extérieur, se réunissait pour lui attirer les sympathies de son nouveau supérieur. Sa conversation acheva de les conquérir. Il y parut ce qu'il était, un esprit solide, doué de sens et de jugement, avec une volonté droite et ferme, un cœur ardent au bien, tout embrasé de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le P. de Bérulle l'apprécia dès lors à sa vraie valeur et commença à fonder sur lui les plus belles espérances: ce serait, à n'en pas douter, un des meilleurs sujets de la Compagnie, qui en comptait déjà de si remarquables par leurs talents, leur piété, leurs vertus apostoliques.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### L'Oratoire de Jésus (1611-1623).

M. de Bérulle. - Fondation de l'Oratoire(1) Sa rapide extension.-Sa fin. - Son esprit. - Ses vertus, ses dévotions, ses fêtes.

On n'entre au noviciat d'une société religieuse que pour s'y former à son esprit, à ses vertus, à ses usages, à cela tendent tous les exercices de cette première phase de la vie commune. Si l'on écoute docilement les enseignements et les conseils des maîtres expérimentés qui président à cette éducation à la fois générale et particulière: générale, parce qu'elle se propose avant tout de faire vivre et régner Jésus-Christ dans les âmes; particulière, parce qu'elle s'applique à reproduire avec plus d'exactitude un des divers aspects de son humanité sainte ou de sa divinité ; si l'on suit fidèlement les méthodes prescrites, soit pour se défaire de ses défauts, soit pour donner à ses actes la direction spéciale et le genre de perfection exigés par l'institut; il se contracte alors des habitudes de penser et d'agir qui impriment à toute la personne une marque distinctive. Et cette marque, cette note, est d'autant plus accusée, d'autant plus caractéristique, que chez le novice l'application a été plus intense, la générosité plus grande, la volonté plus énergique, pour atteindre l'idéal tracé par la Règle. Les principes reçus,

(1). Pour tout ce chapitre, consulter, sans que nous l'indiquions de nouveau, Le P. de Bérulle et l'oratoire de Jésus, par l'ABBÉ M. HOUSSAYE; la Vie du Cardinal de Bérulle, par le P. CLOYSEAU; L'Oratoire de France, par le P. (aujourd'hui CARDINAL) ADOLPHE PERRAUD.

#### 86 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

les pratiques adoptées, constituent comme une seconde nature: ils deviennent l'âme de toute la conduite. C'est là un fait incontestable. Un autre qui ne l'est pas moins, c'est que la Société n'influe pas seule sur cette formation: les directeurs préposés à cette oeuvre fondamentale y ajoutent leur empreinte personnelle, surtout quand ces directeurs sont des hommes de haute valeur ou de sainteté remarquable; à plus forte raison, si, comme pour Jean Eudes, celui qui en a la charge est le fondateur lui-même. Il importe donc, avant de poursuivre ce récit, de se faire une juste conception de l'Oratoire de Jésus, de sa fin, de son esprit, de ses vertus, de ses pratiques; et c'est à quoi nous allons nous attacher dans ce chapitre. Mais, auparavant, commençons par retracer à grands traits les antécédents et la figure de son illustre instituteur, les circonstances qui amenèrent sa fondation.

Pierre de Bérulle naquit au château de Sérilly, le 4 février 1575, d'une ancienne et noble famille de Champagne. Son père était Claude de Bérulle, conseiller au Parlement; sa mère, Louise Séguier, tante du chancelier du même nom; il dut à son admirable sollicitude d'être formé dès l'enfance aux plus solides vertus. Fermeté de caractère, maturité précoce de jugement, mémoire facile et sûre, gravité de maintien et de démarche, piété vraie et pleine d'onction, telles sont les heureuses qualités que ses historiens relèvent unanimement en lui dès l'âge le plus tendre, et dont les maîtres des collèges de Boncourt, de Bourgogne et de Clermont (1), admirèrent le merveilleux développement. A sept ans, il fait vœu de virginité; à neuf ou dix ans, on le surprend levé au milieu de la nuit et priant Dieu à genoux;

(1). Les deux derniers étaient tenus par les PP. Jésuites. Pierre de Bérulle fit sa Rhétorique dans le premier, sa Logique dans le second.

#### L'ORATOIRE DE JÉSUS. 87 -

à douze ans, lors de la mort de son père, telle est sa soumission à la divine Volonté, et cette soumission il l'exprime avec tant d'éloquence, que, dans son deuil, sa famille en est toute consolée et ravie. Durant sa Logique, il disserte sur la dépendance des créatures vis-à-vis du Créateur tant dans leur être que dans leurs opérations, et l'élévation de ses pensées, la chaleur de son discours, persuadent à tous que l'Esprit-

Saint l'éclairé, l'âme et lui communique ces lumières dans l'oraison. Humble et fidèle serviteur de la Vierge Marie, il fait ses délices de balayer et décorer la chapelle de la congrégation des écoliers dont il est membre; et le soin qu'il y apporte, l'ingéniosité qu'il y déploie, inspirent de la dévotion à tous ses condisciples. Très fervent à l'égard de la sainte Eucharistie, il s'approche fréquemment de la table sacrée, mais après une longue et sérieuse préparation. Enfin, à dix-huit ans, il compose pour lui-même un petit Traité de l'abnégation intérieure, et son sage et dévot directeur, le chartreux Dom Beaucousin, l'estime si utile aux âmes, qu'il lui ordonne de le livrer à la publicité.

Qu'un jeune homme si heureusement doué et si fidèle aux dons de la grâce, eût formé de bonne heure le projet de se séparer du monde et de prendre Dieu pour l'unique part de son héritage, on n'en saurait être surpris. Ses relations avec les Jésuites, les Chartreux et les Capucins, semblaient d'ailleurs le prédestiner à la vie religieuse. Cependant, malgré trois tentatives qui témoignent de son zèle pour sa perfection, il n'entra dans aucun de ces ordres fameux, que leur ferveur et l'austérité de leur discipline recommandaient à sa foi et à sa piété. De l'avis même de deux directeurs très éclairés dans les voies intérieures(1), (1) Dom Beaucousin et le P. Magius, provincial des Jésuites.

#### 88 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il réserva sa liberté pour les desseins de la Providence. Ordonné prêtre le 5 juin 1599, après une retraite de quarante jours chez les Capucins de la rue Saint-Jacques, il est peu après nommé aumônier honoraire de la chapelle du roi. Mais, bien que jouissant de l'estime et de la faveur de Henri IV, il ne paraît que rarement à la cour. Il travaille à faire de nouvelles et éclatantes conquêtes sur l'hérésie, à laquelle il a déjà livré plus d'un docte et vigoureux combat; il s'applique à la conduite des âmes, dépourvues alors de directeurs prudents et instruits, sachant également respecter la liberté humaine et la liberté divine. Mis en renom par ses talents et par ses vertus, les évêchés de Laon, de Nantes, de Luçon, l'archevêché de Lyon, lui sont successivement offerts: à ces propositions il oppose un refus invincible.

Destiné à établir une nouvelle congrégation, M. de Bérulle prélude à cette mission par une autre œuvre, qui lui coûte peut-être plus de peines, exerce davantage sa patience, et devient pour lui la matière d'innombrables sacrifices: l'introduction en France des Filles de Sainte Thérèse, à l'instigation de la célèbre Mme Acarie (1) et de plusieurs personnages

(1) Née dans cette grande bourgeoisie parisienne, qui avait alors une situation si élevée et tenait de si près à la haute noblesse, femme d'un ligueur avoué et l'un des Seize, puis des Quarante, qui gouvernèrent un moment Paris, Mme Acarie (Barbe Avrillot) traversa, sans jamais y ternir la beauté de son âme, tous les écueils d'une vie exposée à bien des périls comme à bien des épreuves, s'élevant toujours et finissant par atteindre aux plus hauts sommets de la vie intérieure. Après avoir eu à lutter contre les circonstances les plus critiques, après avoir sauvé la situation d'un mari au caractère difficile, élevé six enfants, gouverné une grande maison, ravivé autour d'elle les pratiques de la vie chrétienne, après s'être épuisée dans toutes les œuvres de charité, et avoir rallumé les flambeaux de la vie du cloître à moitié éteints, à cette époque, dans la France des guerres civiles et religieuses, Mme Acarie, devenue la sœur Marie de l'Incarnation, disparut cachée sous l'habit du Carmel, en laissant derrière elle le parfum trop vite évaporé des plus hautes et des plus pures vertus. La sainteté héroïque d'une vie tout entière consacrée au devoir et à la plus austère piété l'a fait placer sur les autels. Mais sa réputation, très grande de son vivant et aussitôt après sa mort, a pâli devant l'éclat des grands noms qui la suivirent. Elle est peu connue en dehors des personnes pieuses et des Filles de sainte Thérèse. La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, par EMMANUEL DE BROGLIE, Préface.

#### L'ORATOIRE DE JÉSUS. 89 -

éminents par leurs lumières et leurs vertus(1). Ce qu'il se propose par là, comme eux, c'est sans doute d'ouvrir un asile aux âmes dont l'unique désir est de se sacrifier avec Jésus-Christ; mais c'est aussi de mettre la prière et la pénitence au service de la conversion des pécheurs et de la régénération du clergé, de

préparer aux futurs réformateurs du sacerdoce les secours à la fois les plus cachés et les plus efficaces, par ces veilles, ces jeûnes, ces oraisons, ces macérations de toutes sortes qui constituent la vie du Carmel. Il part pour l'Espagne au mois de février 1601, et ne revient qu'au mois d'octobre de la même année: laborieuse ambassade, où tout lui est obstacle, et les éléments, et les hommes, et l'opiniâtreté de ceux-ci plus encore que l'âpre rigueur de ceux-là. A son retour, nommé supérieur de l'Ordre en France, cette charge qu'il exerce jusqu'à la fin de sa vie, l'expose aux accusations les plus injustes, aux attaques les plus déloyales, mais, soutenu par l'amour et par l'intelligence des véritables intérêts de l'Eglise, il ne fléchit pas un instant sous ce long et formidable orage.

Cette fondation n'épuise ni son activité, ni son énergie; et, tandis qu'il se montre un vrai père pour les Carmélites, père par la tendresse et le dévouement, père aussi et surtout par la doctrine et la sainteté, il se prépare à jeter les fondements d'une société nouvelle, l'Oratoire (1611).

C'était peu, en effet, pour M. de Bérulle d'avoir, par l'établissement du Carmel, ouvert à tant d'âmes les voies de la plus haute perfection. Depuis sa jeunesse, une ambition plus vaste le pressait, celle de donner à Jésus-Christ des  
(1). Entre autres, S. François de Sales.

#### 90 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

prêtres dignes de ce nom: tâche immense, nul ne le savait mieux que lui. Ses relations avec les principaux évêques du royaume, ses rapports avec la cour, où se distribuaient les bénéfices, les voyages que lui imposait sa charge de supérieur, la renommée de sa vertu qui attirait naturellement vers lui ceux que désolaient les désordres du sanctuaire, tout avait successivement servi à lui découvrir les plaies profondes, invétérées, de l'Eglise de France.

Si la régularité était rentrée dans bien des cloîtres, si même la sainteté y fleurissait, si les Capucins, les Feuillants, les Minimes, menaient une vie digne de leurs héroïques fondateurs; si la Compagnie de Jésus offrait à tous les yeux l'exemple de grandes vertus protégées par une incomparable discipline; un trop grand nombre de couvents et d'abbayes n'en demeuraient pas moins livrés à une honteuse licence, et le clergé séculier, qui, sous la juridiction des évêques, a la mission de prêcher la doctrine du Christ et de conférer la grâce des sacrements, était presque partout déchu si bas, qu'on a peine à croire aujourd'hui à pareille dégradation. N'a-t-on pas taxé d'exagération des écrivains sincères, qui, témoins affligés de ce lamentable état de choses, en avaient essayé une vive et saisissante peinture?

Une ignorance universelle, les écoles presbytérales tombant en ruines, nulle étude sérieuse pour préparer à la réception des saints ordres, des jeunes gens élevés au sacerdoce dès là qu'ils pouvaient expliquer l'évangile de la messe et entendre le bréviaire, des prêtres baptisant sans faire aucune onction, bénissant des mariages sans en avoir le pouvoir, ne sachant même pas la formule de l'absolution, changeant, abrégeant, transposant à leur fantaisie les paroles du plus auguste des mystères; - plus de prêches, plus de catéchismes: partant dans le peuple l'oubli ou l'altération des vérités les plus nécessaires au salut, et le règne de la

#### L'ORATOIRE DE JÉSUS- 91 -

superstition; - des mœurs plus épouvantables encore que l'ignorance, à tel point que M. Bourdoise (1), un ami de M. de Bérulle, a pu écrire, outré, de douleur, que « tout ce qui se fait de plus mal dans le monde, se fait par les ecclésiastiques »; - nul zèle pour l'entretien de la maison de Dieu, des verrières défoncées, des autels à demi brisés, des statues mutilées, des ornements en lambeaux, des églises dépouillées, ruinées ou délabrées par les ravages des ans, voilà en raccourci le tableau désolant que présentait, à cette époque, la France religieuse et catholique.

Remédier à ces maux, à ces scandales, paraissait une entreprise au-dessus des forces humaines: tant elle se présentait hérissée de difficultés de toute sorte et pour ainsi dire inextricables. On ne pouvait la mener à bien, semblait-il, sans le concours de l'épiscopat. Or, si la France comptait des prélats de foi et de piété, qui s'efforçaient par leurs vertus et leurs œuvres de recouvrer le prestige que leurs prédécesseurs avaient perdu, beaucoup, il faut bien le dire, recrutés dans la noblesse et voués comme de force au service des autels, en passant brusquement des plaisirs de la cour aux austères devoirs du sacerdoce, apportaient à l'Eglise « les âmes les moins ecclésiastiques du monde ». Chez eux, mœurs et tenue répondaient à la vocation: plus préoccupés de leurs intérêts que des intérêts de leurs ouailles, ils fréquentaient la cour, ils prolongeaient leurs séjours à Paris, sans souci de la résidence, et laissaient leur clergé, dépourvu de direction, s'enfoncer de plus en plus dans le désordre. Quant aux premiers, vraiment dignes du nom d'évêques, des obstacles presque insurmontables entravaient

(1). Adrien Bourdoise, saint prêtre, qui établit la communauté de saint Nicolas du Chardonnet, où il apprenait aux ecclésiastiques à faire oraison et à remplir religieusement et ponctuellement les cérémonies de l'Eglise. Nous en reparlerons plus d'une fois à propos des séminaires.

## 9 2 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

vaient leur action: chapitres se considérant comme exempts et taxant d'attentats à leurs droits les moindres tentatives de réforme; simples prêtres échappant pour la plupart à leur autorité. Là était le grand mal.

Que faire donc? Car on ne pouvait laisser périr l'Eglise de France, sans tenter au moins de la sauver. Le moyen, le seul vraiment efficace, c'était de léguer à l'avenir des légions de prêtres instruits et vertueux, c'était d'ouvrir des séminaires. Mais, pour former des prêtres, il fallait des prêtres, et beaucoup: où les trouver? Tel était depuis longtemps l'objet des réflexions de M. de Bérulle. Témoin attristé des désordres du clergé, il ne cessait d'y chercher un remède, demandant, au ciel la lumière, à la terre des hommes de bonne volonté. Quand donc un apôtre surgirait-il pour se dévouer à cette oeuvre des œuvres? Il avait tout d'abord porté ses regards et ses espérances sur le saint évêque de Genève, puis sur César de Bus, l'instituteur de la Doctrine chrétienne, puis sur quelques disciples de saint Philippe de Néri; tous avaient décliné ses offres. Il ne lui restait qu'à prendre lui-même la direction de l'entreprise ou à renoncer à la voir jamais réalisée. Ses amis excitaient son courage: neveu du chancelier Séguier, il pouvait compter sur l'appui de la cour. Mme Acarie lui affirmait que la compagnie à laquelle il songeait, manquait à l'Eglise, et qu'il était dans les vues de Dieu qu'il travaillât à la fonder. La marquise de Maignelay (1) se jetait à ses genoux pour

(1). Charlotte de Gondi, fille du maréchal de Retz, duc et pair de France, nièce du premier cardinal de Retz, sœur de l'évêque, puis archevêque de Paris et tante du fameux abbé de Gondi, connu par ses aventures durant la Fronde et encore plus par ses célèbres Mémoires, avait été mariée à dix-sept ans au marquis de Maignelay, de la maison de Piennes. Trois ans après, elle était veuve d'une façon tragique, son mari ayant été assassiné par les ligueurs qui le soupçonnaient d'être en intelligence avec Henri IV. Restée seule avec deux enfants, au milieu du plus grand monde, et exposée à tous les périls, Mme de Maignelay se donna tout entière à la piété, aux bonnes œuvres et à l'éducation de ses enfants, dont elle s'occupa elle-même avec le plus grand soin. Chacun était obligé de respecter en elle une vraie « veuve chrétienne » et, si de Retz, dans ses Mémoires, se croit permis de l'appeler dédaigneusement « la bonne femme », Henri IV, qui s'y connaissait aussi bien que lui, l'appelait toujours la « sage Marquise », La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, par EMMANUEL DE BROGLIE, pp. 75-76.

## L'ORATOIRE DE JÉSUS. 9 3 -

obtenir son consentement. Afin d'en venir plus sûrement à bout, elle fit agir son frère, M. de Gondi, l'évêque de Paris, qui n'avait rien de plus à cœur que de voir fleurir la piété dans son diocèse. Mandé au palais épiscopal, M. de Bérulle présente ses objections: elles sont facilement réfutées, et l'ordre lui est joint de se soumettre. Aussitôt il tombe aux pieds du prélat, et, sollicitant sa bénédiction, se déclare prêt à exécuter tout ce qu'il lui commandera. Afin d'ôter tout prétexte à ses hésitations et à ses craintes, une

assemblée est convoquée. Composée de plusieurs docteurs éclairés et de quelques religieux d'expérience et de vertu, parmi lesquels le célèbre P. Cotton (1), un des amis et des admirateurs de M. de Bérulle, elle approuve pleinement, et le projet dont l'Eglise doit retirer de si grands avantages, et le choix de la personne, nul autre n'étant plus capable de le conduire selon les règles de la sagesse et de la prudence chrétiennes.

Encouragé par ces précieux témoignages, et aussi par celui du P. Romillion, supérieur et instituteur de l'Oratoire de Provence, notre saint prêtre commença, le 10 novembre, l'exécution d'un dessein tant de fois ajourné, avec MM. Bence et Gastaud, tous deux docteurs de la Faculté de théologie, et MM. Metezeau et Bourgoing, plus jeunes, auxquels s'était joint M. Caron, curé de Beaumont, au diocèse de Beauvais.(2)

(1) Pierre Cotton (1564-1626), célèbre Jésuite, confesseur de Henri IV et de Louis XIII, fut l'ami constant du P. de Bérulle, qu'il encourage à fonder l'Oratoire et soutint dans ses difficultés à propos des Carmélites et de ses ouvrages. Il mourut le 19 mars 1626, après avoir plus d'une fois souffert pour la justice. Sa Vie a été écrite par le P. J. D'ORLÉANS.

(2). Le P. Jean Bence (1611-1642), originaire de Rouen, était docteur en Sorbonne depuis onze ans. Homme d'une vertu exemplaire, il fonda un grand nombre de maisons de l'Oratoire, plus occupé, d'attirer par ses prières la bénédiction de Dieu sur ces maisons naissantes que de les fournir de revenus. - Le P. Jacques Gastaud (1611-1628), prieur de Saint-Jean de la Rochelle, official et grand vicaire de l'évêque de Saintes, travaillait depuis plusieurs années déjà à la réforme du clergé, ses charges et sa vertu lui donnant tout crédit pour cela. Il se dépouilla presque entièrement de ses titres et de ses biens en faveur de l'Oratoire. Mais blessé du refus du P. de Bérulle d'établir une maison à Niort, sa patrie, il s'aigrit contre son supérieur et se sépara quelque peu du corps de la Congrégation. - Le P. Paul Metezeau (1611-1632), natif de Dreux, homme de tête et de beaucoup d'esprit, plus recommandable encore par son zèle et sa piété, jeta un grand éclat sur l'Oratoire par ses prédications, et le fit appeler en divers endroits. - Le P. François Bourgoing (1611-1661), né à Paris et curé de Clichy, troisième supérieur de l'Oratoire, dont nous retrouverons le nom plusieurs fois dans cette histoire. - Quant à M. Caron, il ne persévéra pas dans son premier dessein.

#### 9 4 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Tous les six s'établirent rue Saint-Jacques, dans la maison dite anciennement Fief de Valois ou le Petit Bourbon: lieu silencieux et retiré, n'ayant pour voisinage que des couvents, et, d'un côté du moins, pour large et tranquille horizon, des champs à perte de vue. Le lendemain, solennité de saint Martin, le grand évêque des Gaules, se passa dans la prière et les saints entretiens. On y résolut de suivre dans ses grandes ligues le règlement de l'Oratoire de Rome, que l'on prenait pour modèle: on se lèverait à quatre heures, et, aussitôt après le lever, on ferait l'oraison en commun; on réciterait Prime au chœur, le matin; dans l'après-midi, les Vêpres; le soir, Matines suivies des litanies et d'une demi-heure d'oraison. On continua ainsi sans aucun changement dans le costume, et sans aucun office public. Toute l'occupation de ces vertueux ecclésiastiques était, au-dedans la prière et l'étude, au dehors les catéchismes, dans les environs de Paris et les confessions dans les paroisses de la ville. Une seule fois, ils sortirent tous ensemble pour aller à Saint-Denis offrir la Congrégation naissante à l'apôtre de la France; puis ils revinrent par Notre-Dame des Vertus (1), à Aubervilliers, pèlerinage préféré

(1). Voir ch. VI.

#### L'ORATOIRE DE JÉSUS. 9 5 -

de M. de Bérulle. Là ils se consacrèrent eux et leur œuvre à la Vierge Marie, la suppliant de prendre leur Société sous sa maternelle protection, et pour cela ils chantèrent devant son image les litanies composées en son honneur. Ainsi l'Oratoire était fondé, et la vie de l'oratorien dessinée dans ses grandes lignes.

Dès le mois de décembre, des lettres patentes autorisaient l'érection de la société à Paris et l'honoraient du titre de fondation royale. En même temps une supplique, rédigée par M. de Bérulle au nom



de la reine mère et de M. de Gondi, sollicitait du pape Paul V une bulle d'institution. On se flattait d'un prompt succès; la bulle se fit attendre près de deux ans. Il fallut dissiper les craintes soulevées par la conception de la congrégation nouvelle. « D'utilité douteuse, semblait-il, elle offrait le grave inconvénient de ne pas relever directement du Saint-Siège, à un moment où trop d'ecclésiastiques français, soutenus par la magistrature, se montraient si animés contre ses prérogatives et rêvaient, avec Richer, le syndic de la Faculté de théologie, une aristocratie épiscopale, destinée à ruiner l'autorité du Pontife romain. Puis, soumise aux évêques, n'était-elle pas exposée à des modifications successives qui en altéreraient l'esprit et la forme? Enfin, puisqu'elle prenait le même titre que les disciples de saint Philippe de Néri, pourquoi ne pas adopter leur Règle?» A toutes ces objections, et à d'autres encore, M. de Bérulle répondit victorieusement, et, par la Bulle Sacrosanctæ, Paul V approuva la Congrégation sous le nom de Congrégation de l'Oratoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ en France, marquant avec précision sa fin, son esprit, sa constitution essentielle; lui permettant de s'établir dans tous les lieux où elle serait appelée, du consentement des évêques; confirmant enfin M. de Bérulle

## 9 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

dans sa qualité de supérieur général, et l'établissant instituteur et premier supérieur, « avec pleine et entière faculté, puissance et autorité, de faire et exécuter toutes et chaque chose, que peuvent l'aire et exécuter tous les autres instituteurs des ordres approuvés, et tout ce qui est laissé au pouvoir de tous les supérieurs, même généraux, soit de droit ou par l'usage, soit par privilège ou autrement .»

La communauté du Petit-Bourbon avait dès lors un titre, une existence et des droits. Elle commença, le 15 août 1613, à célébrer des offices publics dans sa chapelle, trop étroite pour la foule qui s'y pressait, et ne tarda pas à essaimer par la France. Après Dieppe et La Rochelle, Orléans, Nantes, Tours, Lyon, toutes les provinces, la plupart des grandes villes, et même beaucoup de villes moins importantes, réclamèrent de ces pieux ecclésiastiques, qui, par le sérieux de leur prédication, la gravité de leur maintien, leur dignité et leur ferveur dans les cérémonies sacrées, conquéraient l'estime et la confiance des gens de bien. Les vocations se multiplièrent plus rapidement encore que les demandes de fondations, et telle fut bientôt l'affluence des sujets, qu'il fallut songer à se transporter dans des bâtiments plus considérables. C'est ainsi que, en 1616, l'Oratoire s'établit, au quartier Saint-Honoré, dans l'hôtel du Bouchage, où Jean Eudes, nous l'avons dit, fut admis le 25 mars 1623.

De tout ce qui précède, il ressort que le but de la nouvelle congrégation était avant tout la restauration de l'idée et des vertus du sacerdoce en France(1), et par là plus encore

(1) Bien ne fait mieux ressortir le dessein du P. de Bérulle, dans sa fondation de l'Oratoire, que l'esquisse qu'il en avait tracée, avant d'en assumer l'entreprise, alors qu'il cherchait de tous côtés un homme de Dieu pour la conduire à bonne fin. Nous la donnons à l'Appendice, Note IV, telle qu'elle se trouve écrite de sa main aux Archives nationales (Ms. 215).

## L'ORATOIRE DE JÉSUS. 9 7 -

que par sa soumission à un même supérieur, elle se distinguait nettement de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri (1) voué spécialement à l'apostolat des âmes et à l'apostolat de la science. A cette fin, M. de Bérulle commençait par former une élite, où revivraient dans toute leur pureté l'esprit et les mœurs du souverain Prêtre, pour se répandre ensuite sur le clergé des paroisses, soit par l'exemple, soit par la parole, soit surtout par la création des séminaires. Ses disciples, sans être des religieux, puisqu'ils ne se liaient par aucun vœu, tendraient cependant à la plus haute perfection en raison de leur sacerdoce. Prêtres, leur vie embrasserait toutes les fonctions sacerdotales, qu'ils s'efforceraient de remplir avec la dignité et la sainteté qu'elles demandent. Telle est bien, en effet, la fin assignée à l'institut par la bulle de Paul V (2) ; et telle était aussi la fin qu'esquissait pour Paris et ses faubourgs l'approbation royale, dans ses lettres patentes du mois de décembre 1611, confirmées le 2 janvier 1612, et enregistrées au Parlement le 4 septembre 1613 (3).

(1). Voir Appendice, Note V.

(2). « Leur premier et principal but », y est-il dit expressément, « est de s'appliquer totalement à la perfection de l'état sacerdotal; d'embrasser toutes les oeuvres qui conviennent essentiellement et en propre à l'état sacerdotal, et qui leur seront prescrites par l'ordinaire des lieux où ils seront établis, et non ailleurs; de se consacrer en outre à l'instruction des prêtres et autres qui aspirent aux ordres sacrés, en ce qui concerne non la science, mais l'usage qu'ils doivent faire de la science, les cérémonies, et les mœurs proprement ecclésiastiques. »

(3). Elle y représentait l'Oratoire comme « une congrégation de prêtres vivant en société, desquels le principal but était de tendre à la perfection de prêtrise selon son ancien usage et institution; instruire le peuple tant en la ville qu'ès faubourgs dicelle et autres villes du diocèse en la doctrine de Jésus-Christ; s'employer par l'ordonnance de leur évêque ès fonctions ecclésiastiques à quoi il les voudra occuper, prendre le soin et la conduite des bonnes oeuvres, qui leur seront commises par lui, et généralement faire ce que les prêtres de Jésus-Christ Notre Seigneur doivent accomplir en son Église, pour ne pas rendre inutile la grâce qu'ils ont reçue de lui, en l'état de prêtrise, »

## 98 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Rome avait seulement élargi cette conception première, un peu étroite, en permettant à M. de Bérulle d'établir le nouvel institut « dans toutes les autres cités, villes, terres et lieux où les évêques l'appelleraient. » Elle avait fait plus encore: elle lui avait accordé ce qu'il ne demandait pas, ce qu'il ne désirait pas. Sa supplique exceptait, en effet, des fonctions de l'Oratoire « celles qui regardent l'instruction de la jeunesse dans les belles-lettres, ou qui engageraient ses sujets dans les grades ou dans une juridiction temporelle ou contentieuse. » Tant il craignait pour ses disciples la dissipation presque inséparable de la direction des collèges; tant il appréhendait que le goût des belles-lettres ne diminuât en eux celui qu'ils devaient avoir pour l'Écriture sainte; tant il redoutait pour leur vertu les atteintes de la vanité, de l'ambition, de l'intérêt! Paul V n'avait pas tenu compte de ces exceptions, et M. de Bérulle, adorant la volonté, de Dieu dans celle de son vicaire, s'était soumis sans mot dire.

A la différence donc des ordres religieux qui se vouent plus spécialement les uns à la prédication, les autres à l'enseignement, d'autres à la solitude et à la vie contemplative, l'Oratoire n'excluait aucune des œuvres qui peuvent convenir à la vocation du prêtre. D'où il suit que tout prêtre, pourvu qu'il aspirât à la perfection du sacerdoce, pouvait et devait trouver sa place et son emploi à l'Oratoire, quelles que fussent ses préférences et ses aptitudes. (1)

(1). C'est ce qu'explique fort clairement M. de Bérulle dans une lettre à M. Jean Hugues Quarre, théologal du chapitre de Poligny, qui songeait à entrer dans la Congrégation et à l'introduire en Franche-Comté: « Nous différons des Jésuites, premièrement en ce qu'ils sont réguliers, et que nous ne le sommes pas, en sorte que plusieurs vertueux ecclésiastiques, qui ne se sentent pas appelés à la Religion, quoiqu'ils aspirent à la perfection qu'exige d'eux leur état, peuvent se retirer parmi nous, et rester tout ce qu'ils étaient. Vous, par exemple, Monsieur, vous pouvez demeurer chanoine et théologal, faisant les fonctions de vos charges dans Poligny, et ne laisser pas d'être toujours des nôtres. Il en serait de même d'un doyen, d'un curé; et cette ouverture qui met l'esprit de perfection dans le clergé, sans effort, sans violence, sans obliger de se séparer du corps des ecclésiastiques, n'est pas une petite utilité à qui saurait bien la considérer. » - Le P. Amelote, développe la même pensée dans la Vie du P. de Condren : (11<sup>e</sup> partie, ch. viii, p. 409). « Êtes-vous capable de grandes études? La Congrégation de l'Oratoire vous donnera du repos, des livres, et des chaires même pour enseigner. Aimez-vous la retraite? Elle a des maisons de silence et de solitude. Vous sentez-vous porté à la pénitence? Vous trouverez chez elle des exemples de l'abstinence des Chartreux. Le zèle de la maison de Dieu vous dévore-t-il le cœur? Elle vous donnera le choix des missions et des cures. Aimez-vous le chant et les cérémonies? Elle vous donnera un ministère de chanter dans un chapitre. »

cette multiplicité d'œuvres et de ministères dans lesquels l'Oratoire faisait profession de servir l'Eglise, découlait de sa conception même, de son étroite relation avec le sacerdoce, de sa liaison à Jésus-Christ considéré comme prêtre. (1) C'était là, en effet, sa note caractéristique, ce qui le distinguait nettement de tous les ordres ou sociétés religieuses

(1). Il faut entendre là-dessus le P. de Bérulle dans une de ses conférences. « Le même Dieu », dit-il, « qui a rétabli dans plusieurs ordres l'esprit et la ferveur de leur première institution, semble aussi vouloir procurer la même grâce aux ecclésiastiques et renouveler la perfection qui leur convient, et c'est pour recueillir cette grâce du ciel, pour vivre et opérer sous la conduite de Jésus-Christ même que nous sommes ici assemblés.

« L'état du sacerdoce exige deux qualités principales: premièrement, une très grande perfection, comme étant divin dans son établissement et dans son usage; secondement, une union particulière à Jésus-Christ, auquel nous sommes liés par ce saint ministère d'une manière toute spéciale et par un pouvoir si élevé qu'il ne convient pas même aux anges dans leur état de gloire.

« Nous devons donc reconnaître que le soin particulier d'aimer et d'honorer infiniment Jésus-Christ, doit être la première règle de cette Congrégation, et qu'entre toutes les saintes communautés qui édifient l'Eglise, elle doit se rendre éminente en ce genre.

« Ainsi nous porterons tous, par le devoir et l'esprit de cette institution, un honneur et un amour spécial à Jésus-Christ, comme des hosties immolées à son service, ainsi qu'il a daigné être pour nous la victime de propitiation; nous nous remettons entièrement entre ses mains, comme organes de son esprit et instruments de sa grâce; nous tâcherons d'exprimer parfaitement sa vie, ses mœurs, et de coopérer autant qu'il sera possible à ses œuvres et à ses desseins, considérant que l'ordre de la nature peut bien se conserver sans l'homme et sans son travail, mais non l'ordre de la grâce, qui nous est en quelque sorte commis; nous aurons un respect infini pour l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, et un soin de la propagation de son état; en un mot, nous travaillerons à être remplis de Jésus-Christ, à ne regarder et ne rechercher que lui, à être tout en lui par la grâce, comme il sera un jour tout en nous par la gloire. » Œuvres de Piété, cxcii.

## 100 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

antérieurs. Il ne connaissait d'autres règles que les règles du souverain Prêtre; il continuait, il achevait son oeuvre sur la terre. L'oratorien dépendait de lui dans tous ses actes, il le regardait, il l'imitait en toute chose, il se laissait envahir, pénétrer, transformer par son esprit et par sa vertu. Ce n'était pas seulement un état particulier du Sauveur, tels son silence, sa pauvreté, sa science, sa contemplation, qu'il se proposait d'honorer et de reproduire, il s'efforçait d'entrer dans l'universalité des sentiments du « Prêtre universel », et s'élevait par là à la plus haute perfection (1). Y a-t-il, en effet, après la sainte humanité de Jésus, rien de plus grand que le prêtre? N'est-il pas l'origine de toute la sainteté répandue dans l'Eglise, et comme Jésus se survivant à lui-même à travers les âges, et achevant par ses mains l'œuvre dont il a posé les fondements aux jours de sa vie mortelle? Lié au Christ, comme à son chef, il ne forme avec lui qu'un prêtre. Rendu participant de la même onction divine, cette participation le sépare du commun des hommes, de toutes les créatures, de lui-même, l'approprie à la personne du Verbe, le « conjoint », suivant l'expression de M. de Bérulle, à son humanité, le consacre avec elle et par elle à la gloire de l'auguste

(1). Voici comment le P. de Bérulle comparant le sacerdoce aux divers ordres religieux qui ont fleuri dans l'Eglise, établit sa supériorité sur tous. Ces ordres ont en des hommes pour fondateurs; ils sont spécialement voués à la profession permanente de telle ou telle des perfections évangéliques. Le sacerdoce, lui, est fondé par Jésus-Christ même, il est le premier des ordres, le plus essentiel, le plus nécessaire à l'Eglise; toutes les vertus évangéliques doivent être embrassées et pratiquées par le prêtre avec un égal zèle, un égal amour: là est sa vocation, là son devoir; cette obligation dérive de la force de son union avec Jésus-Christ. Les ordres religieux conduisent leurs sujets à la sainteté, par le moyen des vœux; l'ordre sacerdotal ne peut tendre à une sainteté moins haute; il s'impose donc la pratique fervente et assidue de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, mais au nom seul de cette consécration totale de l'homme à Jésus-

Christ qui fait toute son essence. Que le prêtre comprenne son excellence et sa grandeur, il s'efforcera d'atteindre aux cimes de la perfection. Cf. Œuvres de Piété, cxcii.

L'ORATOIRE DE JÉSUS. 101 -

Trinité. C'est donc à ce titre que, dans la Préface des règlements de l'Oratoire, le pieux fondateur convie tous ses disciples à une vie parfaite, assujettie, réglée, édifiante et laborieuse

Il s'ensuit « que le lien de cette Congrégation est la charité, et le dessein formé (par) tous ceux qui y sont appelés, de tendre généralement à la perfection de la vie évangélique ».

Profondément imbus de ces hautes et sublimes idées, les premiers disciples de M. de Bérulle - nous n'avons encore à parler que de ceux-là - y conformaient tout naturellement leur conduite. Voués par le nom même de leur Société à honorer et à reproduire la vie de prière du Sauveur, chacune de leur journée était une oraison perpétuelle. Au réveil, leur pensée se portait vers le Fils de Dieu, entrant dans le monde ou sortant du tombeau; elle s'y reportait vingt fois

(1). « Vie parfaite en ses intentions, ne recherchant que Dieu et non soi-même, ne prétendant que le ciel et non la terre, ne se réservant aucun droit qu'à posséder Jésus-Christ et appartenir à lui et à sa très sainte Mère, négligeant tous les autres droits comme s'ils n'existaient pas, et ne les conservant que pour l'intérêt de Jésus et de sa Mère; - Vie sujette en nos fonctions et exercices, n'agissant et ne s'employant que par la volonté d'autrui; - Vie réglée et exacte en l'observance des règlements par un esprit d'amour envers Dieu, et non par contrainte; - Vie sociale en humilité et douceur d'esprit, et en support charitable d'autrui, alter alterius onera portate.... non quæ sua sunt singuli considerantes; - Vie édifiante du prochain par modestie, humilité d'esprit et conversation exemplaire; - Vie laborieuse en ses exercices et occupations, contre l'oisiveté et l'inutilité; - Vie intérieure et élevée à Dieu; - Vie tout entière à l'honneur et à la glorification de la vie de Jésus, laquelle ils doivent exprimer en eux-mêmes; car il nous faut être et vivre en Jésus, puisque nous ne subsistons qu'en lui devant la face de Dieu.

« La vie parfaite regarde et adore sa vie divine; la vie sujette, sa vie assujettie aux bassesses de notre humanité et de tous les états et degrés de cette humanité jusqu'à l'enfance, la souffrance et la mort; la vie réglée regarde et adore sa vie réglée selon les heures et les moments ordonnés par le vouloir du Père et par le cours même de la nature; la vie sociale, sa vie avec les apôtres, la sainte Vierge et saint Joseph; la vie édifiante et laborieuse, sa vie exemplaire au milieu de la terre, ses labeurs et sa croix. »

102 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

le jour; elle les conduisait fréquemment au pied du tabernacle. Le temps de la méditation, de l'office, de la prédication, de la confession, leur paraissant trop court, ils allaient à toute heure, et jusque dans la nuit, visiter l'unique objet de leur amour; ils sollicitaient sa bénédiction avant de sortir, ils revenaient le saluer en rentrant; ils lui consacraient toutes leurs démarches. Son souvenir les accompagnait dans leurs études, dont il était le but et le principe, quelle qu'en fût la matière; ils les interrompaient pour l'adorer, l'aimer, s'offrir et se donner à lui, ils ne voulaient voir que lui en toutes choses. Voilà pourquoi, entre tous les livres, les saintes Écritures faisaient leurs délices, et, plus qu'aucune autre partie, le Nouveau Testament, « cette précieuse relique qui contient les paroles mêmes du Verbe de vie »; ils ne les lisaient qu'à genoux et tête nue. La conversation ne les distrayait point de cette divine occupation; pleine de sérieux, de recueillement, et d'un charme austère, elle honorait les entretiens de Jésus-Christ avec les hommes, elle resserrait les liens de la charité fraternelle, elle se passait à discuter un point de théologie dogmatique ou morale, un fait d'histoire, quelque texte sacré.

Tout du reste, à l'Oratoire, parlait du Verbe Incarné et s'unissait pour changer la vie entière en une incessante communion à Jésus-Christ. Quiconque entrait dans la Congrégation, était voué pour toujours à quelque état ou mystère de sa vie, qu'il devait honorer, soit par ses actions et ses emplois, soit par quelque exercice de piété. De même pour chaque maison de même pour chaque cellule. Celle-ci portait fixée au mur

l'image du mystère auquel elle était dédiée; un regard jeté sur cette image en évoquait le souvenir, et l'âme se renouvelait aussitôt dans ses sentiments d'adoration et d'amour. Ainsi consacrée, la cellule apparaissait comme la propriété, de Jésus, comme un lieu destiné à

#### L'ORATOIRE DE JÉSUS. 103 -

recevoir ses grâces et son esprit, à parler avec lui par l'oraison, ou à travailler pour lui par l'étude. L'ameublement, simple et pauvre, portait, avec les noms de Jésus et de Marie, l'empreinte de la couronne d'épines: mystiques armoiries, qui, en attestant les droits de suzeraineté de ces deux divines personnes sur l'Oratoire, rappelaient que le prêtre continue leur mission à travers le monde, et qu'il doit vivre avec elles dans les épines et sur la croix. La soutane dont on était vêtu, avertissait enfin d'enfermer « autant Jésus-Christ en son âme que le corps est enclos dans ce vêtement ».

Des exercices journaliers étaient prescrits pour entretenir et développer cette union entre le prêtre et son divin modèle. Chaque jour, étaient récitées ou chantées les litanies de Jésus avec les oraisons qui suivent; chaque jour, devait être dite avec une foi ardente cette courte, mais substantielle prière: «Faites-nous la grâce, nous vous en supplions, Seigneur Jésus, de célébrer sans cesse cette ineffable et divine vie du Verbe dans l'humanité, et de l'humanité dans le Verbe de vie. » Trois fois dans la journée, prosternée au pied du tabernacle, la communauté rendait à Jésus ses devoirs d'adoration, de charité, d'oblation sincère et totale.

Chaque année, était célébrée avec éclat « la solennité de Jésus », fête spéciale, qui rendait hommage à ses trois naissances, et l'adorait en tous ses mystères et en tous ses états. Tout autre culte, toute autre dévotion particulière à l'institut, se référaient à sa dévotion et à son culte: on fêtait les saints qui se recommandent par leur plus grande intimité avec lui: tels saint Siméon, sainte Anne la prophétesse, saint Joseph d'Arimatee, sainte Madeleine, et, pardessus tous, celle qui le porta dans ses chastes entrailles, la glorieuse Vierge Marie. D'ailleurs des liens étroits ne l'unissaient-ils pas avec le prêtre, comme elle enfantant,

104 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

comme elle offrant au Père éternel, comme elle donnant aux hommes le Verbe incarné, recevant d'elle, de toutes les grâces, celle qui approche le plus de la maternité divine, la grâce du sacerdoce? A ces titres, elle était l'objet d'insignes et perpétuels hommages. « Jésus et Marie », disait M. de Bérulle, « étant si étroitement liés ensemble, nous ne devons point les séparer dans nos dévotions. » Une fête spéciale était donc établie pour célébrer ses grandeurs. Ses litanies étaient récitées ou chantées tous les jours, et suivies d'une oraison qui relevait merveilleusement sa dignité de Mère de Dieu. Toute action un peu importante devait lui être offerte, comme une protestation de respect, d'amour, de filiale dépendance.

Ainsi l'oratorien ne vivait que de Jésus, que par Jésus, que pour Jésus; et cette union, ce commerce sublime, imprimait à tout son maintien, même dans l'isolement et la solitude, une gravité toute céleste, qui resplendissait surtout au chœur et à l'autel. Au chœur, psalmodiant ou chantant, il semblait abîmé en Jésus-Christ. A l'autel, pénétré de la grandeur de son sacerdoce et du sacrifice qui en est l'acte le plus élevé, oublieux de soi pour ne songer qu'à l'auguste victime de propitiation, à l'hostie de louange qu'il avait sous ses yeux ou qu'il tenait entre ses mains, il apparaissait plutôt comme un ange que comme un homme. Montait-il en chaire pour annoncer la parole sainte? Il s'y présentait comme l'ambassadeur du Christ, comme le témoin de Jésus, qui rapporte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. Il n'avait qu'une préoccupation: prêter à Jésus-Christ son esprit, son cœur, sa langue, pour éclairer et toucher les âmes; et voilà pourquoi il n'y montait, qu'après avoir prié et médité longuement devant Dieu le sujet qu'il devait traiter, qu'après avoir joint la mortification et la pénitence à la prière et à la méditation. Ne fallait-il pas qu'à un Dieu anéanti la chair,

elle aussi, protesta de sa soumission? Et quelle meilleure préparation à la prédication d'un Dieu crucifié, que le jeûne et la souffrance causée par de cruelles macérations? Aussi avec quelle attention recueillie on les écoutait, ces prêtres selon le cœur de Dieu; soit dans leur chapelle aux sermons du dimanche, du vendredi et des fêtes, et, les autres jours, aux instructions familières, aux grands et petits catéchismes, aux conférences dialoguées; soit hors de leur chapelle, dans les paroisses de Paris et des environs, où ils allaient prêcher et confesser avec la permission des curés! Et quels fruits ne retirait-on pas de leurs discours toujours pleins de doctrine, mais toujours simples et courts! Au confessionnal, ils considéraient Jésus-Christ dans les âmes, et les âmes en Jésus-Christ. En conséquence, ils se dépensaient pour elles avec les prévenances de la dilection la plus pure et la plus tendre, avec les ardeurs du zèle le plus fort et le plus éclairé, avec une humilité et une patience à toute épreuve.

Tels étaient l'esprit, les pratiques et les vertus des Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré et des autres Oratoires de province. On les retrouvait partout les mêmes: édifiant le peuple par leur éloignement du monde, leur piété, leur religion, leur amour de Jésus-Christ; portant au milieu du clergé le contagieux exemple d'une vie régulière et pure, le relevant à ses propres yeux par leurs paroles, l'entraînant par leur charité. Introduit dans ce milieu fervent, Jean Eudes allait y puiser des forces nouvelles pour sa vertu, un nouvel élan vers la sainteté. Ce sont ces progrès que nous allons essayer de retracer dans le chapitre qui va suivre, en mettant en relief l'influence profonde exercée sur lui par les personnes et les choses.

107 -

## CHAPITRE SIXIÈME.

### Institution et Solitude (1623-1627).

Retraite et vêtue. - Exercices de l'Institution: progrès spirituels du confrère Eudes. - Sa vénération pour le P. de Bérulle. - Ses débuts dans la chaire. - Derniers mois à l'Institution, son vœu de servitude. - Séjour à Aubervilliers: ordinations, solitude, étude de l'Écriture sainte; relations avec le P. de Condren. - Retour à Saint-Honoré.

Le postulant, à l'Oratoire, débutait par une retraite, où, il méditait, avec les principales vérités du salut, la grandeur et la sainteté de sa vocation. Un examen approfondi du passé, suivi d'un fidèle exposé des fautes commises et des grâces reçues, permettait à son directeur de décider en connaissance de cause s'il convenait ou non à la Compagnie. La retraite terminée, et la décision lui étant favorable, il revêtait, s'il ne l'avait déjà, l'habit de l'institut, c'est-à-dire la soutane longue et le reste du costume ecclésiastique: vêtue qui, avant, pendant et après, donnait lieu à plusieurs exercices, tracés de la main même du pieux fondateur, et où se révèle tout l'esprit de l'Oratoire. Sur le point de s'engager dans une vie nouvelle, le postulant se recueillait encore une fois pour l'envisager à la lumière d'En-haut, sonder son cœur, purifier ses intentions. Que prétendait-il? Que cherchait-il? Dieu, et Dieu seul, et l'accomplissement de sa sainte volonté par la pratique fidèle des règlements et des ordres de la Congrégation? Alors, qu'il avançât sans crainte dans le chemin ouvert devant lui. Sinon, qu'il ne

108 -

### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

passât pas outre, sous peine de choir de plus haut, et de s'exposer à une damnation éternelle(1).

Était-il fortement établi dans la résolution de se donner entièrement à Dieu, et de « conspirer avec Jésus-Christ à l'extermination de ses ennemis? » Il devait encore, au jour de sa vêtue, se placer dans trois états: dès le matin, dans une profonde humilité de cœur et une sainte confusion de ses fautes; au moment de la cérémonie, dans un total dépouillement du vieil homme, de l'homme de corruption et de péché, pour revêtir Dieu et son esprit, Jésus-Christ et ses vertus; après, dans une oblation et une consécration

immédiate des dons reçus à la très sainte Trinité, à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, à l'Ange et aux Saints, protecteurs de la Congrégation.

Jean Eudes entra en retraite sous la conduite du P. de Bérulle lui-même. De quelles faveurs spirituelles il fut comblé durant ces jours de solitude et de recueillement, doux et réconfortant repos après les luttes épuisantes qu'il venait de soutenir; de quelles lumières il fut éclairé sur sa voie nouvelle; quelles résolutions généreuses il forma d'y gravir les degrés de la plus sublime perfection; il est facile de le deviner, après ce que nous avons vu de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse. On se figure aussi la surprise, l'admiration, la joie, les élans de reconnaissance de son directeur, devant une âme si pure, prévenue de tant de grâces, et comme prédestinée à l'Oratoire par son ardent amour de Jésus et sa tendre dévotion à Marie.

Ravi de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait entendu du jeune postulant, durant ces jours de confidences et d'examen, et concevant de lui les plus hautes espérances, le P. de Bérulle ne différa pas de lui faire reprendre le

(1). Voir Actes à faire devant que d'être vêtu. Archives nationales, Ms. 215.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 109 -

costume ecclésiastique qu'il avait innocemment laissé, suivant l'usage général des aspirants au sacerdoce (1). Pour cela, il choisit, dans une pensée mystique, la fête de la Compassion de la très sainte Vierge (2), qui, cette année-là, tombait le 5 avril. Il donnait ainsi satisfaction à la piété de Jean, toujours attentif à placer ses démarches, principalement les plus importantes, sous la protection de cette bonne Mère; il lui présageait en même temps, peut-être par une illumination céleste et une vue anticipée de l'avenir, qu'il serait un homme de croix, destiné, comme Marie, à participer abondamment à la Passion et aux souffrances de notre divin Sauveur. En tout cas, Jean le prit de cette façon: il ne se regarda plus que comme une hostie vivante, qui ne devait respirer que pour se mortifier et pour souffrir.

Avec quelle docilité il se conforma avant, pendant, et après cette cérémonie, aux instructions de celui qu'il considérait à bon droit désormais comme son guide, comme son père; avec quelle componction de cœur il confessa ses fautes devant Dieu; avec quelle ardeur il s'associa à la parfaite et commune immolation de Jésus et de Marie; avec quelle allégresse il se dépouilla des livrées du siècle pour revêtir celles de l'Eglise; puis, une fois reçues la bénédiction et l'accolade du prêtre en marque de l'alliance

(1). Par un abus déplorable, les prêtres ne portaient guère le costume ecclésiastique en dehors des fonctions sacrées. Les évêques eux-mêmes paraissaient rarement en public avec la soutane violette et la croix, « comme s'ils eussent craint d'être reconnus parmi les gens de dévotion. » La parole est de Mgr Camus, évêque de Belley, dans son Homélie des désordres des Trois-Ordres, Paris, 1615. Quant aux simples clercs, souvent ils ne l'avaient pas même pour la réception de la tonsure. M. Olier, tonsuré. et bénéficiaire, ne prit la soutane que sur les conseils de saint François de Sales; M. Bourdoise, ayant commencé à la porter, dès qu'il fut tonsuré, se vit en butte aux plus méchantes railleries.

(2). Ou de Notre-Dame de la Pitié, suivant l'expression du V. P. Eudes, dans son Mémorial, Art. II.

(3). Nul doute que, en la circonstance, le prêtre fût le P. de Bérulle, comme l'affirme le P. de Montigny, T. 1, liv. 1, p. 35,

#### 110 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

divine, avec quelle reconnaissance et quel amour il se prosterna aux pieds des saintes images pour offrir les prémices de sa nouvelle vie! Son Mémorial nous en a conservé le souvenir ému dans ces paroles qu'il y inscrivit plus tard, le cœur encore débordant de joie: « Confitebor Domino, et exaltabo nomen ejus in æternum, quia induit me vestimentis salutis et indumento justitiæ circumdedit me. Tibi laus, Tibi honor, Tibi gloria, ô piissima Virgo Maria, in sæcula sæculorum. Amen. Je louerai le Seigneur, et j'exalterai son nom éternellement, parce qu'il m'a revêtu des ornements du salut, et qu'il m'a entouré du manteau de la

justice. A Vous louange, à Vous honneur, à Vous gloire, ô très bonne Vierge Marie, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! »

Par cet acte, Jean devenait membre de l'Institution ou Noviciat: l'Institution, mot admirablement choisi pour exprimer le travail de formation et de transformation, qui allait s'opérer dans le postulant et faire de lui un homme nouveau! L'Institution durait un an(1): les prêtres y portaient le nom de pères, les autres celui de confrères; et c'est ainsi que nous désignerons désormais notre jeune novice jusqu'à sa prêtrise.

La vie de l'Oratoire ayant pour fin l'adhérence de l'âme à Dieu et son union intime avec Notre-Seigneur, type idéal de la perfection sacerdotale, l'oraison en était l'exercice

(1). Voici en abrégé le règlement de l'Institution: La journée commençait à quatre heures du matin et ne finissait qu'à neuf heures du soir; elle se partageait entre l'oraison, la récitation en commun d'une partie de l'office divin, l'étude de l'Écriture sainte et du Catéchisme du Concile de Trente, la lecture de la vie des Saints ou d'autres ouvrages de piété, en particulier du Mémorial de Grenade, deux demi-heures d'exercice corporel, l'une dans la matinée, l'autre dans l'après-midi la promenade dans le jardin, quand le temps le permettait, et la conversation à la suite des repas.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 111 -

fondamental ; c'était là, comme à son foyer, que cette vie de prière venait s'alimenter chaque jour. Il importait donc d'y appliquer fortement les novices dès le début. Le P. de Bérulle n'y manqua pas à l'égard de son nouveau disciple. -« Il le forma d'abord », dit le P. Martine, « à la prière et à la méditation des vérités du salut. »

Or, à l'Oratoire, pour répondre à l'esprit « que le Fils de Dieu avait commencé de communiquer » aux premiers Pères, l'oraison devait se faire, « non par discours et imagination », parce qu'alors elle ne peut porter « sur des choses relevées », mais par une méthode plus générale, praticable en toutes sortes de sujets, si sublimes qu'ils pussent être. Une fois la vérité ou le mystère proposés, s'abaisser devant Dieu, confesser « son indignité et son impuissance à les approfondir par ses pensées, et se contenter de les regarder avec humilité pour les honorer et les révéler », jusqu'à ce qu'il plût à l'Esprit-Saint d'ouvrir l'intelligence et d'y répandre sa lumière, solliciter cette grâce de temps en temps, sans trop insister pourtant et sans devancer l'action divine, telle était la méthode recommandée par le saint fondateur. Vraie disposition de pauvre, qui, après avoir frappé à la porte, attend patiemment qu'on lui donne, puis recommence à frapper sans importunité, d'un cœur humble et pénétré de sa misère, puis attend de nouveau, comme abîmé devant la splendeur du riche qu'il implore; ou encore, vraie disposition d'esclave, prêt à recevoir les commandements de son maître et seigneur, et s'offrant à lui généreusement pour souffrir et accomplir tout ce qu'il jugera bon.

Mais cette oraison, « qui peut se faire dans la maladie aussi bien que dans la santé », où « l'esprit ne travaille point, et où il n'y a guère que le cœur qui soit occupé », n'était pas, malgré tout, le fait des commençants. Il ne

#### 112- VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

convient pas, en effet, qu'ils s'asseoient d'eux-mêmes à la table de l'époux; il leur sied d'attendre son invitation, et, jusque-là, de se placer au dernier rang. Voilà pourquoi, au début, le P. de Bérulle conseillait une voie plus basse, en recommandant toutefois de ne pas s'y attacher tellement qu'on n'en pût sortir, si Dieu y incitait. Cette voie, c'était la méditation, qui se partageait en trois parties:

1<sup>e</sup> La préparation, comprenant un acte de foi à la présence de Dieu, sans aucun mélange d'imagination, un acte d'offrande et de totale consécration de cet exercice à sa divine Majesté, un acte de



résignation à son bon plaisir relativement aux consolations et aux sécheresses, un acte d'entier abandon de ses facultés à l'Esprit-Saint, et de recours à la sainte Vierge, à l'Ange gardien, aux Saints;

2e Le corps de l'oraison, où, après s'être arrêté doucement au mystère ou à la vérité proposés et avoir reconnu ce que Dieu demandait de l'âme sur ce sujet, on passait aux actes de la volonté: adoration, action de grâces, oblation, respect et révérence intérieurs, contrition, résignation, patience, résolution, selon les cas. Méditait-on sur quelque point de la vie de Jésus-Christ, - et ce devait être l'ordinaire, à l'imitation de la sainte Vierge et des apôtres, quel que fût le mode d'oraison - les actes expressément recommandés étaient les suivants: un acte de donation de soi-même, un acte d'action de grâces, un acte d'amour, un acte de zèle, un acte de demande, auxquels on ajoutait ou retranchait, suivant les inspirations de l'Esprit-Saint, qui restait le grand maître;

3e Enfin la conclusion: on s'offrait à Dieu comme un pauvre pécheur, on lui demandait pardon de ses fautes, on le remerciait des grâces reçues, on le priait humblement de graver dans le souvenir, et de réduire en pratique ce qu'on avait trouvé de plus remarquable. En même temps,

INSTITUTION ET SOLITUDE. 113 -

on jetait un regard sur cette journée qui allait commencer, « afin de voir comment on la pourrait mieux passer que les autres ».

Telle était la méthode d'oraison conseillée aux débutants par le P. de Bérulle, et qui devait bientôt les introduire dans la voie plus haute et plus parfaite, à laquelle, selon lui, étaient appelés les membres de l'Oratoire de Jésus.

Certes le confrère Eudes n'était pas un débutant: il y avait déjà sept ou huit années qu'il pratiquait l'oraison de façon assidue, et qu'il en faisait ses plus chères délices. Mais, élevé et dirigé par les fils de saint Ignace, il y avait observé leur méthode d'un mécanisme plus compliqué, et, tout en respectant les attraites et les mouvements spéciaux de la grâce, peut-être avait-il surtout cherché, comme penché sur soi, à connaître les défauts qui déparaient son âme et les vertus dont il devait l'orner pour plaire à Dieu. La voie, qui maintenant s'ouvrait devant lui, plus simple, plus libre, plus directe, plus conforme, semble-t-il, au modèle donné par le Sauveur, et pour cela suivie par les anciens Pères, répondait mieux à ses secrètes aspirations. Il y prit un facile et puissant essor, sous la conduite de son habile supérieur.

L'oraison lui apparut dès lors comme « une participation de la vie des anges et des saints, de la vie de Jésus et de sa très sainte Mère », comme « une participation de la vie de Dieu même dans la très sainte Trinité; car, d'un côté, la vie des anges et des saints, de Marie et de Jésus, n'est qu'un continuel exercice d'oraison et de contemplation, puisqu'ils sont sans cesse occupés à contempler, glorifier et aimer Dieu, et à lui demander pour nous tout ce qui nous est nécessaire; et, de l'autre, les trois Personnes divines ont une vie tout occupée à se contempler et à s'aimer(1). »

(1). Le V. P. EUDES : Vie et royaume de Jésus, P. 11, ch. II, art. 11.

114 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Or, d'après la méthode oratorienne, ne sont-ce pas là les actes fondamentaux de cet exercice?

L'oraison devint donc et demeura pour lui un doux entretien, une sainte communication, une divine « conversation de l'âme avec son Dieu », où « elle le considère » et « l'admire dans ses ineffables perfections, dans ses mystères et dans ses œuvres »; où « elle l'adore, le bénit, l'aime surtout et le glorifie »; où « elle se donne et s'abandonne à lui, s'humilie à ses pieds à la vue de ses péchés et de ses ingratitude, puis le prie de lui faire miséricorde »; où enfin « elle apprend à se rendre semblable à lui en imitant ses divines vertus et perfections, et lui demande toutes les choses dont elle a besoin pour le servir et pour

l'aimer (1). »

A contempler ainsi Dieu en lui-même, ou dans l'œuvre de ses oeuvres qui est Jésus-Christ, et à ne rien voir que dans cette lumière, à s'unir, à communier en quelque sorte à leur vie par toutes ses puissances, le confrère Eudes goûta alors, et toujours, un indicible bonheur, une jouissance intarissable, en même temps qu'il se transformait insensiblement à la ressemblance de son divin exemplaire (2). Écoutons-le lui-même nous dépeindre avec émotion les merveilleux effets de l'oraison, tels qu'il les a ressentis

« L'oraison », nous dit-il (3), « c'est la félicité parfaite, c'est le bonheur souverain, c'est le paradis sur la terre! C'est dans ce divin exercice que l'âme s'unit à son Dieu qui est son centre, sa fin, sa souveraine béatitude! C'est là qu'elle le possède et qu'elle est possédée par lui! C'est là qu'elle lui rend ses devoirs, ses adorations, ses affections, et qu'elle reçoit de lui ses lumières, ses bénédictions, et mille témoignages de l'amour infini qu'il a pour elle! C'est là enfin que

(1). Le Y. P. EUDES : Vie et royaume de Jésus, P. 11, ch. 11, art. 4.

(2). Cf. P. HÉRAMBOURG, Liv. 11, ch. xx, pp. 200 et suivantes.

(3). Le V. P. EUDES: Vie et royaume de Jésus, P. 11, ch. 11, art. 4.

INSTITUTION ET SOLITUDE. 115 -

Dieu prend en nous ses délices, suivant cette parole : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes».

Non, rien ne lui était plus cher ni plus suave que ce saint apprenait par expérience commerce avec son Dieu. Il y apprenait par expérience « que les plaisirs parfaits ne sont qu'en lui seul, et que cent ans, mille ans des faux plaisirs du monde, ne valent pas un instant des douceurs qu'il fait goûter aux âmes qui se plaisent à converser avec lui » ; il l'estimait comme la souveraine béatitude de la vie chrétienne.

Si cet exercice constituait l'occupation exclusive d'une ou deux heures de la journée, l'esprit qui y présidait, s'étendait bien au-delà: pensées, sentiments, volontés, tout en était pénétré, animé, vivifié; tout se transformait en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. C'est donc sur Jésus-Christ que notre fervent novice avait le regard attaché dans toutes ses actions, à lui qu'il s'unissait pour leur donner une valeur, une dignité, proportionnée à la grandeur du Dieu qu'il honorait.

Récitait-il l'office divin? Il se regardait sans doute comme député par la création tout entière pour rendre à la suprême Majesté le culte auquel elle a droit, mais, en même temps, il songeait que, toute la religion étant renfermée « en un Dieu adoré et un Dieu adorant », nul hommage n'est agréé du Père, s'il n'a son origine au cœur du Fils, et, en conséquence, il joignait sa voix à celle de Jésus; il se donnait, il se livrait à lui, pour qu'il formât sur ses lèvres le cantique de louange et d'adoration.

Servait-il la sainte Messe? il ne lui appartenait pas encore, -puisqu'il n'avait pas reçu l'onction sacerdotale, de partager « l'honneur que la sainte Vierge a eu seule entre les créatures de produire et d'enfanter Jésus-Christ », mais il pouvait du moins s'associer et à la Vierge, et à saint Gabriel, et à saint Joseph, dans les services qu'ils ont rendus

116 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

à ce divin Sauveur durant les jours de sa vie mortelle; il pouvait offrir l'auguste sacrifice avec le prêtre et avec Jésus-Christ, et dans les mêmes intentions et dispositions; il pouvait enfin, victime vivante, s'immoler dans l'immolation de la victime trois fois sainte, et se consumer dans le feu de son amour.

S'agenouillait-il au banquet sacré(1). Il révérait, il adorait, il s'humiliait, mais surtout il aimait,

il désirait avec ardeur: car celui qu'il allait recevoir, c'était « la manne du désert, l'agneau de l'exil, le pain du voyage, l'hostie de propitiation »; et, après l'avoir reçu, le considérant en son âme, comme en un domicile où il disposait de tout en maître souverain, il se prosternait en esprit à ses pieds, et se répandait en adorations, en louanges, en remerciements, en tendres effusions d'amour, le priant d'opérer dans tout son être cette merveilleuse unité d'esprit, de volonté, de sentiments, qu'il a lui-même avec son Père.

Lisait-il l'Écriture sainte? A genoux et tête nue, il voyait sous ces caractères inanimés la Parole Éternelle qui veut éclairer les hommes; il regardait et vénérât le Nouveau Testament comme la relique la plus précieuse que le Sauveur nous ait laissée de lui-même, comme le dépositaire de ses secrets, la source d'où la vie s'épanche sur le monde.

Ouvrait-il un livre de piété? Bannissant toute curiosité et toute contention d'esprit, il n'y cherchait que les enseignements du divin Maître, dont l'auteur, à ses yeux, avait été l'organe, et il le suppliait de l'instruire, par cette lecture, dans la mesure où il jugerait convenable à son avancement spirituel.

De même aux examens du midi et du soir. Dans le

(1). A l'Oratoire, les clercs avaient trois communions régulières chaque semaine, le dimanche, le jeudi, le samedi. Le P. CLOYSEAU: Vie du confrère Odet de Saint-Gilles.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 117 -

premier, il adorait Jésus comme son chef, comme le vivificateur et le sanctificateur de son âme, le directeur et le guide de sa vie, en sa triple vocation au christianisme, au sacerdoce, à l'Oratoire; dans le second, comme le Juge des vivants et des morts, le souverain Prêtre auquel il devait confesser ses fautes, avant de les confesser à ses vicaires (1).

Il n'était pas jusqu'aux occupations les plus communes en apparence qui ne se changeassent, par cette méthode, en actes de haute vertu: travail intellectuel et manuel, repas, récréations, relations extérieures, sommeil, tout s'épurait, tout se surnaturalisait par un mouvement régulier et continu, entretenu, activé par les plus sages prescriptions.

Aussi notre jeune oratorien devenait-il, dans toute la vérité de l'expression, un homme de Dieu « homo Dei », un autre Christ « sacerdos aller Christus » (2). Dans ce milieu béni et sous son influence féconde, il avançait à grands pas dans les voies de la perfection évangélique par la pratique des vertus chrétiennes, spécialement des plus recommandées à l'Oratoire: telles, après les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, la pauvreté, la soumission à la divine Volonté, la patience et l'amour de la croix, la simplicité, la mortification. Les instructions de ses maîtres, les exemples de ses confrères, comme une bonne semence tombée dans un excellent fonds, suivant la comparaison du P. Martine, rapportaient en lui au centuple des fruits de grâce et de bénédiction. « On n'avait point encore vu dans cette maison de novice si fervent, ni si fidèle à travailler à sa perfection. Son exactitude à remplir tous les devoirs de son état, sa ponctualité à tous les exercices, son obéissance » cordiale, allègre, prompte, voilà, semblait

(1). On se confessait deux fois la semaine à l'Oratoire.

(2). Cf. Les Règlements de l'Oratoire dans les OEuvres complètes de Bérulle et les Vertus du V. P. Eudes dans le P. HÉRAMBOURG, Liv. II, passim.

#### 118 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il, son caractère distinctif; « les moindres observances de la règle étaient pour lui des lois sans interprétation, et les moindres signes de la volonté du supérieur un précepte indispensable. La mortification des sens, une humilité profonde, une rare modestie, un silence rigoureux, en un mot, l'assemblage des plus excellentes vertus, en firent bientôt un parfait modèle non seulement pour les novices, mais pour les anciens eux-mêmes », étonnés, ravis, des exemples qu'il leur donnait et dont

parfois leur faiblesse demeurait confondue heureux de posséder parmi eux « un si digne sujet »(1).

Il n'est donc pas étonnant que le P. de Bérulle le tint en particulière estime, et qu'il le traitât comme son fils de prédilection. Nul, à l'Institution, ne répondait mieux au dessein qu'il avait conçu, nul ne promettait pour l'avenir des fruits plus beaux et plus abondants. De son côté, le disciple regardait son maître avec cette vénération qu'on ressent pour les saints; il ne l'appelait que « son très honoré Père »; il n'en parlait qu'avec respect et une sorte de religion: c'était son « oracle, son prophète, son ange (2). » Aussi quelle attention il prêtait à ses paroles! avec quelle docilité il recevait ses avis et ses ordres! Comme il buvait ses enseignements, dans les conférences à la fois si doctes et si pieuses, que ce digne supérieur faisait à son jeune troupeau! Quelle douce jouissance il éprouvait à l'entendre discourir sur la perfection sacerdotale, but et raison de l'Oratoire! Il sortait de ces entretiens, le cœur tout brûlant d'amour, dévoré du zèle de sa sanctification, décidé à tous les travaux, à toutes les immolations, pour suivre Jésus-Christ. Afin même de s'animer plus efficacement dans la voie du bien,

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 28.

(2). Voir les PP. MARTINE, Liv. 1, p. 31; COSTIL, I, leurs, Liv. 1, p. 28 - HÉRAMBourg, Liv. 1, ch. 111, pp. 34-35.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 119 -

de tendre avec plus d'énergie vers l'idéal proposé à ses efforts, il tenait les yeux constamment attachés sur le P. de Bérulle, qui lui apparaissait comme l'image du Christ placée par Dieu sous son regard, pour qu'il pût en reproduire plus aisément les traits. Il regardait donc, et il admirait(1) ; et admirant, il imitait son humilité profonde et sa passion de l'abaissement, sa charité universelle et son zèle évangélique, sa stricte pauvreté et sa mortification rigoureuse, surtout sa patience, sa mansuétude, son imperturbable tranquillité d'âme, au milieu des contradictions que lui suscitaient le gouvernement des Carmélites, ses Élévations à Jésus et à Marie (2), et son livre des Grandeurs de Jésus (3). A son

(1). Lire dans le P. CLOYSEAUlt les admirables exemples de vertu que ce grand serviteur de Dieu donnait chaque jour à son entourage: toujours en quête d'avertissements sur ses défauts, se réduisant aux plus vils emplois, veillant sur tous les besoins même matériels de ses disciples, allumant dans leurs cœurs une ardeur toujours croissante à mourir à soi pour vivre à Jésus et pour Jésus, jeûnant souvent au pain et à l'eau et mangeant les restes de table, portant le cilice, usant de disciplines et de ceintures de fer, etc., etc.

(2). Le regard toujours fixé sur le mystère qui résume tous les autres, celui de l'Incarnation, le P. de Bérulle avait composé une formule d'élévation à Jésus-Christ, pleine des conceptions les plus hautes sur les rapports du Verbe incarné avec Dieu son Père et avec nous, et, selon son invariable coutume de ne jamais séparer la Mère de son divin Fils, à cette première élévation il en avait joint une seconde, dans laquelle il rendait hommage aux grandeurs de la très sainte Vierge et se vouait à son service. De cet écrit, approuvé par le P. Cotton et le P. Suffren jésuites, et communiqué seulement à quelques oratoriens et à quelques Carmélites, des copies infidèles circulèrent, qui suscitèrent toute une levée de boucliers contre leur auteur. C'est pour répondre à ces détracteurs que, sur les conseils de ses amis, il publia le Discours de l'Etat et des Grandeurs de Jésus.

(3). Le livre des Grandeurs de Jésus parut à la mi-février 1623, par conséquent quelques semaines seulement avant l'entrée du V. Jean Eudes à l'Institution. Le P. de Bérulle ne fut pas sans mettre entre les mains de ses disciples cet ouvrage, large exposé de sa doctrine dans ce qu'elle a de plus caractéristique et de plus élevé, méditations d'un penseur et d'un saint, où les lumières de la science et les considérations dogmatiques s'unissent aux contemplations amoureuses, aux affections d'une âme qui s'épanche en adorations, en louanges, en actions de grâces, en protestations d'entière servitude et d'inviolable attachement. Quel singulier plaisir le V. Jean Eudes goûta à le lire, on le devine assez: ce mélange de doctrine et d'affections allait si bien à sa nature! L'ouvrage se compose de douze discours. Le P. de Bérulle y raconte d'abord que l'unité, loi suprême de l'être et des opérations de Dieu, triomphe également en l'Incarnation: œuvre essentiellement une par la subsistance des deux natures divine et humaine dans l'unité d'une seule personne; œuvre unique, à laquelle tout se rapporte dans le monde de la nature, de la grâce et de la gloire. Puis, remontant jusqu'au Saint des Saints pour y contempler la résidence substantielle et

essentielle de la divinité du Père en la personne du Fils par sa génération éternelle, il contemple et adore ensuite la résidence substantielle et personnelle de la même divinité du Fils en son humanité par sa génération temporelle, et examine toutes les communications divines qui peuvent se réaliser et faire ressortir ce qu'il y a d'incomparable en l'Incarnation. Après quoi, s'emparant de ces paroles du Sauveur: « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde », il prouve la grandeur de cet amour par la violence qu'il fait à Dieu en l'abaissant jusqu'à l'homme, et par l'honneur qu'il fait à l'homme en l'élevant jusqu'à Dieu. Il termine, en exposant les trois naissances de Jésus, et en y rattachant tout ce que nous sommes et tout ce que nous pouvons être dans le temps et dans l'éternité. Cet ouvrage, approuvé par les plus hautes autorités, souleva, de la part d'un certain nombre de PP. Jésuites, d'ardentes polémiques, qu'il n'est point de notre sujet d'exposer ici.

Voir Le P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus, par l'abbé M. HOUSSAYE, et comparer avec ce qu'en dit le P. RAPIN, dans son Histoire du Jansénisme: on verra facilement de quel côté était la vérité.

## 120 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

contact intime et journalier, il s'embrasait d'un immense et pur amour pour Notre-Seigneur; il apprenait à ne vouloir que lui, à ne tendre qu'à lui dans ses pensées et dans ses actes, à ne parler que de lui, à ne voir que lui dans les personnes et dans les choses; il languissait du désir de le posséder éternellement.

Tant de piété et de vertu, joint à de grands talents naturels et à une science solide, prévinrent si bien le Père de Bérulle en faveur de son nouveau disciple, qu'il lui ordonna, dès cette même année 1623, d'annoncer en public la parole sainte, quoiqu'il n'eût encore reçu que les ordres mineurs. Cet excellent supérieur ne crut pas bon de laisser plus longtemps sous le boisseau une lumière qui semblait destinée par Dieu à éclairer l'Eglise. Le confrère Eudes commença donc à prêcher non seulement devant la communauté (1), et à la

(1). Cela ressort du texte du Mémorial, qui n'apporte aucune restriction. Ainsi l'ont entendu les biographes, sauf le P. Martine, qui limite cette prédication à la communauté.

## INSTITUTION ET SOLITUDE. 121 -

chapelle de la rue Saint-Honoré, mais dans Paris et la banlieue, partout où l'envoyait l'obéissance, soit seul, soit dans la compagnie et sous la direction d'oratoriens plus âgés. Conformément aux avis de son père et maître, il se regarda, dans cet emploi, comme le continuateur de l'œuvre de Jésus-Christ à travers les siècles, tâchant de s'en acquitter avec le même zèle et la même vertu, lui consacrant son esprit, son cœur, sa langue « pour devenir son organe, pour servir à ses saintes opérations et le faire glorifier ». S'il s'appliqua avec grand soin à l'étude des sujets qu'il devait traiter, il n'oublia pas néanmoins quel, lorsqu'il s'agit d'instruire, toucher et convertir, « la première disposition est celle de la charité et de l'oraison, et que celle de la science ne vient qu'après »; car c'est l'amour, et non la connaissance, qui attire et fait régner dans l'âme du prédicateur, qui met sur ses lèvres et engendre dans l'esprit de ses auditeurs le Seigneur Jésus. A la prière il joignit encore le jeûne et la mortification corporelle, convaincu de leur nécessité pour quiconque veut être un sauveur d'âmes. Mais c'est principalement sur la mortification intérieure, sur le renoncement à tout amour-propre, sur une intention pure et droite, qu'il travailla à établir sa prédication. Aussi fut-elle couronnée de succès: elle produisit parmi les fidèles d'admirables fruits de salut, et détermina des conversions surprenantes, présage certain des prodiges que sa parole opérerait un jour dans des provinces entières(1). C'est qu'il possédait dès lors cette éloquence pieuse qui pénètre, persuade, touche, entraîne. Air grave et modeste, voix mâle et onctueuse, mémoire excellente, facile et tenace, action et déclamation véhémentes, expressions pathétiques, admirablement appropriées aux sentiments qui l'animaient, voilà

(1). P. LE BEURIER, Liv. 1, p. 13.

autant d'heureuses qualités, qui, aux yeux de ses supérieurs et de ses confrères, lui promettaient de glorieuses destinées: il rendrait de grands services à l'Eglise, il jetterait un grand éclat sur l'Oratoire. Nous le verrons plus loin, ces espérances ne furent point trompées.

Ainsi s'écoula pour le confrère Eudes l'année de l'Institution, année féconde en mérites, en vertus, en progrès spirituels, heureux augure d'une éminente sainteté. Elle touchait à sa fin. Or, dans l'Oratoire, rien ne commençait, ni ne finissait, ni la semaine, ni le mois, ni l'année (1), sans placer le sujet sous le regard de Dieu. Il y avait pour chacune de ces circonstances des exercices spéciaux, tracés de la main du Fondateur: on y rendait ses devoirs à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, aux anges et aux saints, dans des élévations aussi pleines de choses que de sentiment; on y revoyait le passé, on y prenait de solides résolutions pour l'avenir. A l'Institution, ce n'étaient pas seulement les derniers jours qu'on employait à cela, mais le dernier mois tout entier. Rien de plus propre assurément à imprimer profondément dans l'âme, et pour la vie, les leçons reçues pendant cette année de formation; rien de plus efficace pour attacher fortement à sa vocation, et affermir dans la pratique des vertus auxquelles on s'était exercé. Le confrère Eudes, en cela comme en tout le reste, se conforma à la volonté de son supérieur, et il le fit avec d'autant plus de soin qu'il comprenait davantage l'importance de pareils exercices. On le vit donc chaque jour prosterné au pied du tabernacle, puis devant la Vierge et quelques autres saints,

(1). C'est ainsi que le premier et le dernier jour de chaque mois étaient consacrés à honorer le premier et le dernier jour de la vie de Notre-Seigneur. - On y pratiquait aussi la retraite du mois.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 123 -

prendre et renouveler les résolutions que le P. de Bérulle avait indiquées lui-même (1) -

Selon toute vraisemblance, c'est à cette époque qu'il faut placer le vœu de servitude qu'il fit à Jésus et à Marie (2) et dont il parle, en ces termes, dans la préface du Royaume de Jésus: « Et ce même jour encore (25 mars), vous m'avez accordé la grâce de faire le vœu de servitude perpétuelle à vous et à votre très sainte Mère. »

Le P. de Bérulle, qui mérita d'être appelé par Urbain VIII « l'apôtre du Verbe incarné », n'avait rien de plus à cœur que d'inculquer à ses disciples et aux âmes qu'il dirigeait, le culte d'honneur, de dépendance absolue, d'immolation totale qu'il avait voué à l'Homme-Dieu et à la très sainte Vierge. Il les invitait donc à honorer, c'est-à-dire à regarder et estimer les perfections et excellences de Jésus avec un sentiment de respect et d'abaissement proportionné à leur grandeur; à dépendre de lui comme de leur principe, à tendre à lui comme à leur fin, à renoncer à toute propriété, à tous droits sur leurs propres actions, à leur liberté même, pour se livrer entièrement à sa puissance et à sa souveraineté; et, semblablement, à s'offrir, à se donner à Marie, en qualité d'esclaves, pour reconnaître et révéler, avec sa dignité de Mère de Dieu, son élévation et son humilité

(1). Cf. Résolutions à prendre et à déterminer devant Notre-Seigneur et sa sainte Mère au dernier mois de l'Institution, Arch. nat. Ms. 215.

(2). Le P. Eudes en fait mention, dans la préface du Royaume de Jésus, immédiatement après avoir parlé de son entrée à l'Oratoire. Il paraît naturel que le P. de Bérulle, qui conseillait ce vœu aux âmes choisies et élevées en grâce, l'ait engagé à le faire, avant la fin de son Institution, qui se terminait le jour de Pâques 7 avril, anniversaire de sa vêtue. - On sait que ce vœu donna lieu aux ennemis du P. de Bérulle de l'attaquer vivement. La formule approuvée par un grand nombre de prélats et de docteurs, ne contient pourtant rien que de solide et d'orthodoxe; et le vœu lui-même n'est que la ratification, ou mieux la confirmation aussi efficace que possible des promesses baptismales. On peut en lire le texte dans les Œuvres complètes de Bérulle, Ed. MIGNE, pp. 626-631.

dans le mystère de l'Incarnation. Mais aux âmes d'élite, prévenues de grâces spéciales, et déjà avancées dans les voies intérieures, il proposait davantage. Il leur demandait de rendre par un vœu cette donation parfaite, perpétuelle, irrévocable.,

Ainsi fit le confrère Eudes au jour anniversaire de son entrée à l'Oratoire. Il se voua, il se dédia à Jésus et à Marie, en qualité d'esclave; il leur consacra pour toujours sa vie et ses actions, tout son être, s'abandonnant à toutes leurs volontés, à tous les effets de leur puissance, voulant n'appartenir qu'à eux, ne servir qu'eux, s'engageant à ne jamais révoquer par aucun acte formel cette donation sans borne et sans réserve, et les conjurant l'un et l'autre de lui faire part de leurs voies et de leurs miséricordes éternelles. Avec quelle héroïque fidélité il remplit ses engagements, hostie vivante et sainte, toujours offerte à Dieu, toujours prête à la souffrance, à l'immolation, à la mort, c'est ce que la suite de cette histoire montrera amplement.

Il semblait, après cette préparation, que le confrère Eudes pouvait affronter avec succès les divers théâtres de la vie apostolique: il n'y démériterait pas, il ne ferait qu'y grandir devant Dieu et devant les hommes en grâce et en sagesse, à l'exemple de son divin modèle; il serait un vaillant ouvrier de l'Evangile, en même temps qu'un serviteur fidèle, constamment, uniquement appliqué à plaire à son divin Maître. Mais, fondant sur lui de grands desseins, la Providence voulait qu'il se disposât au ministère sacré pendant deux années encore, dans la retraite et la solitude, à Aubervilliers.

Ce hameau(1), situé au nord-est de Paris, dans la plaine

(1). Ce hameau n'était d'abord que la maison de campagne d'un nommé Albert, Alberti villa, d'où le nom d'Aubervilliers: aujourd'hui, c'est une ville de plus de 15,000 habitants.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 125 -

qui s'étend entre Saint-Denis et la capitale, possédait depuis de longs siècles un sanctuaire célèbre (1), où Marie, sous le vocable de Notre-Dame des Vertus, aimait à manifester sa puissance et sa bonté envers ceux qui l'invoquaient dans leurs nécessités. Là accouraient, aux heures des dangers publics, des angoisses extrêmes, ou des graves entreprises, rois et princes (2), prêtres et magistrats, personnages illustres par la sainteté et par le génie, fondateurs d'ordres religieux (3), tous ceux qui avaient des grâces importantes à obtenir du ciel. Ils se prosternaient avec foi devant la statue miraculeuse honorée en ce lieu, et ils se relevaient avec l'assurance d'être exaucés par la maternelle providence de l'auguste Vierge. C'était, nous l'avons dit, le pèlerinage préféré du P. de Bérulle. Que de fois il s'y était rendu, soit seul, soit en compagnie de Mme Acarie, pour implorer les lumières et l'assistance d'En-haut dans l'établissement du Carmel et dans l'institution de l'Oratoire, ou pour protester à Jésus et à Marie qu'il ne s'y proposait rien d'autre que l'accomplissement de leurs desseins! Et n'était-ce pas là, nous l'avons dit encore, qu'au retour d'un voyage à Saint-Denis pour présenter ses premiers compagnons à l'apôtre de la France,

(1). Il n'y eut longtemps là qu'une petite chapelle avec un autel et une statue de la sainte Vierge. On en ignore l'origine: peut-être remontait-elle aux premiers siècles de l'Eglise. Les nombreux miracles, par lesquels Marie s'y plut à signaler sa présence, attirèrent bientôt une telle affluence de pèlerins, qu'il fallut l'abattre et la remplacer par une autre d'une belle architecture. C'est ce monument que, dans la nuit du 15 au 16 avril 1900, des mains sacrilèges ont odieusement profané et livré aux flammes: la piété des fidèles a en partie réparé ces ruines lamentables d'un sanctuaire si cher à nos aïeux.

(2). C'est ainsi que Louis XIII y venait souvent à pied pour remercier la sainte Vierge, ou solliciter sa protection dans ses entreprises; il le fit en particulier avant et après le siège de la Rochelle. C'est même à l'autel de N.-D. des Vertus qu'il fit vœu de construire le sanctuaire de N.-D. des Victoires.

(3). Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint J.-B. de la Salle et beaucoup d'autres. Saint Ignace de Loyola, au sentiment des Jésuites les plus érudits, assista à la procession de 1529, où toutes les paroisses de Paris vinrent supplier la sainte Vierge d'arrêter les progrès du protestantisme.

## 1 2 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il était venu supplier la Reine du ciel de les bénir et de les prendre sous sa puissante protection? Celui fut donc une bien douce joie de recevoir de Grégoire XV une bulle qui tranchait ses longs démêlés avec Gilles de Souvré (1), évêque de Comminges, et lui confiait à lui et à ses disciples le service de cette église (1624)(2).

Ce ne fut pas une joie moins douce pour le confrère Eudes d'y être envoyé à la fin de son noviciat(3), afin de s'y préparer, dans la solitude, à la réception des ordres sacrés et à la prêtrise. Charmé de ses rares talents, le P. de Bérulle voulait, en effet, le mettre à même au plus tôt de rendre à l'Eglise les services signalés que tous auguraient de ses débuts dans la vie apostolique.

On eût difficilement trouvé un séjour qui agréât mieux à sa piété. Vivant comme à l'ombre de ce sanctuaire vénéré, il méditerait à loisir, soit au pied du tabernacle ou du crucifix, soit devant la douce image de Marie, les engagements redoutables qu'il allait prendre. Si l'on n'eût consulté que ses sentiments, on aurait prolongé davantage le temps de sa préparation; on lui aurait donné plusieurs années, pour se remplir des enseignements sublimes des docteurs et des saints sur ces derniers degrés de la cléricature, et pour s'exercer à la pratique des vertus qu'ils exigent. Mais le P. de Bérulle, que l'estime et la confiance du roi députaient à Rome (19 août 1624-10 février 1625) pour y traiter

(1). En 1616, M. Gallemant, l'un des trois supérieurs français des carmélites, s'était démis de sa cure de N.D. des Vertus en faveur de la Congrégation de l'Oratoire. Mais Gilles de Souvré, en sa qualité d'abbé de Saint-Florent-lez-Saumur, qui lui assurait, prétendait-il, la nomination à cette cure, éleva des difficultés. La cause fut portée à Rome, où, en 1624 elle reçut la solution que nous venons d'indiquer.

(2). Date donnée par l'abbé Houssaye. Les Annales de l'Oratoire (Arch. nat. Ms. 623, p. 119) donnent le 3 février 1623, comme date de cette fondation.

(3). Voir plus loin ce que nous disons à propos de sa santé. Nous suivons ici le texte du P. Martine, et les autres semblent y concorder.

## INSTITUTION ET SOLITUDE. 1 2 7 -

du mariage d'Henriette de France avec Charles 1<sup>er</sup> d'Angleterre et de l'affaire de la Valteline, lui enjoignit, avant son départ, d'avoir à se tenir prêt pour les Quatre-Temps de décembre. Le confrère Eudes y mit toute son application, et la ferveur de sa préparation suppléa à ce qui lui parut manquer du côté du temps. A l'époque marquée, le P. Gibieuf, qui gouvernait l'Oratoire en l'absence du P. de Bérulle, ou mieux qui veillait à l'exécution des ordres de son supérieur, docilement reçus et fidèlement transmis, lui ordonna de se rendre à Séz pour y recevoir le sous-diaconat des mains de son propre évêque, M. Camus de Pontcarré.

L'ordination eut lieu le 21 décembre, fête de saint Thomas, apôtre, et, dans son Mémorial, notre Vénérable note, comme une grande faveur, qu'il ait ce jour-là commencé à réciter le bréviaire. C'est qu'à ses yeux la récitation de l'office divin était la plus grande et la plus importante action qu'un ecclésiastique eût à faire en ce monde, après la célébration de la sainte messe. N'est-ce pas, en effet, pour employer son langage, l'occupation continuelle des anges et des saints, l'occupation même de Dieu, qui n'en a point d'autre, les trois divines Personnes étant sans cesse appliquées à se louer réciproquement? Il en connaissait les mérites et l'excellence: il mit tous ses soins et toute sa dévotion à s'en bien acquitter..« Il en demandait très instamment la grâce à Dieu », rapporte le P. Hérabourg, « et la faisait demander par les autres; il l'obtint en effet. Et profitant tous les jours dans cette science des saints, à mesure qu'il avançait en âge, on peut dire qu'il devint un parfait adorateur du Père céleste en esprit et en vérité, comme Dieu le cherche, et comme Jésus-Christ le demande dans l'Evangile (1). » Aussi

(1) P. HÉRABOURG, Liv. II, ch. xviii, p. 166.



bien, il ne récitait jamais le saint office sans s'y être soigneusement disposé. Ne voulant pas tenter Dieu, il préparait son âme, suivant l'avis du Sage. Nous verrons plus tard, avec les hautes idées qu'il exposait aux prêtres sur cette matière, quelles pratiques il s'était dressées pour rendre cette préparation plus parfaite.

Dès lors aussi, considérant que cet ordre l'engageait plus particulièrement au service de Dieu et de l'Eglise, il pria chaque jour Notre-Seigneur, qui, descendu du ciel, s'était fait le serviteur de son Père et des hommes, de lui donner une part de plus en plus large à son esprit de servitude, selon cette parole: « Je suis venu pour servir, et non pour être servi. » Passé dans le domaine de l'Eglise, il se regarda comme n'étant plus à lui-même, mais à cette sainte épouse du Christ, et il n'épargna rien pour lui être utile dans la personne de ses enfants. Ayant souvent devant les yeux les symboliques cérémonies de son ordination, il travailla plus que jamais à se mortifier, à édifier le prochain par ses paroles et par ses exemples, à honorer Dieu et à le faire honorer en toutes manières.

De retour à Aubervilliers, le confrère Eudes se renferma de nouveau dans la solitude, pour y vivre plus que jamais avec Jésus-Christ, tout occupé à le remercier et à s'offrir à lui, pour être l'instrument de ses miséricordes aux jours marqués dans ses éternels desseins. Il espérait voir respecter à son égard la loi des interstices si sagement prescrits par l'Eglise entre les ordres sacrés: il aurait, de cette façon, sinon tout le temps qu'il souhaitait, du moins une année entière, pour se préparer à chacune des ordinations suivantes. Mais il comptait sans son supérieur, qui, désirant l'employer au plus tôt au ministère évangélique, avait décidé

(1). Cf. V. P. EUDES, Mémorial de la vie ecclésiastique: sur l'ordre de sous-diacre, pp. 390 et suivantes.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 129 -

de le faire ordonner diacre avant Pâques, et prêtre à la fin de l'année 1625. On le lui laissa clairement entendre dans une conversation particulière, où il exposait ses sentiments intimes, et le P. de Bérulle, à son retour de Rome, l'envoya à Bayeux, recevoir le diaconat des mains de M. d'Angennes. Malgré le peu de temps dont il disposait, Pâques arrivant le 30 mars, il s'y présenta admirablement préparé par de ferventes prières, de bonnes oeuvres multipliées, de sérieuses et incessantes réflexions. Servir le prêtre à l'autel, baptiser, prêcher, distribuer aux fidèles le corps et le sang du Sauveur, quelle participation intime à de divines et merveilleuses opérations! Et quelle sainteté éminente réclame un si auguste ministère! Pudeur, et chasteté, sobriété, fidélité et retenue dans les paroles, innocence de vie et pureté de conscience, telles sont les qualités demandées par l'Apôtre à ceux qui ont l'honneur d'y être admis. Telles étaient aussi celles que le confrère Eudes cherchait à acquérir, en méditant et les enseignements de saint Paul et ceux du Pontifical (1). Pénétré de son incapacité, et n'ayant de confiance qu'en la miséricorde de Jésus, il s'offrait sans cesse à lui, pour entrer dans l'esprit et dans les dispositions avec lesquels il avait lui-même exercé les fonctions du diaconat (2); il suppliait Marie de les lui obtenir, par sa puissante intercession.

Depuis cette ordination jusqu'aux Quatre-Temps de décembre, époque de sa prêtrise, neuf mois restaient. Il les passa dans une ferveur toujours croissante, consacrant la

(1). « Estote nitidi, mundi, puri, casti, sicut decet ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei, ut hæreditas et tribus amabilis Domini esse mereamini; soyez purs et chastes, comme il convient aux ministres du Christ et « aux dispensateurs des mystères de Dieu, afin que vous méritiez d'être l'héritage et l'aimable tribu du Seigneur, » Pontifical Romain.

(2). Cf. V. P. EUDES, Mémorial de la vie ecclésiastique: sur l'ordre de diacre, pp. 297 et suivantes.

majeure partie de ses journées à méditer les grandeurs du sacerdoce et les obligations qu'il impose, à

s'anéantir devant Dieu dans le vif sentiment de son insuffisance, à implorer du ciel les grâces dont il avait besoin pour devenir un digne ministre des autels(1). Réfléchissant, d'un côté, aux vertus requises par le Prophète de quiconque veut demeurer dans le tabernacle du Seigneur et reposer sur la montagne sainte, ou par l'apôtre saint Paul, dans ses Épîtres à Tite et à Timothée, de ceux qui sont choisis pour offrir des sacrifices; considérant, de l'autre, sa bassesse et son impuissance en face d'un mystère si auguste, « qui ne devrait être traité que par des hommes tout divins », il était saisi de frayeur, à la pensée d'être bientôt revêtu d'une dignité qui lui apparaissait comme infinie (2).

« Être prêtre », se disait-il, « c'est être un ange; le prêtre ne remplit-il pas sur la terre l'office de l'ange au ciel? N'a-t-il pas même une charge plus éminente, un pouvoir supérieur? Il devrait donc être plus pur qu'un ange, plus lumineux qu'un chérubin, plus embrasé d'amour qu'un séraphin. Être prêtre, c'est être un Dieu visible parmi les hommes, Dieu par la puissance et par l'autorité. Le prêtre forme un Dieu à l'autel, le prêtre forme un Dieu dans le cœur des chrétiens, il détruit le péché, il communique la grâce, il ouvre ou ferme le ciel, il chasse l'esprit infernal des corps et des âmes; et le corps mystique et le corps personnel de Jésus-Christ lui sont assujettis. Ne devrait-il pas en conséquence être revêtu de la sainteté, de la justice, de la charité, et des autres perfections de Dieu (3) »

Le confrère Eudes tremblait donc devant le sacerdoce,

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 35.

(2). P. DE MONTIGNY, T. 1, ch. 11, p. 38.

(3). Cf. Y. P. EUDES, Mémorial de la vie ecclésiastique: sur l'ordre de prêtrise, pp. 301 et suivantes.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 131 -

et, bien qu'il s'y préparât depuis cinq ans, il ne se croyait pas encore assez prêt, assez pur, malgré son incessante attention à corriger en lui des imperfections que l'œil des autres n'y pouvait découvrir (1). Toutefois, la crainte, fruit de l'humilité, ne diminuait en rien la confiance, fruit de l'obéissance et de l'amour, il voyait, à gravir ce nouvel échelon de la hiérarchie sacrée, l'accomplissement de la Volonté divine qui lui était marquée par celle de ses supérieurs, et il s'y acheminait avec une résolution, sans doute pleine d'humilité et de défiance de soi-même, mais aussi pleine d'un confiant et amoureux abandon en la bonté et en la miséricorde du Dieu qui l'appelait du fond de sa misère.

Il avait d'ailleurs, pour l'encourager dans cette voie, la parole du P. de Bérulle, qui ne le perdait pas de vue, et qui, malgré ses voyages et ses affaires multipliées (2), ne lui ménageait ni les conseils, ni les instructions. Il avait aussi, pour le conduire, les lumières d'un autre grand serviteur de Dieu, le P. Charles de Condren (3), qui, cette même année

(1). P. HÉRAMBOURG, Liv. 1, ch. 111, p. 36.

(2). Après avoir accompagné Henriette de France en Angleterre (juin-août 1625), il eut à traiter avec le légat Barberini l'affaire de la Valteline et des Grisons, puis par son sub-délégué, M. Louytre, à revendiquer son autorité sur les carmélites de France, remise en question par le monastère de Morlaix et l'évêque de Saint-Pol de Léon.

(3). Charles de Condren, fils d'un gentilhomme picard, fut tout d'abord destiné par son père au métier des armes. Beau, bien fait, apte à tous les exercices du corps, mais plus riche encore des dons de l'esprit et du cœur, il porta de bonne heure ses regards vers le sacerdoce, et son éminente piété autorisait ces saintes aspirations. La guérison soudaine d'une maladie des plus graves triompha des résistances de son père: il put suivre ses goûts. Devenu prêtre, après avoir hésité quelque temps entre les franciscains et les chartreux, il entra à l'Oratoire en 1617, à la suite d'une retraite faite sous la direction du P. de Bérulle. Il y apporta des trésors de doctrine et de grâce. Pénétré d'un immense amour pour Jésus-Christ, il l'adorait surtout en qualité d'hostie, de victime des hommes et de Dieu; et c'est à cette pensée maîtresse qu'il rapportait toute chose. Chargé de la fondation de Nevers, puis de saint Magloire (1621), rappelé à la rue Saint-Honoré en 1625, il succéda au P. de Bérulle en 1629.

1625, rappelé du séminaire de Saint-Magloire, vint résider à la maison de la rue Saint-Honoré, pour que ses confrères, et en premier lieu son supérieur, pussent goûter à loisir les délices de sa possession: le P. de Condren, dont saint Vincent de Paul disait « qu'il ne s'est point trouvé un homme semblable à lui », et dont sainte Jeanne de Chantal faisait ce bel éloge: « Si Dieu a donné à l'Eglise notre bienheureux Fondateur pour instruire les hommes, il me semble qu'il a rendu le P. de Condren capable d'instruire les anges » : merveille d'intelligence et de pénétration, de prudence et de discernement, de grâce et d'humilité; vertu consommée, image parfaite du Christ sacrificateur et victime. « Son nom », dit Bossuet, « inspire la piété » et « sa mémoire toujours fraîche et toujours récente, est douce à toute l'Eglise comme une composition de parfums.(1) » A l'Oratoire, tous s'étaient placés sous sa conduite et lui avaient confié les intérêts de leurs âmes, à commencer par le P. de Bérulle, heureux, lui pourtant si éclairé dans la science des saints, d'apprendre de son fils les mystères du ciel. « Le P. de Condren avait reçu », disait-il, « l'esprit de l'Oratoire dès le berceau »; et, dans la vénération qu'il professait pour sa personne, il allait jusqu'à se prosterner en passant devant la porte de sa chambre, pour baiser les vestiges de ses pas; jusqu'à écrire, à genoux et tête nue, ce qu'il lui entendait dire. Tous s'empressaient de même à ses conférences, également avides de sa parole: car c'était dans la parole que résidait la force de son talent. « La doctrine lui croissait dans la bouche », selon la vive expression d'un de ses biographes; « l'Esprit-Saint la lui fournissait avec une telle libéralité qu'il eût voulu parfois parler de Dieu nuit et jour; il semblait que les beautés du ciel fussent attachées

(1). OEuvres de Bossuet, Edit de Versailles, T. XVII, p. 577.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 133 -

à ses lèvres (1). » Le sacerdoce et le sacrifice de l'Homme-Dieu, voilà quelle était la matière habituelle de ses méditations, l'objet privilégié de ses études, le sujet qu'il se plaisait à développer devant les personnes qui conversaient avec lui, toutes les fois qu'il en avait l'occasion; il y trouvait les plus pures et les plus douces jouissances, en même temps qu'il ravissait ses auditeurs par la sublimité de ses vues et la piété de son langage.

Notre Vénérable qui, cette année 1625 et les deux suivantes, vécut auprès de lui, put l'entendre et l'entretenir souvent, principalement à la veille de son ordination; car, au témoignage du P. Martine, et ce témoignage est confirmé par l'histoire, le P. de Bérulle, vu les grandes affaires dont il était chargé dans l'Etat, avait remis au P. de Condren le soin de cultiver les jeunes sujets de l'institut (2). L'on devine dès lors quels grands avantages il retira de ce saint commerce pour sa préparation à la prêtrise. Il se pénétra profondément de l'esprit et des maximes de cet homme de Dieu, qui n'étaient que l'esprit et les maximes de l'Oratoire portés à leur perfection; il tâcha spécialement de s'assimiler ses hautes connaissances et ses sublimes idées sur le sacerdoce de Jésus-Christ. Nous avons dit son culte, sa vénération pour le P. de Bérulle; ce culte et cette vénération n'étaient pas moindres pour le P. de Condren. Il en parla toujours comme d'un homme favorisé des plus grandes lumières, gratifié d'une divine intelligence de nos mystères, et pour lequel les questions les plus ardues de la théologie n'avaient plus de secrets (3). « On n'a point connu », répétait-il souvent,

(1) P. CLOYSEAU, Vie du P. de Condren, ch. 111, p. 216.

(2). P. MARTINE, Liv. 1, p. 30.

(3). Tel était aussi le sentiment de M. Olier : « Comme on remarque dans la théologie que la lumière des anges est de telle nature, que les anges inférieurs ne pourraient point porter sans miracle l'étendue de la lumière des anges supérieurs, ainsi en était-il de sa lumière au regard du reste des esprits... On disait seulement, en quittant ce grand homme: Oh! que cela est admirable! Que bienheureux sont ceux qui recueillent les miettes qui tombent de cette table céleste! » FAILLON, Vie de M. Olier, P. 1, Liv. IV, p. 150.

« les trésors cachés dans ce grand serviteur, de Dieu; sa profonde humilité en a dérobé la plus grande partie aux yeux du public » (1) ; ou bien encore : « Ce que l'on a vu de cette grande âme était peu en comparaison de ce qu'elle était en effet; on n'en a pas connu la millième partie; voilà pourquoi les gens du monde ne l'entendaient pas. Pour moi, je crois qu'il n'a guère été moins éclairé dans les mystères de la religion que les Apôtres » (2). Aussi voulait-il que, dans sa Congrégation, on en lût tous les ans la vie au réfectoire, afin de profiter de sa rare doctrine et des exemples de son éminente sainteté.

Ainsi disposé, le confrère Eudes fut ordonné prêtre à Paris, le 20 décembre 1625, samedi des Quatre-Temps. L'ordination eut lieu, dans la chapelle de l'archevêché, par les mains de M. de Boivin, coadjuteur d'Avranches (3). Qui pourrait dire les sentiments de son âme durant cette cérémonie? Aux approches de ce grand jour, il avait, pour ainsi parler, ramassé toutes ses forces, afin d'attirer en lui la plénitude de l'Esprit-Saint. Mais, à ce moment, sous l'effusion de ce même Esprit, ses désirs, ses affections, ses protestations redoublèrent d'intensité. Combien de fois il adora Jésus-Christ, comme l'auteur d'un si auguste sacrement et la source des grâces qui y sont renfermées! Combien il fit d'actes de soumission à tous les desseins qu'il avait formés sur lui!

(1). Le P. Martine, Liv. 1, p. 31. - M. Olier exprimait la même pensée sous cette forme imagée: « il n'était qu'une apparence et une écorce de ce qu'il paraissait être, étant au dedans tout un autre lui-même, étant vraiment l'intérieur de Jésus-Christ et sa vie cachée; en sorte que c'était plutôt Jésus-Christ vivant dans le P. de Condren, que le P. de Condren vivant en lui-même. Il était comme une hostie de nos autels: au dehors on voit les accidents et les apparences du pain, mais au dedans, c'est Jésus-Christ. » FAILLON, Ibid.

(2) P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 28.

(3). Il remplaçait M. de Gondi, premier archevêque de Paris

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 135 -

Quelle gratitude, quels remerciements il lui adressa pour toute la gloire qu'il avait procurée à son Père par l'établissement de cet ordre! Comme il s'humilia dans la vue de sa misère et dans la reconnaissance de tant de bienfaits! Avec quelle confiance, avec quelle dévotion, il invoqua ensuite son incomparable Mère et Maîtresse, la très sainte Vierge, la suppliant, la conjurant, elle, la Mère du souverain Prêtre Jésus et de tous les prêtres de l'Eglise, de lui obtenir, en ce moment solennel, l'esprit du divin sacerdoce de son Fils et toutes les grâces nécessaires pour en remplir dignement les graves obligations. Ce sont là les secrets de son humilité. Nous en retrouverons toutefois les échos dans les pratiques qu'il conseillera dans la suite aux clercs qui se disposeront sous sa direction à recevoir le sacerdoce (2).

Ses souhaits furent exaucés par delà ses espérances. L'Esprit-Saint descendit en lui avec la plénitude de ses dons: fleuve aux eaux débordantes, qui devait un jour se déverser sur une multitude d'âmes pour les purifier et les féconder, pour produire en elles des merveilles de conversion et de sainteté. Cette plénitude se manifesta tout d'abord dans la célébration de sa première messe, le 25 décembre suivant. Ce fut en effet, dans la nuit de Noël, qu'il eut ce bonheur, et, circonstances bien douces, à un autel dédié à la très sainte Vierge, parmi ses Frères, dans l'église de la maison Saint-Honoré!(3) Comment redire sa piété, sa religion.

(1). P. MARTINE, Liv. I, p. 36.

(2). Cf. V. P. EUDES, Mémorial de la vie ecclésiastique: sur l'ordre de prêtrise, pp. 301 et suivantes.

(3). Commencée en 1621, puis arrêtée en 1623, puis reprise, la construction de cette église avait été de nouveau interrompue en 1625, et pour longtemps, puisque les travaux n'en recommencèrent qu'en 1640, pour être achevés en 1750, date de sa consécration. En 1625, il restait à faire trois travées de longueur, la voûte de la croisée jusqu'au portail inclusivement. C'était une église renaissance, avec pilastres d'ordre corinthien, voûtes cintrées, architraves, frises et corniches saillantes, croisées ou arcades au-dessus de la corniche, tribunes régnaient au pourtour et fermées de balustres par devant. Il y avait huit chapelles latérales : Quatre du côté de l'Evangile, dédiées, la première à la Passion de Notre-Seigneur, la deuxième à

St-Madeleine, la troisième à la Nativité, la quatrième à l'Adoration des Mages; quatre du côté de l'Épître, dédiées, la première à la Ste Vierge - c'est dans cette chapelle que le P. Eudes célébra sa première messe - la seconde à Notre-Seigneur dans le désert, la troisième à la divine Enfance de Jésus, la quatrième à la Résurrection. Une décision impériale de 1811 a affecté cette église au culte protestant, et elle a conservé depuis cette destination, déparée d'ailleurs par les aménagements qu'elle a dû subir. Cf. L'Église de l'Oratoire Saint-Honoré, par le P. INGOLD.

### 136 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

son recueillement, sa modestie, durant cette grande action? A le voir, on l'eût cru transporté dans le ciel, au milieu de toute la cour céleste, au pied du trône de la Majesté divine. Embrassé d'amour, ravi d'admiration, plus semblable à un séraphin qu'à un simple mortel, il ne pouvait contenir son émotion et ses larmes, à la pensée que le Dieu de charité, le Verbe adorable fait chair pour le salut des hommes, daignait s'incarner entre ses mains, au même temps où il avait voulu naître et se trouver pour la première fois entre les bras de la bienheureuse Vierge Marie (1). Comme il se donna alors sans réserve à Notre Seigneur, pour exprimer dans sa personne et dans sa conduite une copie exacte et vivante de ses vertus, entrer dans ses desseins, épouser ses intérêts, ne plus respirer que pour sa gloire, à l'exemple de l'Apôtre, ce qu'il considérait comme l'âme du sacerdoce et la fin de la Congrégation de l'Oratoire (2). Telles furent les consolations qui l'inondèrent dans cet instant béni, telle la profusion de grâces dont il y fut comblé, qu'il ne l'oublia jamais. Les vives lumières qu'il y avait reçues sur l'excellence et la grandeur de cette action, loin de diminuer ou de s'éteindre, ne firent que croître avec les années. Aussi avait-il coutume de dire qu'il faudrait trois éternités pour offrir dignement le saint sacrifice: la

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 36.

(2). P. MARTINE, Liv. 1, p. 37.

### INSTITUTION ET SOLITUDE. 137 -

première pour s'y disposer, la seconde pour le célébrer, la troisième pour en rendre de justes actions de grâces (1). D'autre part, il y goûta toujours les mêmes délices spirituelles, il y trouva toujours une source jaillissante des plus précieuses faveurs. Mais toujours aussi il se tint à l'autel, il s'approcha de l'adorable victime, avec une foi si vive, une dévotion si respectueuse, un amour si ardent, que son visage en paraissait tout en feu. A l'onction de sa voix, à la gravité de sa démarche, au soin avec lequel il accomplissait toutes les cérémonies, à sa rare modestie, aux larmes abondantes qui coulaient de ses yeux, on sentait que Jésus lui était présent, et qu'il était présent à Jésus: édifiant spectacle, qui remuait profondément le cœur des assistants et les remplissait des plus tendres sentiments de foi et de piété (2).

Après ces jours de joie, passés au milieu de ses confrères, dans un commerce plus intime avec les PP. de Bérulle et de Condren, le P. Eudes dut regagner Notre-Dame des Vertus. Depuis un an, il souffrait d'une infirmité corporelle qui l'empêchait de travailler extérieurement (3); ordre lui

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 30.

(2). P. MARTINE, Liv. I, p. 37.

(3). C'est ainsi que s'exprime le P. Eudes dans son Mémorial. Voici le texte: « Les années 1625-1626, Dieu m'ayant donné une infirmité corporelle, qui m'empêchait de travailler extérieurement, il me donna ces deux années pour les employer en la retraite et pour vaquer à l'oraison, à la lecture des livres de piété et à d'autres exercices spirituels, etc. » Ce qui n'est pas très conforme à ce qu'ont écrit les PP. Martine et Costil. D'après le premier, on l'envoya à Aubervilliers dans un double but: pour s'y préparer à ses ordinations et « en même temps pour rétablir sa santé, qui s'était un peu dérangée par sa trop grande ferveur durant son noviciat à ST-Honoré. » D'après le second, qui s'appuie sur une parole du Vénérable à ses confrères, rapportée par le P. Finel, il avait été envoyé par ses supérieurs à Notre-Dame des Vertus « pour se remettre de quelques infirmités qu'il avait eues à Caen. » Le P. Hérain le fait envoyer d'abord à Caen, pour le rapprocher de son air natal, puis à Aubervilliers. En résumé, tout cela est assez obscur. Il semble donc meilleur de s'en tenir à l'affirmation du V. P. Eudes quelque imprécise qu'elle soit. Peut-être même pourrait-on en inférer qu'il ne vint à Aubervilliers qu'en 1625, après son sous-diaconat. Quant à

l'hypothèse du P. de Montigny, qui attribue son mauvais état de santé à ses mortifications excessives, avant son entrée à l'Oratoire, nous ne pouvons l'admettre, bien qu'elle se rapproche des paroles du P. Costil; car elle s'accorde mal avec ce que nous savons des mortifications du V. P. Eudes à Aubervilliers, et jusqu'à l'âge de quarante ans. Puis, le P. de Montigny semble croire les pratiques crucifiantes interdites, ou peu en usage à l'Oratoire. La vérité est que disciplines, haïres, cilices y étaient fort usités: les exemples du P. de Bérulle, du P. de Condren et de bien d'autres, sont là pour l'attester.

### 138 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

était donné de vaquer à son parfait rétablissement. Il utilisa ce repos, comme il avait déjà fait, à amasser des trésors de doctrine et de science ascétiques, à fortifier en lui la vie de l'esprit, malgré les défaillances du corps (1). En effet, durant ces deux années de solitude plus intérieure encore qu'extérieure, le P. Eudes s'appliqua d'abord à l'oraison mentale, suivant les conseils reçus pendant son noviciat. Cette sorte d'oraison, où, comme nous l'avons dit, « l'esprit ne travaille point, et où il n'y a guère que le cœur qui soit occupé », s'accommodait fort bien avec son état; il en retira des avantages précieux - une ferveur admirable, une dévotion toujours plus tendre, un courage intrépide, supérieur aux difficultés et aux contradictions, un attrait de plus en plus vif pour le recueillement, une constante attention à la présence de Dieu, en sorte que sa vie n'était plus qu'une oraison continuelle (2). Seul avec Jésus-Christ, il s'offrait sans cesse à lui pour être l'instrument de ses miséricordes à l'égard des pécheurs; il se consacrait, il se vouait à son service, il voulait n'appartenir qu'à lui, ne travailler qu'à une seule œuvre, l'extension de son royaume sur la terre(3). Il n'interrompait cet exercice que pour chercher, dans la lecture de quelques bons livres ou des divines Écritures,

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 31.

(2). P. MARTINE, Liv. 1, p. 37.

(3). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 30.

### INSTITUTION ET SOLITUDE. 139 -

un aliment au zèle dont il brûlait pour le salut du prochain et pour sa propre perfection.

Docile aux enseignements des PP. de Bérulle et de Condren (1), il lisait celles-ci à genoux, autant que sa faiblesse le lui permettait, et sans avoir recours aux traductions ni aux interprètes, après s'être prosterné au pied de son crucifix et avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint. Le passage était-il facile, et tel qu'il en pût aisément saisir le sens? Toute son étude se bornait à retenir, autant qu'il lui était possible, les faits, les sentences, les preuves, et jusqu'à certaines expressions, puis à imaginer les diverses occasions où il pourrait s'en servir, soit pour lui-même, soit pour les autres. Il s'essayait aussi quelquefois aux pieds de Jésus-Christ sur l'emploi qu'il en ferait un jour, lorsqu'il aurait à annoncer au peuple les vérités de la religion, amassant de cette sorte de grandes richesses pour ses futurs travaux. Rencontrait-il des passages plus difficiles, dont le véritable sens se dérobaît à son esprit? Il jetait un coup d'œil sur son crucifix, il faisait humblement à Jésus-Christ l'aveu de son peu d'intelligence, il le sollicitait tendrement d'y suppléer par de nouvelles lumières; puis, rempli de confiance, il recommençait de méditer, et, le plus souvent, il réussissait à entendre les textes les plus obscurs.

(1). Nous lisons dans la Vie de H. Olier, par FAILLON, P. 1, L. IV, p. 1, 19, en parlant de M. Amelote. « Son nouveau règlement (tracé par le P. de Condren) lui interdisait pendant un an toute sorte de lecture et d'étude à l'exception de deux chapitres de l'Écriture Sainte chaque jour, l'un de l'Ancien, l'autre du Nouveau Testament, qu'il lirait à genoux et sans commentaire, adorant, dans le premier, Dieu le Père préparant le monde à la venue de son Fils, et, dans le second, écoutant Jésus-Christ qui veut bien nous instruire lui-même. Ce règlement n'était pas particulier à M. Amelote; les autres disciples du P. de Condren le suivaient aussi. » Il ne s'agit ici que de la petite troupe dont M. Olier était le chef, et que le P. de Condren préparait à la fondation d'un séminaire. Ce règlement avait pour but de les confiner dans une retraite absolue, une sorte de Manrèse, afin d'en faire des hommes tout spirituels, de savants qu'ils étaient.

Il agissait ainsi, comme ses pieux supérieurs, par un sentiment de profond respect pour la parole de Dieu, et par cette intime conviction qu'un cœur droit et simple, qui ne tend qu'à s'édifier, peut espérer, en lisant la Bible telle que l'Eglise la met entre nos mains, de voir disparaître insensiblement les nuages qui dérobent l'éclat des vérités saintes à une présomptueuse curiosité. En cela, du reste, loin de suivre les doctrines du libre examen, l'esprit de foi et de docilité à l'Eglise les guidait constamment dans leur lecture. Ils ne dédaignaient pas l'étude des commentateurs(1), mais ils la distinguaient de cet exercice tout de piété où l'âme cherche surtout à se nourrir des saintes Lettres. Le P. Eudes recueillit de cette méthode les plus grands avantages, et il la recommanda toujours vivement à ses disciples. Il confia même un jour à quelques-uns d'entre eux « que Dieu lui avait donné dans l'oraison, aux pieds de son crucifix, tout ce qu'il savait, spécialement une si grande facilité pour entendre la sainte Écriture, qu'à la seule lecture de quelques versets de l'Evangile, il trouvait à l'instant des sujets de sermons pour tout un Avent ou tout un Carême. » Il aurait pu en dire autant des Épîtres, de saint Paul, qu'il s'attacha spécialement à approfondir, parce qu'il savait combien elles avaient servi de prétexte à des hommes ignorants et superbes pour troubler et corrompre la foi.

Ajoutons à, ces pieux exercices, où son âme était inondée de délices spirituelles, un redoublement dans les pratiques

(1) Cette étude est, en effet, supposée dans le premier exercice de la conversation, qui porte sur un passage de l'Écriture. « Ceux qui ont charge de proposer, ont charge aussi de considérer et étudier les matières qu'ils proposent. Tous les autres disent leur sens et avis sur le champ, sans savoir ce qui sera proposé, et s'accoutument ainsi à parler et à former leur jugement; et, après les avis différents des assistants, celui qui a proposé, résout pertinemment la matière, comme s'y étant préparé: par ce moyen, la compagnie s'exerce et s'habitue à juger et parler promptement, et profite encore du labeur d'autrui. » Déclaration de nos instituts présentée au Parlement de Paris, 1637. Arch. Na., Ms. 215.

#### INSTITUTION ET SOLITUDE. 141 -

de mortification, par l'usage de plus en plus fréquent des instruments de pénitence, tels que les haïres, les disciplines, les chaînes de fer, et nous aurons en raccourci un tableau de sa vie, à Aubervilliers, durant cette année 1626.

Cependant sa santé s'était suffisamment rétablie, et, vers la fin de novembre, le P. de Bérulle jugea à propos de le rappeler à Saint-Honoré : il désirait lui faire entendre les meilleurs prédicateurs, afin de le préparer d'une façon plus efficace au ministère de la parole. Le P. Eudes avait imité Moïse, en traitant familièrement avec Dieu dans la solitude: il en sortit, comme lui, tout rayonnant de clartés célestes, tout embrasé d'amour pour Notre-Seigneur, tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. Une circonstance imprévue allait bientôt mettre en lumière la grandeur de sa charité, l'héroïsme de sa vertu. En attendant, il vécut avec les autres Pères de l'Oratoire sous la direction du P. de Condren, partageant ses journées entre l'étude, la prière et quelques travaux apostoliques.

Sept mois s'écoulèrent ainsi; puis, son temps de Probation achevé, il fut définitivement associé à l'Oratoire par un acte authentique, où le supérieur général le déclarait « participant des prières et actions de vertu et piété qui s'y exerçaient pour la gloire et le service de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère. » D'après les intentions du P. de Bérulle et les traditions de l'institut, cet engagement réciproque, où le sujet se donnait, lui et ses œuvres, à la Congrégation, et où la Congrégation lui promettait aide et assistance dans tous ses besoins matériels et spirituels, aussi longtemps qu'il demeurerait dans son sein, était rescindable même au seul gré du sujet. Le P. Eudes alla-t-il plus loin, et s'engagea-t-il par un vœu exprès, comme on l'a prétendu, à rester jusqu'à la mort dans la Congrégation?

Y ajouta-t-il un vœu d'obéissance à l'égard du P. de Bérulle et de ses successeurs(1)? C'est là une question que nous nous réservons de discuter, au moment de sa sortie de l'Oratoire. Ce que nous pouvons affirmer, et ce qui ressort des actes que le pieux Fondateur recommandait à ses disciples et dont il avait lui-même composé la formule pour la fin soit de l'Institution, soit de la Probation, c'est que le V. P. Eudes, comme tout membre pénétré de l'esprit de l'institut et traitant les choses de Dieu avec le respect qui leur est dû, protesta devant la très sainte Trinité, devant Notre-Seigneur et sa sainte Mère, de sa résolution de demeurer dans la Congrégation tant qu'ils ne lui manifesteraient pas une volonté contraire (2). Il se prépara à cet engagement, comme à tous les actes importants de sa vie, par le recueillement, la méditation, la prière, une application plus constante à ses devoirs, un accroissement de vertu et de ferveur, Dieu le disposant ainsi, à son insu, à un apostolat héroïque,

(1). D'après le P. BATTEREL, il n'aurait fait ces vœux que sous le généralat du P. de Condren.

(2). L'acte suivant, écrit pour la fin de l'Institution, établit bien ce point. On s'y met en garde contre la fragilité et l'inconstance naturelles, contre les effets du péché, qui rompt les meilleurs desseins. Mais, si la crainte de pécher pouvait retenir dans l'institut, la même crainte, ou mieux la seule crainte de déplaire à Dieu, s'il indiquait une autre voie et un autre but, autorisait à en sortir. « Mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, prosterné, humblement aux pieds de votre Majesté, considérant le bienfait incomparable que vous m'avez fait de m'avoir appelé à votre service dans votre sainte Congrégation, et craignant de perdre une si grande grâce par ma fragilité, et inconstance, étant dans un état purement ecclésiastique où il n'y a pas d'autre lien que celui de la charité et de votre amour, par lequel vous avez lié à vous dans l'état ecclésiastique vos saints apôtres, lien à la vérité le plus fort et le plus excellent et le plus parfait de tous les liens, mais comme le péché peut rompre et dissiper ce lien sacré, afin de le rendre plus fort et obtenir de votre bonté plus de grâce de le bien conserver, je veux faire ces résolutions suivantes avec autant de force et de constance que si je faisais les vœux que font les religieux, et je désire que ces résolutions opèrent en vertu de l'intention présente et de ma ferme volonté ce que fait la profession solennelle par les vœux sacrés de la religion. »

## CHAPITRE SEPTIÈME.

### La peste au pays d'Argentan et à Caen

( 1 6 2 7 - 1 6 3 1 ).

La peste au pays d'Argentan: dévouement du P. Eudes. - Argentan épargné par la peste: vœu à Marie. - Cardinalat du P. de Bérulle. - Le P. Eudes, à Caen, se prépare aux missions: études et premier ministère. - La prise de la Rochelle. - Mort du cardinal de Bérulle; élection du P. de Condren. - La peste à Caen: héroïsme du P. Eudes, soins donnés à ses confrères, conversion d'un calviniste. - Maladie du P. Eudes: intérêt qu'elle excite, sa guérison, son désir du Ciel. - Assemblée générale de 1631; visite du P. de Condren.

Irrité des crimes de la France, Dieu appesantit à nouveau sur elle son bras vengeur. De 1627 à 1638 (1), un terrible fléau, la peste, porta le ravage de province en province, de canton en canton, enlevant des populations entières, déjouant dans sa marche tous les calculs, semant partout l'effroi, la désolation, le désespoir.

Il est difficile aujourd'hui, même après les grandes calamités du X1Xe siècle, de se faire une idée de ce qu'était une peste à une époque, où la malpropreté des villes et des villages, la nullité des secours de l'art, l'absence d'une police régulière pour arrêter la fuite et remédier à la confusion, filles de la peur, le caractère contagieux d'un mal qui se communiquait par le toucher, l'haleine, les linges et les



(1). Le royaume fut affligé pendant près de dix ans de cette peste violente et meurtrière. Elle reparut bien des fois encore dans la suite, comme elle avait déjà souvent exercé ses ravages au XV<sup>e</sup>, et au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

144 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

vêtements de ses victimes, péril exagéré encore par l'imagination populaire, tout enfin contribuait à multiplier la mortalité, à augmenter la terreur. A la première apparition du fléau, c'était trop souvent une panique générale: on fuyait. Villes et hameaux demeuraient déserts des mois entiers; il n'y restait guère que des malades dans l'impuissance de s'éloigner, des pauvres sans ressources, d'audacieux malfaiteurs qui bravaient le danger par amour du pillage. A tout le moins, on s'écartait des pestiférés, ou bien on les reléguait loin des habitations, sous de misérables abris. Se rapprochaient-ils? on s'enfermait, on se barricadait contre eux, on les expulsait de vive force. L'herbe poussait dans les rues jonchées de cadavres, dont la putréfaction corrompait l'air; des bandes de loups et d'oiseaux de proie, attirés par l'odeur, s'abattaient sur ces corps sans sépulture et s'en disputaient les lambeaux. Dans les campagnes abandonnées, les moissons se perdaient sur pied, ou les terres demeuraient sans culture, suivant la saison, si bien qu'une année de peste amenait une année de famine.

Et que dire des malades laissés seuls, privés de nourriture, de remèdes, de médecins, de confesseurs même? Ils mouraient dans d'atroces souffrances, les uns en quelques heures, les autres après une longue et terrible agonie, où la faim et la peste se réunissaient pour les torturer, quelques-uns jeunes et robustes, en proie à des accès de délire et des furies étranges, sans consolateurs, sans secours, ayant de toutes parts sous les yeux l'image de la mort(1).

Or, tel était ou à peu près, en juillet 1627, le spectacle qu'offraient les campagnes voisines d'Argentan. Le fléau y avait éclaté avec une extrême violence. Frappé d'épouvante, (1). Cf. BOUGAUD, Histoire de sainte Chantal, T. 11, ch. V111, passim.

LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 145 -

on fuyait les foyers d'infection, à mesure qu'ils se déclaraient, sans souci des victimes, délaissées par ceux-là même que leur état et leur devoir obligeaient de les assister.

Isaac Eudes en informa son fils par lettre, et celui-ci, ému jusqu'aux larmes à la fatale nouvelle, se prit à chercher un remède à cet abandon général, qui mettait dans le plus grand péril non seulement la vie, mais encore le salut de ses infortunés compatriotes. Il prie, il consulte Dieu dans l'oraison; et, son zèle s'enflammant, il résout de les secourir lui-même. Mais, voulant donner à son dévouement la sauvegarde de l'obéissance, il songe d'abord à faire agréer cette résolution par ses supérieurs. Il va donc trouver le P. de Bérulle et, lui soumettant son désir, il l'appuie d'une vive peinture du fléau et des raisons qu'il croit les plus convaincantes. « Il n'est », dit-il, « à Saint-Honoré qu'une bouche inutile, indigne du pain qu'on lui sert; son absence passera inaperçue; peut-être Dieu daignera-t-il accepter son sacrifice et lui permettre de soulager quelques-uns de ces malheureux. Plus belle occasion se rencontrera-t-elle jamais de faire quelque chose pour sa gloire et le salut des âmes? »

Malgré la haute idée que le P. de Bérulle a de la vertu de son disciple, tant de générosité le ravit d'admiration. Toutefois, en supérieur prudent, il cherche d'abord à s'assurer de la Volonté divine. D'une part, la pensée des grands services que l'Eglise et l'institut sont en droit d'attendre de ce jeune confrère, le fait hésiter: il redoute pour lui et les fatigues du voyage, et les travaux d'un pénible ministère, et la contagion du mal, et la délicatesse d'une santé à peine rétablie. Mais, d'autre part, si Dieu est l'inspirateur de ce dessein, nulle résistance n'est permise. Il représente donc au P. Eudes la témérité d'une telle entreprise, et l'invite à demeurer en repos. « Contentez-vous », conclut-il, « de demander, pour ceux qui y sont tenus par état, la force et

le courage de venir en aide aux pestiférés. » Nouvelles instances, nouveau refus; le P. de Bérulle veut prendre le temps de prier et de réfléchir.

Cependant le bruit de cette démarche s'est répandu dans la communauté, et tous d'accourir, dans leur unanime affection, pour combattre un tel projet. Chacun y fait ses efforts. On exagère au P. Eudes les difficultés et les périls qui l'attendent. « C'est la mort à bref délai, et dans quel abandon! Tout lui manquera, non seulement de ce qui soutient la vie du corps, mais de ce qui défend et sustente celle de l'âme. » Mais il répond agréablement qu'il « ne craint pas la peste, étant lui-même une peste mille fois pire que celle dont on le menace; qu'il se confie entièrement en Dieu dont la protection est assurée à quiconque se dévoue pour son amour; qu'il n'appréhende point la mort, et celle-ci moins que toute autre; qu'il ne peut atteindre plus sûrement les fins de son sacerdoce qu'en mourant pour ses frères, puisque Jésus-Christ, le modèle du prêtre, n'a pas fait autre chose (1). »

Ces discours sont rapportés au P. de Bérulle (2), qui, à des sentiments si nobles, si purs, si désintéressés, reconnaît

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 40.

(2). Le cardinal de Bérulle donna l'année suivante (juin 1628) l'exemple d'un dévouement semblable. Une maladie contagieuse - sans doute la peste, qui, à la même époque, éclata dans vingt endroits à la fois - décimait jusqu'au faubourg Saint-Jacques, d'ordinaire plus salubre. La sœur tourière des carmélites fut atteinte. Tous les amis de M. de Bérulle le conjurèrent de s'éloigner, mais vainement. Ni l'intérêt de sa santé qu'il était venu refaire dans ce quartier, ni l'obligation où il était de voir la Reine et de conférer avec elle pour les biens de l'Etat, ne purent le décider à quitter ses chères carmélites. A tout ce qu'on lui dit de plus pressant, il opposa toujours la même réponse: « Qu'il était le curé, le supérieur, le père de ces saintes filles, qu'il se devait à elles sans réserves, et que, s'il se fût trouvé hors de Paris, il y serait rentré tout exprès pour les assister. » Dieu prit soin de celui qui en prenait si peu de lui-même. Non seulement la contagion ne l'atteignit pas, mais il retrouva tout à coup ses forces. Cf. Le Cardinal de Bérulle et l'Oratoire de Jésus, par l'abbé M. HOUSSAYE, T. 111, ch. V111, pp. 314-315.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 147 -

déjà les caractères d'un appel divin. Il n'en prolonge pas moins l'épreuve, et ce n'est que sur des sollicitations plus vives et plus pressantes, manifestement inspirées du ciel, qu'il acquiesce à la demande de son héroïque disciple, ne doutant pas que l'auteur d'un si généreux dessein ne lui donne en même temps la force de l'exécuter. Toutefois, en le bénissant et en lui accordant l'autorisation désirée, il n'a garde de l'abandonner à la vivacité de son zèle, et il lui enjoint de ne secourir les pestiférés, qu'après avoir concerté avec des personnes sages et expérimentées les mesures que la prudence leur suggérera, pour ne pas exposer inutilement sa vie. A cet effet, il lui remet une lettre pour le P. Allard, supérieur de l'Oratoire de Caen.

Heureux d'avoir la permission et la bénédiction de celui qu'il regardait comme l'interprète du bon plaisir divin, le P. Eudes s'occupait sur-le-champ des préparatifs du voyage: ils furent promptement achevés. Un bréviaire, un peu de linge, un autel portatif, une petite boîte en fer-blanc destinée à renfermer la sainte Eucharistie, voilà tout ce qui composait le bagage du missionnaire(1). Le reste de la journée se passa à recommander à Dieu ses futurs labours, et à solliciter les prières de ceux de ses confrères qu'il rencontra. Le lendemain, dès la première aurore, son sac sur le bras et un bâton à la main, il prenait à pied le chemin de la Normandie.

Conformément aux ordres de son supérieur, il se rendit d'abord à Caen, afin de s'entendre avec le P. Allard, spécialement chargé, comme plus rapproché du lieu de la contagion, de régler ses démarches selon la prudence, et de lui fournir les moyens d'exécuter sa charitable mission.

Effrayé pour son jeune confrère, ce Père essaya d'abord de  
(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 35.

148 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

l'arrêter. Mais, devant sa fermeté, devant la précision de ses réponses et la pureté de ses motifs, il ne crut pas devoir prolonger l'épreuve. Il se contenta de lui recommander les précautions dictées par l'expérience pour se défendre du fléau, puis il lui donna une lettre pour l'évêque de Séez, et, en son absence, pour son vicaire général.

Cette lettre devait lui servir d'attestation. Elle est trop élogieuse pour que nous la passions sous silence. En voici la teneur .

« Sur l'ordre de notre Révérend Père général, je soussigné, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire et supérieur de la maison de Caen, certifie que notre-bien aimé Jean Eudes, prêtre du diocèse de Séez, fort considéré dans notre Congrégation, a toujours vécu parmi vous et parmi nous, dans la vertu, la science, la modestie, l'intégrité des mœurs et le bon exemple, et que c'est par les inspirations et les mouvements de la charité chrétienne, de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, qu'il est parti chez vous. Aussi peut-on, en toute sécurité, lui confier le soin et l'instruction des âmes, la dispensation de la parole de Dieu et l'administration de tous les sacrements, dans ces lieux surtout, où, vu le malheur des temps et l'épidémie en règne, les prêtres sont absents ou font défaut. C'est ce qu'il nous a demandé avec grande instance et ce qu'il a obtenu: jugez-en avec votre bienveillance. L'ordre de la charité réclame qu'il dépense d'abord pour la terre qui lui a donné la vie, la grâce, l'ordination, ce qu'il a de science, de vertu, de prudence, d'activité et de souffle; nous l'envoyons avec notre bénédiction recevoir une bénédiction plus ample, nous vos serviteurs par Jésus-Christ, afin que par vous il veille sur les vôtres, si la nécessité le requiert, et surtout sur les siens. Ce qu'il possède, il le donnera libéralement; vous lui donnerez, j'espère, ce qui lui sera nécessaire. Donné à Caen, l'an 1627, le 13e jour d'août. ALLARD(1). »

Uniquement occupé du salut de tant d'âmes qui périssaient faute de secours, le P. Eudes supportait avec peine tous ces retards. Il se demandait s'il était besoin de tant de  
(1). Voir le texte latin, Appendice, Note VI.

## LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 149 -

précautions, quand on va travailler par l'ordre et sous la garde de la Providence. Pour lui, la meilleure garantie contre la contagion, c'était la pensée qu'il obéissait à l'appel de Dieu, c'était la foi dans les promesses du Christ, qui s'est engagé à nourrir et à protéger ses apôtres. « Serpentes tollent, et, si mortiferum quid biberint, non eis nocebit; ils prendront les serpents dans leurs mains, et, s'ils avalent quelque breuvage mortel, ils n'en seront point incommodés » (1).

Muni enfin du témoignage si avantageux du P. Allard, il s'achemina sur Argentan, dans le même appareil qu'il était venu, tenant à grand honneur de pratiquer la pauvreté, recommandée par Jésus à ses disciples dans leurs courses évangéliques. Eut-il le désir d'aller saluer sa famille, dont la demeure était près de sa route? On ne peut guère en douter. La piété même la plus élevée n'étouffe pas les sentiments légitimes de la nature, et le P. Eudes avait un cœur sensible et reconnaissant. Néanmoins il ne céda pas à ce désir, craignant sans doute, et avec raison, d'alarmer la tendresse de ses parents et de s'exposer à de nouveaux retards. Il traversa donc, sans s'arrêter, son pays natal, et gagna directement la ville de Séez.

L'évêque était absent, et le vicaire général lui-même à Falaise. Le P. Eudes s'y transporte aussitôt. L'accueil est des plus sympathiques. « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », s'écrie M. Gervais Bazire - c'était le nom du grand vicaire - à la lecture de la lettre du P. Allard. Le courage avec lequel ce jeune prêtre de vingt-six ans s'offrait pour une œuvre si périlleuse, était la meilleure preuve de sa vertu; aussi lui accorda-t-il avec empressement l'autorisation la plus large d'exercer dans tout le diocèse les

(1). MARC xvi, 12.

150 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

fonctions du saint ministère, en y ajoutant les conseils d'une affectueuse charité(1). Le P. Eudes le remercia de l'intérêt qu'il daignait lui porter, . et, sur ses indications, il se dirigea sans autre délai vers les lieux les plus contaminés, Saint-Christophe (2), Saint-Pierre et Saint-Martin de Vrigny (3), Avoines (4), et les paroisses circonvoisines.

On pourrait croire qu'il y fut accueilli avec joie, du moins par ceux qui avaient charge d'âmes, et que leurs devoirs d'état obligeaient en rigueur à l'assistance des malades. C'eserait mal connaître l'égoïsme humain. Sous l'empire de la terreur, le cœur se ferme trop souvent à la pitié, et l'on est comme instinctivement livré aux sentiments les plus cruels. Confessons-le, en effet, s'il y eut alors en France çà et là des prêtres qui mouraient héroïquement, des religieux qui s'exposaient à tous les périls pour administrer les mourants, même de simples laïques, des dames courageuses, qui les servaient de leurs mains, la plupart s'éloignaient à la hâte des lieux de contagion; on refusait sa porte à quiconque y séjournait pour soigner les malades (5). Il ne faut donc pas trop s'étonner, si, dans la circonstance, il n'y eut dans tout le canton ni gentilhomme, ni curé qui consentît à héberger le P. Eudes. Heureusement, on lui enseigna un saint prêtre de la paroisse de Saint-Christophe, nommé Laurens, qui se dépensait avec zèle au service des pestiférés (6). Il alla le trouver. Celui-ci, ayant appris l'objet

(1). Les pouvoirs accordés par le Vicaire général de Sées sont au bas de la lettre du P. Allard, avec cette mention : Datum Falesiae, die 14 mensis Augusti, anno Domini 1627, GERVASIUS BAZIRE, Vic. gén. Le P. Eudes n'avait donc mis qu'un jour pour franchir la distance de Caen à Sées et à Falaise.

(2). Saint Christophe Jujolet, canton de Mortrée, arrondissement d'Argentan.

(3). Vrigny, canton de Mortrée, arrondissement d'Argentan.

(4). Avoines, canton d'Écouché, arrondissement d'Argentan.

(5). Cf. BOUGAUD, Histoire de sainte Chantal, T. 11, ch. V111.

(6). Les PP. Le Beurier et de Montigny supposent que ce bon prêtre fut entraîné par l'exemple du P. Eudes.

LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN.

151 -

de sa venue, l'accueillit très cordialement, comme un ange envoyé par Dieu pour le seconder dans son pénible ministère. Il l'abrita sous son toit et partagea avec lui le peu qu'il possédait.

Tous deux commencèrent par concerter le plan de leurs journées. Il fut convenu qu'ils ne partiraient, chaque matin, qu'après la célébration des saints mystères dans une chapelle assez proche, dédiée à saint Euron; qu'ils y consacraient des hosties pour administrer le saint viatique, et iraient ensemble à la recherche des malades (1). M. Laurens ajouta, sur les lieux et sur l'épidémie, quelques conseils, fruits de son expérience. Une fois retiré dans le modeste appartement où il devait prendre son repos, le P. Eudes se prosterna la face contre terre et fit de nouveau à Dieu le sacrifice de sa vie, le priant de vouloir bien, en échange de cette chétive offrande, lui accorder les grâces dont il avait besoin pour sauver tant d'âmes délaissées.

Dès le lendemain, il partait, guidé par M. Laurens, après s'être muni du pain des forts, et avoir mis des hosties consacrées dans la petite boîte de fer-blanc, qu'il portait suspendue à son cou (2). Quel navrant spectacle affligea ses regards dans les hameaux qu'il visita! Partout l'effroi, l'abandon, le désespoir; partout une extrême détresse; partout la mort, ou les approches de la mort. A la vue, aux cris de ces pauvres gens qui imploraient sa pitié, les larmes lui jaillirent des yeux, et il s'offrit à la divine Majesté pour détourner de ces misérables le poids de sa colère, ou pour être envers eux l'instrument de sa miséricorde. Parcourant donc successivement tous les villages infectés, visitant les

(1). Tous ces détails sont transcrits du Mémorial du P. Eudes, art. 18. Le nom de la chapelle est bien

Saint-Euron, et non Saint-Evrout. Le P. Hérabourg (P. 11, ch. XX111, p. 227) avait lui aussi écrit « Euron » : on a bien à tort corrigé son manuscrit.

(2). Cf. Mémorial, art. 18.

152 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

chaumières sales et rebutantes aussi bien que les maisons des riches, il consolait, il soignait, il soulageait les âmes et les corps. Sa charité industrielle veillait, pensait à tout avec une inexprimable délicatesse, répandant de toutes parts, sinon la joie, du moins la patience et la résignation. Absous de leurs péchés, fortifiés par le viatique et l'extrême-onction, les mourants acceptaient en esprit de pénitence leurs intolérables douleurs, et produisaient sous son inspiration des actes de foi, d'espérance et d'amour, réconfortante préparation au passage suprême; souvent même ils exhalaient confiants entre ses bras leur dernier soupir. Là ne s'arrêtait pas le dévouement de notre charitable apôtre: pour soulager les vivants, il s'occupait avec son compagnon de transporter les cadavres hors des maisons et de leur donner la sépulture. Quant à ceux, toujours trop rares, qui revenaient à la vie, il les entourait, jusqu'à complète guérison, des soins les plus attentifs.

Après les multiples labeurs de la journée, la nuit pour le P. Eudes n'était point un temps de repos. Il en employait une bonne partie à entendre les confessions des gens encore valides, qui, craignant d'être surpris par le fléau, voulaient faire leur paix avec Dieu; ou bien, il en consacrait de longues heures à ses exercices de piété, qui n'étaient jamais omis. Il dormait ensuite tout habillé sur son lit ou dans une chaise; puis, s'éveillant après un court sommeil, il s'appliquait à l'oraison, en attendant de monter au saint autel et de renouveler, dans l'offrande et la manducation de la victime sacrée, le courage et la force qui le rendaient invincible (1).

Deux mois environ se passèrent dans ces pénibles occupations, sans que ni lui, ni son fidèle coopérateur ressentissent

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 45.

## LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN.

153 -

la moindre indisposition. Dieu veillait à la conservation de ses ministres, tandis que, pour sa gloire, ils oubliaient jusqu'à leur propre sûreté. Enfin le mal cessa dans les paroisses infectées, et le P. Eudes s'apprêtait au départ, quand il apprit que la ville d'Argentan était frappée à son tour. Il accourt aussitôt, et, sur ce nouveau champ d'action, il déploie le même zèle, le même dévouement que dans les campagnes: il console les affligés, raffermis les apeurés, assiste les malades, administre les sacrements aux moribonds. Il fait plus. Rempli d'une tendre confiance envers la très sainte Vierge, il croit que cette Mère de miséricorde aura pitié des habitants, s'ils s'engagent d'une manière spéciale à son service. Il leur conseille donc de lui consacrer leur ville par un vœu public et solennel. On s'empresse d'obéir, et l'effet de la toute-puissante intercession de Marie ne tarde pas à se manifester. Le fléau, qui déjà avait emporté plusieurs citoyens et menaçait d'en emporter bien d'autres, arrête sa fureur. Argentan est épargné. Pour conserver la mémoire de ce vœu et de cette préservation, qu'on était en droit de regarder comme miraculeuse, le P. Eudes, au rapport du P. LeBeurier auquel nous empruntons ces détails, invita les habitants « à faire placer sur toutes les portes de la ville l'image de cette puissante consolatrice des affligés, qu'on y voit encore aujourd'hui, » dit le même écrivain, et il ajoute : « Ces statues de la Mère de Dieu, placées au-dessus des portes d'Argentan, sont de pieux monuments qui peuvent rappeler tout à la fois aux citoyens de cette ville et la dévotion de leurs ancêtres envers la très sainte Vierge, et celle du missionnaire zélé, aux exhortations duquel ils furent redevables du dessein qu'ils formèrent de lui en donner ces marques publiques(1). »

(1). P. LE BEURIER, Liv. 1, p. 28. - Argentan cette fois fut épargné: mais quelque dix ans plus tard, en 1638, la peste y fut apportée par un voyageur descendu à l'hôtel des Trois-Sauciers, vis-à-vis de l'église Saint-Martin, et elle y exerça les plus affreux ravages. Nous citons le passage suivant d'un manuscrit inédit de Thomas Prouverre de Bordeaux, trésorier de la fabrique d'Argentan et témoin oculaire

des faits qu'il y raconte. On y verra le dévouement du second frère du P. Eudes, Charles, sieur d'Houay. « La désolation fut extrême et plus grande qu'elle n'avait jamais été vue par aucun des anciens depuis cinquante ans qu'ils nous disaient qu'elle avait été aussi grande, n'en ayant rien remarqué dans les comptes de cette année qui devait être environ 1588, (lisez 1587). L'objet, à la vérité, en était pitoyable. Car, dans tout le faubourg Saint-Thomas, tout le monde mourut ou abandonna, à la réserve des sieurs de la Fontenelle et Bordeaux, avec la femme dudit Bordeaux, qui restaient; et, dans la Grande-Rue, l'herbe y était à couvrir le pavé, n'y voyant d'allants et venants dans tout le faubourg que le chirurgien de la santé, Me Charles Eudes, sieur Douay (sic), frère de du Mézéray (sic) et du P. Eudes, qui venait quérir chez le sieur Bordeaux les remèdes qui lui étaient nécessaires et qu'on lui mettait dans le milieu de la rue, ou bien le tombereau qui venait quérir les morts ou les malades. » Cité par G. LE VAVASSEUR dans sa Notice sur les trois frères Eudes.

#### 154 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Cependant le P. Eudes avait écrit à son supérieur pour l'avertir de la cessation de la peste et lui demander en quel lieu se retirer(1). Il le félicitait en même temps de son élévation au cardinalat. Cette élévation remontait à plus de deux mois. Sollicitée dès longtemps par le roi et vivement attendue en France, mais contrariée à Rome par le mauvais vouloir de notre ambassadeur, M. de Béthune (2), Urbain VIII l'avait enfin décidée et proclamée dans le consistoire du 20 août. La nouvelle en était venue réjouir notre apôtre au milieu de ses travaux; et, certes, il en avait remercié Dieu à la fois comme d'un honneur qui rejaillissait sur l'Oratoire, et comme d'une juste récompense accordée aux mérites de son très honoré Père, aux grands services qu'il avait rendus à l'Eglise et à l'Etat. Mais il n'avait eu jusque-là

(1). Nous suivons ici le texte du P. Martine. Les PP. Costil et Le Beurier le font rentrer à Paris pour prendre les ordres de son supérieur: on ne voit pas bien les raisons de ce voyage.

(2). M. de Béthune jalousait le P. de Bérulle. Il était persuadé d'ailleurs que, sans ses mauvais services, son fils aurait été pourvu du riche archevêché de Lyon. Aussi n'était-il nullement tenté de le pousser dans la voie des honneurs.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 155 -

là ni le loisir ni l'occasion d'unir sa voix à celle des autres membres de la Congrégation pour lui adresser ses compliments. Dans sa réponse, le cardinal lui assigna pour résidence la maison de Caen: il désirait qu'il s'y préparât aux missions, afin d'aider dans la suite quelques Pères, « qui avaient du talent pour cet emploi et y travaillaient avec beaucoup de fruit. » En conséquence, après avoir rendu à Dieu de très humbles actions de grâces pour la protection dont il l'avait couvert, le P. Eudes prit congé de son hôte. Il y avait près de deux mois et demi qu'il se dépensait avec lui au service des pestiférés(1), et il n'avait pas trouvé le temps d'aller visiter sa famille, malgré la faible distance qui l'en séparait. Peut-être le vieux chirurgien et sa vertueuse compagne, dans leur désir de revoir ce fils de leur tendresse, s'armant de courage et triomphant d'une instinctive terreur, étaient-ils venus le chercher sous le toit de quelque malade. Quelle ne dut pas être leur joie de le retrouver si bon, si dévoué, si parfait, objet de vénération pour tous! Mais aussi quelles inquiétudes et quels déchirements, à la pensée des graves périls qu'il courait parmi les morts et les mourants! En tout cas, ils jouirent longuement, au fond de leur village, du concert de louanges qui s'élevait de tous côtés pour célébrer son dévouement et ses vertus, des bénédictions que le peuple appelait sur sa tête pour le payer de ses bienfaits.

Quelques jours après, le P. Eudes se renfermait, à Caen, dans la maison de l'Oratoire, et s'appliquait à conduire à bonne fin la préparation qu'on lui demandait. Nous connaissons peu de chose sur les années consacrées à ce travail (1627-1631), personne, à cette époque, ne s'intéressant assez

(1). Il avait commencé le 25 août, et on était après la Toussaint.

à la gloire du serviteur de Dieu pour nous le relater avec exactitude, et son humilité ne lui ayant pas permis à lui-même de s'en ouvrir à ses disciples les plus fidèles. Nous savons seulement qu'il s'instruisit à fond de tout ce qui pouvait faire de lui un missionnaire accompli, et, en premier lieu, des divines Écritures et de leurs commentateurs. Pour convaincre de leurs erreurs les calvinistes si nombreux en Normandie, pour maintenir dans la vérité bien des catholiques ignorants ou ébranlés, pour pousser avec sagesse et vigueur dans la voie de la perfection les âmes que Dieu y appelait, n'était-il pas nécessaire d'acquérir des saintes Lettres une connaissance solide que personne ne pût contester? Aussi les étudia-t-il avec un zèle nouveau: il s'y plongea tout entier, pour ainsi dire, afin d'en mieux saisir le sens, d'en pénétrer la moelle, d'en goûter l'esprit. Mais leur étude n'était pas séparable de celle de la théologie. Car, si le théologien ne demande pas à la parole inspirée de lui révéler le plan divin, quelles que soient la beauté et l'étendue de son esprit et de son savoir, à quoi peuvent aboutir toutes ses conceptions? Et, d'autre part, un exégète eût-il à sa disposition toutes les langues originales, s'il entreprend d'interpréter nos Livres sacrés, sans avoir vécu avec les Pères, consulté les conciles, écouté les docteurs, en un mot, sans préparation théologique, dans quelles erreurs ne pourront pas le précipiter l'illusion du système et l'orgueil du sens privé? A la science des Écritures le P. Eudes joignit donc celle des conciles et des Pères, de la théologie dogmatique et de la théologie morale, de celle-ci surtout, de l'histoire ecclésiastique et de l'hagiographie. Des sermons il lut fort peu, mais il fit ses délices des livres de piété et des ouvrages des maîtres de la vie spirituelle (1).

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 46.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 157 -

En cela, du reste, il suivait la tradition de l'Oratoire, où la prédication supposait une science étendue et approfondie. On n'y pensait pas, en effet, que l'auguste ministère de la parole consistât à cacher sous une forme plus ou moins brillante un fond stérile et nu. On n'y croyait pas que la piété elle-même pût, à l'aide de quelques phrases émues, se substituer à la doctrine. Mais on y estimait que, pour faire connaître Jésus-Christ et ses mystères, pour les donner aux âmes, il fallait tout d'abord les concevoir en soi; que, pour mettre à la portée d'intelligences simples ou du moins peu habituées aux conceptions philosophiques les sublimes vérités de la foi, il était besoin de solides et patientes études. Imbu de ces principes, qui, du reste, étaient ceux du Fondateur, le P. Eudes se livra au travail avec une constance et une ardeur d'autant plus grandes que ses aspirations étaient plus hautes. Aussi acquit-il un fonds de science considérable, et se munit-il de toutes les connaissances nécessaires à qui veut travailler au salut des âmes dans les missions. Ses études n'étaient pas des études sèches et stériles; il les vivifiait, il les fécondait par de longues et ferventes oraisons. Prosterné au pied de son crucifix, il sollicitait de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, la lumière et la grâce requises pour bien user des vérités dont il se remplissait l'esprit: la première, afin d'éclairer tant de peuples enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; la seconde, afin d'amollir par son onction tant de cœurs endurcis. Parfois, réfléchissant à l'état déplorable où croupissaient les ecclésiastiques, il suppliait le divin Maître de l'envoyer à sa vigne, répétant ces paroles du prophète Isaïe: « Ecce ego, mitte me; Seigneur, me voici, envoyez-moi. » D'autres fois, pénétré de douleur en songeant aux âmes coupables, qui tombaient par milliers dans les brasiers de l'enfer, il versait des torrents de larmes et s'offrait à la Justice divine

158 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

comme une victime de propitiation, pour les retirer de l'abîme et leur obtenir miséricorde et pardon (1).

Il ne s'en tint pas à l'étude et à la prière, il y joignit l'action. Les circonstances d'ailleurs y étaient favorables. Par une Bulle, en date du 8 avril 1628, le Saint Père accordait un jubilé pour demander à Dieu « qu'il lui plût apaiser sa colère et pacifier les princes chrétiens, comme aussi pour le remercier des grâces particulières, que la France avait reçues de la Bonté divine à la confusion des ennemis de l'Etat » (2). Ce jubilé s'ouvrit le 12 juin. Ce fut une occasion de pénitences et de prières dans l'Oratoire, où l'on

s'efforça « d'entrer dans un grand ressentiment de la justice de Dieu, et, lui présentant les satisfactions infinies de son Fils, de se tenir comme caché en Jésus-Christ et tout revêtu de ses mérites » (3). Mais ce fut aussi l'occasion de prédications extraordinaires, soit dans la chapelle de la rue Guilbert, soit dans les églises de Caen. Aussi, durant cette année, le P. Eudes s'employa-t-il avec un zèle admirable à annoncer aux fidèles la parole sainte : instructions, sermons, catéchismes, l'occupèrent tour à tour, sans qu'il se refusât jamais à rien de ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. Il fit de même, les années suivantes, n'épargnant aucun soin pour rétablir parmi le peuple l'usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; et comme le premier, préparation nécessaire du second, est un des moyens les plus efficaces pour renouveler dans les âmes l'esprit du christianisme, il se consacra d'une façon spéciale à entendre les confessions, acceptant indifféremment

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 47.

(2). Il s'agit des succès remportés sur les huguenots, et spécialement de la défaite des anglais dans l'île de Ré, 1627.

(3). Cf. Œuvres complètes du cardinal de Bérulle: OEuvres de piété, CLXXXVIII, P. 720.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 159 -

ment tous ceux qui s'adressaient à lui, ou, s'il paraissait avoir quelques préférences, c'était pour les plus pauvres, pour les plus déshérités (1). Il entra aussi, à la même époque, en relations suivies avec les communautés de la ville, comme nous le verrons plus bas; il y prêcha, il s'y chargea de la conduite d'un bon nombre de religieuses, il s'y fit estimer par sa doctrine, sa vertu, sa piété.

Pendant ces études et ces travaux, deux grands événements vinrent, l'un réjouir, l'autre affliger son âme: la prise de la Rochelle (1627-1628), et la mort de son supérieur et père, le cardinal de Bérulle (1629). On avait tant prié dans l'Oratoire pour la première (2), et son amour de l'Eglise, son zèle pour la foi, s'y intéressaient si vivement! La seconde apparaissait comme une si rude, épreuve pour l'institut! Languissant depuis de longs mois, sans rien relâcher de ses occupations journalières, et, par un secret pressentiment de sa mort, désireux de se démettre de tous ses honneurs (3), de toutes ses charges, même du généralat de l'Oratoire, pour se retirer à Notre-Dame de Lorette et s'y préparer à paraître devant Dieu, le pieux cardinal était revenu de Fontainebleau à Paris, le 27 septembre, en proie à une fièvre intense et à une oppression persistante. Il était même si mal qu'il avait dû s'arrêter au séminaire de Saint-Magloire pour y passer la nuit. Transporté le lendemain à la maison de la rue Saint-Honoré, il y avait célébré la messe tous les jours

(1). Cf. P. DE MONTIGNY, T. 1, Liv. 1, p. 61; P. LE BEURIER, Liv. 1, pp. 29-30.

(2). Le cardinal de Bérulle y eut une part considérable: sans lui, on n'eût pas osé entreprendre le siège de ce boulevard du calvinisme, et entrepris, on l'aurait abandonné.

(3). Après la prise de la Rochelle, il avait été nommé conseiller d'Etat, puis en l'absence du Roi, président du Conseil de Régence. Richelieu, qui voulait bannir de sa présence et tenir loin de la cour ce défenseur obstiné des infortunes royales, cet avocat du droit sacrifié, travaillait à lui faire donner l'ambassade de Rome.

#### 160 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

dans une chapelle haute, mais avec une peine incroyable; il avait également récité tout l'office divin, en dépit de son état d'accablement. Le mardi 2 octobre, malgré sa faiblesse croissante, l'intrépide cardinal voulut encore monter au saint autel. Il se leva, s'habilla lui-même, et, après avoir revêtu les ornements sacrés, comme si l'amour dont son cœur était dévoré pour Jésus-Christ, eût dû éclater en cette dernière heure de sa vie, il commença la messe votive de l'Incarnation, devant un tableau où ce grand mystère était représenté. Dououreux et ravissant spectacle assurément que de voir ce prêtre lutter héroïquement contre la mort, et ne demander de vie que ce qu'il lui en fallait pour achever un sacrifice, dont il espérait être la victime avec Jésus-Christ!

Après avoir lu l'Evangile, en y revenant à plusieurs reprises, haletant, épuisé, il tomba une



première fois. Ses forces s'étant un moment ranimées, il redemanda ses ornements sacerdotaux, et reprit le sacrifice au point où il l'avait interrompu. Il parvint jusqu'au Canon. Les mains étendues sur le calice, il avait récité d'une voix intelligible ces saintes paroles : « Hancigitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ, quæsumus, Domine, ut placatus accipias », et il s'apprêtait à faire descendre la divine Hostie sur l'autel, en protestant de sa propre servitude, lorsqu'il tomba de nouveau entre les bras des clercs qui l'assistaient. Étendu à la hâte sur un petit lit improvisé pour y attendre le saint viatique, il laissa échapper de son cœur tout consumé par l'amour de Jésus-Christ ce cri touchant: « Où est-il que je le voie, que je l'adore, que je le reçoive? » Il communia et reçut l'extrême-onction. Puis il invoqua les noms de Jésus et Marie sur l'Oratoire(1), comme sur une

(1). Le pieux cardinal avait béni ses enfants une première fois, en disant: « Ce ne sera pas moi qui vous bénirai, mais Jésus-Christ comme Principe et comme Père, comme Principe dans la Trinité et comme Père dans l'Incarnation. » Prié une seconde fois de les bénir, il réunit le peu de forces qui lui restaient, et leva les bras en disant: « Ego benedico... Jesus et Maria benedicant eam, regant et gubernent! »

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 161 -

œuvre qui leur était particulièrement dédiée, et, au bout de quelques instants, il expira, âgé de cinquante-quatre ans, sept mois, vingt-huit jours (1). Il avait ardemment désiré de mourir en disant la sainte messe; il avait même prié plusieurs personnes de piété de demander pour lui cette grâce à Dieu: son désir avait été pleinement exaucé!

Ces détails et d'autres, dont il eut connaissance, car on envoya la relation de cette sainte mort à toutes les maisons de l'institut, apportèrent quelque adoucissement à la douleur du P. Eudes. On devine facilement, en effet, son émotion à cette triste nouvelle. Il aimait tant ce pieux cardinal, auquel il se déclarait redevable des plus grandes grâces et des hautes connaissances qu'il avait sur le Verbe incarné! (2). Ce qui le consola plus encore, ce fut l'assurance que ce grand serviteur de Dieu avait déjà reçu au ciel la récompense de ses vertus. Des révélations qu'en avaient eues diverses personnes et que l'on se répétait de toutes parts, des faveurs merveilleuses dues à son intercession, confirmaient cette confiance intime, établie sur la connaissance personnelle qu'il avait de sa sainteté(3).

A peine un mois plus tard, une lettre du P. Bourgoing,

(1). Détails pieusement conservés dans le Journal manuscrit de l'Oratoire.

(2). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 27.

(3). Au moment même où le P. de Bérulle rendait le dernier soupir, un Père Jésuite, alors en route pour la Flèche avec six jeunes gens, vit le défunt ravi en gloire. « L'Eglise », dit-il à ses compagnons de voyage, vient de perdre un de ses plus saints docteurs, et il faut célébrer une messe d'actions de grâces pour remercier Dieu des grandes miséricordes qu'il lui a faites. » Le même jour, trois heures après son décès, le P. de Bérulle apparut plein de gloire et de majesté à une carmélite, la mère Madeleine de Saint-Joseph, et lui promit de l'assister toujours. Enfin on ne compte pas moins de quarante-cinq miracles opérés par son intercession, ou par l'attouchement des objets qui lui avaient appartenu.

#### 162 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

premier assistant du P. de Bérulle, notifiait à la maison de Caen, ainsi qu'à toutes les maisons de l'institut, la nomination du P. de Condren comme son successeur.

Il a plu à Dieu », disait-il, « de regarder du ciel et assister cette vigne que sa droite a plantée, et consoler notre Congrégation désolée et destituée de chef et de père, en lui suscitant un Elisée sur lequel repose l'esprit de notre premier Elie, à savoir le R. P. de Condren, docteur en théologie, à présent confesseur de Monsieur, élu supérieur général; personne de laquelle la conversation est tout angélique, les dispositions saintes, les pensées lumineuses, les grâces éminentes, les vertus très rares, si bien que nous pouvons dire : « Mortuus est Pater, et quasi non mortuus; reliquit enim similem post se (1). »

Cette nouvelle fut accueillie avec joie par le P. Eudes et par ses confrères, mais par lui surtout qui avait pu juger de près du mérite de l'élu. Cette joie même fut d'autant plus grande, que l'empressement des Pères de la maison de Paris à procéder à l'élection, sans avoir convoqué les députés des maisons de province, - ils appréhendaient l'intervention de la cour, c'est-à-dire de Richelieu, - exposait la Congrégation à un schisme, si leur choix n'était unanimement ratifié (2). Mais, avec le P. de Condren, ce danger n'était point à craindre: tant ses talents et ses vertus étaient hors de pair; tant on le savait exempt de toute ambition, oublieux de lui-même, dévoué au bien des

(1). « Notre père est mort, et c'est comme s'il ne l'était pas, car il a laissé son semblable après lui. »

(2) Le danger était réel, si l'un des trois candidats qui se trouvaient en présence et se balançaient dans chaque vote, avait fini par l'emporter: le P. Gibieuf, vicaire général du cardinal de Bérulle et supérieur de Saint-Honoré, le P. Emmanuël de Gondy, frère de l'archevêque et père du futur cardinal de Retz, le P. Achille de Harlay-Sancy. Heureusement, Dieu mit tout à coup dans l'esprit des Pères assemblés que le P. de Condren était l'homme qu'il fallait choisir. Prévenu de son élection, il eut peine à accepter la charge qu'on lui imposait; il ne s'y soumit que par nécessité, avec la résolution de s'en démettre à la première assemblée générale.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 163 -

autres; tant on avait pour lui de religieuse vénération! Dans sa lettre aux Pères de l'Assemblée, car il était à Nancy lors de sa nomination, n'avait-il pas écrit ces paroles, qui, à elles seules, auraient suffi à lui concilier la confiance et l'affection de tous?

« L'administration générale de la Congrégation est une véritable servitude générale, qui m'oblige à vous servir tous, et à être à chacun de vous plus qu'à moi-même; elle me met dans une obligation universelle d'être tout à tous, de porter leur croix avec eux et de prendre part à leurs peines, puisqu'il plaît à Dieu que toutes les conditions en ce monde aient leurs croix. Je le supplie de me faire la grâce de porter, en le bénissant, celles qui lui plaira me présenter, et d'accepter volontiers la part qu'il me donnera à celles d'autrui. S'il plaît à Dieu me conserver dans la volonté que j'ai maintenant, ce me sera une joie de souffrir quelque chose pour qui que ce soit de vous, et je veux que cette lettre vous demeure pour porter témoignage contre moi, si je venais à manquer. »

Avec un tel homme à sa tête, l'Oratoire, qui n'avait encore vécu que d'usages et d'un petit nombre de règles rédigées par le P. de Bérulle en vue des cas les plus pressants, pouvait espérer de s'organiser avec prudence et sagesse, et de voir des Constitutions définitives préciser et consacrer ses premières traditions. Aussi tous les cœurs s'ouvraient-ils à la confiance et à l'allégresse, dans un sentiment unanime d'estime et de filiale soumission à l'égard du nouveau supérieur.

Cependant le P. Eudes continuait la vie d'étude et d'apostolat que nous avons précédemment décrite. Inconnu des grands et des riches, peu touchés communément du zèle et

(1). Il faut lire le début de cette lettre pour voir dans quel esprit de profonde humilité le P. de Condren se soumettait à la volonté de ses confrères. C'est le développement de cette pensée: « C'est par des choses de néant que Dieu se plaît à faire paraître sa puissance, et voilà pourquoi il m'a choisi. »

164 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de la piété du prêtre, qu'ils ne recherchent que par intérêt ou par vanité, il était vénéré de beaucoup d'âmes saintes, aimé des petits et des pauvres qui déjà le regardaient comme un bienfaiteur et un père. Un événement imprévu le tira soudain de cette obscurité relative pour le produire au grand jour. Nous voulons parler de la peste qui désola Caen en 1631, et fit paraître sa vertu sur un théâtre plus considérable.

Au xv<sup>e</sup> siècle, le fléau avait fait de fréquentes et meurtrières apparitions dans cette ville; on en

compte jusqu'à sept, dont deux sévirent plusieurs années. En 1621 et en 1626, il y avait exercé de nouveaux et cruels ravages, qui, la seconde fois même, s'étaient étendus à tous les environs. En 1631, les sages précautions prises par les magistrats ne purent enchaîner sa fureur(1). Aux premiers jours du printemps,

(1). Il existe un volume du Dr. Louis PORQUET sur La peste en Normandie au XIVe et au XV11e siècles, Vire, 1898, in-8o. C'est un inventaire très sommaire et assez aride, où les épidémies sont énumérées, localité par localité. Il y est traité de Caen, aux pages 44 et suivantes. Au xvie siècle, on y signale la peste en 1547, 1563, 1565, 1579, 1581, 1582, 1584, 1586, 1598; au XV11e, en 1621, 1626, 1631, 1635 (etc.). De la peste de 1631, le Dr. Porquet ne sait qu'une chose (p. 50): le rôle du P. Eudes, qu'il connaît par l'ouvrage du P. Martine, dont il cite deux pages. La peste de 1626 paraît avoir été très grave: elle s'étendit à Caen et à tous les environs, faisant partout de nombreuses victimes. Le Dr. Porquet y note le grand rôle des Capucins: de même en 1635, où une procession de quarante de ces religieux se rendit à la Délivrande.

Ni l'inventaire imprimé des archives départementales, ni l'inventaire Manuscrit des registres de l'ancien hôtel de ville - en celui-ci sont analysées, année par année, mois par mois, tous les actes et délibérations de la municipalité - ne contiennent de documents relatifs à la peste pour l'année 1631. Chose singulière, le P. Eudes lui-même, dans son Mémorial, ne fait mention que de ses confrères et des soins qu'il leur a donnés. Il n'est pourtant pas possible de douter du fait que nous relatons. Le récit de ses biographes est trop précis: et, d'ailleurs, le P. Costil et le P. Hérambourg s'appuient sur le témoignage d'une religieuse de Sainte-Trinité de Caen. Ces omissions peuvent s'expliquer naturellement, et de diverses manières, puisque nous voyons SIMON LE Marchand, dans son Journal, ne parler ni de la peste de 1626, ni de celle de 1631. Quant à avancer ou reculer la date, impossible: en 1626, le P. Eudes était à Aubervilliers, en 1635, il était en mission. Voici le témoignage du P. Costil que nous venons de mentionner: « Je tiens ce fait - le tonneau placé dans la grande prairie de l'abbaye de Sainte-Trinité - d'une religieuse qui l'écrivit ainsi à M. Hérambourg, et qui ajoute dans la lettre que ce fut Mme de Budos qui prit soin de la nourriture du P. Eudes durant tout ce temps... » P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 37.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 165 -

temps, il éclata soudain au centre de la ville et emporta beaucoup de monde en peu de jours, jetant les citoyens dans la consternation. Aussitôt les gens de qualité se réfugient dans leurs maisons de campagne ou émigrent en d'autres pays; et une foule d'habitants les imitent, désireux de mettre leur vie en sûreté. Seul, ou à peu près, reste dans l'enceinte des murailles le petit peuple, plongé dans une désolation inexprimable de se voir presque entièrement destitué de secours temporels et spirituels, de ceux-ci surtout. En effet, les curés, les vicaires, les ecclésiastiques, s'étaient enfuis pour la plupart ou cachés, par crainte de la mort; un très petit nombre satisfaisait courageusement aux strictes obligations de leur charge.

A cette nouvelle, le P. Eudes a vite fait de prendre son parti. Il offre sa vie à Dieu, et sollicite du P. Gaspard de Répichon, son supérieur, la permission de se dévouer au soin des pestiférés. Celui-ci, craignant de priver l'institut d'un sujet de ce mérite, ne peut consentir à ce qu'il s'expose de nouveau au péril d'une mort presque certaine. Mais les sollicitations du P. Eudes se font si pressantes et si bien motivées, les besoins des âmes apparaissent si grands, qu'il ne croit pas pouvoir refuser ce que le P. de Bérulle, cet homme si éclairé et si prudent, avait accordé dans des circonstances semblables, et ce qu'il accorderait sans doute encore, s'il était vivant. Notre apôtre reçoit sa réponse avec l'intrépidité et la joie d'un soldat qui entend sonner le combat. Il pouvait donc une fois encore montrer à Dieu

166 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

son amour, au prochain sa charité! Lui qui n'appréhendait rien tant que d'être un serviteur inutile, il allait remplir une mission vraiment digne d'un prêtre de Jésus-Christ, et que les martyrs eux-mêmes auraient enviée! Aussi quels accents de reconnaissance s'échappèrent de son âme au pied du tabernacle! Avec quelle ardeur il se donna à Jésus-Christ s'immolant pour le salut des hommes!

Cependant la peste augmentait de violence, et le nombre des malades se multipliait tellement, chaque jour, qu'on était obligé d'en porter beaucoup à la Gobelinière, hôpital bâti à cette intention sur la paroisse de Sainte-Paix, à l'extrémité du faubourg de Vaucelles (1). Il y avait là des personnes établies pour assister les pestiférés au spirituel et au temporel, en particulier quelques Jésuites et quelques Capucins, qui s'y dépensaient avec une admirable générosité: plusieurs même y trouvèrent une mort glorieuse. Pour l'ordinaire, c'étaient les pauvres, les locataires, qu'on reléguait là malgré eux; quant aux propriétaires, comme on ne pouvait les contraindre à quitter leurs maisons, on leur défendait d'en sortir; et ces malheureux mouraient ainsi les plus abandonnés de tous. C'est à eux que le P. Eudes avait décidé de consacrer son ministère.

Il dirige d'abord ses pas du côté de Saint-Pierre, puis de Saint-Gilles, puis du Vaugueux (2), où il sait les malades plus nombreux et plus délaissés. La nouvelle s'en répand par toute la ville, et le voilà bientôt assailli de gens, qui implorent son assistance pour leurs parents, leurs amis, leurs voisins.

(1). Celieu dépendait de l'abbaye de Fécamp: la ville de Caen l'acheta en 1606 et y fit bâtir un grand logis, sorte de succursale de l'Hôtel-Dieu, destinée aux pestiférés qu'on voulait éloigner de l'établissement principal. Cet hôpital n'existe plus aujourd'hui.

(2). Saint-Gilles est un des quartiers les mieux situés et les plus salubres de Caen; il existe encore sous ce nom, ainsi que le Vaugueux. Ce dernier, dépendance de Saint-Pierre, est le quartier le plus pauvre de cette paroisse.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 167 -

Il tâche de satisfaire à leurs demandes, il monte, il redescend les étages, il demeure avec les malades, malgré l'horrible puanteur qu'ils exhalent, tout le temps nécessaire à leurs besoins; il ne quitte l'un que pour courir à l'autre, les consolant, les réconfortant par la promesse d'une prochaine visite; il les prépare au dernier passage par les pensées de la foi et la réception des sacrements. Ce qui par-dessus tout lui fend le cœur et lui arrache des larmes, c'est de voir ces infortunés, hâves, décharnés, à demi morts, se présenter aux fenêtres de leurs maisons, et le conjurer d'une voix déchirante d'avoir pitié de leur misère et d'entendre leur confession. C'est aussi, malgré son dévouement de toutes les heures, de ne pouvoir suffire à tous, et d'en trouver un trop grand nombre de décédés, sans qu'il ait pu leur apporter les secours de la religion. « Sadouleur fut si grande », dit le P. Martine, « qu'il en pensa mourir. » Durant la contagion, ne voulant rentrer ni à l'Oratoire, ni sous un toit quelconque, de peur de la communiquer à d'autres, il lui fallut aviser à sa subsistance et à son logement, sous peine de périr lui-même et d'exposer les malades à un cruel abandon. La Providence, toujours bonne à qui se confie en elle, lui vint en aide en inspirant à Mme de Budos, abbesse de Sainte-Trinité, la pensée de fournir chaque jour à son entretien. C'était une femme d'un grand esprit et d'une rare vertu, qui, par sa douceur, sa patience et surtout son exemple, conduisait à bien la réforme de son monastère. Elle avait eu, pour la commencer, les sages conseils de Mme de Beauvilliers, abbesse de Montmartre, et de Mme de Montivilliers, abbesse de l'Hôpital, toutes deux réformatrices de leur maison(1). Elle trouvait maintenant dans le P. Eudes un puissant auxiliaire pour l'achever et la maintenir. Il semble que cette pieuse abbesse s'était liée

(1). Voir chapitre XI.

#### 168 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

avec lui dès la première ou la seconde année de sa résidence à Caen. Nous l'inférons d'une longue et belle lettre que le Vénérable lui écrivit, à l'occasion de la mort de son frère Antoine, tué au siège de Privas (1629). Cette lettre, quoique fort respectueuse, suppose une liaison étroite, où le prêtre a son franc parler. Le ton d'autorité qui y règne d'un bout à l'autre, qui grandit même à mesure que le sujet s'élève, ne laisse pas d'étonner chez un jeune homme de vingt-sept ans. Pour tenir un pareil langage, il faut, outre un assez long usage dans l'amitié, un mérite reconnu, une vertu qui s'impose par son excellence, disons mieux, par le prestige d'un caractère surnaturel et divin. La grâce du sacerdoce, quand elle agit dans sa plénitude,

supplée au nombre des années. Vu sa longueur, nous ne pouvons citer cette lettre tout entière; nous en transcrivons seulement les parties principales; elles suffiront à donner une idée de cette éloquence simple et naturelle, qui va droit à son but, sans recherche, sans apprêt, sans faux brillant, alerte et vivante (2), sachant prendre tous les tons, faire vibrer toutes les cordes, pour sécher les larmes et rappeler à l'action.

« Vivent Jésus et Marie 1

« MADAME,

« La grâce, la paix et la consolation de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère soient avec vous pour jamais!

« Je dois et veux adorer avec vous la très sainte et très aimable Volonté de Dieu, dans l'affliction qu'il lui a plu vous envoyer; je dois et veux chérir et aimer sa très juste et très aimable main qui a frappé votre âme d'un si rude coup, et qui a blessé votre cœur d'une plaie si sanglante, puisque cette divine main ne fait rien que par amour vers soi

(1). Voir Appendice, Note VII.

(2). Il est certain que, si on compare cette lettre à celles des contemporains, la phrase y apparaît libre et dégagée, sans accumulation de propositions, qui l'embarrassent: et pourtant elle semble écrite d'un premier jet.

#### LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN

169 -

même et vers ses créatures, qu'elle semble aimer comme soi-même. Néanmoins il faut que j'avoue que mon âme est remplie de tristesse, et mon cœur plein d'angoisse, en la pensée de votre agonie. Je ne puis penser à vous, et au pitoyable état auquel je vous vois, sans douleur et sans larmes, et je crois que cela m'est permis. Je vois Jésus, la joie du ciel et de la terre, se fondre en larmes et en soupirs, à la vue des larmes de Marthe et de Madeleine qui pleuraient la mort de leur frère. Pourquoi donc ne me sera-t-il pas permis de pleurer en un semblable sujet? Je veux pleurer avec ceux qui pleurent, selon la parole de son Apôtre: *flere cum flentibus*. Je veux pleurer par les mêmes mouvements et sentiments que Jésus a pleuré; je veux lui offrir un sacrifice de larmes, en hommage de ses larmes divines et adorables. Offrons-lui, Madame, offrons-lui nos larmes en l'honneur des siennes; prions-le qu'il les unisse aux siennes, qu'il les bénisse par les siennes, qu'il les sanctifie par les siennes, et qu'il fasse en sorte que ces eaux qui s'échappent de nos yeux, soient jointes avec les eaux célestes, desquelles le Prophète va disant: *Aquae omnes quae super caelos sunt, laudent nomen Domini !* Que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le Seigneur. Voulez-vous, Madame, que vos larmes soient unies à ces eaux sacrées qui bénissent Dieu sans cesse dans le ciel? Pleurez saintement et religieusement; c'est-à-dire répandez des larmes dignes d'une personne religieuse et qui est en un état portatif obligation de sainteté. Que vos yeux pleurent, mais que votre volonté se soumette à celle de Dieu. Que vos yeux pleurent, mais que votre cœur et votre bouche prononcent souvent ces divines paroles que Jésus a prononcées au plus fort de sa douleur, et dans une détresse infiniment plus grande que la vôtre: *Non mea voluntas, sed Tua fiat* O mon Père et mon Dieu, non pas ma volonté, mais la Vôtre soit faite. Enfin pleurez, mais que ce soit avec patience et modération, et non avec excès et impatience! Heureuses vos larmes, si elles sont répandues en cette façon, car elles mériteront d'être essuyées de la propre main de Dieu, selon cette parole de l'Écriture : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* »

Après quoi, il lui montrait Jésus-Christ partageant sa douleur au Jardin des Oliviers, et, devant ses larmes, ses soupirs et ses plaintes, animé pour elle d'un amour infini, pleurant et soupirant lui-même de la même affliction qui l'étreignait à cette heure; puis il l'invitait à ouvrir son âme

170 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

à ce même Jésus, afin qu'il fût sa joie et sa consolation, et sa voix trouvait ici des accents d'une inexprimable tendresse:

« Entrez, ô bon Jésus, entrez dans ce pauvre cœur, il vous est ouvert, je n'en doute pas. Serait-il bien possible que cette âme vous fût si infidèle que de vous refuser l'entrée de son cœur, se laissant

entièrement posséder par une tristesse inutile et pernicieuse? Non, non, je ne le crois pas. Entrez donc, ô Dieu d'amour et de consolation, dans ce cœur crucifié de mille douleurs, pour le remplir d'amour et de consolation. Chassez-en la tristesse et l'ennui, et le remplissez de cet amour fort et vigoureux par lequel vous avez porté fortement et constamment les douleurs et les angoisses de la croix et de la mort. Or sus, Madame, voilà donc Jésus au milieu de votre cœur; il y est, désirant porter avec vous la rigueur de votre affliction, mais il ne peut ni ne veut la porter sans vous. Unissez-vous donc avec lui, pour la porter avec lui, unissez votre esprit à son Esprit, votre cœur à son Cœur, votre volonté à sa Volonté .... »

Lui rappelant alors combien cette Volonté est adorable en tous ses effets, seule gouvernant le monde et seule digne de régner, source de joie et d'allégresse pour les saints du ciel, condition de toute sainteté pour les chrétiens, et plus encore pour les âmes religieuses, il lui demandait de recevoir ses décrets avec une humble soumission, d'autant qu'elle « pouvait plus avancer en grâce en une heure d'affliction qu'en un mois de consolation ». Après cela, cessant de parler lui-même, il faisait intervenir le mort, ce frère tant aimé et tant pleuré, dans une page des plus touchantes, toute rayonnante de la vie immortelle et triomphante d'outre-tombe.

« Pourquoi pleurez-vous tant, ma chère Soeur? Est-ce parce qu'on vous a dit que je suis mort? Mais non, cela n'est point, je suis vivant et plus vivant que jamais. Je ne suis point mort, mais je suis vivant à Dieu, auquel toutes choses sont vivantes; c'est la première parole qui a été dite en l'office qu'on a chanté pour moi: Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus. Je ne suis point mort, mais plutôt j'ai cessé de mourir pour commencer à vivre. Ne savez-vous pas que la vie de la terre est une vie de mort? Mort vivante et vie mourante, vie qui doit plutôt être appelée

LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 171 -

mort que non pas vie, vie terrestre, vie imparfaite, vie pécheresse! Direz-vous que je suis mort, si j'ai quitté cette misérable vie, pour être dans une vie céleste, dans une vie parfaite, dans une vie éternelle et bienheureuse? Ne savez-vous pas qu'il n'y a que les fous et les insensés qui réputent les gens de bien pour morts? Non, non, ils ne sont pas morts ceux qui meurent en Jésus-Christ. Si j'étais mort comme un païen, comme un hérétique, comme un faux catholique, vous auriez sujet de pleurer. Si j'étais mort dans un duel pour la défense de mon honneur et de mes intérêts particuliers, je vous dirais: pleurez, pleurez, et vous fondez en larmes, et en larmes de sang. Mais quoi! je suis mort dans une armée qui combat pour la querelle de Dieu et pour ses intérêts, je suis mort pour la gloire de Jésus-Christ, pour la défense de son Église et pour l'établissement de sa foi et de son Évangile! Cette mort n'est-elle pas bienheureuse? N'est-elle pas glorieuse? N'est-elle pas plus digne de joie et de réjouissance que de larmes et de pleurs? N'est-ce pas faire tort à la gloire d'une telle mort que de la déplorer et lamenter, comme si c'était la plus misérable mort du monde? Pourquoi donc, ma chère Soeur, pourquoi vous affliger tant? Est-ce parce que vous ne me verrez plus sur la terre? Mais consolez-vous, car vous me verrez dans le ciel et dans peu de temps ...»

Aux paroles et à la voix de ce frère « très aimable et très aimé », succédaient les paroles et la voix de l'Époux céleste, de Jésus, le Dieu de toute consolation, demandant à son épouse de se soumettre à sa Volonté sainte, de lui donner son frère de bon cœur, avec promesse de lui rendre au centuple ce qu'elle aurait donné, la conjurant de s'abandonner sans réserve à sa Providence, de chasser de son esprit tout soin superflu pour s'occuper des devoirs de sa charge, dans la crainte d'être pour les mondains un sujet de scandale, et pour son Ordre une occasion de mépris. Rien de plus pénétrant que ce langage, rien de plus réconfortant, rien de plus suavement divin.

Le P. Eudes terminait ainsi:

« Madame, après ces divines paroles de Jésus, votre divin Époux, il ne me reste plus rien à dire: seulement, je supplie la Mère de Jésus d'imprimer

172 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

bien avant dans le secret de votre cœur les paroles de son Fils. Je supplie cette Mère de grâce et d'amour, Mère de toute consolation, de remplir votre cœur de ses divines consolations, et de vous faire participante de la grâce et de l'amour, par la vertu duquel elle a porté constamment et saintement la très sanglante plaie, qu'elle a reçue de ce glaive de douleur qui a transpercé son âme, au temps de la passion et de la mort de son Fils unique, et uniquement aimé.

« Je vous écris ces choses, en attendant que j'aie le bien de vous parler de bouche, quand la presse des visites qui vont vous être rendues sera un peu passée.

« Je suis en Jésus et Marie,  
Madame,  
Votre très humble, très obéissant, très affectionné serviteur,

JEAN EUDES,

Prêtre de l'Oratoire. »

Dès qu'elle eut donc appris la généreuse résolution du P. Eudes, s'inspirant de l'estime et de l'affection qu'elle, lui portait, et désireuse d'avoir part à son sacrifice, Mme de Budos lui écrivit une longue lettre pour l'inviter à ménager ses forces et lui offrir de subvenir à ses besoins. Sa proposition ayant été acceptée avec reconnaissance, elle fit établir un tonneau vide dans la grande prairie qui s'étendait au-dessous de l'abbaye de Sainte-Trinité jusqu'aux bords de l'Orne (1) ; le P. Eudes s'y retirerait la nuit pour prendre un peu de repos, et il y trouverait des vivres apportés en son absence. Semblable au patriarche d'Alexandrie, saint Athanase, qui demeurait dans un tonneau pour ne pas exposer à la colère de l'empereur ceux qui lui auraient donné asile, notre charitable apôtre, qui ne voulait être un danger pour personne, n'eut, tout le temps que dura la peste, d'autre abri que ce tonneau; il lui servit tout à la fois de réfectoire,

(1). La Prairie du Tonneau, longtemps appelée «le Pré du Saint » existe encore, mais elle est presque entièrement convertie en jardins. Le canal qui relie Caen à la mer, la traverse dans toute sa longueur.

LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 173 -

de dortoir et même d'oratoire. Car, lorsqu'il y revenait le soir, si épuisé, si harassé de fatigue qu'à peine pouvait-il remuer, c'était moins pour se livrer au sommeil, que pour se mettre en prière. Il passait de longues heures à s'entretenir avec Dieu, implorant sa miséricorde pour les pécheurs, et, pour lui, la grâce de les assister, de les soulager, de les aider à faire un saint usage de leurs misères.

Mais voici qu'au milieu de ces incessants labeurs, on le mande soudain à l'Oratoire: son supérieur et deux de ses confrères viennent d'être frappés, et réclament son assistance. Il connaissait trop bien l'ordre de la charité pour ne pas voler aussitôt à leur secours. Il s'établit à leur chevet et se constitue leur infirmier. Le P. de Répichon est bientôt aux portes du tombeau; il lui administre les sacrements, il le console, il le soutient dans son agonie, il ne le quitte qu'après lui avoir fermé les yeux (1). Il prodigue les mêmes

(1). Le P. Gaspard de Répichon était d'une des meilleures familles de Caen, alliée à la famille de Harlay-Sancy. Entré dans l'Oratoire, à la maison de Paris, le 23 mai 1623, deux mois après le P. Eudes, il avait été nommé supérieur de la maison de Caen en 1627. Il ne respirait que zèle pour la gloire de Dieu, charité pour le prochain, esprit de mortification et de sacrifice à l'égard de son propre corps. L'air de modestie, de recueillement et de douceur qu'il portait sur son visage, touchait les cœurs et les élevait à Dieu. Il passait une partie des nuits en prières; il couchait souvent à terre: une fois même, il lui arriva, dans cette situation, d'être foulé aux pieds par quelqu'un, qui dans les ténèbres ne l'avait pas aperçu, et comme celui-ci s'excusait: « Foulez, dit-il, foulez sans crainte ce qui mérite tant de l'être. » Interrogé, dans sa dernière

maladie, s'il ne craignait pas beaucoup la mort, sa réponse fut «qu'il n'osait pas trop s'en occuper, parce que Dieu lui faisait goûter trop de consolation sensible dans sa pensée et à la vue de ses approches.» L'instruction des pauvres et des ignorants était une de ses occupations privilégiées: il ne voulait presque confesser qu'eux, et c'est dans cet exercice de charité qu'il gagna le mal dont il mourut, le 30 avril 1631. Ajoutons que la même année plusieurs membres de l'Oratoire périrent de la peste en soignant les malades, entre autres le P. Pierre Beureville (7 juillet) à Châlons-sur-Saône, le P. J.-B. Néron à Nancy (août). Déjà, en 1630, les PP. Jean Morel et Thomas Chaillan étaient morts à Marseille, et, en 1628, le P. Robert des Plasses, à Lyon, dans l'exercice de la même charité. Cf. P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 1, p. 70.

174 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

soins aux autres; et il a la joie d'en ramener un à la vie et à la guérison complète(1).

Rassuré sur le sort de ses confrères, il retourne aux pestiférés de la ville, qu'il continue d'assister avec une charité toujours croissante, toujours plus héroïque, recherchant de préférence les plus abjects et les plus rebutants, ne reculant devant aucune fatigue, devant aucune infection. L'amour qui l'anime lui rend tout aisé, tout agréable même; il goûte d'ineffables délices à soulager ces membres souffrants de Jésus-Christ. Tant de dévouement méritait une récompense: Dieu la lui accorde, et telle qu'il la pouvait envier, par une première victoire sur l'hérésie.

Il allait à la recherche des malades dans les lieux les plus reculés de la ville, lorsqu'il apprit qu'un vieux calviniste du voisinage, enfermé seul avec sa femme, était à l'extrémité. C'était un homme que son attachement à sa secte en faisait regarder comme un des plus fermes appuis, et qui ne s'attendait guère assurément à ce qu'un prêtre catholique hasardât sa vie pour se briser, semblait-il, contre son opiniâtre obstination. Le P. Eudes, toujours guidé par l'esprit de Dieu, se fait indiquer sa demeure, puis ouvrir la porte. Il entre, il approche du malade avec cet air de gravité et de tendresse qui tout ensemble commande le respect et gagne la confiance. Il lui parle avec une onction si pénétrante, des arguments si décisifs, que le vieillard, surpris lui-même de son propre aveuglement, l'écoute, se laisse instruire, sent toute la force des raisons sur lesquelles s'appuie la religion catholique, reconnaît ses erreurs et les abjure. Puis, ne pensant plus qu'à profiter du peu de temps qui lui reste pour se réconcilier avec Dieu, il se confesse à son charitable visiteur, il reçoit de sa main le saint viatique

(1). Cf. Mémorial, art. 19.

#### LA PESTE Au PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 175 -

comme un gage de salut, et meurt entre ses bras, dans cette tranquillité et cette paix toute céleste qui sont le partage d'une âme prédestinée.(1). Un changement si merveilleux remplit de joie le cœur de notre apôtre, et d'admiration le peuple qui en fut témoin; il n'y eut qu'une voix pour bénir Dieu des prodiges qu'il opérait par son serviteur.

Le mal se prolongeant, et toute espérance étant vaine du côté de la terre, le P. Eudes tourna les regards et les supplications des habitants vers la Vierge Marie, ainsi qu'il avait fait en 1627 à Argentan. On invoqua son intercession; on plaça ses statues, comme une sauvegarde, à toutes les portes de la ville et au pont Saint-Pierre (2); et la peste ralentit, puis cessa ses ravages. La ville se repeupla, les affaires reprirent, et l'on vit renaître comme par enchantement, dans les rues désertes, l'animation et la vie. Le P. Eudes regagna donc l'Oratoire: il y rentra, entouré de la vénération publique, riche de mérites, semblable, dit le P. Martine, à «un conquérant qui revient à la cour chargé de lauriers et de dépouilles, après une glorieuse campagne(3). »

A peine de retour, il tombe dans une grave maladie qui, en peu de jours, le conduit aux portes du tombeau. Dieu, qui l'avait soutenu parmi des fatigues capables d'abattre les plus robustes, le permit sans



doute pour montrer à tous que la conservation de cet homme apostolique, au milieu des dangers qui l'assiégeaient, avait été l'œuvre de sa toute-puissante protection. Une fièvre continue le travaille cruellement. Le médecin, appelé en toute hâte, la juge dès l'abord mortelle et sans remède; ce

(1). P. MARTINE, Liv. 1, p. 53; P. LE BEURIER, Liv. 1, pp. 37-38; P. DE MONTIGNY, T. 1, Liv. 11, pp. 67-70.

(2). P. HÉRAMBORG, Liv. 11, ch. X111, p. 123.

(3). P. MARTINE, Liv. 1, p. 53.

176 -

## VIE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

qu'il ne dissimule pas au malade. Celui-ci, loin de s'effrayer du péril, s'en réjouit comme de la meilleure des fortunes. Il arrivait donc enfin au terme de ses désirs! Délivré des tristesses et des langueurs de l'exil, il allait donc entrer dans la joie et les biens de la patrie, après lesquels il soupirait avec tant d'ardeur! La mort, on la craignait pour lui! Mais n'était-ce pas la porte du ciel? Que de fois, pendant qu'il assistait les pestiférés, il avait souhaité de la rencontrer sur son chemin! Que de fois, à la moindre sensation de malaise, croyant aux premières atteintes de la contagion, il l'avait saluée comme une amie, comme un ange de Dieu! « Grâces à mon Dieu », disait-il, « je crois que la voilà venue! » Et, lorsque, cette indisposition dissipée, il voyait de nouveau reculer l'objet de ses vœux, quelle affliction!(1) Aussi, à la nouvelle de son approche, ne peut-il contenir les élans de sa joie, elle éclate sur son visage, elle éclate dans ses paroles; et c'est par ce verset du psaume qu'il accueille quelques amis accourus pour le visiter: « *Laetatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus!* (2) »

Pendant que, détaché de la vie et des biens de ce monde, il n'aspirait plus qu'à ceux d'En-haut, beaucoup de personnes d'une éminente piété faisaient violence au ciel par leurs prières et par leurs larmes, pour obtenir sa guérison. Au premier rang, il faut placer les filles de sainte Thérèse, à qui l'unissaient des relations de spiritualité; il leur avait prêché maints sermons et donné de nombreuses conférences. En apprenant son état, ces bonnes religieuses tinrent conseil, afin de concerter les moyens les plus efficaces pour le sauver. Oraisons, prières, processions, invocations

(1). Cf. Le P. MARTINE, Liv. 1, p. 55. - Confidences faites par le V. P. Eudes à l'un de ses ouvriers dans une mission.

(2). « Je me suis réjoui aux paroles qui m'ont été dites: nous irons dans la maison du Seigneur. »

## LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 177-

des saints, jeûnes et disciplines, communions, messes, tout fut employé par elles pour toucher le cœur de Dieu, sans pourtant se relâcher en rien de la parfaite soumission à sa Volonté sainte. Citons-en, comme preuve, ce touchant extrait d'une lettre, datée du 6 mai 1631, qui lui fut adressée par une de ces pieuses filles: témoignage éloquent de l'estime et de la vénération, qu'on avait dans ce Carmel pour ce jeune oratorien, seulement âgé de vingt-neuf ans.

« Mon révérend Père, nous avons appris que vous avez grand peur que nous vous ravissions d'entre les mains de Dieu. Non, non, ne craignez pas. Oh! que nous n'avons garde! Nous n'avons pas si peu de charité pour vous. C'est une chose trop douce et agréable d'être entre les mains d'un Père si aimable, reposant doucement entre les bras de son amoureuse Providence; vous vous plaisez trop là pour vous en retirer. Ce que j'ai une fois donné à mon Dieu, je ne veux point le lui ôter.

« L'intention que nous avons eue en nos dévotions journalières pour vous, est d'accomplir ce verset: *Invoca me in die tribulationis, eruam te, et honorificabis me* (1). Nous ne demandons pas absolument la continuation de votre vie, mais seulement ce qui sera à la plus grande gloire de notre uniquement très cher et bien aimé Jésus. Que si c'est son bon plaisir de vous retirer à lui, je suis résolue de tâcher de me réjouir plutôt de votre bonheur que de m'attrister de ma perte. Si cela arrive, nous vous supplions, quand

vous serez avec Notre-Seigneur, de nous faire la charité de nous donner toutes à lui, et de le prier d'accomplir en nous ses adorables desseins. Nous vous supplions aussi de saluer pour nous la très sainte Vierge, notre sainte mère Thérèse, saint Joseph notre bienheureux père, et tous nos saints parents et amis de par-delà. Que si Jésus-Christ veut encore se glorifier en vous et par vous en cette vallée de larmes, il n'y a remède, mon Père, il faut que vous ayez patience. Fussiez-vous à la porte du ciel, prêt à y entrer, nous vous en retirerons. Il n'importe que vous ayez fait votre testament; il faut que vous vous résolviez de supporter cet exil pour l'amour de celui qui vous est tout (9). »

Les Bénédictines de la Trinité ne s'intéressaient pas

(1). Invoque moi au jour de la tribulation, je te délivrerai, et tu m'honoreras.

(2). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 40.

178 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

moins à sa guérison; une partie d'entre elles l'avaient pour directeur, et leur sainte abbesse, Mme de Budos, s'était beaucoup aidée de ses conseils, nous l'avons dit, pour rétablir la règle dans sa vigueur et travailler à la réforme du monastère. Elles s'alarmaient donc de voir disparaître, avant que l'œuvre fût achevée, un prêtre si propre à en assurer le succès. Aussi que de prières, que de sacrifices furent offerts en sa faveur par ces âmes généreuses!(1) Prières et sacrifices qui, joints à ceux de beaucoup d'autres gens de bien, également sous sa conduite, finirent par fléchir le ciel: la santé lui fut rendue. Loin de s'en réjouir, le P. Eudes leur en sut en quelque sorte mauvais gré. Pourquoi l'arracher ainsi du lieu de délices où il entrait, et le replonger dans l'abîme des misères terrestres? Il s'en plaignit amoureusement à Notre-Seigneur, lui répétant avec le Roi-Prophète : « Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! Hélas! faut-il que mon exil soit ainsi prolongé! » C'est que, depuis son séjour à Notre-Dame des Vertus, il n'avait cessé de se détacher des créatures et de se regarder sur la terre comme un exilé; il ne soupirait plus qu'après les biens célestes, qu'après la possession de Dieu; et, la mort étant le chemin qui y mène, il la désirait avec impatience, il l'appelait de tous ses vœux, comme une libératrice (2). La lettre suivante, écrite à une religieuse bénédictine, quelque deux ans plus tard, montre bien quelle était alors en lui la véhémence de ces sentiments.

« Je vous donne pour ce mois », lui dit-il, « et pour toute l'éternité, la grande solennité de Jésus (3), que nous célébrons le 28 de ce mois; c'est une des trois grandes solennités qui se font dans le ciel. Si Notre

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 41.

(2). P. MARTINE, Liv. 1, pp. 56-57.

(3). Cette grande solennité est la fête des Grandeurs de Jésus, instituée par le P. de Bérulle, et célébrée à l'Oratoire le 28 janvier.

LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN. 179 -

Seigneur vous y appelle bientôt-elle était très souffrante à cette époque vous l'y ferez avec joie et grande réjouissance, pendant que nous la ferons ici-bas en douleur et angoisse. Nous solemniserons, vous et moi, la même fête, mais hélas! ce sera en une manière bien différente! Je ne puis penser à ceci sans larmes et sans soupirs! Hélas! qui ne soupirerait, qui ne pleurerait amèrement! Je ne pleure pas sur vous, mais sur moi. Ah! ma chère et bien-aimée Sœur, si vous avez quelque petit grain de charité pour votre pauvre frère, suppliez Notre-Seigneur, lorsque vous serez auprès de lui, de me tirer bientôt hors de ce lieu de péché et d'imperfection, pour me mettre en un lieu et dans un état où on l'aime purement, parfaitement et continuellement (1). »

Célestes aspirations, désirs enflammés, dont Dieu devait longtemps encore retarder la réalisation, dans l'intérêt de sa gloire et du peuple chrétien! La convalescence fut prompte, et le P. Eudes put se remettre à ses études et à ses travaux antérieurs.

Cependant un événement de la plus haute importance pour l'Oratoire sollicitait ses prières et ses sacrifices. La Congrégation avait pris assez de développement pour qu'il devint urgent de préciser et de consacrer ses premières traditions (2); il tardait aussi à son nouveau supérieur de s'entourer des conseils et des lumières de ses confrères. Il avait donc convoqué pour le 1er août une assemblée générale dans la maison de la rue Saint-Honoré, à raison d'un député par dix prêtres. La gravité des décisions à prendre n'échappait à personne. Ne s'agissait-il pas d'établir d'une façon définitive la profession des sujets de l'Oratoire et de régler l'autorité de son supérieur, voire même d'approuver, confirmer et ratifier au besoin l'élection du P. de Condren, faite avec tant de hâte en 1629 par la seule maison de Paris? On devine avec quelle ferveur le P. Eudes implora le secours

(1). P. MARTINE, Liv. I, p. 57. - Cette lettre est du commencement de janvier 1634.

(2). En 1631, vingt ans après sa fondation, elle comptait 71 maisons.

180 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

du ciel pour ses confrères assemblés; combien il pria et fit prier de toutes parts à leur intention les saintes âmes avec lesquelles il était en particulière relation et qui s'intéressaient aux Pères de l'Oratoire. Leurs supplications eurent plein succès. Les traditions furent fixées sans doute, et de simples usages changés en constitutions régulières; mais surtout l'œuvre du P. de Bérulle fut sanctionnée et maintenue dans son intégrité. La Congrégation demeurerait purement ecclésiastique et sacerdotale, et chacun y servirait Notre-Seigneur sous l'autorité des évêques et dans les lois de l'Eglise; jamais, pour quelque raison que ce fût, les sujets ne pourraient être obligés à aucuns vœux, ni solennels, ni simples(1).

L'année suivante, le P. de Condren entreprit la visite de toutes les maisons de l'Oratoire. Il commença par celles du premier département, dont Caen faisait partie, choisissant le moment favorable pour trouver dans chacune tous ses membres réunis. Ce fut donc une grande joie pour le P. Eudes de revoir et d'entendre cet homme de Dieu (2), pour lequel il professait un si religieux respect, une si profonde vénération, et dont, comme la plupart de ses confrères, il n'avait point cessé, depuis son départ de Paris, de prendre et de suivre les conseils (3). Il put s'éclairer près de lui sur les travaux auxquels ses talents et l'obéissance le destinaient: les travaux des missions.

(1). Première assemblée de l'Oratoire, 4e session. Bibl. Sainte-Geneviève.

(2). Il parlait à ses Pères en particulier et dans des Conférences spirituelles. Cf. P. CLOYSEULT, Vie de quelques Prêtres de l'Oratoire, p. 242.

(3). Le P. de Condren était le directeur de presque tous les prêtres de l'Oratoire, soit de vive voix, soit par écrit: «Il conduisait chacun suivant les voies différentes que Dieu tenait sur eux. » Ibid., p. 1256.

181 -

## CHAPITRE HUITIÈME.

### Premières missions du P. Eudes (1632-1637).

Les missions au début du XVII<sup>e</sup> siècle. - Lamentable état de la Normandie. - Missions au diocèse de Coutances (1632): premiers succès du P. Eudes, joie de ses amis. - Vie de retraite et d'étude à l'Oratoire de Caen (1633-1634). - Deuxième Assemblée générale de l'Oratoire. - Le P. Eudes, chef des missions de l'Oratoire de Caen (1635): missions au diocèse de Bayeux; missions au diocèse de Saint-Malo, premières persécutions; mission de Fresne, conversions de protestants, récitation publique des prières du matin et du soir (1636). - Première maison de Refuge pour les pécheresses pénitentes (1635-1636). - Mission de Ri (1637).

Nous l'avons dit, la Réforme et les guerres de religion qu'elle déchaîna dans la France, engendrèrent parmi le peuple une ignorance effroyable, une affreuse corruption. Dans les villes, où prêtres et religieux abondaient, le mal, quoique grave, faute d'une prédication catéchistique simple, claire, méthodique,

n'atteignait pourtant point le même degré d'intensité que dans les campagnes, trop souvent abandonnées à des pasteurs ignorants et vicieux(1); là il

(1). «Vous m'avez affirmé, Monsieur », disait un jour à saint Vincent de Paul un protestant, qu'il recherchait à convertir, « vous m'avez affirmé que l'Eglise de Rome est conduite du Saint-Esprit. Et comment puis-je le croire, en voyant, d'un côté, les catholiques de la campagne abandonnés à des pasteurs vicieux et ignorants, sans être instruits de leurs devoirs, sans que la plupart sachent seulement ce que c'est que la religion chrétienne; et, d'autre part, les villes pleines de Prêtres et de moines qui ne font rien? Peut-être que, dans Paris, il s'en trouverait dix mille, qui laissent cependant ces pauvres gens des champs dans leur ignorance épouvantable par laquelle ils se perdent! » MAYNARD, Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, Liv. 11, ch. 11, § 3. - Certes, le reproche était exagéré, car il y avait encore de bons curés et de bons vicaires, et plusieurs prêtres et religieux des villes allaient prêcher et catéchiser à la campagne. Malgré tout, la conduite d'un grand nombre ne le motivait que trop.

## 182 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

prenait de désolantes proportions. Affligés de cet état de choses, de saints prêtres, de fervents religieux, toujours trop rares, se dévouèrent d'eux-mêmes, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, à l'évangélisation des paysans, soit seuls, soit en compagnie de quelques associés. Ainsi des PP. Jésuites, et en particulier saint François Régis, dans le midi de la France. et dans les Cévennes; ainsi Michel le Nobletz, M. de Condren et saint Vincent de Paul, pour ne citer que ces trois noms parmi les plus illustres. Le premier régénéra une partie de la Basse-Bretagne, qui garde encore le souvenir de sa parole et de ses vertus apostoliques. Le second, une fois promu au sacerdoce (1614), tout en continuant ses travaux théologiques, ne se contenta pas de prêcher avec fruit plusieurs stations dans les diverses paroisses de la capitale, il fit aussi des missions dans les villages et les hameaux les plus rapprochés. Le troisième sut communiquer son zèle à des personnages haut placés et du plus grand mérite, ainsi qu'à des prêtres vertueux et distingués; et, avec leur collaboration, il organisa des missions d'abord dans toutes les terres de la famille de Gondi, dont il élevait les enfants, puis dans les environs de Paris et dans les diocèses de Beauvais, de Soissons, de Sens, de Chartres (1613)(1)

(1). Il est bon de rappeler ici comment saint Vincent de Paul fut amené, à s'appliquer au travail des missions. Voici le fait tel qu'il est raconté par l'abbé MAYNARD, Liv. 1, ch. v, § 4. « Au commencement de 1617, il se trouvait avec le général (des Galères) de Gondi, au château de Folleville, diocèse d'Amiens, lorsqu'on l'appela au village voisin de Gannes pour confesser un paysan malade qui réclamait son secours pour s'endormir en paix. Au dire de chacun, le paysan était un homme de bien devant Dieu, c'était une âme qu'une fausse honte avait depuis longtemps rivée au mal. Vincent s'approche, sonde les plaies avec sa prudence et sa douceur ordinaires, et, arrivé à l'endroit sensible, il propose au malade l'opération d'une confession générale. Celui-ci accepte, et, délivré en même temps du mal et de sa cause, guéri de ses remords et de sa honte funeste, il ne cesse pendant les trois jours qu'il vit encore de faire sa confession publique. « Ah! Madame », dit-il une fois, en s'adressant devant tous les gens du village à la comtesse de Joigny, « j'étais damné, si je n'eusse fait une confession générale à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais pas osé me confesser. » Tous étaient édifiés et louaient Dieu; seule la comtesse de Joigny demeurait triste et silencieuse. Puis, tout à coup se tournant vers Vincent de Paul : « Ah ! Monsieur », s'écria-t-elle, « qu'est-ce que cela et que venons-nous d'entendre? Qu'il est à craindre qu'à en soit ainsi de la plupart de ces pauvres gens! Ah! si cet homme qui passait pour un homme de bien, était en état de damnation, que sera-ce des autres qui vivent plus mal? Ah! Monsieur Vincent, que d'âmes se perdent! quel remède à cela? » Pour soulager sa douleur..., Mme de Gondi pria Vincent de prêcher dans l'église de Folleville sur la confession générale.... Elle choisit heureusement pour cette prédication le 25 janvier, jour où l'église célèbre la conversion de saint Paul. Vincent obéit avec empressement.... et il eut un merveilleux succès.... Il continua d'instruire les habitants de Folleville qui accoururent à lui en si grand nombre que.... d'abord le Père recteur, ensuite un autre Père des Jésuites d'Amiens, durent lui venir en aide. De Folleville, tous les deux passèrent aux villages voisins qui appartenaient à la maison de Gondi, et ils y firent merveille. »

L'Oratoire (1), dès sa naissance, s'était également proposé l'évangélisation du peuple. Si, d'après les lettres-patentes de 1612, il devait « tendre à la perfection de prêtrise selon son ancien usage et institution »; il devait aussi « instruire le peuple tant en la ville qu'ès faubourgs d'icelle et autres villes du diocèse en la doctrine de Jésus-Christ »; et, bien que la Bulle de Paul V, en étendant son champ d'action, ne lui eût pas formellement marqué cette fin, ses membres ne manquèrent point, dans la nouveauté de leur zèle, d'annoncer de toutes parts la parole sainte aux pauvres comme aux riches, non seulement dans leurs chapelles, mais dans les campagnes voisines. A l'approche des grandes solennités de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint, de Noël, ils choisissaient quelque village plus abandonné que les autres

(1). Nous ne parlons pas des Doctrinaires, fondés par le P. de Bomillion et le Vénérable César de Bus, parce qu'ils s'appliquaient surtout à l'explication de la doctrine chrétienne dans de grands et petits catéchismes.

#### 184- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

et, s'y installant pendant quinze jours, ils y donnaient dans un esprit vraiment apostolique les exercices de la mission, d'autant plus puissants en oeuvres et en paroles qu'ils ne cherchaient qu'à faire connaître et aimer Jésus-Christ, qu'à continuer son action sanctificatrice parmi les pécheurs et les petits. Dans cette lutte contre l'ignorance et le vice, ils ne négligeaient déjà aucun des innocents stratagèmes qui attirent la foule et la retiennent; et l'on pouvait voir les enfants eux-mêmes se presser avec joie autour de la chaire de ces bons Pères, qui leur distribuaient libéralement des livres et des chapelets (1). Aussi le P. Bourgoing a-t-il pu écrire, dans la préface de son Directoire pour les missions (2): « Cet emploi ne nous est pas nouveau, puisqu'il est né avec notre Congrégation et qu'il a commencé avec son établissement. » Quelques-uns même, doués de talents spéciaux et poussés par l'esprit de Dieu, en faisaient la principale, pour ne pas dire l'unique occupation de leur vie. Tel le célèbre P. Lejeune, si connu dans les annales de l'Eglise de France sous le nom de « missionnaire aveugle », et qui ne finissait une mission que pour en commencer une autre (3); tel encore le P. Jean-Baptiste Gault, plus tard évêque de Marseille, qui préludait à un épiscopat tout d'apostolat et de charité par d'incessantes prédications dans les villes et dans les campagnes. Toutefois, si l'une des oeuvres auxquelles se consacra l'Oratoire à son origine, fut l'oeuvre des missions, il n'était, ni ne voulait être exclusivement une congrégation

(1). M. HOUSSAYE, Le P. de Bérulle et l'Oratoire, T. 11, ch. v.

(2). « Directoire pour les Missions qui se font par la Congrégation de l'Oratoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contenant les avis nécessaires afin de les rendre fructueuses. » 1646.

(3). Frappé de cécité à l'âge de 35 ans (1627), pendant le cours d'une mission qu'il prêchait à Rouen, il continua jusqu'à la fin de sa longue carrière de porter sur tous les points de la France l'infatigable ardeur de son apostolat: il mourut à l'âge de 79 ans (1er août 1672).

#### PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 185 -

de missionnaires; tout autre et bien plus élevé était son but principal. Voilà pourquoi le P. de Bérulle ne put accepter, en 1617, la proposition de M. de Gondi, transmise par saint Vincent de Paul, et s'engager à donner des missions dans ses terres, de cinq ans en cinq ans. Il était réservé à ce dernier d'établir, sous le nom de « la Mission », une société spécialement destinée à l'évangélisation des pauvres gens (1). Il appartenait aussi au P. Eudes de fonder et d'organiser les missions de Normandie, d'abord dans l'Oratoire, puis dans la Congrégation dont il devait être l'instituteur.

En 1632, il y avait à Caen quelques Oratoriens qui s'y appliquaient avec fruit; et, nous l'avons vu plus haut, le P. Eudes avait reçu l'ordre de se préparer à leur venir en aide dans leurs courses apostoliques. Certes, nulle province n'en avait plus besoin que la Normandie, l'ignorance et la corruption, suites funestes des guerres civiles et de l'hérésie de Calvin, y infectant tous les états et toutes les conditions (2). Parmi le clergé, trop souvent nulle étude, nulle science, nul soin de l'instruction des fidèles, nulle administration des sacrements sinon par manière d'acquit, nul zèle, nulle édification, nul

respect de la discipline ecclésiastique, mais, au contraire, des abus et des scandales criants qui achevaient de tout ruiner. Curés et vicaires vivaient pour la plupart dans une oisiveté criminelle, ne gardant dans leur extérieur

(1). Commencée en 1624 au collège des Bons-Enfants, cette société s'annexa, en 1632, le prieuré de Saint-Lazare, d'où le nom de Messieurs de Saint-Lazare ou Lazaristes qui désigna ses membres; et, dès le début de la même année, elle reçut dans une bulle la sanction de l'autorité pontificale.

(2). Il y avait 70 ans que l'hérésie s'y était répandue, et, si elle n'avait pu venir à bout de détruire la religion catholique, elle y avait du moins formé un parti assez puissant pour faire redouter qu'elle ne devint bientôt dominante. P. DE MONTIGNY, T. I, Liv. II, p. 74.

## 186- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

aucune règle de bienséance, n'ayant dans leur habillement rien qui rappelât leur caractère. Mal pourvus des biens de la fortune, ils se défendaient de l'indigence par des trafics sordides ou par des travaux mercenaires, auxquels un prêtre ne peut descendre sans s'avilir. Riches et de noble naissance, ils ne se distinguaient des séculiers que par leur facilité à prodiguer au jeu, à la table, à des plaisirs plus coupables encore, des revenus que leur destination première réservait à des oeuvres pies et charitables. De là, parmi le peuple, peu ou point de piété et de religion. Aussi n'apercevait-on d'autre différence entre catholiques et protestants que celle qu'y mettent essentiellement certaines pratiques extérieures commandées par l'Eglise, rejetées par l'hérésie. On communiait encore à Pâques; on se confessait une fois l'an; on assistait au saint Sacrifice les jours prescrits; on s'abstenait de viande aux temps marqués. Mais le fréquent usage des sacrements, la préparation nécessaire pour les bien recevoir, la prière matin et soir, la visite au Saint-Sacrement, la messe sur semaine, voilà autant d'observances communément ignorées, jusque dans les meilleures paroisses. Ajoutons qu'un amas de superstitions ridicules avait pris partout la place d'une solide dévotion. Il se rencontrait même des gens, et en grand nombre, qui ne connaissaient ni Jésus-Christ, ni les obligations de leur baptême.

Quelques-uns mieux instruits de leurs devoirs, et dociles aux inspirations d'une véritable piété, cherchaient-ils à s'approcher de la Table sainte et conséquemment du tribunal de la Pénitence, aux grandes fêtes, ou en certains jours qui se recommandaient à leur religion? Ils se voyaient rebutés par leurs confesseurs préoccupés d'affaires temporelles ou des bagatelles du monde, parfois même raillés par eux, tournés en dérision de la manière la plus blessante.

Un tel amoindrissement de la foi et de la pratique chrétienne

## PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES.

187-

ne pouvait qu'engendrer les pires excès. Aussi les crimes les plus horribles, les vices les plus honteux, duels, homicides secrets, empoisonnement des hommes et des bêtes, sacrilèges, jurements, blasphèmes, parjures devant juges, injustices et fraudes, enchantements, péchés contraires à la nature et à la pudeur, étaient-ils actes courants ou état habituel, qui n'excitaient ni remords, ni réprobation. Trop souvent les mariages se contractaient sans témoins, et les fiancés vivaient en époux. L'idée de la virginité était tellement obscurcie dans les esprits, le célibat tellement déconsidéré, que de rester fille paraissait un châtiment du ciel et la punition de quelque énorme faute.

Les grands et les nobles ne témoignaient, la plupart, ni d'une foi plus éclairée, ni de mœurs plus pures. Ayant la force en mains, ils en abusaient pour assouvir leurs passions ou leur cupidité; violence et usurpation, ces deux maux résumaient leur conduite. Les officiers de justice qui auraient dû réprimer le crime en le châtiant, l'encourageaient par leur vénalité ou par leur couardise: ils se laissaient intimider par les parties, ou vendaient argent comptant leurs voix et leurs suffrages.

Tel est le tableau lamentable que les biographes du P. Eudes (1) nous tracent de la Normandie, vers 1639, et en particulier du diocèse de Coutances, premier théâtre de ses travaux. C'est, en effet, dans un

bourg de la partie occidentale de ce diocèse, à Lessay, au bord de la mer, qu'il accompagna pour la première fois ses confrères voués aux missions, et les prêtres séculiers, leurs auxiliaires. Les missionnaires ne furent pas longtemps à s'apercevoir de l'état affreux, où clergé et peuple étaient réduits dans ce canton: ignorance presque universelle des principaux mystères de

(1) Cf. PP. MARTINE, Liv. 11; COSTIL, Fleurs, Liv. 1; DE MONTIGNY, T. 1, Liv. II.

#### 188- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

la religion et des plus graves obligations de la morale, beaucoup ne sachant pas même qu'il y eût un Dieu, ni ce que c'était que le christianisme; tous les vices, énumérés plus haut, profondément enracinés dans les cœurs et constituant comme une seconde nature. Loin de les rebuter, la grandeur du mal anima leur zèle, et, confiants en l'aide de Dieu, ils travaillèrent par des instructions claires, solides, parfaitement appropriées à l'auditoire, à combattre et à dissiper l'ignorance, principale source des désordres. Le P. Eudes, spécialement, y employa toute son industrie. Après s'être donné totalement à l'Esprit-Saint, pour qu'il fut l'âme de sa parole et la force de ses discours, après avoir conjuré le Père céleste de ne pas faire porter aux pécheurs le poids de ses fautes et de ses misères, après avoir supplié Notre-Seigneur de l'assister dans un ministère où il n'était que son indigne coopérateur, après s'être placé sous la protection de la très sainte Vierge, sa mère et son épouse, il prêcha, il confessa avec tant d'onction pénétrante et victorieuse, que ses premiers essais passèrent pour des coups de maître : il atteignit d'un bond à la perfection du missionnaire.

Dans ses sermons, instructifs et populaires, peu soucieux de flatter les oreilles, il ne tendait qu'à éclairer les esprits, qu'à remuer, qu'à toucher les cœurs. A vrai dire, ce n'était qu'une sorte de catéchisme, mais de catéchisme où la clarté de l'exposition ne nuisait nullement à la chaleur de l'éloquence: on l'y sentait tout embrasé de l'amour divin, comme animé de la vertu d'En-haut, et l'on ne pouvait l'écouter, sans être ému jusqu'aux larmes, dans les pathétiques élans de sa charité pour ses frères. Aussi, à peine était-il descendu de chaire que la foule s'empressait autour des confessionnaux, et de préférence au sien. Car il n'avait pas moins de grâce pour consoler, relever, guérir, que pour éclairer,

#### PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 189 -

instruire, émouvoir. Sa bonté, sa sagesse, sa douceur, achevaient au saint Tribunal l'œuvre commencée par son action oratoire (1).

Au sortir de Lessay, les missionnaires se rendirent à Périers, gros bourg situé à deux lieues de là et à trois lieues de Coutances. La réputation du P. Eudes l'y avait devancé: son éloge était dans toutes les bouches; on ne parlait que de la puissance de sa parole évangélique, que des conversions opérées par son ministère. Aussi les populations accoururent-elles, de toutes parts, avides de l'entendre; et l'église, malgré ses vastes dimensions, se trouva trop petite à certains jours pour contenir la foule. Notre jeune apôtre s'y surpassa.

Mais déjà la renommée avait porté jusqu'aux extrémités du diocèse la nouvelle de ses succès, et plusieurs paroisses désiraient la faveur d'une mission. En conséquence, des députés de la Haye-du-Puits, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Montebourg (2), trois localités importantes, et de Cherbourg, ville maritime, vinrent à Périers, au nom de leurs concitoyens, solliciter cette grâce du chef de la troupe apostolique. Il paraissait difficile d'en entreprendre autant d'un seul coup. Toutefois, la chose ayant été mise en délibération, l'avis presque unanime fut de profiter de dispositions si excellentes. On alla donc en chacune de ces paroisses donner les saints exercices: d'abord à Saint-Sauveur-le-Vicomte, puis à la Haye-du-Puits et à Cherbourg, enfin à Montebourg. Car on eut soin de choisir le moment le plus favorable, sans se soucier d'avoir à revenir deux fois sur ses pas. Les résultats ne furent pas moins admirables

(1). P. MARTINE, Liv. 11, p. 63.

(2). La Haye-du-Puits à 31 kil. de Coutances; Saint-Sauveur-le-Vicomte à 18 kil. de Valognes; Montebourg à 7 kil. de la même ville. Ces trois communes sont des chefs-lieux de canton: la 1<sup>ère</sup> compte 1,500 habitants, la 2<sup>e</sup> 2,800, la 3<sup>e</sup> 2400..

#### 190-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

qu'à Lessay et à Périers: on y vit en peu de temps les bonnes mœurs renaître et reflourir avec la piété.

Cependant on avait appris à Caen les bénédictions accordées par Dieu aux travaux du P. Eudes: d'où grande joie parmi la foule de ses amis et des gens de bien qui s'intéressaient à ses saintes entreprises, principalement parmi les filles de sainte Thérèse. Ces ferventes religieuses qui, selon l'expression du P. Martine, « pendant que ce Josué combattait les ennemis du peuple de Dieu, levaient sans cesse les mains vers le ciel pour obtenir, par leurs instantes prières, les grâces et les forces dont il avait besoin », furent les premières à s'en réjouir et à l'en féliciter. Elles lui écrivirent donc, à Montebourg, une lettre où elles lui témoignaient leur contentement, et lui disaient les supplications, les sacrifices qu'elles avaient offerts chaque jour, en vue de participer à son apostolat. En voici un court extrait, bien digne d'être cité.

« Si ce n'était le désir que nous avons d'être conformes au bon plaisir de Dieu, nous porterions envie à ceux qui sont appelés à une œuvre si sainte. Mais il ne faut pas que cette privation, que notre condition porte en soi, nous ôte le pouvoir de faire ce que vous faites, quoique ce soit d'une manière différente. Nous nous estimerons heureuses, si Notre-Seigneur agrée les prières que nous lui offrons pour ce sujet, si nous pouvons vous aider en quelque chose pour la plus grande disposition des âmes, que nous faisons visiter souvent par les saints anges que nous envoyons vers vous, y allant aussi avec eux en esprit. Une de nos principales missions, lesquelles sont unies à la vôtre, regarde le Saint-Sacrement, que nous visitons tous les jours à cette intention, notre Révérende Mère nous ayant donné la permission d'appliquer et d'offrir à Jésus-Christ toutes les actions de piété que nous ferions pour notre mission, j'use de ce terme, votre charité nous y ayant associées. »

Après ces labeurs, le P. Eudes regagna l'Oratoire de Caen avec ses confrères. Il vécut, les deux années suivantes, dans l'étude, la prière, la direction des âmes, la prédication de

#### PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 191 -

la divine parole, repassant souvent en esprit les besoins des fidèles et du clergé et recherchant les moyens d'y subvenir, lisant et relisant les casuistes sur les questions épineuses de la morale chrétienne, amassant des trésors de doctrine, s'appliquant plus que jamais au saint exercice de l'oraison. Il ne cessait, en effet, de s'entretenir avec Dieu des vérités qu'il devait annoncer aux peuples. Dans ce commerce intime, il s'en remplit, il s'en pénétra lui-même à tel point que, le moment venu de les exposer, sa bouche parla de l'abondance du cœur, et que l'Esprit-Saint parut animer tous ses discours.

On s'étonnera peut-être, après d'aussi beaux débuts, que le P. Eudes soit demeuré deux ans dans l'Oratoire de Caen, sans rien entreprendre, même dans les paroisses avoisinantes. La lettre suivante du P. de Condren, adressée à l'un de ses Pères (1) après sa première mission, nous donnera les raisons d'une telle conduite, en tout conforme aux idées de l'institut.

« Je rends grâces à Notre-Seigneur de toute mon âme du succès qu'il vous a donné dans votre mission: c'est une preuve qu'il a pour agréable que vous le serviez en ce genre d'occupations. N'oubliez pas néanmoins, mon cher Père, que les visites pour être bien chrétiennes, ne doivent pas être continuelles. Le Fils de Dieu se retirait souvent seul avec son Père, tantôt sur les montagnes, tantôt dans les déserts, quoiqu'il n'eût pas le besoin que nous pouvons avoir de se renouveler dans l'esprit de Dieu, ou de réparer ce que le temps et les occupations extérieures peuvent avoir dissipé de notre fonds, fonds qui nous est indispensable pour parler à Dieu et agir sous sa conduite. Il a voulu, pour cela, nous apprendre ce que nous



avons à faire; car, comme il est l'origine de la mission évangélique, il a voulu aussi en être la loi et la règle de perfection.

(1). Si cette lettre ne fut pas adressée au P. Eudes, elle aurait pu l'être assurément: tant toutes les paroles conviennent à sa situation. D'ailleurs le jeune missionnaire ne put manquer, à son retour, d'instruire le P. de Condren des bénédictions que Dieu avait accordées à ses travaux.

192 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

« Il a dit: Sicut misit me Pater, et ego mitto vos (1). La charité qu'il nous a laissée et qui doit être la vie des vraies missions, regarde Dieu plus que le peuple par l'amour que nous puisons en lui. C'est pourquoi il faut vaquer à Dieu seul, parce qu'il est notre Dieu et que notre amour le regarde par-dessus toute chose et avant toute chose; parce que nous lui devons nos principaux hommages, qu'il est le commencement et la fin de tous nos exercices, que nous devons puiser en lui ce que nous avons à faire pour sa gloire, le lui rapporter et le lui rendre, quand il est accompli. C'est ainsi que Jésus-Christ a toujours été à l'égard de son Père. Il n'a jamais rien fait sur la terre que ce qu'il a vu en lui; il n'a vécu, il n'a agi que pour lui en toutes ses actions, à cause de la condition de sa personne, qui, étant toute relative au Père, ne peut ni agir, ni recevoir quoi que ce soit, sans le lui rapporter. C'est pourquoi il n'a jamais été un instant sans donner et rapporter toutes choses à son Père, auquel il devait se donner lui-même à la fin de sa mission avec elles toutes, selon le témoignage de l'Apôtre : Cum tradiderit Deo et Patri suo regnum (2).

« Voilà notre modèle. Il faut, mon cher Père, que vous le preniez pour règle, et qu'après avoir travaillé, vous vous réserviez un temps convenable pour la retraite et le repos en Dieu; car Dieu doit être notre repos en cette vie aussi bien qu'en l'autre. Dès le commencement du monde, il a voulu que le repos de l'homme lui fût consacré, et il ne le veut pas moins maintenant. Je crois que dans quelque temps d'ici, quand il vous aura donné un esprit nouveau et que vous serez disposé à une seconde mission, il aura pour agréable que vous suiviez le mouvement de charité qu'il vous a donné pour les paroisses ruinées par l'hérésie que vous m'indiquez dans une de vos lettres. Il sera bien, en attendant, que vous étudiez les méthodes les plus populaires, les plus claires et les plus efficaces de traiter les sujets de controverse. Il n'est pas aussi nécessaire d'approfondir les matières par l'étude, que d'apprendre à les proposer et à les résoudre avec clarté et netteté (3). »

Telles étaient bien aussi les pensées et les dispositions du P. Eudes, après ses premières missions; telles les occupations qu'il s'était prescrites à l'Oratoire de Caen.

(1). « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »

(2). « Lorsqu'il aura remis son royaume à Dieu son Père. »

(3). Lettres du P. de Condren, publiées par l'abbé PIN, lettre X1X.

PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES-

193-

Vers la fin de mars 1634, une lettre du P. de Condren, datée de Dijon (1) et adressée à tout l'institut, vint encore exciter sa ferveur. Elle intimait le jour où les députés de chaque maison devraient se trouver réunis en assemblée générale à la rue Saint-Honoré, c'est-à-dire le 8 septembre, fête de la Nativité de la très sainte Vierge; et elle conviait tous les membres de l'Oratoire à se renouveler en l'esprit de leur vocation.

« Dieu », y était-il dit, « bénit les rois pour les peuples, les pasteurs pour les ouailles, les supérieurs pour ceux qui leur sont soumis, les convocations et les assemblées pour ceux qui en dépendent; et, au contraire: Regnare facit hominem hypocritam propter peccata populi (2), (Job, 34). Il est donc nécessaire pour le bien du corps de la Congrégation que les particuliers se disposent; et chacun doit appréhender d'être un empêchement à la Congrégation. Je prie donc les vrais enfants de la Congrégation de faire tous les jours quelque dévotion particulière jusqu'au temps que nous avons désigné. »

Le P. Eudes correspondit fidèlement à cette invitation dont il sentait toute la gravité. Le chapitre

général d'un Ordre, l'assemblée générale d'une Congrégation, ne sont-ils pas comme une nouvelle Pentecôte, où les députés reçoivent la grâce qui, ensuite, portée par eux à chaque maison, illumine et perfectionne tout le corps? Les vœux du P. de Condren furent accomplis. L'esprit de Jésus ne cessa de planer sur ce nouveau cénacle et d'y animer les Pères. Ils maintinrent et confirmèrent les décrets de 1631, en sorte que l'intégrité de l'oeuvre du cardinal de Bérulle fut plus que jamais assurée. Mais, en même temps, ils forcèrent le supérieur général à reprendre le fardeau de la supériorité dont il avait cru pouvoir se décharger, et en cela, certes, son humilité ne trouva pas son compte (3)

(1). Dijon le 25 mars 1634, *ibid.*, Lettre XXX1.

(2). « Il fait régner l'homme hypocrite à cause des péchés du peuple. »

(3). Le 2 octobre, dernier jour de l'assemblée, le P. de Condren ne vint pas au lieu de réunion. On devina son dessein, et l'on se mit à sa recherche. Il fallut trois jours pour découvrir le lieu de sa retraite et lui notifier la résolution prise à l'unanimité de le continuer jusqu'à sa mort dans la charge de supérieur général de l'Oratoire.

#### 194- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Cependant ceux de ses confrères, qui, en 1632, avaient admiré le talent du P. Eudes pour les missions, en avaient parlé fort avantageusement aux supérieurs de l'Oratoire; et ceux-ci, après avoir mûrement réfléchi et pesé la chose, ne crurent rien faire de plus utile à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise que de le destiner pour toujours à ce genre de ministère, voire même de l'établir chef de toutes les missions qu'on leur demanderait dans cette partie du royaume. Lui, s'y voyant légitimement appelé, embrassa de tout son cœur ces pénibles travaux, décidé à les poursuivre avec un zèle égal jusqu'à la fin de sa vie.

M. d'Angennes, évêque de Bayeux (1), lui en fournit l'occasion en 1635. Ce prélat, trop attentif à la sanctification de son troupeau pour entendre, sans une sainte jalousie, publier les succès de l'homme de Dieu au diocèse de Coutances, exigea que ses prochaines missions fussent en faveur de son peuple. Acquiesçant à son désir, le P. Eudes en donna quatre aux environs de Caen, dans les paroisses de Beneauville (2), d'Avenay, d'Evrecy et de Villers-Bocage (3), avec les mêmes bénédictions qu'à Lessay et à Périers.

Le diocèse de Saint-Malo avait alors pour évêque M. de

(1). Le même qui avait conféré le diaconat au P. Eudes, voir ch. X11,

(2). Beneauville (et non Bénouville), ancienne paroisse du doyenné de Vaucelles, à 16 kilomètres au sud-est de Caen. Elle est depuis le concordat réunie à Chicheboville, canton de Bourguébus. En 1635, l'église de Beneauville dépendait, pour le patronage, de la riche famille de Touchet, originaire du diocèse d'Avranches. L'Eglise, qui offre des parties intéressantes, appartient au X11 et X111 siècles. Le château de Beneauville, style XV1e siècle, est aujourd'hui la propriété de la famille de Fribois.

(3). Avenay, canton d'Evrecy, arrondissement de Caen, même distance de Caen que Beneauville, mais au couchant; Evrecy, chef-lieu de canton, à trois lieues de Caen; Villers-Bocage, chef-lieu de canton, à cinq lieues de Caen, au couchant.

#### PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 195 -

Harlay-Sancy, le même qui, en qualité de supérieur de l'Oratoire de Caen, avait reçu la demande d'admission de Jean Eudes et l'avait transmise au P. de Bérulle(1). Sacré en 1639, il avait emmené avec lui deux de ses confrères pour l'aider dans son administration: le P. de Morainvilliers, dont il fit son grand vicaire, et le P. Berthauld, qui fut son grand pénitencier. En outre, cinq ou six autres résidaient chez lui; et leur principal emploi était de l'accompagner dans ses visites épiscopales, et de donner une mission tous les ans dans quelque paroisse de son diocèse. Il n'avait eu garde d'oublier le jeune postulant de 1623, que des séjours passagers à Saint-Honoré lui avaient permis de mieux apprécier encore (2). Ayant entendu parler des merveilles de grâces opérées par ses prédications dans le diocèse de Coutances, il désira pour le sien les mêmes bénédictions. Il écrivit donc à son jeune confrère une lettre pressante. Il l'y conjurait de

venir au plus tôt travailler au salut de son peuple, et le pria de choisir des ouvriers ornés de toutes les qualités requises pour un tel ministère: les Pères qu'il avait dans son palais, et qui n'étaient pas des moindres, lui prêteraient un actif concours. Il se chargeait d'ailleurs de tous les frais de l'entreprise, et promettait aux missionnaires l'appui le plus dévoué. Le P. Eudes s'empressa d'accéder à sa demande; et, pendant l'été de 1636, il donna les exercices de la mission à Pleurtuit, Ploüer et Cancale (3).

Les populations de cette partie de la Bretagne n'étaient pas dans une meilleure situation religieuse et morale que celles de la Normandie: même ignorance, même corruption

(1). Voir ce que nous avons dit p. 77.

(2). Il y séjourna, soit avant, soit après son voyage en Angleterre en qualité de Supérieur des douze chapelains d'Henriette de France.

(3). Pleurtuit et Cancale, chefs-lieux de canton, arrondissement de Saint-Malo; Ploüer, chef-lieu de canton, arrondissement de Dinan.

196 -

### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

invétérée. Le démon les tenait sous ses lois, et, cette fois, il ne se laissa point chasser de son empire sans une opiniâtre résistance. Il mit tout en œuvre par ses suppôts pour décrier les missionnaires. Il attaqua surtout leur chef, comme son plus redoutable adversaire. Vains efforts, les gens du pays ne se défièrent ni de leurs personnes, ni de leurs paroles, ni de leurs actes. Les calomnies tournèrent à la confusion de leurs auteurs. C'est ce que nous apprend le P. Eudes lui-même dans une lettre à Mme de Budos, écrite de la mission de Ploüer.

« Me voici », dit-il, « dans un bourg pour commencer la mission, je ne sais pas ce qu'il m'y arrivera. Mais, dans la précédente, on m'a donné de fort belles qualités: car les uns ont dit que j'étais le précurseur de l'Antéchrist même; quelques-uns, un séducteur et un diable qu'il ne fallait pas croire; et d'autres, un sorcier qui attirait tout le monde après lui. Quelques-uns délibéraient de me chasser, et ils eussent peut-être exécuté leur dessein, si nos Pères ne fussent venus le même jour. Tout cela n'est que des roses; mais les épines qui me percent le cœur, c'est de voir plusieurs pauvres gens, qui sont quelquefois huit jours après moi, sans pouvoir se confesser, quoique nous soyons dix confesseurs. »

Telles furent les prémices des persécutions que le P. Eudes endura dans ses missions, et auxquelles doit s'attendre quiconque se dévoue à ce même ministère. Ainsi ont été traités les apôtres et leurs successeurs, ainsi Jésus-Christ lui-même. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Cette pensée doit consoler tout vrai messager de l'Evangile; la persécution est le signe du bien qu'il opère. Si le démon s'agite, s'il déchaîne contre lui sa fureur, c'est qu'il se sent troublé dans une paisible et longue possession, attaqué dans son domaine, menacé d'en sortir. Le P. Eudes l'expérimenta à Pleurtuit: il y eut beaucoup à souffrir, mais il y eut aussi beaucoup à récolter. Là, comme à Ploüer, comme à Cancale, l'affluence se fit énorme autour de sa chaire et de son con

### PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 197 -

fessionnal, telle même, il vient de nous le dire, qu'on attendait huit jours et davantage pour l'approcher, déposer dans son cœur le poids de ses fautes, et en recevoir, le pardon(1).

A son retour de Bretagne, le P. Eudes prit le mois d'août pour se reposer; puis, en septembre, il repartit exercer son apostolat dans la paroisse de Fresne, située à trois lieues de Caen, à peu de distance du chemin qui, de cette ville, conduit à Bayeux par Creully. Fresne était proche de Camilly, propriété de M. et de Mme Blouët de Camilly, deux amis du Vénérable, dont nous retrouverons fréquemment le nom dans cette histoire (2). Ayant vu de leurs yeux les bénédictions qui accompagnaient ses travaux, ils eurent toujours à cœur de les appuyer de leur crédit et de leurs biens. Cette fois, ils se chargèrent des frais de la mission, qui réussit au-delà de toute espérance. Elle eut même ceci de remarquable, qu'elle amena la conversion d'un

certain nombre de huguenots. On en comptait, en effet, beaucoup dans cette paroisse et dans les paroisses voisines, parce qu'il y avait plusieurs prêches dans le canton. Étonnés de ce qu'on racontait de l'éloquence du P. Eudes, ces hérétiques voulurent en juger par eux-mêmes. Ils vinrent donc l'entendre en curieux. Mais, la grâce agissant sur leur cœur, ils se sentirent touchés par cette parole d'apôtre, lumineuse, ardente, convaincue, pleine d'onction. Plusieurs voulurent le voir de plus près et lui proposer leurs difficultés. Il les accueillit avec bonté, les écouta avec une patiente attention, leur répondit avec tant de clarté et de solidité, qu'ils ne trouvèrent rien à répliquer. Douze ou treize, dociles aux inspirations de l'esprit de Dieu, eurent alors le courage d'abjurer publiquement leurs erreurs; d'autres, fortement

(1). P. MARTINE, Liv. I, pp. 68-69.

(2). Cf. ch. X11.

198 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

ébranlés, se convertirent dans la suite (1). Ce travail ne laissa pas de coûter au P. Eudes beaucoup de temps et de peine; mais il s'en estima largement récompensé par la consolation de ramener ces pauvres égarés au giron de l'Eglise.

Ces conversions, il les dut sans doute à sa douceur, à sa simplicité, à ses manières insinuantes, à sa conduite édifiante et toujours égale, qui lui gagnaient les cœurs les plus rebelles; mais il ne les dut pas moins à son habileté dans les matières de controverse, à l'éloquence aisée et naturelle avec laquelle il s'expliquait sur les points les plus difficiles: deux qualités qui lui soumettaient inmanquablement les esprits. Dans la discussion, il s'attachait à faire goûter à la raison les vérités de la foi; et, sans prétendre pour autant pénétrer la sublimité des mystères, toujours fort au-dessus de l'intelligence humaine, il montrait combien est juste et légitime l'adhésion exigée par l'Eglise catholique à ses enseignements. N'est-ce pas la méthode la plus courte, la plus pratique, la plus sûre pour le commun des hommes, fussent-ils savants dans les sciences profanes, s'ils n'ont pas fait de la religion une étude particulière? Il est certain qu'elle débarrasse la controverse d'une infinité de discussions épineuses, auxquelles il est inutile de s'arrêter, tant qu'on n'a pas résolu ces trois questions également simples et faciles: Y a-t-il une Église à laquelle on soit obligé de croire? Où est cette Église? Que dit cette Église (2)?

C'est aussi dans cette mission que le P. Eudes institua, pour la première fois, la récitation publique des prières du matin et du soir, exercice d'une grande utilité pour les chrétiens, spécialement dans les campagnes. En effet, il

(1). D'après les PP. COSTIL et MARTINE. Le V. P. EUDES, dans son Mémorial, ne distingue pas: il dit qu'il s'en convertit un grand nombre. Art. 23.

(2). Cf. L'abbé TRESVAUX, dans son édition de la Vie du P. Eudes, par le P. DE MONTIGNY.

#### PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 199 -

voyait avec une vive douleur l'extrême négligence apportée par la plupart à l'accomplissement de ce devoir important. Même les gens instruits ne priaient pas, ou bien ils priaient mal, entraînés par la routine. Il se proposa donc d'apprendre aux habitants de Fresne et des bourgs voisins, qui affluaient à leur église, non seulement des actes et des formules de prières, mais encore la manière de les bien dire et de s'en servir avec fruit. Il fit mieux, et il en établit la pratique en commun dans les maisons particulières, pratique qui s'y est maintenue, dit-on, jusqu'à nos jours. Tels furent les heureux résultats de cet exercice, qu'il le rendit dès lors obligatoire dans toutes ses missions, comme l'un des plus puissants pour déterminer la conversion des âmes et les maintenir dans leurs résolutions. Il ne s'appliqua pas moins à enseigner la manière de sanctifier ses actions, de se comporter chrétiennement dans les divers événements de la vie, d'entendre la sainte messe avec religion et piété, de se confesser et communier dignement, de faire chaque soir un sérieux examen de sa conscience.

L'année suivante, 1637, le P. Eudes ne fit qu'une mission, et ce fut à Ri, sa paroisse natale.

Nonobstant la parole de Notre-Seigneur « que personne n'est prophète en son pays », il y fut reçu et écouté de tous, sinon comme un prophète, du moins comme un apôtre; et le peu de temps qu'il y passa fut pour ses compatriotes, il le note lui-même dans son Mémorial, un « temps de grandes bénédictions » (1). On s'y souvenait encore de son enfance et de sa jeunesse si édifiantes; et le bel exemple de charité qu'il avait donné, en 1627, dans les paroisses voisines d'Argentan, son dévouement, en 1631, durant la peste de Caen, la réputation qu'il s'était acquise par ses précédentes missions, ajoutaient encore à l'estime, à l'affection, à la vénération universelles.

(1). Mémorial, art. 34.

200 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Il éprouva, certes, une grande consolation à voir la grâce de Dieu descendre abondante et efficace sur un peuple qui lui était si cher, et produire dans les âmes des fruits solides de conversion et de salut. Une autre, non moins douce à son cœur de fils, fut de retrouver, dans le peu de loisir que lui laissaient ses travaux, son père, sa mère, et les autres membres de sa famille, heureux témoins de ses succès sans doute, mais plus heureux encore de profiter de ses conseils et de ses vertus. Nous disons « les autres membres de sa famille », car il est probable que François, convalescent (1) et hors d'état de reprendre ses études historiques, était venu, cette année-là, demander un peu de force à l'air natal. En tout cas, et Marie Herson (2) et Charles d'Houay ne manquèrent pas d'arriver, l'une de Falaise, l'autre d'Argentan, pour jouir, au foyer domestique, de la présence d'un frère dont ils étaient si justement fiers, et lui présenter, celui-ci, sa femme, celle-là son mari et ses enfants.

Le P. Martine nous a transmis, à cette occasion, un trait qui met bien en lumière la chasteté du saint missionnaire et montre jusqu'à quelle délicatesse il la portait. Sa belle-sœur ne l'avait encore jamais rencontré. Dans leur première entrevue, croyant s'acquitter d'un devoir affectueux, elle s'avança pour l'embrasser, comme cela se fait d'ordinaire entre proches parents; mais lui se retira brusquement, en la priant de l'excuser. Sur quoi, la voyant toute confuse, il essaya de corriger ce que son refus avait eu de dur, en ajoutant qu'il n'avait que rarement pris cette liberté avec sa propre mère. On peut juger par là de la réserve et de la vigilance qu'il s'imposait, pour garder dans toute sa fleur son angélique pureté.

(1). Il était tombé malade d'épuisement, par excès de travail. Voir ch.1, p. 19.

(2). Elle y venait fréquemment, Falaise n'étant distant de Ri que de quatre lieues. Ses enfants y furent même baptisés, et probablement élevés dans leur bas âge.

PREMIÈRES MISSIONS DU P. EUDES. 201 -

En terminant cet exposé de ses premières missions, il est bon de noter que ce fut, durant celles de 1635 et 1636, que le P. Eudes jeta, sans s'en douter, les premières assises d'un grand institut, inspiration hardie de son zèle pour le salut de ses frères. Voici à quelle occasion. En l'entendant tonner contre le vice et menacer ses fauteurs ou ses esclaves des foudres vengeresses de la colère de Dieu, en l'entendant surtout vanter la beauté et les charmes de la vertu, exalter la grandeur et la dignité du chrétien, présenter avec tant de force les obligations des baptisés, plusieurs pécheresses fameuses furent touchées de la grâce, et, l'âme transpercée de douleur, animées d'un repentir sincère de leurs égarements passés, elles prirent la ferme résolution de quitter leur vie coupable. Mais comment changer, surtout comment persévérer, au milieu du monde corrompu et corrompueur qu'elles fréquentaient? Les attraites, les séductions qui les entouraient de toutes parts et les attendaient, pour ainsi dire, à tout coin de rue, ne devaient-ils pas, à bref délai, les entraîner comme fatalement dans leurs anciens désordres? Il leur fallait donc trouver un lieu de refuge, une sorte de forteresse inexpugnable, qui les sevrât de leurs plaisirs, et les défendit autant de leurs penchants pervers que des pièges de leurs complices. Dans leur détresse, elles s'adressèrent au P. Eudes, pour qu'il leur procurât cet asile libérateur. L'homme de Dieu accueillit leur demande avec joie, très désireux lui-même de coopérer à leur salut. Il se mit en quête d'une personne sûre et dévouée qui voulût bien les recevoir chez elle. Or, il y avait alors, sur la paroisse Saint-Julien de Caen, dans un des

faubourgs, une femme du peuple fort simple, pauvre des biens de la terre, mais riche des biens du ciel. Elle avait nom Madeleine Lamy. Le P. Eudes connaissait sa grande piété et son inépuisable charité envers le prochain; il crut rencontrer en elle l'auxiliaire

## 202 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

qu'il souhaitait. En conséquence, il lui fit part de son dessein, et l'engagea à prendre sous son toit ces pauvres pénitentes, qui n'avaient qu'un désir: échapper aux occasions d'offenser Dieu. Elle accepta, leur donna ses soins avec un admirable dévouement, les instruisit des vérités de la foi ainsi que des lois et des pratiques chrétiennes, et leur apprit à travailler, afin d'assurer leur subsistance. Le P. Eudes, de son côté, ne les perdait point de vue; il les soutenait de ses visites et de ses conseils. Sachant même que, pour plusieurs, la nécessité avait été la cause de leurs chutes, il les aidait de ses aumônes et leur cherchait des ressources parmi ses charitables amis. Assurément, ce n'était encore là que le grain de sénevé; mais de cette semence minuscule, pour ainsi dire enfouie en terre, Dieu, par le ministère de son serviteur, allait bientôt faire sortir un arbre puissant, dont les rameaux couvriraient la terre: l'Ordre de Notre-Dame de Charité(1). Nous y reviendrons dans un chapitre prochain.

(1). Cf. Annales de l'Ordre de Notre-Dame de Charité, Liv. 1, ses débuts. Ms. de la maison de Caen.

## 203 -

### CHAPITRE NEUVIÈME

#### Premiers Ouvrages du P. Eudes. - Vœu du Martyre.

(1636 - 1637).

L'Exercice de piété (1636). - La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes (1637): importance, objet et division de cet ouvrage; idées maîtresses. - Ce beau livre, écho affaibli des sentiments du P. Eudes: Vœu du Martyre, acte héroïque de charité; sa répercussion dans la vie du serviteur de Dieu.

Le P. Eudes, nous l'avons vu, s'était efforcé d'apprendre aux habitants de Fresne à sanctifier leur vie, par l'offrande de leurs actions à Dieu, la pieuse audition de la messe, le saint usage de la confession et de la communion, la pratique journalière de l'examen de conscience. L'importance de ces exercices, pour sauvegarder parmi le peuple le fruit de ses missions, l'engagea, vers la fin de 1636, à publier un opuscule, composé dès 1635, sous ce titre: Exercice de piété contenant en abrégé les choses principales qui sont nécessaires pour vivre chrétiennement et saintement.

Cet opuscule est fort bien nommé. Il contient, en effet, nombre de formules, prières vocales et oraisons jaculatoires, auxquels sont joints des conseils pratiques sur la confession et la communion, des actes d'adoration, d'oblation et d'amour envers Notre-Seigneur, une élévation à Jésus sur tous les états et mystères de sa vie, huit moyens très puissants et très faciles pour se maintenir en la grâce de Dieu, douze degrés de perfection qui conduisent à la souveraine félicité de la vie chrétienne, enfin une instruction aux pères et mères de famille, aux maîtres et maîtresses, sur l'obligation où ils sont de procurer le salut de ceux qui dépendent

## 204 -

### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

d'eux (1). Les deux Salutations à la très sainte Vierge et au très saint Cœur de Jésus et de Marie, dont nous parlerons prochainement, y furent ajoutées que plus tard, du vivant ou après la mort du V. P. Eudes.

Si simple qu'il fût, ce petit livre offrait même aux personnes plus éclairées tout ce qu'il fallait pour sanctifier leur journée. Aussi le succès en fut-il considérable, et le P. Eudes dut bientôt songer à en donner une seconde édition. Si, comme nous allons le voir, cette édition devint La Vie et le Royaume de Jésus,

L'Exercice de Piété ne laissa pas cependant de s'imprimer sous sa forme première, et d'être tenu en très grande estime (2). Ce qui le prouve, c'est que longtemps après, au dire du P. Martine, M. Beuvelet, du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, en conseillait l'usage dans un règlement qu'il dressait pour les ecclésiastiques de la campagne. Et le même biographe remarque avec raison que si, depuis lors, on a composé sur cette matière beaucoup d'autres ouvrages plus étendus et plus savants, il en est peu qui aient produit autant de fruits de salut que celui-ci. En effet, la simplicité qui le distingue est toujours une précieuse qualité dans un livre fait pour le peuple, mais elle l'était surtout à l'époque de grossièreté et d'ignorance où il parut.

En 1786, un éditeur de Caen, Pyron, le modifia d'une façon assez notable. Il mit en tête une vie abrégée de son auteur, retrancha quelques exercices, et en ajouta d'autres tirés des écrits du Vénérable, pour honorer les divins Coeurs de Jésus et de Marie. L'opuscule, ainsi modifié, changea de nom au XIXe siècle, et s'intitula : Le Trésor des âmes dévouées aux SS. Coeurs de Jésus et de Marie. On voulait, par cette forme nouvelle, aider à sa diffusion.

(1). Voir, Appendice, Note V111, la transcription des deux derniers articles, qui ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur.

(2). Principales éditions de cet opuscule, 1636, 1656, 1744, 1786,,1803, 1836.

## PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 205-

Malgré son succès, l'Exercice de Piété ne répondait pourtant pas aux besoins des âmes plus élevées en grâce et avides de perfection, soit dans les communautés religieuses, soit au milieu du monde. Désireux de venir en aide à cette portion choisie du troupeau de Jésus-Christ, objet de ses propres soins, le P. Eudes reprit, avec de plus amples développements, la matière précédemment traitée, et en fit un ouvrage nouveau, qu'il dédia à Mme de Budos et aux religieuses de Sainte-Trinité (1). Nous n'en saurions être surpris, après ce que nous avons vu de leur piété et de leurs relations avec notre saint missionnaire. N'est-ce pas même à leur prière qu'il en entreprit la composition? Il est permis de le supposer, et ses paroles, dans la dédicace, ne sont pas pour y contredire. En tout cas, nulle communauté n'était plus à même d'en goûter les enseignements: ces bonnes filles y retrouvaient l'esprit, et parfois jusqu'aux expressions, de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde, ces deux gloires de leur Ordre. Le P. Eudes le publia, en 1637, sous ce titre: La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes, contenant plusieurs exercices de piété pour vivre et mourir chrétiennement et saintement, et pour former, sanctifier et faire vivre et régner Jésus-Christ dans les âmes (2). Mais il le désigne d'ordinaire, quand il en

(1). « J'avais fait imprimer un petit livre intitulé Exercice de piété, qui pouvait servir à ce dessein (faire vivre et régner Jésus en nous), lequel a été bien reçu de plusieurs qui l'ont goûté et en ont fait usage. C'est pourquoi, ayant à paraître en public pour la seconde fois, je l'ai revu plus soigneusement qu'auparavant, et lui ai changé le titre et le nom, y ayant ajouté plusieurs choses non moins utiles que nécessaires à tous vrais chrétiens qui désirent servir Dieu en esprit et en vérité. Je dis à tous les chrétiens: car ne pensez pas que ce livre soit fait seulement pour les personnes religieuses, mais pour tous ceux qui désirent vivre chrétiennement et saintement. » Royaume de Jésus, Préface.

(2). Voici le reste du titre : « divisé en sept parties, par le P. J. Eudes, prêtre de l'Oratoire de Jésus, à Caen, chez Pierre Poisson, 1637, avec approbation et permission. »

206 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

parle, par le nom plus simple de Royaume de Jésus, et c'est encore sous cette dénomination qu'on le connaît plus généralement aujourd'hui.

Cet ouvrage tient une place importante parmi les nombreux écrits du V. P. Eudes. Il a même sur tous les autres l'avantage d'offrir un exposé complet et méthodique de sa doctrine spirituelle et des moyens à employer pour la réduire en pratique dans les détails de la vie. C'est le sentiment du R. P. Le Doré, son successeur, dont nous avons déjà dit la compétence en cette question (1) : « Le contrat de l'Homme avec

Dieu par le saint Baptême », dit-il, « pose les bases (de la vie de Dieu dans les âmes), en établissant avec autant de piété que de précision les relations par lesquelles le premier des sacrements nous lie aux trois Personnes divines. L'opuscule intitulé: La Règle du Seigneur Jésus, réunit dans un ordre méthodique des textes de la sainte Écriture qui en parlent. Mais c'est dans La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes, que sont étudiés plus à fond la nature de cette vie de Dieu en nous, les moyens de l'entretenir et les actes qui la manifestent (2). » Le P. Lebrun, docteur en théologie, qui a fait de ce livre une étude spéciale, partage ce sentiment. « Le Vénérable », dit-il, « y a condensé, avec une lumineuse précision, ses idées sur la vie chrétienne, sa nature, ses fondements et son complet épanouissement dans la pratique des vertus. Il y a formulé avec une piété ardente et pénétrante les actes et les exercices qui doivent l'entretenir et la développer. Aucun autre de ses ouvrages ne présente les mêmes avantages (3). »

(1). Voir Préface, p. v.

(2). R. P. LE DORÉ: Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, T. 11, p. 207.

(3). Études sur le Royaume de Jésus, par le P. LEBRUN, professeur au séminaire de Rimouski, Canada. Cf. Revue du Saint Cœur de Marie, Paillart, Abbeville, Janvier 1903.

#### PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 207 -

Telle paraît bien être aussi la pensée du V.P. Eudes. N'est-ce pas Le Royaume de Jésus, qu'en 1651 il enjoignait au P. Mannoury, directeur de la Probation, de faire lire et étudier à ses novices, afin de les former dans l'esprit de Notre-Seigneur? « Vous devez », lui écrivait-il, « en recommander beaucoup la lecture et la pratique à ceux que vous dirigez(1). » N'en prescrit-il pas plusieurs exercices, soit à ses successeurs à l'égard du Crucifix (2), soit à ses fils à propos de l'anniversaire de leur naissance et de leur baptême, de la préparation annuelle à la mort dans une sorte de retraite de dix jours, ou encore pour bien finir et bien commencer l'année? A vrai dire, la plupart des actes, qui sont formulés dans leur Manuel de Piété, s'y retrouvent presque littéralement; on les en dirait extraits à dessein, comme si le pieux Fondateur avait voulu par là inviter ses enfants à faire du Royaume de Jésus leur livre de chaque jour, leur livre de chevet. Et quel meilleur chemin leur indiquer pour s'élever à la perfection que celui qu'il a suivi lui-même? Le Royaume de Jésus est bien effectivement le reflet de sa piété et de sa vertu, disons mieux, c'est le miroir de sa vie.

Ce serait donc se tromper que de regarder ce livre comme une œuvre de jeunesse, dont le V. P. Eudes eût sensiblement modifié le fond, s'il l'eût écrit plus tard. Ce ne serait pas une moindre erreur de croire qu'il y reproduit les doctrines et les pratiques de l'Oratoire plus qu'il n'expose les siennes, en sorte que, si l'on veut connaître sa pensée vraie, son esprit propre, il faut les chercher de préférence dans ses écrits postérieurs. On irait ainsi contre les faits. Le V. P. Eudes a composé cet ouvrage à trente-six ans, dans la maturité

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 11, p. 447-448.

(2). Testament du P. Eudes, art. 15. Il y prie ses successeurs « de faire tous les soirs et tous les matins les actes qui sont marqués dans le Royaume de Jésus au regard du crucifix. »

#### 208 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de l'âge, et il y a atteint du premier coup une telle sûreté de pensée et d'expression, qu'il n'y a fait dans la suite aucune retouche. De 1637 à 1670 (1), il en publia lui-même six à sept éditions, revues avec soin; il y introduisit des additions, qui semblent en compromettre l'art et l'unité, tout en procurant à ses lecteurs d'utiles instructions, qu'ils n'eussent pas demandées à des ouvrages spéciaux: telles les Méditations sur l'humilité et les Entretiens intérieurs sur divers sujets, telle une longue digression sur l'Honneur dû aux lieux saints; mais de suppression, mais de correction nulle trace (2). Il pensait, il recommandait, en 1670, ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait recommandé, en 1637; et il ne sentait nul besoin d'harmoniser le Royaume de Jésus avec ses dévotions nouvelles. C'est que ce livre les contient en germe, et qu'on y rencontre presque à chaque page les actes qui en constituent la pratique, c'est-à-dire des actes d'adoration et de glorification, de donation entière et absolue, de parfaite conformité à Jésus et à Marie, surtout de



tendres effusions de reconnaissance et d'amour envers ces deux Personnes tout aimables et tout aimantes.

L'amour, voilà le mot qui revient sans cesse sous la plume du V. P. Eudes, le sentiment qui jaillit de son cœur et anime tous ses discours; c'est dans l'amour que se résolvent les Élévations, dont son livre est rempli. On dirait, à lire ces

(1). Voici les dates de ces éditions: 1637, 1642, 1644, 1648, 1665, 1666, 1670.

(2). Le P. Eudes ne fit qu'une suppression ou modification, et cela en 1644. Dans l'Élévation à Jésus qui ouvre le livre, au lieu de cette phrase : « En ce même jour (25 mars), vous m'avez reçu dans cette sainte Congrégation (de l'Oratoire) par les dignes mains de celui duquel vous vous êtes servi pour l'établir, votre très fidèle serviteur et notre très honoré Père, Monseigneur l'illustrissime cardinal de Bérulle », il mit celle-ci qui rappelle, à mots couverts, et son admission dans l'Oratoire (25 mars 1623) et la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie (25 mars 1643) : « En ce même jour encore, vous m'avez fait plusieurs autres faveurs très signalées qui sont bien connues de votre bonté, et dont, moyennant votre grâce, je vous bénirai à jamais. »

#### PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 209 -

pages, qu'il a bu l'amour dans la poitrine entr'ouverte du Sauveur et dans le sein virginal de son auguste Mère. Quel que soit le sentiment qui pénètre son âme, il l'imprègne d'amour; il mêle l'amour à l'adoration, à l'humilité, à la reconnaissance, au repentir, à l'expiation; et voilà, à notre avis, ce qui fait le caractère propre du Royaume de Jésus, ce qui le distingue nettement des autres productions oratoriennes (1). Sans doute, on y rencontre ce qui constitue le fond de la doctrine du cardinal de Bérulle et du P. de Condren (2) : se pénétrer de l'esprit, des vertus, des puissances de Jésus et Marie; exprimer en soi leur vie et leurs mœurs; se regarder comme des instruments entre leurs mains; mourir à soi-même et ne vivre que par eux et pour eux. Car ces deux saints personnages recommandaient principalement à leurs disciples, et pratiquaient eux-mêmes envers Dieu et son Fils le culte d'adoration et de révérence, ne parlant guère dans leurs écrits que d'honorer, que d'adorer la Majesté divine et les grandeurs de Jésus, que de s'abaisser, que de s'anéantir en leur présence, et de même à proportion à l'égard de Marie, qu'ils envisageaient surtout dans ses excellences et sa souveraineté. Non que leur cœur ne fût embrasé d'amour pour Notre-Seigneur et sa sainte Mère, le feu divin qui consumait leur âme, perce à travers toutes leurs paroles; mais l'amour n'est point l'objet sur lequel se fixe de préférence leur regard, ce n'est point par

(1). Voir, à ce sujet, la Préface des Œuvres du P. de Bérulle, par le P. BOURGOING; la Vie du P. Charles de Condren, par le P. AMELOTE. Voir aussi le livre des Grandeurs de Jésus par le P. DE BÉRULLE, spécialement l'Élévation du second discours, et tout ce que nous avons précédemment mentionné de lui, en particulier les Vœux de servitude.

(2). Il aurait fallu se garder de présenter le Royaume de Jésus comme un recueil des conférences du P. de Condren, ainsi que le fait le P. Cloyseault dans ses Vies de quelques Prêtres de l'Oratoire, p. 256. C'est un ouvrage très personnel, ayant son cachet propre, quoique fortement nourri des doctrines de l'Oratoire.

#### 210 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

des actes, par des élans d'amour, que leur dévotion se traduit. Le V. P. Eudes, au contraire, unit dans son culte l'amour au respect et à la vénération; il l'y fait même prédominer. « Il sait », dit le R. P. Le Doré, « que l'amour est le premier de nos devoirs, qu'il est l'hommage auquel Dieu se montre le plus sensible, et c'est pour cela que, sans le développer au détriment du respect, il s'efforce néanmoins de le faire prévaloir, aussi bien dans son âme que dans celle de tous les chrétiens(1). »

Il convient donc de nous arrêter quelque peu à cet ouvrage, afin d'acquérir une juste idée de la doctrine spirituelle du V. P. Eudes et de ses conséquences pratiques: nous aurons par là une intelligence plus parfaite de sa sainteté, de ce qui en constitue l'âme et la caractéristique.

Et d'abord, quel est l'objet du livre? un commentaire du titre par l'auteur, dans sa Préface, l'indique nettement; nous ne saurions mieux faire que de citer ce passage :

« Je l'appelle », dit-il, « premièrement, la Vie de Jésus dans les âmes chrétiennes, parce que son premier et principal but est de faire voir comme Jésus doit être vivant dans tous les chrétiens; comme tous les chrétiens ne sont en la terre, que pour y continuer la très sainte vie que Jésus y a menée autrefois; et comme la grande affaire et principale occupation d'un chrétien doit être de travailler à former et à établir Jésus dedans soi, selon ce souhait apostolique, *Formetur christus in vobis*, c'est-à-dire, à le faire vivre dans son esprit et dans son cœur, et à établir la sainteté de sa vie et de ses mœurs en son âme et en son corps; qui est ce que saint Paul appelle porter et glorifier Dieu dans nos corps, et saint Pierre sanctifier Jésus-Christ dans nos cœurs.... Or, tout cela se fait, en nous accoutumant à regarder, aimer et glorifier ce même Jésus en toutes choses, et à faire toutes nos actions dans sa sainteté, qui est ce qu'enseigne ce livre, en une manière et par des moyens très faciles, très doux et très puissants.

(1) R. P. LE DORÉ: Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes. T. 1, ch. 111, p. 35.

## PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES.

211 -

« Je le nomme, en second lieu, le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes, parce que son dessein est non seulement de vous proposer des moyens très suaves et très efficaces pour former et faire vivre saintement Jésus en vous, mais aussi pour l'y faire régner pleinement: de sorte que, si vous apportez quelque soin et fidélité dans le saint usage des pratiques et exercices qu'il vous proposera, vous vérifierez en vous cette parole du Fils de Dieu, Le Royaume de Dieu est dedans vous, vous posséderez ce que vous lui demandez tous les jours par cette prière, *Adveniat regnum tuum*, que votre règne arrive! Et, au lieu que les misérables Juifs l'ont appelé roi par moquerie, et ont dit, parlant de lui, *Nolumus hunc regnare super nos*, nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous, vous pourrez avec vérité l'appeler votre roi, et lui dire, au contraire, *Volumus, Domine Jesu, Te regnare super nos*, nous voulons, ô Seigneur Jésus, que vous régniez sur nous (1) ».

Non pas, certes, que ce culte du Verbe incarné amoindrisse en quoi que ce soit, ni surtout détruise celui que nous devons aux deux autres Personnes de l'auguste Trinité. Jésus ne peut être séparé ni du Père, par lequel il est engendré, ni du Saint-Esprit, qui procède du Père et de lui. Il n'est qu'un seul et même Dieu avec l'un et l'autre, et, dès lors, les hommages qu'on lui rend s'adressent également au Père et au Saint-Esprit, quand même on n'aurait pas l'intention explicite de les honorer avec lui et en lui.

« Quand je dis », écrit notre Vénérable, « que Jésus doit être notre unique objet, cela n'exclut pas le Père et le Saint-Esprit. Car, ce même Jésus nous assurant que celui qui le voit, voit son Père, il s'ensuit que celui qui parle de lui, parle aussi du Père et du Saint-Esprit, que celui qui l'honore et qui l'aime, honore et aime semblablement son Père et son Saint-Esprit, et que celui qui le regarde comme son unique objet, regarde aussi soit Père et son Saint-Esprit

L'ouvrage, ainsi présenté, se divise en sept parties, et

(1). La Vie et le Royaume de Jésus. Préface.

(2). Ibid, Partie I, Exercice durant la journée.

(3). En 1662, le P. Eudes y ajouta une huitième partie, qui comprend dix-sept Méditations sur l'humilité, publiées à part en 1666, et douze Entretiens intérieurs de l'âme avec son Dieu sur les faveurs qu'elle a reçues de son infinie bonté (création, conservation, rédemption et baptême), et sur les obligations qu'elle a contractées envers sa divine Majesté, à ces divers titres. On ne saurait trop en recommander l'usage aux âmes pieuses et à tous les vrais chrétiens. Elle se termine par une Méditation très substantielle sur le choix d'un état de vie. Malgré son excellence et sa beauté, cette huitième partie est sans rapport avec le reste de l'ouvrage, dont on pourrait la séparer sans inconvénient.

212 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

part de ce principe que, Jésus étant l'auteur et le consommateur de la foi et de la piété chrétiennes, le commencement et la fin de toutes choses, il est très juste de lui consacrer le commencement et la fin de notre vie, de nos années, de nos mois, de nos semaines, de nos journées, et de nos divers exercices.

La première partie, n'est en somme, qu'une réédition plus ample et plus soignée de l'Exercice de Piété; elle nous exhorte et nous apprend à commencer et, à finir la journée dans la pensée et l'amour de Jésus, à en consacrer tous les instants et toutes les occupations à son service et à sa gloire, par une vie passée dans sa grâce et dans son amitié ainsi que par de pieux élans et des aspirations enflammés, à user saintement et fréquemment de la confession, de la contrition, de la communion, enfin à faire un quart d'heure de récollection avant ou après le dîner (1).

La seconde partie, de beaucoup la plus étendue, est surtout théorique. Le P. Eudes y expose sa doctrine spirituelle, en l'appuyant sur des arguments très clairs et très positifs, tirés de l'Évangile, de saint Paul, et de saint Jean: c'est que la vie chrétienne n'est que la continuation en chacun de nous de la vie de Jésus, qui n'aura son achèvement et sa plénitude qu'à la fin des temps (2). Nous sommes donc « autant

(1). En 1642, le P. Eudes crut bon d'ajouter à cette partie huit professions à renouveler chaque jour, pour entrer plus avant dans l'esprit et la vie de Jésus-Christ et garder fidèlement les promesses faites au baptême.

(2). Voir, pour l'explication de cette doctrine, Appendice, Note 1X.

#### PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 213 -

de Jésus », et nous devons nous comporter en tout avec les mêmes dispositions et intentions avec lesquelles il se comportait lui-même: c'est-à-dire, voir par la foi toutes les choses qui sont en Dieu et hors de Dieu, telles que Dieu les voit; haïr le péché, comme il le hait; le regarder des mêmes yeux qu'il le regarde; renoncer au monde, à nous-mêmes, et à tout ce qui est du monde et de nous, pour nous attacher uniquement au bien suprême et l'aimer d'un pur et continué amour, dans la pratique de l'oraison et des vertus chrétiennes(1); en un mot, changer notre vie en un parfait accomplissement des volontés de Dieu et des volontés des hommes pour l'amour de Dieu, en une servitude absolue, en une immolation perpétuelle à sa gloire et à leur service.

C'est par là que nous formons Jésus-Christ en nous; par là que nous nous transformons en lui jusqu'à ne plus faire qu'un avec lui; par là que nous sommes associés aux deux états de sa vie mortelle, état de consolation et de jouissance, état de souffrance et d'affliction, pour y glorifier son Père par un saint usage de l'un et de l'autre; par là surtout que nous participons à ce qui parfait et consume la vie et la sainteté chrétienne, le martyre. En résumé, toute cette seconde partie est consacrée à l'imitation de Jésus-Christ par la communion à ses sentiments et par la reproduction de ses vertus.

La troisième roule principalement sur la conformité au divin Maître par la participation aux divers états et mystères de sa vie. Elle indique les raisons qui nous obligent à les révéler, l'ordre dans lequel ils se succèdent durant l'année, les sept grandes choses qu'il faut y considérer, les sept manières de les honorer et les sept actes intérieurs à produire pour cela; elle recommande la dévotion à Marie

(1). Voir, Appendice, Note X, ce que nous disons des quatre principaux fondements de la vie chrétienne d'après le V. P. Eudes, et spécialement de l'oraison.

214 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.  
et aux Saints, elle enseigne à vénérer Jésus en elle et en eux, ainsi qu'elle et eux en Jésus; elle conseille la retraite annuelle et les moyens de la bien faire; elle prescrit, en un mot, tout ce qu'il faut pratiquer au commencement, à la fin, et durant le cours de l'année, pour vivre chrétiennement et saintement.

Les parties suivantes sont avant tout pratiques. La quatrième contient les exercices à faire chaque

mois pour que Jésus vive et règne en nous; elle contient en particulier trente-quatre actes d'amour envers Jésus, en l'honneur des trente-quatre années de sa vie mortelle: actes, où toutes les formes de l'amour se rencontrent à l'envi, la complaisance, la bienveillance, la louange, l'action de grâces, le repentir et le ferme propos; actes admirables de ferveur, d'élan, de tendresse, où toute l'âme du P. Eudes a passé avec son onction pénétrante et sa flamme communicative; chant d'un cœur enflammé de la plus pure charité, qu'on ne peut redire soi-même sans être embrasé des mêmes feux, sans brûler des mêmes ardeurs.

La cinquième partie est consacrée à honorer, chaque semaine, la vie de Jésus par une série de méditations, sous forme d'Élévations; la sixième, à sanctifier chaque journée, par l'offrande de toutes nos actions à Jésus, sans bandement d'esprit ni fatigue - moyen vrai et facile d'être toujours en sa présence et dans l'exercice de son amour - par un saint usage des souffrances d'autrui et des nôtres, par la pieuse audition de la messe, et par la dévote récitation de l'office divin et du chapelet. Les exercices de la septième partie se rattachent étroitement à ceux de la troisième, puisqu'ils doivent se pratiquer une fois l'an. S'ils sont mis à part, c'est à cause de leur importance et de leur étendue. Leur objet est double: nous faire rendre à Jésus et à Marie, et par l'un et l'autre à Dieu, les devoirs que nous aurions

PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 215 -

dû leur rendre au moment de notre naissance et de notre baptême, si nous avons eu alors l'usage de la raison; nous préparer à une mort sainte et chrétienne.

L'ouvrage se termine, comme il a commencé, par une prière à Jésus. Rien de plus tendre, rien de plus touchant que cette page, que nous voulons citer ici, parce qu'elle donne bien le caractère du livre.

« Jésus, soyez Tout, soyez Tout en la terre, comme vous êtes Tout au ciel. Soyez Tout en tous et en toutes choses. Soyez Tout dans ce petit ouvrage, qui est tout de vous en ce qu'il a de bon, et qui ne tend qu'à vous former et établir dans les âmes de ceux qui s'en serviront; qu'on n'y voie rien que Jésus, qu'on n'y cherche que Jésus, qu'on n'y trouve que Jésus, et qu'on n'y apprenne qu'à aimer et glorifier Jésus. Soyez Tout dans celui qui l'a dressé et dans ceux qui le liront; car vous savez, ô Jésus, mon cher Tout, que je ne veux jamais, en la vie et en la mort, avoir d'autre dessein ni désir, que de vous voir vivre et régner en tous et en toutes choses. Vivez donc, ô Jésus, vivez et régniez dedans nous. Car, au lieu que ces malheureux dont vous parlez dans votre saint Evangile, ont dit parlant de vous, *Nolumus hunc regnare super nos*, nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous; nous désirons, au contraire, crier en la face du ciel et de la terre, et vous dire de tout notre cœur et de toutes les volontés qui sont en la terre et au ciel, *Volumus, Domine Jesu, Te regnare super nos*, nous voulons, ô Seigneur Jésus, que vous régniez sur nous. Régniez-y donc et y vivez parfaitement et absolument, afin que nous puissions chanter éternellement ce divin cantique - *Omnia in omnibus Jesus*, Jésus est Tout en toutes choses. Vive Jésus! Vive ce grand Tout! Vive ce grand Jésus, qui est Tout! Vive ce grand Tout, qui est Jésus! Vive Jésus! Vive Jésus! » ,

« Vive Jésus! *Omnia in omnibus Jesus! Jésus soit Tout en toutes choses!* » Comme ce souhait, emprunté à saint Paul, résume admirablement l'ouvrage entier, qui n'a pour but que de faire vivre et régner Jésus dans toutes les intelligences, dans toutes les volontés, dans tous les cœurs, de  
(1). L'ouvrage s'ouvre, en effet, par une belle Élévation à Jésus et à Marie, sa très sainte Mère.

216 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

soumettre à son empire toutes les fonctions, puissances et facultés du corps et de l'âme! Regarder et voir Jésus en tout; chercher et trouver Jésus en tout; l'y adorer, louer, bénir, remercier, aimer; animer de sa vie, assujétir à son souverain domaine, tout ce qui est en nous et hors de nous; le prendre pour notre lumière et notre guide, ou mieux, nous abandonner à son action dans toutes nos pensées et dans toutes nos démarches: voilà brièvement résumée toute la spiritualité du V. P. Eudes, qui tient en ces deux formules:

agir en Jésus, agir pour Jésus.

Par la première, il nous demande d'agir en conformité parfaite avec Jésus et sous sa dépendance absolue; ce qui ne peut se faire que par le renoncement à nous-mêmes, l'abandon et le recours à Jésus: trois actes fondamentaux de toute vie, de toute perfection chrétienne. Renoncement et abandon, complément l'un de l'autre, ont leur raison d'être non seulement dans le néant de la créature et dans sa dépendance totale du créateur, mais encore et surtout dans la déchéance originelle, qui a corrompu la nature(1). Car nous ne pouvons sortir de cette corruption, qu'en renonçant à nous-mêmes pour nous donner à Jésus, comme (1). Le V. P. Eudes, comme l'Oratoire, comme l'Ecole Augustinienne, pousse au noir la peinture de cette corruption. C'est dire que, sur ce point, ses idées diffèrent de celles qui ont cours aujourd'hui - mais elles étaient celles de son temps. (Voir ICART, Doctrine spirituelle de M. Olier). Elles ont été examinées avec soin dans le procès de béatification: le Promoteur de la foi en a tiré plusieurs objections auxquelles il a été victorieusement répondu par les avocats de la cause, puisqu'il n'en a pas posé de nouvelles et que la Sacrée Congrégation des Rites a déclaré qu'on pouvait passer outre et poursuivre le procès (Voir In animadversiones R. D. Promotoris fidei, 1899, p. 212-221). Toutefois nous ne ferons pas difficulté d'avouer que certaines propositions et expressions ont besoin d'être expliquées. C'est le cas de se rappeler le conseil de Pie IX (Études religieuses, Bref laudatif, 3 juin 1873) : « On ne doit pas oublier cette vieille et sage maxime: telle proposition hérétique dans la bouche d'un hérétique est catholique dans la bouche d'un catholique ». On verra plus loin l'horreur du V. P. Eudes pour les nouveautés doctrinales et spécialement pour le jansénisme.

#### PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 217 -

des instruments bien souples qu'il manie à son gré. D'autre part, l'impuissance où nous sommes naturellement de rien faire de méritoire dans l'ordre du salut, nous oblige à recourir à l'auteur de tout bien, qui est Jésus. Dépouillons-nous donc de nous-mêmes, anéantissons-nous, livrons-nous à Jésus; sa grâce corrigera, guérira le mal qui est en nous. Entrons en relation continue avec lui par la prière, par elle soumettons-nous à son influence régénératrice; il prendra possession de tout notre être, et y imprimera une marque parfaite de ses vertus, de ses états, de ses mystères.

Mais la valeur des actes ne tient pas uniquement à leur nature, elle dépend encore de leur motif; et le motif le plus élevé, c'est le motif de charité, c'est d'agir pour Jésus, c'est de chercher uniquement à lui plaire, sans vue intéressée, sans retour sur soi. Non pas qu'on doive aller jusqu'à l'indifférence à l'égard du salut, comme l'ont prétendu les Quiétistes. A Dieu ne plaise! Il est permis de désirer ardemment le ciel, parce qu'au ciel on aime Dieu parfaitement; il est bien de l'attendre de sa bonté avec une inébranlable confiance et de s'entretenir dans cette pensée et cette espérance, puisque lui-même y constitue l'éternelle béatitude, et qu'il veut s'y donner à ses élus dans une communication ineffable de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a. Mais ce vif désir du ciel, cette attente de l'immortelle félicité, ne doivent pas être le motif déterminant de l'acte. Le disciple du V. P. Eudes sert Jésus pour lui-même, dans le but de lui plaire et de lui témoigner son amour; il lui rapporte tout ce qu'il fait, pense ou dit, et jusqu'au désir et à l'espérance du céleste séjour; il ramène, il consacre tout à sa gloire et à celle de son Père, fin dernière de toute créature. « Ma fille, pense à moi, et moi je penserai à toi », dit un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne. L'âme, vraiment dévouée à Jésus et l'aimant dans la charité pure, prend pour elle cette

#### 218 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

invitation: s'oubliant elle-même, elle lui abandonne le soin de ses intérêts. N'est-ce pas d'ailleurs le moyen de donner à ses actes toute la perfection dont ils sont capables, et, par conséquent, de faire fortune pour le ciel?

Ainsi donc, agissons en Jésus, agissons pour Jésus, et nous réaliserons chaque jour en nous l'œuvre de sanctification que Jésus veut y accomplir. Mais, dans la dévotion du V. P. Eudes, comme dans celle du

cardinal de Bérulle, Marie ne se sépare jamais de son divin Fils; une union intime les lie dans le décret et le dessein de Dieu. Entre eux, s'il n'y a pas égalité, il y a du moins une admirable ressemblance dans la destinée, les perfections, les privilèges(1). Aussi

(1). Nous empruntons au beau livre du R. P. LE DORÉ, Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, le développement de cette pensée. « Ceux qui ont eu à s'occuper de la personne de la bienheureuse Vierge ou de son culte, ont tous été frappés des relations intimes qui unissent la Mère et le Fils. Ils en voient l'origine jusque dans l'éternité et dans le dessein de l'Incarnation. Marie, en effet, dans le plan divin, est essentiellement liée à l'incarnation du Verbe, elle en est partie intégrante. Il n'y a pas eu deux décrets de Dieu, l'un relatif à l'Incarnation, et l'autre à la Maternité divine, mais un seul décret: Uno eodemque decreto. En réalité, dans le dessein de Dieu, Jésus et Marie ne font qu'un. Le Fils et la Mère sont inséparables dans les promesses, et toujours, à côté des figures de Jésus, se trouvent les figures de Marie. Leur union ne devient que plus complète par le fait de l'Incarnation, car alors s'accomplit la parole de l'Ange: Dominus tecum. Durant neuf mois, ils n'ont qu'une seule et même vie; la substance même de Marie devient la substance de Jésus. Le mystère de Noël ne relâche point des liens si étroits et si doux; les bergers et les mages trouvent ensemble l'Enfant avec Marie: Invenerunt Puerum cum Maria; l'Ange dit à tous, comme à Joseph, de prendre la Mère avec l'Enfant: Accipe Puerum et Matrem. Jésus accompagnait sa Mère à Cana: Descendit ipse et Mater ejus; et, sur le calvaire, alors que les apôtres ont fui, Marie, la corédemptrice du monde, se tenait près de la croix: Stabat juxta crucem Mater ejus.

«L'amour de Jésus pour sa Mère a porté ce divin Fils à la rendre en tout semblable à lui. Il est Dieu, Marie n'est qu'une créature: il n'y aura donc pas égalité; mais que la ressemblance est admirable! Ce sont les mêmes perfections, si bien que l'Eglise applique à l'un et à l'autre le Livre de la Sagesse tout entier. Ce sont les mêmes vertus, la même puissance, la même bonté. Marie partage les qualités éminentes de son Fils: il est roi, père, médiateur; elle est reine, mère, médiatrice; à tous les deux, nous disons: Vita, dulcedo, spes nostra, salve. Elle forme avec Jésus, selon Suarez, un ordre à part, qu'il appelle ordre hypostatique. Jésus et Marie sont unis si intimement que l'un est tout l'autre. Jésus est tout en Marie, et Marie est tout en Jésus, ou plutôt elle n'est plus Marie, Jésus est tout seul en elle, et on séparerait plutôt la lumière du soleil que Marie de Jésus, en sorte qu'on peut nommer Notre-Seigneur Jésus de Marie, et la sainte Vierge, Marie de Jésus. Jésus-Christ a voulu communiquer à sa Mère ses glorieux privilèges: comme lui, elle est immaculée, elle est la Vierge; la mort n'a pu garder sa chair si pure dans le tombeau, et, au jour de l'Assomption, elle est entrée en triomphe au ciel. Ses richesses sont sans nombre, et, en parlant de sa puissance, il est dit de Dieu lui-même qu'il lui était soumis: Erat subditus illis. » Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, T. 1, ch. 111, pp. 25-27.

#### PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 219 -

notre pieux auteur l'associe-t-il sans cesse à Jésus, dans sa pensée et dans son culte. S'il nous recommande d'agir en Jésus et pour Jésus, il ne nous recommande pas moins d'agir en Marie, et pour Marie; en Marie, en entrant dans ses vues et ses volontés, qui sont celles de son Fils, en nous soumettant à son influence et à sa conduite; pour Marie, en la servant, en nous subordonnant à elle, en la prenant pour fin de nos actions, non pas dernière assurément, mais immédiate et prochaine. Médiatrice universelle, n'est-ce pas à Marie que tout va, dans ses mains que tout se concentre, par elle que tout passe pour monter au Christ, et par lui jusqu'à Dieu(1)?

Certes, toute cette doctrine spirituelle est aussi grande et belle que solide. Elle séduit les âmes, dès qu'on la leur propose, elle les aide puissamment à accepter les sacrifices, dont sont semées les pentes de la perfection. Sans négliger les examens, inclus dans la demande de pardon, tant de fois multipliée le long du jour, elle leur ouvre un chemin plus direct vers Jésus, en tournant sur lui seul et sa divine Mère leurs regards et leurs cœurs. Respectueuse de l'action de la grâce, les formules mêmes qu'elle suggère, n'enchaînent

(1). Lire à ce sujet La Vie spirituelle à l'école du Bienheureux L.M. Grignon de Montfort par ANTONIN

LHOUMEAU, 111e Partie, ch. 111, art. 3 et 4.

## 220 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

pas la liberté: composées pour aider les simples, il est loisible à chacun de les modifier à son gré. Ce n'est pas à leur forme que tient le V. P. Eudes, mais aux sentiments qu'elles expriment.

Aussi, pour conclure, emprunterons-nous les paroles du P. Hérambourg :

« Le Royaume de Jésus » dit-il, « est un des plus excellents livres qui aient jamais paru. On peut le nommer un écoulement du ciel. C'est le nom que les philosophes ont donné au miel, cette liqueur délicieuse qui entretient et qui rend la santé. C'est le livre des petits aussi bien que des grands, des âmes simples comme de celles qui sont les plus élevées, des pécheurs et des saints. Les uns y apprennent le moyen de faire naître Jésus en eux, et les autres, celui de l'y fortifier et de l'y faire croître. La doctrine en paraît commune à ceux qui le lisent sans y faire grande attention; mais, quand on y veut un peu penser, on y trouve les mystères de la théologie la plus mystique, expliqués et découverts d'une manière dont tout le monde peut être capable. On y apprend, en peu de temps, à sanctifier Notre-Seigneur dans le fond de son cœur, comme l'Apôtre le désire; et, sans vouloir diminuer en rien le mérite de tant de bons auteurs qui ont donné au public des ouvrages excellents, ayant chacun leur caractère particulier, on peut dire qu'il n'y en a guère qui enseignent aussi nettement et aussi brièvement le secret de la vie intérieure, comme celui-ci(1). »

On ne s'étonnera pas, après cela, que le Royaume de Jésus ait joui d'une vogue immense, non seulement en Normandie, où il fut imprimé à maintes reprises à Caen et à Rouen, même à l'insu de l'auteur, mais à Paris, mais à Lyon. En usage chez les fils et les filles du V. P. Eudes, et dans nombre de monastères de Bénédictines, de Carmélites, d'Ursulines, beaucoup d'âmes en firent leur manuel préféré, et parvinrent à une haute sainteté, en y conformant leur vie de chaque jour. S'il faut en croire les PP. Costil et Le Beurier, une des plus célèbres communautés de France décida de

1. P. HÉRAMBOURG. Liv. I, ch. XI.

## PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES.

221 -

ne recevoir aucune pensionnaire qui ne l'apportât avec soi. Au siècle dernier, le cardinal Mermillod, évêque de Genève, l'appréciait tellement qu'il songea, paraît-il, à en donner une nouvelle édition. Il l'eût fait avec succès, grâce à son talent d'écrivain, rajeunissant sans l'altérer, la langue simple, nette, précise, ferme et forte, dégagée même, qui distingue cet ouvrage, et lui donnant un charme nouveau. Les labeurs de sa charge ne lui en ont pas malheureusement laissé le loisir (1).

A vrai dire, si nous considérons les sentiments et les dispositions du V. P. Eudes, en cette année 1637, ce beau livre n'était que l'écho, et encore affaibli, de son âme. L'amour divin le consumait de flammes toujours plus intenses et plus vives. S'unir à Jésus, vivre avec Jésus, se lier à Jésus par une liaison si étroite que rien ne pût l'en séparer, ni les persécutions, ni les tourments, ni la mort, voilà quel était alors son unique désir, sa constante aspiration. Il ne connaissait que Jésus, il ne pensait qu'à Jésus, il ne parlait que de Jésus; c'était Jésus seul, et Jésus crucifié, qu'il voulait établir dans les âmes placées sous sa direction. Réclamaient-elles de lui quelque consolation, au milieu de leurs peines et de leurs souffrances? Il la puisait dans l'amour et la croix de Jésus. Lui demandaient-elles une règle de vie parfaite? C'est encore là qu'il la trouvait, et qu'il leur apprenait à la découvrir.

Nous l'avons entendu, en 1634, exprimer son désir du ciel à la sœur Marie de Taillepied, religieuse converse de Sainte-Trinité de Caen. Dans la même lettre, il lui disait les vœux qu'il formait pour son avancement spirituel, et ces vœux révélaient bien déjà le fond de son âme.

(1). On en trouve une édition nouvelle à la librairie Haton.

«Je supplie Notre-Seigneur», écrivait-il, «qu'il vous anéantisse entièrement, qu'il vous consume toute en lui, et qu'il soit tout en vous, qu'on ne voie que Jésus en votre extérieur et en votre intérieur, en votre temps, et en votre éternité; qu'il vive en vous, qu'il opère en vous, qu'il souffre en vous, qu'il mérite en vous, qu'il s'y adore et glorifie soi-même en toutes les manières qu'il désire »

Mais, à l'époque où nous sommes, son amour pour Jésus a pris de nouveaux et sublimes accroissements: «plus que jamais il ne voit, il ne regarde que lui en toutes choses, il met en lui seul ses délices et ses complaisances; il est tout appliqué à le former en soi et dans les autres; il veut le faire vivre et régner dans les cœurs. Écoutons-le consoler la même religieuse dans ses infirmités, et lui dicter la conduite qu'elle doit tenir pour s'y sanctifier.

Jesus, Maria.

« Que vous dirai-je, ma chère Sœur, pour votre consolation? Vous dirai-je ce que le monde a coutume de dire à ceux qui sont malades? Que ce ne sera rien, et que vous guérirez bientôt? Mais ce n'est pas ce que vous demandez. Vous dirai-je donc qu'il y a sujet d'espérer que vous serez bientôt affranchie des misères de la terre et du bannissement que vous souffrez? Mais ce n'est pas encore cela que vous cherchez, puisque vous voulez avoir en horreur la considération de votre propre intérêt. Que vous dirai-je donc qui vous puisse consoler? Je ne vous parlerai point de vous, car il faut nous oublier entièrement nous-mêmes, mais de Jésus seulement, 'qui seul doit être le sujet de nos paroles, de nos pensées, et de notre consolation. Et que vous dirai-je de cet inestimable et tout infiniment aimable Jésus? Je vous dirai qu'il est tout à vous, et que vous êtes toute à lui, ma chère Sœur. Quelle consolation! Que voulez-vous davantage? Vivez donc en paix désormais, et ne craignez rien; car Jésus est tout à vous et pour vous, et vous toute à Jésus, qui vous chérit infiniment, et qui n'a point d'autres pensées, ni d'autres desseins sur vous, que des pensées et des desseins d'amour et de bonté... »

Citons encore cette belle lettre, adressée à Mme de Budos, dans une maladie grave dont elle fut atteinte cette même

#### PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES. 223 -

année (1); et voyons comment le V. P. Eudes la porte à accepter et à aimer ses souffrances, comme une participation aux souffrances de Jésus, comme la consommation de l'œuvre de Jésus en elle.

Jesus, Maria.

MADAME,

La grâce et la paix de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

« Je suis tout rempli de compassion vers vous, vous voyant toujours en douleur et en langueur; et je serais rempli de douleur, n'était que je vois Jésus dans vos langueurs et dans vos douleurs. Je n'y vois que Jésus; je n'y vois que sa bonté et son amour. Il y est, Madame, il est au milieu de vous. Il est dans vos angoisses et dans vos souffrances; il y est tout amour et tout transformé en amour vers vous. Il y est, disposant et ordonnant par amour ces mêmes souffrances sur vous. Il y est, vous conduisant et acheminant dans les voies de son amour, et vous attirant à la perfection de ce même amour par ces voies de peine et de rigueur. Il y est, portant avec vous par son amour toutes les peines de corps et d'esprit que vous avez à porter, et encore que bien souvent vous ne le sentiez pas, il y est néanmoins infailliblement; car, s'il n'y était, il vous serait impossible de porter le moindre des maux que vous souffrez. Il y est encore vous purifiant, vous sanctifiant, et vous disposant à choses grandes, pourvu que de votre côté vous apportiez la correspondance



qu'il demande de vous. Il y est, avec le dessein de vous remplir toute de son amour, et de vous en remplir beaucoup plus que vous n'êtes remplie de douleur. Je dis davantage: non seulement il vous veut remplir de son amour, mais il vous veut toute transformer en amour vers lui par le moyen de la croix et des souffrances, comme la croix et les souffrances l'ont transformé en amour vers vous. Il y est enfin, avec un désir très ardent de vous attirer à lui, et de vous perfectionner et consommer en lui par la voie des mêmes souffrances.

« Son Apôtre dit qu'il était convenable que Jésus fût consommé par les souffrances: Decebat eum per passiones consummari. O dignité! ô sainteté! ô excellence admirable des souffrances, d'être employées à la (1). Nous l'inférons des dernières lignes de la lettre: « Je crois que les actes d'amour vers Jésus, qui vous ont été écrits dernièrement, vous seront utiles, si vous en faites lire quelqu'un de temps en temps, et si vous, y arrêtez doucement votre esprit, sans contention et sans violence. » Ces actes d'amour sont évidemment ceux de la quatrième partie du Royaume de Jésus.

224 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

perfection et consommation d'un Dieu, à la perfection de Jésus, Homme-Dieu, à la consommation de Celui qui est la consommation et perfection de toutes choses! Grande humiliation à Jésus de s'être abaissé en un état auquel il est capable d'être perfectionné et consommé! Mais quelle dignité aux souffrances d'être choisies et employées par lui et par son Père éternel à cette perfection et consommation! Ne vous est-ce pas un grand honneur, Madame, ne vous est-ce pas une grande faveur, et ne vous doit-ce pas être une grande consolation, d'être consommée et perfectionnée par les souffrances, comme Jésus a été consommé par les souffrances? N'est-ce pas un amour rare et singulier de Jésus vers vous d'employer, pour votre accomplissement et consommation, les mêmes moyens qu'il a employés pour la sienne propre? Oh! qu'à jamais soit-il béni, ce très-aimable Crucifié, de vous donner ainsi part aux bénédictions de sa Croix!

« Je le supplie de vous crucifier tout entière avec lui, et de vous crucifier par le même amour qui l'a attaché pour vous à la Croix. Je vois une infinité de personnes crucifiées dans le monde, mais j'en vois peu qui soient crucifiées pour l'amour de Jésus. Plusieurs sont crucifiés par leur amour-propre et par l'amour désordonné du monde; mais heureux ceux qui sont crucifiés par l'amour de Jésus; heureux ceux qui vivent et qui meurent en croix avec Jésus! Vous serez du nombre de ceux-là, Madame, si vous portez votre croix avec amour, comme Jésus, l'acceptant, l'embrassant, et la chérissant de tout votre cœur, en l'honneur et union du même amour avec lequel Jésus vous la présente, et du même amour avec lequel il l'a acceptée et portée lui-même.

« Pour cet effet, jetez souvent les yeux sur Jésus qui vous est toujours présent, et qui vous pénètre et remplit beaucoup davantage que ne font pas les angoisses et les douleurs, dont vous semblez être toute pleine. Ne voyez rien que Jésus dans vos douleurs et dans vos souffrances. Ne voyez que sa bonté et son amour, qui va ordonnant tout ce qui se passe au regard de vous ... (1) »

Et il continuait ainsi plusieurs pages encore, engageant cette sainte abbesse à se tourner tout entière vers Jésus, à se tenir fortement attachée à lui et à son divin amour, sans souci d'elle-même et de ses intérêts. Nous ne prolongeons pas cette citation; ce que nous venons de transcrire est

(1). P. HÉRAMBOURG, Liv. 11, ch. XXX111, p. 336.

PREMIERS OUVRAGES DU P. EUDES.

225 -

plus que suffisant pour montrer les sentiments de piété généreuse et surnaturelle qui animait le P. Eudes, et dont il cherchait à animer les autres: il parlait vraiment de l'abondance du cœur.

Dans un billet à la sœur Marie de Taillepied, il va plus loin encore. Ce n'est plus seulement de la voie de la souffrance qu'il l'entretient, comme de la voie la plus excellente; il lui propose même celle du

martyre. «Vous avez moyen d'être martyr, si vous voulez », lui écrit-il, « aimez donc bien notre très aimable Jésus, et lui donnez tout ce qui se passe en vous. » Le martyr est, en effet, le point culminant de la perfection chrétienne, le suprême témoignage d'amour que nous donnons à Jésus, l'acte qui nous rend le plus conforme à lui, en nous associant à sa qualité de victime et d'hostie. Le martyr, le V. P. Eudes en parle merveilleusement dans son Royaume de Jésus. Il y rappelle, il y énumère avec une sorte de complaisance les divines promesses faites à ceux qui l'endurent; il engage à le désirer sans cesse et à vivre dans son esprit, qui est un esprit de force et de constance, d'humilité, de défiance de soi et de confiance en Dieu, de dégage- ment du monde et des choses du monde, d'ardent amour de Notre-Seigneur. Malgré tout, son langage ne traduit qu'imparfaitement son immense désir de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ. Cette pensée le tourmentait depuis longtemps, en effet; mais alors, plus intense, elle ne le quittait plus, elle l'occupait dans l'oraison, elle le suivait au milieu de ses travaux, elle lui arrachait des soupirs enflammés. « Que je serais heureux, ô mon adorable Jésus », s'écriait-il parfois, « si je pouvais mourir pour vous! » Il avait souvent à la bouche ces deux vers d'un cantique spirituel, qui trahissaient ses secrètes aspirations :

O bienheureux martyrs, que je vous porte envie  
D'avoir pour Jésus-Christ immolé votre vie!

226 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Ce désir devint si violent, durant une retraite qu'il fit au mois de mars de cette même année 1637, qu'il s'engagea par vœu à endurer le martyr, si Dieu daignait lui en fournir l'occasion. Ce vœu, il l'écrivit de sa main, et les dernières lignes de son sang. Qu'on nous permette de rapporter ici, tel qu'on le trouva dans ses papiers après sa mort, ce témoignage éloquent et authentique de son héroïque charité.

JESUS, MARIA.

Vœu ou Élévation à Jésus pour s'offrir à lui en l'état d'hostie et de victime,  
qui doit être sacrifiée à sa gloire et à son pur amour.

« O mon très aimable Jésus, je vous adore et glorifie infinies fois dans le martyr très sanglant que vous avez souffert en votre Passion et en votre Croix.

« Je vous adore et vous bénis, autant que je puis, dans l'état d'hostie et de victime, dans lequel vous êtes au Très Saint Sacrement de l'autel, là où vous êtes continuellement sacrifié pour la gloire de votre Père et pour notre amour. ,

« Je vous honore et vénère dans le martyr très douloureux, que votre sainte Mère a porté au pied de votre Croix.

« Je vous loue et magnifie dans les divers martyrs de vos Saints, qui ont enduré tant et de si atroces tourments pour l'amour de vous.

« J'adore et je bénis toutes les pensées, les desseins et l'amour infini, que vous avez eus de toute éternité au regard de tous les bienheureux Martyrs, qui ont été depuis le commencement, et qui seront jusqu'à la fin du monde dans votre sainte Église.

J'adore et je vénère, en toutes les manières qu'il m'est possible, le désir extrême et la soif très ardente que vous avez de souffrir et de mourir jusqu'à la fin du monde dans vos membres, afin d'accomplir le mystère de votre sainte Passion, et de glorifier votre Père par la voie des souffrances et de la mort jusqu'à la fin du monde.

« En l'honneur et hommage de toutes ces choses, et en union du très grand amour, par lequel vous

vous êtes offert à votre Père, dès le moment de votre Incarnation, en qualité d'hostie et de victime, afin d'être immolé pour sa gloire et pour notre amour par le très douloureux martyr de la Croix ; comme aussi, en union de tout l'amour de votre sacrée Mère

VŒU DU MARTYRE. 227 -

et de tous vos saints Martyrs, je m'offre et me donne, je me voue et consacre à vous, ô Jésus, mon Seigneur, en l'état d'hostie et de victime, pour souffrir en mon corps et en mon âme, selon votre bon plaisir et moyennant votre sainte grâce, toutes sortes de peines et de tourments, et même pour répandre mon sang et vous sacrifier ma vie par tel genre de mort qu'il vous plaira; et ce, pour votre seule gloire et pour votre pur amour.

« Je vous fais vœu, ô mon Seigneur Jésus, de ne jamais révoquer, c'est-à-dire de ne jamais faire un acte formel de désaveu de cette mienne oblation, consécration, et sacrifice de moi-même, à la gloire de votre divine Majesté. Et, s'il se présentait une occasion en laquelle je fusse obligé ou de mourir, ou de renoncer à votre sainte foi, ou bien de faire quelque chose d'importance contre votre divine Volonté, je vous fais vœu et promesse, autant ferme et constante qu'il m'est possible, me confiant en votre infinie bonté et en l'aide de votre grâce, de vous confesser, reconnaître, adorer, et glorifier devant tout le monde, au prix de mon sang, de ma vie, et de tous les martyres et tourments imaginables; et de souffrir plutôt mille morts, avec tous les supplices de la terre et de l'enfer, que de vous nier ou de rien faire d'importance contre votre sainte Volonté.

« O bon Jésus, recevez et, acceptez ce mien vœu et ce sacrifice que je vous fais de mon être et de ma vie, en hommage et par les mérites du très divin Sacrifice que vous avez fait de vous-même à votre Père sur la Croix. Regardez-moi désormais comme une hostie et une victime, qui est dédiée pour être immolée entièrement à la gloire de votre nom. Faites, par votre très grande miséricorde, que toute ma vie soit un perpétuel sacrifice d'amour et de louange vers vous; que je vive d'une vie qui aille imitant et honorant votre très sainte Vie et celle de votre bienheureuse Mère et de tous vos Martyrs ; que je ne passe pas un jour sans souffrir quelque chose pour votre amour; et que je meure d'une mort, qui soit conforme à votre très sainte mort !

« C'est de quoi je vous supplie très humblement et très instamment, ô très bon Jésus, par cet amour très ardent qui vous a fait mourir pour nous en une Croix, par ce précieux Sang que vous avez répandu, par cette mort très douloureuse que vous avez soufferte, par le très grand amour que vous portez à votre sacrée Mère, la reine des Martyrs, par celui que vous portez à tous vos saints Martyrs et par celui qu'ils vous portent, et, en somme, par tout ce que vous aimez et par tout ce qui vous aime au ciel et en la terre.

228 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

« O Mère de Jésus, Reine de tous les Martyrs, ô saints Martyrs de Jésus, priez, s'il vous plaît, ce même Jésus que, par son infinie bonté, il opère ces choses en moi pour sa seule gloire et pour son très pur amour. Offrez-lui ce mien vœu, et le priez qu'il le confirme et accomplisse par la vertu de son précieux Sang, comme je vais le signer de mon propre sang, en témoignage du désir que j'ai de le répandre jusqu'à la dernière goutte pour son amour.

« Fait à Caen, en l'Oratoire de Jésus, le 25e de mars, 1637. »

JEAN EUDES.

VIVE JÉSUS ET MARIE  
QUE J'AIME PLUS QUE MA VIE  
JESUS MARIA

« Credo in Deum, Patrem omnipotentem, Creatorem cœli et terrae, et in Jesum Christum, filium

ejus unicum, Dominum nostrum, qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine, passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus, » etc.

« Amote, amantissime Jesu; amo te, Bonitas infinita; amo te ex toto corde meo, ex tota anima mea, et ex totis viribus meis, et magis atque magis amare volo.

« Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.

« Beati qui laverunt stolas suas in sanguine Agni.

« Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.

• Amen. - Veni, Domine Jesu.

« Jesus, Maria.

• Jesu, fortitudo Martyrum, miserere nobis.

• Regina Martyrum, ora pro nobis.

• Omnes sancti Martyres, clarificate et orate Jesum pro nobis. « Jesus, Maria (1). »

1. Je vous aime, mon très aimable Jesus; je vous aime, ô Bonté, infinie; je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, et je désire vous aimer de plus en plus. - Heureux ceux qui sont invités aux noces de l'Agneau! - Heureux ceux qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau! - Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. - Ainsi soit-il. - Venez, Seigneur Jésus! - Jésus, Marie. - Jésus, force des Martyrs, ayez pitié, de nous. - Reine des Martyrs, priez pour nous. - Vous tous, saints Martyrs, glorifiez et priez Jésus pour nous. - Jesus, Maria.

La formule de ce Vœu du Martyre a été collationnée par M. l'abbé Le Cointe sur l'autographe du V. P. Eudes, qui est conservé au monastère de Notre-Dame de Charité, dit Saint-Michel, à Paris.

Le P. Costil et le P. de Montigny ont mutilé de la manière la plus déplorable cette suave et touchante Élévation. Le P. Le Beurier a fait mieux encore: il l'a remplacée par une formule de sa façon. On aurait bien étonné ce bon Père, si on lui eût dit que sa composition était loin de valoir celle de son saint Instituteur, (Note de M. l'abbé Le Cointe.)

#### VŒU DU MARTYRE. 229-

Voilà quels étaient les sentiments de cet amant passionné de Jésus et de Marie, au moment où il écrivait son livre La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes. Ce vœu nous paraît un des documents les plus importants que nous ayons pour juger de ses dispositions et de sa vertu. D'abord, c'est un acte héroïque de charité, et, vraisemblablement, le plus grand qu'il ait jamais fait et que l'on puisse faire. Il est beau assurément de braver la mort dans une circonstance déterminée, comme il l'avait bravée à plusieurs reprises. Mais se dévouer pour toute sa vie à toutes les souffrances physiques et morales, à tous les martyres imaginables, à tous les supplices de la terre et de l'enfer; conjurer Dieu d'accepter et de réaliser un tel sacrifice; et signer cela de son sang; c'est plus que de l'héroïsme, c'est la folie de l'amour, c'est la folie de la croix, c'est la piété portée jusqu'à l'audace. Seuls les saints sont capables de tels excès. Et, remarquons-le bien, chez le V. P. Eudes, ce ne fut point l'effet d'une ferveur de jeunesse, dépourvue de science et d'expérience: quand il fit ce vœu, il avait trente-cinq ans accomplis, il connaissait les épreuves de la vie et les difficultés de la vertu.

Cet acte a encore une autre importance: il donne la raison de bien des faits qui surprennent de prime abord. Il explique pourquoi cet homme de Dieu, si bon, si désintéressé,

si profondément religieux, si estimé de tous les saints personnages de son temps, a été constamment en butte à la persécution, abreuvé d'outrages et d'humiliations; et pourquoi aussi, accusé, calomnié, vilipendé, il ne voulut ni se défendre, ni permettre à ses amis de le justifier. D'où nous pouvons conclure que Dieu agréa son sacrifice et lui accorda la grâce de l'accomplir jusqu'au bout, en sorte qu'il porta, durant sa vie, les caractères des vrais amis de Jésus: il fit le bien, et, pour récompense, il trouva l'ingratitude il se dévoua au salut du monde, et il eut le monde pour ennemi.

Que si ce vœu ne s'est pas réalisé à la lettre par une mort sanglante, ses graves et fréquentes maladies, ses mortifications et ses austérités excessives, l'ardeur de son zèle, la grandeur et la multiplicité de ses travaux, les difficultés qu'il eut à vaincre, les contradictions, les persécutions qu'on lui suscita de toutes parts et de toutes manières, ne changèrent-elles pas son existence en un long et douloureux martyre? Or, si les martyrs sont les saints privilégiés de Jésus, quelle place de choix le V. P. Eudes n'occupait-il pas dans son cœur? Quelle place enviée ne fut-il pas en droit d'attendre de son amour, dans le royaume des cieux?

231 -

## **CHAPITRE DIXIÈME.**

### **Missions. - Le P. Eudes et M. Cospéan.**

**( 1 6 3 8 - 1 6 3 9 ).**

Troisième Assemblée générale de l'Oratoire. - Missions de Brémoy, d'Estreham, de Pont-l'Évêque (1638). - Le P. Eudes et M. Cospéan. - Mission à Saint-Étienne de Caen. - Carême de Pont-l'Évêque. - Mission de Lisieux (1639).

Le P. Eudes, qui avait passé à Caen l'année 1637 presque tout entière, y séjourna encore les six premiers mois de 1638. Là, tout en s'occupant de prédication, de confession et de direction, soit dans la maison de l'Oratoire, soit dans la ville, il s'appliqua plus particulièrement à refaire son âme par la prière et par l'étude. Son vœu de martyr, la composition du Royaume de Jésus nous en sont des garants incontestables. L'année 1638 lui apporta du reste, à lui et à ses confrères, une raison plus pressante de renouvellement intérieur: l'obligation de se disposer à la troisième Assemblée générale de la Société, qui devait se tenir, et qui se tint effectivement, en mai, à Notre-Dame des Ardilliers, près Saumur, en Anjou. Tous n'y pouvaient prendre part, mais tous avaient le devoir d'attirer par leurs supplications, leurs mortifications et leurs bonnes œuvres, la lumière et les secours d'en-haut sur ceux qui y assisteraient(1) ; tous aussi, celui de se retremper dans l'esprit de l'institut et dans la fidélité à ses règlements, par une vie d'oraison, par une

(1). PIN, Lettres du P. de Condren, Lettre XXV.

232 -

### **LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.**

union continuelle avec Jésus, pour adorer et glorifier en lui et par lui la très sainte Trinité.

« La Congrégation est sainte dans sa fin qui est Dieu », leur écrivait le P. de Condren à cette occasion (1); « (sainte) en son fondement, qui est Jésus-Christ ; en son esprit, lequel est le Saint-Esprit, en qui elle doit vivre; dans ses institutions et ses règlements, qui regardent Dieu si religieusement. Elle l'est encore dans son origine, qui est notre très révérend et très honoré Fondateur, parce qu'elle a été établie et formée dans la charité du Fils de Dieu, avec tant de zèle de son honneur. Il est à désirer qu'elle le soit aussi dans ses sujets, afin que rien ne résiste aux desseins que Dieu peut avoir pour sa sanctification. C'est pourquoi nous avons tous à travailler, si nous voulons répondre à la sainteté de l'institut et ne pas y

devenir des obstacles à la grâce. Six mois (2) sont un terme bien court pour ceux qui y ont peu travaillé, et pas trop long pour les autres qui aiment la perfection de la Congrégation et la leur propre, et qui veulent y travailler toute leur vie. Nous exhortons les uns et les autres à employer saintement ce temps qu'il plaît à Dieu de leur donner, afin que le compte ne leur en soit pas demandé à leur confusion au jour de son jugement, et que cette famille, que la bonté divine a fait naître en ce siècle pour notre salut, ne souffre point de dommage à leur occasion .....

« Cette Assemblée sera la troisième générale de notre corps: ce que je vous fais observer, pour vous donner à entendre que, comme le nombre trois convient au Saint-Esprit, la sanctification et la perfection, qui sont le propre de cette troisième Personne, doivent convenir d'une manière spéciale à cette troisième réunion C'est pourquoi nous devons nous y préparer avec plus de soin, comme à notre véritable Pentecôte, dans laquelle nous devons recevoir la sanctification des grâces précédentes, les effets des dons de Dieu, l'esprit de ses lois que son serviteur fidèle nous a laissées, l'accomplissement des promesses qui nous ont été faites .»

(1). PIN, ibid. Cette lettre était datée du 25 mars 1637. L'assemblée devait donc se tenir en septembre ou en octobre, à Notre-Dame des Ardilliers. Mais « les périls de la guerre et les maladies contagieuses », et d'autres accidents, que le P. de Condren semblait redouter, la firent différer jusqu'en mai 1638.

(2). D'après les deux premières assemblées, toute assemblée nouvelle devait être intimée six mois d'avance.

#### MISSIONS. 233 -

Le P. de Condren déclarait, en terminant, que la Congrégation devait se montrer miséricordieuse pour ceux qui avaient failli contre les assemblées précédentes, mais sévère pour quiconque pécherait contre celle-ci, parce que ce serait en quel que sorte pécher contre le Saint-Esprit. Puis il invitait tous les membres de l'Oratoire à surmonter les difficultés du temps par leur zèle et leur confiance en Notre-Seigneur, afin que le bien attendu de cette assemblée ne fût pas différé davantage (1).

On devine avec quel respect le P. Eudes reçut les instructions de son vénéré supérieur, et quel empressement il mit à s'y conformer. Cette préparation fut véritablement pour lui une nouvelle Pentecôte: il s'y remplit de l'Esprit-Saint. Aussi, quand il sortit de sa retraite pour évangéliser de nouveau les peuples, la vertu de Dieu anima ses discours et leur communiqua une admirable puissance sur les esprits et sur les:cœurs.

Ses travaux apostoliques recommencèrent, en effet, avec l'été de 1638, pour ne plus être interrompus désormais qu'à de courts intervalles. De juillet en décembre, trois missions furent données sous sa conduite: les deux premières au diocèse de Bayeux, à Bremoy (2) et à Estreham. (3); la troisième à Pont-l'Évêque, au diocèse de Lisieux. Il n'avait point encore annoncé la parole sainte dans cette partie de la Normandie.

Bremoy et Estreham étaient de simples paroisses de campagne, situées, la première dans le voisinage de Vire, la

(1) Cette Assemblée se donna pour tâche principale de maintenir avec fermeté, dans toutes les maisons de l'Oratoire, l'observance exacte des décrets de la première et de la deuxième Assemblée et des règlements du cardinal de Bérulle.

(2). Bremoy, canton d'Aunay, à 23 kil. de Vire.

(3). Oistreham, Estreban, maintenant Ouistreham, à 14 kil. de Caen; belle église, port important au X11e siècle.

seconde au bord de la mer, à l'embouchure de la rivière d'Orne. Celle-ci dépendant de l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen, qui en avait le patronage et en percevait les dîmes, ce fut à la sollicitation de Mme de Budos que le P. Eudes y vint, en septembre, travailler au salut des âmes. La pieuse abbesse se chargea de l'entretien des missionnaires et de tous les frais de la mission, et Dieu bénit sa charité par les fruits merveilleux que produisirent les saints exercices(1).

Pont-l'Évêque était une ville de quelques milliers d'habitants (2). La corruption et le vice y régnaient en maîtres, et le zèle de son curé luttait impuissant contre les plus étranges abus. Étant fort ami du P. Eudes, il songea à l'appeler à son aide. Si assiégé qu'il fût alors de demandes du même genre, le serviteur de Dieu lui donna la préférence: il fut réglé entre eux que les exercices de la mission commenceraient à l'Avent. Au temps marqué, le P. Eudes était à son poste avec ses compagnons d'apostolat. Sa réputation de sainteté avait prévenu son arrivée: aussi acquit-il, dès les premiers jours, un grand crédit sur l'esprit des habitants. Peuple et clergé se rendirent à ses objurgations, vaincus autant par la force de ses exemples que par celle de ses discours. Les abus furent retranchés, les vices bannis; la piété et les bonnes mœurs refleurirent dans ce coin désolé du jardin de l'Eglise. Profondément réjoui de cette heureuse transformation, mais tremblant de voir, après le départ des missionnaires, le mal renaître, et Satan reconquérir promptement le terrain perdu, le bon curé de Pont-l'Évêque eût voulu retenir son saint ami, pour assurer la persévérance de

(1). « On ne peut dire », écrit le Vénérable dans son Mémorial, « les fruits que Dieu tira de toutes ces missions, dont il soit béni et glorifié, éternellement. » Art. 27. Ces seuls mots, dans leur brièveté, en disent autant que de longs commentaires.

(2). Pont-l'Évêque, à 44 kil. de Caen, compte, aujourd'hui 2,800 habitants environ.

LE P. EUDES ET M. COSPÉAN.

235 -

ses paroissiens. Celui-ci refusa. On l'attendait à Caen pour une grande mission. Tout ce qu'il put promettre, ce fut de revenir à l'époque du carnaval et de la sainte Quarantaine, apporter la dernière main à l'œuvre commencée.

L'évêque de Lisieux, avec l'agrément duquel le P. Eudes avait entrepris la mission de Pont-l'Évêque, était M. COSPÉAN. Il se trouvait alors à Paris, sa résidence habituelle. Ne pouvant, malgré son désir, assister aux prédications du pieux missionnaire, dont on lui relatait le succès prodigieux, il voulut du moins lui en exprimer ses sincères regrets. Il le fit, le 19 décembre, dans une lettre fort aimable, précieux témoignage de bienveillance et d'estime: il y répondait en même temps à quelques demandes de notre saint apôtre.

« Mon cher Père », lui disait-il, « je vous envoie tout ce que vous me demandez, et ferai tout ce que vous voudrez. Vous m'obligerez au dernier point, mon cher Père, de vouloir faire vos saintes missions dans mon diocèse. Je me rendrai donc chez moi pour ce sujet, incontinent après la fête; je vous supplie de n'en pas douter.... Vous me feriez bien plaisir, si vous vouliez commencer votre mission par Lisieux; mais je laisse pourtant cela à votre discrétion; et vous retiens dès à présent pour prêcher le Carême dans Lisieux, m'assurant que vous ne me dédirez pas, puisque je suis etc...(1)

L'entrevue projetée eut-elle lieu? Nous ne saurions le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès son premier entretien avec le P. Eudes, M. Cospéan se prit d'affection pour sa personne, que cette affection ne fit que grandir, et qu'elle le porta à tous les dévouements. Il aimait, malgré son âge,(2) à s'appeler son frère, son compagnon d'armes, voire même son fils; il ne semblait plus vivre que pour lui.

(1). Cité par le P. MARTINE, Liv. 11, p. 80.

(2) Il était presque septuagénaire.

236 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Présent, il était heureux de le consulter sur les besoins de son âme, sur les moyens de procurer la gloire de Dieu, sur la réforme de son clergé et de son peuple. Absent, il lui écrivait de charmants billets, ou d'affectueuses lettres, toutes pleines d'attentions délicates et d'épanchements fraternels, dont nous aurons l'occasion de citer plus d'un extrait. Tantôt son cœur d'évêque tressaille d'aise au bruit des merveilles opérées par l'éloquente parole de son ami; tantôt il rêve de la faire entendre à tout son diocèse, et il lui demande de se consacrer tout entier à l'évangélisation du troupeau confié à sa garde par le Pasteur suprême tantôt il forme des projets de missions, et il les lui propose il prie, il supplie, il conjure, il fait assaut, il revient à la charge; il va même jusqu'à s'offrir à lui comme auxiliaire pour travailler à ses côtés et sous ses ordres. D'autres fois, il l'invite à venir dans son palais goûter quelque repos, et lui apprendre à mourir à soi et à vivre pour Jésus-Christ.

L'estime et l'amitié d'un grand personnage ne pouvant que recommander celui qui en est l'objet, il importe ici de bien mettre en lumière le mérite d'un prélat, qui, de 1622 à 1642, joua un rôle considérable à la cour de France, et fut un des évêques du royaume les plus illustres et les plus zélés (1). La considération du P. Eudes ne fera qu'y gagner.

Philippe Cospéan était flamand d'origine (2). Né, en 1571, à Mons, de parents qui, sans être nobles, tenaient à ces familles de la haute bourgeoisie que les villes de Flandre nomment encore familles patriciennes, il fit ses humanités

(1). Voir Cospéan, évêque de Nantes, par l'abbé J.-F. GAINARD, extrait de la Revue de Bretagne et de Vendée, Mazéau ou Libaros, Nantes, 1876; les articles de Ch.-L. LIVET, dans la Revue des Provinces de l'Ouest, janvier, février, mars 1854.

(2). Son nom s'écrit COSPÉAN, Cospéan, de Cospéan, COSPÉAN, Cospeau. Cospeau a prévalu en Belgique - Cospéan en France, et surtout en Bretagne.

#### 237- LE P. EUDES ET M. COSPEAN.

à Houdain, où il fut reçu maître ès-arts, puis sa philosophie à Louvain, où il obtint une des premières places à la promotion générale. Quoique à peine âgé de dix-sept ans, il fut aussitôt pourvu d'un canonicat à l'église Saint-Germain de Mons (1588), dont il se démit, en 1597, pour un autre à l'église métropolitaine de Cambrai. De là, séduit par l'attrait des fortes études, il vint deux années plus tard suivre les cours de l'Université de Paris, restaurée par Henri IV, et, en 1601, il y conquist brillamment le bonnet de docteur en théologie.

Son talent le fait alors appeler successivement aux collèges de Tréguier et de Lisieux pour y professer la philosophie, et son enseignement y attire un grand concours d'écoliers. Ce n'est pas, en effet, du haut d'une chaire qu'il leur expose son opinion, mais en se promenant au milieu d'eux, prêt à les écouter, prompt à leur répondre. Il quitte bientôt la philosophie pour la théologie. Son savoir n'y brille pas d'un moindre éclat, et l'on voit de ses élèves occuper et illustrer les principaux sièges du royaume. L'un d'eux, le duc d'Épernon, lui offre dans sa maison une honorable retraite, afin qu'il puisse se livrer tranquillement à ses études de prédilection. Il accepte, et, fort de ces deux sciences qui se prêtent un mutuel appui, il s'adonne à la prédication. Il devient un des orateurs les plus célèbres de la capitale: la cour et les grands se pressent autour de sa chaire. Chose surprenante, ce flamand, qui, à son arrivée à Paris, ne parlait pas le français, en possède dès lors tous les secrets et le manie avec une supériorité incontestable. Devançant même le P. de Bérulle et l'Oratoire, il rompt avec le goût des citations profanes ou païennes, et puise dans l'Écriture et la théologie la matière de ses sermons; il contribue ainsi puissamment à ramener la prédication dans sa vraie voie.



De là, il passe à la Sorbonne, où il vit jusqu'à sa nomination à l'évêché d'Aire, qu'il doit aux bons offices du même duc d'Epéron (1). L'archevêque de Paris, Henri de Gondi, le sacre le 18 février 1607, et, quand il doit s'éloigner, le nouvel évêque laisse à la cour les plus vifs regrets: il n'est pas jusqu'à Henri IV qui ne soit affligé de ce départ; car il aimait à s'entretenir familièrement avec lui. Absent, le prélat n'est pas oublié. En 1610, Marie de Médicis le charge de prononcer l'une des oraisons funèbres du roi. Il y en eut trente-trois: celle de Cospéan l'emporta sur toutes les autres. En 1617, il rédige, au nom du clergé, et présente à Louis XIII un mémoire contre le duel: il y parle avec une vigueur et une éloquence qui obtiennent leur effet.

En 1621, il est transféré sur le siège de Nantes (2), dont il ne prend possession qu'en mars 1622; puis de là sur celui de Lisieux, en 1635. A Lisieux, comme à Nantes, comme à Aire, il s'occupe à réparer les églises, à promouvoir le culte et les cérémonies sacrés, à réformer son clergé (3); il donne l'exemple de toutes les vertus. Autre Charles Borromée, il récite son bréviaire à genoux et l'arrose de ses

(1). L'évêché d'Aire étant devenu vacant, le duc qui en avait la disposition « préféra de bon cœur le mérite de cet ami à la considération et au respect de plusieurs personnes de condition qui lui touchaient d'alliance. Il lui fit expédier à son déçu le brevet de l'évêché, et il lui fit venir les Bulles de Rome à ses dépens, et lui donna les meubles et l'équipage nécessaire pour soutenir sa dignité, laquelle, sans cela, eût pu lui être à charge. » GIBARD, Histoire du duc d'Epéron.

(2). Il y fut nommé, sur la recommandation du P. Thibault, réformateur des Carmes de Nantes, qui avait refusé ce siège, malgré, les instances de Richelieu. Le janséniste Nicolas Travers suppose sans preuve que des motifs d'intérêt n'auraient pas été étrangers à cette translation. Cf. TRAVERS, Histoire de la ville de Nantes, T. 111.

(3). On lui doit à Aire, en particulier, le portail de la cathédrale. A Nantes, C'est sous son épiscopat que les voûtes de la cathédrale furent commencées, en 1628, et que la belle façade du chœur (dite jubé) fut faite, sous la direction du célèbre Jean Goujon, dans le style de la Renaissance (ce travail a disparu depuis que ce monument est achevé en style gothique). Les peintures du même chœur, commencées en 1624, furent achevées vers la même époque. Il chercha à réformer les abus et fit, dans ses visites, des règlements pleins de sagesse et de fermeté. Il donna beaucoup de pompe et d'éclat aux cérémonies religieuses, spécialement à toutes celles qui regardent l'Eucharistie, et publia un Propre de Nantes, rédigé par VINCENT CHARRON...

#### 239- LE P. EUDES ET M. COSPEAN.

larmes; il célèbre la sainte messe tous les jours avec une dévotion inexprimable, mêlant ses pleurs à ceux que Jésus-Christ a répandus sur la croix; il s'applique plusieurs fois l'an aux exercices spirituels, et engage de saintes âmes à les pratiquer avec lui. Il prêche en toute occasion, il fait des aumônes au-dessus de sa fortune (1), il sert les pestiférés (2), il porte la hairie et le cilice, couche sur la dure, et passe en prière la plus grande partie de ses nuits. Il visite son diocèse à pied, toujours le premier à l'église, à l'hôpital, aux prisons, à toutes les bonnes œuvres; il appelle son carrosse le carrosse de l'évêché, et n'en use que contraint par la bienséance; détaché de tous les biens de ce monde, il ne dispose d'aucun en propre; il passe, selon la recommandation de l'Apôtre, et se considère ici-bas comme un étranger.

Souvent appelé à la cour par la confiance de Henri IV et de Louis XIII et par celles des deux reines, leurs

(1) Il donna dès sa jeunesse de grands exemples de désintéressement. Un jour-il était alors professeur à l'Université - on lui déroba 500 écus; il s'en aperçut et dit pour toute plainte que celui qui les avait dérobés en avait peut-être plus besoin que lui. M. de Rambouillet l'ayant prié d'accepter un présent de 1,200 livres de rente, il refusa; mais, forcé de céder, il reçut cette pension comme un dépôt destiné aux pauvres. Le cardinal DE RETZ dit, dans ses Mémoires (Genève, Fabry, 1671, T. 1, p. 168), qu'« il soutenait l'épiscopat avec une piété sans faste et sans fard », et que « son désintéressement était au-delà de celui des anachorètes. »

(2). Le janséniste Travers l'accuse d'avoir été absent durant la peste qui désola Nantes, de septembre 1626

à avril 1627; mais il n'est pas prouvé, qu'il n'ait point paru dans son diocèse pendant ce temps, et qu'il n'ait point subvenu aux besoins de son troupeau. En tout cas, il n'y était pas davantage à la réception de Louis XIII. Une affaire des plus graves pour l'Eglise le retenait à Paris: la querelle suscitée par l'apparition du livre du P. Santarelli en faveur de la souveraineté pontificale.

240 -

épouses(1), il n'y vient, ni pour y briguer les honneurs, (2) il les fuit autant que d'autres l'infamie; ni pour solliciter un grand revenu, il ne veut de richesses que pour les distribuer aux pauvres; ni pour y chercher des plaisirs, il a consacré sa vie à une austère pénitence et tient pour maxime avec Tertullien « qu'un chrétien, doit toujours » pleurer, s'il veut être chrétien, et que les voluptés ne sont faites que pour ceux qui n'adorent pas Jésus-Christ. » Ce qu'il s'y propose dans ses séjours prolongés, c'est d'exercer son ministère auprès des grands, qui l'ont choisi pour directeur, et dont ses vertus privées, son air grave et bon, sa vieillesse même, lui attirent l'estime et la vénération; c'est de consoler et de porter au bien (3), de (1). Louis XIII, en particulier, le choisit pour dire la messe dans la chambre de la reine, à quatre heures du matin, lors de la naissance de Louis XIV, et le jour où la reine offrit ce fils à Dieu, ce fut lui qui officia au nouvel autel de la Vierge, à la cathédrale, et qui lut, à la fin de la messe, l'Évangile sur la tête du nouveau-né.

(2). Le P. RAPIN, dans son Histoire du Jansénisme, publiée par l'abbé Domenech, (p. 120), le traite à tort d'intrigant et d'ambitieux; tout ce que nous ont laissé sur ce prélat ceux qui l'ont approché de près, contredit à ce jugement, en particulier les paroles du cardinal de Retz, précédemment citées. Voici le texte du P. Rapin: « Tout homme de bien qu'il était et affectionné à la religion, il ne laissait pas d'avoir de l'ambition et d'intriguer pour s'établir encore d'avantage, et il était un peu trop occupé des projets qu'il faisait pour sa fortune. Mais il paraît qu'il en fit un bon usage, puisque tant d'autres le louent de sa charité.»

(3). C'est ainsi qu'on le voit, en 1622, partir pour Paris, afin de consoler la famille de Retz, frappée dans ses plus chères affections par la mort de l'évêque de Paris, et, en 1627, assister à la mort de Mme Marie de Bourbon, femme de Gaston d'Orléans. En 1629, il prend également la défense du P. de Bérulle, son ami, dans la fameuse affaire des Élévations, et publie sa lettre apologétique: Pro Reverendo Patre Berullio Epistola Apologetica. Plus tard, il s'emploie à ramener le cardinal de Retz à une vie édifiante et ecclésiastique; s'il n'y réussit pas, ce ne fut pas plus sa faute que celle de saint Vincent de Paul, son précepteur. Tout le monde sait enfin l'heureuse influence qu'il exerça sur Bossuet adolescent, pour le défendre des séductions de la vanité. Il l'exhorta à ne pas se laisser abuser par ses succès précoces, et à résister à la tentation de monter dans les chaires de la capitale, avant de s'être nourri de bonnes et fortes études. Ces sages conseils valaient mieux pour le jeune improvisateur que les compliments outrés de tant d'autres habitués de l'Hôtel de Rambouillet.

241- LE P. EUDES ET M. COSPÉAN.

défendre les intérêts de l'Eglise (1), de préparer saintement à la mort ceux que les efforts de sa charité n'ont pu soustraire aux arrêts d'une rigoureuse justice (2). « Il avait », dit le cardinal de Retz, « la vigueur de saint Ambroise, et il s'en servait dans la cour et auprès du roi avec une liberté que M. le cardinal de Richelieu, qui avait été son écolier en théologie, craignait et révérait (3). » Ce grand ministre, qui se connaissait en hommes, avait effectivement et professait pour M. Cospéan une profonde estime.

Ses absences de son diocèse ne dépassaient pas, du reste, les limites fixées par le Concile de Trente; elles ne l'empêchaient en outre ni de visiter son peuple, ni de faire les ordinations, ni de donner la confirmation, ni, en un mot, de remplir tous les devoirs de sa charge. Et l'en eussent-elles empêché parfois, qu'il aurait eu, pour le suppléer, le dévouement de ses vicaires généraux ou de quelque collègue dans l'épiscopat. Ses relations avec le P. Eudes nous apporteront une nouvelle preuve irrécusable de son zèle pour ses ouailles. Aussi ses diocésains l'appelaient-ils « notre bon pasteur, le père de son peuple, l'un des plus vertueux et recommandables prélats qui paraissent dans la hiérarchie ecclésiastique de France »,

et ces sentiments qui animaient les Nantais, au témoignage de Padioleau (4), animaient aussi les habitants de Lisieux. « Ceprélat », dit le P. Martine, « était très appliqué aux fonctions de son ministère et très zélé pour le bien de son diocèse; il vivait avec ses diocésains

(1). En particulier, dans la question du livre du P. Santarelli, dont nous avons déjà parlé.

(2). C'est ainsi que, le 29 juin 1627, il accompagna à l'échafaud, après les avoir visités et consolés dans leur prison, les comtes de Boutteville et de Chapelles, comme il avait assisté, à Nantes, le comte de Chalais, le 19 août 1626.

(3). Mémoires du cardinal de Retz, édition de Paris, 1825, T. 1, p. 131.

(4). PADIOLEAU, 1631, Belle et curieuse recherche traitant de la Jurisprudence de la Chambre des Comptes de Bretagne sur le fait de la Régale.

242 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

comme un bon père avec ses enfants, et ses diocésains avaient réciproquement pour lui tout le respect que de bons enfants ont ordinairement pour le meilleur des pères (1). »

Toutefois, son plus beau titre de gloire, c'est d'avoir mérité d'être appelé par le Pape « le défenseur de l'héritage de saint Pierre ». Il eut en effet le courage, en 1626, de défendre cette proposition du P. Santarelli, condamnée par la Faculté de théologie de Paris, que « le Pape peut déposer les rois »; et, en 1632, il osa soutenir en Sorbonne contre Edmond Richer les deux articles suivants, qui cadraient mal avec les maximes de l'Église gallicane - « Le Pape, comme pape, peut faire des lois qui obligent en conscience tous les fidèles en général, et chacun en particulier; - le Pape peut donner privilège aux religieux d'ouïr les confessions par tous les diocèses ». Ce qui n'est pas moins à son éloge, c'est qu'il facilita la pratique du sacrement de Pénitence, en retranchant beaucoup de cas réservés, et recommanda l'usage fréquent de la sainte Eucharistie, dans un mandement de 1624. Il y approuve une Instruction, sous forme de catéchisme, sur la Dévote Communion, et ordonne à ses curés de la suivre. Ses paroles sont à citer. « Parlant en général, dit-il, les termes les plus communs de la communion sont tous les mois pour le plus tard, ou tous les huit jours pour le plus ordinaire; on peut communier plusieurs fois en viatique dans la même maladie, quand elle est longue et dangereuse; on doit laisser passer plus d'une demi-heure après avoir communié avant de manger, s'il n'y a nécessité(2). » On doit enfin admirer en lui l'ennemi des nouvelles doctrines

(1). P. MARTINE, Liv. 11, p. 79.

(2). TRAVERS, Histoire de la ville de Nantes, T. 111, p. M.

(3). PAQUOT. Mémoires pour servir à l'Histoire des Pays-Bas. Il dit que la France admire en M. Cospéan non seulement le théologien renommé, le prédicateur distingué, mais encore l'ennemi de toute nouveauté.

LE P. EUDES ET M. COSPÉAN. 243 -

Dès qu'il eut feuilleté le livre de Cornélius Jansénius qu'on présentait à son approbation, il le rejeta, en disant - « Ce n'est point là saint Augustin, mais un corrupteur tout à fait empoisonné de saint Augustin. » La secte Janséniste essaya sans doute de l'attirer à elle, comme elle tenta de conquérir saint Vincent de Paul; elle n'y aboutit pas. Et la preuve en est dans ce fait qu'elle ne l'a pas inséré dans son nécrologe: fait significatif, quand on se rappelle avec quel soin elle rangeait parmi ses saints et saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, sous prétexte qu'ils ne s'étaient pas déclarés contre elle dans un temps où l'erreur n'était pas encore découverte. Faut-il ajouter que le janséniste Travers s'est acharné à poursuivre sa mémoire, dans son Histoire de Nantes? On traite ainsi un adversaire, non un ami.

Que si M. Cospéan a entretenu des relations assez suivies et assez amicales, soit avec les auteurs de la secte, soit avec ceux qui ne semblaient pas s'en éloigner suffisamment, elles s'expliquent, et par l'hypocrisie de l'abbé de Saint-Cyran, cet homme à double face, qui ne disait ses vrais desseins qu'à ses plus intimes amis (1); et par une communauté d'origine avec Jansénius, tous deux étant flamands, tous deux travaillant sur saint Augustin; et enfin par son caractère et sa vertu. Il inclinait naturellement à rendre service à quiconque était dans le malheur(2); il était porté à la bienveillance

(1). Personne ne poussa aussi loin que l'abbé de Saint-Cyran l'art de déguiser sa pensée et ses sentiments, afin de se créer des appuis et d'exécuter ses perfides desseins. Il ne négligea rien pour gagner M. Cospéan, dont le crédit lui aurait été fort utile. Ce fut, suivant le P. Rapin, à cause de sa profonde érudition qu'il s'insinua dans son amitié, car ce prélat aimait beaucoup les savants et les gens de lettres. Cependant cette amitié ne l'amena pas à partager les erreurs de Saint-Cyran: le P. Rapin ne l'en accuse nulle part.

(2). Saint-Cyran, ayant été arrêté en 1638 et jeté dans la prison de Vincennes, Arnaud d'Andilly, alarmé pour la santé de son maître, écrivit une lettre à M. Cospéan pour le supplier d'adoucir Richelieu. Le prélat se laissa toucher et intervint, mais inutilement. Mazarin, lui, céda aux sollicitations et mit le prisonnier en liberté. L'intervention de M. Cospéan ne fut qu'un acte de charité très conforme à son caractère, et, si le P. Rapin semble insinuer quelque chose de plus dans cette occasion, les témoignages qu'il lui rend ailleurs ne permettent pas de croire que ce prélat ait adhéré aux erreurs de Saint-Cyran; aucun de ses écrits ne le donne à penser. On ne voit pas, d'autre part, qu'il ait rien fait pour cet abbé, après son refus de rétractation dans sa prison, ni même qu'il ait assisté à ses funérailles, comme plusieurs évêques et grand nombre de puissants personnages.

#### 2 4 4 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

envers tous, même envers ceux dont il désapprouvait les idées, dans l'espoir de les ramener à d'autres plus saines. Ces relations, du reste, remontent à une époque où le venin de la secte était encore caché; et elles ne lui en ont point fait partager les pernicieuses doctrines, nous l'avons amplement démontré. Il n'en est pas moins vrai qu'on a pu, à cause d'elles, le soupçonner de jansénisme. Dans l'ardeur de leur zèle, ceux qui combattent l'erreur, accusent facilement ceux qui ne lui font pas une guerre à outrance, de lui être favorables; et ici certaines apparences exposaient à cette méprise(1).

(1). Nous ne pouvons terminer cet article sur M. Cospéan, sans parler du projet de Bourg-Fontaine, sorte de complot dans lequel on a voulu l'impliquer. Bourg-Fontaine était une chartreuse située dans la forêt de Villers-Coste-Retz, à 16 ou 17 lieues de Paris. Là, vers 1621, les premiers chefs du jansénisme se seraient assemblés pour former le plan général de leur révolte contre l'Église, (Voir Réalité du Projet de Bourg-Fontaine, 2 vol. in-1 2, Paris, 1755.) Ils auraient été sept, et l'un d'eux aurait fait la relation de ce complot au sieur Filleau, premier avocat du roi au présidial de Poitiers, (Lire le récit dans la Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers, touchant la doctrine des Jansénistes par FILLEAU.) Les six autres membres de cette réunion ne sont désignés que par les initiales: J. D. Y. D. H. - C. J.; P. C.; P. C.; A. A.; S. V., sur lesquelles Bayle a mis les noms que voici: Jean du Vergier de Hauranne, Cornélius Jansénius, Philippe Cospéan, Pierre Camus, Antoine Arnaud (Bayle fait erreur pour celui-ci, encore enfant), Simon Yigor. Leur projet aurait été de détruire les mystères, et spécialement celui de l'Incarnation, base et fondement de tous. Pour cela, on aurait pris les moyens suivants: 1<sup>e</sup> éloigner les fidèles des deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, en en rendant la pratique très difficile et peu compatible avec la faiblesse humaine; - 2<sup>e</sup> nier la grâce suffisante et ne reconnaître que la grâce efficace, pour persuader aux hommes qu'il n'y a de sauvés que ceux que Dieu sauve, quoi qu'on fasse; - 3<sup>e</sup> décrier les directeurs de consciences opposés à la manière de voir des auteurs du projet, surtout les religieux et, en première ligne, les Jésuites; - 4<sup>e</sup> attaquer l'autorité du Souverain Pontife,

Si invraisemblable qu'elle soit, il semble qu'on ne peut guère nier cette réunion (Cf. Histoire générale de l'Église, HENRION, 2 vol. in- 12, 1758), car il est difficile de traiter de faussaires deux catholiques zélés, l'éditeur de la Relation et le déposant. Mais celui-ci, unique témoin, ne s'est-il pas alarmé à l'excès, et n'a-t-il pas vu le scandale plus grand qu'il n'était en réalité? Que les deux pivots du Jansénisme aient pensé à établir leur secte sur la ruine de nos sacrements et de nos mystères, il n'y a là rien que de très plausible. Mais les quatre autres? Ont-ils eu une claire vue du but visé et des moyens proposés? Cela paraît au moins douteux; et la précision même du projet laisse craindre qu'on ne l'ait fabriqué sur ce qui avait été déjà exécuté; car la publication de la Relation est postérieure à la mort de Saint-Cyran.

En tout cas, il faut accepter les termes de la Relation, sans y rien changer. Or le troisième personnage, qu'A. Arnauld et Bayle supposent être Ph. Cospéan, « avait été appelé à dessein pour l'engager dans la faction»; donc il n'en faisait pas partie. De plus, il ne dit autre chose, sinon « que c'étaient des fols de faire

de telles propositions et de les vouloir autoriser dans un royaume qui était si éloigné de telles nouveautés, et que, quant à lui, il ne voulait s'engager dans ce parti. » Il n'adhéra donc pas au projet. Du moins, n'aurait-il pas dû le dénoncer? Il vient de nous le dire, « il ne croyait pas à la réalisation d'un tel projet. » Mais plus tard? Plus tard, il rejeta le livre de Jansénius. Et, s'il ne combattit pas les personnes et ne poursuivit pas les erreurs, cela tient à son caractère plein de douceur, et à ce qu'il ne prévit pas les excès des Jansénistes; car il mourut en 1646. Nous le répétons, sa vie et ses écrits protestent contre toute affiliation à la secte.

MISSIONS.

245 -

Tel fut ce grand prélat avec qui le P. Eudes entra en relation, à la fin de 1638, et auquel l'attacha ensuite une si étroite amitié. Nous devons le faire amplement connaître, dans l'intérêt même de notre héros, dont il fut non seulement l'admirateur, mais le conseil et le soutien. Approuvées, protégées par un tel évêque, ses entreprises ne purent être que bonnes et sages; on est assuré qu'elles naquirent au souffle de Dieu, pour le plus grand bien de l'Église.

Le P. Eudes, on le comprendra sans peine, aurait vivement désiré de satisfaire aux diverses demandes de M. Cospéan. Il ne le put. Des engagements antérieurs le forcèrent de repartir pour Caen, où on l'attendait avec impatience pour la mission de Saint-Étienne. Cette église (1),

(1). Guillaume le Conquérant et Mathilde, fille de Baudouin le Pieux, comte de Flandre, s'étant mariés à un degré prohibé, durent, pour obtenir leur pardon, faire bâtir deux monastères, l'un d'hommes (Saint-Étienne ou l'abbaye aux hommes, à l'ouest de Caen), l'autre de femmes (Sainte-Trinité ou l'abbaye aux dames, à l'est). L'église Saint-Étienne, type d'architecture romane, est du XI<sup>e</sup> siècle; elle a la forme d'une croix latine, et 115 mètres de long sur 27 de large. La façade, les tours jusqu'à la corniche du toit, la nef, les transepts sont du style roman très pur. Le chœur est du XII<sup>e</sup> siècle; les pyramides octogones, couronnant les tours, avec le clocheton de leur base, sont du XVI<sup>e</sup> siècle. On admire la beauté, et la sévérité de la façade avec ses deux flèches très hardies. La nef, à huit travées, est d'un grand effet dans sa nudité. De chaque côté, des colonnes, alternativement simples ou renforcées par un large pilastre, soutiennent des arcades en plein cintre reposant sur des chapiteaux ornés de volutes. Au-dessus des collatéraux, des tribunes s'ouvrent sur la nef. Les chapelles rayonnantes autour du chœur sont du XVI<sup>e</sup> siècle, et cependant d'une inspiration sobre et pure, qui s'harmonise bien avec le reste.

246 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

une des plus vastes du royaume, était, en effet, désignée pour théâtre de ses travaux, ses dimensions permettant de faire les exercices sans gêner les confesseurs dans leur ministère. L'affluence y fut énorme, elle dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Aux habitants de la ville se joignirent les habitants des campagnes voisines; et, par leur concours, l'immense vaisseau ne cessa d'être rempli. La parole du P. Eudes y remua puissamment les âmes. Ses auditeurs fondaient en larmes, les cœurs les plus durs étaient brisés, tous s'empressaient de restituer le bien d'autrui et de renoncer à leurs habitudes coupables: il y eut de nombreuses et éclatantes conversions (1).

Le succès ne fut pas moindre parmi les hérétiques, dont la ville regorgeait. Le Prêche, où ils se réunissaient deux fois la semaine, étant peu éloigné de l'église Saint-Étienne, quatre cents mètres environ, beaucoup vinrent entendre le P. Eudes par curiosité. Touchés de l'onction, de la clarté, de la précision, avec laquelle il exposait les vérités de la foi catholique, ils n'hésitèrent pas, pour la plupart, à revenir, sur son invitation, écouter quelques sermons de controverse. L'habile missionnaire en profita pour établir sur des arguments

(1). Le bruit de ces succès se répandit au loin, témoin plusieurs lettres de ses confrères, et, en particulier, celle-ci écrite de Péronne: «Je vous demande pardon, si j'ai tant tardé à vous écrire: la longueur du chemin m'en faisait perdre le désir, jusqu'à ce que j'ai entendu que vous prêchiez à Saint-Étienne avec applaudissement. La joie que j'en ai eue n'a pu se contenir en moi, etc. » Cf. Mémoires

authentiques, p. 15.

MISSIONS. 247 -

solides la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et quelques autres points de doctrine niés par leurs ministres. Sa démonstration convaincante et persuasive les ébranla fortement. Enfin des conférences privées achevèrent de porter la lumière dans l'esprit d'un certain nombre, qui eurent le courage d'abjurer (1).

La force de ses discours fit beaucoup assurément pour retirer de leurs égarements, hérétiques et pécheurs; et non moins, le spectacle de sa vertu, de sa piété, de son zèle infatigable. Ce qui pourtant y aida davantage, ce fut le souvenir des pestes qui avaient ravagé Caen depuis près d'un demi-siècle, spécialement celles de 1631 et de 1635. Tous en avaient les terribles détails à la mémoire. Le P. Eudes en prit occasion pour leur représenter, sous les couleurs les plus vives, et la rigueur des jugements de Dieu, et les épouvantables conséquences du péché. Après avoir rappelé aux prêtres l'obligation de résider au milieu de leur peuple, même au péril de leur vie, et aux simples fidèles le devoir de s'assister mutuellement dans leurs nécessités; après avoir reproché aux magistrats leur négligence à réprimer et punir le vice, à soutenir par leur autorité et leurs exemples la piété et la vertu, surtout à veiller à la sanctification du dimanche, qu'ils laissaient impunément profaner; il fit entendre à tous que la véritable cause du fléau n'était autre que les innombrables péchés commis dans toutes les classes de la société, et particulièrement les scandales publics. Il leur montra combien le péché est une peste plus pernicieuse que celle du corps, puisqu'il tue l'âme, et la précipite en enfer pour l'éternité. Son zèle s'enflammant, il les menaça de la colère divine, s'ils ne se convertissaient et ne faisaient pénitence; il les supplia

(1). P. MARTINE, Liv. 11, pp. 81-82.

248 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

avec larmes et sanglots d'écouter sa voix, qui était celle d'un ami infiniment dévoué à leurs intérêts, il les conjura de ne pas encourir de nouveaux et plus terribles châtiments. Le bras de Dieu saurait bien les atteindre: déjà même, il le voyait suspendu sur leurs têtes, prêt à les frapper. On ne saurait dire l'effet de ces menaces sur l'auditoire atterré. Elles parurent à plusieurs comme une prophétie des calamités qui fondirent sur la ville, à la fin de 1639, et dont nous parlerons au chapitre suivant(1).

Cette mission une fois terminée, le P. Eudes regagna Pont-l'Évêque pour y prêcher le carême, suivant sa promesse, « et ce fut », dit-il en son Mémorial, « comme une continuation de la mission que j'y avais faite l'Avent précédent (2) ». Il affermit, en effet, dans leurs bonnes résolutions ceux qui avaient persévéré; quant aux autres, qui étaient retombés dans leurs anciens désordres, il les releva avec bonté, leur signala la cause de leurs rechutes, et leur indiqua les moyens de s'en garder à l'avenir.

Pendant qu'il prêchait à Saint-Étienne, M. Cospéan lui avait écrit pour se plaindre affectueusement de le voir préférer la ville de Caen à celle de Lisieux. Cette lettre était en latin, car il aimait écrire en cette langue qu'il maniait fort habilement. En voici un court extrait.

Mon Fils en Jésus-Christ ...Vous avez donc accordé à vos Caennais ce que j'espérais voir concéder à nos Lexoviens. Je comptais, en effet, que, sur ce champ de bataille et à l'époque même où nous sommes, vous combattriez pour le Christ, et que, dans ce combat, vous me prendriez pour votre compagnon et votre frère d'armes. Mais ce qui est différé n'est pas perdu, mon Fils. Il me sera donné, dès votre arrivée, de m'entretenir avec vous, et de concerter ce qui paraîtra contribuer à la plus grande gloire de Dieu, etc. (3) ».

(1). P. MARTINE, Liv. 11, pp. 82-84.

(2). Mémorial, art. 29.

(3). « Fili in Christo mi ...Idque Cadomensibus tuis indulgisti, quod Lexoviensibus nostris sperabam concedendum; ut scilicet in hoc campo, hocque ipso tempore Christo militares, eoque in certamine me

commilitone fratreque uterere, Verum quod differtur, non aufertur, Fili mi. Dabitur, ubi adveneris, miscere colloquia, et quae ad majorem Dei gloriam conferre videbuntur, statuere, etc ...»

LE P. EUDES ET M. COSPÉAN.

249 -

Pendant le carême de Pont-l'Evêque, il lui adressa le billet suivant, pour le mander à Lisieux, au sujet d'une importante affaire.

« J'ai un besoin extrême de vous parler avant mon départ, qui sera, pour le plus tard, mercredi prochain. Je vous prie donc, mon cher Fils, de venir jusques ici avant le dit mercredi; laissez plutôt de prêcher un jour. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous continue ses saintes grâces, et suis ...etc. ».

C'est sans doute, durant cette entrevue, que furent arrêtées les dernières mesures pour la mission de Lisieux, si ardemment désirée par cet excellent prélat. Comme il tenait à y assister, persuadé que sa présence aurait plus d'efficacité que ses paroles pour y attirer les fidèles, il la fixa après son voyage à Paris, où l'appelaient les intérêts des âmes qu'il dirigeait. Dès qu'il fut de retour, il se hâta d'en avertir le P. Eudes.

«Mon Révérend Père, lui écrivit-il le 15 juin 1639, «je vous attends avec impatience, espérant toutes sortes de bénédictions pour notre peuple à votre arrivée; ne différez pas, mon cher Père, et me croyez ...etc. ».

Le P. Eudes se mit aussitôt en marche pour Lisieux(1). La mission commença le jour Saint-Jean, 24 juin, et dura jusqu'au mois d'août. La cérémonie d'ouverture se fit avec beaucoup d'éclat, sous la présidence de M. Cospéan. Rien de plus édifiant que la conduite de ce prélat, tout le temps des saints exercices. Il y assistait, autant que ses graves occupations le lui permettaient, et toujours avec une modestie,

(1). Lisieux, ville aujourd'hui de 16,000 habitants, sur la Touques, centre important de commerce et d'industrie, au milieu d'une campagne riante, fertile, accidentée. La cathédrale, construite entre 1141 et 1182, restaurée en 1226, achevée en 1238, a 110 mètres de long sur 27 de large.

## 250-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

un esprit de piété, qui charmaient son peuple et le préparaient à recevoir les grâces de Dieu. Il traitait tous les missionnaires avec un religieux respect, comme des hommes apostoliques, mais, par-dessus tous, le P. Eudes, pour lequel il professait en public, comme en particulier, la plus profonde vénération. Dieu bénit ses efforts et ses saintes intentions. La mission réussit à merveille; il y eut grand concours de fidèles et des fruits abondants de salut (1). « Dieu y fut grandement glorifié », écrit le V. P. Eudes, dans son Mémorial, en renvoyant tout « l'honneur à la très-sainte Trinité, d'où procède tout bien au ciel et sur la terre »

(1). P. MARTINE, Liv. 11, pp. 87-88.

(2). Mémorial, art. 30. « En cette même année, durant l'été, Monseigneur Philippe Cospéan, évêque de Lisieux, me fit faire une mission dans la ville de Lisieux, dont Dieu fut grandement glorifié. Tibi laus, Tibi honor, Tibi gloria, o Beata Trinitas, unus Deus, a quo omne bonum in caelo et in terra procedit. »

## CHAPITRE ONZIÈME.

### Missions et Supériorité.

( 1 6 3 9 - 1 6 4 0 ).

Révolte des Nu-pieds. - Avent et Carême à Saint-Pierre de Caen.-Mission du Mesnil-Mauger. - Lettres et projets de M. Cospéan.- Le P. Eudes est nommé supérieur de l'Oratoire de Caen: Accusations du P. Batterel et de Moreri; leur fausseté.

En 1639 l'agitation était vive en France parmi les classes laborieuses. Les dépenses de la guerre, les pensions accordées aux écrivains, la construction de la Sorbonne et du Palais-Cardinal, avaient obligé Richelieu à augmenter les impôts et à exiger un effort trop considérable du peuple, surtout des paysans, sur lesquels ils retombaient en définitive. La misère des campagnes poussa leurs malheureux habitants à la révolte.

Pressurée entre toutes les provinces du royaume, en raison de sa richesse et de sa fertilité, la Normandie suivit l'exemple du Quercy, du Périgord et des contrées voisines; elle eut ses Nu-pieds, comme ils avaient eu leurs Croquants. Le mouvement commença dans Avranches parmi les cordonniers. De là, fomenté peut-être par des agents à la solde de l'Angleterre et de l'Espagne, il se propagea dans toute la Basse-Normandie, pour gagner ensuite jusqu'à Rouen. Partout une multitude furieuse courait sus aux officiers de finances, aux partisans et à leurs commis: elle saccageait leurs bureaux, démolissait ou incendiait leurs maisons. Il suffisait

252 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de crier au monopoleur sur le premier passant, pour qu'il fût à l'instant massacré. Des bandes armées s'organisèrent même de toutes parts et répandirent des proclamations menaçantes, au nom d'un chef mystérieux, qui s'intitulait « le général Jean-nu-pieds ». C'était un général imaginaire. Mais des aventuriers, des hobereaux ruinés, se donnaient pour ses lieutenants, et entretenaient le feu de la sédition.

La ville de Caen n'échappa point à ces désordres. Elle eut ses émeutes, que les magistrats furent impuissants à réprimer. La populace s'y porta aux derniers excès, pillant, saccageant, brûlant les bureaux des receveurs. En apprenant ces violences, Richelieu décida de faire un exemple, qui retînt les autres provinces dans le devoir. Sur son ordre, le colonel Gassion pénétra en Normandie avec un corps de six mille hommes. Cet officier, d'une activité, d'une vigilance et d'une audace à toute épreuve, s'était rendu la terreur des Impériaux dans les dernières campagnes. Il aurait vite fait, pensait le cardinal, de mettre à la raison ces campagnards et ces vilains récalcitrants. Gassion se dirigea immédiatement sur Caen, où il entra, le 24 novembre, comme en un pays conquis: la cavalerie marchant le sabre au poing et le mousqueton bandé, l'infanterie prête à faire main basse sur la bourgeoisie. Une partie des troupes se saisit des forts et des places publiques, le reste fut rangé en haie le long des rues. Ce déploiement de forces jeta l'épouvante et la consternation parmi les rebelles. Ils désarmèrent presque sans coup férir.

Le colonel n'en usa pas moins d'une extrême rigueur, sans distinguer entre innocents et coupables. Les magistrats eurent beau lui représenter que la sédition n'était imputable qu'à la lie du peuple, et que la majeure partie des citoyens l'avaient réprouvée; Il ne voulut rien entendre. Non content de faire pendre deux nu-pieds pour délit de pillage, et

MISSIONS. 253 -

rouer un troisième pour meurtre(1), il abandonna la ville à la discrétion de ses soldats, qui eurent toute licence, sauf le viol et le pillage. C'était autoriser la plus formidable oppression. Quinze jours durant, Caen



fut en proie à une véritable terreur. On n'y retrouva la sécurité et la paix qu'après le départ de Gassion pour Avranches, le 10 décembre, et grâce à l'influence du P. Eudes, qui, là encore, fut son libérateur.

L'Avent était arrivé, et notre apôtre le prêchait à l'église Saint-Pierre (3), au milieu de ces tristes conjonctures. Tenta-t-il, après ou avec les magistrats, d'apaiser Gassion et d'abrèger les représailles? Tout nous inclinerait à le penser, et son caractère, et son crédit, et son dévouement.

(1). Ce nu-pieds avait tué le baron de Courteauter, qui se trouvait près de Gassion et qu'il avait pris pour ce colonel.

(2). Les nu-pieds essayèrent de s'emparer d'Avranches. Gassion y courut avec quinze cents hommes et quelque noblesse. Il les força dans les faubourgs, où ils s'étaient barricadés, et les passa au fil de l'épée. Il n'y eut de résistance en aucun autre endroit.

(3). L'église Saint-Pierre était la principale de Caen, et celle où se donnaient généralement les sermons dans les circonstances extraordinaires. Cette église, merveille d'art, remonte au XI<sup>e</sup> siècle. De cette époque est le grand portail, flanqué d'une tourelle élancée, que surmonte un fronton triangulaire, orné de trèfles découpés à jour. Le portail nord, très décoré, est du XV<sup>e</sup> siècle; le portail sud, du XI<sup>e</sup> - il est précédé d'un porche élégant de la même époque, et n'a pas de décoration. Les collatéraux nord et sud, avec leurs fenêtres flamboyantes et leurs contreforts à clochetons, sont du début du XV<sup>e</sup> siècle. La tour, très haute (70 mètres), terminée par une pyramide, percée de quarante-huit étoiles vides pour laisser passer le vent, est de 1317. A l'intérieur, les cinq premières travées sont de la même époque que la tour; les six suivantes sont du XV<sup>e</sup> siècle, avec des voûtes à énormes culs-de-lampes. Le chœur et les chapelles sont de pure Renaissance. Mais l'ensemble est harmonieux, et le passage d'un style à l'autre se fait graduellement. L'abside, avec ses balustrades ouvragées, ses hardis clochetons, son ornementation très riche, est l'œuvre de Hector Sohier, et date de 1518-1545. Quant aux sculptures de l'intérieur, aussi charmantes que riches, elles étalent, avouons-le, une liberté naïve, et les sujets semblent aujourd'hui peu en rapport avec la destination de l'édifice.

254 -

LE -VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Nul n'était plus capable d'en imposer au vainqueur. Toujours est-il que sa prédication eut plus de puissance que les troupes royales, pour rétablir l'ordre et faire rentrer le peuple dans le devoir. Elle calma les esprits, elle rendit les soldats plus traitables. Aussi, tout danger étant définitivement écarté, les magistrats vinrent-ils publiquement et en corps le remercier de ce nouveau service(1).

Ces calamités, qui semblaient devoir être un obstacle à ses pieux desseins, les avaient au contraire servis merveilleusement. Elles fournissaient une abondante matière à son éloquence et à son zèle; il en avait profité pour porter ses nombreux auditeurs à une véritable et sincère pénitence.

En paraissant dans la chaire, le saint et habile missionnaire protesta qu'il n'y montait que pour prendre part à l'affliction commune, compatir aux douleurs, mêler ses larmes aux larmes des habitants. Ce début lui gagna toutes les sympathies. Il s'appliqua ensuite à montrer à la foule de tout rang et de toute condition qui se pressait autour de lui, que tant de malheurs venaient de son ingratitude envers Dieu, de l'abus qu'elle avait fait de la grâce, du mépris des avertissements passés, de ses moeurs licencieuses. Jamais sa parole n'avait été ni plus persuasive, ni mieux écoutée. Elle le fut davantage encore, après le départ de Gassion et la retraite de ses troupes.

Ayant alors engagé son immense auditoire à remercier Dieu de sa délivrance, il mit à profit ses bonnes dispositions. Il lui rappela de nouveau les châtements dont la ville avait été précédemment frappée, et dont on n'avait point tenu compte pour changer de conduite. Après une conversion éphémère, parce qu'elle n'était que superficielle, la plupart étaient retournés à leurs anciens vices. « Au coin

(1). P. MARTINE, Liv. 11, p. 92. - Même référence pour les pages suivantes.

MISSIONS.

255 -

mencement de cette même année, ne leur avait-il pas lui-même exposé, dans l'église de l'abbaye de Saint-Étienne, de grandes et terribles vérités? Ils en avaient paru touchés sur le moment. Mais leurs larmes et leur repentir, plus apparents que réels, n'avaient point été suivis d'un changement solide. Malgré les nouveaux malheurs qu'il leur avait annoncés de la part de Dieu, il avait eu la douleur de les voir en trop grand nombre retomber dans leurs désordres passés! Insigne folie, coupable forfaiture, après tant de solennels engagements! Ils en étaient alors cruellement punis! »

De là, prenant occasion de leur dépeindre sous de vives couleurs la sévérité des jugements divins, il compara les effets de l'indignation du roi, qui n'était qu'un homme mortel comme eux, avec ceux de la colère du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, de celui qui juge les justices, et devant lesquels les grands et les puissants du siècle ne sont que cendre et poussière. « Quel horrible partage que de tomber pécheur entre les mains du Dieu vivant, d'éprouver la pesanteur de son bras, d'être éternellement écrasé sous le poids de sa haine et de ses vengeances! Que de soupirs, que de lugubres gémissements n'avaient-ils pas poussés, sous les mauvais traitements des soldats! Et pourtant, cette punition était incomparablement moindre que ne le méritaient leurs fautes les plus légères. Que serait-ce, quand ce Dieu irrité châtierait leurs crimes, selon toute la rigueur de sa justice, et cela éternellement! Qu'avaient-ils donc à résoudre et à faire, sinon de travailler aussitôt et sans cesse à apaiser son courroux par une vraie pénitence, à obtenir miséricorde par la pratique de toute sorte de bonnes œuvres? »

Dieu donna tant de force et d'onction à la parole de son serviteur, tant d'efficacité à ses remontrances, qu'elles

256 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

opérèrent une conversion complète dans le cœur et dans la vie d'un grand nombre de pécheurs. Elles abolirent pour longtemps les spectacles profanes et les extravagances du carnaval; elles réformèrent dans les diverses professions la plupart des abus qui les souillaient; elles ranimèrent la piété et la ferveur dans toute la ville, qui parut entièrement renouvelée.

Pour assurer le bien déjà fait et pour empêcher le retour à des habitudes invétérées, pour répondre surtout au désir d'une multitude de gens, qui, faute de place ou de temps, n'avaient pu assister à ces instructions, comme ils l'eussent souhaité; on demanda au P. Eudes de prêcher le carême suivant dans la même église; ce qu'il accepta volontiers, persuadé que la divine semence ne germe que lentement dans les âmes, et que, si l'on veut qu'elle produise des fruits durables, il faut l'entourer de soins persévérants et protéger sa croissance contre mille influences pernicieuses.

Durant cette station, il exhorta de nouveau le peuple à la pénitence et à la crainte des jugements de Dieu, et il le fit avec un tel pathétique dans les sujets qu'il traita, que tous les assistants furent remplis d'épouvante. Ceux-là même qui résistaient obstinément rendirent les armes, et tombèrent éplorés et suppliants à ses genoux. « Il plut à Notre-Seigneur », note-t-il dans son Mémorial (1), « d'y opérer plusieurs grands effets de grâce en plusieurs âmes, par la vertu de sa divine parole. Confiteantur tibi, Domine, omnia opera tua: laudent et superexaltent misericordias tuas in sæcula(2). »

Fut-ce durant l'Avent ou durant le Carême que se passa la scène suivante, légèrement dramatisée par l'imagination

(1). Mémorial, art. 31.

(2). « Que toutes vos œuvres vous confessent, Seigneur: qu'elles louent et surexaltent vos miséricordes de siècle en siècle. »

MISSIONS.

257 -

de quelques-uns de ses biographes? Nous ne pourrions le décider, bien que nous penchions pour la première date, qui lui donne plus d'à-propos et explique mieux l'effet obtenu. Quoi qu'il en soit, elle est certainement de cette époque, et rien ne permet de la reculer de trois ans, comme l'a fait le P. Costil (1). La voici telle que nous la trouvons racontée dans le P. Martine.

Un jour que le V. P. Eudes avait profondément remué son auditoire par une vivante et effroyable peinture des châtimens divins, il l'invita, dans l'élan de son zèle, à tomber à genoux et à crier avec lui à haute voix: « Miséricorde, mon, Dieu! Miséricorde! » Tous aussitôt de s'agenouiller d'un même mouvement, et de répéter plusieurs fois ces paroles, mais d'une manière si touchante et avec tant de componction, que les cœurs les plus durs en furent brisés de douleur et que de toutes parts éclatèrent les sanglots. Tant on était subjugué, et comme emporté par l'éloquence du prédicateur, sans pouvoir s'en défendre et sans même y songer. Ainsi présenté, l'incident ne prouve pas moins en faveur de la puissance oratoire du saint missionnaire que le tableau fantaisiste du P. de Montigny, reproduit par le P. Le Beurier (2).

(1). Le P. COSTIL (Fleurs, Liv. 1, pp. 58-59) laisse entendre, sans le dire précisément, que ce fait eut lieu dans l'église de l'abbaye Saint-Etienne, mais en 1642. Or, on ne voit pas que le P. Eudes ait prêché à Saint-Etienne, cette année-là. D'autre part, le souvenir de la répression des nu-pieds aurait-il suffi, à trois ans de distance, pour exciter dans l'auditoire une telle émotion? C'est peu vraisemblable, et c'est pourtant au souvenir de cette répression que le P. COSTIL attribue la terreur produite dans l'assemblée. Ajoutons qu'on ne s'explique guère, à cette date, les paroles du vieux biographe: « ce châtiment était une marque de la juste colère de Dieu, qu'ils avaient provoquée, et qu'il fallait apaiser sans différer. » Évidemment il y a eu distraction chez l'écrivain, ou erreur de transcription chez le copiste. Tout le récit du P. COSTIL plaide même en faveur de l'Avent de 1639.

(2). Voir, à l'Appendice, Note XI, le récit du P. DE MONTIGNY. Nous l'y donnons tout entier, avec la joute oratoire de Mgr Camus, dont nous parlerons plus loin (Ch. xvi).

258 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

M. Cospéan ne tarda pas à apprendre les succès de son saint ami, et il lui écrivit une lettre des plus affectueuses, où il lui disait sa joie de savoir son ministère ainsi béni de Dieu. Il l'y engageait en même temps à modérer son zèle et à ménager ses forces. En voici la teneur; elle est datée du 25 mars 1640 :

« Plût à Dieu qu'il me fût permis d'assister à vos sermons, dont le seul bruit nous remplit ici de consolation. Il n'y a qu'une chose qui m'afflige, c'est que vous ne ménagez pas assez votre santé, qui m'est plus chère que ma propre vie. Vous vous épuisez par un travail immodéré, sans songer que ce qui vous blesse, me tue. Le service du Roi, mon Fils, demande de la discrétion. Je vous en prie, au nom de Dieu, joignez-la à votre zèle, qui ne peut pécher que par son seul excès. Vous attendrez de moi, si je vous suis assez connu, ce que promettent les noms de père, de frère et de fils. Que le Seigneur vous bénisse de Sion! Je suis et serai, tant que je vivrai, excellent Père, très dévoué à votre service.

PHILIPPE, évêque de Lisieux(1). »

Si l'on s'en rapporte au Registre du Conseil de l'Oratoire, le P. Eudes dut, en mai et en juin, assister l'évêque de Saint-Malo dans ses visites épiscopales (2). Mais, à son retour, il voulut reconnaître les bontés de M. Cospéan, en donnant une mission dans son diocèse. Elle eut lieu, durant l'été, au Mesnil-Mauger (3), à la grande satisfaction du prélat.

(1). « Utinam mihi liceret tuis interesse concionibus, quarum vel fama hic nos beat. Unum doleo, non satis tibi curae esse valetudinem, quae mea mihi vita carior est. Labore te frangis immodico; nec satis cogitas, dum ipse laederis, nos occidi. Honor Regis, Fili mi, iudicium diligit. Id, te in Domino rogo, tuis adhibe conatibus, qui sola exuberantia peccare possunt. A me expectabis omnia, si tibi satis sum notus, quæ patris, fratris filiique vocabula pollicentur. Benedicat tibi Dominus ex Sion. Sum eroque, dum vivam, Pater optime, tuis obsequiis addictissimus. PHILIPPUS, Episcopus Lexoviensis.»

(2). La décision est du 26 mai 1640.

(3). Le Mesnil-Mauger, commune du département du Calvados, arrondissement de Lisieux, canton de Mézidon. On y trouve une église fort ancienne, dont la tour est romane et le chœur du XI<sup>11</sup>e siècle, ayant conservé des débris de vitraux du XI<sup>11</sup>e et du XI<sup>1</sup>e siècle, un rétable du XV<sup>11</sup>e et des Fonds de la Renaissance.

MISSIONS.

259 -

Les populations y accoururent en foule, et Dieu se plut à verser sur elles ses plus abondantes bénédictions; c'est la parole même du Vénérable dans son Mémorial(1). Les résultats furent des plus consolants, et il n'y eut guère de sermon qui ne fût suivi de quelque éclatante conversion.

Cela ne suffisait pourtant point au zèle du saint évêque. Il demandait au P. Eudes de prêcher l'Avent et le Carême à Lisieux, et de l'associer à ses travaux, dans la mission de Rouen, fixée entre ces deux stations. Tel était, en effet, son désir depuis longtemps: nous l'apprenons par deux lettres, l'une du 21 décembre 1639, l'autre du 5 juin 1640. Il s'exprimait ainsi dans la première:

« Excellent Père, me voici enfin arrivé, et prêt à vous embrasser au plus tôt, car vous êtes ce que j'ai de plus cher en Jésus-Christ. Mais, hélas! mon Père, l'espérance de la mission de Rouen est désormais perdue! Car les troubles horribles, qui, comme vous savez, désolent cette malheureuse ville, n'y permettent pas notre présence... Je me recommande très instamment à vos prières et à celles de tous les vôtres, moi qui veux être éternellement, excellent Père, votre très dévoué serviteur en Jésus-Christ. PHILIPPE, évêque de Lisieux(2). »

Les troubles auxquels le prélat fait allusion étaient ceux qu'y avaient excités les Nu-pieds, car leur révolte avait gagné Rouen. Les affaires s'étant arrangées depuis, il lui disait dans la seconde lettre :

« Si vous me quittez, vous m'affligeriez au dernier point. Nous ferons, s'il plaît à Dieu, la mission de Rouen entre l'Avent et le Carême; puis je reviendrai avec vous à Lisieux, où nous nous unirons de telle sorte

(1). Mémorial, art. 33.

(2). « Pater optime, adveni tandem, te propediem amplexurus, quo in Christo nihil habeo carius. Sed heu! Pater, spes jam periit Rhotomagensis missionis. Turbæ enim, ut nosti, in misera ista urbe horrendæ nos non ferrent... Commendo me etiam atque etiam tuis tuorumque omnium precibus, æternum futurus, Pater optime, addictissimus tibi in Christo servus. PHILIPPUS, Episcopus Lexoviensis. »

260 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

pour le service de Jésus-Christ que nous ne nous séparerons jamais.... Je suis tout à vous, avec une affection plus que paternelle; rien au monde ne me sépare de vous, prenez garde que rien ne vous sépare de moi, etc. »

Cet espoir, nous le verrons plus loin, ne se réalisa qu'en partie. Le P. Eudes prêcha bien à Lisieux les deux stations de l'Avent et du Carême, comme il avait été convenu, mais la mission de Rouen fut différée jusqu'en 1642.

Pendant que notre saint apôtre consumait ses forces à établir le règne de Dieu dans sa province, la Providence travaillait, à l'insu des hommes, et pour ainsi dire contre leur gré, à tout disposer pour le prochain accomplissement des grands desseins dont elle voulait le faire l'instrument. Elle augmentait son autorité et sa liberté d'action. Il pourrait ainsi entrer plus aisément dans ses voies, à mesure qu'elles lui seraient dévoilées. Ce fut effectivement quelques semaines après son retour du Mesnil-Mauger, qu'elle le plaça à la tête de l'Oratoire de Caen, et dans des circonstances très flatteuses pour sa personne.

Le supérieur de cette maison était mort au mois d'octobre 1639, et, le 27 novembre suivant, le P. Eudes avait été désigné par le R. P. Général et son conseil, pour la régir jusqu'à la nomination du successeur. Ses confrères crurent bon de le demander au P. de Condren pour être ce successeur: ses talents, ses vertus, son crédit, sa réputation, tout plaidait en faveur d'un tel choix, tout assurait qu'on n'en pouvait faire un meilleur pour l'honneur du corps et pour le plus grand avantage de la communauté. Le P. de Condren connaissait assurément mieux que personne le mérite du P. Eudes, mais il pensait assez justement que son attrait pour les missions s'accordait mal avec l'exacte résidence qu'exige la supériorité d'une maison. En conséquence, il s'efforça d'abord de faire comprendre aux sollicitateurs

SUPÉRIORITÉ. 261 -

la difficulté de cette situation anormale, puis, voyant qu'ils n'y voulaient point entendre, il leur opposa un refus catégorique. Les Pères de Caen ne se tinrent pas pour battus. Ils députèrent peu après deux des principaux d'entre eux, pour faire de nouvelles instances près du Général. L'un était le P. Thomas Goujon, l'ami particulier du P. Eudes, et son compagnon ordinaire dans ses courses apostoliques. Ces délégués triomphèrent de la résistance du P. de Condren, qui acquiesça enfin à leur demande. La nomination fut signée le 25 octobre 1640 (1).

Tout cela s'était passé sans que le principal intéressé y prit aucune part, sans même qu'il en eût été averti, mais au grand contentement de la ville entière, encore sous le charme de sa parole, et pleine d'admiration pour ses vertus. Disons mieux, la voix publique le désignait pour occuper cette place d'honneur, à laquelle il avait, semblait-il, des titres suréminents et incontestés.

Tel est le récit que nous ont laissé tous ses biographes de la nomination du V. P. Eudes à la supériorité de l'Oratoire de Caen: et certes il est des plus vraisemblables, des mieux en rapport avec tout ce que nous avons vu de lui, dans les premiers chapitres de cette histoire, avec tout ce que nous en verrons dans la suite. Cela n'a point empêché ses adversaires de l'accuser de brigue et d'ambition, en cette circonstance. Moreri lui reproche d'avoir sollicité ce poste, qui, dit-il, « fut accordé à ses vives instances (2) ». Il

(1). P. MARTINE, Liv. 1, pp. 85-86. On voit par là combien HERMANT et HÉLYOT se trompent, lorsqu'ils disent: le premier que le P. Eudes fut envoyé à Caen, en qualité de supérieur; il y résidait depuis douze ans: le second, qu'il succéda au supérieur, mort de la peste en 1634; il y a juste neuf ans d'intervalle entre les deux faits.

(2). Le P. LELONG (Bibliothèque historique. p. 892, Col. 2) se sert des mêmes expressions. voici le paragraphe entier: « Et l'an 1625, le 25 mars, le P. DE BÉRULLE, depuis cardinal, le reçût dans sa Congrégation, dans laquelle il est demeuré environ dix-huit ans, où il s'appliqua à s'instruire et à se former. Il sollicita, au bout de quelques années, la supériorité de la maison de Caen, qui fut accordée à ses vives instances. » On ne peut guère être moins précis ni plus erroné: et c'est ainsi que s'écrit l'histoire!

262 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

avait puisé ce renseignement dans certains manuscrits de l'Oratoire, dont nous aurons à critiquer la valeur dans notre deuxième volume. S'inspirant plus largement encore des mêmes documents, le P. Batterel, dans ses Mémoires domestiques, va plus loin et ne craint pas de composer deux scènes des plus burlesques(1). Non seulement le V. P. Eudes, enflé du succès de ses missions et des applaudissements qu'il y recevait, aurait ambitionné la supériorité, pour être maître absolu de son travail et employer ses talents à sa guise, au plus grand avantage de l'Eglise; mais il l'aurait brigüée par toute sorte de voies, jusqu'à se prosterner aux pieds de ses confrères, jusqu'à leur promettre la fondation d'un séminaire et de grands biens spirituels et temporels, s'ils voulaient l'obtenir du R. P. Général pour supérieur. Bien plus, en apprenant le premier refus du P. de Condren, il se serait écrié, outré de douleur : « Eh, mon honneur! Eh! que deviendra mon honneur? »

Nous ne pouvons laisser de telles allégations, sans les réfuter. Car, si on les admet comme vraies, le V. P. Eudes devient réellement un personnage fort énigmatique, suivant l'expression du P. Ingold, dans la Préface du Tome 11e des Mémoires domestiques de l'Oratoire.

D'un côté, en effet, c'est un homme dont tout le monde admire la vertu, la sainteté, et son vœu du martyre en atteste l'héroïcité, prédicateur incomparable, il ne remporte pas de stériles triomphes oratoires, il opère de nombreuses et d'admirables conversions; écrivain ascétique, on sent, à le lire, qu'il est rempli de l'esprit de Dieu, qu'il ne vise qu'à établir la vie et le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

(1). P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. II, pp. 1238-239.

SUPÉRIORITÉ. 263 -

Si les foules se pressent sur ses pas, attirées par la puissance de sa parole, les personnes pieuses, avides de perfection, se mettent avec empressement sous sa conduite, attirées par l'éclat de sa sagesse et le parfum de ses vertus.

D'autre part, c'est un ambitieux, attaché à ses intérêts, recherchant les honneurs et les dignités, et, pour les obtenir, nouant de misérables intrigues au dedans et au dehors, arrachant de force à ses supérieurs la charge qu'ils lui refusent. Oui, il y a, dans l'hypothèse, une énigme insoluble, et elle le devient davantage encore, à mesure qu'on avance dans sa vie.

Heureusement l'hypothèse est renversée à tout jamais par le décret du 6 janvier 1903, sur l'héroïcité des vertus du Vénérable. Ses fils, du reste, n'avaient pas attendu jusque-là pour la combattre et la détruire. Nous en avons pour garant l'affirmation du P. Le Beurier dans la Préface de son histoire (1). Ils protestèrent contre les assertions de Moreri, dès la première édition de son dictionnaire, et ils fournirent des mémoires à l'éditeur pour qu'il pût, dans la suivante, corriger ces erreurs ou ces méprises. Celui-ci y eut trop peu égard; et c'est pour réparer cette injustice dans la mesure de leurs forces, qu'ils décidèrent d'écrire la vie de leur saint Instituteur.

Non certes, le V. P. Eudes ne fut point l'homme bas et vil qui rampe aux pieds des autres pour mendier une supériorité, ou qui l'achète au prix d'avantages temporels et spirituels. Il ne fut point l'homme assez peu maître de soi, assez maladroit même, qui se désespère devant tous de ne l'avoir pas obtenue, et se proclame déshonoré par cet échec. Un tel homme fût tombé dans le mépris de ses confrères et dans le mépris public. Le ridicule tue, et les scènes burlesques

(1). P. LE BEURIER, Préface, P. VI. - Voir Appendice, Note XII.

264 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

imaginées par le P. Batterel, si elles avaient eu lieu, auraient tué le V. P. Eudes à tout jamais. Or, il n'en fut pas ainsi, loin de là. Le Vénérable était alors et demeura le personnage le plus en vue et le plus estimé de la ville de Caen, disons mieux, de toute la Normandie. De plus en plus le peuple l'écouta comme un oracle, et le révéra comme un saint. Le clergé ne cessa pas d'admirer son zèle apostolique, et de le considérer comme son modèle et son maître. Entre tous, M. de Guerville, curé de Notre-Dame, et M. de la Vigne, curé de Saint-Pierre, l'entourèrent d'une singulière vénération, l'encouragèrent et le soutinrent constamment dans ses entreprises. Les communautés religieuses et les personnes de piété recoururent à ses conseils avec la même confiance et la même docilité. Les évêques de Bayeux, de Lisieux, de Saint-Malo, de Coutances lui continuèrent leur estime, et l'employèrent dans leurs diocèses avec un égal empressement. Tout cela montre bien la fausseté des allégations de ses adversaires, en attendant que nous donnions plus loin les raisons de leur rancunière et jalouse opposition.

Ajoutons que la narration du P. Batterel est injurieuse, et pour les Oratoriens de Caen, et pour le P.

de Condren lui-même. Les premiers sont dignes de tout mépris, s'ils ont vu clair dans les intrigues de celui qu'ils réclamaient pour supérieur. Ils se sont constitués les instruments de son ambition, ils ont monté une cabale pour la seconder: fait extrêmement condamnable dans une communauté, puisqu'il ne suppose chez les coupables ni esprit d'obéissance, ni vues surnaturelles, ni même la sagesse humaine la plus élémentaire. N'est-il pas d'expérience qu'une supériorité ainsi obtenue ne peut tourner qu'au détriment des inférieurs? Et que penser de gens, qui, après des sollicitations si intéressées, continuent à vivre tranquillement sous la

SUPÉRIORITÉ. 265 -

dépendance et dans la société d'un homme aussi méprisable? S'ils n'ont rien su voir dans une conduite en contradiction aussi flagrante avec les maximes des saints et avec les maximes de l'Oratoire, alors ce sont des niais et des sots, des gens d'une simplicité telle qu'elle fait sourire. Et l'Oratoire de Caen n'aurait été composé que de membres de cet acabit! Cela ferait peu d'honneur, et au corps entier, aussi mal représenté dans une grande ville, et à la sagesse du supérieur général et de son conseil, si peu soucieux du personnel de leurs maisons.

Quant au P. de Condren, le récit du P. Batterel tend tout simplement à en faire un homme faible et lâche, incapable de remplir son devoir et de sauvegarder les intérêts de sa Congrégation. Un supérieur général ne peut se prêter aux cabales; il doit les combattre et les réprimer; il doit punir ceux qui s'en rendent coupables, afin de fermer tout chemin à l'ambition, ruine des communautés religieuses, où elle excite et entretient le trouble et la division. C'est de la prudence humaine la plus vulgaire. Et l'on voudrait qu'un prêtre tout rempli de l'esprit de Dieu, qui jugeait de toutes choses aux lumières de la foi, se fût plié complaisamment aux intrigues d'une communauté dévoyée par un ambitieux! Cela est incroyable à force d'invraisemblance. Le devoir du P. de Condren, et il l'eût rempli, s'il avait été mis en demeure de le faire, était de rappeler ses sujets aux règles et aux traditions de l'Oratoire, de leur opposer un refus invincible, voire de les disperser en d'autres résidences, afin de couper le mal dans sa racine.

Que le P. Batterel, dans son désir de rabaisser le V. P. Eudes, se soit oublié ainsi, quoique peut-être inconsciemment, à jeter l'outrage sur un personnage dont la piété et la vertu sont au-dessus de tout éloge, et pour lequel, au XV<sup>e</sup> siècle, les hommes les plus illustres et les plus saints

266 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

ont unanimement professé la plus respectueuse admiration, il n'y a pas trop lieu de s'en étonner. Ne sait-on pas, en effet, que cet écrivain janséniste, aveuglé par le préjugé, n'a pas craint de ranger ce même Père parmi les partisans de Saint-Cyran? Le P. de Condren, avant de mourir, avait prédit à ses disciples avec une surprenante précision les maux que le Jansénisme devait causer à l'Eglise. « Ce qui me fait gémir », leur avait-il dit, « c'est le schisme que je prévois et qui paraîtra dans deux ans. » Veut-on connaître ce que cette prédiction devient chez le P. Batterel, au moyen d'une prétendue lettre de M. Godeau, évêque de Vence, à M. Arnauld d'Andilly : « Il craignait fort que les bons Pères (Jésuites) ne fissent enfin quelque schisme dans l'Eglise ». Et un peu avant (1), appuyé sur la parole du fameux P. Desmares, n'affirme-t-il pas que « le P. de Condren n'a jamais eu d'autres sentiments sur la grâce que ceux de M. de Saint-Cyran, quelque rupture qu'il y ait eu depuis entre eux »? Mais, non, les affirmations d'un janséniste ne prévaudront pas contre celles de saint Vincent de Paul et de M. Olier, ni contre celles du P. Rapin et des PP. Jésuites, particulièrement intéressés dans la question, et qui ont toujours défendu la parfaite orthodoxie du second Général de l'Oratoire.

Cela soit dit, pour montrer avec quelle discrétion il faut puiser dans les Mémoires domestiques du P. Louis Batterel; combien, en les consultant, on doit être sur ses gardes, chaque fois surtout qu'il s'agit d'un adversaire de la secte, et le V. P. Eudes en fut l'un des plus redoutables.

Mais puisque, à l'occasion de cette supériorité, on s'est attaché à rabaisser le mérite et la vertu du

serviteur de Dieu, jusqu'à faire de lui un ambitieux vulgaire, un maladroit (1). P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 11, pp. 56-57.

SUPÉRIORITÉ. 267-

intrigant, il nous semble opportun et juste de tracer ici son véritable portrait, de le montrer tel qu'il était dans la réalité, tel qu'il apparaissait aux yeux de ses compatriotes et de ses confrères, en cette même année 1640. Toutefois, avant d'entrer dans cette étude intime, qui s'impose comme la meilleure réfutation des calomnies déjà discutées, commençons par l'entourer du brillant cortège de ses amis et de ses protecteurs. Leur qualité, leur valeur, donneront plus de prix à l'estime qu'ils en ont faite, à l'affectueuse vénération dont ils l'ont entouré. En même temps, elles rehausseront sa gloire, elles répandront une vive lumière sur le tableau que nous aurons à peindre dans la suite.

269 -

## CHAPITRE DOUZIÈME.

### Relations et Amitiés

( 1 6 4 0 ).

Communautés de femmes: les Hospitalières; les Ursulines, Jourdain de Bernières, la mère Germaine de la Nativité; les Visitandines, la mère Patin; les Carmélites; les Bénédictines de Sainte-Trinité, Mme de Budos, la sœur de Taillepied, les mères le Haguais, Bouët de Blémur, Mechtilde du Saint-Sacrement. - Communautés d'hommes : les Cordeliers, le P. Chancerel; les Capucins, le P. Paulin du Tréport; les Carmes, les PP. Masqueret et Guérout; les Jésuites, le P. Dinet; les Prémontrés d'Ardenne, le P. Denys l'Evêque; les Bénédictins de Saint-Etienne, Dom Jean de Baillehache, Dom Mathieu de la Dangie de Renchy, Dom Jean Blouët de Than; Dom Grégoire Tarrisse, de la Congrégation de Saint-Maur; le P. Jean-Chrysostome, religieux pénitent. - Séculiers : MM. de Bernières et de Renty; les familles de Camilly, de Than, le Haguais, de Montfort, de Répichon. - Évêques; MM. Cospéan, de Harlay-Sancy, d'Angennes, Camus.

Les relations du P. Eudes, en 1640, étant fort étendues, il importe de mettre de l'ordre dans l'exposé que nous allons en faire. Voilà pourquoi, les groupant par catégories, nous parlerons d'abord des communautés, puis des séculiers, enfin des prélats qui eurent avec lui des rapports plus intimes.

Caen possédait alors cinq grands couvents de femmes les Bénédictines, les Carmélites, les Visitandines, les Ursulines, les Hospitalières.

Connaissant la charité du P. Eudes envers les pauvres et les malades, nous ne pouvons douter des fréquentes

#### 270-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

relations qu'il eut avec les Hospitalières, appelées à l'Hôtel-Dieu, en 1639, par M. d'Angennes. C'était, en effet, une de ses habitudes les plus chères d'aller chaque semaine visiter dans les hôpitaux les membres souffrants de Jésus-Christ, de leur faire quelque aumône, surtout de leur adresser de bonnes et chrétiennes paroles, puissant réconfort au milieu de leurs douleurs. Mais l'histoire ne nous a rien laissé de bien précis à ce sujet, et nous n'insistons pas davantage.

Il n'en est pas de même des Ursulines, établies en 1624, rue Guilbert, par Jourdain de Bernières, d'une des meilleures familles de Normandie (1). C'était une femme de tête et de vertu que cette Jourdain. Sans doute, elle employa son zèle et son bien au développement de l'œuvre, devenue la grande affaire de sa



vie. Éluë supérieure du monastère en 1630, elle fit construire de vastes bâtiments, avec jardins, que ses religieuses occupèrent en 1636. Mais aucune entreprise sanctifiante ou charitable ne la laissait indifférente; et le P. Eudes, non moins que son frère, le fameux Jean de Bernières, si célèbre par sa piété et son esprit intérieur, trouvèrent toujours en elle une ardente et généreuse coopératrice à leurs desseins. Ses sœurs et ses filles partagèrent ses sympathies et imitèrent son dévouement envers l'un et l'autre, plus spécialement envers le pieux missionnaire, qui, de 1628 à 1640, dut leur adresser bien des fois la parole sainte. On voyait même sur la cloche de leur chapelle une inscription dont le P. Martin(2) nous a conservé le texte, et qui semble inspirée de la doctrine spirituelle du Vénérable. La voici : « Je commence à sonner en ce mois de juillet 1636, et à chaque coup que je ferai retentir, les religieuses

(1). HERMANT, Histoire du diocèse de Bayeux, feuillet 91, Ms. de la bibliothèque municipale.

(2). Religieux cordelier de Caen: il a laissé un manuscrit célèbre, intitulé *Athenœ Normannorum*.

## RELATIONS ET AMITIÉS.

271 -

Ursulines de ce monastère désirent autant aimer, honorer et bénir la divine Majesté que font les Anges et les autres Bienheureux dans le Paradis. Voilà ce que j'annonce de leur part, moi qui m'appelle Ursule. » N'y a-t-il pas là comme un écho du Royaume de Jésus, alors en préparation?

Est-ce grâce à ces relations que le P. Eudes se lia, à la même époque, avec les Ursulines de Bayeux et de Falaise? La chose paraît bien probable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était fort considéré dans ces trois couvents, dont il reçut grande assistance en ses nécessités. Quand il songea à fonder sa congrégation, il consulta la mère Germaine de la Nativité, religieuse du monastère de Bayeux, et elle l'assura de la Volonté divine; mais, à la vue des croix qui devaient l'accabler dans la réalisation de ce projet, prise d'une tendre compassion, elle se mit à fondre en larmes(1). Quand il en vint à l'exécution, les Ursulines de Falaise s'unirent à celles de Caen pour lui fournir une partie des ornements nécessaires à sa chapelle (2).

Les Visitandines n'avaient pas avec le P. Eudes une liaison moins étroite: elles ne lui rendirent pas de moindres services. Venues de Dol à Caen, en 1631, à cause de l'insalubrité de leur premier séjour, elles avaient provisoirement habité une maison de la rue Saint-Jean. L'année suivante, elles s'étaient transportées au Bourg-l'Abbé, rue des Capucins, où, en 1636, la mère Marie-Elisabeth de Maupeou avait commencé ces belles constructions, dont aujourd'hui encore on admire la simplicité et la grandeur(3). Le P. Eudes avait appris, à l'école du P. de Bérulle, à goûter la doctrine et l'esprit de saint François de Sales, et le caractère de sa grâce semblait l'y avoir prédestiné. Il aimait donc à visiter

(1). P. COSTIL, *Fleurs*, Liv. 1, p. 96.

(2). P. MARTINE, Liv. 111, p. 136.

(3). HERMANT, Histoire du diocèse de Bayeux, feuillet 92.

272 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

ces saintes filles, dont un bon nombre étaient sorties du premier monastère de la Visitation de Paris. Il admirait la pureté de leurs sentiments, l'élévation de leurs pensées, la sainteté de leur vie. C'était une véritable jouissance pour son cœur d'apôtre, que de trouver des âmes aussi généreuses, aussi avancées dans le chemin de la perfection: Aussi ne négligeait-il aucune occasion de s'entretenir avec elles, dans des conférences spirituelles ou dans de pieuses visites. Mais il avait une vénération particulière pour leurs dignes supérieures, et plus spécialement pour la mère Patin.

Celle-ci, qui gouvernait alors le monastère, était une femme d'une sagesse et d'une prudence consommée. Née à Beauvais en 1600, elle s'était distinguée par sa piété, dès sa plus tendre enfance. A douze ans, elle avait fait à Dieu le vœu de chasteté perpétuelle. Secourable pour les pauvres, dévouée à tous, d'une rare modestie, même avec ses jeunes parents, elle avait refusé les partis les plus avantageux, et, après une retraite transitoire chez les Ursulines d'Amiens, elle était entrée au premier couvent de la Visitation à

Paris. Là, après cinq ou six ans de profession, ses supérieurs l'avaient jugée capable d'aller diriger la fondation d'un monastère à Dol de Bretagne, d'où elle était passée à Caen avec ses filles.

Dieu nouait ainsi entre son fidèle serviteur et ses fidèles servantes d'amicales et saintes relations, qui prélaient à d'autres plus saintes encore et plus relevées. La mère Patin devait, en 1644, devenir son auxiliaire dans la formation des religieuses de Notre-Dame de Charité, avec le concours de deux de ses sœurs, la sœur Marie-Charlotte de la Rue et la sœur Elisabeth-Catherine Le Comte. Connaissant l'extrême pauvreté de la maison du Refuge, le monastère devait s'associer à leur bonne œuvre, en fournissant deux cents livres pour leurs premiers besoins.

#### RELATIONS ET AMITIÉS. 273 -

Quant aux Carmélites de la rue Saint-Jean, établies à Caen, en 1616, elles étaient venues du Carmel de Rouen. Elles vivaient dans la ferveur que la France entière admirait chez les Filles de sainte Thérèse, et dans une union très étroite avec les Fils du P. de Bérulle. Là, comme partout, Oratoriens et Carmélites se prêtaient un mutuel appui, Dieu se servant de celles-ci pour montrer la route de l'Oratoire, et de ceux-là pour indiquer la montée du Carmel. Dans un temps où rares étaient les prédicateurs qui préféraient à l'éclat d'une grande chaire et à un succès retentissant, une humble prédication à des religieuses cachées derrière leur grille, et où ceux, qui venaient, trop souvent ignorants de leur vie, de leurs aspirations, de leurs grâces, leur débitaient un sermon qui n'était point fait pour elles, les Pères de l'Oratoire apportaient aux Carmélites une parole appropriée à leur état. Ils faisaient mieux, ils les dirigeaient dans le chemin tracé par leur illustre fondatrice, avec une sagesse et une réserve qui ne blessaient aucuns droits ni aucune tradition. Leurs exhortations au confessionnal et en chaire étaient le vivant commentaire des règles du Carmel. Aussi, combien ces pieuses filles se montraient avides et consolées d'entendre leur parole! Et comme, en retour, elles les assistaient dans leurs travaux, par des prières et des sacrifices, voire même par des secours temporels! Leur conduite à l'égard du P. Eudes en est une nouvelle preuve. Nous l'avons dit plus haut, elles le tenaient en particulière estime et l'entouraient de la plus religieuse vénération; elles aimaient à le consulter sur leurs états mystiques; elles s'inspiraient docilement de ses leçons puisées aux sources les plus pures et les plus fécondes: commerce instructif et sanctifiant, où lui-même recevait ce que l'étude ne donne pas, la science expérimentale des mystères de la vie divine dans les âmes. Elles

274 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

priaient, elles jeûnaient, elles se mortifiaient dans la solitude, pour que, au milieu du monde, il fit connaître et aimer Jésus-Christ; trop heureuses de s'immoler sans relâche pour celui de qui elles recevaient tant de biens (1).

Les Bénédictines de Sainte-Trinité n'avaient pour le P. Eudes ni un moindre culte, ni un moindre dévouement, et, sous sa direction, elles ne menaient pas une vie moins exemplaire, bien que, d'après les règles mêmes de leur Ordre, cette vie fût moins sévère et moins pénitente. Leur abbaye était une des plus illustres du royaume. Elle remontait jusqu'à Mathilde de Flandre, épouse de Guillaume-le-Bâtard, et il fallait être de noble race pour y porter la crosse. De là, dans le catalogue des abbesses, tant de noms historiques, tels que: Mathilde d'Angleterre, Adèle d'Angleterre, Georgette du Molley-Bacon, Catherine d'Albret(2), Anne et Madeleine de Montmorency, etc. -. Celle qui la gouvernait en 1640, et dont nous avons déjà parlé, n'avait point failli à la tradition: elle était de la meilleure noblesse. Mais ce qui lui vaut ici une mention spéciale, c'est le rôle

(1). Cf. M. HOUSSAYE, Le P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus, T. 11, ch. vii, pp. 239-247.

(2). La première était fille de Henri 111, et la seconde, fille d'Edouard 1er, rois d'Angleterre; la quatrième était sœur de Henri d'Albret, roi de Navarre.

(3). L'abbesse de la Trinité exerçait sur les paroisses de Saint-Gilles de Caen, de Saint-Aubin d'Arquenay, de Carpiquet et d'Ouistreham, tous les droits de juridiction civile et criminelle. Elle portait le nom de Madame de Caen. La veille, le jour, le lendemain de la fête de la Trinité, elle percevait toutes les redevances

et péages des foires et marchés dans toute l'étendue de la ville et des faubourgs. Ses armes étaient apposées sur toutes les portes de la ville, comme signe de sa suzeraineté. Pendant ces trois jours on lui rendait les honneurs militaires, et le commandant de la place, quel qu'il fût, recevait d'elle le mot d'ordre pour le transmettre à la garnison. Le jour de la Trinité, ses officiers, montés à cheval, allaient le long des rues jusqu'à Saint-Étienne comme pour prendre possession de la ville. En mémoire de cette coutume, l'Hôtel-Dieu, qui remplace l'Abbaye-aux-Dames, est ouvert chaque année au public le lundi de la Trinité. Cf. TRÉBUTIEN, Caen, son histoire, ses monuments, pp. 155-157.

RELATIONS ET AMITIÉS.

275 -

qu'elle joua dans cette abbaye, et l'appui qu'elle y reçut du P. Eudes; c'est la considération et l'attachement qu'elle professa pour lui.

C'était une femme des plus remarquables que Laurence de Budos. Elle était fille de Jacques de Budos, vicomte des Portes, et de Catherine de Clermont-Mentouison, et sœur d'Antoine-Hercule de Budos, vice-amiral de France, et de Balthazar de Budos, évêque d'Agde. Nommée à treize ans, par Henri IV, abbesse de Sainte-Trinité, elle donna dès lors un exemple de zèle et de fermeté d'un bon augure pour l'avenir spirituel de son monastère. Son beau-frère, le connétable de Montmorency, ayant obtenu du roi de prélever une pension de cinq mille livres sur son abbaye, elle n'hésita pas, quoique encore novice, à se rendre près de Henri IV et à solliciter l'exemption de cette charge. Elle lui parla en termes respectueux mais fermes, et lui déclara, en finissant, qu'elle quitterait plutôt Sainte-Trinité que d'« acheter sa damnation au prix d'une simonie manifeste. » Sa démarche eut plein succès: le roi s'empressa de faire droit à sa réclamation.

Une fois à la tête de l'abbaye, elle n'eut rien de plus à cœur, nous le savons, que de remédier aux désordres qui y régnaient depuis trop longtemps. Elle fit reprendre l'habit régulier (1) et remettre le linge en commun, rétablit le silence, la clôture, la récitation de l'Office au chœur, et tout le reste des observances prescrites par la Règle bénédictine, grâce à une douceur et à une patience invincibles, grâce surtout à la force de l'exemple. Très assidue, et, pour ainsi parler, la première à tous les exercices, elle ne prescrivait rien aux autres qu'elle ne pratiquât elle-même. Deux moyens principaux lui servirent à opérer cette heureuse

(1). L'habit noir au lieu de l'habit blanc et du surplis.

276 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

réforme: l'oraison mentale et la fréquente communion, et en cela se révèle assurément l'influence du P. Eudes, son directeur(1). C'est dans le même esprit qu'elle inaugura parmi ses religieuses les retraites annuelles ou Exercices des dix jours, et qu'elle ferma les parloirs au temps de l'Avent et du Carême, aux jours de fête et d'exposition du très Saint-Sacrement. Âme passionnée d'amour pour la croix, souvent elle se plaignait de ne pas souffrir assez, en cela encore digne fille du Vénérable, dont nous n'avons pas oublié les exhortations dans une grave maladie qui lui survint en 1637. Comme lui également, elle avait une tendre et spéciale dévotion à la très sainte Vierge, qu'elle nommait ordinairement « la Mère admirable »; comme lui, elle était remplie de compassion et de charité, pour les pauvres, qu'elle comblait de ses libéralités (2).

Le P. Eudes garda toujours la conduite de cette âme d'élite. Seulement, lorsque ses absences prolongées pour les intérêts de sa congrégation l'empêchèrent de lui rendre, d'une façon régulière, les bons offices qu'elle recevait habituellement de son ministère, il la confia pour la confession au P. Jourdan (3), un ange de pureté, qui, au rapport du P. Costil, fut confirmé en grâce par Notre-Seigneur, et préservé du péché mortel(4).

Autour de cette sainte abbesse, que d'âmes éminentes et non moins distinguées par leur vertu que par leur naissance nous devrions citer, et toutes aussi désireuses d'entendre et de suivre les conseils de

l'homme de Dieu! C'est la sœur Marie de Taillepied, à laquelle nous l'avons vu

(1). Elle en vint elle-même à communier tous les jours.

(2). Elle leur distribuait de trente à quarante boisseaux de froment par an, et en faisait nourrir au moins un cent par une de ses confidentes.

(3). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 11, Vie de M. Pierre Jourdan.

(4). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, pp. 41-44.

## RELATIONS ET AMITIÉS. 277 -

prodiguer les appels au saint abandon. Bien que de noble origine, elle avait voulu, dans un sentiment de profonde humilité, prendre rang parmi les sœurs converses(1). C'est la Mère le Haguais, sœur de Mme Blouët de Camilly et de M. Augustin le Haguais, dont nous allons parler tout à l'heure. Très affectionnée au P. Eudes, très dévouée à toutes ses entreprises, elle contribua de sa fortune personnelle à l'établissement du séminaire de Caen(2). Mais nous ne pouvons épuiser la liste des religieuses dont les noms sont inscrits au Livre de vie, et qui ne doivent la place glorieuse qu'elles occupent au ciel qu'à la sage conduite de leur pieux directeur.

Il en est deux pourtant sur qui nous voulons arrêter notre plume, en raison de leur célébrité: la Mère Jacqueline Bouette de Blémur et la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement.

La première, née à Paris en 1618, entrée à Sainte-Trinité en 1623, à l'âge de cinq ans, y fit profession en 1634. Sa piété, sa modestie, sa sagesse, lui méritèrent les premiers emplois dans le monastère; elle aimait et recherchait pardessus tout la vie retirée et crucifiée. Appelée en 1678 par la duchesse de Châtillon pour fonder sur ses terres une communauté sous la Règle de saint Benoît, l'insuccès de cette tentative la conduisit chez les religieuses du Saint-Sacrement du faubourg Saint Germain, où elle mourut, le 24 mars 1696. Durant son séjour à Sainte-Trinité, elle avait composé pour son propre agrément plusieurs ouvrages estimés, entre autres un Ménologe bénédictin (3); elle y fait, au 19 août, un long et bel éloge de celui qui avait en

(1). La famille de Taillepied est une famille très connue. - Nous avons vu de même Mme Acarie entrer au Carmel en qualité de sœur converse.

(2). P. MARTINE, Liv. III, p. 136.

(3). Voici le titre exact: Éloge de quelques personnes illustres de l'Ordre de saint Benoît.

278 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

quelque sorte présidé à ses débuts dans la vie religieuse, et qu'elle révérait comme un saint.

La seconde, connue d'abord sous le nom de Catherine de Bar, était née à Saint-Dié en 1614. Admise en 1631 au noviciat des Annonciades de Bruyères (1), elle en était devenue supérieure en 1633. Obligée de fuir avec ses compagnes devant les Suédois, que la guerre de Trente-Ans amenait en Lorraine, elle s'était retirée à Commercy et y avait continué ses fonctions jusqu'en 1636. A cette époque, sollicitée par la grâce, elle passa chez les Bénédictines de Rambervilliers, d'abord pour étudier leur Règle, puis, sur l'avis de plusieurs hommes de Dieu et du consentement de ses supérieurs majeurs, à titre de novice, en 1639. C'est alors qu'elle prit le nom de « Mechtilde », et, deux ans plus tard, au couvent de Saint-Mihiel (2), elle y ajouta « du Saint-Sacrement ». Elle avait, en effet, depuis son enfance, une ardente dévotion pour la sainte Eucharistie, et cette dévotion ne faisait que grandir avec l'âge. En 1640, elle ne résidait pas à Caen, mais elle ne devait pas tarder à y venir. L'abbesse de Montmartre, avertie en songe, la manda à Paris en 1641. Elle n'y resta que peu de temps. Forcée bientôt d'aller en Normandie, elle y fut bien accueillie par Mme de Bados, et remplit des postes importants, soit à Sainte-Trinité, soit au monastère de Notre-Dame de Bon-Secours, soit ailleurs dans la même province. Nous la retrouverons plus tard, jouant un rôle considérable dans les annales de son Ordre, puisqu'elle fondera, en 1651, les Bénédictines de l'Adoration du Saint-Sacrement. En attendant, elle et Mme de Budos aidèrent le P. Eudes, en 1649, à entrer en relation avec le

monastère de Montmartre;

(1). Bruyères, près Saint-Dié, L'Ordre des Annonciades avait été fondé par la Bienheureuse Jeanne de France.

(2). Saint-Mihiel, au diocèse de Verdun.

## RELATIONS ET AMITIÉS. 279 -

et l'amour de cette sainte religieuse pour l'Eucharistie puisa de nouvelles énergies au contact de ces grands cœurs, tous les deux si dévots à cet auguste sacrement(1).

Voilà pour les religieuses: venons maintenant aux religieux.

De ce côté, nous voyons le P. Eudes en commerce d'amitié avec les Cordeliers, les Capucins, les Carmes, les Jésuites, les Bénédictins, les Prémontrés, les Pénitents du Tiers-Ordre du séraphique saint François. Des quatre premiers nous ne dirons que peu de chose, nous nous étendrons davantage sur les autres.

Les Cordeliers, dont l'établissement à Caen, remontait à 1220, fournirent au Vénérable plusieurs approbateurs de ses œuvres; tels le P. Gilles Hubert et le P. Bernard Chanceler. C'est même par l'entremise de ce dernier, devenu leur provincial, que les Frères Mineurs de France reçurent de lui la fête du très saint Cœur de Marie.

Quant aux Capucins récemment établis dans la ville, la peste de 1631 les eût nécessairement mis en rapport avec le P. Eudes, si son ministère dans les églises et les communautés n'avait déjà commencé leur liaison. Pendant qu'il se dépensait au soulagement des malades abandonnés de Saint-Pierre, de Saint-Gilles et du Vaugueux, ces amis des pauvres se dévouaient, jusqu'à la mort inclusivement, dans le faubourg de Vaucelles et à l'hôpital de la Gobelinière. De là une mutuelle estime, disons mieux, une mutuelle vénération, qui, en 1644, se traduisit en faveur du P. Eudes par une lettre d'affiliation à l'Ordre de saint François: elle lui fut accordée par le R. P. Paulin du Tréport, provincial de Normandie (2).

(1). Cf. HERVIN, Vie de la Révérende -Mère Mechtilde du Saint-Sacrement.

(2). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 98.

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES- 280-

Les Carmes, ces fidèles serviteurs de Marie, ne pouvaient lui demeurer étrangers. Quiconque honorait et aimait cette divine Vierge, était assuré de son affection et de sa reconnaissance. L'histoire d'ailleurs atteste cette sainte amitié. C'est ainsi que deux d'entre eux, les PP. Masqueret et Guérout, approuvèrent, en 1642, la belle Salutation composée par lui en l'honneur de leur commune Mère et Maîtresse. Religieux d'un grand savoir, tous deux étaient docteurs en théologie de la Faculté de Paris. Le couvent des Carmes figurait du reste parmi les collèges agrégés à l'Université de Caen, et produisait des hommes aussi remarquables par leur science et leur talent que par leur vertu.

Quant aux PP. Jésuites, nous avons dit précédemment quels liens étroits attachaient le P. Eudes à leur Compagnie. Ces liens, loin de se relâcher et de s'affaiblir, ne firent que se resserrer et se fortifier avec le temps. Bien différent d'un grand nombre de ses confrères, qui, sur trop de points du territoire, se trouvaient en lutte avec ces religieux(1), le Vénérable entretenait avec eux les rapports les plus respectueux et les plus cordiaux. Il s'honorait d'avoir été leur élève et d'avoir conservé dans l'Oratoire leur estime et leurs sympathies; et ces Pères, de leur côté, ne laissaient pas de tirer quelque gloire de ses succès apostoliques; ils ne perdaient aucune occasion de l'encourager et de le soutenir dans ses travaux. Plusieurs, et des plus célèbres, consultés par lui touchant l'érection de la Congrégation de Jésus et Marie, l'affermirent dans son dessein et l'aiderent de leurs conseils. En attendant, dès cette même année 1640, le

(1). Leurs démêlés et leur opposition sont des faits incontestables. Ils pouvaient tenir à l'esprit de corps,

il est si difficile de se modérer dans la poursuite des intérêts d'une société, dont on a accepté les lois et le nom. Or, Jésuites et Oratoriens se rencontraient sans cesse dans des oeuvres similaires, confession, prédication, éducation, et paraissaient parfois se faire obstacle. Mais ils tenaient aussi à la divergence de conception des deux sociétés, et à leur doctrine sur la grâce.

#### RELATIONS ET AMITIÉS. 281 -

R. P. Dinet, provincial de France, l'affiliait personnellement à la Compagnie par une communauté de prières, de sacrifices et de mérites: précieux privilège que le T. R. P. Général Mutio Vittelleschi devait lui confirmer deux ans plus tard, et qu'en 1655 un autre provincial, le R. P. Cellot, étendit à tous ses enfants présents et futurs.(1)

A une demi-lieue de Caen, au nord, s'élevait sur une colline et parmi les bois une antique et fameuse abbaye, l'abbaye d'Ardenne (2), dont on admire encore aujourd'hui des restes importants: une cour, entourée de bâtiments divers transformés en ferme, et une fort belle église, à façade du xive siècle avec rose, et à nef élégante flanquée de petites tourelles aux quatre angles. Fondée vers 1621 par le seigneur d'Hermanville, elle eut pour premier abbé un disciple de saint Norbert, du nom de Gilbert. Objet, dans la suite, des faveurs des évêques de Bayeux et de Séez, et de plusieurs riches laïcs, des rois d'Angleterre, de Charles VII et, de ses successeurs, ses religieux jouirent même de tous les privilèges de l'Université et furent admis gratuitement à y prendre leurs degrés. Le relâchement qui gagnait les Prémontrés (3), comme tant d'autres Ordres, n'épargna pas cette abbaye; mais, en 1640, elle était en pleine voie de réforme. L'abbé Georges Sallet, qui la gouvernait depuis 1638, menait à bonne fin cette grave entreprise, que son successeur, Antoine de Morenvillier (1640-1656), devait continuer et achever. Le P. Eudes applaudissait à leurs efforts, il les encourageait, il les aidait dans leurs difficultés; et ces saints religieux avaient pour sa personne toute la considération qu'on a pour un grand

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. L p. 97.

(2). L'abbaye d'Ardeine, aujourd'hui d'Ardenne, avait son nom aux grands bois dont elle était entourée, Arden en gaulois signifiant forêt.

(3). HERMANT, Histoire du diocèse de Bayeux, T. 11, feuillets 277-298.

#### 282-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

serviteur de Dieu. Aussi, lorsqu'en 1637 il chercha des approbations pour son Royaume de Jésus, fut-ce à la porte de cette abbaye qu'il alla frapper. On s'empressa d'y accéder à son désir, et son ouvrage se recommanda du nom d'un docte et fervent religieux, le P. Denis l'Evêque, qui depuis devint prieur de Caumont, près de Rethel, et, en 1649, abbé de Cuissy, près de Laon.

Les mêmes sollicitations le conduisirent à l'abbaye bénédictine de Saint-Etienne, avec laquelle, nous l'avons vu, il était dans les meilleurs termes, puisqu'en 1639 il prêcha une grande mission dans son église. Cette illustre abbaye, dont la fondation datait de Guillaume le Bâtard, avait bien perdu de sa première splendeur. L'absence d'abbés réguliers, la dispersion des religieux depuis les ravages des huguenots en 1562, y avaient introduit de funestes germes de relâchement. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle même, on n'y comptait plus que quatorze moines et deux novices. Fort heureusement, depuis 1602, elle possédait pour prieur claustral un homme d'une fermeté invincible, qui avait su lutter victorieusement contre l'un des plus funestes abbés commendataires qui l'aient jamais opprimée, Antoine de Bourbon, comte de Moret, fils naturel de Henri IV. Cet homme habile, énergique, enflammé de zèle, s'appelait Jean de Baillehache. N'ayant qu'un but, qu'une pensée, rétablir la discipline et relever les ruines laissées par les vandales du xv<sup>e</sup> siècle, il était venu en partie à bout de ce projet, grâce à l'appui d'un autre moine aussi distingué par son savoir que par son amour de l'observance, Dom Mathieu de la Dangie de Renchy (1).

Celui-ci, qui était né dans la paroisse de Renchy, près Bayeux, de Christophe de la Dangie, écuyer, sieur de

(1). Cf. TRÉBUTIEN, Caen, son histoire, ses monuments, pp. 158-161.

Renchy, et d'Elisabeth Thion, avait étudié chez les PP. Jésuites, d'abord au Mans, puis à la Flèche et à Paris. Il avait pris, dans cette dernière ville, le degré de bachelier en théologie et avait dédié sa tentative au roi Louis XIII; il l'avait même harangué avec beaucoup d'esprit en la lui présentant (1620). De retour à Caen, il avait embrassé la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Etienne, et y avait conquis à l'Université le grade de docteur. Cellerier de son monastère, il consacrait les loisirs que ses fonctions lui laissaient, à l'étude des saints canons et de l'histoire ecclésiastique, notamment des droits et privilèges de son Ordre. On a de lui les Justes ressentiments de l'Ordre bénédictin sur la chute et désolation de ses grandes abbayes, solide mémoire, où il prend la défense de son abbaye contre les entreprises des abbés oppresseurs, et les Moyens pour réformer les abus. Grand ami du P. Eudes comme son prieur, - pouvait-il en être autrement vu leur communauté d'idées? - il se fit une joie de lire et d'approuver, en 1637, son Royaume de Jésus, et, en 1645, la Salutation au Sacré Cœur de Jésus et de Marie, composée par lui, comme il applaudit à ses succès durant la mission de Saint-Etienne, et durant l'Avent et le Carême de Saint-Pierre. Si Jean de Baillehache mourut en 1642, sans avoir vu l'exécution des grands projets du Vénérable, Dom Mathieu de la Dangie ne mourut qu'en 1657, et il eut la consolation de les voir réalisés(2).

Un autre moine de cette abbaye, Dom Jean Blouët de Than, fut même un des principaux conseillers et des plus fermes soutiens du P. Eudes dans ces conjonctures. Né à Caen d'une excellente famille que nous retrouverons plus loin, il avait, dès son âge le plus tendre, donné de grandes

(1) HIPPEAU, Monographie de l'abbaye Saint-Etienne de Caen, pp. 212 et suivantes.

marques de piété. S'étant consacré à Dieu dans l'abbaye de Saint-Etienne, il y fit profession, puis fut envoyé à Paris, où il étudia en philosophie et en théologie, et conquit le bonnet de docteur. A son retour, il s'adonna à la prédication, et l'évêque de Bayeux, qui connaissait son mérite et sa vertu, lui confia la conduite de plusieurs maisons religieuses. Instruit des besoins du clergé, il prit un soin tout particulier de former les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce. Il les rassemblait chez lui pour leur apprendre leurs obligations, et leur donnait à traiter des sujets de piété, sur lesquels ils devaient parler aux jours de réunion. C'était quelque chose comme les conférences de Saint-Lazare, dont il sera bientôt question. On comprend, après cela, combien il entra dans les vues du Vénérable, combien il l'encouragea dans son dessein de fonder une congrégation pour la réformation et l'éducation des ecclésiastiques(1). Non content de concourir à une si belle œuvre, il travailla lui-même avec succès à la réforme de son abbaye, y employant le zèle de M. d'Angennes et l'autorité de M. de Longueville, dont le fils en était abbé. Il eut le bonheur d'y voir introduire en 1663 la réforme de Saint-Maur, et, bien qu'il gardât encore l'habit des anciens religieux, il égala néanmoins la régularité des réformés par la pureté de ses mœurs et la sobriété de son régime. Il se dépensa jusqu'à sa mort, arrivée en 1673, et malgré de graves infirmités, à la prédication de l'Evangile et au salut du prochain, en cela encore digne émule de son saint ami (2). C'est à ce docte religieux que le P. Eudes s'adressa, en 1662, pour l'approbation de la cinquième édition du Royaume de Jésus.

Les relations du Vénérable avec les Bénédictins et les Bénédictines le mirent nécessairement en rapport avec le

(1). Le P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 96.

(2). HERMANT, Histoire du diocèse de Bayeux, T. 11, feuillet 65.

R. P. Dom Grégoire Tarrisse, fondateur et premier supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur, par laquelle il cherchait à restaurer l'ordre antique de saint Benoît. Connaissant la piété et les vertus du serviteur de Dieu et l'appui qu'il donnait au rétablissement de la Règle dans les deux abbayes de Sainte-Trinité et de Saint-Etienne, il lui accorda, dès 1638, la faveur de l'affiliation. Ainsi le P. Eudes obtenait large part aux prières et aux bonnes œuvres de tout l'Ordre. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet illustre religieux, que nous retrouverons dans un chapitre subséquent. Terminons plutôt cette revue des amis du Vénérable dans le cloître par un court aperçu sur l'un des plus dévoués, le P. Jean-Chrysostôme, célèbre pénitent du Tiers-Ordre de saint François.

Quelle fut l'origine de leur liaison? Se rencontrèrent-ils dans leurs pérégrinations à travers la Normandie, le P. Jean Chrysostôme ayant résidé plusieurs années à Saint-Lô? Ou bien entrèrent-ils en relations par l'intermédiaire de M. de Bernières, leur commun ami? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'ils se comprirent et s'aimèrent, dès qu'ils se connurent. Il y avait du reste entre eux de grandes analogies de nature et de grâce. Presque compatriotes et de même âge, puisque le P. Jean-Chrysostôme était originaire de Saint-Frémond, au diocèse de Bayeux, où il était né en 1594, ils se ressemblaient par leurs dispositions naturelles au bien et les dons surnaturels qui leur avaient été départis. D'ailleurs même dévotion à Marie, mêmes succès chez les Jésuites, leurs maîtres vénérés, mêmes austérités et même vigilance pour défendre leur vertu contre les périls du monde écolier. Enfin ils avaient l'un et l'autre courageusement lutté pour vaincre la résistance de leurs familles et répondre à l'appel de Dieu. Entré dans le Tiers-Ordre pénitent de saint François, au couvent de Picpus, le

286 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

P. Jean-Chrysostôme y avait fait profession à dix-huit ans, et, comme plus tard le P. Eudes à l'Oratoire, il s'y était distingué, et il s'y distinguait encore entre tous par une extrême pauvreté, une pureté angélique, une exacte obéissance, une humilité profonde, un entier détachement des créatures, un total abandon à la Providence, un pur amour de Dieu, un insatiable désir de croix et de souffrances. Comme le P. Eudes aussi, il rapportait tout son être et toutes ses opérations à la très sainte et très adorable Trinité, leur principe et leur terme; comme lui, il ne vivait que de Jésus, en Jésus, et pour Jésus, honorant avec une fervente assiduité tous les mystères de sa vie; comme lui enfin, il ne séparait point la Mère du Fils dans son culte et sa dévotion, et il adressait de perpétuels hommages aux anges et aux saints. Ajoutons qu'il devint, comme le P. Eudes, l'un des plus beaux ornements de sa congrégation par son savoir et sa vertu, qu'il composa des ouvrages fort estimés (1), et que, directeur habile dans les voies de la perfection, il eut sous sa conduite des âmes très élevées en grâce, qui ont laissé un nom dans l'Eglise (2). Notre Vénérable, plein de confiance en sa sagesse et en sa charité, aimait à recourir à ses lumières et à ses services, toujours sûr d'être favorablement accueilli et puissamment secondé. Il le consulta, en 1641 et 1642, sur les desseins qu'il formait pour la gloire de Dieu, et il en reçut, dans leur exécution, une assistance efficace. Peut-être même est-ce à lui qu'il dut d'être affilié, en 1644, à l'Ordre de la Sainte-Trinité, par le R. P. Mercier, ministre général; car le P. Jean-Chrysostôme avait un oncle parmi ces religieux, et non des moindres, puisqu'il était supérieur d'une de leurs maisons.

(1). En particulier : Les cent noms divins; De la Toute-Puissance de Dieu; De la sainte Abjection; De la Beauté divine etc.

(2). Cf. H.-M. BOUDON, L'Homme intérieur ou Vie du Vénérable Père Jean Chrysostôme, religieux pénitent.

RELATIONS ET AMITIÉS. 287 -

Le nom du célèbre Pénitent rappelle naturellement celui de M. de Bernières, l'un de ses fils spirituels les plus illustres, et un autre ami dévoué du P. Eudes. Jean de Bernières de Louvigny, né à Caen en 1602, fut un de ces rares chrétiens qui osèrent observer dans le siècle les plus sévères pratiques de la religion. La nature et la grâce l'avaient comblé de leurs plus beaux dons; il n'en usa, dès sa plus tendre



jeunesse, que pour des œuvres de dévotion et de charité. Que de fois ne le vit-on pas traverser sa ville natale, les épaules chargées d'un malade qu'il portait à l'hôpital. Devenu trésorier de France dans la même cité, il ne changea rien à ses pratiques de piété et vécut dans le célibat. Ayant eu la bonne fortune de rencontrer le P. Jean Chrysostôme, il le prit pour guide et, sous sa direction, s'avança à grands pas dans les voies de la sainteté. Ce fut même par son conseil qu'il fit bâtir dans la cour extérieure du couvent des Ursulines, dont sa sœur Jourdainne était la fondatrice, une maison appelée l'Ermitage, pour y mener avec quelques associés une vie d'oraison et de bonnes œuvres. Nous en reparlerons plus tard; car le nom de M. de Bernières reviendra souvent sous notre plume jusqu'en 1659, époque de sa mort. Il fut effectivement l'un des plus fidèles soutiens du P. Eudes, qui professait pour lui la plus religieuse vénération. Aussi bien il était si ami de la vie cachée, si rempli de l'esprit de Jésus-Christ, si versé dans la conduite des âmes! La sainteté attire et rapproche. Notre Vénérable le connut et se lia d'amitié avec lui, dès les premières années de sa résidence à Caen. Nous lisons, en effet, dans les œuvres manuscrites de M. de Bernières cette note très significative: « Le 2 septembre 1634, un Père grandement zélé et plein d'amour de Dieu me proposa un dessein qu'il avait depuis longtemps et pour lequel il prie continuellement, c'est de bâtir et établir une

288 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

maison pour les femmes repenties. » Et peu après: « Dieu me donnait en ce temps (15 octobre 1634) de grands désirs de fonder les maisons de converties et pénitentes. » Ces deux grands serviteurs de Dieu se trouvaient donc, dès ce temps, en communauté de pensées et de projets.

La famille de M. de Bernières n'était, ni moins attachée au saint missionnaire, ni moins dévouée à ses entreprises. Nous verrons bientôt M. et Mme de Montfort, son beau-frère et sa sœur, défrayer la mission de Remilly; et nous les retrouverons plus d'une fois dans cette histoire, toujours prêts, ainsi que Mme de Bernières leur belle-sœur, à l'assister dans ses diverses nécessités.

Plus illustre, sinon par sa naissance et sa vertu, du moins par l'importance et l'étendue de son rôle dans l'Eglise de France, fut Gaston-Jean-Baptiste, baron de Renty, fils de Charles de Renty et de Madeleine de Pastoureau(1). Né en 1611 au château de Bénv-Bocage, au diocèse de Bayeux, il fit ses études au collège de Navarre, puis à Caen chez les PP. Jésuites. Après quoi, à l'âge de dix-sept ans, il entra à Paris à l'Académie de la Jeune Noblesse, pour y compléter son éducation; il s'y rendit très habile dans les mathématiques et dans tous les exercices du corps. Naturellement bouillant, prompt, altier, moqueur, mais pieux, la lecture de l'Imitation de Jésus-Christ le détrompa de toutes les illusions du monde. Dès lors il devint un modèle d'édification à la guerre et à la cour, aussi bien que dans l'intérieur de sa famille; car, pour plaire à ses parents, il dut épouser Elisabeth de Balsac, fille de M. de Dunes, comte de Gravelle, dont il eut cinq enfants, et acheter une compagnie de cavalerie, avec laquelle il servit glorieusement dans les guerres de Lorraine. Nul ne montrait plus de sagesse dans

(1). Cf. P. DE SAINT-JURE, Vie de M. de Renty.

RELATIONS ET AMITIÉS. 289 -

les conseils, plus de résolution et de courage au milieu des périls. N'aspirant qu'à la vie détachée, pénitente et retirée, il se démit de ses emplois à vingt-sept ans (1638), pour se consacrer uniquement à Dieu. Placé ensuite sous la conduite du P. de Condren, il fit de rapides progrès dans les voies du ciel. D'une inépuisable charité envers tous les misérables, il étendit ses générosités jusque sur les côtes d'Afrique, où il racheta un grand nombre de chrétiens, captifs des pirates musulmans. Plus soucieux encore des besoins des âmes, il n'épargna aucun moyen pour propager le règne du Christ sur la terre. De là tant de missions qu'il fit donner dans ses terres de Normandie et de Brie et en beaucoup d'autres provinces. La vie lâche et inutile de trop d'ecclésiastiques lui navrait le cœur, et il demandait instamment à Dieu des hommes apostoliques pour rallumer en eux le zèle et les vertus de leur état. Il fit plus. Grâce à la Compagnie du Saint-Sacrement(), dont il devint membre, puis supérieur pendant près de onze années, séminaires, associations pieuses, projets utiles à la religion et à l'humanité, obtinrent tous un appui et un concours efficaces. Les catholiques

anglais réfugiés en France, les missions du Levant, l'Église du Canada, trouvèrent de même en lui un protecteur actif et généreux. Dès qu'il eut connu le P. Eudes, il l'aima de toute la force de son affection, il le seconda dans ses travaux, l'encouragea dans ses projets, et, à l'occasion, le défendit contre les accusations de ses ennemis. Nous le verrons bientôt défrayer la mission de Landelles; et la suite de cette histoire nous montrera, par

(1). Fondée en 1630, sur l'initiative du pieux duc de Ventadour et sous les auspices du P. Philippe d'Angoumois, capucin, du P. de Condren, général de l'Oratoire, et du P. Suffren, de la Compagnie de Jésus, cette Compagnie, dont les ramifications s'étendirent par toute la France, se livrait aux bonnes oeuvres et contribuait à tout ce qui se pouvait entreprendre de bien.

290 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

des traits frappants, ces deux âmes si pleines de charité, si dévouées à la gloire de Dieu et au salut du prochain, s'estimant, se vénérant l'une l'autre, et se prêtant un mutuel appui.

Plus liées encore, s'il est possible, avec le Vénérable étaient les familles de Camilly, de Than, Le Haguais, de Répichon; leur liaison revêtait même quelque chose d'auguste et de sacré. Ce n'était plus seulement, du moins chez plusieurs de leurs membres, la charité et les intérêts de la religion qui la cimentaient, c'était surtout la qualité de confident et de guide, de directeur dans le chemin du ciel. Pour eux, le P. Eudes était plus qu'un ami, c'était le prêtre chargé d'éclairer la conscience, de pardonner les fautes, de corriger les faiblesses et les imperfections.

La noblesse des de Than et de Camilly ne remontait qu'au début du xvii<sup>e</sup> siècle, où Pierre Blouët, l'ancêtre commun, avait été anobli en 1610 pour services. Mais cette famille n'en était pas moins des plus considérées en Normandie, depuis de longues années(1).

Pierre Blouët, le premier de la race, avait en trois fils Pierre, Jean et Jacques. Pierre, l'aîné, deuxième du nom, était devenu conseiller du roi au présidial de Caen. De son mariage avec Mme Marie Malherbe, en 1613, lui étaient nés plusieurs enfants (2), dont l'un, Nicolas, entrera en 1644 dans la Congrégation de Jésus et Marie, après avoir contribué par sa générosité à la fondation du séminaire de Caen. Le deuxième, Jean, paraît bien être ce moine de l'abbaye Saint-Étienne, dont nous avons exposé plus haut

(1). Sur les Blouët, voir TH. LEBRETON, Biographie Normande; Messire Guy CHAMILLART, Recherche de la Noblesse faite par ordre du roi en 1666 et années suivantes.

(2). On lui connaît au moins un autre fils, Pierre, troisième du nom, qui, en 1635, épousa Mlle Charlotte de Saint-Laurent.

RELATIONS ET AMITIÉS. 291 -

les relations. avec le P. Eudes. Le troisième, Jacques, sieur de Camilly, avait épousé Mlle Anne le Haguais et en avait eu trois fils et une fille. Celle-ci, que le Vénérable appelait agréablement le beau bouton de lys, prendra le voile à Sainte-Trinité sous le nom d'Anne de Jésus, pour y mourir à vingt-trois ans, dans toute la ferveur de sa profession et en odeur de sainteté. Des trois fils, les deux premiers embrasseront l'état ecclésiastique; l'aîné sera chanoine et théologal de l'église de Bayeux; le cadet, Jean-Jacques, succédera au P. Eudes dans le gouvernement de sa congrégation. Quant au troisième, Augustin, il deviendra conseiller au parlement de Normandie, et sa lignée, loin de dégénérer, arrivera aux plus hautes charges. L'un de ses fils, M. de Camilly-Quesné, sera comme lui conseiller au parlement de Rouen; un autre, M. Blouët de Camilly, occupera le siège archiepiscopal de Tours (1); un troisième, M. de Camilly, chevalier de l'Ordre de Malte, après avoir été major de la flotte du Levant et plénipotentiaire au congrès de Cambrai (2), sera, en sa qualité de vice-amiral, envoyé comme ambassadeur en Danemark; enfin une fille, Mme de Camilly, prendra le voile à Notre-Dame de Charité de Caen, et y fera profession sous le nom de sœur Marie de Sainte-Catherine, en attendant qu'elle y exerce la supériorité avec un talent remarquable.

Il y avait longtemps déjà que M. Blouët de Camilly était l'ami du P. Eudes, et nous aurons souvent

lieu d'admirer la force des liens qui les unissaient l'un à l'autre. Les

(1). Né dans la paroisse de Saint-Jean de Caen, en 1665, François Blouët de Camilly, fut nommé abbé du Val-Richer, le 24 décembre 1693, puis grand vicaire et official de l'évêque de Strasbourg. En 1699, Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives, et, en 1704, l'évêché de Toul. En 1721, Louis XV le promut à l'archevêché de Tours, où il mourut en 1723.

(2). On a de lui le Journal de bord du chevalier de Camilly. (Voir Mémoires de l'Académie de Caen, 1902.) C'est la relation du voyage qu'il fit à Constantinople pour y reconduire Méhémet-Effendi, ambassadeur du sultan.

292 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

épreuves et les persécutions, loin de les briser ou de les affaiblir, les rendirent au contraire plus solides et plus étroits. M. de Camilly protégea et assista toujours le P. Eudes de sa personne et de ses biens, et le P. Eudes lui témoigna, en toute circonstance, une tendresse fraternelle; il ne l'appelait même le plus souvent que « le frère du cœur ». Mme de Camilly, femme de piété et de bonnes œuvres, n'était pas moins attachée au saint missionnaire. Elle lui avait confié la conduite de son âme et suivait docilement ses avis en toutes choses. En échange, il la regardait comme « sa fille spirituelle », et lui prodiguait l'affection la plus dévouée. Que de belles lettres n'aurions-nous pas à citer, qui témoigneraient de la profondeur et de la pureté d'une amitié, comparable aux plus illustres et aux plus saintes, et ayant en Dieu seul son principe et sa fin! (1)

M. Augustin le Haguais était frère de Mme de Camilly et de Mme le Haguais, religieuse de Sainte-Trinité. Il devait au P. Eudes sa conversion, et il lui en marqua toujours une vive gratitude. Né avec un génie heureux, propre aux lettres et aux affaires, il était entré au barreau de Paris et y avait plaidé sa première cause à dix-huit ans. La suite avait répondu au commencement; il s'était fait un nom au palais. Plus tard il devint avocat général de la Cour des Aides, momentanément établie à Caen, puis conseiller d'Etat. Sa santé fut toujours délicate et languissante, et Dieu ne lui ménagea ni les afflictions ni les adversités. Mais, dans ses infirmités comme dans ses épreuves, la parole ou les lettres de son saint ami vinrent toujours à temps reconforter son âme. Nous aurons l'occasion d'en apporter quelques exemples.

Quant à M. de Répichon, dont la famille était une des

(1). P. MARTINE, Liv. III p. 136. - Voir Appendice, Note XIII.

RELATIONS ET AMITIÉS. 293 -

plus anciennes et des plus illustres de Normandie, la meilleure garantie que l'on puisse apporter du crédit qu'il accordait au P. Eudes, c'est la somme de deux, puis de trois mille livres qu'il lui remit pour aider à l'établissement de sa Congrégation. Il aimait sans doute les Pères de l'Oratoire, et la donation qu'il leur avait faite de son hôtel en témoignait hautement. Mais il n'avait oublié ni avec quel dévouement le serviteur de Dieu avait prodigué ses soins au P. Gaspard de Répichon, son frère, ni en quelle estime il était tenu par ce digne supérieur, si pieux lui-même, si éclairé, et orné de tant de vertus. D'ailleurs l'éclat de son mérite et de sa sainteté, les prodiges accomplis dans la ville de Caen par ses prédications, l'avaient conquis à sa cause et à celle des œuvres qu'il pourrait entreprendre. Enfin, M. de Lion, son fils, s'était placé sous la direction du Vénérable, et, par ses conseils, il avait embrassé l'état ecclésiastique: peut-être même était-il entré dans l'Oratoire. Cela semble résulter d'une lettre du P. Gibieuf au P. Eudes, datée du 6 mai 1642, et dont nous ne transcrivons que les lignes suivantes :

« Mon révérend Père, M. de Répichon s'en va à Caen pour ses affaires domestiques ... Je ne doute point que vous ne souteniez avec beaucoup de charité et de soin la grâce plus que commune que Dieu a mise en cette âme, et je vous en supplie, combien que vous y ayez beaucoup plus de part que nous, Dieu vous l'ayant adressé, et nous l'ayant reçu de vos mains (1). »

A ce cortège d'illustres et chaudes amitiés est-il besoin d'ajouter les hautes sympathies dont le P.

Eudes était honoré dès lors par plusieurs grands prélats? Nous avons déjà parlé de M. Cospéan, évêque de Lisieux, nous n'y

(1). Lettre citée dans les Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes, art. X, p. 18.

294-

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

reviendrons pas. Complétons seulement par quelques mots ce que nous avons dit de M. de Harlay- Sancy, évêque de Saint-Malo, car il nous semble singulièrement lié à la destinée de notre héros. N'est-ce pas lui qui, en sa qualité de supérieur de l'Oratoire de Caen, avait fait les démarches nécessaires pour son admission à Saint-Honoré? Lui qui, en 1636, l'avait appelé pour évangéliser plusieurs paroisses de son diocèse, et, cette même année 1640, l'avait demandé pour compagnon dans ses visites épiscopales? Lui encore qui, en 1642, devait l'obtenir de vive force de ses supérieurs, pour prêcher une mission au siège même de son évêché? C'est assez dire en quelle estime il tenait le pieux missionnaire. Or, M. Achille de Harlay-Sancy, qui appartenait à la plus haute noblesse, n'avait pas été seulement un des membres les plus distingués de l'Oratoire; il était de plus un grand et saint évêque, et un homme des plus remarquables. Troisième fils du fameux Nicolas de Harlay-Sancy, surintendant des finances, l'homme qui, de son temps, rendit au prince et à l'Etat les plus signalés services, il était né à Paris en 1581. Doué des plus heureuses dispositions pour les sciences, il les avait toutes cultivées avec beaucoup de succès. Après un court mais glorieux essai au barreau, il était entré dans l'état ecclésiastique, qu'il avait quitté pour le métier des armes, à la mort de son frère aîné, tué au siège d'Ostende. Il avait pris part d'abord aux campagnes d'Italie et d'Espagne, puis bataillé en Angleterre, en Flandre, en Hollande, en Allemagne; après quoi, au début de la régence de Marie de Médicis, il avait été envoyé comme ambassadeur à Constantinople, et, pendant neuf ans, il s'y était habilement acquitté de toutes les négociations dont on l'avait chargé. Une insulte, reçue dans cette cour, l'amena à de sérieuses réflexions sur son salut; et, six mois après son retour, il résolut de quitter le monde et de se retirer à

#### RELATIONS ET AMITIÉS. 295-

l'Oratoire. Son intelligence des affaires l'y fit employer, à divers établissements. Supérieur, en 1625, des douze chapelains de la reine d'Angleterre et son confesseur, puis, en 1628, député par Richelieu près du duc de Savoie pour une négociation secrète très importante, il fut, en 1629, sur les rangs pour succéder au P. de Bérulle, et, pendant trois sessions, il réunit le tiers des suffrages. Évêque de Saint-Malo deux ans plus tard, il présida, en 1634, l'assemblée des États de Bretagne convoqués à Dinan, et s'y fit remarquer par sa pénétration et sa sagesse. Il ne se distingua pas moins dans la commission des quatre prélats, chargés par brefs du Pape de juger les évêques du Languedoc, qui avaient soulevé cette province contre le roi, en faveur de Monsieur. Il avait l'affection de son peuple, gagné par la droiture de ses intentions, la bonté de son cœur, l'affabilité de ses manières et l'égalité de sa conduite. Il favorisa les ordres religieux (1) et fut le premier évêque de Bretagne qui songea à établir un séminaire dans son diocèse. Il le plaça à l'abbaye Saint-Méen, dont il était abbé, et le confia aux prêtres de la Mission. Sa générosité naturelle et sa charité pastorale ne se démentirent jamais. L'amour des pauvres le suivit même au-delà du tombeau, puisque, par son testament, il voulut qu'on l'enterrât près d'eux, dans le lieu le plus obscur de son église (2).

M. Jacques d'Angennes, le soixante-dixième évêque de Bayeux, n'eut pas moins d'estime et de vénération pour le P. Eudes, dont son autorité sanctionna et recommanda plus que toute autre les projets et les entreprises. Il ne se

(1). En particulier, les religieuses du Calvaire et les Carmes, Il avait même fait don de douze mille écus aux PP. Jésuites, depuis son entrée à l'Oratoire, ce qui ne fut pas du goût de tous.

(2). Son neveu, qu'il avait sacré son successeur, ne déféra pas à cette volonté; il lui fit élever un mausolée. Son cœur fut placé, à l'église de Saint-Honoré, dans la chapelle de Harlay. Voir BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 1, pp., 178-212.

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES. 296-

contenta pas de favoriser ses missions et, à l'occasion de celle de Saint-Etienne, en 1639, de le confirmer dans la qualité de Supérieur des Missions dans toute l'étendue de son diocèse, « lui donnant les pouvoirs les plus amples pour lui et pour tous ceux auxquels il jugerait bon de les communiquer, et concédant aux prêtres de l'Oratoire, qui travailleraient sous ses ordres, l'usage des privilèges accordés à leur congrégation(1). » Il l'encouragea et le soutint de son crédit et de ses démarches personnelles, lors de la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie et du séminaire de Caen; il applaudit à ses efforts pour créer une société religieuse qui s'occupât des femmes repenties.

C'était un très saint prélat que Jacques d'Angennes, et l'un des plus zélés du royaume pour la conservation de la foi et la réformation des mœurs. Sous son long épiscopat de plus de quarante ans (1606-1647), son diocèse se couvrit de nouveaux établissements religieux, et les anciens revinrent à l'observance primitive.

Rien de plus éloquent et de plus élogieux que ce tableau pour la mémoire de cet excellent évêque. Pour ne parler que de Caen: en 1607 ou 1608, il y confirme de son autorité la donation faite par le roi Henri IV aux PP. Jésuites du collège du Mont; en 1616, il y reçoit les Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse et bénit leur église, le 9-8 mai de la même année; en 1622, il y accueille avec de grands témoignages de bienveillance les Fils du P. de Bérulle, puis les Capucins réformés de Mathieu Baschi, pour travailler dans son diocèse au salut des âmes. En 1624, il permet à Jourdain de Bernières d'y établir les Religieuses Ursulines, pour l'instruction des jeunes filles, et lui-même les fait

(1). « Insuper presbyteris dicte congregationis quorum opera in dicta Missione uteris, privilegiis dicte Congregationi concessis utendi licentiam concedimus. » mandement du 10 janvier 1639, lequel fut renouvelé en 1645, exceptis excipiendis.

#### RELATIONS ET AMITIÉS. 297 -

venir à Vire, en 1631, puis à Bayeux, en 1633. En 1632, il autorise les Visitandines à s'y transporter de la ville de Dol en Bretagne. En 1639, il y introduit les Hospitalières à l'Hôtel-Dieu pour avoir soin des pauvres malades, et, en 1643 et 1644, il les appelle à Bayeux pour le même objet. Enfin, en 1640, Mme la marquise de Moüy fonde, avec son approbation, dans la rue de la Geôle, une maison de religieuses sous la règle de saint Benoît et sous le nom de Prieuré de Bon-Secours. Nous raconterons plus loin le précieux concours qu'il apporta aux institutions du P. Eudes.

En même temps que de nouveaux couvents s'élevaient, les anciens se réformaient, et l'on voyait reflourir la discipline et la régularité à Sainte-Trinité et à Saint-Etienne, ainsi que dans l'Abbaye d'Ardenne, où, avant lui, il n'y avait plus trace même de christianisme. Enfin, c'étaient le bréviaire, le missel, le rituel, et les autres livres d'église, qui, sous son impulsion, recevaient une impression plus soignée et une forme meilleure; c'étaient aussi des fêtes nouvelles qui étaient instituées, par exemple, la Fête de la Présentation de la sainte Vierge, célébrée dans sa cathédrale le dernier dimanche après la Pentecôte(1). Combien son cœur se fût réjoui, s'il eût vécu quelques années encore! Il aurait eu le bonheur de chanter les grandeurs et l'amour des Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Il put du moins en entendre comme le prélude dans les premiers ouvrages du Vénérable, et quelle satisfaction n'éprouva-t-il pas à lire ces pages si propres à développer une piété solide parmi les fidèles, et à éclairer les prêtres sur leurs principaux devoirs!

Bien qu'il n'eût pas de siège épiscopal en Normandie, il est un autre prélat dont nous devons faire ici (1). Cf. HERMANT, Histoire du diocèse de Bayeux, T. 1, pp. 496-503.

une mention spéciale: c'est M. Jean-Pierre Camus, ex-évêque de Belley, le disciple et l'ami de saint François de Sales. Son mérite l'exige, et aussi l'autorité qui s'attache à tout jugement émanant de sa bouche. En 1640, abbé commendataire de l'abbaye d'Aulnay(1), il vivait retiré à l'Oratoire de Caen, et conséquemment en rapports quotidiens avec les Pères qui y habitaient. Il connaissait donc le P. Eudes; il le connaissait même mieux qu'aucun autre, puisqu'il l'approchait de plus près et le voyait, pour ainsi dire, en déshabillé. Son témoignage n'en a que plus de valeur, et il fait bon le recueillir après tant d'autres. Or qu'en pensait-il? Bien que orateur lui-même, et des plus distingués, ce qui l'exposait bien à quelque injustice, il n'hésitait pas à le proclamer un prédicateur incomparable et tout rempli de l'esprit de Dieu. « Il y a déjà longtemps », disait-il, au récit du succès oratoire rapporté plus haut, « il y a déjà longtemps que je connais le talent tout extraordinaire du P. Eudes, la grâce qui accompagne ses discours, et combien l'Esprit de Dieu se fait sentir à tous ceux qui ont le bonheur de l'entendre. » Et dans une autre occasion, il avait dit mieux encore, en le voyant passer : « J'ai dans ma vie entendu bien des prédicateurs, tant en France qu'en Italie, mais je n'en ai point entendu qui entrât plus avant dans le cœur de l'homme que ce bon Père, et qui eût un plus grand don de toucher.» Plus tard, en présence des persécutions auxquelles le P. Eudes fut en butte, il ne cessa de lui accorder son estime et son admiration; il fit plus: il y reconnut hautement le sceau habituel des œuvres divines.

A tout cela il faudrait ajouter, pour compléter le tableau, la considération dont le P. Eudes jouissait dans tout l'Oratoire. Nous apporterons plus loin les témoignages du P. de (1). A quelques lieues de Caen. Le nom de cette abbaye reviendra plus d'une fois dans cette histoire.

RELATIONS ET AMITIÉS. 299 -

Condren et du P. Bourgoing. Nous venons de lire celui du P. Gibieuf. Il faudrait y joindre les lettres de ses confrères, que l'auteur des Mémoires authentiques dit avoir eues sous les yeux, et dont, à propos de la mission de Saint-Etienne, nous avons déjà cité ces lignes .

«Je vous demande pardon, si j'ai tant tardé à vous écrire: la longueur du chemin m'en faisait perdre le désir, jusqu'à ce que j'ai entendu dire que vous prêchiez à l'abbaye de Saint-Etienne avec applaudissement. La joie que j'en ai eue, n'a pu se contenir en moi, sans vous le déclarer, pour vous témoigner combien je m'en conjouis ...»

Dès lors, on comprend les instances des Pères de l'Oratoire de Caen, afin de l'avoir pour supérieur: elles seront mieux comprises encore après l'exposé que nous allons faire de sa sainteté et de ses vertus. Ils n'y trouvaient pas seulement l'avantage temporel de leur maison, nul n'étant plus à même de lui procurer des ressources par son crédit; ils y trouvaient aussi, et surtout, leur avantage spirituel. Le P. Eudes était, en effet, profondément pénétré de l'esprit de l'Oratoire; il ne parlait, il ne vivait que de Jésus, il n'agissait, il ne respirait que pour Jésus, il n'avait qu'un but dans tous ses actes, établir la vie et le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Ses exemples leur seraient donc une règle vivante; ils n'auraient qu'à le regarder, pour tendre à l'idéal marqué à leurs efforts par leurs premiers supérieurs.

## CHAPITRE TREIZIÈME.

### Portrait du P. Eudes: Ses Vertus

Modestie de son maintien. - Son urbanité et son affabilité. - Son esprit de religion. - Son amoureuse union à Jésus-Christ: trois foyers où elle s'avive: l'Oraison, l'Office divin, la Sainte-Messe. - Sa dévotion à la Sainte Eucharistie et à Marie; aux Anges et aux Saints. - Autres principales vertus: sa foi, son espérance, sa conformité à la Volonté de Dieu, sa haine du péché et du monde, son obéissance et sa fidélité, sa douceur et sa charité, son amour des pauvres, son zèle pour le salut des âmes, son humilité, sa mortification, sa pauvreté, sa soif des souffrances.

« Le sentier des justes », disent nos saints Livres, « semblable, à une lumière resplendissante, s'avance et croît jusqu'au jour parfait » (1), qui est celui de l'éternité. Près de dix-huit ans se sont écoulés depuis l'entrée du P. Eudes à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, et sa vertu, alors déjà si éclatante et si justement admirée, n'a cessé de grandir sous l'action de la grâce abondamment donnée et fidèlement reçue. Chaque jour plus lumineuse, et plus rayonnante, elle projette sur toute âme qu'elle rencontre sa lumière et sa chaleur, elle répand et communique de toutes parts la vérité et la vie. C'est un beau et utile spectacle assurément que celui de ses accroissements splendides; et il est bon, il est nécessaire même de le (1) - « Justorum semita, quasi lux splendens, procedit ac crescit usque ad diem perfectam. » Prov. 1V, 18.

#### 302-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

considérer à loisir, à la veille surtout des grandes entreprises dont Dieu va confier l'exécution à son apôtre. Nul meilleur moyen de nous rendre compte de l'influence prodigieuse qu'il exerça dans toutes les classes de la société; nulle réponse plus décisive aux odieuses attaques de ses ennemis.

L'attitude, la physionomie, les manières extérieures ont une grande importance chez un prêtre: agréables, elles secondent puissamment son ministère; désagréables, il n'est pas rare qu'elles le paralysent. Voilà pourquoi les PP. de Bérulle et de Condren recommandaient tant à leurs disciples de veiller sur leur maintien, leur langage, leurs gestes, leur démarche: ils auraient voulu que les prêtres, et spécialement les prêtres de l'Oratoire, ces modèles du clergé, apparussent au monde, en toute circonstance, comme d'autres Jésus-Christ. Tout en eux devait témoigner aux anges et aux hommes des sentiments de religion dont ils étaient pénétrés.

Docile à leurs leçons au temps de l'Institution et de sa formation oratorienne, le P. Eudes les avait, pratiquées depuis avec la plus édifiante exactitude. Convaincu, comme eux, de la grandeur et de la dignité de son sacerdoce, il se gardait avec soin d'en compromettre la majesté. D'ailleurs son recueillement habituel et sa constante application à Dieu s'empreignaient dans son extérieur et modéraient tous ses mouvements, en sorte qu'il semblait réaliser sur ce point l'idéal du prêtre de l'Oratoire.

Les traits de son visage, nous disent ses biographes, ne respiraient qu'aménité et affabilité. Ses yeux vifs, mais toujours modestes, portaient à la récollection. Son attitude, sa démarche, pleines d'une douce gravité,

(1). Pour tout ce chapitre, consulter le P. HÉRAMBourg, Liv. 11; le P. COSTIL, Fleurs, Liv. 11, pp. 629 et suivantes; le P. MARTINE, Liv. VIII, pp. 381-472.

lui attirait le respect et la sympathie de ceux qui l'approchaient ou qui le voyaient seulement passer. On ne pouvait lui refuser son amour et sa confiance, dès qu'on avait eu le bonheur de l'entretenir, et ce

bonheur, chacun pouvait se le procurer facilement, car on le trouvait toujours abordable, toujours prêt à écouter et à répondre. Respectueux avec les prélats et les grands, rond et franc avec ses amis, simple et condescendant avec les compagnons de ses travaux, débonnaire avec ses inférieurs, il observait envers tous les règles de la plus aimable urbanité. Qualité bien rare chez ceux qui commandent, il savait reprendre sans blesser, il avait même l'art de rendre la correction agréable. Loin de s'en aigrir et de s'en fâcher, on lui en était reconnaissant, parce qu'on demeurait convaincu de la pureté de ses intentions et de la sincérité de son attachement, et que d'ailleurs on avait une haute idée de sa sainteté et de ses lumières. Aussi avec quelle affectueuse déférence il était écouté, avec quel filial empressement il était obéi! Personne qui ne se plût à l'entourer de respect et de vénération, disons mieux, d'une sorte de culte: on le regardait, on l'honorait comme un saint; et cette persuasion et ces sentiments ne firent que croître dans le peuple jusqu'à la fin de sa vie.

Aussi bien, à l'église et dans les fonctions sacrées, n'était-ce pas comme un saint, comme un ange de Dieu, qu'il apparaissait à tous les regards? Tant il mettait de piété et de religion dans tous ses actes! A le voir prier les yeux modestement baissés, les mains jointes et les doigts croisés devant la poitrine, ou tracer seulement le signe de la croix, ou vêtir le surplis; à l'entendre réciter le Pater, l'Ave, l'Acte de contrition, d'une voix toute vibrante de foi, d'amour, ou de repentir à le contempler surtout à l'autel, offrant l'auguste victime dans un recueillement tout

304 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

divin, on se sentait envahi, pénétré de la plus tendre dévotion, et touché jusqu'aux larmes. On se disait que Jésus-Christ était là: Jésus-Christ, l'unique objet de ses pensées et de ses affections; Jésus-Christ, sa vie, son centre et son tout; Jésus-Christ le possédant, et possédé par lui dans une inexprimable union!

L'union, l'adhérence à Jésus-Christ, totale, perpétuelle, sans cesse ravivée dans l'oraison, tels étaient bien, en effet, le but et le caractère de la vie oratorienne. Dès son entrée dans la Compagnie, le P. Eudes s'était appliqué, et combien ardemment, à atteindre ce but, à exprimer en lui ce caractère. Les années qui suivirent n'amenèrent aucun relâchement dans ses efforts; et, si nous écartons le voile sous lequel sa vertu cherche à se cacher, en 1637 il y avait réussi avec une perfection peu commune.

« Je connais », dit-il, dans son Royaume de Jésus (1), « un ecclésiastique, dont le nom soit écrit au Livre de vie, qui par l'usage fréquent de cet exercice - l'élévation de l'esprit et du cœur vers Notre-Seigneur à chaque action - n'est venu à ce point, qu'il lui est facile, même en prenant sa réfection, de faire actuellement presque autant d'actes d'amour vers Jésus, comme il met de morceaux en sa bouche. Ce qu'il fait, non seulement sans bandement d'esprit, et sans aucune peine ni incommodité de santé, mais même avec une telle félicité et douceur, que cela ne l'empêche point de parler, et de se récréer honnêtement et par charité avec le prochain, lorsqu'il est en compagnie et que l'occasion s'en présente. Ce que je ne dis pas afin que vous fassiez de même, car on crierait tout aussitôt

(1) V. P. EUDES, Vie et Royaume de Jésus, p. vi. - Nul doute qu'il ne s'agisse ici du Vénérable lui-même: c'est l'habitude des saints, en tout ce qui peut tourner à leur louange, de ne se citer en exemple que d'une façon détournée.

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS. 305 -

que je demanderais des choses trop difficiles, mais afin que vous sachiez combien une sainte habitude a de pouvoir, et comme le monde a grand tort, qui s'imagine mille difficultés et amertumes, là où il n'y a que toute sorte de douceurs et de délices. »

Le P. Eudes vivait donc dans une intime et incessante communion avec Jésus; il adhérait à lui de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces: en sorte que chacune de ses journées devenait comme un cantique ininterrompu, où s'exhalaient tour à tour ou tout ensemble l'adoration, la louange, l'action de



grâces et l'amour. Mais cette union, cette participation intense et continue aux pensées, aux sentiments, aux volontés, aux actions et à la vie de Jésus, qui ne l'empêchait ni d'agir, ni de converser avec les hommes, qui accompagnait et vivifiait ses paroles et ses actes, il avait soin de l'entretenir et de l'alimenter par des exercices multipliés, où, suspendant ses occupations, il ne s'appliquait qu'à adorer, louer, bénir, remercier et aimer l'unique objet de sa tendresse. Écoutons là-dessus ses divers biographes: ils n'ont tous qu'un même langage.

Dès son réveil, uni à toutes les créatures du ciel et de la terre, il disait aussitôt avec l'Épouse des Cantiques : « Je me lèverai, et je chercherai celui que mon âme chérit; O Jésus, je vous donne mon cœur (1). » Puis, il prononçait avec résolution ces paroles, qui rappelaient et résumaient ses engagements du baptême : « Je renonce à toi, Satan, et je m'attache à vous, ô Christ (2). »

Prenait-il ses vêtements? Il pensait à la charité du Sauveur, revêtant sa divinité de notre humanité, et cette même humanité d'habits semblables aux nôtres. D'autres fois, il admirait, il bénissait l'infinie miséricorde de Dieu

(1). « Surgam, et quaeram quem diligit anima mea, » Cant. 111, 2.

(2). « Abrenuntio tibi, Satana, et adhæreo, tibi, Christe. »

306 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

qui lui donnait de quoi se couvrir préférablement à tant de pauvres moins indignes, moins coupables que lui.

Avant l'étude, il adorait à genoux Notre-Seigneur comme le maître des sciences, le docteur universel, celui en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse; il le remerciait d'avoir pris « la ressemblance de chair de péché », pour lui parler sa propre langue; il s'abandonnait à sa direction; il renonçait à tout autre motif que la gloire de son Père. Pendant l'étude, il levait de temps en temps les yeux vers le ciel, et plus souvent encore son esprit et son cœur. Il ne l'achevait point, sans en tirer quelque bonne pensée pour s'en entretenir ensuite, et sans renvoyer à leur principe les lumières qu'il avait reçues. Aussi sa science n'était-elle pas celle qui s'enseigne dans les écoles humaines: science vaine et présomptueuse, mère et nourrice d'erreur, origine de tous les vices, partage des païens et des réprouvés; mais bien la science du ciel, la seule véritable et permanente, parce qu'elle s'appuie sur la parole de Dieu, source de vérité et de vertu, charme et récompense des vrais disciples du Christ.

Conversait-il avec le prochain? Il commençait par adorer Notre-Seigneur dans ses sentiments d'amour pour son Père, et dans sa charité pour les hommes; il se proposait d'imiter son affabilité et son amabilité, sa patience et sa mansuétude, sa réserve et sa modestie; il s'humiliait à la pensée qu'il avait mérité par ses fautes d'être banni de la société des enfants de Dieu, et réduit à la malheureuse compagnie des damnés; il saluait les anges et les saints, protecteurs des personnes qui venaient le trouver, et les suppliait de disposer les âmes à bien recevoir ses conseils ou ses observations. Durant la conversation, il contemplait, il révérait Jésus en elles; il leur parlait comme de la part de Dieu.

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS.

307 -

Rendait-il honneur ou service à quelqu'un? Cet honneur ou ce service ne s'adressait point à l'homme, mais à Dieu, dont il était l'image, mais à Jésus-Christ, dont il était le membre. À l'instar de son divin Maître et modèle, il se regardait comme le serviteur de tous, étant venu lui aussi pour servir, et non pour être servi; il se confessait indigne d'une telle action, faite par tant de saints, et même par le Saint des saints, lors de sa demeure au milieu des Apôtres.

Et ainsi de tous ses actes. Il n'en accomplissait aucun, sans avoir au préalable renoncé à son esprit, à ses sentiments, à sa volonté propre, sans s'être entièrement livré aux célestes inspirations et impulsions de la grâce et à la vertu du divin amour, sans se retirer de temps en temps en Dieu ou en Jésus-Christ, pour redresser et purifier ses intentions. « Bon Jésus », disait-il, « rien pour moi, rien pour l'amour-

propre, rien pour le monde, mais tout pour votre honneur, tout pour votre amour. » Ou encore: «Venez, Seigneur Jésus! Venez dans la plénitude de votre vertu, dans la sainteté de votre Esprit, dans la perfection de vos mystères, et dans la pureté de vos voies. Venez, Seigneur Jésus!» Cette prière, il l'avait apprise du P. de Condren, et il en conseillait le fréquent usage aux âmes qu'il avait sous sa conduite(1). Combien le commentaire qu'il

(1). La voici en latin, telle que la récitait le V. P. Eudes: « Veni, Domine Jesu! Veni in plenitudine virtutis tuæ, in sanctitate Spiritus tui, in perfectione mysteriorum tuorum, et in puritate viarum tuarum. Veni, Domine Jesu! » M. OLIER la reçut du P. de Condren un peu modifiée. « Veni, Domine Jesu, et vive in hoc servo tuo, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in sanctitate Spiritus tui, et dominare omni adversæ potestati, in spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen. Venez, Seigneur Jésus, et vivez en votre serviteur, dans la plénitude de votre vertu, dans la perfection de vos voies, dans la sainteté de votre Esprit, et dominez sur toute puissance adverse, dans votre Esprit, pour la gloire du Père ! Ainsi soit-il. » Lui-même y ajouta ces mots « vivens in Maria, vivant en Marie » et ces deux autres demandes « in veritate virtutum tuarum, in communionem mysteriorum tuorum, dans la vérité de vos vertus, dans la communion à vos mystères. » La prière de M. OLIER commence donc ainsi : « O Jesu, vivens in Maria. »

308 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

en donnait, en faisait ressortir l'excellence et l'utilité!

« O Jésus, venez en moi dans la plénitude de votre vertu, pour y détruire tout ce qui vous déplaît, et y opérer tout ce que vous désirez pour votre gloire. Venez en la sainteté de votre Esprit, pour me détacher entièrement de tout ce qui n'est point vous, pour m'unir parfaitement avec vous, et pour me conduire saintement en toutes mes actions. Venez en la perfection de vos mystères, pour opérer parfaitement en moi ce que vous désirez y opérer par vos mystères, pour me gouverner selon l'esprit et la grâce de vos mystères, et pour glorifier, accomplir et consommer en moi vos mystères. Venez en la pureté de vos voies, pour accomplir sur moi, à quelque prix que ce soit et sans m'épargner aucunement, tous les desseins de votre pur amour, et pour me conduire dans les voies droites de ce même pur amour, sans permettre que je décline ni à droite ni à gauche, et sans rien donner aux inclinations et sentiments de la nature corrompue et de l'amour-propre. »

Quelle meilleure prière pour se détacher de soi et du péché, pour s'attacher uniquement à Dieu, uniquement à Jésus, et pour arriver rapidement au sommet de la perfection, qui est l'union totale et indéfectible avec Jésus, la continuation et l'achèvement de la vie de Jésus dans l'âme chrétienne? En est-il beaucoup d'autres qui renferment en si peu de mots un sens aussi profond, aussi sublime?

Après cela, il n'est pas surprenant que les sorties, les visites, les voyages, qui chez la plupart sont une cause de dissipation, ne diminuassent en rien son recueillement intérieur. Le monde matériel n'était à ses yeux qu'un livre divin, paginé divin, où il se complaisait à lire les secrets du monde surnaturel. Des choses créées, sa pensée s'envolait d'instinct vers les choses créées. Allées et venues lui procuraient mille occasions de louer et bénir Dieu, de lui protester que « sa vie et toutes ses dépendances » étaient entièrement vouées à sa gloire. Il priait sans cesse, il priait partout: au départ, lorsqu'il dédiait à Jésus sa sortie ou son voyage, et qu'il implorait l'assistance de Marie, des

PORTRAIT DU P. EUDES : SES VERTUS. 309 -

anges et des saints; durant la route, sanctifiée par de pieux exercices et maint acte de dévotion, comme de révéler le Saint-Sacrement dans les églises qu'il rencontrait, de saluer les célestes protecteurs des lieux qu'il traversait ou habitait, et de leur demander la permission d'y passer ou d'y séjourner; à l'arrivée ou au retour, en rendant à Jésus et à Marie, aux anges et aux saints, de vives actions de grâces pour les dangers évités, pour le chemin heureusement parcouru.

S'il accordai[ à son corps quelque soulagement, il n'avait en vue que l'intérêt de Dieu et du prochain, il n'agissait que par un motif de pure charité, pour s'employer à leur service; sa santé, sa vie leur étaient entièrement consacrées.

S'il prenait son repas, c'était uniquement pour réparer ses forces et vaquer à son devoir: la sensualité n'y avait aucune part. Cette occupation, en apparence basse et grossière, se relevait même et s'épurait, grâce à ses intentions; elle se tournait, nous venons de le voir, en exercice de louange et d'amour envers la très sainte Trinité, Notre-Seigneur et sa divine Mère. Et de combien d'actes d'humilité n'était-elle pas l'occasion, au souvenir de tant de pauvres, moins coupables que lui et privés de pain, au souvenir surtout des damnés, éternellement en proie à la faim et à la soif, et dont, en raison de ses fautes, il aurait dû partager les tourments!

Cette louange, cette glorification personnelle, si grande et si parfaite qu'elle fût, ne satisfaisait pas les désirs de son âme. Aussi se joignait-il au ciel et à la terre, à toutes les créatures, pour aimer, pour bénir Dieu; et, dans son amour, il lui référait avec bonheur toute la gloire qu'elles lui rendent dans le temps et dans l'éternité. Cela même ne lui suffisait pas encore: voulant cette gloire infinie comme sa majesté, il s'unissait à celle que les trois divines

3 1 0 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Personnes se donnent dans leur incompréhensible unité. Et rien ne suspendait ce délicieux exercice, pas même le sommeil, en sorte qu'il pouvait dire avec l'Épouse des Cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille(1). » Il veillait effectivement, car, en vertu de sa dernière volonté chaque soir, toutes les respirations de sa poitrine, tous les battements de ses veines, se changeaient en autant de chants de louange, en autant de protestations de dévouement et d'amour envers la très sainte Trinité; chants et protestations unis, durant cette même nuit, à tous les hommages qui de la terre et des cieux montaient vers le trône de sa magnificence. Enfin, il dédiait, il unissait son repos à celui que Jésus prend éternellement dans le sein de son Père, ou que, dans le temps, il a pris dans le sein de Marie l'espace de neuf mois.

Car Jésus, il ne cessait de le redire, Jésus, c'est l'objet des complaisances du Père, le terme de sa gloire, le trône de sa grandeur, la manifestation de sa bonté envers les hommes, l'arche mystérieuse où il a renfermé ses trésors .et ses richesses!

Jésus, c'est par lui, c'est avec lui, et en lui, que le Père veut être connu, adoré, loué, aimé et servi!

Voilà pourquoi il faisait de Jésus l'objet continuel de ses contemplations, de son culte, de son amour pourquoi il ne pensait qu'à Jésus, ne voulait que Jésus, ne respirait, n'agissait, ne vivait que par et pour Jésus pourquoi il avait sans cesse sur les lèvres et multipliait dans ses lettres le nom de Jésus, il eût désiré même n'en prononcer aucun autre, et par lui seul se faire entendre de tous dans un saint et suave langage; voilà pourquoi, enfin, il mettait en Jésus toute sa joie, toute sa félicité. « O Jésus », répétait-il (1). « Ego dormio, et cor meum vigilat. » Cant. V, 2.

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS.

3 1 1 -

souvent, « soyez toujours Jésus, et je serai toujours content, quoi qu'il puisse m'arriver! » Et tout ce que nous avons raconté, et tout ce que nous raconterons, atteste qu'il y avait dans ces paroles plus qu'une aspiration de son cœur; c'était une admirable réalité.

On comprend, après cela, que le P. Eudes n'entreprît rien avec trop d'ardeur, et qu'en mettant tout son zèle à faire réussir les desseins qu'il formait pour l'établissement et l'extension du royaume de Jésus-Christ, il ne perdit ni la paix, ni la joie, quand un accident l'obligeait de les interrompre ou de les abandonner.

On comprend également sa persévérance dans ses entreprises, malgré l'opposition des hommes, et malgré le défaut des ressources estimées nécessaires par les sages et les prudents du siècle. Il avait pleine confiance en la bonté du maître qu'il servait; aussi attendait-il de lui, et de lui seul, les secours dont il avait besoin pour l'exécution de projets, conçus et poursuivis pour sa gloire.

On comprend enfin qu'une telle conduite l'ait établi dans la perfection de l'esprit intérieur, et qu'en le rendant « homme de cœur et homme caché, (1) » selon l'expression de l'apôtre saint Pierre, elle l'eût fait avancer beaucoup lui-même dans les sentiers du ciel, et produire chez les autres des merveilles de grâce et de sanctification.

Cet esprit intérieur ne pouvait ni décroître ni s'épuiser à la longue, comme il arrive parfois après de beaux commencements, parce qu'il s'alimentait chaque jour à trois puissants foyers: l'oraison, l'office divin, la sainte Messe.

L'oraison, voilà, avons nous dit, l'emploi que le P. Eudes estimait « comme la parfaite félicité, le souverain bonheur,

(1). « Qui absconditus est cordis homo. » 1 Pet. 111, 4.

3 1 2 -

### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

le vrai paradis de la terre, la propre fonction du chrétien.(1) » Elle était pour lui cette nuit étoilée, où, nouveau Jacob, il apprenait le commerce mystérieux et saint qui se passe entre le ciel et la terre; le buisson ardent, où, comme un autre Moïse, il découvrait les secrets du divin amour; le Sinaï, où il traitait familièrement avec Dieu de ses propres intérêts et de ceux de l'humanité entière (2). Que de lumières, de grâces, et de bénédictions, s'épandaient sur lui chaque matin, durant l'heure qu'il y consacrait régulièrement! Quelle suavité, quelles délices il y goûtait, et parfois comme dans un doux transport et un ineffable ravissement! Aussi, pour vaquer à ce saint exercice, déroba-t-il aux affaires et aux travaux tout le temps que le devoir et la prudence permettaient! Il en faisait son unique nécessaire, il le regardait comme la meilleure part qu'il pût choisir en ce monde. C'était son refuge dans les difficultés, sa consolation dans les tristesses, la source où il puisait ses enseignements, la fournaise où il forgeait les traits dont il devait percer les cœurs. « Jamais », dit le P. Hérambourg, « jamais homme n'agit tant et ne pria tant; jamais personne n'accorda mieux l'action avec la contemplation; jamais prédicateur apostolique n'eut tant, de commerce avec les hommes et avec Dieu tout ensemble. » Il ne proposait, il ne résolvait, il n'entreprenait rien, qu'après en avoir beaucoup parlé à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère dans l'oraison.

La récitation du saint office ne nourrissait pas moins en lui la flamme de la dévotion. « Sancta sancte, et divina digne Deo », disait-il, avant chacune des Heures. « Saintement les choses saintes, et les choses divines d'une manière

(1). V. P. EUDES, Vie et Royaume de Jésus, P. II, 1<sup>re</sup> fondement de la vie et sainteté chrétiennes.

(2). P. HÉRAMBOURG, Liv. 11, ch. xx, p. 191.

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS.

3 1 3 -

digne de Dieu. » Puis, s'arrêtant en silence, l'espace d'environ trois Ave Maria, il formulait ses intentions et disposait son âme. Tantôt il se bornait à rentrer en lui-même, et à s'humilier profondément à la vue de son néant et de ses péchés, tantôt il réfléchissait aux raisons qu'il avait de louer son créateur. Il considérait, d'un côté, la grandeur de Dieu, l'excellence de ses perfections, l'étendue de ses miséricordes, la rigueur de sa justice, l'admirable variété de ses ouvrages: de l'autre, sa qualité de prêtre, qui le constituait le représentant de l'humanité entière, pour l'adorer et le bénir. Le plus souvent il s'anéantissait aux pieds de Jésus-Christ, s'offrait et se donnait à lui, le priant de prendre sa place, et de glorifier son Père par ses lèvres et par sa voix. Il était, en effet, convaincu que rien n'est agréable à Dieu, s'il ne lui est offert par son Fils, et que, pour en être favorablement écouté, il faut revêtir les vêtements du nouvel Esaü, c'est-à-dire les intentions et les dispositions de Jésus, notre frère aîné. Voilà pourquoi, en vrai disciple du P. de Bérulle, il s'unissait de toute son âme au zèle et à l'amour, avec lesquels le Verbe incarné loue incessamment la très sainte Trinité: au ciel, par lui-même et par ses saints; sur la terre, au Sacrement de

l'autel et par les âmes justes: dans l'enfer, par les louanges vraiment divines qu'il y rend, comme Dieu, aux deux autres Personnes dans le monde entier, par les bénédictions que, souverain Prêtre, il y donne au Très-Haut.

Pendant la récitation de l'office, c'était ce même Verbe incarné qu'il se proposait particulièrement de glorifier. Dans ce but, il partageait les principaux états de sa vie entre les différentes parties du bréviaire, et s'appliquait à les considérer successivement. Il méditait ainsi tour à tour sur les pensées, les sentiments, les dispositions du Sauveur dans chacun d'eux; il s'humiliait de lui ressembler si peu,

314 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il s'abandonnait aux desseins de sa bonté et le suppliait de détruire en lui tout ce qui pouvait y mettre empêchement, il s'unissait aux hommages qu'il avait reçus dans cette partie de sa vie et souhaitait d'être tout converti à son égard en actes de louange et d'amour. Ou bien encore, à chaque psaume, il se joignait aux louanges, à l'amour, aux bénédictions que Jésus-Christ reçoit du Père éternel, du Saint-Esprit, de la sainte Vierge, des ordres des anges et des bienheureux dans le ciel, des justes dans l'Eglise, des âmes souffrantes dans le purgatoire, de toutes les créatures dans l'univers; et ces louanges, cet amour, ces bénédictions, il les lui offrait pour suppléer à sa propre incapacité, pour satisfaire aux fautes qu'il pouvait commettre dans la récitation du saint office, pour réparer en quelque sorte les malédictions et les péchés, qui outragent chaque jour, et à chaque heure du jour, sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde infinies.

On devine aisément à ce simple aperçu, combien il paraissait alors, dans son extérieur, dégagé des choses de la terre et uniquement appliqué aux choses du ciel. Il suffisait de le voir, de l'entendre, pour être pénétré de dévotion. Tout en lui témoignait qu'il était en présence du Dieu, dont la majesté fait trembler les puissances, et remplit Jésus-Christ lui-même d'un profond respect. « Jamais », dit le P. Hérambourg, « les sens humains ne furent dans une mortification plus parfaite. La posture de son corps était pleine d'une grâce modeste; vous eussiez dit celle d'un ange incarné. Sa bouche, comme celle du prophète, était remplie des louanges de son créateur; il cherchait les temps et les lieux les plus propres, afin de les chanter posément et sans précipitation, attentivement et sans distraction, distinctement et sans aucune omission, fidèlement, en observant jusqu'à la moindre cérémonie prescrite par l'Eglise. Son esprit et

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS. 315 -

son cœur étaient dans une élévation admirable, sans être aucunement détournés par les objets extérieurs qui se présentent à toute heure (1). » Et cela, qu'il fût dans la solitude et la retraite de l'Oratoire, ou dans les agitations des voyages et les travaux des missions.

Mais c'est à l'autel surtout que le P. Eudes prenait chaque jour contact avec Dieu, et qu'il puisait de nouvelles énergies pour l'aimer et le servir. Il n'était pas de ceux qui, très zélés les premières fois qu'ils ont le bonheur de célébrer, laissent et sentent peu à peu refroidir leur ardeur dans la jouissance d'un si grand bien. Il estimait la sainte Messe l'affaire la plus importante de l'univers; et l'une des grâces qu'il sollicitait avec le plus d'instance, c'était de pouvoir la dire tous les jours de sa vie. Aussi, malade ou en voyage, accablé de fatigue ou de travaux, au milieu des occupations les plus absorbantes, ni la faiblesse, ni la lassitude, ni l'épuisement, ni les préoccupations, ne l'empêchaient de remplir ce qu'il regardait comme le premier de ses devoirs; pour y manquer, il fallait qu'il y fût contraint par une absolue nécessité.

Et quel soin il apportait à sa préparation! Il n'approchait de l'autel que les mains innocentes et le cœur sans tache. L'Hostie qu'il allait tenir entre ses mains, était si pure! Elle demande à ceux qui la touchent, une sainteté si grande! C'est pour cela qu'avant la Messe, prosterné avec Jésus au Jardin des Olives, il confessait d'abord intérieurement les fautes de sa vie, et que ensuite il remerciait Dieu de l'autoriser à lui présenter une si auguste victime, lui protestant qu'il ne cherchait que sa gloire dans ce sacrifice, qu'il se donnait, se consacrait, s'immolait à lui, et qu'il le priaient d'anéantir en son âme tout ce qui

pouvait lui déplaire,

(1). P. HÉRAMBOURG, Liv. II, ch. xviii, pp. 168-169.

3 1 6 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

et d'y mettre les vertus requises pour un ministère si sublime. Prêtre, il s'unissait aux intentions de Notre-Seigneur; hostie, à ses dispositions sur l'arbre de la croix. Honorer la très sainte Trinité et Jésus-Christ dans tout ce qu'il est et ce qu'il opère; rendre grâces à Dieu de tous les biens temporels et éternels qu'il a communiqués à la sainte humanité du Verbe, à la Vierge, aux anges et aux saints, aux hommes, à toutes les créatures et spécialement à lui-même; satisfaire à sa justice pour ses péchés et pour ceux des âmes du purgatoire; obtenir de sa bonté les grâces nécessaires au parfait accomplissement de ses desseins sur lui et sur les autres : telles étaient les fins qu'il se proposait d'atteindre en qualité de prêtre. En qualité d'hostie, il demandait au Sauveur de venir dans son âme ou de l'attirer à lui, pour le sacrifier, pour l'immoler à la gloire de son Père; et, puisque la destruction de la victime est exigée pour la perfection du sacrifice, il le conjurait de le faire mourir à lui-même, à ses passions, à son amour-propre, et de le consumer tout entier dans le feu de sa charité. Il se jetait de même aux pieds de la Reine du ciel, des saints prêtres et de tous les bienheureux, et il les suppliait de l'associer à l'oblation perpétuelle qu'ils font à Dieu de son divin Fils. Il souhaitait d'avoir toutes les ardeurs des séraphins, ou plutôt, de même que la nature basse et terrestre du pain et du vin est changée au corps et au sang de Jésus, ainsi désirait-il voir sa pesanteur, sa froideur, sa sécheresse, changées en l'ardeur, la tendresse et l'agilité des affections du Cœur sacré de Jésus.

Ces pensées et ces sentiments continuaient de l'occuper durant toute la Messe. Aussi serait-il difficile d'exprimer de quelles flammes tout son être était alors embrasé! « Vous l'eussiez vu », dit le P. Hérabourg, « comme un buisson ardent qui ne se consumait point, parce que la

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS.

3 1 7 -

majesté du Seigneur était au milieu pour le soutenir(1). » Ces flammes qui s'élançaient de son cœur ne l'empêchaient pas néanmoins de remplir les cérémonies prescrites par l'Église: tout au contraire, il y apportait une exactitude exemplaire, source d'édification profonde pour les assistants, touchés d'une piété à la fois si tendre et si pleine de dignité.

Après avoir achevé la sainte Messe, le P. Eudes se prosternait en esprit aux pieds de Notre-Seigneur, qui résidait dans sa poitrine; et ce n'était pas un spectacle moins émouvant de le voir rendre au divin hôte de son âme ses justes actions de grâces. Il était alors tout louange, tout adoration, tout amour. « Benedic, anima mea, Domino, et omnia quae intra me sunt nomini sancto ejus (2) », répétait-il, après chaque verset du Magnificat ce cantique habituel de sa reconnaissance, comme il avait été celui de Marie; et, dans ces mots mon âme et tout ce qui est en moi, il avait en vue Jésus-Christ, qui est la louange du Père, et la très sainte Trinité elle-même, venue en lui et seule capable de se glorifier selon son mérite. Ou bien encore on l'entendait prononcer ces paroles de feu, marques de l'immense incendie allumé dans son âme: « O très doux, ô très cher, très désirable, très aimable Jésus! O l'unique de mon cœur, l'objet de mes amours! O ma chère âme, ô mon très cher cœur, mon trésor et ma gloire, tout mon contentement et ma seule espérance! Amo te, amantissime Jesu, amo te, Bonitas infinita, amo te ex toto corde meo, ex tota anima mea, et ex totis viribus meis, et magis atque magis amare volo! (3) » Par son âme et par son cœur, il voulait

(1). P. HÉRAMBOURG, Liv. 11, ch. xix, p. 183.

(2). « O mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. »

(3). « Je vous aime, ô très aimant Jésus, je vous aime, ô Bonté infinie, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et je veux vous aimer de plus en plus. »

3 1 8 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

signifier l'âme et le cœur de Jésus, toutes les puissances de sa divinité et de son humanité, qui étaient en lui et à lui par la sainte Communion, et dont il avait droit d'user actuellement comme d'un bien propre.

Ces tendres et respectueuses manifestations de son amour et de son culte envers la sainte Eucharistie n'étaient pas l'affaire de quelques instants, ni même d'une heure: c'était l'occupation de toute sa journée. Combien de fois ne revenait-il pas, au pied du Tabernacle, adorer, bénir, glorifier, remercier, aimer son tout aimable Jésus, en son nom et au nom de toutes les créatures, et solliciter de lui le pardon de tant d'outrages qu'il reçoit des pécheurs, rebelles aux avances de sa miséricorde! Et alors, comme il s'unissait aux adorations, aux louanges, aux bénédictions, aux actions de grâces, à tout l'honneur et à tout l'amour, que lui rendent les anges et les saints au ciel et sur la terre! Comme il aurait voulu embraser tous les cœurs des mêmes ardeurs dont ils brûlent pour lui incessamment! Dans ces heureux moments, se croyant seul, il n'était pas rare qu'il épanchât son âme devant Notre-Seigneur avec un touchant abandon, et que des paroles enflammées s'échappassent de sa bouche. « O amour, ô amour, » soupirait-il, « qui ne vous aimera? O Jésus, plus de cœur, plus d'amour que pour vous! O fournaise d'amour, échauffez, embrasez, consommez mon cœur, mon esprit, mon âme et mon corps de vos divines ardeurs! »

Le Tabernacle, l'Eucharistie, mais c'était là qu'il venait assidûment chercher, et qu'il trouvait infailliblement la lumière dans la perplexité, la consolation dans la tristesse, la patience dans l'épreuve, la force dans l'abattement,

#### PORTRAIT DU P. EUDES : SES VERTUS- 3 1 9 -

l'abondance dans la pauvreté, un secours et un remède dans les maux et les nécessités. Omnia in omnibus Christus: le Christ, et le Christ caché au Sacrement de l'autel, lui était tout en toutes choses. Il était son oracle, son lieu de refuge et de repos, son lieu de délices, son paradis anticipé.

De Jésus, le P. Eudes ne séparait jamais son auguste Mère. Ils sont si étroitement liés dans le plan divin! Leur culte était si constamment uni dans l'Oratoire! Et l'un et l'autre n'avaient-ils pas, dès sa plus tendre jeunesse, établi le trône de leur amour dans son cœur? « Nous ne devons pas », disait-il en vrai disciple du P. de Bérulle, « séparer ce que Dieu a si parfaitement uni. Jésus et Marie sont les deux premiers fondements de la religion chrétienne, les deux sources vivantes de toutes les bénédictions répandues sur nous, les deux objets que nous devons perpétuellement regarder dans tous nos exercices. » Il rendait donc à Marie, toute proportion gardée, un culte semblable à celui qu'il rendait à Jésus; il cherchait même à continuer la vie de Jésus dans les sentiments qu'il avait eus pour sa Mère; et, pour cela, il priait ce divin Sauveur de lui communiquer ses saintes dispositions à son égard, puisqu'il l'avait associé à sa qualité d'enfant. En conséquence, cette divine Vierge était avec son Fils l'objet le plus ordinaire de ses pensées; et l'amour lui découvrait partout dans l'univers des images de sa beauté et de sa gloire. Il aimait à s'en entretenir, et, lorsqu'il en parlait, c'était toujours avec tant de ferveur qu'il embrasait les cœurs de ceux qui l'écoutaient. A son visage, à son maintien, à ses soupirs presque continuels, on devinait le feu dont il brûlait intérieurement pour cette bonne Mère, et que ses paroles étaient impuissantes à exprimer. Comme celui de Jésus, le nom de Marie était un miel délicieux sur sa langue; il le prononçait toujours avec respect, en y ajoutant quelque épithète d'honneur

3 2 0 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

et d'amour. La divine Marie, la Mère admirable, la Mère de la belle dilection, la Toute-Bonne, telles étaient les appellations sous lesquelles il se plaisait le plus souvent à la désigner. L'Ave Maria était sa prière favorite, et le chapelet son exercice quotidien, parce qu'ils renferment la meilleure nouvelle que Marie ait jamais entendue. Il portait même le chapelet à la ceinture en témoignage public de sa dévotion: une médaille de la Vierge y était attachée, et, durant les conversations, il la tenait toujours en main, la baisant et

rebaisant sans cesse avec une inexprimable tendresse. « Les amants », disait-il. en souriant, « ne se lassent pas de caresser une beauté fragile, qui, n'est souvent qu'imaginaire ou empruntée: que ne dois-je point faire pour une Maîtresse aussi belle et aussi bonne? » Et comme il aimait à visiter ses sanctuaires privilégiés! Comme il exaltait et propageait ses confréries, en particulier celles du saint Rosaire et du saint Scapulaire! Comme il se préparait à ses fêtes par le jeûne, l'aumône et la prière! Les fêtes de Marie, « c'étaient pour lui », disait-il, « des jours de paradis et de délices », à cause des grâces surabondantes qu'il y recevait. Enfin, comme il s'adressait à elle avec confiance dans tous ses besoins! Mais aussi, comme cette confiance toute filiale était merveilleusement récompensée, surtout là l'égard des pécheurs dont il sollicitait la conversion! Si Marie était son recours habituel, on peut dire que, en revanche, elle se faisait son auxiliaire fidèle dans cette grande œuvre, où les moyens naturels servent si peu.

La dévotion du P. Eudes s'adressait également aux anges et aux saints, et pour les mêmes motifs, parce qu'ils étaient les amis et les amants de Jésus. Il adorait Jésus en eux, il remerciait Jésus des grâces qu'il leur avait départies, il offrait à Jésus tout l'amour dont ils brûlaient pour lui, il lui demandait de le faire participer à leurs vertus. D'autres fois,

#### PORTRAIT DU P. EUDES : SES VERTUS. 3 2 1 -

s'adressant directement à eux, il s'humiliait à leurs pieds, il leur témoignait sa reconnaissance pour les services et les honneurs qu'ils avaient rendus à Jésus; il les suppliait de le présenter de leurs mains à ce divin Sauveur; il les conjurait d'obtenir la destruction de tout ce qui pouvait lui déplaire en sa personne et la communication des grâces qu'ils en avaient eux-mêmes reçues, mais surtout d'aimer et honorer Jésus pour lui, de l'associer aux louanges qu'ils donnaient à Jésus dans le ciel, de se servir de son corps et de son âme pour glorifier Jésus sur la terre.

Bien qu'il eût pour tous la plus grande vénération, il en honorait pourtant quelques-uns d'un culte plus particulier: tels saint Gabriel, saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, saint Joachim et sainte Anne, etc., c'est-à-dire les saints de la famille de Jésus; tels encore les saints Prêtres et Lévites, les saints Martyrs, les Saints qui ont mené une vie obscure et cachée. Il les priait, il les invoquait sans cesse, il les vénérât et aimait Jésus en eux, et eux en Jésus.

Les hommages qu'il rendait à son bon Ange méritent d'être signalés entre tous, et nous ne pouvons mieux faire sur ce sujet que de citer le P. Hérabourg (1):

Il respectait en lui l'excellence de sa nature, et il l'aimait tendrement pour la continuité et l'utilité de ses services. Souvent il s'entretenait avec lui, et, dans ce commerce sacré, il apprit l'usage qu'il devait faire d'un si noble et si fidèle ami. Se prenant parfois à regretter de n'avoir pas été au monde, pendant que Notre-Seigneur y vivait, pour lui rendre alors quelque honneur au milieu des ignominies de sa Passion, il se consolait de ne l'avoir pu faire par lui-même, à la pensée que son bon Ange s'était acquitté de ce devoir pour lui. « Car, disait-il, ce saint Ange était à moi dès ce temps là, dans le dessein de Dieu, et, par conséquent, je peux m'appliquer tout ce qu'il faisait et l'offrir à Jésus, comme chose qui m'appartient. » Il le regardait comme un supplément qui lui avait été donné pour l'aider à honorer et à aimer sa divine (1). P. HÉRAMBOURG, Liv. II, ch. xvi, pp. 149-150.

#### 3 2 2 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Majesté: il offrait à la très sainte Trinité les respects et l'amour de cet esprit céleste, il le conjurait de suppléer à ses manquements, spécialement dans les temps où il ne pouvait pas s'appliquer actuellement à Dieu. Il se donnait encore à ce cher gardien de son âme, et le priait de se servir de lui pour la gloire de son Maître, de détruire en lui tout ce qui pouvait blesser ses yeux, de lui donner une petite participation de sa lumière, de son amour et de son zèle, de foment, conserver et accroître l'union et l'amitié qui était entre Dieu et son âme, etc.'

« Il avait aussi une dévotion particulière aux Anges gardiens de son père et de sa mère, aux Anges protecteurs des lieux où il était et des personnes qu'il fréquentait, au chœur des Esprits célestes auquel il



devait être associé durant l'éternité. Il les saluait de temps en temps, les priait, s'unissait à eux, et n'omettait rien pour leur témoigner son respect. Souvent, on le voyait s'arrêter et se découvrir subitement au milieu des confessions qu'il entendait, ou des autres fonctions de son ministère: c'était pour adresser une fervente oraison jaculatoire aux bons Anges des personnes dont il s'occupait alors. »

Cet esprit intérieur et cette union à Jésus, ravivés chaque jour dans l'oraison, l'office divin, la sainte Messe, dans la dévotion à l'Eucharistie et à la Vierge, aux anges et aux saints, ne pouvaient qu'être, chez le P. Eudes, le principe et l'aliment des plus admirables vertus.

De là, d'abord, cette foi, vive, pure, pratique, qui l'élevait au-dessus de la terre, pour lui faire voir toutes choses en Dieu et en Jésus-Christ: cette foi qui soumettait son esprit et sa volonté aux enseignements de l'Eglise et de son chef infaillible, et l'attachait à la chaire de Pierre, comme au centre de l'unité catholique; cette foi enfin qui lui inspirait une irrésistible aversion pour les opinions nouvelles, pour leurs auteurs ou leurs partisans.

De là aussi cette inébranlable espérance, qui, au fort des orages, lui servait d'ancre ferme et sûre, et qui, parmi les épreuves, le défendait du trouble et du découragement, le maintenait dans la paix et le contentement intérieur, renouvelait ses forces et son courage pour continuer ses entreprises.

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS. 3 2 3 -

Que d'exemples n'en avons-nous pas apportés déjà, et que d'autres plus étonnants ne nous offrira pas la suite de cette histoire, spécialement dans l'établissement de ses deux sociétés!

De là enfin, même au milieu des tribulations et des croix, cette résignation parfaite, ou mieux, cette adhésion amoureuse à la Volonté de Dieu. Il voulait imiter Jésus et Marie, dans leur soumission totale et joyeuse à cette même Volonté. C'est pourquoi, au souvenir des grandes œuvres que l'un et l'autre avaient accomplies, des tourments affreux qu'ils avaient endurés pour lui obéir, il se soumettait généreusement, à leur exemple, au bon plaisir divin. « Mon Dieu », disait-il, avant chacune de ses actions, « Mon Dieu, je veux mettre tout mon contentement à faire cette action, parce que c'est votre Volonté. » Cette pratique, affirmait-il, diminue, détruit même les répugnances naturelles; bien plus, elle rend doux et agréable, selon les sens, ce qui n'était capable auparavant que de causer de l'amertume et du dégoût. Quelques craintes donc qui l'assiégeaient, de quelque peine d'esprit ou de corps qu'il fût accablé, il adorait, il bénissait, il remerciait, il aimait le Vouloir divin, il s'offrait, il s'abandonnait aux desseins de la Providence toujours attentive et bonne à ceux qui se confient en elle. Et cet abandon, souverain degré de l'amour, produisait dans son âme une paix inaltérable, qui passait tout sentiment. Quelque tendance venait-elle à surgir en lui, qui paraissait tenir plus de la nature que de la grâce? Il la mettait aussitôt sous les pieds de Notre-Seigneur, et il le priait de détruire tout ce qui n'y était pas conforme à sa Volonté: il ne cessait d'y renoncer, qu'il ne se sentit disposé à vouloir le contraire et à s'en réjouir.

Cette soumission étant une vertu universelle, dont l'usage est de tous les jours et de toutes les heures, on

3 2 4 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

conçoit aisément quels progrès spirituels il réalisa par son moyen, et comment par elle il s'éleva jusqu'à l'héroïsme. D'où vinrent, en effet, et sa haine du péché et la guerre incessante qu'il lui livra, et son horreur du monde et de toutes les choses du monde, sinon de l'opposition du monde et du péché avec la Volonté divine? D'où son obéissance exacte aux ordres de ses supérieurs, sa fidélité ponctuelle à tous les articles de sa Règle, à toutes les pratiques de sa communauté? D'où sa charité inépuisable et sa douceur envers le prochain, son amour des pauvres si tendre et si délicat, son zèle si brûlant et si courageux pour le salut des âmes? D'où son esprit d'humilité, et sa recherche de l'oubli, du mépris et des affronts, portés à

un point qui déconcerte la sagesse humaine? D'où son extrême mortification, sa pauvreté évangélique, surtout sa soif des souffrances et du martyre, qui déjà nous ont tant édifiés et surpris, et qui nous réservent, avec de nouveaux étonnements, de nouvelles et plus puissantes incitations à marcher dans cette voie, qui est la voie propre du chrétien? D'où, en un mot, toutes ces vertus que nous ne pouvons ici étudier en détail, mais dont le spectacle s'étalera tout le long de ces pages, sinon de la parfaite conformité de sa volonté à celle de Notre-Seigneur, à celle de Dieu? C'est dans le culte qu'il professait pour cette adorable Volonté, qu'elles eurent leur racine, qu'elles puisèrent leur vigueur et leur développement. La Volonté de Dieu, la Volonté de Jésus, voilà la souveraine Maîtresse qui dominait ses pensées, réglait ses affections, présidait à ses conseils et à ses résolutions, dictait ses démarches, guidait et soutenait ses entreprises.

« Ardens et audax, ardent et audacieux », ainsi le verrons-nous caractériser un jour par un personnage de marque; et l'histoire de sa vie peut effectivement se résumer

PORTRAIT DU P. EUDES: SES VERTUS. 325 -

en ces deux mots. Mais cette ardeur, mais cette audace ne furent pas seulement des qualités de nature: leur naissance, leur accroissement, leur solidité, parlons plus juste, leur héroïcité provinrent de plus haut, à savoir de l'attention constante qu'il mit à n'avoir et à ne faire d'autre volonté que celle de Dieu. Ne vouloir que ce que Dieu voulait, mais le vouloir tout entier et sans réserve, y mettre tout son contentement, tout son bonheur, telle fut sa devise, au début comme à la fin de sa vie; telle surtout à l'époque où nous touchons, et où il fonda ses instituts. La Providence sembla même vouloir l'y attacher plus inébranlablement encore par la rencontre inattendue d'une grande âme, totalement donnée, consacrée, immolée à cette divine Volonté, et que nous allons maintenant faire connaître.

327 -

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

### Missions. - Le P. Eudes et Marie des Vallées

(1640 - 1641).

Avent de Lisieux (1640). - Mort du R. P. de Condren (7 janvier 1641); Élection du R. P. François Bourgoing (7 mai 1641). - Missions d'Urville, de Remilly, de Landelles, de Coutances, de Pont-Audemer. - Premiers entretiens du P. Eudes aux ecclésiastiques. - M. Le Pileur. - Marie des Vallées. - Témoignages d'affection et d'estime de M. Cospéan.

M. Cospéan apprit avec grande joie la dignité que le Général de l'Oratoire venait de conférer à son saint ami. Il savait que, en rehaussant l'éclat de son mérite aux yeux des hommes, elle contribuerait puissamment à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes, l'unique fin que le P. Eudes se proposât dans toutes ses démarches. L'Avent approchait. Il le pressa de venir, selon sa promesse, afin qu'il pût jouir de sa présence et s'associer à ses travaux.

« Mort, lorsque je suis séparé de vous, c'est en vous seul que je vis. Quand me sera-t-il permis de vous embrasser dans le Seigneur? Quand avec vous, ministre de la divine parole, enfoncerai-je Dieu dans la poitrine de mes ouailles?(1) »

Tels étaient les sentiments qu'il lui avait bien des fois exprimés, et qu'il lui exprimait plus chaudement encore à la veille de son arrivée. Quel bonheur il éprouva donc à voir de ses yeux les merveilles accomplies parmi son peuple

(1). « Mihi a te avulso mortuus, in te uno vivo. Quando fiet ut te in Domino liceat amplecti? Quando tecum divini verbi minister Deum meorum infigam pectoribus? » Lettre de 1640.

328 LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

par notre vaillant apôtre, et à y coopérer dans la mesure de son zèle, ou mieux de ses forces. L'Avent de Lisieux eut, en effet, le même succès que l'Avent et le Carême de Saint-Pierre de Caen. « La divine Bonté », dit le Vénérable dans son Mémorial (1), « me continua toujours ses bénédictions ordinaires. Benedicam Domino in omni tempore, semper laus ejus in ore meo (2). » Oui, il avait lieu, autant que jamais, de remercier le Seigneur, de le bénir de ses dons et, disciple fidèle des PP. de Bérulle et de Condren, il ne manquait point à ce grand devoir, auquel l'inclinait, du reste, son âme naturellement reconnaissante. Les actions de grâces du prélat se joignirent aux siennes, et les unes et les autres montèrent ardentement vers le Père des miséricordes, qui avait si largement ouvert ses trésors au peuple de Lisieux. Avant de partir, il convint avec M. Cospéan de revenir prêcher le Carême, comme il avait fait précédemment à Pont-l'Évêque et à Saint-Pierre de Caen. Cette seconde prédication consoliderait le bien obtenu.

A peine de retour à l'Oratoire, le P. Eudes y reçut presque en même temps la nouvelle de la maladie et celle du décès du P. de Condren. Frappé dans les derniers jours de décembre, ce digne supérieur avait rendu son âme à Dieu, le lundi 7 janvier, âgé de cinquante-trois ans, muni de tous les sacrements de l'Eglise. Depuis longtemps averti du jour, sinon de l'heure de sa mort, il s'y était préparé par une vie plus intérieure et plus retirée encore qu'il n'avait fait jusque-là, se hâtant de consommer ses vertus, sans rien laisser paraître de ses pensées. Son lit, durant les huit jours qu'il y fut étendu dans d'indicibles suffocations - il était atteint d'une inflammation de poitrine - fut une école

(1). Mémorial, art. 32.

(2). « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche. »

MORT DU P. DE CONDREN.

329 -

de la plus haute sainteté. Mépris de soi et plainte d'être trop bien assisté, humilité profonde jusqu'à vouloir faire devant tous sa confession générale, désir de vivre pour Dieu seul et acceptation de la vie pour la sacrifier uniquement avec Jésus-Christ à la gloire de son Père, soit d'anéantissement et d'oubli jusqu'à demander d'être inhumé bien avant, pour qu'il ne fût plus jamais parlé de lui, douceur inexprimable au milieu des plus horribles souffrances, total abandon entre les mains du Juge suprême des vivants et des morts, tels furent les sentiments qu'il ne cessa d'exprimer jusqu'à son dernier souffle par ses paroles et par ses actes, à la grande édification de ceux de ses fils qui l'assistaient, ou des personnes de condition qui lui rendaient visite et lui faisaient leurs adieux. Véritable image du divin crucifié, il lui ressembla par les angoisses dont il fut tourmenté dans son âme à ses derniers moments. Sa mort fut une intime participation aux tristesses et à l'abandon du Sauveur; sa dernière parole, une parole de confiance et d'amour. Le Père qui lui servait d'ange réconfortant, le voyant dans une peine extrême, fut inspiré de lui dire : « Mon Père, abandonnez-vous à Dieu. » - « Eh bien », répondit-il d'une voix nette, en levant les yeux au ciel, « je m'y abandonne. » Ce disant, il expira. Tel le dernier effort d'une humble et religieuse hostie: elle brûle du désir d'honorer la justice et la sainteté de Dieu par toutes ses douleurs: son bonheur le plus grand est de n'être point épargnée(1).

(1). Voir le récit détaillé de cette mort dans le P. CLOYSEULT, Vies de quelques Pères de l'Oratoire, pp. 259-272; dans le P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 11, pp. 59-63 - dans le P. AMELOTTE, Vie du P. de Condren, p. 661-686. Disons seulement ici que son corps, après avoir été couvert de la pâleur de la mort, redevint beau et frais, sur le soir du lundi et toute la journée du mardi, ayant les joues vermeilles et les couleurs aussi vives que s'il eût été vivant: plusieurs même s'imaginèrent qu'il allait ressusciter: d'où concours extraordinaire de peuple, et obligation de remettre la sépulture au soir, bien que le service eût été terminé à midi.

330 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Nous avons déjà dit la vénération du P. Eudes pour ce grand serviteur du Christ, et comment il la transmet plus tard à ses enfants. Sa mort précieuse devant le Seigneur et les faits merveilleux qui la suivirent, le lui rendirent encore plus auguste et plus cher, en même temps qu'elles lui apportèrent une

consolation bien douce(1). Le P. François Bourgoing, supérieur de la maison de Paris, avait reçu mission du mourant, pour conduire, avec les autres assistants, la Congrégation de l'Oratoire jusqu'à l'élection de son successeur. C'est donc lui qui, dans une lettre circulaire, annonça à tous les membres de l'institut la triste nouvelle, et intima l'assemblée générale pour les premiers jours de mai. D'ici-là tous devaient, par un redoublement de prière et de ferveur, attirer les lumières de Dieu sur

(1). D'après le P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 11, p. 240, le P. de Condren aurait dit un jour au P. Gibieuf, parlant du P. Eudes, après un entretien qu'il venait d'avoir avec lui: Ce bon Père a toute sa vertu en lui-même, et non en Jésus-Christ. En soi, le témoignage du P. Batterel est sujet à caution. C'est un janséniste déclaré., qui trop souvent puise ses prétendus renseignements dans des pamphlets et dans des on-dit. Nous l'avons déjà vu, au chapitre X1, falsifier les paroles du P. de Condren et ternir sa mémoire.

Ici, relativement au P. Eudes, rien de précis: «on ajoute que ce même Révérend Père avait dit un jour au P. Gibieuf, etc. » Rien non plus de vraisemblable.

Tout d'abord il semblerait bien étrange qu'un homme, d'une sainteté universellement reconnue, tel que le P. de Condren, n'eût pas cherché à ramener le P. Eudes dans la bonne voie. Celui-ci aurait profité de la correction, ou bien il l'aurait méprisée. Dans la première hypothèse, la parole citée n'aurait plus d'application; dans la seconde, le P. Eudes n'aurait gardé qu'un assez mauvais souvenir d'un homme qui ne l'estimait pas; du moins on ne voit guère, dans les dispositions où on le suppose, pourquoi il en aurait fait l'éloge à ses disciples, et leur aurait recommandé ses enseignements.

En second lieu, la seule lecture du Royaume de Jésus suffit pour qu'on s'inscrive en faux contre une telle assertion, Toutes les pages de cet ouvrage protestent que la vertu du P. Eudes était en Jésus-Christ, et en lui seul. Les saints ont une façon de penser, de sentir, et de s'exprimer, qui dépose en leur faveur.

Enfin nous produirons bientôt, chapitre XV11, un témoignage du P. de Condren au sujet du P. Eudes, et nous n'y trouverons rien qui, de près ou de loin, ressemble à l'accusation du P. Batterel.

MISSIONS. 331 -

le corps entier, et plus spécialement sur ceux qui seraient chargés de procéder au choix du nouveau chef. Le P. Eudes répondit à cet appel avec grande générosité. Il y avait tant de besoin d'une main prudente et ferme à la fois, pour retenir la société dans son premier esprit, et pour y réprimer certaines tendances funestes qui déjà ne s'étaient que trop développées!.

La quatrième Assemblée générale se tint à l'époque marquée, et, le 7 mai, le P. Bourgoing y fut élu Supérieur de l'Oratoire. Le cardinal de Richelieu influa-t-il de son autorité sur cette nomination? Déclara-t-il aux députés de l'Assemblée, et spécialement au P. J.-B. Gault, évêque de Marseille, que, parmi les membres de l'institut sur lesquels se portaient les suffrages, le P. Bourgoing méritait le mieux d'arrêter leur choix, et que le P. de Condren n'avait jugé, de son vivant, personne plus digne de lui succéder(1)? Le fait est assez vraisemblable en lui-même, et le P. Morin affirme en avoir été témoin. Or, on ne voit pas que, sur ce point, il y ait lieu de suspecter son témoignage (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis longtemps tout préparait le P. Bourgoing à cet emploi.

Prédicateur, théologien, administrateur, homme d'études et d'affaires(3), il avait successivement contribué à la fondation de plusieurs maisons, à Nantes, Dieppe, Rouen,

(1). Déclaration présentée à l'Assemblée générale tenue à Orléans, septembre 1654, p. 28.

(2). Le P. Morin était fort prévenu contre le P. Bourgoing, avec lequel il eut quelques démêlés touchant l'administration de l'Oratoire et le pouvoir du supérieur général. On peut discuter l'affirmation dont il fait suivre le récit de cette démarche près de Richelieu et l'appréciation du cardinal: « En quoi, dit-il, on l'avait très mal informé, comme chacun sait. » Mais cette affirmation, il pouvait la produire, sous une autre forme, sans inventer un fait si facile à démentir, et qui n'a pas été démenti.

(3). Voir ch. 1V, ce que nous avons déjà dit du P. Bourgoing.

332 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Clermont et Riom. De 1619 à 1621, supérieur du scolasticat de Lyon, il avait, de 1621 à 1626, régi la paroisse de la Dalbade à Toulouse. Envoyé alors en Belgique, il y avait établi, sous la direction de l'archevêque de Malines, plusieurs résidences de l'Oratoire, entre autres celles de Louvain, de Maubeuge et de Mons. Or, dans tous ces emplois, il s'était montré par sa sagesse, par son esprit de conduite et par son éminente piété, le véritable disciple du P. de Bérulle. Plusieurs ouvrages l'avaient d'ailleurs fait connaître au public religieux, en particulier: les Vérités et excellences de JÉSUS-CHRIST N.S. disposées par méditations pour tous les jours de l'année et divisées en quatre parties. Élu, en 1631, premier assistant du supérieur général, le P. de Condren l'avait intimement associé à son gouvernement. Dans une lettre-circulaire du 1er septembre 1639, il s'exprimait ainsi :

« Nous avons communiqué au P. Bourgoing le pouvoir que vous nous avez donné. Il est celui qui a fait la dernière visite, qui a la plus parfaite connaissance et la plus récente de toutes nos maisons et de tous les sujets de la Congrégation. Vous le connaissez, et en cela j'ai suivi l'intention de notre Assemblée générale qui nous l'a donné pour assistant. »

En conséquence, pour se décharger plus pleinement sur lui de tout le détail de l'administration, il établissait le P. Bourgoing son vicaire général, et le déléguait pour faire à sa place la visite de la plupart des maisons. Au mois de septembre 1636, il lui avait renouvelé la même commission pour un an, et, après l'Assemblée de 1638, c'était encore lui, qu'il avait chargé d'envoyer à toutes les résidences divers statuts, jugés nécessaires, touchant le temporel et le spirituel.

(1). D'après le P. Cloyseault, il s'en serait fait vingt-huit ou vingt-neuf éditions, du vivant du P. Bourgoing.

MISSIONS. 333 -

Enfin nous avons dit plus haut la mission qu'il lui avait confiée sur son lit de mort.

Après cela, le P. Batterel est assez malvenu de prétendre que le P. de Condren ne l'avait ainsi employé « que par bienséance et pour céder au torrent qui portait ce Père, à cause de son amour pour l'ordre et pour la discipline, sans que d'ailleurs il approuvât ses maximes et son esprit »; et le P. Desmares, d'assurer « que, peu avant de mourir, il lui avait dit en confidence qu'il regardait le P. Bourgoing comme un homme qui gâtait tout, et qui, par sa raideur, détruisait tout ce que son esprit de douceur pouvait suggérer de bien. » Quand un homme est estimé dangereux pour un corps entier, c'est le devoir du supérieur général de le tenir à l'écart de l'administration, à tout le moins de ne pas lui en abandonner les rênes. Les deux auteurs jansénistes ne s'aperçoivent pas que, en chargeant le P. Bourgoing, dont la secte n'eut point à se féliciter, ils souillent la mémoire du P. de Condren; car ils l'accusent de faiblesse et de lâcheté, ce qui, dans l'espèce, constitue une sorte de trahison envers l'institut tout entier. Mais leurs rancunes ou leurs préjugés ont tôt fait d'inventer contre leurs ennemis. Nous verrons plus loin la part de vérité que contiennent leurs assertions, et d'où vint surtout le mal pour l'Oratoire (1).

Cependant le P. Eudes poursuivait ses travaux apostoliques, qui, cette année 1641, furent plus nombreux que jamais. Outre le Carême de Lisieux, dont le succès combla les vœux de M. Cospéan, il fit encore cinq belles missions, à Urville, doyenné de Cinglais (2), au diocèse de

(1). Voir ch. XI.

(2). Le V. P. Eudes, dans son Mémorial, dit « Urville vers Falaise. » Mais tous les Pouillés du diocèse de Bayeux mettent Urville dans le doyenné de Cinglais, qui a toujours fait partie de ce diocèse, et non de celui de Sées, comme l'écrit le P. de Montigny.

334 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Bayeux, à Remilly, au diocèse de Coutances(1), à Landelles, au même diocèse (2), enfin dans la ville de Coutances elle-même, et dans celle de Pont-Audemer, au diocèse de Lisieux. C'est à la demande de M. de Bernières qu'eut lieu la deuxième de ces missions, et M. et Mme de Montfort, son beau-frère et sa sœur, en supportèrent les frais; M. de Renty procura et défraya la troisième; M. le Pilleur, vicaire général de M. Léonor de Matignon, premier du nom, la quatrième; M. Cospéan, la cinquième. « Toutes », nous dit le V. P. Eudes dans son Mémorial, « furent pleines de très grandes bénédictions. » Ces seuls mots, plus éloquents que de longs commentaires, nous disent ce qu'il y eut de zèle et de persuasion du côté des missionnaires, d'affluence et d'empressement autour de leur chaire et de leurs confessionnaux du côté des populations; combien de cœurs furent touchés et convertis, de larmes versées, de vies corrigées et transformées, de restitutions faites, de réconciliations sincèrement opérées.

Trois de ces missions méritent une mention spéciale celle de Remilly, parce que le P. Eudes y commença à réunir les ecclésiastiques du canton, et à leur faire des entretiens particuliers; celle de Coutances, parce qu'elle lui conquit un ami de plus dans la personne de M. le Pilleur, et qu'elle le mit en relation avec une pieuse servante de Dieu, Marie des Vallées; celle de Pont-Audemer, parce qu'elle nous réserve de nouveaux témoignages de l'affection et de l'estime de M. Cospéan pour notre saint apôtre.

Nous avons déjà dit dans quelle dégradation était tombé

(1). Le Mémorial porte Ermilly. M. l'abbé Le Cointe prétend qu'aucune paroisse du diocèse de Coutances n'a porté ce nom. Peut-être le V. P. Eudes a-t-il écrit le nom d'après une prononciation vicieuse et pour re. Remilly, canton de Marigny est à 16 kil. de Saint-Lô.

(2). Landelles fait aujourd'hui partie du diocèse de Bayeux.

MISSIONS. 335 -

le clergé de France, et en particulier celui de Normandie. Son ignorance et sa corruption étaient le principal obstacle au succès des missions. Les pasteurs, en effet, avaient souvent plus besoin de conversion que leurs peuples, et, lorsqu'ils ne changeaient pas de conduite, leur exemple empêchait les âmes ou de se convertir ou de persévérer. Or le mal, chez eux, venait surtout de leur défaut d'instruction; ils ne connaissaient pas, ils ne sentaient pas l'excellence de leur sacerdoce, la grandeur de leurs obligations. Connaître et sentir sa vocation, n'est-ce pas déjà la moitié de la vie? Quand on se rend bien compte de la nature et de l'importance de ses devoirs d'état, il devient assez difficile, ce semble, de n'être point amené à y conformer sa conduite. Convaincu de cette pensée, le P. Eudes entreprit à Remilly de réunir les prêtres du pays, et de leur montrer, dans une suite d'entretiens, leur haute dignité et la vie qu'elle réclamait d'eux.

Assurément ce n'était pas là chose entièrement nouvelle. Dès 1633, sur la demande de M. Olier, Saint-Vincent de Paul avait établi à Saint-Lazare, le mardi de chaque semaine, pour les ecclésiastiques, une conférence où ils s'entretenaient ensemble de l'excellence du sacerdoce et des vertus qu'il exige. Peu nombreuse d'abord, cette assemblée avait vu ses membres se multiplier rapidement dans la capitale(1). D'autres avaient été formées sur son modèle dans la province par les soins de M. Olier: par exemple au Puy (1636) et à Noyon, où le chapitre de l'Eglise cathédrale et les ecclésiastiques de la ville prirent l'engagement de se réunir, et se réunirent effectivement chaque semaine, pour conférer ensemble sur les obligations de leur état et se renouveler dans l'esprit sacerdotal(2). Il ne semble pas

(1). FAILLON, Vie de M. Olier, P. 1, Liv. 11, pp. 78-79.

(2). Ibid., P. 1, Liv. V, pp. 185-186.

336 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

toutefois que, dans leurs missions, ni M. Olier, ni Saint Vincent de Paul, aient eu l'idée d'établir de ces réunions hebdomadaires pour l'instruction et la réformation du clergé. L'honneur en revient tout entier au P. Eudes. Avait-il entendu parler de la conférence de Saint-Lazare et des autres similaires, et s'empara-t-

il de cette idée en la transformant? On bien la pensée lui en vint-elle directement du ciel? Nous l'ignorons. La seconde hypothèse nous paraît la plus probable. Toujours est-il que, à la mission de Remilly, il invita les prêtres à s'assembler à une heure et à un jour marqués, dans un lieu qu'il leur désigna. Il le fit avec tant de grâce, il y mit tant de respect et de cordialité, qu'ils s'y rendirent en grand nombre. Charmés alors par sa bonté, intéressés par le choix des sujets, touchés par la force et l'onction de ses discours, ils y revinrent chaque semaine avec empressement. Le P. Eudes ne tarda pas à recueillir les fruits de son zèle. Il eut, en effet, la consolation d'apprendre que plusieurs de ces prêtres, après avoir réformé leur conduite personnelle, s'étaient fait un mérite de remplir les devoirs de leur charge avec fidélité, d'instruire leurs paroissiens par des prêches solides et des catéchismes bien préparés, de visiter et de consoler les malades, de se trouver à leurs confessionnaux les dimanches et fêtes. Aussi les peuples, répondant à leur pieux dévouement, marchaient-ils sur leurs traces, et se formaient-ils, par leurs conseils et leurs exemples, à une sincère et véritable piété (1).

Encouragé par ces résultats, notre saint missionnaire ne manqua plus désormais, dans ses missions, de faire une large part aux ecclésiastiques, et c'est par là qu'il entra définitivement dans sa vocation de réformateur du clergé, que  
(1). P. Martine, Liv. 11, p. 99.

#### LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES. 337 -

nous allons voir se dessiner de plus en plus. Presque toujours il se chargeait lui-même de ce ministère important. Cette attention, marque de l'amour qu'il leur portait, lui concilia l'estime et la confiance d'une foule d'ecclésiastiques. Il eut ainsi l'occasion de s'attacher un certain nombre de sujets choisis, dont il forma autant d'apôtres qui, par leurs vertus et par leurs travaux, contribuèrent grandement à la restauration de l'esprit et de la discipline ecclésiastiques. Par là, en même temps, la Providence, dont les vues sont toujours plus longues que celles des hommes, prépara les voies à l'établissement de la Société de Jésus et Marie, qu'il devait bientôt instituer et dont, peut-être sans s'en douter, il jetait déjà les fondements.

Elle y travailla plus puissamment, encore, à l'occasion de la mission de Coutances, où il était appelé, nous l'avons dit, par M. le Pileur. Cevicaire général de M. Léonor de Matignon, docteur en théologie, prêtre aussi éminent par sa science que par sa piété, savait par expérience quel grand bien produisaient les prédications du P. Eudes; et son désir était de l'attirer le plus souvent possible dans le diocèse dont il partageait l'administration. Convaincu qu'aucun autre ne contribuerait davantage à la conversion des uns et à l'avancement spirituel des autres, il voulut procurer à la ville épiscopale le bonheur dont venaient de jouir d'humbles bourgades, et il y appela le serviteur de Dieu. Son espoir ne fut pas trompé: il eut lieu de joindre ses actions de grâce à celles du pieux missionnaire pour les grandes miséricordes faites à son peuple. Dès lors aussi, fruit non moins précieux de la mission, se forma entre eux une liaison étroite, qui ne devait se rompre que par la mort. M. le Pileur devint un des plus fermes appuis, un des plus ardents défenseurs du P. Eudes : nous en

338 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

rencontrerons dans la suite maint témoignage éclatant. En la circonstance, son estime et sa confiance, ainsi que celles de M. de Matignon, lui procurèrent une des plus grandes grâces dont il ait eu à remercier Dieu, la rencontre de la célèbre sœur Marie des Vallées: rencontre providentielle, dans toute la vérité de l'expression, puisque cette sainte fille était destinée à l'éclairer et à le soutenir dans la difficile carrière où il allait entrer.

Voici comment le P. Eudes rapporte lui-même, dans son Mémorial (1), le fait dont nous avons à parler.

« En cette même année 1641, au mois d'août, Dieu me fit une des plus grandes faveurs que j'aie

jamais reçues de son infinie bonté, car ce fut en ce temps que j'eus le bonheur de connaître la sœur Marie des Vallées, par laquelle sa divine Majesté m'a fait un très grand nombre de grâces très signalées. Après Dieu, j'ai l'obligation de cette faveur à la très sainte Vierge Marie, ma très honorée Dame et ma très chère Mère, dont je ne pourrai jamais assez la remercier. Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle. Vous l'avez fait ainsi, parce que vous l'avez voulu de la sorte (2). »

Ce n'est pas assurément d'aujourd'hui que Dieu honore les âmes simples de ses communications intimes, et qu'il choisit les instruments les plus humbles et les plus méprisés pour exécuter les plus grands desseins. Tout cela sans doute est sottise pour l'orgueil humain, qui ne comprend rien à une telle manière d'agir; il n'en est pas moins vrai que tel est bien le cachet que Dieu aime à imprimer aux œuvres de sa sagesse. Il veut que se retrouve en toutes ce que saint Paul a si bien nommé la folie de la Croix. Heureuses les âmes qui ne rencontrent pas là une cause de scandale!

(1). Mémorial, art. 39.

(2). « Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti haec a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita, Pater, quia sic placitum fuit ante te. »

LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES. 339 -

Nous lisons, dans la Vie de M. Olier (1), que l'instrument dont la Providence se servit principalement pour le conduire à sa vocation, fut une humble femme, nommée Marie Rousseau, et que ce n'était pas seulement le futur fondateur de la Société de Saint-Sulpice qui s'éclairait à ses conseils, mais encore les princes et les princesses, et tout ce qu'il y avait de lumières dans l'Eglise (2). C'est là un fait incontestable. En des temps plus rapprochés, n'a-t-on pas vu une pauvre femme sans instruction, la Vénérable Anne-Marie Taïgi, favorisée de dons extraordinaires, visitée et consultée dans son humble logis par les plus hauts personnages? Et cela, en pleine ville de Rome, sous les yeux, disons mieux, avec l'approbation du Souverain Pontife lui-même! Car le pape Pie VIII ne craignait pas de l'interroger par un de ses cardinaux(3). Pourquoi donc s'étonner et s'indigner, comme l'ont fait les jansénistes, et comme d'aucuns pourront le faire encore, si le P. Eudes a reçu des inspirations du ciel, et jusqu'à des révélations, par l'intermédiaire d'une pieuse fille, également privilégiée de Dieu? N'est-ce pas toujours l'admirable réalisation de la parole de Notre-Seigneur, remerciant son Père d'avoir révélé aux petits ce qu'il a caché aux sages et aux prudents? Nous verrons, dans le chapitre suivant, quelles merveilleuses communications il lui plut de faire à son serviteur par son humble servante; mais, auparavant, essayons de relater brièvement la vie de cette pauvre fille, jusqu'au jour où le P. Eudes fut mis en relation avec elle.

(1). FAILLON, Vie de M. Olier, passim.

(2). Voir ch. xviii.

(3). Née à Sienne, Anne-Marie Taïgi vint à Rome, dès son enfance, et y passa le reste de sa vie, qu'elle termina en 1837. Elle eut huit enfants, et son mari, commissionnaire au service de la famille princière des Chigi, mourut longtemps après elle, âgé de 91 ans. Chose rare, il put témoigner, lorsque la cause de sa femme fut introduite devant la sacrée Congrégation des Rites.

340 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Marie des Vallées, dite aussi la sœur Marie, naquit en la paroisse de Saint-Sauveur-Lendelin, au diocèse de Coutances, le 25 septembre de l'an 1590(1). Son père, Julien des Vallées, et sa mère, Jacqueline Germain, simples laboureurs, vivaient dans une profonde ignorance des choses du salut. Ils ne lui donnèrent donc aucune instruction religieuse, et elle n'en reçut pas d'ailleurs.

« Car », nous dit le V. P. Eudes, « ceux qui par leur condition étaient obligés de travailler au salut des âmes de cette paroisse, faisaient profession de les perdre, ou étaient en réputation de la plus haute malice et impiété qui puisse être. A raison de quoi, l'ignorance des choses du salut et les plus horribles vices y régnaient au dernier point. La virginité était en tel opprobre et la chasteté si décriée, que l'on avait



persuadé au simple peuple qu'il y avait des supplices préparés en l'autre monde pour les filles qui ne se mariaient point, et qu'il valait mieux, pour celles qui ne trouvaient pas parti, avoir des enfants de quelque façon que ce fût que de n'en avoir point (2). »

Dieu qui avait des desseins de miséricorde sur cette enfant, la conserva pure et innocente au milieu de la corruption générale: il se fit son maître, son directeur et son protecteur (3).

En effet, il lui accorda l'usage de la raison, dès l'âge de deux ans, et il lui inspira en même temps une profonde

(1). Date donnée par le V. P. Eudes dans sa Vie admirable de Marie des Vallées et des choses prodigieuses qui se sont passées en elle. - Arch. de la Congrégation de Jésus et Marie. On sait que cette relation fut faite par le V. P. Eudes, sur le désir de M. de Matignon et de M. le Pileur, pour leur fournir des documents certains sur lesquels ils pussent asseoir leur jugement. Nous citons d'après le manuscrit de Québec, en le confrontant avec diverses copies de manuscrits conservées dans nos archives. Le manuscrit de Québec date du xvii<sup>e</sup> siècle; il est malheureusement incomplet; les derniers chapitres font défaut. - Consulter sur ce sujet les Annales de la Congrégation de Jésus et Marie, et l'ouvrage de M. l'abbé ADAM, Le Mysticisme à la Renaissance.

(2). Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. I.

(3). Ibid.

LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES.

341 -

horreur du moindre péché, une tendre dévotion pour la sainte Vierge, un ardent désir de suivre en tout la Volonté divine, une affection singulière pour la pureté, un grand amour du mépris et de la souffrance. De plus, il la conduisit bientôt par une voie de peines et de croix indicibles, il la défendit et la délivra miraculeusement des plus graves dangers.

Elle n'avait que douze ans, quand la mort de son père la réduisit à une extrême pauvreté, jusqu'à « n'avoir pas de pain à manger des semaines entières » (1): elle n'en fut point attristée. Sa mère se remaria quelque temps après à un boucher, nommé Gilles Capolain (2), homme brutal et inhumain, qui se plaisait à la traiter indignement et à l'assommer de coups de bâton, quand il était las de battre sa femme. Marie souffrit longtemps avec patience ces barbares procédés; elle réussit même, par ses prières et par sa douceur, à convertir ce méchant. Néanmoins, voulant ôter à son beau-père l'occasion de pareils emportements, elle quitta la maison paternelle, et chercha une place dans la paroisse de Saint-Pellerin, proche de Carentan. Par malheur la maison où elle entra était un véritable enfer. Le maître et la maîtresse, vraiment « pires que des démons, menaient », dit le V. P. Eudes, « une vie que je n'ose décrire sur le papier, tant elle est infâme et détestable » (3). Marie en sortit le plus tôt possible pour revenir chez son tuteur, dans sa paroisse natale. Mais, là encore, il y avait souvent des dissentiments qu'elle était impuissante à apaiser; aussi alla-t-elle loger chez une femme mariée, qui habitait dans le voisinage. Nouveau déboire; celle-ci entretenait un

(1). Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 1.

(2). Mid. M. l'abbé Adam l'appelle Lecaplain d'après le ms. 11,950, p. 3, de la Bibliothèque nationale. Mais il faut se délier de ces manuscrits, qui ne sont pas toujours exacts, nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater.

(3). Ibid.

342 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

commerce criminel avec un gentilhomme du lieu. Marie s'en aperçoit et entreprend de la convertir. Elle lui représente avec tant de force l'infamie de sa conduite, que cette malheureuse, touchée jusqu'aux larmes, se laisse retirer de l'abîme où elle était tombée.

Marie des Vallées avait alors dix-neuf ans. Belle et sage, beaucoup de jeunes gens se disputaient sa

main. Pour elle, dans sa candeur, croyant, vu la corruption générale, que toutes les filles étaient mariées, elle priait Notre-Seigneur de lui accorder un époux « avec qui elle pût vivre dans une parfaite continence et conserver sa virginité » (1). Se présentait-il quelque prétendant, elle disait aussitôt à Dieu : « Mon Dieu, si c'est celui que vous avez choisi pour vivre avec moi, donnez-moi la grâce de l'aimer autant que vous voulez que je l'aime; si non, faites que je l'aie en aversion(2). » Et, chaque fois, elle sentait naître en elle une répulsion invincible qui la détournait de donner son consentement. Toutes les demandes furent ainsi successivement repoussées. Or, l'un de ces jeunes gens, coutelier de profession, furieux de voir ses avances rejetées, ourdit une cruelle vengeance. Il s'adressa à une sorcière, nommée la Grinelle, brûlée depuis à Coutances pour ses crimes, afin d'en obtenir un maléfice; et, profitant de l'assemblée de la fête de Saint Marcouf, il le jeta à Marie des Vallées.

Laissons notre Vénérable narrer le fait.

« Etant allée avec d'autres filles et femmes en pèlerinage à Saint Marcouf, en la paroisse de la Pierre, qui est proche de Saint-Sauveur-Lendelin, elle y rencontra le jeune homme, lequel, passant près d'elle dans une foule de peuple, la poussa; et, au même instant, elle se sentit frappée d'un mal étrange, et s'en retourna malade chez elle horriblement. Là où étant arrivée, elle tomba comme pâmée; et, ayant la bouche

(1). Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 1.

(2). Ibid. LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES.

3 4 3 -

Ouverte d'une façon affreuse, elle commença à jeter des cris et hurlements d'une façon effroyable, et à souffrir des tortures et des supplices si violents et si continuels, qu'elle assure que, durant trois ans qu'elle demeura aux champs depuis cet accident (1), elle ne croit pas avoir dormi une heure de temps. Tous les remèdes humains, qui y furent employés pour la soulager dans les maux extrêmes qu'elle souffrait, étant sans effet, on commença de douter qu'ils ne procédassent de l'opération du diable (2) ».

C'était le 2 mai 1609 qu'elle avait été prise de ce mal étrange, et ce ne fut que dans la semaine de Pâques 1612 qu'elle fut conduite à son évêque diocésain, M. de Briroy. Ce sage prélat la fit exorciser, et l'on reconnut la réalité de la possession: car elle répondait d'une façon fort juste à des questions adressées en latin, en grec et en hébreu. Marie ne s'émut point d'un état si humiliant; et voici le raisonnement qui la rassura, tel que l'a transcrit son pieux directeur.

« Pourquoi suis-je possédée, et d'où vient cela? Je suis bien certaine que je ne me sais pas donnée à l'esprit malin; je suis bien assurée que mes parents ne m'y ont pas donnée, car je ne leur en ai jamais donné sujet: c'est donc Dieu qui l'a voulu ainsi. Oui, sans doute, il a connu de toute éternité l'état et la condition qui m'était la plus propre pour mon salut. S'il en eût prévu une autre qui m'eût été plus nécessaire et plus convenable que celle-là, il me l'aurait donnée. Si ç'avait été meilleur pour moi de me faire religieuse, il m'aurait fait cette grâce. S'il avait prévu que j'eusse mieux fait mon salut, étant une grande reine, il m'aurait mise en cette condition, car, il est infiniment bon, et rien ne lui est impossible. Mais puisque je suis avec les diables et en possession selon le corps, et que ni mes parents ni moi n'y avons rien contribué, c'est une marque que c'est Dieu même qui a choisi pour moi cet état, comme celui qui m'est plus propre pour mon salut. C'est pourquoi je l'accepte de tout mon cœur; et, pour l'amour de celui qui me l'a donné, j'y veux vivre et mourir, si tel est son bon plaisir, et je ne voudrais pas changer ma condition avec celle de la plus grande reine du monde(3).

(1). Elle demeurait alors chez son tuteur.

(2). Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 11.

(3). Ibid., Liv. I, ch. 111.

3 4 4 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

Elle adorait donc avec amour, et même avec joie, la Volonté divine, et souvent on l'entendait railler les démons, lorsqu'ils la battaient avec le plus de fureur.

«Est-ce là tout ce que tu peux faire? » disait-elle, « tu n'as pas grande force. Me voilà. Fais tout le pire que tu pourras. N'attends pas que Dieu te commande de me frapper, c'est assez qu'il te le permette. Garde-toi bien d'omettre la moindre des peines qu'il te permet de me faire endurer. Car je le prie de tout mon cœur que toute son ire tombe sur toi et qu'il redouble tous tes supplices, si tu en as laissé la plus petite partie. Mais prends bien garde à ce que tu feras! Tu es un lion, et je ne suis qu'une misérable fourmi. Quand le lion vaincrait la fourmi, on se moquerait encore de lui de s'être armé pour combattre une si faible et si chétive bête. Mais si la fourmi surmonte le lion, comme elle fera assurément, parce qu'elle est fortifiée de la grâce de Dieu, la confusion en demeurera éternellement sur le lion. N'es-tu donc pas bien insensé de faire ce que tu fais? Fi, fi, de la bête à dix cornes! (1) »

On ne saurait dire combien ces défis et ces paroles méprisantes étonnaient le démon et le confondaient.

A ces premiers tourments, il ne tarda pas de s'en ajouter d'autres plus cruels encore.

Un jour, on l'exorcisait à Coutances (1614), lorsque, par malice, le diable s'avisait d'accuser de sorcellerie un homme puissant de la contrée. Irrité, celui-ci part immédiatement pour Rouen, et, grâce à son crédit, il obtient du Parlement un arrêt de prise de corps contre Marie des Vallées. Persuadé que son innocence serait vite reconnue, M. de Briroy conseille à la pauvre fille de se rendre elle-même à Rouen, en compagnie de son père et de sa mère. Elle s'y soumet volontiers, l'avis de son évêque étant pour elle l'expression de la Volonté de Dieu.

« Il me faut bien prendre garde », s'était-elle dit dès le commencement de sa possession, « à ce que je dois faire pour plaire à Dieu et

(1). Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 1V.

LE P. EUDES ET MARIE DES -VALLÉES. 345 -

pour me sauver en l'état où je suis. Me voici entre les mains de l'Église, laquelle n'a point d'autre intention que de me délivrer des démons. Que faut-il que je fasse de mon côté? Il faut que j'obéisse promptement à tout ce que l'Église me commandera, sans examiner ce qui me sera ordonné, et sans me plaindre jamais des choses qui me seront commandées, pour difficiles qu'elles puissent être (1). »

Une fois arrivée, elle se constitue prisonnière dans la cour de l'Eglise, et elle y est traitée fort honnêtement. Au bout de six semaines, c'est-à-dire vers la fête de saint Jean-Baptiste (24 juin), on la transfère dans la prison du Palais, et elle demeure là jusque vers la fête de la Conception de la très sainte Vierge. La plume se refuse à raconter les traitements barbares qu'elle y eut à subir; et, pourtant, sa pudeur virginale endura des tourments mille fois plus pénibles encore dans les examens et les épreuves, par lesquels on prétendit vouloir constater ou sa vertu ou sa qualité de sorcière. On ne put rien trouver en elle de répréhensible, tandis que les exorcismes, ordonnés par l'archevêque, M. de Joyeuse, confirmèrent de nouveau le fait de sa possession. En conséquence, elle revint à Coutances avec les siens dans les premiers Jours de décembre.

Ce qui la soutint durant ces terribles épreuves (2), ce furent les consolations et les transports d'amour dont Dieu se montra prodigue à son égard, dans ses fréquentes communions; ce fut surtout le désir ardent qu'elle ressentit de se conformer pleinement en tout à la divine Volonté. La lecture d'un livre du P. Cotton, intitulé: Intérieure occupation d'une âme dévote, l'excita même, vers cette époque (3), à s'y donner plus fortement encore, afin d'être entièrement

(1). Vie admirable de Marie des Vallées. Liv. 1, ch. 111.

(2). Il faudrait y ajouter celles qu'elle endura de la part des sorciers, pendant les cinq premières années de sa possession.

(3). « Quatre ans ou environ, après le commencement de sa possession », dit le Y. P. Eudes.

3 4 6 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

délivrée de la coulpe du péché: car elle craignait plus l'offense de Dieu que toutes les peines de l'enfer.

« Je sais à mes dépens et à mon grand dommage », disait-elle avec le P. Cotton(1), « combien je suis préjudiciable à moi-même, et combien grande est ma fragilité: d'où j'ai toutes les occasions de craindre qu'à partir d'ici je démente mes vœux, et ne fasse le contraire de ce que je viens de promettre. O Dieu tout puissant et immuable, ayez pitié de votre frêle ouvrage; étendez votre main forte et votre bras invincible pour secourir l'œuvre de vos doigts. Ne permettez pas qu'une créature, dont l'acquisition vous a été si pénible, vous soit si facilement et si indignement enlevée. Si ma volonté y est requise, la voilà entre vos mains, je vous la donne et redonne irrévocablement. Et, puisqu'il n'y a rien de mieux acquis que ce qui est donné, ô Dieu de mon cœur, commandez que le don qu'il vous a plu me faire de vous-même, autorise celui que je vous fais de moi-même, et que cette donation, tant entre vivants qu'à cause de votre mort, soit tellement insinuée et insérée et enregistrée de votre éternité, que, quand je le voudrais, elle ne puisse être révoquée, car telle est par votre grâce la disposition de ma dernière volonté. »

Tel fut, durant deux ans, l'objet de ses prières (2). Enfin la divine Bonté daigna l'exaucer. Elle lui apparut d'une manière intellectuelle et sans figure, comme une vérité présente; et elle lui déclara que, pour arriver à un si haut degré de perfection, il fallait un échange total de sa volonté avec celle de Dieu. Après cet échange, elle ne pécherait plus, mais, en revanche, elle ne ferait plus ce qu'elle voudrait; et Dieu pourrait la priver de la sainte communion, voire même la condamner en ce monde aux tourments de l'enfer. Laissons encore ici la parole au V. P. Eudes.

« Vous demandez à Dieu qu'il vous ôte votre liberté, et qu'il prenne

(1). Elle se servait à cet effet de « la prière que le R. P. Cotton, qui était un saint homme, faisait pour lui-même, et qu'il a rendue publique et mise entre les mains des fidèles, afin que chacun la puisse faire pour soi-même ». Elle la fit « durant près de deux ans tous les jours devant le Saint-Sacrement, avec une très fervente dévotion » Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 1X.

(2). Ibid.

LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES.

3 4 7 -

vos volonté et qu'il vous donne la sienne, afin que vous n'en ayez plus d'autre; et, avec cela, vous désirez communier souvent! Mais si on vous ôte votre volonté, et que l'on mette celle de Dieu à la place, vous ne ferez plus rien de ce que vous voulez! Vous ne communiez pas, quand vous le souhaitez, et même je pourrai bien vous ôter tout à fait la sainte Communion. C'est pourquoi, pensez bien à ce que vous demandez. La Communion est le grand chemin royal du paradis, par lequel tous les saints ont marché; et celui dans lequel vous désirez entrer est très difficile et très pénible. Regardez donc ce que vous avez à faire. »

Là-dessus, Marie commença à raisonner ainsi en soi-même

« La divine Volonté est Dieu. La sainte Communion est Dieu. Quand je communierais tous les jours, je puis encore pécher. Mais, si ma volonté est anéantie, et que celle de Dieu me soit donnée en la place, je ne l'offenserai plus, car il n'y a que ma propre volonté qui puisse faire le péché. C'est pourquoi je renonce de tout mon cœur à ma propre volonté et me donne à la très adorable Volonté de mon Dieu, afin qu'elle me possède si parfaitement que je ne l'offense jamais (1). »

On le voit, la sœur Marie n'avait qu'un but, plaire à Dieu et éviter le péché, et c'est pour ce motif

qu'elle consentait librement et de tout son cœur à ce que sa volonté propre lui fût ôtée. Elle était résolue de se consacrer irrévocablement et absolument à la Volonté divine, aimant mieux s'exposer à tout souffrir qu'à commettre la moindre faute. Toutefois, dans ce pacte, elle se réservait la liberté de suivre toujours exactement la conduite de l'Eglise, et protestait que, s'il lui arrivait jamais de faire quelque chose contre son commandement, c'est qu'« elle y serait forcée ou empêchée par quelque voie, à laquelle elle ne consentirait jamais. »

Élevée dès lors à ce que les théologiens mystiques  
(1). Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 1X.

348 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

appellent l'état passif, elle fut entièrement dirigée, même dans le détail de sa vie, par les impressions de la divine Volonté. Ce fut donc pour obéir à son inspiration, qu'elle revêtit un rude cilice et jeûna tous les jours au pain et à l'eau, et que, dans la suite, elle augmenta ses mortifications.. A partir de ce moment aussi, elle fut privée de la sainte Communion(1). Les démons lui causaient des agitations épouvantables chaque fois que, par soumission à ses supérieurs spirituels, elle s'efforçait de se présenter à la sainte Table: privation d'autant plus cruelle pour son âme qu'elle ressentait toujours une très grande faim de ce divin aliment. Il est bon toutefois de le remarquer, la communion spirituelle lui était permise, et elle en recevait les mêmes effets que de la communion sacramentelle, savoir: un très ardent amour de Dieu, un désir extrême de suivre en tout sa sainte Volonté, une charité très tendre à l'égard des autres, notamment de ceux qui lui causaient quelque déplaisir, une affection incompréhensible pour les souffrances, un grand mépris de soi, une haine irréconciliable pour l'estime et l'honneur, un entier détachement de toutes choses. (1). Cette privation ne devint définitive qu'après une année. Au bout d'un an, en effet, la divine Volonté apparut à la sœur Marie en la même manière et lui dit: « Voici l'heure de définir et arrêter ce que vous avez tant demandé. savoir: qu'on vous ôte votre volonté pour vous donner celle de Dieu. Considérez bien ce que vous avez à faire. C'est un contrat qui va se passer. Auparavant, vous êtes libre mais, après, vous ne pourrez ni penser, ni dire, ni faire, ni vouloir que ce qu'il me plaira. Si je veux, je vous ôterai la sainte Communion, et je vous ferai marcher par un chemin épouvantable. Le chemin de la Communion est semé de roses et de fleurs, de grâces, de bénédictions et de consolations; mais je vous mènerai par un chemin tout plein d'épines et de souffrances. Je pourrais bien vous envoyer servir les diables en enfer. » Enfin, dit la sœur Marie, la divine Volonté me fit voir tant de peines, tant d'angoisses, tant de douleurs, tant de tourments et si effroyables, qu'il me faudrait endurer dans le chemin par lequel elle me conduirait, si je le choisissais, que je fus saisie d'une telle frayeur que tout le corps me tremblait.» Ce qui ne l'empêcha pas de renoncer à sa volonté et de choisir celle de Dieu. - Vie admirable de Marie des Vallées, Liv. 1, ch. 1X.

LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES. 349 -

Un autre tourment, qui commença de l'affliger à la même époque, ce fut de ne pouvoir découvrir dans sa conscience aucune faute qu'elle pût accuser à confesse. En vain suppliait-elle avec larmes ses directeurs de lui aider à en apercevoir quelqu'une. Leurs efforts, comme les siens, demeuraient sans effet. Elle se présentait pourtant au saint Tribunal pour ne pas scandaliser les faibles; mais, à son grand regret, ne pouvant confesser aucune faute, elle n'y recevait pas l'absolution.

Parmi ses autres épreuves, il en est deux qui méritent de fixer l'attention: son enfer et son mal de douze ans.

Par la première, elle se vit transportée en esprit dans l'éternel abîme, et elle y endura, pendant deux années, les supplices de la damnation. Durant ce temps-là, Dieu lui imprima d'abord les mêmes sentiments de douleur que sa colère cause aux anges rebelles et à leurs victimes; c'est la peine appelée peine du dam, en théologie. Il lui fit éprouver ensuite la peine du sens, qui se réduisit à la peine du feu, de l'eau froide, de la faim et de la soif, de la puanteur et de l'ennui. Ce supplice, commencé en 1616, ne se

termina qu'en 1618.

Après cette épreuve, trois ans lui furent accordés d'un répit relatif; non qu'elle eût cessé de souffrir, mais son état était moins pénible. Puis vint le mal de douze ans.

Ce mal terrible, Dieu le lui annonça par une vision. Un jour le Père Éternel lui présenta une coupe pleine de feu et de soufre, pendant que son Fils l'invitait à jouir des douceurs et des consolations dont il paraissait environné. Après avoir un peu réfléchi sur ce que Dieu lui demandait en cette occasion, elle s'approcha, prit la coupe et l'aval

(1). Voici l'ordre de ses épreuves: 1609-1614, persécutions des sorciers; 1614-1616 elle s'offre en qualité de victime; 1616-1618, enfer ; 1618-1621, relâche ; 1621-1633, mal de douze ans - après quoi «des plaies fort sanglantes et douloureuses ».

350 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

jusqu'à la dernière goutte. C'était une figure de ses nouvelles souffrances. Elle en fut saisie à la mi-carême 1621, et cette épreuve, qui lui parut aussi différente de la première qu'« un festin d'une collation », pour employer ses paroles, consista dans une intime participation aux tourments de Notre-Seigneur, fait péché et malédiction pour nous. « Il faudrait, pour la comprendre » disait-elle, « pouvoir définir la terreur et la grandeur de l'ire de Dieu. »

Ce mal prit fin en 1633, mais elle en porta les plaies douloureuses durant plus de dix-neuf années.

Marie des Vallées en était là de ses souffrances, quand le P. Eudes arriva à Coutances, afin d'y donner les exercices de la mission, dont nous avons déjà parlé. Son talent pour la conduite des âmes, son expérience des choses surnaturelles, étaient trop connus de M. de Maignon et de M. le Pileur, pour qu'ils ne l'invitassent pas à étudier ce cas extraordinaire, comme y furent invités plusieurs autres ecclésiastiques célèbres, de passage en la ville, en particulier les PP. Cotton et de Saint-Jure. Il demeurait d'ailleurs chez M. Potier, vicaire de la cathédrale, hôte et second directeur de cette pieuse fille. Car, logée d'abord par M. de Briroy dans une chambre contiguë à la chapelle de l'évêché, et là, confiée à la direction de M. le Rouge, curé de Jogenville, prêtre d'une vertu solide, qui avait reçu de Dieu un pouvoir spécial sur les démons, elle avait obtenu de se retirer chez M. Potier, lorsqu'elle l'eut converti par la récitation d'un Miserere. Quoi de plus juste, pour la remercier d'une telle grâce, que de l'assister de ses biens? Il eut donc été fort difficile au P. Eudes de ne pas s'entretenir avec elle, et de n'être pas mis au courant de son état.

Profitant des facilités qui lui étaient fournies par les circonstances, il examina sérieusement la conduite de la Sœur Marie, et il porta sur elle le même jugement que les

LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES 351

meilleurs esprits de son temps. Il resta convaincu que l'Esprit de Dieu était le véritable auteur d'une vie si extraordinaire. Bien plus, il regarda comme une des plus grandes faveurs du ciel d'avoir fait sa rencontre. Cette humble fille, il nous l'a laissé entendre plus haut, ne fut-elle pas, en effet, le canal dont Dieu se servit pour lui communiquer des grâces signalées entre toutes, et lui manifester en même temps la triple mission, qui désormais occupera toute sa vie, savoir: l'établissement du culte des Sacrés-Cœurs, la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie, l'institution de l'Ordre-de Notre-Dame de Charité?

« Dès son enfance », dit le R. P. Le Doré « il avait sans doute donné et consacré au Cœur de la Mère de Dieu son corps, son cœur et son âme. Il est même possible que, dès lors aussi, il ait adopté quelques pratiques en son honneur. Divers passages de ses écrits semblent insinuer qu'il avait revêtu tout jeune cet habit symbolique qu'il imposa depuis aux membres de la Société du Saint-Coeur de la Mère Admirable, et avec lequel il voulut être inhumé. Comme un grand nombre d'âmes à son époque, il se sentait attiré par les

Sacrés-Cœurs .....

« Peut-être avait-il aussi songé à se séparer de l'Oratoire, dont les tendances de piété allaient mal à l'esprit de confiance et d'amour qui l'animait; peut-être cherchait-il un moyen d'exécuter les décrets du saint Concile de Trente, par rapport à l'éducation des clercs dans les séminaires, plus que ne le faisait alors l'institut du cardinal de Bérulle. Il est certain, du moins, qu'il cherchait le moyen de sauvegarder la vertu encore faible des pauvres femmes pénitentes qu'il avait arrachées au vice dans l'exercice de ses missions. Toutefois rien ne paraît avoir pris corps dans sa pensée. Tout est vague, indécis; il y a des tendances; aucun projet net, précis, déterminé, ne paraît encore. Il sent des impulsions; mais ni le but, ni le chemin ne lui sont clairement montrés.»

Or, viennent ses entretiens avec Marie des Vallées (août-septembre 1641), et sa vie prend une direction nouvelle .

(1). Les Sacrés-Cœurs et le V. P. Eudes, par le R. P. A. LE DORÉ, P. 1, ch. V1, pp. 61-62.

352 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

elle s'oriente, avec une précision et une netteté de plus en plus grande, vers un triple but, dont il avait été à peine fait mention jusque-là. « En cette même année 1641 », dit-il dans son Mémorial, « Dieu me fit la grâce de former le dessein de l'établissement de notre Congrégation, dans l'octave de la Nativité de la sainte Vierge (1). » Or, dans la même octave de la Nativité 1641, atteste le P. Costil, en s'appuyant sur la relation du P. Finel, et sur le récit fait par le V. P. Eudes lui-même en 1649, il pria la sœur Marie des Vallées de recommander cette affaire à Dieu, et il en reçut cette réponse de Notre-Seigneur: « Que l'établissement projeté lui était très agréable; que c'était lui-même qui le lui avait inspiré ; qu'il le bâtirait sur trois fondements: la grâce, qui serait donnée à tous ceux qui y entreraient pour être du corps de sa Congrégation; la divine Volonté, qui y voulait faire sa demeure; et la Croix, qui voulait y donner ses trésors. » La sœur Marie ajouta que « la sainte Vierge y voulait aussi faire présent de trois de ses filles, qui étaient la sobriété, la chasteté et l'humilité(2). »

Quant à l'Ordre de Notre-Dame de Charité, dont le V. P. Eudes avait entrevu le but et la nécessité depuis longtemps, ce fut seulement deux mois après avoir connu Marie des Vallées, qu'il prit les moyens convenables pour en venir à l'exécution. Dès le 8 décembre 1641, nous le verrons prochainement, on inaugurerait à Caen la vie en communauté, dans une maison louée le 25 novembre précédent.

Enfin, en cette même année 1641, il compose un office à neuf leçons en l'honneur du Saint- Coeur de Marie « qui n'a qu'un même cœur avec son Fils bien-aimé », et il commence ainsi à faire connaître les Sacrés-Cœurs.

Cette coïncidence est assurément des plus frappantes, et

(1). Mémorial, art. 33.

(2). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 90. - Voir Appendice, note XIV.

LE P.EUDES ET MARIE DES VALLÉES.

353 -

bien propre à étayer solidement la thèse que nous soutenons. Le fait suivant lui fournit un nouvel appui. Le voici, tel que nous le trouvons rapporté en termes semblables par trois manuscrits de nos bibliothèques nationales(1);

« L'an 1644, à la fête (2) de tous les Saints, elle (la sœur Marie) entendit Notre-Seigneur qui criait à haute voix: O ma mère, l'excès de mon divin amour ne me permet plus de cacher et de retenir mes secrets. - O mon Fils, répondit aussi Notre-Dame par trois fois, gardez-vous bien de dire vos secrets, sans en demander avis et conseil à votre épouse. - Alors, il se tourna vers moi, disant par trois fois: O épouse,

vous, vous savoir mes secrets! Voulez-vous que je vous dise mes secrets? - A quoi je répartis par diverses fois: 0 époux, fiat voluntas tua! - Oh! me voilà arrêté et bridé, dit-il par trois fois, mais quoi? Ne voulez-vous point savoir mes secrets (3)? - Non, je ne veux savoir que ce qu'il plaira à votre divine Volonté que je sache. - Là-dessus il se tut pour cette heure. Peu de jours après, il lui déclara ses secrets et lui commanda de les communiquer à quelqu'un (c'est-à-dire au P. Eudes (4) ajoutant qu'il allait entièrement lever et tirer le voile de dessus ma face, afin que celui-là (5) connût la beauté de son épouse. »

La dernière phrase indique assurément que Notre-Seigneur allait donner au V. P. Eudes des lumières spéciales pour la direction de la sœur Marie. Mais ces secrets que son amour ne lui permet plus de cacher, tout ne porte-t-il pas à croire qu'ils concernent l'établissement et la propagation de la dévotion aux Sacrés-Coeurs, ainsi que la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie, dont le projet était arrêté depuis un mois et demi, et celle de l'Ordre de Notre-Dame de Charité, qui allait se faire quelques semaines plus tard?

Non, toutefois, que le V. P. Eudes n'ait pas eu lui-même

- (1). Bibl. nat., Ms. 1194.2, 2e vol., Liv. VI, ch. II, sect. 3; - Ms, 11950, Liv. VI, ch. II, sect. 3; - Bibl. Mazar., Ms. 3060, Liv. 11, Ch. XLIX et L.
- (2). « La veille », Ms. 11942.
- (3). « Mon secret », Ms. 11942.
- (4). Ms. 1191k2.
- (5). « Le Père », Ms. 3060, Ms. 11942.

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES. 354-

ses inspirations et ses révélations particulières, nous verrons dans la suite que la Vierge Marie le favorisait de ses apparitions ; mais il trouva, dans cette humble amante de la Volonté divine, une coopératrice éclairée et une sûre garantie de sa mission: l'histoire de ses œuvres le démontrera pleinement, en même temps qu'elle relatera les persécutions, auxquelles il fut en butte à cause d'elle.

Et que l'on ne s'étonne pas de voir Dieu choisir une possédée pour être le canal de ses grâces et de ses miséricordes. L'obsession et la possession peuvent coexister, dans une même personne, avec une vertu et une sainteté éminentes. L'histoire en fournit plus d'un exemple. Le P. Surin, de la Compagnie de Jésus, contemporain du V. P. Eudes et de Marie des Vallées, était incontestablement un grand serviteur de Dieu, et pourtant il fut non seulement obsédé, mais possédé par le démon. il dut être exorcisé (1). Un siècle

(1). Le P. Surin, né à Bordeaux en 1600, d'une illustre famille où l'on comptait des avocats généraux dans les cours souveraines et des présidents de celle de Toulouse, mourut en 1665 dans la même ville, au collège de la Compagnie de Jésus, dont il était membre. Voici comme s'exprime à son sujet le ménologe de la même Compagnie: «Le 21 avril 1665, mourut au collège de Bordeaux le P. Jean Joseph Surin, âgé de soixante-cinq ans. C'était un homme d'un excellent esprit, et illustre en tout genre de vertus. Mais on voyait particulièrement resplendir en lui une rare piété, jointe à un don éminent de contemplation. De là provenait surtout l'intelligence qu'il avait des choses divines, et cette suavité toute religieuse et toute sainte, qui éclatait dans son commerce quotidien, soit avec les nôtres, soit avec les étrangers. De plus, il était embrasé d'un tel amour de la croix et des ignominies, qu'il demanda instamment à Dieu, et eut enfin le bonheur d'obtenir de passer pour insensé au jugement des hommes, ce qu'il appelait les délices de Jésus-Christ et les précieux insignes du divin amour. Il fut tourmenté par les démons de divers genres de vexations. Mais il s'était offert à endurer tous ces tourments pour gagner à Dieu l'âme d'une vierge, d'une religieuse de laquelle il chassa quatre démons, et un heureux succès couronna son dévouement. Il avait un si grand zèle pour le salut des âmes, qu'il n'omettait absolument rien pour leur venir en aide ...» Vie du P. Jean-Joseph Surin de la Compagnie de Jésus, publiée par le P. Marcel Bouix, de la même Compagnie. Préface, pp. xxii-xxiii.

Pour ce qui regarde ses croix et sa possession, voir Appendice, note XV.



avant, n'avait-on pas vu, à Vervins, une pieuse fille, Nicole Obry, également en état de possession, transformée par les puissances infernales en monstre cynique et hideux, puis, devant l'Eucharistie, sublime métamorphose, toute resplendissante de l'éclat séraphique de la beauté céleste? Et cela, afin d'attester aux yeux des hérétiques la présence réelle de Notre-Seigneur dans les saintes Espèces. De nos jours même - nous le savons de source autorisée - n'y a-t-il pas des âmes très élevées en grâce qui, à la prière de Marie, ont accepté cet humiliant et douloureux état, en expiation des crimes des hommes, et pour le salut de la France? Comme le P. Surin, comme ces saintes femmes, Marie des Vallées allia à d'épouvantables épreuves une vie toute d'innocence et de pureté et l'insigne faveur d'une haute contemplation; et, comme eux, victime d'expiation pour les péchés du monde, elle fut un foyer de lumière et de chaleur pour un grand nombre de personnes, qui n'hésitaient pas à la consulter, même parmi les plus doctes et les plus illustres. Nous reviendrons sur ce sujet dans nos volumes subséquents, et nous aurons l'occasion de venger cette sainte fille d'injustes accusations portées contre elle et son pieux directeur. Car le V. P. Eudes ne tarda pas à recevoir la mission de la conduire dans ses voies difficiles, et il le fit avec succès pendant près de quinze années.

C'est donc le cœur plein de ces fortifiantes pensées, que notre vaillant apôtre se rendit à Pont-Audemer pour l'Avent, comme il en était convenu avec M. Cospéan. Il ne manqua pas d'aller, en passant, saluer le prélat, et, dans cette entrevue, il lui confia les résolutions qu'il venait de prendre et les illuminations qu'il avait reçues. Celui-ci s'en réjouit pour l'Eglise; et il en augura d'abondantes bénédictions pour l'Avent qui allait commencer. Combien il eût désiré

356 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

y prendre part, suivant son premier projet! Mais la goutte, en le clouant au lit, ne lui en laissait pas le pouvoir. Il ne put accompagner son saint ami que de ses prières et de ses vœux.

Le P. Eudes, selon le mot de M. Cospéan, était attendu à Pont-Audemer comme le Messie; il y fut reçu avec enthousiasme, et sa parole y opéra des merveilles. Bientôt même les confesseurs ne suffirent plus à entendre les pénitents, et il fallut réclamer de l'aide à l'évêque de Lisieux. Le prélat n'épargna aucune démarche pour en procurer. Malheureusement il se heurta partout à des excuses et à des refus, comme il l'annonce dans une lettre datée du 10 décembre:

« Mon cher Père, nous en sommes à l'évangile des noces; je fais ce que je puis pour convier ceux que vous désirez vous aller trouver. Mais je n'ai pour réponse que des excuses, qui ne valent pas mieux que *villam emi, etc.* » Et, après en avoir rapporté quelques-unes, il ajoute: « En un mot, *multi vocati, etc.* Si j'avais la santé, vous me verriez au lieu de cette lettre; mais la goutte m'attache encore au lit. Ayant le crédit que vous avez en paradis, j'en serai quitte, sans doute, si vous priez à bon escient pour moi. Nous apprenons de toute part le concours merveilleux qui commence à se faire pour la mission. Je prie Dieu qu'il la bénisse(1). »

Du moins prit-il soin d'envoyer les secours matériels nécessaires à l'entretien des missionnaires, et de les renouveler au besoin, ainsi que le laisse entendre cette lettre du 20 du même mois :

« J'envoie quelque petit secours à votre sainte troupe; c'est peu de chose, à la vérité, mais prenez-le en bonne part, mon cher Père, et attendez de moi davantage, s'il vous faut davantage. Nous irions nous-même vous trouver, si la maladie nous le permettait; et je me donnerais moi-même, et non pas seulement mes biens. Recommandez-moi bien

(1). P. MARTINE, Liv. II, p. 100.

LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES.

357 -

aux prières de vos auditeurs, et me mandez au long le succès de votre sainte mission. Il est vrai que, n'en diriez-vous rien, ou ne pourrait l'ignorer; car la renommée le publie en tous lieux, et célèbre les grands prodiges que le Seigneur opère par vous d'une manière si admirable. Adieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

Nouveau témoignage d'estime et d'affection, en même temps que de dévouement éprouvé, bien réconfortant et bien précieux pour le P. Eudes, à la veille de l'exécution de ses desseins!

(1). «Mitto subsidii aliquid exercitui tuo sancto; hoc licet exiguum, boni consule, mi Pater, et plura exspecta, si pluribus egueris. Ipsi ad te excurreremus, si per morbum liceret, meque adeo ipsum, non mea, darem. Commendam auditorum tuorum precibus, et fusescribe qui sint sanctae missionis successus, etsi, tacente te, latere non possint, insonante locis omnibus famae tuba, et stupenda quae per te operatur Dominus miris modis depraedicante. Vale in Christo. »

**Projets du P. Eudes : nouveaux ouvrages (1641-1642).**

Mission surnaturelle du P. Eudes. - L'office du Saint Coeur de Marie-la dévotion aux Sacrés-Coeurs. - La fondation de la Congrégation de Jésus et Marie: les séminaires-collèges de l'Oratoire; la préparation du séminaire de Saint-Sulpice par le P. de Condren; pensées du P. Eudes sur la nécessité des séminaires et son projet d'en établir dans l'Oratoire, démarches infructueuses, dessein d'une société, nouvelle, consultations diverses et détermination. - La fondation de l'Ordre de Notre-Dame de Charité: Madeleine Lamy; l'oeuvre des Refuges avant le P. Eudes; caractère de son oeuvre, premiers et heureux commencements de Notre-Dame du Refuge, premiers assauts de l'enfer. - Unité de l'oeuvre du P. Eudes. - Deux nouveaux ouvrages: Le Testament de Jésus et le Testament du Chrétien, Le Catéchisme de la Mission.

C'est en 1641, nous venons de le voir, que Dieu intervint manifestement près du P. Eudes, sinon pour lui révéler, du moins pour lui faire entreprendre la triple mission qui devait désormais occuper sa vie: l'établissement du culte des Sacrés-Coeurs, la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie, et celle de l'Ordre de Notre-Dame de Charité. Certes, en tout cela, durant près de quinze ans aussi bien qu'à la première heure, Marie des Vallées lui sera une précieuse auxiliaire, un puissant appui, parfois une divine conseillère et une sublime inspiratrice. Il ne faudrait pas néanmoins réduire le rôle du P. Eudes à celui de simple exécuteur des conseils et des desseins d'une femme, ces

conseils et ces desseins eussent-ils certainement et directement leur source en Dieu. Ceserait injustement diminuer et rabaisser la grandeur de son rôle, ce serait aller contre la vérité des faits. Sans doute, la sœur Marie l'aida puissamment de ses lumières et de ses encouragements, et notre saint apôtre avait besoin de ces secours surnaturels, pour marcher d'un pas ferme dans la voie de lutttes et de persécutions où il s'engageait; mais elle ne fut pas la seule à l'éclairer et à l'encourager, nous le verrons dans un chapitre subséquent. Dans une pareille entreprise, hérissée de difficultés de toutes sortes, et qui allait déchaîner contre lui les plus violentes colères, les plus haineuses oppositions, le P. Eudes prit toutes ses mesures pour s'assurer de la volonté d'En-haut, il consulta de tous côtés les hommes et les femmes les plus élevés en grâce du royaume; et Dieu les mit fort opportunément sur son chemin, au moment précis marqué par sa Providence. Notamment en ce qui concerne sa Congrégation, n'a-t-il pas confié au P. Finel, pour la consolation de ses enfants, que son érection avait été prédite par quatre personnes très connues pour leur sainteté, et par l'une même, plus de quinze ans auparavant?

Ainsi, aux mois d'août et de septembre, Marie des Vallées, par ses communications surnaturelles, le décide à l'exécution de ses trois projets, mais il en avait déjà conçu l'idée. Notre-Seigneur, ou mieux sa divine Mère, la lui avait suggérée, et, vraisemblablement, par des révélations directes. C'est ce que nous allons essayer d'établir.

Remarquons-le d'abord, l'un des effets de l'Esprit de Dieu dans les âmes qu'il visite extraordinairement, c'est de les porter à cacher avec soin les faveurs célestes dont la divulgation alarmerait leur humilité. Si parfois elles les révèlent, ce n'est que comme malgré elles et par l'ordre de l'obéissance. Sans les prescriptions de son directeur,

Colombière, nous ignorerions probablement encore les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie. «Or, dit le P. de Galliffet(1), « les hommes sont exempts, pour l'ordinaire, de cette grande sujétion à leurs supérieurs et à leurs directeurs; elle est, au contraire, indispensable aux femmes, plus exposées, à l'illusion. Aussi les hommes se trouvent-ils rarement contraints par l'obéissance de mettre par écrit ce qui se passe dans leur intérieur. Ils tiennent presque toujours secrètes les grâces extraordinaires qu'ils ont reçues (2). »

Cette observation s'applique de tout point au P. Eudes, à l'époque où nous sommes arrivés, et elle s'y appliquera mieux encore, lorsque sa situation de fondateur et de supérieur aura diminué pour lui cette sujétion. Les confidents de son âme ne crurent pas devoir l'obliger à rompre le silence, sous lequel il aimait à tenir cachées les faveurs miraculeuses du ciel (3). Aussi ne connaissons-nous, dans cet ordre de choses, que quelques traits échappés à la vivacité de sa reconnaissance; et encore, lorsqu'il y fait allusion, s'exprime-t-il en termes assez vagues et assez obscurs pour mettre à l'abri son humilité (4).

Qu'il ait été favorisé de fréquentes visites par la très sainte Vierge, cela ne fait et ne peut faire l'objet d'aucun doute, pour qui a lu ses écrits. Cependant nous n'en saurions rien de positif, si la supérieure des Ursulines de Lisieux ne

(1). Dévotion au Sacré-Cœur, par le P. DE GALLIFFET, Liv. 11, App. 1.

(2). Les Sacrés-Cœurs et le V. Jean Eudes, P. 1, ch. Y, p. 43.

(3). Pour croire à la mission surnaturelle d'une femme ou d'un simple fidèle, on est en droit d'exiger quelque témoignage de la Volonté divine. Mais, prêtre et missionnaire, orateur et écrivain, le P. Eudes avait entre les mains des moyens faciles et efficaces pour propager la dévotion aux Sacrés-Cœurs; et ses relations lui permettaient d'obtenir l'approbation des évêques.

(4). Les Sacrés-Cœurs et le V. Jean Eudes, P. 1, ch. v, p. 44.

### 362 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

lui en avait arraché l'aveu par surprise. Voici le fait tel qu'il est raconté par le P. Costil; il mérite d'être rapporté, parce qu'il est très significatif.

« Dans une visite que le P. Eudes faisait de la maison des Ursulines de Lisieux, qui l'avaient demandé et obtenu pour supérieur, à chaque image de la Mère de Dieu qu'il rencontrait, il ne manqua point de se mettre à genoux pour lui rendre ses hommages; et pourtant il y en avait au moins une cinquantaine dans les différentes salles du monastère. Dieu voulut approuver cette tendresse pour Marie. En effet, pendant qu'il s'entretenait avec la Mère Renée de Sainte-Agnés, alors supérieure, des bontés de la sainte Vierge et de la protection particulière qu'elle accorde à tous ceux qui la servent, il demeura ravi pendant l'espace d'un quart d'heure. Le saint homme étant revenu à lui, la religieuse prit la liberté de lui dire: « Mon Révérend Père, la bonne Vierge est venue là! » Ce qu'il avoua, disant que cela était vrai. « Aussitôt, dit-il, qu'elle approche de moi, je perds ainsi, durant quelque temps, l'usage de mes sens; alors elle me marque beaucoup de tendresse par les différents noms qu'elle veut bien me donner, de fils, de serviteur, et quelquefois de père et d'époux. Elle a pour moi des bontés inexplicables ...» Après ces paroles, le P. Eudes, craignant de s'être trop ouvert à cette bonne religieuse, lui recommanda de ne point parler de ce qui venait de se passer. Elle lui tint parole, en effet, durant qu'il vécut, afin de ne point choquer sa modestie(1). »

D'autre part, nous le savons par un autographe du V. P. Eudes, retrouvé il y a quelque quarante ans, la sainte Vierge lui révéla les noms de plusieurs saints auxquels appartenaient diverses reliques, qu'il avait reçues de Mme Françoise de Lorraine, abbesse de Montmartre (2).

Ces faits authentiques donnent, nous semble-t-il, un grand poids aux paroles que nous allons citer.

En ce qui concerne la dévotion aux Sacrés-Cœurs, il

(1). P. COSTIL, Annales, Liv. IV, ch. v; Le R. P. Eudes; ses Vertus, édit. 1869, pp. 572-573.

(2). Le R. P. Eudes,- ses Vertus, édit. 1869, p. 573.

affirme, en effet, dans un petit livre imprimé à Autun, en 1648, et dont nous aurons à parler dans notre deuxième volume(1), que « la Mère de belle dilection a promis à un de ses serviteurs qu'elle enverra des étincelles du feu divin qui embrase son cœur virginal, dans les cœurs de ceux qui célébreront avec affection la fête de ce même cœur, afin de les réchauffer, s'ils sont tièdes, et, s'ils sont déjà enflammés, de les embraser de plus en plus en l'amour sacré. » Et le même discours renferme deux autres affirmations de ce genre. Ces promesses ne supposent-elles pas une vision de la Vierge, intellectuelle ou sensible? Or l'office, sinon les prières qu'il recommande, nous l'allons voir sans tarder, fut composé dès 1641.

Du reste, les termes qu'il emploie dans son Testament à l'égard des Sacrés-Cœurs, sont des plus expressifs. « De toute l'étendue de ma volonté », dit-il, « je me donne à l'amour incompréhensible par lequel mon Jésus et ma toute bonne Mère m'ont donné leur tout aimable Cœur d'une manière spéciale, et, en union de ce même amour, je donne ce même Cœur, comme une chose qui est à moi et dont je puis disposer pour la gloire de Dieu, je le donne, dis-je, à la petite Congrégation de Jésus et Marie (2). »

Et dans la conclusion de son ouvrage sur le Cœur admirable de la Mère de Dieu, il réitère la même assertion : « Je n'ai point de paroles qui puissent exprimer l'excellence infinie de la faveur incompréhensible que vous m'avez faite, lorsque vous nous avez donné, à mes confrères et à moi, le Cœur adorable de votre bien-aimé Fils, avec le Vôtre tout aimable, pour être le cœur, la vie et la règle vivante de notre Congrégation. »

Si ces textes ne suffisent pas pour préciser les détails

(1). La dévotion au très saint Cœur de Marie, p. 4 et 5, Autun 1648.

(2). Testament du V. P. Eudes, art. 10.

### 3 6 4 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

d'une révélation extraordinaire, ils semblent cependant assez affirmatifs, pour qu'on puisse au moins en inférer son existence. En voici d'ailleurs un autre, qui montre bien que le V. P. Eudes se regardait comme l'instrument choisi par Dieu, pour établir la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie; et la comparaison qui le termine ne laisse pas d'être fort suggestive.

« C'est dans la Congrégation de Jésus et Marie que l'on a commencé à célébrer solennellement les fêtes du Cœur admirable de Jésus et de sa Mère. Et l'on ne doit pas avoir égard à l'extrême et infinie indignité de celui dont Dieu s'est servi pour les établir, qui est le dernier de tous les hommes, le premier de tous les pécheurs et le plus indigne de tous les prêtres. Mais le grand Dieu qui a fait le monde de rien, et qui l'a racheté, sans qu'il ait en rien contribué à sa rédemption, a coutume de choisir les choses les plus viles et les plus basses, et celles qui ne sont point, pour faire ce qui lui plaît. Ne s'est-il pas servi de sainte Julienne, qui était une pauvre religieuse de l'Ordre de Citeaux, pour porter le pape Urbain IV à établir la solennité du très Saint-Sacrement de l'autel?(1) »

Ses ennemis enfin, nous aurons l'occasion de le dire, ne s'y sont pas mépris; et ils l'accusent d'établir sa dévotion nouvelle sur des visions et des révélations chimériques, de prétendre que Jésus-Christ et sa très sainte Mère la lui ont inspirée.

Venons maintenant à l'établissement de sa Congrégation. Son témoignage ne semble, ni moins catégorique, ni moins explicite.

Écoutons-le dans son Contrat d'alliance avec la très

(1). Le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu, Liv. VIII, ch. iii.

PROJETS DU P. EUDES. 365 -

sainte Vierge (1) : « Comme l'épouse doit prendre soin des enfants que Dieu lui a laissés, après sa mort, je vous supplie aussi de tout mon cœur, ô ma toute Charitable, de prendre un soin particulier de tous les enfants spirituels que Dieu m'a donnés, qui sont aussi vos enfants, puisqu'il me les a donnés par vous ...Mais surtout, je vous recommande très instamment, ô ma toute Bonne, la petite Congrégation de Jésus et Marie, que votre Fils et vous m'avez donnée, vous conjurant, ô ma Reine, par toutes les bontés de votre Cœur si doux, de suppléer à toutes les fautes que j'y ai commises ...Souvenez-vous, ô très bonne et très puissante Vierge, que votre Fils Jésus en est le fondateur, le supérieur et le père; que vous en êtes la fondatrice, la supérieure et la mère, et qu'elle est toute dédiée et consacrée à votre très saint Cœur ...»

Et dans l'article 13e de son Testament: « Je les prie », dit-il en parlant de ses confrères, « de regarder les Règles et Constitutions que je leur laisse, non point comme une chose qui vienne de moi, mais comme leur étant données de la main de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère ..... leur déclarant que le Fils et la Mère aimeront protégeront et béniront, en toutes manières, ceux qui le feront, et qu'ils les traiteront, en ce monde et en l'autre, comme les véritables enfants de leur Sacré Cœur; mais qu'ils ne regarderont point, ni en leur vie, ni en leur mort, ceux qui mépriseront ou négligeront ces Constitutions,.... comme enfants de la Congrégation. »

Enfin, relativement à l'Ordre de Notre-Dame de Charité, les preuves n'abondent pas moins. La pensée lui en était venue de très bonne heure, nous l'avons déjà dit; elle

(1). Le R. P. Eudes; ses vertus, ch. xii, pp. 174-175.

366- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

s'était présentée à lui d'une façon assez précise dès 1634, si nous nous en rapportons au témoignage de M. de Bernières; seulement les moyens de la réaliser lui avaient alors fait défaut. Ils lui tirent également défaut plusieurs années encore, et l'exécution de ce dessein lui coûta beaucoup de peines, sans doute en raison des fruits de salut qu'on en devait attendre. Mais cette constance invincible dans l'effort, malgré les plus grands obstacles, n'atteste-t-elle pas la forte conviction où il était d'obéir à une inspiration de Dieu? Bien plus, le nom même de « Filles de la Reine du Ciel », qu'il donne si souvent à ses religieuses, le soin qu'il a pris de les dédier et consacrer dès leur origine, au très saint Cœur de Marie, n'en sont-ils pas une preuve non équivoque, surtout si on tient compte de ses relations surnaturelles avec la divine Vierge?

Les trois grandes œuvres qui se sont partagées sa vie, sont donc bien le résultat de ses propres réflexions, aidées d'un côté par les illuminations célestes qu'il reçut directement, de l'autre par les conseils et les révélations de saints personnages, qui vinrent l'affermir dans ses pensées et dans ses résolutions.

Admirons maintenant leur réalisation simultanée.

Si l'on s'en rapporte à un abrégé de sa vie, imprimé à Tréguier, vingt ans après sa mort, et, emprunté, suivant l'auteur, à un manuscrit du R. P. Blouët de Camilly, ce fut en 1641 que notre pieux missionnaire composa son office propre à neuf leçons, en l'honneur du saint Cœur de Marie. On s'en serait même servi, dès le commencement, pour célébrer, dans l'intérieur des communautés, la fête de ce Cœur immaculé. Le P. Le Beurrier donne également la même date, que nous retrouvons encore dans la Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie de M. Languet de Gergy,

PROJETS DU P. EUDES. 367 -

et dans le Guide des Associés au Saint-Cœur de Mgr Maupoint. Ce ne fut toutefois qu'en janvier 1648 qu'il obtint de M. de Ragny, évêque d'Autun, l'approbation nécessaire pour introduire cet office dans le culte public.

Or cet office, à la louange du Cœur de la très sainte Vierge, n'est guère moins à la louange du Cœur de Jésus. C'est même dans cette première édition, plus que dans toutes les autres, que le Vénérable a nettement affirmé l'union de ces Cœurs sacrés, qui forme un des caractères les plus saillants de sa dévotion.

Ce sont tout d'abord, des antiennes de ce genre

Grâce, paix et joie à tous les cœurs qui aiment le Cœur très aimant de Jésus et de Marie (1) ; »

Puis des versets, comme celui-ci:

«Béni soit à jamais et au-delà le Cœur très aimant de Jésus et de Marie(2);»

Enfin des strophes, où les louanges et la vénération du Cœur du Fils sont associées aux louanges et à la vénération du Cœur de la Mère

«Les habitants des cieux vénèrent, et ceux de la terre louent l'admirable unité du Cœur du Fils, du Cœur de la Mère.

« Que l'amour du Fils et l'amour de la Mère unissent nos cœurs à leur Cœur, et qu'ils les unissent entre eux par le noeud sacré de leur charité!

« Enfants chéris du Cœur du Fils et de la Mère, que votre langue chante et que votre vie célèbre le Fils et la Mère( 3). »

(1). « Gratia, pax et gaudiunt omnibus cordibus, quæ diligunt Cor amantissimum Jesu et Mariae. » Laudes, A. 5.

(2). « Benedictum sit in æternum et ultra Cor amantissimum Jesu et Mariae. » Noct. 11, rep. 111.

(3). Matines. Cordis nati, Cordis matris  
Unitatem, mirabilem  
Venerantur cœlicolae,  
Laudant quoque terrigenae.

### 368 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

C'est aussi l'invitatoire, qui nous rappelle une des pensées les plus touchantes du P. Eudes: Jésus régna, comme principe d'amour et de vie surnaturelle, dans le cœur de Marie:

« Venez, adorons Jésus, qui règne dans le Cœur de Marie, et qui est notre amour et notre vie  
Idée plus complètement exprimée encore dans l'oraison:

«Dieu, qui avez voulu faire vivre et régner à jamais dans le Cœur de la Vierge, sa Mère, votre Fils unique qui vit de toute éternité dans votre propre Cœur, accordez-nous, nous vous en supplions, de célébrer sans cesse la Vie très sainte de Jésus et de Marie en un seul Cœur, de n'avoir qu'un cœur entre nous et avec eux, et d'accomplir en tout votre Volonté adorable, d'un grand cœur et d'une âme résolue, afin que nous méritions d'être trouvés par vous selon votre Cœur. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc. (2). »

Parfois même, dans cet office, la dévotion au Cœur de Jésus se formule d'une façon plus explicite. Ce Cœur adorable est présenté seul à notre culte, et c'est à lui que se rapportent directement nos prières et

nos hommages par exemple, dans la première antienne des Vêpres

Amor nati, amor matris  
Corda nostra Cordi suo  
Invicemque nexu sacro  
Charitatis consociet.

Vêpres. Cordis Filii et Matris  
Dilecti, Natum et Matrem  
Et lingua vestra personet  
Et vita vestra praedicet.

(1). « Jesum in Corde Mariae regnantem, venite, adoremus, qui est amor et vita nostra. »

(2). «Deus, qui Unigenitum tuum in Corde tuo ab aeterno viventem, in Corde Virginis Matris vivere et regnare voluisti; da nobis, quæsumus, hanc sanctissimam Jesu et Mariæ in Corde uno vitam jugiter celebrare, cor unum inter nos et cum ipsis habere, tuamque in omnibus voluntatem corde magno et animo volenti adimplere, ut secundum Cor tuum a te inveniri mereamur. Per eundem Dominum. »

PROJETS DU P. EUDES- 3 6 9 -

« Célébrons la fête de la Bienheureuse Vierge Mère, afin que nous méritions de devenir selon le Cœur de son Fils; »

Et dans la doxologie commune des hymnes

« Fils de Dieu, splendeur du Père, par le Cœur sacré de votre Mère, que votre Cœur vive et règne à jamais dans notre cœur »(1).

Enfin, les leçons de l'office offrent une particularité plus frappante encore: celles du deuxième nocturne du jour de la fête et du second jour de l'octave sont relatives au Cœur de Jésus (2).

Il est donc de toute évidence que, dès le début (1641), les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie furent l'objet de la vénération du P. Eudes, mais, voulant d'abord honorer principalement le Cœur de Marie, c'est vers lui qu'il sembla tout faire converger, en sorte que, le Cœur de Jésus ne se détacha pas nettement dans sa dévotion. A cela rien d'étonnant. Ce qu'il se proposait alors, c'était de marquer l'union de ces deux Cœurs, c'était de mettre en lumière ce qu'ils se donnent réciproquement de joie et de gloire. Plus tard, il put sans crainte les séparer dans ses offices et dans ses fêtes, et il les présenta à part aux hommages des fidèles, sans cesser toutefois de proclamer leur inséparable union (2).

Le second dessein du P. Eudes fut la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie, et ce dessein, il l'arrêta, nous a-t-il dit, dans l'octave de la Nativité de la très sainte Vierge. Tant il est vrai que cette bonne Mère se trouve

(1). «.Festivitatem Beatae Virginis Matris celebremus, ut... secundum Cor Filii ejus effici mereamur. »

(2). Fili Dei, splendor Patris, per Cor sacrum tum matris In corde nostro Cor tuum Vivat, regnet in sæculum.

(3). Les Sacrés-Cœurs et le V. Jean Eudes, P, 1, ch. vii et xii, passim.

3 7 0 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

toujours à l'origine de ses entreprises. Mais, quoique définitivement arrêté en septembre 1641, et confirmé pour ainsi dire par la bouche de Marie des Vallées, qui transmet à son saint directeur les bénédictions et les volontés de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, ce dessein datait de plus haut. Il y avait longtemps qu'il hantait en quelque sorte la pensée du P. Eudes, témoin attristé des désordres du clergé, et, grâce à ces désordres, de l'inutilité de ses efforts pour la sanctification des peuples. Ce qu'il établissait ne



aurait pas, faute de soutien. Nécessité lui était donc de prendre une mesure décisive.

Toutefois, avant d'exposer cette résolution, il est bon de voir comment il fut amené à la concevoir et à l'adopter, et, pour cela, nous devons jeter un regard en arrière.

Une des raisons qui lui avaient fait solliciter son admission dans la Congrégation de l'Oratoire, c'était, nous le savons, l'espérance d'y trouver le véritable esprit ecclésiastique, qu'il ne rencontrait plus à un degré suffisant dans le clergé séculier. La direction si élevée et si sacerdotale des RR. PP. de Bérulle et de Condren lui avait sur ce point donné pleine satisfaction; et, jusqu'à la fin de sa vie, il garda une vénération profonde à ces deux grands serviteurs du Christ, reconnaissant qu'il leur était redevable des plus sublimes lumières sur le Verbe incarné et sur le sacerdoce, ainsi que de sa formation si profondément chrétienne et ecclésiastique. Le but de l'Oratoire, qui était avant tout la sanctification du clergé, entraînait de même parfaitement dans ses vues; car rien ne lui paraissait ni plus important ni plus nécessaire. En cela, du reste, il pensait comme les meilleurs esprits de son temps et comme l'Eglise elle-même, qui avait décrété l'érection de séminaires, afin d'assurer la réforme des mœurs parmi les clercs et les prêtres. Mais, depuis sa fondation, combien l'Oratoire avait

PROJETS DU P. EUDES. 371 -

dévié de ce but! Combien il l'avait oublié, disons mieux, dédaigné, la plupart de ses membres préférant les travaux et la direction des collègues!

Sans doute, dès leur origine, les Oratoriens avaient eu des maisons cléricales, qu'ils désignaient sous le nom de séminaires. Mais, au fond, ces séminaires n'étaient guère que des collèges, où l'on enseignait, avec les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Voilà pourquoi plusieurs même s'appelaient séminaires-collèges; telles les maisons de Luçon, de Mâcon, du Mans, etc. Ces maisons, où ne résidaient que quelques rares ecclésiastiques, si même il y en avait, répondaient si peu aux pensées du saint Concile de Trente et aux désirs de l'Assemblée du clergé de 1625, qu'on vit des évêques, pour atteindre efficacement le but proposé, c'est-à-dire la formation du clergé, en établir d'autres à côté et en face d'elles. Au Mans, par exemple, malgré l'existence du collège-séminaire des Oratoriens, l'évêque, M. Emery Marc-la-Ferté, en fonda un en 1645, dont il confia la conduite aux prêtres de la Mission. Et de même à Meaux: M. Séguier y établit, la même année, son séminaire diocésain, bien que, en 1637, on eût donné, à l'Oratoire pour cette fin l'abbaye de Juilly, qui ne fut jamais qu'un simple collège. Cela ne doit pas surprendre: car, nous le répétons, si ces séminaires-collèges formaient des lettrés et des savants, ils ne donnaient que bien peu de prêtres à l'Eglise, quand toutefois ils en donnaient(1).

Le P. de Bérulle mourut, sans avoir eu la joie de voir l'idée fondamentale de son institut réalisée dans une seule de ses maisons. Celle de Saint-Magloire qu'on lui avait remise, afin qu'il y formât des prêtres, ne fut effectivement affectée à cet usage qu'en 1649, et encore, nous le dirons

(1). Voir Appendice, note IV; FAILLON, Vie de M. Olier, P 1, p. 420.

372 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

plus loin, d'une façon bien précaire. Le P. de Condren, son successeur, le grand directeur du temps, se préoccupa certes vivement de cette question, dont mieux que personne il comprenait tout le prix. Voyant que l'Oratoire s'était écarté de sa mission, et n'espérant plus l'y ramener, il consacra les dernières années de sa vie à choisir et à préparer un certain nombre d'ecclésiastiques de talent et de vertu, pour en faire des fondateurs de séminaires(1). Parmi eux se trouvait M. Olier. Un jour qu'on voulait l'élever à l'épiscopat, et que saint Vincent de Paul lui-même appuyait ce projet, le P. de Condren s'y opposa en ces termes: « Dieu a d'autres desseins sur vous; ils ne sont pas si éclatants, ni si honorables que l'épiscopat, mais ils semblent plus utiles à l'Eglise. » Ces desseins, qu'il tint longtemps cachés à ses disciples, se contentant de les envoyer prêcher dans les campagnes, afin de les convaincre de l'extrême besoin qu'on y avait de saints

prêtres et de les exercer en même temps aux fonctions du saint ministère, il les déclara enfin à l'un d'eux (2), quelques jours- avant sa mort. Après lui avoir montré que le fruit des missions, si excellent qu'il soit, se perd, s'il n'est conservé par de bons ecclésiastiques; il conclut qu'il fallait nécessairement travailler à en former dans l'Eglise. Mais on ne devait point compter pour cette tâche sur ceux qui étaient déjà avancés en âge et promus aux ordres sans préparation, un mauvais prêtre ne se convertissant presque jamais. « C'est donc », ajouta-t-il, « une raison qui doit nous convaincre de la nécessité d'élever les jeunes gens dans l'esprit clérical - ce qui ne peut se faire que dans des séminaires, comme le Concile de Trente nous l'a montré. » Sur cela, son interlocuteur lui ayant

(1). MM. Olier, Amelotte, Meyster, du Ferrier.

(2). M. du Ferrier auquel nous empruntons cette relation. Voir FAILLON, Vie de M. Olier, P. 1, Liv. VII, P. 290,

### PROJETS DU P. EUDES. 373 -

objecté les difficultés insurmontables qu'un tel dessein ne manquerait pas de rencontrer, il lui fit voir son erreur; puis il lui recommanda de commencer, sans perdre de temps, parce que l'esprit malin chercherait à susciter des divisions et des troubles pour empêcher une œuvre aussi excellente. Enfin il l'avertit de ne prendre aucun autre parti que celui du pape, et d'éviter les combats de paroles et les contentions, selon le conseil de l'Apôtre.

Pour confirmer cette déclaration suprême et privée, le P. de Condren apparut, au lendemain de ses obsèques, à d'eux autres de ses disciples (1). Il les invita à cesser désormais leurs missions et à se consacrer à la formation des ecclésiastiques dans un séminaire, les assurant que cette maison produirait un grand bien pour l'Eglise et qu'elle serait remplie de bénédictions. En même temps, il leur prescrivait de vivre sans vœux et sans privilèges, c'est-à-dire soumis aux évêques, d'après les règles des saints canons. Telle fut l'origine du séminaire de Vaugirard, devenu depuis séminaire de Saint-Sulpice: il ne fut établi qu'un an après sa mort, en 1642 (2).

Les réflexions, que l'esprit de Dieu inspirait au P. de Condren, il les suggérait également au P. Eudes, et depuis longtemps. Une de ses plus grandes peines dans les missions, c'était de voir que les heureux résultats, obtenus par ses collaborateurs et par lui, n'avaient pas de durée, faute d'être soutenus. Il s'en plaignait parfois amèrement. «Voilà », disait-il alors en parlant des peuples qu'il avait évangélisés, « voilà ces pauvres gens dans d'excellentes dispositions. Mais qu'en attendre, sous la conduite de pasteurs tels que

(1). MM. Meyster et Olier.

(2). Nous remettons, au deuxième volume, à parler de l'établissement des séminaires en France, lorsque nous aurons à raconter l'établissement du Séminaire de Jésus et Marie à Caen.

### 374 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

nous en voyons de tous côtés? N'est-il pas comme nécessaire que, oubliant bientôt les grandes vérités dont ils ont été touchés durant la mission, ils retombent dans leurs premiers désordres?(1) »

Tous convenaient d'un si grand mal. Mais quel remède y apporter? Il aurait fallu, disait-on, transformer entièrement le clergé. Or cette transformation paraissait une tâche au-dessus des forces humaines. Dieu seul pouvait opérer un tel miracle. « Eh bien », repartait le P. Eudes, « puisque la chose est nécessaire, ne doit-on pas la lui demander avec confiance? » Il pria donc et fit prier en ce sens. L'expérience lui avait montré combien les entretiens faits aux prêtres dans les missions produisaient de fruit, et il était convaincu que, si on pouvait préparer les jeunes ecclésiastiques à la réception des saints ordres par une longue série d'instructions et d'exercices de piété, l'effet serait plus salutaire encore; car la vérité entre mieux dans les jeunes âmes et y laisse des traces plus profondes. Enfin, à force de réflexions, il arrivait à conclure, comme le P. de Condren, comme saint Vincent de Paul, M. Olier et autres, que la réforme du clergé, ne pouvait s'opérer que par les séminaires, et qu'il fallait à tout prix commencer

au plus tôt cette œuvre.

C'était le thème le plus ordinaire de ses conversations. Il disait à ses amis: « Si avantageux que puissent être les exercices des ordinands, tels qu'on commence à les pratiquer, ils sont encore bien insuffisants. Les bonnes dispositions des jeunes gens, ne reposant pas sur une base assez solide, s'évanouiront infailliblement à la longue. Il en sera de ces entretiens et de ces exercices de quelques jours comme des orages, qui, à la vérité, produisent de

(1). P. MARTINE, Liv. 11, p. 102.

PROJETS DU P. EUDES. 375 -

grands effets, mais sans durée. Au contraire, une pluie douce et continue est incontestablement beaucoup plus avantageuse aux biens de la terre. Si donc les jeunes clercs demeuraient un temps considérable dans des établissements créés pour les recevoir, on pourrait les instruire plus à loisir et faire descendre les vérités ecclésiastiques dans leur cœur, comme une pluie douce qui pénètre jusqu'à la racine des plantes. C'est le seul moyen réellement efficace de remédier aux grands maux dont souffre l'Eglise (1). »

Lui objectait-on que les évêques consentiraient difficilement à se jeter dans les embarras inséparables de tels établissements, et que d'autre part on aurait peine à trouver des sujets assez capables et assez dévoués pour se charger de ces pénibles fonctions? Il répliquait aussitôt qu'il n'en disconvenait pas, mais que, Dieu aidant, et aussi la bonne volonté des prélats, ces difficultés s'aplaniraient, et la grandeur du travail trouverait sa récompense dans les merveilleuses bénédictions dont il serait la source.

Tout plein même de cette idée, dont il voyait, pour ainsi parler, luire à ses regards les résultats consolants, il ajoutait avec une sainte indignation: « Eh quoi! il n'est pas de profession si basse et si mécanique qui n'ait son temps d'apprentissage, et il faut avoir passé sous la direction d'un maître habile pour être admis à en faire l'exercice public; il n'est pas d'ordre religieux de l'un ou de l'autre sexe dans lequel on n'emploie un an ou davantage à former les novices, n'est-il donc pas honteux que l'ordre sacerdotal, le plus ancien et le plus excellent de tous les ordres, soit ouvert à tout venant, et qu'on y puisse entrer sans aucune préparation? » (2)

(1). P. MARTINE, Liv. 11, p. 103.

(2). P. MARTINE, Liv. II, pp. 403-104.

376 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

Malgré ces discours, le P. Eudes n'avait tout d'abord aucune pensée de se séparer de l'Oratoire. Il n'oubliait pas que le but du P. de Bérulle, en fondant cette société, avait été précisément de réformer le clergé; seulement il ne pouvait se consoler qu'un projet si nécessaire à l'Eglise, et si honorable pour son institut, ne fut pas encore exécuté. Il résolut donc de tout essayer pour sa prompte réalisation. En attribuant l'inexécution aux seules difficultés matérielles, et nullement au parti pris, il examina d'abord les moyens de succès et médita un plan, afin de pouvoir, le présenter à ses supérieurs et répondre avec netteté et précision aux objections qu'ils pourraient lui faire. Ce plan, des plus simples, ne devait troubler en rien l'organisation présente de la Compagnie. Il voulait que, dans les maisons établies ou à établir, aux fonctions déjà fixées on joignit, suivant les moyens fournis par la Providence, les exercices propres aux ordinands. Quant aux séminaires proprement dits, il proposait d'en faire l'essai dans la maison de Caen, dont il était supérieur, afin d'étudier par expérience et la possibilité de leur réussite et la forme à leur donner.

Son plan une fois arrêté, il l'exposa à ses supérieurs et leur demanda la permission de recevoir à l'Oratoire de Caen quelques ecclésiastiques de sa connaissance, qui désiraient se former sous sa direction à la pratique des devoirs de leur état. A son grand étonnement, cette permission lui fut refusée. Il prit alors la liberté de rappeler au P. Bourgoing que ce qu'il demandait, c'était simplement la liberté de suivre sa

vocation d'oratorien, de faire ce qu'avait voulu le P. de Bérulle et ce qui était le but essentiel de la Société. Nouvel échec: ses sollicitations réitérées n'aboutirent à aucun résultat. « Il faut même », dit le P. Le Beurrier, « que les circonstances qui accompagnèrent ce refus, eussent quelque chose de bien sensible pour le

PROJETS DU P. EUDES. 377 -

P. Eudes, puisqu'elles lui ôtèrent jusqu'à l'espérance de jamais rien obtenir(1) ».

Il n'en demeura pas moins convaincu que l'exécution d'un projet si utile était arrêté dans les décrets de la Providence: et, en attendant qu'elle lui ménageât les moyens de l'accomplir, il continua d'en parler ouvertement avec ses meilleurs amis.

C'est alors, et alors seulement, que la pensée de fonder une société nouvelle pour l'œuvre des séminaires lui vint à l'esprit. Mais, comme il s'agissait là d'une affaire très grave, il n'osa d'abord ni s'y arrêter, ni la repousser entièrement, dans la crainte d'aller contre la Volonté divine. Il prit donc du temps pour y songer à loisir, et pour implorer par de ferventes prières les lumières d'En-haut. Il fit prier à la même intention les personnes pieuses qu'il connaissait, sans cependant leur manifester son dessein. En même temps, il recourut aux conseils de divers personnages réputés pour leur grande vertu et pour leur haute intelligence des choses de Dieu.

M. Cospéan, M. d'Angennes, M. de Renty, furent consultés dès la première heure. Nous savons le zèle de l'évêque de Lisieux pour la sanctification du clergé. Dans sa réponse des plus catégoriques, il pressa son ami de commencer une œuvre si nécessaire: le ciel parlait, à n'en pas douter, il fallait obéir à sa voix. L'évêque de Bayeux applaudit également à une entreprise, dont son diocèse devait retirer les plus grands avantages. Quant à M. de Renty, fidèle

(1). P. LE BEURIER, Liv. I. p. 74. « Il ne trouva », dit le P. Martine, « personne qui voulût entendre, soit à cause de la difficulté d'y réussir, soit à raison des grandes dépenses qu'il faudrait faire pour fonder de tels établissements, soit enfin pour la difficulté de trouver des sujets qui voulussent se consacrer à de si pénibles fonctions: il vit donc son idée entièrement repoussée. » P. MARTINE, Liv. II, pp. 104-105.

378 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

disciple du P. de Condren, il encouragea le projet, l'appuya de tout son pouvoir, et ne contribua pas peu à sa réussite.

Consultés à leur tour, M. de Bernières, de pieux et savants religieux, en particulier Dom Blouet de Than, de saintes femmes, telles que Mme de Budos, la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, la Mère Germaine de la Nativité, abondèrent dans le même sens. Tous approuvèrent le dessein du P. Eudes, et crurent que, « pour procurer un aussi grand bien que l'établissement des séminaires, il devait se priver des douceurs qu'on trouve dans les Communautés formées(1) ».

Toutefois rien ne l'affermir davantage dans la résolution d'établir une Congrégation nouvelle, que sa rencontre providentielle avec Marie des Vallées à Coutances, en 1641. Les communications qu'elle lui fit au nom de Notre-Seigneur et de sa Sainte-Mère le décidèrent, dans l'octave de la Nativité de la très sainte Vierge, à arrêter définitivement le projet de fondation, et, selon toute vraisemblance, ce projet fut alors approuvé par le vicaire général, M. le Pileur, qui en devint l'un des plus fermes soutiens, et par l'évêque, M. de Matignon.

Son parti une fois pris, le P. Eudes ne se hâta pas d'agir. Afin de mieux connaître la volonté de Dieu et d'en préparer le parfait accomplissement, il profita des occasions que la Providence lui fournit, pour

s'entourer de plus de lumières et de conseils, pour se procurer des ressources, pour se choisir des collaborateurs. Il ne mit proprement la main à l'œuvre qu'en 1643. Il avait alors réuni les fonds nécessaires aux premières dépenses, il s'était adjoint de dignes prêtres, surtout il avait recueilli de nouvelles et hautes approbations. M. de Harlay, archevêque de Rouen, et très (1). Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes, p. 20.

#### PROJETS DU P. EUDES. 379 -

probablement M. de Harlay-Sancy, évêque de Saint-Malo, le P. Jean-Chrysostôme et le P. Jean-Baptiste, du Tiers-Ordre pénitent de Saint-François, Dom Grégoire Tarrisse, supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur, le P. Ignace de Jésus-Maria, carme déchaussé, les PP. Dinet, de Saint-Jure, de Hayneuve, de Brisacier, et autres jésuites, sans doute aussi saint Vincent de Paul, MM. Olier et Bourdoise, et la célèbre Marie Rousseau, ne lui avaient pas ménagé les encouragements; Mme de Beauvilliers, abbesse de Montmartre, la vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant Jésus, de l'ordre de Saint-Dominique, lui avaient promis le concours de leurs prières, en l'assurant de la volonté de Dieu; enfin Richelieu lui avait fait délivrer des lettres-patentes.

Le troisième projet du P. Eudes fut l'établissement de l'Ordre de Notre-Dame de Charité. Il en avait essayé une première ébauche, vers 1635 ou 1636, chez Madeleine Lamy (1), et depuis lors, cette femme simple et généreuse s'était dévouée avec zèle à l'instruction des repenties. Mais elle avait promptement senti l'imperfection et le peu de stabilité d'une telle organisation. Aussi, lorsque le Vénérable venait voir ces pauvres filles, elle s'efforçait de l'en convaincre, et insistait pour qu'il fit une fondation complète et durable. C'était, à coup sûr, le désir du P. Eudes, et il en cherchait les moyens, toutefois il en eût peut-être encore retardé l'exécution, sans la véhémence intervention de cette bonne fille.

Un jour qu'elle était à sa porte, elle le vit passer en compagnie de M. de Bernières, de M. et Mme de Camilly, et de quelques autres personnes d'une piété distinguée. Aussitôt elle s'écria, dans un transport plein de zèle: « Où (1). Voir ch. V111.

#### 380 LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

allez-vous tous? Sans doute dans les églises pour y manger les images; après quoi, vous croirez être bien dévots. Ce n'est pas là où gît le lièvre, mais bien à travailler à fonder une maison pour ces pauvres filles qui se perdent, faute de moyens et de conduite. » Les promeneurs ne firent d'abord que rire de cette sortie inattendue et quelque peu impertinente. Mais, à la réflexion, ils en furent profondément impressionnés, particulièrement notre Vénérable, qui, dès le début de son apostolat, avait senti la nécessité de fonder une Congrégation, dont le but fût de travailler à la conversion des pécheresses.

Aussi, quelque temps après, ayant reçu de cette brave femme une nouvelle interpellation non moins vive, et dans la même compagnie, il délibéra avec ses amis sur les mesures à prendre pour réaliser la promesse qu'il lui avait faite, à plusieurs reprises, en faveur de ses malheureuses pensionnaires. La maison de Madeleine étant trop étroite pour loger celles qui se présentaient et celles qu'on avait dispersées dans la ville et placées en condition, on chercha un local plus spacieux. M. de Bernières se chargea de payer le loyer; M. de Camilly promit de donner quarante boisseaux de blé pour aider à leur subsistance; d'autres personnes, parmi lesquelles Mme d'Acqueville, se cotisèrent pour fournir le linge et les meubles les plus indispensables; enfin Mme de Camilly, toute brûlante de zèle pour une si sainte entreprise, s'offrit à être leur économe et à faire accommoder la maison. Quant au Vénérable, il eut la tâche la plus difficile: l'organisation du personnel et l'obtention des permissions nécessaires de la part des autorités ecclésiastiques et des autorités civiles. Il s'y employa avec son ardeur ordinaire, et Dieu, sans doute pour l'encourager, permit qu'il n'y rencontrât pas d'abord de trop grandes difficultés(1).

(1). Voir Annales de-Dame-de-Charité, Liv.1, Ms. du monastère de Caen; les Origines de Notre-Dame de

charité, par le P. JOSEPH-MARIE ORY, P. I, ch. i, P. 4 ; P. MARTINE, T. 11, Liv. VI, pp. -126- 127; P. COSTIL, Annales, Liv. 1

### PROJETS DU P. EUDES. 381 -

L'œuvre que le P. Eudes entreprenait n'était pas chose nouvelle dans l'Eglise. Notre Seigneur n'en avait-il pas en quelque sorte posé les bases, lorsqu'il déclarait « être venu pour sauver ce qui est perdu » ? N'en avait-il pas dessiné les grandes lignes, lorsqu'il dévoilait à la pauvre Samaritaine les fautes de sa vie, qu'il renvoyait pardonnée la femme adultère, qu'il admettait dans son amitié Madeleine convertie ? Certes, ces enseignements et ces exemples du Bon-Pasteur à la recherche de la brebis perdue n'avaient point été oubliés, et les saints, marchant sur ses traces, avaient couru, avec le même zèle et la même miséricorde, après les âmes égarées dans les voluptés terrestres et dans le vice. Leurs vies nous l'attestent par une multitude de traits des plus édifiants.

En France, en particulier, les œuvres destinées à la réhabilitation des femmes repenties étaient nombreuses et dataient de loin. C'est ainsi qu'on voit, en 1272, un bourgeois de Marseille, nommé Bernard, fonder l'Œuvre de la Pénitence de Sainte Madeleine pour la conversion des courtisanes de la ville. Plusieurs autres personnes s'associèrent à cette bonne œuvre, et leur association fut érigée en ordre religieux par le pape Nicolas 111, sous la règle de Saint-Augustin. On dit même qu'il fut fondé un second ordre pour les femmes converties. A Paris, vers la même époque, le P. Tisserant, cordelier, établit un institut semblable, dit Congrégation des Pénitentes de la Madeleine, pour y retirer les Repenties qui voudraient mener une vie plus exemplaire.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, les principales villes du royaume possédaient de ces établissements, organisés, il est vrai, de façon très diverse. Tantôt les Madeleines - c'est le nom sous lequel ces pécheresses étaient le plus connues - se gouvernaient

### 382 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

elles-mêmes; tantôt elles étaient confiées à la direction de religieuses de différents ordres. Les Filles de Sainte-Marie ou de la Visitation s'y employaient des premières; et l'on voit, en 1637, saint Vincent de Paul écrire à la très honorée Mère Marie-Euphrosine Turpip, à Orléans, une lettre fortement motivée pour l'engager à accepter la conduite de l'œuvre de la Madeleine à Paris; et une autre à la Mère Bollain, en 1639, pour l'exhorter à y continuer ses services(1).

Ces deux modes de gouvernement avaient des inconvénients graves, en particulier de trop fréquents changements de direction. Ce qui distingue le V. P. Eudes, c'est que, par la fondation de l'Ordre de Notre-Dame de Charité, il devint l'organisateur pratique, le législateur définitif de toutes ces œuvres de pénitence et de conversion. Il y voua ses religieuses, et, du même coup, il en assura la permanence. Ces saintes filles ne pouvaient en effet les abandonner, sans être gravement infidèles à leur vocation, puisqu'elles s'y liaient par un vœu spécial (2).

Il y a, il faut l'avouer, chez les historiens du V. P. Eudes, des divergences et des obscurités sur les premiers commencements de l'institut. Après une étude sérieuse de leurs récits, voici ce qui nous paraît être la vérité.

Lorsqu'il se fut concerté avec ses amis, notre zélé missionnaire se rendit immédiatement à Bayeux près de M. d'Angennes, pour lui exposer ses projets. Il lui fit connaître, et les personnes de piété qui le secondaient dans cette entreprise, et les secours temporels qu'elles lui avaient promis. Il ajouta que la Providence avait pourvu elle-même au gouvernement de la maison dans la personne d'une demoiselle Marguerite Morin, qui avait accepté cette difficile

(1). Lettres de saint Vincent de Paul, T. 1, Let. 31 et 38, pp. 55 et 69.

(2). Les Origines de Notre-Dame de charité, P. 1, ch. 11, p. 5.

PROJETS DU P. EUDES. 383 -

mission. « Originaire de Coutances, mais ayant élu domicile à Caen, elle paraissait douée de toutes les qualités nécessaires pour mener l'oeuvre à bien. Huguenote de naissance et fort attachée à sa religion, sa conversion sincère avait fait l'admiration de tous ceux qui la connaissaient, et, depuis ce temps, elle avait donné des marques constantes d'une vertu solide. Enfin elle était d'un âge mûr. On l'avait donc choisie pour supérieure de la future communauté, du consentement de toutes les personnes qui s'intéressaient à ce dessein. Il ne restait plus qu'à obtenir l'autorisation de sa Grandeur, et le P. Eudes le suppliait de la lui accorder. » Le prélat, qui avait procuré tant d'établissements religieux à son diocèse, n'eut pas plus tôt entendu sa requête, qu'il le loua de son zèle et lui permit de faire ce qu'il jugerait à propos pour la réussite de cette bonne oeuvre.

De retour à Caen, notre pieux fondateur vit les échevins, et obtint d'eux la permission verbale de commencer. En conséquence, il pria Mme de Camilly et d'Acqueville de chercher une maison. Après plusieurs difficultés, elles en louèrent une, rue Saint-Jean, près la Porte-Millet, en face la chapelle Saint-Gratien. Il s'y trouvait au rez-de-chaussée deux pièces qu'on sépara par une grille, afin que l'une servit de chapelle, et l'autre de chœur. Nos deux dames y dressèrent elles-mêmes l'autel, pendant que le P. Eudes organisait une quête dans la ville pour la décoration et le service du lieu saint. « Les uns », disent les Annales de Notre-Dame de Charité, « lui donnèrent une vieille chasuble, d'autres une aube, d'autres de l'argent avec lequel il acheta le reste des ornements et meubles les plus nécessaires. Les Révérendes Mères Carmélites, dont il fut depuis supérieur, et qui dès lors avaient pour lui une vénération singulière, se signalèrent en cette occasion.

384 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Elles lui donnèrent une image en bosse de la très sainte Vierge, bien dorée, de hauteur d'environ deux pieds et demi, qui fut mise sur l'autel et en fit le plus bel ornement(1). »

Tout étant aménagé, le 25 novembre, fête de sainte Catherine, vierge et martyre, fut choisi pour réunir et renfermer dans cette maison les premières Repenties, sous la conduite de Marguerite Morin et de quelques excellentes personnes qui acceptaient de l'aider dans son ministère de charité. Toutes celles qui se trouvaient chez Madeleine Lamy et en d'autres lieux de la ville s'y rendirent effectivement ce jour-là, pour commencer la vie de communauté. L'homme de Dieu, profitant du peu de temps qui lui restait avant son départ pour l'Avent et la mission de Pont-Audemer, les disposa à ce genre de vie par de fortifiantes exhortations. Il leur montra la nécessité de cette retraite et les grands avantages qu'elles en retireraient pour leur salut; il leur demanda une grande bonne volonté pour correspondre aux soins dont elles seraient entourées dans ce saint asile, et par-dessus tout, avec une docilité parfaite, l'observance exacte de la clôture.

Quant aux règlements qu'il leur prescrivit, ils furent des plus sages. Les exercices spirituels accomplis en commun se bornaient à la prière du matin et du soir, à quelques moments de méditation sur les plus importantes vérités du salut, et à l'assistance à la Messe, autant qu'on pourrait réussir à se la procurer. Le reste de la journée était occupé à des travaux manuels, afin de prémunir les Pénitentes contre l'oisiveté si pernicieuse pour elles, et de gagner de quoi fournir à leur subsistance. Ces travaux n'étaient pas

(1). Cette image fut, dans la suite, l'instrument de bien des grâces et de bien des miracles. Religieusement conservée pendant la Révolution, elle est aujourd'hui placée dans le chœur des religieuses, au-dessus de la stalle de la Révérende Mère Supérieure.

même interrompus pendant les lectures de piété; mais on les sanctifiait par la récitation de prières déterminées, par le chant de quelques cantiques spirituels ou de quelques hymnes de l'Eglise. Si les pénitentes devaient garder rigoureusement la clôture, les directrices, elles, avaient la liberté de sortir: et elles sortaient, en fait, à tour de rôle, pour aller prier dans les églises ou chapelles de la ville, où leur piété les attirait(1).

Cene fut toutefois que le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, que la Communauté de Notre-Dame du Refuge - car tel fut son premier nom - se vit définitivement constituée, avec l'arrivée des dernières Pénitentes et l'inauguration de la vie régulière. On y dit alors la Messe dans la chapelle pour la première fois, et l'on y plaça le Saint-Sacrement. Dès ce jour aussi, Marguerite Morin « se revêtit d'une robe noire, en forme de soutane, prit un simple mouchoir carré, une cornette double, un bandeau et un grand crêpe noir pour lui servir de voile » (2). Ses compagnes s'habillèrent de la même façon, conformément du reste aux intentions du P. Eudes. Car, quoi qu'en disent certains auteurs, il avait bien, dès cette époque, l'intention de former une communauté religieuse. La preuve en est dans la clôture qu'il établit dès le principe, et dans cet habit monastique que les directrices auraient pu prendre, mais non garder, sans sa permission; elle est aussi, et très précise, dans les lettres patentes que nous le verrons obtenir de Louis XIII, en novembre 1642. N'y est-il pas formellement dit que Marguerite Morin et ses compagnes « désirent se vouer entièrement à Dieu et faire profession de religieuses sous la règle de saint Augustin (3) ? »

(1). P. MARTINE, T. 11, Liv. VI, p. 130.

(2). Annales de Notre-Dame de charité, Liv. I.

(3). P. MARTINE, T. 11, Liv. VI, p. 134.

### 386 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Le P. Eudes avait choisi le 8 décembre pour l'établissement officiel de cette maison, dans une pensée symbolique qu'il est aisé de comprendre. Mais déjà il n'était plus là pour l'assister et la soutenir dans ses premiers débuts. Occupé successivement à la mission de Pont-Audemer, puis à celle de Rouen, il ne devait revenir que pour Pâques. Afin de remédier à cette longue absence et aux embarras qu'elle pouvait créer à la nouvelle fondation, il s'adressa à la charité de Mme de Camilly. Bien que n'étant pas religieuse, cette vénérable dame comprenait admirablement les besoins d'une communauté et tout ce qui pouvait en assurer la bonne administration. Elle unissait l'intelligence et l'expérience des affaires au zèle du salut des âmes. Le P. Eudes la pria donc d'y aller le plus souvent possible, pour veiller sur la conduite des Repenties et de leurs gouvernantes et leur donner tous les avis qu'elle croirait convenables. De son côté, il leur écrivit plusieurs lettres, qui ne contribuèrent pas peu à renouveler leur courage et à les soutenir dans le bien.

Aussi, à son retour, eut-il la consolation de trouver la maison sur un bon pied, et de constater de ses yeux les heureux résultats obtenus. Écoutons ce qu'il en écrit aux Dames de la Miséricorde de Rouen:

« Tout va fort bien, grâce à Dieu, dans la maison de Notre-Dame du Refuge de Caen, et je vous assure que j'ai reçu une très particulière consolation, lorsque, étant de retour à Caen, j'y allai pour savoir ce qui se faisait; car je trouvai que Dieu y était grandement glorifié par le bon ordre qui y était gardé, et par le grand soin qu'on a de bien établir ces pauvres femmes dans la crainte de Dieu et dans la piété, et de leur faire bien employer leur temps. Cependant il n'y a que trois personnes de Caen, qui ne sont pas des plus riches, qui font subsister cette maison. Faites en sorte, je vous en conjure, mes chères Sœurs, que, comme, vous avez plus de puissance en ce qui est du temporel que ceux de Caen, vous ayez aussi plus de charité.»



Étant resté à Caen jusqu'au commencement de juin ou à peu près, il put lui-même, durant environ deux mois, suivre et encourager chaque jour ce progrès incessant dans la pratique des vertus chrétiennes. Dieu semblait vraiment prendre plaisir à verser sur cette maison ses grâces et ses bénédictions, et c'était un spectacle bien consolant pour le pieux fondateur que de voir plusieurs de ces Repenties, désormais éloignées des objets de leur criminelle affection et des occasions dangereuses, sources de leurs désordres repasser dans l'amertume de leur cœur les jours malheureux, où elles avaient vécu dans le vice et dans l'oubli de Dieu et de leur salut. Les larmes abondantes qui coulaient de leurs yeux, témoignaient de la sincérité de leur pénitence, et leur vie régulière et vertueuse édifiait profondément tous les gens de bien, qui bénissaient le P. Eudes d'un aussi merveilleux changement.

Pour lui, il n'épargnait rien qui pût consolider l'œuvre naissante; il visitait souvent les Pénitentes, il leur disait la sainte Messe ou la leur procurait par d'autres prêtres, et il agissait de même pour les confessions. Mais il se réservait le soin de leur faire, de temps en temps, de courtes, exhortations ou conférences, persuadé que, semblables à de jeunes plantes nouvellement mises en terre, et qui ont besoin d'être cultivées avec grande sollicitude et fréquemment arrosées, les âmes récemment converties doivent être souvent visitées et fortifiées dans le nouveau genre de vie qu'elles ont embrassée (1).

Toutefois le diable était trop intéressé dans cette entreprise pour la laisser en paix. Il commença donc à faire agir plusieurs personnes près du P. Eudes, pour le porter à abandonner un dessein, très pieux et très louable sans

(1). P. MARTINE, T. II, Liv. VI, pp. 429-180.

### 3 8 8 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

doute, mais qui, selon toute probabilité, n'aboutirait qu'à de minces résultats. « Il n'y avait, lui disait-on, rien de si fragile, rien de si inconstant que ces tristes créatures dont les mauvais penchants avaient été fortifiés par des habitudes invétérées. On les verrait bientôt retourner à leur premier état, à moins qu'on ne les retint sous une étroite clôture; et même alors le succès demeurerait fort douteux. »

Ce fut surtout après la mission de Saint-Malo, et durant son séjour à Caen, avant la mission de Saint-Lô, que le nombre des opposants augmenta, que les objections se multiplièrent. Le P. Eudes ne contesta pas la difficulté de l'entreprise; mais, confiant en Dieu et détaché de ses propres intérêts, il répondit que « n'eût-il le bonheur de retirer qu'une seule âme du borbier de l'impudicité, il ne regretterait pas ses peines; que, si les ouvriers évangéliques devaient planter et arroser, Dieu seul donnait l'accroissement et le succès; que Notre-Seigneur n'avait pas dit à ses apôtres: allez, convertissez le monde; mais : allez et enseignez, réservant la conversion à la force et à fonction de la grâce. Il espérait donc que Dieu prendrait en main sa cause; sa seule crainte était que ses péchés fussent un obstacle à la sanctification des âmes. »

Vaincu dans ce premier assaut, le diable eut recours à d'autres stratagèmes. Il souleva contre sa fondation les libertins, qui, se voyant enlever les objets de leurs passions brutales, mirent tout en œuvre pour entraver ses efforts. Ils ne cessèrent de murmurer parmi le peuple sur le grand nombre de communautés religieuses établies dans Caen, et qui menaçaient d'envahir toute la ville. « Qu'avait-on besoin des Repenties du P. Eudes? Ne pouvaient-elles pas faire pénitence dans leurs propres demeures? Ces maisons, d'ailleurs, ne devaient se fonder qu'avec des lettres-patentes du roi, enregistrées par le Parlement, après informations

juridiques. » Ils tirent si bien par leurs récriminations que maire et échevins songèrent à retirer la permission qu'ils avaient donnée verbalement. D'autres, avec des intentions non moins hostiles peut-être, mais mieux déguisées, proposaient d'unir le nouvel établissement à celui de l'Union chrétienne ou des Nouvelles catholiques, destiné aux jeunes filles qui abjuraient le calvinisme (1).

Peu satisfait de saper et battre en brèche la communauté des Pénitentes, le démon chercha à la diviser à l'intérieur: ainsi la ruine serait plus assurée. M. de Bernières, voyant les heureux débuts de cette maison et les fruits précieux qu'on en recueillait déjà, avait engagé une jeune personne d'excellente famille, Mlle Dieudonné, à s'associer à la bonne oeuvre. Elle était entrée à Notre-Dame du Refuge depuis quelque temps, lorsqu'entre elle et Marguerite Morin surgit une telle antipathie qu'elles ne purent se souffrir. La nouvelle arrivée dut quitter la place, après que les protecteurs de la maison eurent épuisé toutes les voies de conciliation. M. de Bernières fut-il blessé de cette sortie? On serait autorisé à le croire; car, peu après, il retranscha les secours qu'il avait fournis jusqu'alors: ce qui réduisit la communauté à une extrême nécessité 2.

D'autre part, Marguerite Morin, découragée par les difficultés, qu'elle et ses compagnes rencontraient dans le gouvernement des Pénitentes, proposait au P. Eudes de renoncer à son premier dessein, et de se rallier au conseil qu'on lui donnait de remplacer ces filles par de Nouvelles catholiques(3).

Le Vénérable ne se laissa distraire du but, ni par les ruses de ses adversaires, ni par les obstacles et les embarras

(1). P. MARTINE, T. II, Liv. VI, pp. 132-133.

(2). Annales de Notre-Dame de charité, Liv. 1.

(3). Annales de Notre-Dante de charité, Liv. I.

### 390 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

qu'ils s'efforçaient de lui créer. Ayant prévu ces épreuves, il eût été étonné de ne pas les rencontrer, car c'est le sort des saintes entreprises d'être traversées par mille contradictions, qui viennent parfois des personnes les plus vertueuses; aussi était-il résolu d'en triompher. Cependant, pour s'assurer pleinement de la volonté de Dieu, il voulut, avant d'aller plus loin, consulter Marie des Vallées, et il la consulta effectivement dans un voyage qu'il fit à Coutances, sans doute en se rendant à Saint-Lô. A peine lui eût-il communiqué la proposition de Marguerite Morin, qu'elle s'écria, par un mouvement extraordinaire, « que cette proposition n'était pas de Dieu, mais une pure tentation du démon, et qu'il ne fallait pas l'écouter; que le diable enrageait contre cette maison, et qu'il cherchait toutes sortes d'inventions pour la détruire; que c'était là une de ces ruses qu'il cachait sous une belle apparence; mais que la sainte Vierge voulait que cette maison fût pour la conversion des filles pénitentes, et que, si on changeait sa destination, elle l'abandonnerait et l'aurait bientôt renversée. » Après quoi, elle ajouta: « C'en est pas moi qui parle, mais c'est Notre-Seigneur qui me force à dire cela (1). » Le P. Eudes lui-même rapporte le fait: nous ne saurions douter de ses paroles.

Confirmé dès lors dans sa résolution, mais tenant compte des objections qu'on lui avait faites, il décida de solliciter au plus tôt des lettres-patentes, afin de régulariser l'existence de la nouvelle institution par l'accomplissement de cette formalité légale. La Providence, comme nous le racontons au chapitre XVIII, lui en fournit, l'occasion par le cardinal de Richelieu, et il ne tarda pas à les obtenir. Rassuré de ce côté, il vit de nouveau l'orage s'élever au sein

(1). Annales de Notre-Dame de charité, Liv. 1.

PROJETS M P. EUDES.

391 -

-de Notre-Dame du Refuge, et la mettre à deux doigts de sa perte. Heureusement Marie veillait sur sa

maison, et elle y avait providentiellement amené des âmes courageuses, qui devaient la sauver du naufrage et la conduire à bon port, nous le dirons dans notre deuxième volume.

Telles furent les trois œuvres importantes que le P. Eudes entreprit en 1641. Elles n'ont pas seulement des rapports de simultanéité dans leurs origines. Des liens plus intimes les unissent et n'en font en quelque sorte qu'une seule œuvre: cette histoire en apportera la preuve. Dans toutes les trois, l'idée, l'esprit sont les mêmes: ce sont des manifestations diverses d'un même sentiment.

La dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie est l'affirmation du dogme fondamental du catholicisme: « Dieu est amour. »; l'explication dernière de toute l'économie de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eglise, « c'est ainsi que Dieu a aimé le monde »; elle résume l'esprit de l'Evangile: confiance, espérance et amour: « vous aimerez de tout votre cœur ». Elle est Jésus aimant et aimé par Marie et avec Marie. L'amour en est l'objet, le motif et la fin.

Or est-ce témérité, est-ce exagération filiale d'affirmer que c'est là aussi toute la Congrégation de Jésus et Marie et l'Ordre de Notre-Dame de Charité? Dans la première, la règle des règles est la charité; et l'emploi de ses fils est de prêcher aux hommes la tendresse et l'amour du Cœur de Dieu, après les avoir éprouvés eux-mêmes; de leur ouvrir les trésors de ses miséricordes, en leur faisant connaître et aimer Jésus et Marie, en leur ouvrant leurs Cœurs. Quant au second, qu'est-il autre chose que la mise en exercice et en pratique de la dévotion à ces mêmes Cœurs? Ce saint Ordre n'est-il pas, comme le Cœur de Marie, un refuge

### 392 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

pour les pécheresses? Et, comme le Bon Pasteur, ne charge-t-il pas sur ses épaules les brebis égarées, défaillantes et presque mortes, pour les rapporter au bercail et guérir leurs blessures? Tout n'y est-il pas douceur, bonté, miséricorde et mansuétude? Inutile d'insister plus longuement, le nom même de ces deux Sociétés suffirait à l'établir: les trois œuvres respirent bien le même esprit; entre elles existe une harmonie parfaite. Nées dans les mêmes circonstances, elles constituent dans leur ensemble une seule et unique mission. Ainsi l'a compris le P. Eudes: et, pendant près de quarante ans, il s'y dépensera constamment, les unissant toujours dans un même amour et dans un même dévouement (1).

Ces projets et ces fondations, joints aux travaux des missions auraient dû suffire, semble-t-il, à épuiser l'activité de notre vaillant apôtre; on se demande même comment il put les mener de front et les conduire à bonne fin. Et pourtant, au milieu de ces préoccupations de toutes sortes, il trouvait le moyen de composer et de publier deux petits ouvrages à l'usage des fidèles. Le premier était intitulé : Le Testament de Jésus et le Testament du Chrétien, avec la parfaite consolation des affligés. « C'est, à la vérité, le plus petit de tous ses livres », dit le P. Martine, « mais il n'est pas le moins utile, il contient de grandes instructions(2). » On n'a pas jusqu'ici retrouvé cet opuscule. Toutefois, à en juger d'après le titre, il pourrait bien n'avoir été qu'un développement, sinon même une simple réimpression du sixième exercice pour la préparation à la mort, contenu dans le Royaume de Jésus, auquel l'auteur aurait joint ce qu'il avait écrit, dans la deuxième partie, sur la parfaite

(1). Les Sacrés-Cœurs et le V. Jean Eudes, P. 1, ch. vi, pp. 63 et suivantes.

(2) . P. MARTINE, Liv. 11, p. 101.

### NOUVEAUX OUVRAGES. 393 -

soumission à la Volonté de Dieu. Il aurait ainsi mis à la portée de tous des exercices pratiques qui se trouvaient dans un ouvrage plus volumineux, et qui coûtait un peu cher. Ce serait déjà la vulgarisation de la piété par des éditions populaires, de petit format et de faible coût.

Le second livre avait pour titre: La Vie dit Chrétien ou le Catéchisme de la Mission, avec un moyen

facile pour faire une confession générale. Les archives de la Congrégation de Jésus et Marie en possèdent des exemplaires de cinq ou six éditions (1). Dédié à la très sainte Vierge, dont le P. Eudes implore la bénédiction, et, par elle, celle de son fils Jésus, il est adressé à tous les catéchistes missionnaires, et en général à tous les bons pasteurs. On y trouve, au début, un abrégé des indulgences accordées par Grégoire XV en faveur de la Doctrine chrétienne le 22 septembre 1622. C'est, en somme, un catéchisme par demandes et par réponses, assez semblable à ceux qu'on édite aujourd'hui, et portant sur les mêmes matières. Il contient cependant bien des détails et même des questions entières, surtout des pratiques, des formules de prières, que l'on ne rencontre plus dans les ouvrages de ce genre: par exemple ce qui concerne la vie du chrétien et l'importance du catéchisme, le sacrement de l'Autel, la dévotion à Marie. Ce qui frappe, c'est la précision, la clarté des réponses, la simplicité du langage, même dans l'exposé des plus hauts mystères: pas un mot que ne puisse comprendre le simple peuple le moins avisé. Rien de vivant comme ces leçons. elles donnent l'illusion de la réalité. Un tel ouvrage lu et

(1). Plusieurs de ces éditions n'ont pas été faites à Caen, et conséquemment ne sont pas du P. Eudes. Son éditeur en 1641 était Pierre Poisson. L'une d'elles, faite à Lyon en 1666, se termine par sept propositions ou méditations intitulées: La vraie philosophie du chrétien; elles roulent sur les grandes vérités, la brièveté de la vie, la mort, la sépulture, le jugement, l'éternité, l'enfer. Elles ne paraissent pas être du Y. P. Eudes.

#### 394 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

relu, expliqué dans les missions, ne pouvait que former d'excellents chrétiens, instruits des vérités de la foi et des préceptes de la religion, dressés à recevoir les sacrements avec les dispositions intérieures et extérieures requises. Le dernier chapitre sur la confession générale, en particulier, est fort utile: l'examen de conscience, qui le constitue en grande partie, n'oublie aucun des points importants sur lesquels il faut d'ordinaire attirer l'attention des pénitents; il appuie notamment sur les devoirs d'état, dont chacun est longuement étudié. C'est un enseignement de morale en même temps qu'un retour sur le passé. Ajoutons que les prêtres trouvaient là un exposé de doctrine très sûr et très complet, qui leur facilitait singulièrement la tâche, en même temps qu'il les formait à l'enseignement catéchistique (1).

Ainsi, notre saint missionnaire ne perdait point de vue les populations auxquelles il avait consacré sa vie, et qu'il voulait évangéliser jusqu'à son dernier soupir.

(1). Voir Appendice, note XVI. - Écoutons le V. P. Eudes s'adressant à ses collaborateurs dans sa Préface: « Mes très chers Frères, le dessein et la fin de la Mission et des Missionnaires est de ressusciter les Morts, c'est-à-dire, de rétablir la grâce, l'esprit et la vie du christianisme, qui est éteinte aujourd'hui dans la plus grande partie des chrétiens. Cette vie consiste en trois choses: premièrement à connaître Dieu par la connaissance des principaux Mystères de la Religion chrétienne; secondement à l'aimer, c'est-à-dire, à aimer et faire ce qu'il aime et ce qu'il demande de nous; troisièmement à haïr et fuir ce qu'il hait et ce qu'il défend. Vous êtes tous Missionnaires, envoyés de Dieu pour la même fin pour laquelle le souverain Missionnaire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a été envoyé en la terre par son Père Éternel, c'est-à-dire, pour illuminer le monde de la lumière de Vie, et pour allumer le feu du divin amour et de la haine du péché. C'est pourquoi, puisque Dieu vous a fait tant de faveur, que de vous appeler à une si haute fonction, si vous désirez vivre vous-même de la vraie Vie, et éviter la mort éternelle, vous devez travailler fortement et continuellement à établir ces trois choses dans les âmes chrétiennes. C'est à cette fin que je vous mets ce petit livre en main.... Je l'ai dressé par forme de demandes et de réponses, afin de le rendre plus familier et instructif. C'est à vous d'en user selon le temps, les lieux et les personnes, de choisir les demandes que vous jugerez à propos de faire aux enfants, et d'expliquer les autres au peuple. »

395 -

## CHAPITRE SEIZIÈME

### Missions : Situation du P. Eudes dans l'Oratoire

( 1 6 4 2 ).

Mission de Rouen: le P. Eudes est établi chef de toutes les missions de la province de Normandie; mandement de M. de Harlay; succès de la mission. - Les Dames de la Miséricorde et Notre-Dame du Refuge -à Rouen. - Inquiétudes de M. Cospéan; lettres du P. Bourgoing mandant le P. Eudes à Paris; craintes et accusations de l'Oratoire; réponse de M. de Harlay. - Mission de Saint-Malo; voyage à Saint Pol de Léon. - Avertissements aux Confesseurs. - Salutation à la très sainte Vierge. - Mission de Saint-Lô; conversions de calvinistes. - Lettre du cardinal de Richelieu au P. Eudes.

Cependant la réputation du P. Eudes croissait de jour en jour, et l'on célébrait partout les grands fruits de ses missions. Les populations se pressaient autour de sa chaire et de son confessionnal, et les prélats de l'Eglise se disputaient l'honneur de le posséder.

Nous l'avons vu, la mission de Coutances était à peine achevée, qu'il avait dû, sur les instances de M. Cospéan, se rendre à Pont-Audemer pour y prêcher l'Avent. Ainsi s'était terminée cette année 1641, marquée par tant de grâces et des résolutions si importantes.

L'année 1642 ne fut ni moins occupée, ni moins bénie du ciel.

« En l'année 1642 », nous dit le serviteur de Dieu dans son Mémorial, (1) « je fis trois missions plus abondantes

(1). Mémorial, art. 111.

### 3 9 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

encore en grâces et en bénédictions que les précédentes. La première fut à Rouen et dura depuis le commencement de l'année jusque dans le Carême bien avant, dont Mme la duchesse d'Aiguillon fournit la subsistance; la seconde fut en la ville de Saint-Malo, en Bretagne, dont M. de Sancy (1), évêque de Saint-Malo, fit la dépense; la troisième fut à Saint-Lô, au diocèse de Coutances. »

Il y avait longtemps déjà qu'on songeait à faire une grande mission à Rouen, et nous savons par une lettre du 21 décembre 1639 citée plus haut, que M. Cospéan se proposait d'y travailler avec son saint ami. Mais la révolte des Nu-pieds, en y suscitant des troubles non moins violents que dans la basse Normandie, y avait mis empêchement. La ville s'étant pacifiée, le projet de mission parut se renouer, et l'on projeta de la faire, au début de 1641, entre l'Avent et le Carême. Cela résulte d'une lettre du même prélat datée du 5 Juin 1640, que nous avons rapportée en son lieu. Ces projets successivement formés ayant échoué pour différentes causes, la mission fut enfin arrêtée et définitivement fixée aux premiers jours de l'année 1642, et l'on choisit pour lieu des exercices la vaste église de l'Abbaye de Saint-Ouen (2), qui offrait tous les avantages désirables.

(1). On a imprimé M. de Fourey: le manuscrit du Mémorial donne M. de Sancy. Au reste, les Annales de l'Oratoire attestent que l'évêque de Saint-Malo était bien alors M. de Harlay-Sancy, dont nous avons déjà parlé, et qui ne mourut qu'en 1646.

(2). L'église abbatiale de Saint-Ouen, style gothique X111e siècle, en forme de croix latine, est un vaisseau admirable pour les proportions, la perfection de la masse et la délicatesse de l'architecture. Du grand portail on aperçoit le chœur dans tout son ensemble; c'est un ovale entouré de hauts piliers en faisceaux d'une grande élévation, et d'un fini surprenant. Onze chapelles l'entourent, et la hauteur de la voûte est de 100 pieds sous clef dans toute la longueur de l'édifice, qui est de 416 pieds sur 78 de large. Sans y comprendre les trois rosaces, 125 fenêtres, sur trois rangs, éclairent cette magnifique église. Le second rang présente des vitraux d'une grande beauté, qui éclairent une galerie circulaire intérieure, régnant au-dessus des collatéraux.

Au dehors la façade présente la porte principale entre deux tours tronquées, placées diagonalement,

hautes l'une de 50 pieds, l'autre de 40 au-dessus du sol. Au centre de l'édifice, sur la croisée, s'élève une tour magnifique dont la base carrée est ouverte sur chaque face de deux grandes fenêtres surmontées de pignons à jour du style le plus pur et le plus élégant; la partie supérieure, qui est de forme octogonale est flanquée de quatre tourelles, rattachées aux angles par de légers arcs-boutants dont l'extrados est orné de jolies découpures. Les quatre faces de cette partie de la tour, qui se présentent entre chaque tourelle, sont percées chacune d'une fenêtre à compartiments, au-dessus desquelles une couronne ducale, travaillée à jour et de l'effet le plus pittoresque, forme le sommet, dont la hauteur est de 210 pieds.

MISSIONS. 397 -

Le P. Eudes nous l'a dit dans son Mémorial, Mme la duchesse d'Aiguillon se chargea de tous les frais.

Marie-Madeleine de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, fille de René de Wignerod et de Françoise Duplessis, sœur de Richelieu, était une fervente chrétienne, dont partout alors, non seulement en France, mais à Rome, en Irlande et ailleurs, on rencontre les dons généreux, soit pour établir des fondations pieuses, soit pour les entretenir. Saint Vincent de Paul et M. Olier étaient toujours sûrs de trouver son puissant appui, quand ils voulaient entreprendre quelque œuvre importante. Comme M. de Renty, elle aimait à faire prêcher des missions dans les paroisses dépendantes de ses domaines, heureuse de contribuer ainsi à la sanctification de ses vassaux et à l'extension du royaume de Jésus-Christ. Elle connaissait le P. Eudes de réputation; elle l'apprécia plus encore par les fruits abondants, que son éloquence et son zèle opérèrent en cette circonstance dans les âmes des Rouennais. Sa protection lui fut désormais, assurée, et nous en verrons les heureux effets, lors de l'établissement de la Congrégation de Jésus et Marie.

Le siège archiépiscopal de Rouen était occupé par M. François de Harlay, premier du nom, l'un des prélats

398 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

« les plus savants et les plus judicieux qu'eût alors l'Eglise de France » (1). Né en 1583 d'un chambellan du duc de Lorraine, il avait fait des études très brillantes, et, tout jeune encore, avait soutenu pour son doctorat en Sorbonne une thèse sur toute la Somme de saint Thomas. D'abord abbé de Saint-Victor de Paris, puis coadjuteur du cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, il était devenu, en 1615, titulaire de ce grand siège. Il gouvernait, depuis ce temps, son diocèse avec zèle et sagesse, lorsqu'il connut les talents et l'éminente vertu du P. Eudes. Comme l'évêque de Bayeux et les autres évêques de Normandie, il le favorisa de tout son pouvoir, et des premiers: témoin une lettre datée du 6 juillet 1634, où « confiant dans sa piété, son savoir et son expérience », il lui accorde la faculté d'entendre les confessions de ses sujets et d'absoudre des cas réservés (2). Bientôt même il le demanda pour sa ville épiscopale, où il aurait été heureux de le faire entendre avec M. Cospéan. Les circonstances retardèrent la réalisation de ce désir, qui ne fut pas même entièrement rempli en 1642, grâce à l'absence de l'évêque de Lisieux. Lorsqu'il eut vu le P. Eudes de près, il lui donna un éclatant témoignage d'estime et de confiance. Prévenu de ses mérites et de ses talents, il l'avait chargé de choisir lui-même les ouvriers dont il aurait besoin pour la mission, et il s'était entièrement reposé sur sa sagesse de tout ce qui concernait cette importante entreprise. A son arrivée, il fit plus encore: et par un mandement daté du château de Graillon, où il résidait, il l'établit, le 11 janvier 1642, chef de toutes les missions de la province

(1). P. COSTIL, Annales, Liv. 1.

(2). « Franciscus etc... Dilecto Filio Magistro Jobanni Eudes, presbytero etc., Salutem et Benedictionem. De tuis pietate, doctrina et experientia, specialem in Domino fiduciam habentes, idcirco ut Fidelium nostrae diœceseos confessiones audire, eosque a casibus etc., absolvere possis, tibi... facultatem impertimus etc. » Cf. Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes, p. 12.

MISSIONS. 399 -

de Normandie, et il lui accorda les plus amples pouvoirs qu'un archevêque pût communiquer à un ouvrier apostolique. Ce mandement, si honorable pour le P. Eudes, rédigé d'abord en latin, fut ensuite traduit en français et imprimé. M. de Harlay ordonna à l'un de ses aumôniers d'en prescrire la publication dans tout Rouen, et d'en donner lui-même lecture en chaire à l'ouverture de la mission. Voici la teneur de cette élogieuse déclaration.

« François, par la grâce de Dieu, archevêque de Rouen, primat de Normandie, à Jean Eudes, homme recommandable par sa religion, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, et chef de nos missions archiépiscopales à Saint-Ouen, dans notre diocèse et dans notre ville métropolitaine, bénédiction pour la vie éternelle dans la sagesse du Père et l'unité du Saint- Esprit.

« L'ordre du gouvernement hiérarchique demande qu'à ceux que nous reconnaissons, par le témoignage de nos frères, avoir été fidèles à s'acquitter des moindres emplois, dans les diverses parties de notre province, nous accordions des pouvoirs plus étendus, et que, dans l'Eglise-mère de Rouen, ceux de ses fils qui recourent à elle trouvent non seulement bon accueil, mais encore que, s'ils travaillent dignement à évangéliser et instruire, ils aient comme récompense ecclésiastique de le pouvoir faire plus librement. C'est pourquoi, pour recommander la mission de l'Oratoire et en perpétuer le souvenir, outre les pouvoirs que nos co-provinciaux ou suffragants vous ont déjà accordés, que vous nous avez exposés, et que nous voulons qu'on regarde comme exprimés ici, nous vous établissons, dans notre province, chef des missionnaires, avec pouvoir de les choisir, nous conformant en cela aux usages si respectables de l'antiquité, afin qu'avec eux vous veilliez à noter les fautes contre la discipline et à rechercher les remèdes opportuns, et que vous prépariez, par votre zèle pour la foi et l'unité, les voies au Concile provincial que nous nous proposons de convoquer au plus tôt. Nous vous enjoignons donc à vous qui, pour parler avec l'Apôtre, savez quelle est ma doctrine, ma conduite et mon dessein, devant Dieu qui vivifie tout, et devant Jésus-Christ qui rendit un bon témoignage sous Ponce-Pilate, nous vous enjoignons, dis-je, d'observer notre commandement sans tache et sans reproche jusqu'à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que fera paraître en son temps Celui qui est souverainement heureux et le seul puissant, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Donné dans notre château de Gaillon, en 1642, année de la mission évangélique, le onzième jour du mois de janvier.

« FRANÇOIS, Archevêque de Rouen (1). »

(1). Voir le texte latin, Appendice, note XVI1.

#### 400 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

On ne saurait dire combien la publication de cette pièce, jointe à la haute opinion qu'on avait déjà de la vertu et du talent du P. Eudes, prévint avantageusement tous les esprits en sa faveur. Elle contribua puissamment à lui attirer la confiance et à donner de l'élan à la mission. A la tête de trente ouvriers bien choisis et des plus distingués, notre saint apôtre y travailla près de trois mois, avec un zèle et un succès qui tenaient du prodige. A sa parole et à celle de ses coopérateurs, on voyait souvent l'auditoire fondre en larmes; les confessionnaires étaient littéralement assiégés, et les confesseurs, malgré leur nombre et malgré leur incessante occupation, suffisaient à peine à la tâche. Les pécheurs abandonnaient leurs désordres, les ennemis se réconciliaient, les usuriers offraient de restituer le bien mal acquis, les confessions faites avec négligence ou sans contrition se réparaient; on apportait aux pieds des missionnaires une multitude de mauvais livres, de tableaux de prix mais deshonnêtes, pour qu'ils les brûlassent publiquement, en expiation des scandales dont ils avaient été la source (2)

L'impiété a beau se railler des hommes apostoliques, et parler dédaigneusement des conversions qu'ils opèrent avec le secours de la grâce, le sourire et la moquerie ne sauraient détruire l'autorité des

faits. Quand on voit des cités entières, et des plus populeuses, s'ébranler à la parole d'un missionnaire, les pécheurs les plus endurcis pleurer leur vie coupable, les hommes les plus fiers et les plus indépendants (2). P. MARTINE, Liv. 11, p. 108.

MISSIONS. 401 -

se précipiter vers les confessionnaires, s'humilier comme des enfants, avouer sincèrement leurs fautes, puis changer leurs habitudes vicieuses, et cela sans motif humain, disons mieux, contre toutes les inclinations de leur cœur, est-il possible de méconnaître le doigt tout puissant de Dieu, qui seul peut ainsi remuer et convertir les âmes? Voilà pourquoi les calvinistes, après avoir dédaigné et même raillé quelque temps les efforts des ouvriers évangéliques, furent enfin contraints d'admirer, comme les autres, les bénédictions que le Seigneur donnait à leurs prédications. Ils écoutèrent leur voix, la lumière se fit dans leurs esprits, et l'on en vit un grand nombre s'asseoir au festin du Père de famille, après être rentrés dans le sein de l'Eglise catholique(1).

Le P. Eudes fut le principal instrument de ces merveilles de grâce. Mais son zèle ne s'en tint pas là.

Non content de prêcher chaque jour le peuple accouru de toutes parts, il rassembla deux fois la semaine, dans des conférences, les prêtres qu'il avait sous ses ordres, et avec eux un grand nombre d'ecclésiastiques, qui ne cherchaient qu'à profiter de ses instructions. Ces réunions contribuèrent efficacement à soutenir l'ardeur de ces soldats de Jésus-Christ, et à maintenir, dans leurs décisions et leur conduite, cette précieuse uniformité qui est un principe d'ordre, de paix et de cordialité, et qui rend supportables les fatigues des plus longs travaux. En même temps, elles rallumaient la flamme sainte dans les gardiens du sanctuaire, et les déterminaient à entreprendre et à soutenir de semblables labeurs pour la régénération du troupeau commis à leurs soins, digne couronnement de leur propre résurrection.

(1). P. MARTINE, Liv. 11, p. 108.

402 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Toutefois, au milieu de ses incessantes prédications et des longues heures qu'il consacrait soit à entendre les confessions, soit à apaiser et régler les différends, soit à répondre aux diverses questions qu'on lui posait, le P. Eudes ne perdait pas de vue l'oeuvre qui commençait à peine à son départ de Caen et qui devait contribuer si efficacement à la conversion et au salut de tant de pécheresses. Il y intéressait le plus d'âmes généreuses qu'il pouvait; il formait le dessein, il essayait même d'en établir une semblable à Rouen. Il y avait, en effet, dans cette ville une association de femmes pieuses, qui s'adonnaient à l'exercice de la charité: elles visitaient les hôpitaux, les prisons, les maisons des pauvres malades; on les appelait les Dames de la Miséricorde. Il tâcha d'émouvoir leur pitié en faveur des pauvres filles qu'il avait réussi à arracher des griffes du diable, et de les porter à les secourir avec constance. Ses efforts ne furent pas vains. Une maison de Notre-Dame du Refuge fut, sinon fondée par lui - peut-être existait-elle antérieurement, comme en plusieurs autres endroits - du moins munie par ses soins d'un temporel plus assuré. La lettre suivante, datée de quelques mois plus tard, et adressée à ces saintes femmes, nous montre bien l'importance qu'il attachait à cette fondation. Elle montre aussi comment il savait, en la relevant à leurs yeux, les déterminer à la persévérance et aux sacrifices qu'exigeaient son maintien et sa prospérité.

« JÉSUS, MARIA!

« Mesdames, mes très chères Sœurs en Notre-Seigneur Jésus-Christ, la grâce, la miséricorde et la paix de ce même Jésus-Christ demeurent en vous pour jamais!

« Le zèle et la piété, que j'ai reconnus en vous pendant que j'ai été à Rouen, m'ont tellement édifié et consolé que je ne puis me contenter d'en remercier Notre-Seigneur, et de le prier tous les jours, au saint



Sacrifice de la Messe, de vous combler, vous et tous les vôtres, des plus saintes bénédictions de sa divine miséricorde, et de conserver et enflammer toujours de plus en plus en vos cœurs le feu de sa très ardente charité. Je n'ai été à Rouen que trois mois de corps, mais je vous assure que j'y suis et y serai toujours d'esprit et de cœur, vous accompagnant dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les maisons des pauvres malades, et me réjouissant, avec Notre-Seigneur et sa très sainte Mère et vos bons anges, de vous voir ainsi continuer dans l'exercice des oeuvres de Dieu.

« Oui, mes chères Sœurs, sachez, s'il vous plaît, que, par ces saintes actions, vous réjouirez tout le paradis, vous augmenterez la gloire et la joie accidentelle de Dieu. Si vous saviez quel contentement vous donnez à vos bons anges, quand ils vous voient faire ce que tant de grands saints et saintes ont fait! Outre cela, vous confondez l'esprit malin, et faites enrager tout l'enfer. Vous attirez mille bénédictions du ciel sur votre ville, sur vos familles, sur vos maris, sur vos enfants et sur vous-mêmes. Vous répandez une odeur de piété et donnez un exemple de vertu à toute la France, exemple qui amènera beaucoup de vos semblables à imiter votre charité. Enfin vous ressuscitez dans l'Eglise de Dieu ce premier esprit de sainteté, qui fleurissait autrefois parmi les premiers chrétiens.

« Mais le diable, qui enrage de tout ce qui est fait pour la gloire de Dieu, ne manquera pas de faire tout ce qu'il pourra pour vous décourager et vous faire désister de ce saint exercice. Il vous suscitera plusieurs traverses et s'opposera à tous vos bons desseins, et spécialement à ceux que vous avez eus et que vous avez encore pour la maison de Notre-Dame du Refuge; car il se désespère de voir Jésus lui arracher des griffes ces âmes misérables, dont il se sert pour en perdre quantité d'autres. Mais faites-voir, mes très chères Soeurs, que vous n'avez pas moins d'affection et de constance pour le service de notre bon Maître, que ce malheureux a de fureur contre lui et contre les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang. Cet infortuné emploiera quelquefois trente ou quarante ans pour faire tomber une âme dans le péché mortel et pour la damner. Ne plaignez donc pas un peu de temps, un peu de soin, un peu de bien temporel, pour renverser les œuvres malignes, pour la destruction desquelles le Fils de Dieu a répandu son sang. Quand vous n'empêcheriez qu'un seul péché mortel dans votre ville, vous feriez un bien incomparablement plus grand que si vous la sauviez de toutes les pestes et autres afflictions temporelles qui se peuvent imaginer,

puisqu'un seul péché mortel est un plus grand mal que tous les maux du monde.

« Vous devez vous estimer bienheureuses, Mesdames, de ce que Notre-Seigneur vous fait la grâce d'employer quelque partie du bien temporel qu'il vous a donné, pour le même sujet pour lequel il a employé son sang et sa vie.

« Quel bonheur pour vous d'être choisies de Dieu pour être associées avec lui dans la plus grande de ses oeuvres, qui est l'oeuvre de la rédemption des âmes! Délivrer un homme qui est captif selon le corps des mains des barbares est chose grande; mais affranchir une âme de la servitude de Satan est plus que si on délivrait tous ceux qui sont esclaves corporellement. Si c'est une chose si agréable à Dieu de bâtir des hôpitaux et maisons de santé pour le soulagement des corps de ceux qui sont malades, quel bien est-ce d'aider à établir une maison et un hôpital pour les âmes malades, et malades d'une peste infernale, qui leur donnera la mort et à beaucoup d'autres, si on n'y remédie?

« Il y a tant d'hôpitaux partout pour les corps: n'est-il pas juste qu'il y en ait quelques-uns pour les âmes qui sont plus horriblement et plus dangereusement malades que les corps, et que les personnes qui aiment Dieu et qui savent combien les âmes lui sont chères, aient autant et plus d'affection pour celles-ci que pour ceux-là? Une seule âme vaut mieux que mille mondes: et, partant, qui gagne une âme à Dieu fait plus que conquérir mille empires. Faire une aumône corporelle à un pauvre est une chose très recommandable, et merveilleusement recommandée de Dieu dans sa sainte Parole; mais coopérer à la conversion d'une âme est plus, dit saint Chrysostôme, que de départir aux pauvres tout l'or du monde, si

vous l'aviez. Or, dans l'œuvre dont il est ici question, mes chères Sœurs, vous faites l'un et l'autre: vous faites une aumône spirituelle et corporelle. Jugez comme cela plaît à Dieu qui est tout charité et miséricorde, et qui aime tant la miséricorde et la charité, qu'il prononce jugement, sans miséricorde, à celui qui n'exerce pas la miséricorde, et au contraire miséricorde, sans jugement, à celui qui fait des œuvres de miséricorde.

« Plusieurs portent envie et avec raison, dit le même saint Chrysostôme, aux jeûnes, aux veilles, aux cilices, aux disciplines et autres pénitences et macérations des personnes religieuses, qui mènent une vie austère et solitaire; mais délivrer une âme de la possession du diable et la remettre entre les mains de Jésus-Christ est chose qui surpasse toutes les austérités du monde. On admire les miracles qui se font sur MISSIONS. 405 -

les corps, comme de donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts; mais saint Grégoire-le-Grand nous assure que celui qui coopère, avec la grâce de Dieu, à la conversion d'un pécheur, fait un plus grand miracle que s'il ressuscitait un mort. En un mot, la chose la plus divine de toutes les choses divines, dit saint Denis l'Aréopagite, est de travailler avec Dieu au salut des âmes. C'est l'occupation continuelle de Dieu. C'est à quoi il emploie toutes ses pensées, tous ses soins et toutes les puissances de sa divinité et de son humanité. C'est à quoi il occupe ses anges et les plus grands saints, qui sont ses apôtres. C'est le fruit de tant de travaux, de tant de sueurs, de tant de larmes, de tant de peines, de tant de jeûnes, de tant de privations, de tant de sang répandu, de tant d'actions si saintes, et de tant de souffrances si cruelles de la vie d'un Dieu sur la terre, et d'une vie de trente-quatre années, terminée pour la même fin et d'une mort si étrange.

« Ne vous est-ce pas beaucoup d'honneur, mes très chères Sœurs, d'avoir quelque part à une chose si précieuse et si divine? Devez-vous plaindre ou épargner un peu de terre pour un sujet, pour lequel Dieu s'est donné lui-même? Quelle honte sera-ce à une âme chrétienne, quand Jésus-Christ lui reprochera, à l'heure de la mort, qu'elle aura consommé tant d'or et d'argent, qu'il lui avait mis entre les mains, en festins, en bals, en jeux, en habits superflus et en mille autres dérèglements, et qu'elle aura refusé de contribuer en quelque chose au salut des âmes, pour lesquelles il s'est sacrifié lui-même!

« Que chacune de vous, Mesdames, examine sa conscience sur ce point, et il y en aura peu qui ne se trouvent coupables, et qui n'aient pas grand sujet de craindre le jugement de Dieu. Le bien et l'argent, que vous avez entre les mains, ne sont pas à vous, mais à Dieu. Cependant vous en avez employé beaucoup par ci-devant pour le monde, pour la vanité, et partant pour le diable: quel moyen d'expiation cette faute? Faites désormais pour le moins autant pour celui à qui vous devez tout, comme vous avez fait pour son ennemi et le vôtre. Ce que vous avez employé pour le monde et Satan, est perdu; mais ce que vous donnerez à Jésus-Christ, vous sera rendu au centuple dès ce monde, et vous acquerra la vie éternelle en l'autre, selon la promesse infaillible du Fils de Dieu.

« Il n'y en a pas une d'entre vous, qui n'ait une dévotion très particulière à la très sainte Vierge, Mère de toute pureté; or, sachez que vous ne pourrez rien faire qui lui soit plus agréable, que d'aider à soutenir cette pauvre petite maison, qui lui est dédiée sous le titre de

406 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Notre-Dame du Refuge, parce que c'est un lieu de refuge pour la chasteté qu'elle aime tant, et qui est si horriblement persécutée au siècle où nous sommes.

« Quand j'ai commencé cette lettre, je n'avais pas dessein de vous en dire tant; mais je crois que Dieu l'a voulu ainsi. Prenez toutes ces choses, s'il vous plaît, non point comme de moi, qui ne suis rien et qui ne mérite point que vous m'écoutez, mais comme de la part de Dieu. Lisez-les et relisez-les plus d'une fois, considérez-les attentivement, et elles vous seront utiles .....

« Je supplie très humblement le R. P. Angélique de Gaillon de ne rien épargner de son zèle et de sa piété pour l'avancement de la gloire de notre Maître en cette affaire. S'il se présente quelques difficultés ou obstacles, prenez conseil, et vous adressez à Mgr l'Archevêque de Rouen par l'entremise de son grand vicaire, le R. P. Toussaint. Je suis très assuré que l'amour et le zèle très ardent, que ce très digne prélat a pour l'Eglise de Dieu et pour le salut des âmes, le porteront à vous aider puissamment en tout ce qui sera possible.

« Après tout, ne m'oubliez pas dans vos saintes prières; car je suis de tout mon cœur, en Jésus et Marie,

« Votre très obéissant et très humble serviteur, JEAN EUDES, Prêtre missionnaire.

« De Saint-Malo, ce 16 juillet 1642. »

Les Dames de la Miséricorde entendirent son appel; l'œuvre du Refuge fut soutenue par leurs dons et leur charité, sous la conduite du P. de Gaillon, puis du P. Toussaint, chanoine pénitencier et vicaire général de Rouen. M. de la Motte-Lambert, un ami du P. Eudes, dont nous aurons à parler plus loin, devait l'organiser définitivement en 1655 ou 1656.

Durant cette mission, qu'il avait en partie procurée par son influence, et à laquelle il avait tant souhaité d'apporter son concours, M. Cospéan n'oublia point son ami. Serait-il même téméraire de penser qu'il ne fut point étranger au mandement de M. de Harlay, et à la dignité qu'il conférait

MISSIONS. 407 -

au serviteur de Dieu? Il lui écrivit donc plusieurs lettres fort honorables et fort édifiantes. Dans l'une, datée du 1er janvier, il lui manifestait certaines inquiétudes, qu'il commençait à concevoir à son sujet. D'où venaient-elles ? Avait-il eu vent des dispositions des Oratoriens à l'égard du P. Eudes? On serait porté à le croire, et cela est d'autant plus vraisemblable qu'il avait des relations intimes avec la rue Saint-Honoré, et qu'il demeurait alors le plus généralement à Paris(1). Citons quelques lignes de cette lettre

« Je ne crains qu'une chose, mon très cher Père, c'est qu'on ne vous ravisse à moi pour vous envoyer ailleurs, et que vous ne m'abandonniez; ce qui serait pour moi le plus affreux des malheurs. Mais j'ai lieu d'attendre autre chose de vous, grâce à votre piété et à votre fidélité, ainsi qu'au lien sacré dont nous a unis le Christ, dans lequel je suis, etc ...(2) »

Une autre, écrite le 29 février, et datée de Paris, était conçue en ces termes :

« Mon révérend Père et très cher Fils, j'ai fait écrire à ceux de Saint Candre (1) qu'ils ne perdent pas la bénédiction que Notre-Seigneur donne par vous à tout Rouen. Mais, je vous supplie, au nom de Dieu, que rien ne la ravisse à ce pauvre Pont-Audemer, qui vous attend comme un second Messie pour ce Carême, avant lequel je serai sans doute au diocèse. Mme d'Aiguillon est ravie des fruits que vous faites à Saint-Ouen; elle m'en a dit des merveilles. Mais tout cela m'épouvante, car je crains qu'on ne vous retire d'au milieu de nous. Votre fidélité pourtant et votre piété, qui m'ont si fort attaché à vous dans le Seigneur, me rassurent, etc... »

(1). Nous le verrons plus tard, il ne résida proprement à Lisieux qu'après la mort de Richelieu, sous Mazarin, qui l'écarta de la cour.

(2). « Unum metuo, Pater charissime, ne alio rapiare, neque deseras, quod mihi malorum esset gravissimum; verum aliud me jubet sperare pietas tua ac fides, tum sacrum vinculum, quo nos colligavit Christus, in quo sum, etc.

(3). Paroisse de Rouen, qui dépendait de Lisieux, ce qui explique pourquoi M. Cospéan tenait tant à

participer à cette mission.

408 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

On le voit par cette lettre, Pont-Audemer, où le P. Eudes avait prêché une mission pendant l'Avent, le réclamait encore pour le Carême. Mais l'archevêque de Rouen, de son côté, persuadé qu'il ne pouvait procurer à son peuple un prédicateur plus capable de l'affermir dans ses résolutions, voulait absolument le garder pour sa cathédrale. Quelque fatigué qu'il fût par ces travaux accablants, notre saint missionnaire, qui n'écoutait que son zèle, était sur le point d'accepter ce nouveau ministère, quand il reçut du P. Bourgoing l'ordre de s'excuser auprès de M. de Harlay et de se rendre au plus tôt à Paris. Il devait s'y délasser quelque peu et se préparer à faire ensuite les conférences à Saint-Magloire (1). Le supérieur général exprimait, dans cette lettre, ses craintes de voir exposée par cette nouvelle prédication une santé déjà fort affaiblie par des labeurs excessifs; et il ajoutait que toute la Société de l'Oratoire lui saurait mauvais gré, s'il consentait à ce que l'on ménageât si peu un sujet si utile (2). Ces motifs paraissaient sérieux. L'étaient-ils ? Il est permis d'en douter, puisque ce même supérieur, quelques semaines plus tard, enjoignit au P. Eudes d'aller à Saint-Malo, pour y prêcher une mission. Il s'excusait, il est vrai, en disant qu'il n'avait pu résister aux instantes sollicitations de M. de Harlay-Sancy, qui voulait absolument le posséder. Mais les raisons de santé et autres, qu'on venait de faire agréer à l'archevêque de Rouen, n'auraient-elles pas été aussi puissantes auprès de l'évêque de Saint-Malo? Oui, sans doute, et l'on aurait épargné au P. Eudes, outre les fatigues de la prédication, un long et pénible voyage.

Il semble bien évident que d'autres motifs guidaient le

(1). Ces conférences avaient été établies à l'instar de celles de Saint-Lazare, dont nous avons parlé, chap. xiv, p. 335.

(2). Nous soulignons ce passage, qu'il sera bon de se rappeler dans la suite.

SITUATION DU P. EUDES DANS L'ORATOIRE.

409 -

supérieur général. Il connaissait les intentions du P. Eudes, et n'ayant aucune bonne raison à lui opposer, voyant d'ailleurs son influence augmenter chaque jour - car les titres que lui avait conférés M. de Harlay, en lui donnant une autorité considérable dans le pays, lui permettaient de tout entreprendre - il voulait l'éloigner peu à peu de la Normandie, et finalement l'en retirer tout à fait. C'est là ce qui se chuchotait à Paris, et ce qui motivait les craintes de M. Cospéan.

De fait, le P. Eudes avait parlé trop ouvertement, pour que ses confrères ne fussent pas au courant de ses desseins, et ils le savaient homme à ne reculer jamais, quand il croyait que Dieu l'appelait à une entreprise quelconque. Ce qu'ils redoutaient donc, c'était sa sortie de l'Oratoire, puisqu'on ne lui permettait pas d'établir un séminaire à Caen, et ils tâchaient de prévenir cette solution, pourtant toute naturelle et connue forcée. Le meilleur moyen assurément eût été d'entrer avec lui dans la voie tracée par leur fondateur et de travailler à la fondation de séminaires proprement dits. Mais ce moyen, personne ne paraissait, en l'occurrence, décidé à l'employer, pas même le P. Bourgoing.

On entrevoit aisément toutes ces appréhensions dans la conduite que les Oratoriens tinrent alors à l'égard de leur confrère, et plus encore dans les lettres que ses supérieurs lui écrivirent, lettres qui furent conservées jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle dans les archives de la maison de Caen. Au commencement de 1641, on opposait aux demandes du P. Eudes un refus catégorique et absolu. En 1642, changement de ton et de procédés. Sachant qu'il ne renonçait pas à ses projets, et que son crédit en Normandie répondait du succès de tout ce qu'il y voudrait entreprendre, les supérieurs de l'Oratoire se firent presque flatteurs et suppliants.

410 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Toutes les lettres qu'ils lui adressèrent à cette époque, débutent par un grand éloge de son mérite; on lui représente combien la communauté a besoin de lui, pour remplir à Paris des emplois très importants; on lui propose même de venir au séminaire de Saint-Magloire, pour donner une nouvelle impulsion à cet établissement; on va jusqu'à lui avouer qu'un séminaire à Rouen serait très utile, qu'un autre serait bien placé à Caen. Citons seulement, pour échantillon, cette lettre du P. Bourgoing du 18 février 1642:

« Si on commence une institution à Rouen, comme je le désire, il faudra que le P. Saint-Pé y séjourne ( 1 ) ...On m'a dit qu'on vous a donné pour en faire une à Caen, car j'aurais à vous en écrire, vous en prendriez le modèle. »

Parlant ensuite d'une cure que l'archevêque voulait donner à la maison de l'Oratoire, le P. Bourgoing ajoutait:

« Si vous m'en eussiez averti, j'eusse donné avis qu'il la pouvait unir à la maison de Rouen, en faveur d'un séminaire, et c'était un très bon moyen pour aider l'institution (2)».

Le projet de fondation d'un séminaire à Rouen par l'Oratoire avait-il quelque chance de réussir? Le P. Eudes ne le crut pas; on ne lui en parlait du reste que vaguement, et les véritables dispositions de ses confrères lui étaient trop bien connues pour qu'il pût se faire illusion. La suite d'ailleurs lui donnera raison. Il y eut bien sans doute, cette année, un essai tenté à Rouen par le P. Bourgoing; mais ce ne fut qu'un séminaire-collège. Rouen n'eut de séminaire proprement dit, que le jour où le P. Eudes y alla lui-même en fonder un.

Sur ces entrefaites, le bruit s'accréditant que plusieurs personnes pieuses se proposaient de contribuer aux fondations projetées par notre saint apôtre, le P. Bourgoing lui

(1) Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes.

(2). P. COSTIL, Fleurs, p. 119.

#### SITUATION DU P. EUDES DANS L'ORATOIRE. 411-

écrivit pour lui demander ce qu'il y avait de vrai dans cette rumeur, et l'engager à ne rien faire sans en avoir reçu l'ordre.

Malgré toutes ces avances et le ton d'excessive humilité avec lequel on lui parlait, le P. Eudes, en qui la piété n'avait point détruit la finesse, devina parfaitement le plan de ses confrères: lui enlever peu à peu son influence, l'attirer à Saint-Magloire sous prétexte de suivre sa vocation chérie, lui ôter les ressources préparées pour l'œuvre des séminaires, et, par-dessus tout, l'arracher à la Normandie, dont il était devenu l'oracle, dont les évêques étaient ses amis, ses conseillers, presque ses disciples. L'exécution de ce plan ne manquait pas de difficultés; car le P. Eudes avait le droit de son côté, et on ne pouvait vraiment rien lui opposer de sérieux. Querépondre, en effet, à une question "ainsi posée par lui : « Nous sommes destinés à la réformation du clergé par les séminaires; telle a été l'intention formelle de nos fondateurs, et la fin pour laquelle Rome nous a en grande partie approuvés? Les séminaires sont d'une nécessité urgente pour l'Eglise, dont les intérêts sont notre règle; le Concile de Trente a parlé, les évêques nous sollicitent, la Providence nous ouvre la voie, les ressources sont prêtes; il ne nous manque qu'une chose, la permission de nos supérieurs de tendre à notre fin et de faire ce que l'Eglise nous demande. » A ces raisons victorieuses, on ne répondit que par des échappatoires, et bientôt après par des calomnies. Car, hélas! nous le verrons dans un prochain chapitre, un vent d'erreur commençait à souffler sur cette malheureuse Société de l'Oratoire, foyer de tant de lumières et de tant de vertus, et il l'aveuglait sur ses véritables intérêts. Ajoutons qu'à cause de cela même Dieu, qui gardait son Eglise, veillait à écarter cette Congrégation d'une œuvre qu'elle ne pouvait plus entreprendre sans

#### 412 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

la compromettre. Voilà pourquoi, sans doute, il ne permit pas que le P. Bourgoing, qui personnellement avait d'excellentes intentions, parvint à s'entendre avec le P. Eudes. Ce fut un bonheur pour celui-ci et pour les séminaires. On frémit, en effet, quand on songe à ce qui serait arrivé, si l'Oratoire, alors si nombreux et si influent, avait eu en mains l'instruction du clergé. Mais de tout cela nous reparlerons amplement plus loin.

Cependant le P. Eudes, nonobstant, les bonnes paroles qu' on lui adressait, semblait persister dans son dessein, et l'on commençait à redouter une sortie, qui, vu sa grande notoriété, ne pouvait manquer d'avoir de l'éclat. Elle serait même d'autant plus mortifiante pour l'Oratoire, qu'elle n'aurait d'autre raison que la fidélité aux intentions premières du P. de Bérulle et la fondation d'établissements, dont l'urgence était avouée de tout le monde. « Et, comme dans les institutions les plus saintes », dit le P. de Montigny, « il se trouve quelquefois des hommes qui ne suivent guère que les conseils de la prudence humaine, il paraît qu'il s'en trouva aussi quelques-uns parmi les membres de l'Oratoire, qui crurent pouvoir sacrifier un particulier, pour sauver l'honneur du corps, et qui ne furent pas étrangers aux bruits qui circulèrent dans le public sur le compte du P. Eudes; bruits qui avaient pour objet de le représenter comme un orgueilleux, que ses succès avaient enflé, un ambitieux et un avare. »

Le supérieur général, alarmé de ces accusations, crut devoir consulter l'archevêque de Rouen et lui demander son opinion sur le serviteur de Dieu. « Il était », disait-il dans une lettre à ce prélat, du 18 février 1642 (1), « extrêmement peiné de voir qu'on soupçonnait le désintéressement

(1). Cf. Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du P. Eudes, p. 22.

#### SITUATION DU P. EUDES DANS L'ORATOIRE.

413 -

d'un homme qui avait fait jusque-là tant d'honneur à la Congrégation, et à qui elle avait confié le gouvernement d'une de ses maisons. Il suppliait M. de Harlay, qui avait employé ce Père, et qui avait trop de pénétration pour n'avoir pas approfondi ses vues, de vouloir bien aider de ses lumières un supérieur, qui ne pouvait rien faire de plus sage que de s'en rapporter absolument à ce qu'en déciderait un si bon juge. » Le P. Bourgoing nommait dans sa lettre celui de qui il tenait ces bruits, et terminait en exprimant l'espoir d'être bientôt à même de réfuter ces calomnies.

L'archevêque connaissait, en effet, parfaitement le saint missionnaire, et il était en état de donner sur sa conduite un témoignage exact. Il répondit donc en termes exprès, le 3 mars suivant(1), « qu'il avait une extrême confiance en la fidélité du P. Eudes à servir avec un total désintéressement l'Eglise de sa prélature »; il protesta même « qu'il accordait le témoignage qu'on lui demandait, autant pour la considération du P. Eudes qu'à la prière du Père général de l'Oratoire. » Parlant ensuite de l'homme zélé qu'on disait avoir donné l'alarme, il déclarait « qu'il souhaitait seulement, pour le rendre parfait, qu'il pût prendre l'esprit du P. Eudes. »

Un témoignage aussi authentique, donné par un des plus grands prélats de l'Eglise de France, arrêta les plaintes, sans détruire les impressions qui les avaient causées. On dissimula pour un temps, mais on resta décidé à diminuer autant qu'on le pourrait le crédit du P. Eudes et les liaisons qu'il avait dans les deux principales villes de Normandie. Voilà pourquoi, de l'aveu même du P. Batterel, on s'efforça de l'écarter le plus possible des lieux, où il avait fixé si puissamment l'attention publique.

(1). Cf. Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du P. Eudes, p. 22.

414 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Il ne paraît pas qu'il soit allé à Paris, comme on l'y invitait; mais bien que, la mission de Rouen une fois terminée, il regagna Caen, où le réclamait l'œuvre de Notre-Dame du Refuge. Le P. Martine est, en effet, le seul des historiens qui parle du voyage à la capitale; et une lettre du P. Gibieuf, datée du 6 mai

1642, semble supposer le contraire. Voici ses paroles:

« Au reste, sur ce que M. de Lion nous a donné à entendre par deux ou trois fois, que lui et M. son père étaient résolus d'employer la plus grande partie de leur bien en bonnes œuvres, et spécialement aux frais des missions et à l'établissement d'une institution d'ecclésiastiques à Caen, je lui ai dit qu'en attendant que cela se puisse à Caen, ils peuvent toujours prendre des jeunes ecclésiastiques du pays pour les envoyer à celle de Rouen et les y entretenir ... Vous traiterez de tout avec notre R. P. Général qui sera avec vous avant la présente. Je vous supplie de nous donner part en vos bonnes œuvres et me tenir pour jamais, etc ... »

Ce qu'il y a de certain, c'est que le P. Eudes ne fit point alors de conférences à Saint-Magloire, et que, vers Pâques(1), il était de retour à Caen, où il reçut la visite du P. Bourgoing, qui chercha à le détourner de son projet. N'y pouvant réussir, celui-ci saisit du moins l'occasion de l'éloigner, en l'accordant pendant quelques semaines à M. de Harlay-Sancy, qui le demandait instamment pour donner à Saint-Malo les exercices de la mission. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que, en revenant de Rouen, le P. Eudes eut occasion de rencontrer M. Cospéan, avec lequel il s'entretint très longuement du projet d'établissement des séminaires. Ce prélat approuvait et encourageait son dessein, il semblait même songer sérieusement à s'associer à la nouvelle entreprise pour la réforme du clergé et des fidèles. Il aurait vivement désiré revoir notre apôtre avant son départ pour la Bretagne. Ne le pouvant à cause de sa mauvaise santé,

(1). Voir plus haut, chap. XI V.

MISSIONS. 4 1 5 -

il s'en excusa dans une lettre du 27 mai, toute pleine de tendresse.

« Mon révérend Père, une indisposition qui m'a obligé à prendre du lait d'ânesse, est cause que je n'ai pas eu le bonheur de vous aller dire adieu, avant votre départ. Je vous prie, au nom de Notre-Seigneur, que votre absence soit la plus courte qu'il se pourra, afin que je puisse passer avec vous le reste de ma vie à travailler au salut des âmes. »

« La mission de Saint-Malo », dit le P. Martine, « fut accompagnée de grâces et de bénédictions extraordinaires(1) ». Les habitants, non seulement de la ville, mais de tout le canton, répondirent merveilleusement au zèle du serviteur de Dieu, qui eut la consolation de laisser ce peuple entièrement renouvelé, et animé des meilleures dispositions. Il semble que Dieu se plaisait à bénir davantage ses travaux, à mesure qu'il approchait du terme fixé pour l'exécution de son grand dessein, à mesure aussi qu'il participait plus largement à la croix de son fils. In hoc signo Pincus: cette parole se vérifiait pour lui, comme elle s'était vérifiée pour tous les saints, et le ciel justifiait ainsi celui que tant d'adversaires s'apprêtaient déjà à calomnier et à persécuter. Tandis que les superbes ne sont que des nuées sans eau, qui laissent tout dans la stérilité et la mort, une admirable fécondité accompagnait les travaux de l'humble missionnaire. C'est que sa vie était une éloquente confirmation de ses discours: tout prêchait en lui, ses actions plus encore que ses paroles (2). A la vue de son humilité, de sa mortification, de son détachement de lui-même et de tous les faux biens du monde, de son zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il était aisé de se convaincre qu'il

(1). P. MARTINE, Liv. II, p. 111. - Saint-Malo, ville maritime bien connue, possède une vaste cathédrale de style gothique, qui était alors et est encore la seule église paroissiale.

(2). Voir chap. xiii et xvii.

4 1 6 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

n'appartenait pas à cette race de pharisiens orgueilleux et durs, qui commençaient à désoler l'Eglise de France. Il n'imposait aux autres que les fardeaux qu'ils pouvaient porter, gardant toujours le plus lourd pour lui-même, à l'exemple de son divin Maître.

Cette mission dura de la mi-mai environ jusqu'à la mi-juillet. Il est bien à croire que M. de Harlay-Sancy, qui demeurait un des principaux membres de l'Oratoire, avait été instruit par le P. Bourgoing des desseins du P. Eudes; et peut-être même les quelques Pères, qui résidaient près de lui. Essayait-il de l'en détourner, ou vaincu par l'exposé de ses motifs, l'encouragea-t-il à les accomplir courageusement, en s'appuyant sur les traditions et l'esprit même de l'Oratoire, qui faisait profession de respecter la pleine liberté de ses membres? C'est à cette seconde hypothèse que nous nous rattacherions de préférence. Peut-être même les raisons du P. Eudes, en entraînant sa conviction, agirent-elles puissamment sur son zèle; car, deux ans plus tard, nous l'avons dit, il fonda dans sa ville épiscopale un séminaire, qu'il confia aux Prêtres de la Mission, et où il se conforma aux intentions du saint Concile de Trente. Toujours est-il que, loin de s'offenser de la détermination du P. Eudes, il lui donna, à son départ, une mission de confiance.

M. de Matignon ne désirait pas moins que M. de Harlay-Sancy faire entendre de nouveau à son peuple la voix du pieux missionnaire. Il le réclama donc pour la ville de Saint-Lô, et on le lui accorda d'autant plus volontiers, que cela prolongeait son absence et le retenait loin de ses amis. Toutefois, les travaux des champs ne permettant pas alors d'ouvrir la mission, le P. Eudes se préparait à regagner sa résidence, lorsque l'évêque de Saint-Malo le pria de se rendre à Saint-Pol de Léon, pour y examiner une pieuse fille, dont les états extraordinaires donnaient lieu à des

MISSIONS. 417 -

jugements divers parmi le clergé (1). Ce voyage, auquel aucun de ses biographes ne fait la plus légère allusion, ne peut être contesté, nous semble-t-il. Les détails en sont consignés dans la copie d'un manuscrit, authentique ou non, du V. P. Maunoir (2) : on peut discuter les termes et la valeur du récit, mais le fait même paraît hors de doute.

Le P. Eudes arriva à Saint-Pol le 1<sup>er</sup> août, et il y resta jusqu'au 3 inclusivement. Il ne partagea point sur cette fille l'avis de ses partisans. Nous n'avons point à en exposer ici les raisons: qu'il nous suffise de dire que, d'après une révélation céleste faite à cette servante de Dieu, ce fut pour éprouver davantage sa patience et sa vertu. Reçu avec honneur par l'archidiacre et le vicaire général du Léon, il ne put s'entendre avec ce dernier, dont le siège

(1). Cette bonne fille s'appelait Amice Picart. Née le 2 février 1599, dans la paroisse de Guiclan, elle s'était fait remarquer, dès sa plus tendre enfance, par sa dévotion envers la sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste. Ayant un jour contemplé une image, où ils étaient représentés au pied de la croix, elle en avait éprouvé une consolation si sensible qu'elle s'était mise à fondre en larmes. Un peu plus tard, elle n'avait encore que sept ans, après un sermon où l'on faisait l'éloge de la virginité et du martyre, elle avait demandé à Dieu trois grâces: la première, de faire en tout sa divine Volonté; la seconde, de vivre et de mourir vierge; la troisième enfin, de participer à la Passion du Sauveur et aux tourments des martyrs. Ses désirs avaient été exaucés. À l'époque où nous sommes, c'est-à-dire en 1642, il y avait sept ans déjà que l'on pouvait regarder sa vie comme un martyrologe vivant. La veille de chaque fête des martyrs, elle endurait des tourments identiques à ceux qu'ils avaient eux-mêmes subis, comme on peut le voir dans la Vie manuscrite du V. P. Maunoir. Elle mourut le 25 décembre 1652, et le bruit de sa mort et de sa vie exemplaire se répandit dans tout le royaume et en dehors.

(2). Julien Maunoir, né le 1<sup>er</sup> octobre 1606, au bourg de Saint-Georges de Reintembauld, sur les confins de la Bretagne et de la Normandie, d'une famille de petits marchands, fit ses études au collège des Jésuites, à Rennes, puis entra, le 16 septembre 1625, au noviciat de la Compagnie à Paris. Après avoir étudié la philosophie et la théologie, il fut envoyé à Quimper enseigner les basses classes, ce dont il s'acquitta avec piété et dévouement. Par une inspiration spéciale de la grâce, il apprit le breton, du consentement de ses supérieurs, et devint l'auxiliaire et le successeur du V. Michel le Nobletz, le grand missionnaire breton. Sa Vie a été écrite au XV<sup>11</sup>e siècle par le P. Boschet, et de nos jours par le P. Séjourné. Sa cause de béatification est introduite en cour de Rome.



était fait, et reprit sans tarder le chemin de Caen, où sa présence, à coup sûr, était plus utile (1).

Toujours préoccupé du salut des âmes, notre zélé missionnaire avait composé, avant la mission de Saint-Malo, un nouvel ouvrage intitulé: Avertissements aux confesseurs Missionnaires, avec la manière de bien examiner les Pénitents et les aider puissamment à faire une bonne confession. Après y avoir mis la dernière main, il le soumit à l'examen de deux docteurs en Sorbonne, MM. Dorgeville et Potier, le premier, pénitencier et grand-vicaire, le second, théologal de l'Eglise de Saint-Malo, qui l'approuvèrent, le 30 juillet, le jugeant non seulement conforme en tout à la foi et aux bonnes mœurs, mais encore très profitable au public.

De retour à Caen, le P. Eudes s'occupait de le publier. Il le fit donc imprimer chez Pierre Poisson, son libraire ordinaire, avec privilège du roi pour dix ans. Il voulait que ce livre fût un livre de poche, que les intéressés pussent relire ou consulter à toute heure. Aussi lui donna-t-il un format très portatif.

« On ne peut lire ces Avertissements, » dit le P. Martine, « sans être obligé de convenir qu'ils sont pleins d'une excellente doctrine, et accompagnés d'une sagesse qui ne pouvait venir que de l'Esprit de Dieu, et d'une longue et salutaire expérience, également éloignée de la morale relâchée et d'une trop grande sévérité. » Nous dirons, nous, qu'ils ne respirent que douceur, sans rien céder des vrais principes.

(1). Nous ne pouvons entrer ici dans plus de détails sur ce fait généralement ignoré, et dont ni les historiens du V. Michel le Nobletz, ni ceux du V. P. Maunoir ne font aucune mention. Nous renvoyons le lecteur à l'Appendice, note XVII, où il en trouvera l'exposé complet et la discussion. - Il est possible que le P. Eudes soit repassé par Saint-Malo, pour y rendre compte de son voyage; mais il peut aussi l'avoir fait par lettre, afin de ne pas perdre de temps. Il est sûr, en tout cas, qu'il ne s'attarda point en route, ce n'était pas dans ses habitudes.

#### AVERTISSEMENTS AUX CONFESSEURS. 419 -

Il est vraiment difficile d'amasser, sous un aussi petit volume, tant de sages conseils et de précieux enseignements. C'est un traité complet, dans sa brièveté, touchant la manière de confesser ceux qui se présentent dans les Missions. Sur quelques points mêmes, où le relâchement est plus à craindre, de solides documents appuient les assertions de l'auteur, afin de montrer qu'il n'avance rien que sur de bonnes raisons. Dispositions des confesseurs, règles à observer pour accueillir, encourager, examiner, interroger, absoudre ou renvoyer à plus tard les pénitents, moyens de les exciter à la contrition, remèdes propres à assurer leur persévérance, satisfactions à leur imposer, rien n'est oublié, tout est exprimé simplement, avec méthode, clarté, précision. Il n'est pas jusqu'aux cas et vœux réservés au Souverain Pontife, jusqu'aux empêchements invalidant le mariage, qui n'y soient suffisamment exposés.

Très utile à l'époque du P. Eudes, ce petit livre n'a certes rien perdu de son actualité, et les missionnaires et les confesseurs de notre temps trouveraient encore, à le lire, aide et profit. Impossible de citer quoi que ce soit des Avertissements eux-mêmes; tous ont une telle importance qu'on n'en omettrait aucun. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'Épître du début, et la Manière très efficace pour convertir les pécheurs, qui sert de conclusion. La première nous dira l'importance que le P. Eudes attachait à cet ouvrage; la seconde nous révélera sa conduite au saint Tribunal et les raisons qui la lui dictaient.

#### ÉPÎTRE.

« Vivent Jésus et Marie! - A tous les Missionnaires.

« C'est vous, mes très chers Frères, que le Fils de Dieu a appelés par une très grande miséricorde pour être, selon la parole de son Apôtre, Boni milites Christi Jesu, bons et généreux soldats de Jésus-Christ, afin

420 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de combattre avec lui contre son ennemi et ce fort armé, qui s'est emparé tyranniquement de tant d'âmes qui lui ont coûté si cher. C'est vous qu'il a élus spécialement, pour vous employer en un office vraiment apostolique, et pour être boni dispensatores multiformis gratiae Dei, bons et fidèles dispensateurs de sa Grâce, de son Esprit et de son Sang. C'est à vous qu'il dit: Sicut misit me Pater, et ego mitto vos, je vous envoie avec le même amour avec lequel mon Père m'a envoyé et pour la même fin, c'est-à-dire pour détruire le règne de Satan et établir celui de Dieu dans les cœurs. C'est à vous qu'il adresse ces paroles: Non vos me elegistis, sed ego elegi vos de mundo, ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat, vous ne m'avez pas élu, mais c'est moi qui vous ai choisis, avant que vous me connussiez et que même vous fussiez, afin que vous alliez et que vous apportiez du fruit, et que votre fruit demeure. C'est vous enfin qu'il a choisis entre mille pour vous associer avec lui, avec ses apôtres et ses plus grands saints, dans le plus grand de ses œuvres, qui est l'œuvre de la rédemption du monde. Admirez, adorez et bénissez les excès de sa bonté vers vous. Humiliez-vous en la vue de votre indignité et incapacité au regard de chose si grande. Donnez-vous de tout votre cœur à lui, pour entrer dans l'amour et dans le zèle très ardent qu'il a pour le salut des âmes, lui disant ces paroles apostoliques, et dans un esprit apostolique: Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus tuis, j'emploierai, consommerai et sacrifierai très volontiers, ô mon Seigneur Jésus, tout ce que j'ai et tout ce que je suis, pour les âmes que vous avez achetées au prix de votre sang. Souvenez-vous que vous faites l'œuvre de Dieu dans le confessionnal, et un très grand et très important œuvre de Dieu; et, par conséquent, que vous le devez faire digne Deo, c'est-à-dire, avec un soin, avec une application et avec des dispositions dignes de la Majesté de Dieu, de la sainteté de son œuvre, de la dignité des âmes qui ont coûté son sang, et du prix de ce sang précieux que vous leur appliquez.

« Vous ne trouverez pas ces dispositions dans les livres, et vous ne les apprendrez point en d'autre école qu'en celle de l'Esprit de Dieu. C'est en ce même Esprit que je désire vous offrir dans ce petit livre, comme aussi à tous ceux qui ont à entendre les confessions, ce qu'il lui a plu de me donner par l'expérience de plusieurs années, et par la lecture de quelques livres qui traitent de ce sujet; le suppliant très humblement qu'il veuille se servir de ce qui y est contenu, pour vous aider à bien faire le métier du monde le plus difficile, mais le plus utile, le plus fructueux, et le plus avantageux à la gloire de Dieu et au salut

AVERTISSEMENTS AUX CONFESSEURS. 421-

des âmes. Prenez la peine, s'il vous plaît, de le lire et relire à loisir et avec attention; et j'espère que vous en tirerez du fruit et que vous prierez Dieu, comme je vous en supplie de tout mon cœur, qu'il fasse miséricorde à celui qui vous souhaite tous ardemment in visceribus Christi, afin d'y attirer toutes les âmes qui sont sorties de Dieu, et qui sont créées pour vivre et reposer éternellement dans le sein de Dieu, avec son Fils unique JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, qui soit béni aux siècles des siècles. Amen. »

MANIÈRE TRÈS EFFICACE POUR CONVERTIR LES PÉCHEURS.

« Je connais quelqu'un fort particulièrement, lequel ayant été choisi de la divine Miséricorde pour travailler à la conversion des pécheurs, et se trouvant un jour en doute de quelle manière il devait se conduire au regard d'eux, pour les attirer à Dieu, s'il fallait user de douceur ou de rigueur, ou mêler l'un avec l'autre, ne sachant à quoi se résoudre, il délibère d'avoir recours à l'Oraison, et de s'adresser à la très sainte Vierge, comme à son refuge ordinaire, afin de la supplier très humblement qu'elle priât son Fils de lui inspirer quelque sainte instruction là-dessus. Comme il était dans cette pensée de prier et faire prier

la Mère de Miséricorde sur ce sujet, avant qu'il l'eût exécutée ni communiquée à personne, cette Mère très aimable et très admirable lui envoie un messenger qui lui parle en cette façon: Voici, mon Frère, une belle et sainte instruction que notre Mère vous envoie, touchant la manière en laquelle vous devez vous conduire au regard des pécheurs, tant en public qu'en particulier, pour les convertir. Voici comme elle m'a commandé de vous parler: Dites à votre Frère de ma part que, lorsqu'il monte en chaire, il faut qu'il porte avec lui les canons, les mousquets et les autres armes puissantes et terribles de la Parole de Dieu, pour combattre le péché en général, et pour le foudroyer et écraser dans les âmes. Mais, lorsqu'il va parler et communiquer en particulier avec quelque pécheur pour le convertir, il doit mener avec lui la douceur, la bénignité, la patience et la charité. Il doit regarder et traiter tous ceux qui sont en péché, comme de pauvres malades, qui sont tout couverts de plaies et d'ulcères, desquels il faut avoir grande compassion, et ne s'indigner jamais contre eux, non plus qu'un sage médecin, qui aurait à traiter un malade frénétique et furieux - lequel lui dirait des injures, et même qui se mettrait en devoir de l'outrager - ne se mettrait pas en colère contre lui, mais en aurait pitié, et souffrirait tout cela avec patience et compassion.

4 2 2 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

« En suite de cela, la première chose qu'il faut faire pour travailler à la guérison du malade, c'est-à-dire, à la conversion du pécheur, c'est de l'exciter doucement à découvrir ses plaies, en l'excusant autant qu'il se peut, en le plaignant, en tâchant d'entrer dans son esprit et dans ses sentiments, et quasi comme en le justifiant.

« Deuxièmement, quand il a découvert ses plaies, il faut les laver avec du vin chaud, pour en ôter la pourriture et l'ordure, c'est-à-dire, qu'il faut lui ouvrir son coeur et ses entrailles, lui témoigner une très grande affection, et lui parler avec charité et cordialité, lui faisant voir qu'on l'aime visiblement, et qu'on ne cherche rien que la gloire de Dieu et son salut. Comme aussi lui représenter le très ardent Amour de Dieu et ses excessives miséricordes envers les pécheurs qui se convertissent à lui, et comme il a pardonné à saint Pierre, à saint Paul, à saint Augustin, à la Madeleine, au bon Larron, et à tant d'autres; et qu'il est très facile, quand on le veut, de faire son salut avec la grâce de Dieu, qu'il présente à tous.

« Troisièmement, il faut prendre de l'huile avec une plume, et en oindre doucement les plaies du malade. La plume, c'est l'Écriture-Sainte, sur laquelle il faut appuyer ce qu'on lui dit; l'huile, c'est l'exemple de Dieu, de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, de sa sainte Mère et de ses Saints, qu'il lui faut proposer conformément au sujet dont il est question. Par exemple, s'il est question d'exciter un homme à pardonner et à se réconcilier avec ses ennemis, il faut lui mettre devant les yeux l'exemple de la charité de Dieu, de Jésus-Christ, de sa bienheureuse Mère, et de ses Saints vers leurs ennemis. Et ainsi dans les autres sujets.

« Quatrièmement, surtout la sainte Vierge vous mande que vous preniez bien garde de ne porter jamais de vinaigre avec vous. C'est ici un précepte qu'on vous donne. Jamais de vinaigre, c'est-à-dire, jamais d'aigreur, toujours demeurer dans la patience et douceur, sans se fâcher jamais contre le malade, quoiqu'il s'aigrisse et se fâche contre vous, voire même quand il vous injurierait et outragerait.

« Si tout cela ne fait rien, il faut l'exhorter de prier Dieu, et de lui demander grâce et force, pour se convaincre et pour se convertir, ou pour le moins lui faire trouver bon que vous priiez et fassiez prier Dieu pour lui. Et particulièrement l'exciter de dire la Salutation à la sainte Vierge, qui commence ainsi: Ave, Maria, Filia Dei Patris, parce qu'elle est fort efficace pour toucher et convertir les cœurs, à cause de la promesse que la même Vierge a faite sur ce sujet, dont il est parlé dans le petit livre qui contient la susdite Salutation. S'il ne la veut dire,

SALUTATION A LA TRÈS SAINTE VIERGE. 4 2 3 -

priez-le qu'à tout le moins il agrée que vous on quelques autres la disent pour lui.

« Voilà, dit la sacrée Vierge, la plus excellente et efficace manière de convertir les pécheurs.

« Si, après tout cela, ils demeurent endurcis, vous aurez autant rendu de gloire à Dieu, et lui serez aussi agréable, comme si vous les aviez convertis. »

Le Serviteur de Dieu, à qui la sainte Vierge adressa ce message, est évidemment le P. Eudes: c'est toujours ainsi qu'il parle de lui-même. Mais quel fut le messager? Un ange du ciel, ou, sur la terre, quelque âme privilégiée de Dieu, par exemple la sœur Marie? Il est difficile de le décider. Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que le P. Eudes affirme tenir cette méthode de la très sainte Vierge par révélation. Combien donc elle doit être chère à ses fils, et leur inspirer confiance! Comme ils doivent chercher à la répandre autour d'eux, afin d'aider dans leur ministère les prêtres vraiment soucieux du salut des pécheurs! Nous verrons, dans le chapitre suivant, avec quelle fidélité le P. Eudes l'appliqua, et comment il obtint par elle ses prodigieux succès.

Dans la cinquième instruction que lui fait donner Marie, son fidèle Serviteur nous parle d'une Salutation qu'il avait composée en son honneur et récemment éditée. Il l'avait, en effet, publiée au commencement de cette même année 1642, avec l'approbation de deux Pères Carmes (1), qui l'avaient déclarée, ainsi que l'explication ajoutée par l'auteur, « conforme à la créance de l'Eglise, et pleine de zèle et de charité. » Cette prière « composée de douze salutations et de douze bénédictions, en l'honneur des douze étoiles dont Marie est couronnée dans l'Apocalypse ne contient rien, en effet, qui ne soit très saint et très honorable pour la

(1). P. I. Masqueret et F. 1. Guérout, dont nous avons parlé chap. xii.

424 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Mère de Dieu. » Les quatre premières salutations, « Je vous salue, Marie, Fille de Dieu le Père; Je vous salue, Marie, Mère de Dieu le Fils; Je vous salue, Marie, Épouse du Saint-Esprit; Je vous salue, Marie, Temple de toute la Divinité », sont enrichies d'une indulgence plénière, pour qui les récite après la communion(1). Les trois suivantes, « Je vous salue, Marie, Lys blanc de l'éclatante et toujours immuable Trinité; Je vous salue, Marie, Rose resplendissante du Jardin céleste; Je vous salue, Marie, Vierge des Vierges, Vierge fidèle, de qui le Roi des Cieux a voulu naître, et être nourri de voire lait », sont, d'après une révélation faite à sainte Gertrude (2), si agréables à cette divine Vierge, qu'elle a promis à ceux qui la salueraient ainsi chaque jour avec dévotion, de leur apparaître à l'heure de la mort avec une beauté éblouissante, et de les combler de joie et de consolation. La neuvième, « Je vous salue, Marie, Souveraine de l'Univers, à laquelle toute puissance a été donnée au Ciel et sur la terre », au témoignage d'un grand serviteur de Dieu, lui procure « un singulier contentement », et, quant aux titres de Vierge fidèle, de Mère aimable, de Mère admirable, elle a déclaré à quelques-uns de ses favoris (3) que de tous ceux qu'on lui donne dans ses Litanies, ce sont ces trois là qui lui agréent le plus, surtout le dernier, parce qu'il « comprend tout ce qui se peut penser et dire de plus grand, de plus rare, et de plus capable d'émerveiller », au sujet de « cette Vierge et Mère incomparable. »

La prière tout entière a reçu de Marie une efficacité admirable. Écoutons le P. Eudes nous en donner l'assurance.

(1) . « Ainsi, dit le P. Eudes, qu'il est écrit en lettres d'or en la sacristie de Notre-Dame de Lorette, au rapport de l'auteur de La Triple couronne de la Vierge, traité 4, chap. ix, § 9. »

(2). Vie de sainte Gertrude, Liv. 111, chap. xix.

(3). La Triple couronne de la Vierge, traité 4, chap. ix, § 9.

SALUTATION A LA TRÈS SAINTE -VIERGE. 425 -

« Cette Mère d'Amour et de Miséricorde, dit-il, « a promis à un de ses enfants, qu'à tous ceux qui

diront cette prière avec dévotion ou bonne volonté, s'ils sont en la grâce de Dieu, elle augmentera l'Amour divin dans leur cœur, à chacune de ces douze salutations et bénédictions qui y sont contenues; et que, s'ils sont en péché mortel, de sa main douce et virginale, elle frappera à la porte de leur cœur, à chaque salutation et bénédiction qu'ils diront, pour les exciter del'ouvrir à la grâce. A raison de quoi, elle a ajouté que, quand on trouverait des personnes engagées dans le péché et difficiles à convertir, il serait bon de les exciter à dire de bon cœur cette oraison, ou tout au moins de consentir qu'on la dise pour eux. Ce qui a été pratiqué plusieurs fois depuis peu de temps, et on en a vu des effets merveilleux(1).»

Après ces promesses de Marie à son dévot serviteur, on ne peut plus être surpris des admirables conversions opérées par son ministère, et sur lesquelles ses biographes ne tarissent pas d'éloges. Elles confirment aussi ce que nous avons dit déjà de ses relations fréquentes et surnaturelles avec cette auguste Vierge. C'en'était pas en vain qu'il l'avait choisie pour Épouse, aux années de sa jeunesse, et qu'il avait tant de fois depuis renouvelé avec elle son contrat d'alliance. Elle s'était faite sa confidente, son auxiliaire et son soutien: elle était l'âme de ses travaux, la vie et la joie de son cœur, l'espérance, le fondement et la couronne de toutes ses entreprises.

Cependant le mois de septembre était arrivé, et, avec lui, l'époque définitivement fixée pour la mission de Saint-Lô (2). Le P. Eudes en fit l'ouverture le jour de la Nativité de la très sainte Vierge. Il trouva là un vaste champ à cultiver, ou mieux à défricher: car la ville de Saint-Lô comptait un

(1). Voir cette Salutation, Appendice, note XIX.

(2). Aujourd'hui préfecture de la Manche, alors chef-lieu d'une élection, siège d'un bailliage et d'une vicomté qui ressortissaient au bailliage de Coutances On y remarque l'église Notre-Dame, d'architecture gothique très légère et élégante.

426 -

#### LE YÉNÉRABLE JEAN EUDES.

grand nombre de huguenots, et les catholiques, par leur commerce continuel avec les hérétiques, avaient singulièrement oublié les dogmes et les préceptes de leur religion. Quant au clergé, il y était, comme presque partout, au-dessous de sa tâche. Le P. Eudes attaqua les désordres avec son zèle et son ardeur ordinaires, et il eut la consolation de remporter une victoire complète. Dans cette vigne, toute couverte de ronces et d'épines, la piété et la vertu reflourirent et portèrent des fruits abondants. Les hérétiques, pour lesquels il y avait des instructions spéciales, furent tellement touchés par l'évidence des arguments et l'onction de la charité du saint missionnaire, qu'ils abandonnèrent leur secte pour la plupart et se réconcilièrent avec l'Eglise romaine. Ceux qui n'eurent pas le courage de rentrer immédiatement dans la vraie foi, le firent un peu plus tard, en sorte que la mission fut le coup de grâce du calvinisme dans la ville et dans le pays de Saint-Lô.

Le P. Eudes avait coutume, dans les lieux où il y avait beaucoup de huguenots, de faire plusieurs sermons où il mêlait des sujets de controverse, afin d'éclairer ces pauvres gens et de les retirer de leurs erreurs. Mais, cette fois, il s'attacha principalement à démontrer sur quels fondements ruineux s'appuyait la réforme, et combien la vocation et la mission manquaient à ses premiers pasteurs. Ceux-ci, en effet, de l'aveu de leurs propres historiens, avaient été, pour le plus grand nombre, de simples artisans, sans savoir et sans études, qui s'étaient ingérés d'eux-mêmes dans le ministère sacré. Cédant à l'esprit d'orgueil et de superbe, ils s'étaient mis à déclamer contre l'Eglise, citant sans discernement des passages de l'Écriture, qu'ils interprétaient et appliquaient à leur fantaisie. De pouvoirs, ils n'en avaient point de valides, et leurs droits étaient sans aucune réalité, puisqu'ils les tenaient des laïques.

MISSIONS. 427 -

Le P. Eudes démontra avec évidence qu'ils ne pouvaient autoriser leur conduite ni par l'Écriture, leur unique Règle, ni par la tradition, ni par aucune autre raison légitime; d'où il résultait que leurs sectateurs n'étaient point dans la véritable Église. Il s'attacha surtout à prouver que leur Église n'était point la vraie, parce qu'elle n'en avait pas les marques, qui sont d'être une, sainte, catholique, apostolique, et que, par suite, on n'y était point dans la voie du salut. Ses discours étaient rehaussés par de si belles applications

des Livres saints et appuyés de raisons si péremptoires, que les gens de bonne foi étaient nécessairement obligés de se rendre et de s'avouer vaincus. De là les nombreuses conversions opérées parmi les calvinistes.

Le serviteur de Dieu n'avait pas encore terminé son ministère à Saint-Lô, quand il reçut du cardinal de Richelieu une lettre fort élogieuse, qui le mandait à Paris. Le ministre, après lui avoir exprimé les sentiments d'estime qu'il avait pour sa personne et pour ses travaux, le félicitait de son courage qui ne reculait devant aucune fatigue, de son zèle qui ne connaissait point de repos, de l'activité incessante qu'il déployait pour le rétablissement de la piété et de la foi dans le royaume; puis il le priait de faire incessamment un voyage à la cour, pour conférer avec lui de quelques affaires intéressant la gloire de Dieu et le bien de la religion. Le P. Eudes, à la réception de cette lettre, fut assez embarrassé; car la mission n'était pas finie, et, d'autre part, ce voyage à Paris lui ouvrait la voie pour la réalisation de ses projets. Après en avoir délibéré avec quelques-uns de ses coopérateurs, à qui il avait déjà fait ses confidences, il décida, contrairement à leur avis, et dans l'intérêt des âmes, de ne partir qu'après tous les exercices terminés. Seulement il tâcha, dans une lettre très respectueuse, de faire agréer ce retard au cardinal, et celui-ci comprit fort

428 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

bien qu'il ne pouvait quitter la mission inachevée, vu le grand nombre de calvinistes qui l'entouraient, et qui tireraient de son départ les plus fâcheuses conséquences. Nous raconterons, au chapitre XVIII, le but et le résultat de ce voyage si honorable pour l'humble missionnaire, et qui prépara l'érection de la Congrégation de Jésus et Marie. Mais, auparavant, jetons un coup d'œil sur ces dix années de missions, au sein de l'Oratoire, et essayons de crayonner aussi exactement que possible le portrait du prédicateur et du confesseur qu'y fut le P. Eudes.

429 -

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

### Le Missionnaire.

( 1632 - 1642 ).

### Le Prédicateur. - Le Confesseur.

Nous voici arrivés à la fin de la première partie de la vie du V. P. Eudes. Il a quarante et un ans, il est dans la force de l'âge, dans tout l'éclat de son talent. Jusqu'ici, il s'est presque uniquement révélé à nous comme missionnaire; désormais, il nous apparaîtra plutôt comme fondateur et organisateur de sociétés diverses et d'un culte nouveau. Il importe donc, nous semble-t-il, pour débarrasser notre route, et éclairer notre récit en le simplifiant, d'étudier ici sa prédication et sa conduite au saint Tribunal de la Pénitence; car ce sont là les deux faces sous lesquelles doit s'envisager un missionnaire. C'est en chaire qu'il commence les conversions, mais c'est au confessionnal qu'il les achève. Prêcher ne suffit pas pour porter dignement ce nom, fût-on un très grand orateur, il faut encore savoir remédier aux maux intimes qui désolent les âmes.

Et qu'on ne nous objecte pas que le P. Eudes verra grandir encore ses talents et ses succès oratoires. Sans doute, ses triomphes continueront toujours plus éclatants jusqu'à la fin de sa carrière; les théâtres, où il les remportera, seront plus vastes encore et plus illustres; sa sainteté toujours plus grande les entourera d'une auréole plus brillante; mais l'orateur restera foncièrement le même, en sorte

430 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

que, dès maintenant, nous pouvons définir nettement ce qu'étaient son éloquence et sa direction, et, à notre avis, il y a grand avantage à le faire.

On ne peut nier, après la lecture de cette première partie de notre ouvrage, que le V. P. Eudes n'eût pour les missions une vocation bien déterminée par des dispositions toutes spéciales. Jeune rhétoricien, on remarquait en lui « cette voix mâle et sonore, ce ton persuasif, ces expressions fortes », qui décèlent un orateur véritable. A l'Oratoire, ses supérieurs furent, dès le début, frappés des dons exceptionnels que Dieu lui avait départis pour ce genre de ministère, et ils l'y appliquèrent, avant même qu'il fût engagé dans les ordres sacrés. Prêtre, le P. de Bérulle l'appela d'Aubervilliers à Paris pour lui faire entendre les meilleurs prédicateurs, et, après la peste d'Argentan, il le destina aux missions de Normandie. Les premiers essais du P. Eudes dans ces fonctions apostoliques y furent des coups de maître; si bien que, à peine âgé de trente-quatre ans, il s'en vit confier la direction dans cette province de l'Oratoire. Nous savons d'ailleurs que lui-même, depuis cette époque, regarda toujours cet emploi comme sa vocation véritable. « Vœ mihi, si non evangelizavero », pouvait-il répéter avec l'Apôtre des gentils, « Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Évangile », et son expérience l'en convainquait chaque jour davantage par les grandes bénédictions que Dieu se plaisait à répandre sur les peuples qu'il évangélisait. Il eût cru résister à la Volonté divine, et mettre en péril son propre salut, s'il avait cessé ou négligé d'annoncer à ses frères la Parole sainte.

C'est qu'en effet Dieu lui avait accordé les plus heureuses qualités de l'orateur sacré, celles qui lui assurent une féconde influence sur les auditeurs. La première de ces qualités, celle qui, d'après le P. Martine, « lui procura le

#### LE PRÉDICATEUR. 431 -

plus d'honneur », et par laquelle « il fit le plus de fruit dans l'Église (1) », fut une merveilleuse facilité d'improvisation. Il était toujours prêt à monter en chaire. Passait-il par quelque village ou quelque ville? Il profitait des circonstances favorables, qui se présentaient, pour adresser la parole aux habitants, et cela sur-le-champ, sans apparente préparation. En sorte que, à l'exemple de son divin Maître, « il allait annonçant le Royaume de Dieu dans les villes et les bourgades qui se trouvaient sur son chemin. » Quoique improvisés, ces discours ne laissaient pas d'émouvoir profondément les cœurs. C'est qu'ils étaient nourris d'idées solides, parfaitement appropriées à l'auditoire. Le P. Eudes avait, en effet, une grande science de l'Écriture et des Pères, ainsi que de la Vie des Saints et des auteurs spirituels, science sans cesse renouvelée dans la lecture et dans l'oraison. Son excellente mémoire, prompte à apprendre, ferme à retenir, était comme un immense arsenal, fourni de toutes sortes d'armes, qu'elle lui servait au moment opportun, pour triompher des esprits les plus rebelles. Ajoutons que ces armes se transformaient et se perfectionnaient par l'usage, et qu'elles acquéraient dans la lutte une puissance nouvelle: science et facultés se développaient simultanément. Ainsi s'explique la continuité et la grandeur incontestable des succès de notre saint missionnaire jusque dans son extrême vieillesse.

Si abondants que fussent ses sermons, on n'y rencontrait ni confusion, ni superfétation. Ce n'était pas un vain étalage de savoir, une inutile accumulation d'arguments, en vue de faire valoir le génie de l'orateur. Tout n'y tendait qu'au bien, qu'à la conquête des âmes. Les idées y étaient disposées et graduées dans un ordre parfait. S'il y avait des répétitions, elles portaient sur certains points qu'il

(1). P. MARTINE, Liv. III, p. 205.

#### 432-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

fallait mettre plus en lumière, ou qui étaient plus propres à frapper l'imagination et à remuer les cœurs. L'expression était nette, précise, énergique. Les plus simples et les plus grossiers l'entendaient aisément, sans que les esprits éclairés et délicats y trouvassent rien à reprendre. Cette manière de parler, toute populaire, était accompagnée de tant de dignité et de persuasion qu'elle contentait toutes les personnes de

l'auditoire. En un mot, rien d'artificiel, ni de compassé, nulle recherche, nulle prétention à l'effet, mais une éloquence naturelle, coulant de source, pleine de force et de véhémence, sans exclure la piété et l'onction, répandant la lumière à pleins flots, excitant d'intenses émotions, gouvernant, entraînant les volontés. Ce n'était pas, à coup sûr, l'éloquence d'un Fléchier ou d'un Massillon, c'était celle d'un saint Bernard, d'un saint Chrysostome, d'un saint Cyprien. Nous avons recueilli plus haut le témoignage de l'évêque de Belley. Il avait, disait-il, entendu bien des orateurs, en France et en Italie, mais aucun qui approchât du P. Eudes. A l'époque où nous sommes, ni Bossuet, ni Bourdaloue, n'avaient encore paru, et l'éloquence sacrée était chez nous en voie de formation. Mais viennent ces orateurs et leurs émules, et l'éclat de leur parole n'éclipsera pas la parole du grand missionnaire. Ils assisteront à ses sermons, en compagnie des plus savants évêques, ils l'écouteront tous avec admiration, disons mieux, avec une édification profonde, et, en sortant, ils se répéteront cet aveu que nous a conservé le P. Hérabourg: « C'est ainsi que nous devrions prêcher (1). »

(1). P. HÉRABOURG, Liv. 1, chap. viii. - Le P. Costil, le P. de Montigny, le P. Le Beurier, racontent tous les trois la joute plus que naïve et, en fin de compte, infructueuse de M. Camus, l'évêque de Belley, pour égaler le succès oratoire remporté par le P. Eudes, durant l'Avent ou le Carême de Caen (1639-1640). Nous transcrivons, Appendice, Note XI, pour l'agrément des lecteurs, le récit légèrement dramatisé du deuxième.

#### LE PRÉDICATEUR. 433 -

C'est que le P. Eudes puisait son éloquence en Dieu, qu'il ne perdait jamais de vue dans ses sermons. Il ne cherchait point à plaire aux hommes, aux dépens de leur salut; nous l'avons dit, il ne voulait que les convertir, que les porter au bien. Aussi allait-il tout droit à la vérité, tout droit aux âmes. S'abandonnant au Saint-Esprit, il le priait de lui suggérer les pensées et les expressions les mieux faites pour les atteindre, il le conjurait de diriger lui-même sur ses auditeurs les traits qui partaient de sa bouche, comme autant de flèches enflammées, pour les éclairer, les instruire, les embraser de l'amour divin. Véritable ambassadeur du Christ, il parlait avec l'autorité de son maître, ne taisant aucune vérité, même aux grands et aux puissants du jour. Nous en avons eu un exemple à Caen, dans l'Avent et le Carême qu'il y prêcha en 1639 et en 1640. En voici un nouveau témoignage; il est de M. Mallet, vicaire général de M. de Harlay, archevêque de Rouen. « Le P. Eudes », disait-il, « ignore ce que c'est que cacher la vérité dans son cœur. Il brûle du zèle de secourir le prochain, et l'heureux effet que produisent ses sermons, c'est d'allumer le feu de l'amour de Dieu dans les cœurs de ceux qui l'écoutent (1) ».

De tous ses biographes, le P. Hérabourg nous semble avoir donné la note la plus vraie sur la prédication du saint apôtre(2). « Il foudroyait les crimes », dit-il, « mais il avait pitié des pécheurs... Il invectivait publiquement contre les vices, mais avec esprit de charité à l'égard de ceux qui les avaient commis. Il parlait fortement, sans se servir de paroles aigres. On voyait à l'oeil que ce qu'il disait, procédait d'un cœur de père qui bridait d'amour pour ses enfants, et dont les entrailles étaient pleines de compassion pour leur misérable état, et de zèle pour leur

(1). P. LE BEURIER, Liv. I, p. 69.

(2). P. HÉRABOURG, Liv. 1, ch. viii, pp. 106-107.

#### 434- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES. .

bien et leur salut... Son éloquente simplicité gagnait tout le monde et convertissait les cœurs les plus endurcis.»

« Dites à votre frère de ma part que, lorsqu'il monte en chaire, il faut qu'il porte avec lui les canons, les mousquets et les autres armes puissantes et terribles de la Parole de Dieu, pour combattre contre le péché en général, et pour le foudroyer et écraser dans les âmes. » Telle avait été l'instruction donnée par Marie à son fidèle serviteur, nous l'avons vu au chapitre précédent: cette instruction, il l'avait toujours exactement suivie. L'animation, l'ardeur, l'impétuosité, la force, étaient bien la caractéristique



de sa prédication; il excellait à remplir les pécheurs d'une épouvante salutaire. Mais, outre la foi profonde qui imprégnait toutes ses paroles, il s'y mêlait une onction pénétrante qui touchait et gagnait à Dieu. L'orateur tonnait contre les vices, mais ce foudre de guerre avait pitié des misérables sur lesquels tombaient ses coups. On sentait battre dans sa poitrine un cœur dévoré du zèle de la maison de Dieu, mais compatissant aux infirmités de ses frères, toujours prêt à relever, à consoler, à soutenir ceux que ses traits avaient terrassés.

« Les vieux chroniqueurs français », dit l'Abbé Le Cointe (1), « rapportent qu'au moment où le chevaleresque Jean, roi de France, vit les Anglais à Poitiers, « le sang lui mua », et que brandissant sa hache d'armes, il s'élança au plus épais des bataillons ennemis. C'est le portrait de notre valeureux P. Eudes. Il aimait tant Dieu que, lorsqu'il se voyait en face des vices qui désolaient alors la société, « le sang lui muait ». Il s'élançait donc sur l'ennemi, il le chargeait vigoureusement, frappant d'estoc et de taille. Mais, plus prudent et aussi plus heureux que l'infortuné roi de France, il prenait si bien ses précautions, il conduisait

(1). P. MARTINE, T. 1, Appendice, p. 402

LE PRÉDICATEUR.

435 -

si habilement ses charges répétées qu'il sortait toujours vainqueur de la lutte. La bataille finie, les vaincus étonnés trouvaient en lui le plus doux, le plus généreux des vainqueurs, un vainqueur qui n'avait combattu que pour gagner leurs âmes, selon cette parole de saint Augustin: « Diligite homines, interficite errores; Aimez les hommes, tuez les erreurs. » On ne pouvait mieux dépeindre la prédication tout apostolique du P. Eudes.

Notre saint missionnaire, avons-nous dit, improvisait souvent ses discours. Il en avait cependant écrit un grand nombre. Ces Sermons formaient même la matière de trois forts volumes, et il avait recommandé, dans son Testament, de les réunir au reste de ses ouvrages. Sa recommandation ne fut malheureusement pas exécutée, et nous serions actuellement réduits, pour apprécier son éloquence et appuyer le jugement que nous en portons, aux appréciations de ses premiers biographes et aux quelques fragments qu'ils nous ont transmis, si Dieu ne lui avait inspiré, en 1648, d'insérer dans la sixième partie de son Royaume de Jésus un long développement sur l'Honneur dû aux Églises et aux lieux Saints. Ce développement, quand on l'étudie avec soin, apparaît comme composé de deux parties distinctes. L'une plus considérable et formée elle-même de plusieurs sermons, était primitivement destinée aux fidèles; l'autre plus courte aux prêtres. La différence de ton, les matières traitées, ne permettent, croyons-nous, aucun doute sur ce point. D'autre part, le mouvement général du discours, le souffle oratoire qui l'anime d'un bout à l'autre, prouvent abondamment que le développement entier a été tiré des Oeuvres oratoires du Vénérable. Il semble même l'avoir été d'une façon quelque peu hâtive, car les parties ne sont pas parfaitement fondues ensemble: les idées, les exemples s'y répètent, quoique en termes et sous une forme un peu

436 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

différents. C'est une bonne fortune pour nous d'en faire profiter nos lecteurs, au moins dans une certaine mesure. Ils y trouveront édification et enseignement.

Voici d'abord un premier discours aux fidèles. On y remarquera la brièveté et la simplicité du début, l'orateur entre de plein-pied dans son sujet; puis, l'absence de divisions et subdivisions pompeusement annoncées. Le sermon se déroule d'une façon continue, avec clarté et méthode, dans un mouvement oratoire, que nous comparerions volontiers à celui de Bossuet. Arguments et citations s'y placent naturellement, sans l'arrêter, sans l'entraver. Les esprits ne cessent d'être mus et entraînés par une force supérieure, irrésistible, toujours croissante, toujours plus subjuguante jusqu'à la victoire finale.

« Entre les privilèges et avantages signalés de la religion chrétienne, l'un des plus, considérables, c'est la dignité, la sainteté et la majesté des ses temples, qui contiennent en soi des trésors immenses et des merveilles incomparables. Plût à Dieu que les chrétiens voulussent un peu ouvrir les yeux de la foi, pour envisager la gloire, la beauté et les richesses incompréhensibles de la maison du Seigneur! Certainement ils diraient avec Jacob: Vraiment ce lieu-ci est saint, et nous ne le savions pas (1).

« Qu'est-ce, je vous prie, qu'un temple des chrétiens? Le voulez-vous savoir ? Jetez les yeux sur cet ancien et fameux temple de Salomon, et écoutez ce qu'en dit un des plus célèbres et des plus pieux auteurs de ce temps, le R. P. Jean- Baptiste de Saint-Jure, de la Compagnie de Jésus: « De tous les bâtiments », dit-il, « tant saints que profanes, qui ont jamais été, le plus beau, le plus riche et le plus magnifique, a été sans controverse le très renommé temple de Salomon. Car il avait seul plus de richesses, plus d'ornements et de perfections, que les sept tant fameux miracles du monde n'en avaient tous ensemble. Il était si riche que, à le faire et pour l'achever, on dépensa bien, selon la plus exacte supputation des hommes savants, fondés sur l'Écriture sainte, trois mille millions d'or, etc ...»

(1). Ces paroles devaient être le texte du sermon.

LE PRÉDICATFUR.

437 -

« Or, que pensez-vous que ce fut que cet édifice incomparable? Rien autre chose qu'une figure et une ombre de nos temples. Car saint Paul nous assure que tout le corps de la loi mosaïque n'était qu'une figure de la loi évangélique : Omnia in figura contingebant illis. Si bien que, et la loi, et son temple, et les sacrifices, et les cérémonies, et toutes les choses qui étaient dans le Temple, n'étaient que des ombres de la religion chrétienne et de notre sacrifice, de nos temples et des choses admirables qui y sont contenues. Jugez donc de là quelle est la dignité et la sainteté d'un temple des chrétiens. Certainement cela est indicible et incompréhensible à toute langue et à tout esprit. C'est une chose si noble, si précieuse, si admirable, qu'elle peut être comparée au sein divin du Père Éternel, puisque le même Fils unique de Dieu, qui est demeurant de toute éternité dans le sein de son Père, est aussi résidant et reposant continuellement dans nos temples et sur nos autels, il y a plus de seize cents ans, et y sera jusqu'à la consommation des siècles. C'est un ciel de gloire et de grandeur, et un paradis de délices pour Celui qui a dit, parlant des hommes et de soit Église « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes... »

« O mon Dieu, que vos bontés sont excessives au regard des hommes, qui ont si peu d'amour pour vous! Oh! quelle obligation nous vous avons, d'avoir ainsi fait descendre et renfermé le ciel dans la terre, et d'avoir ainsi changé la terre en un ciel! O chrétien, ouvre les yeux, et regarde où tu vas, quand tu t'achemines en une église, et, lorsque tu y entres, souviens-toi que tu entres dans un ciel et dans un paradis.

« Après cela, je ne m'étonne pas si les premiers chrétiens et tant de saints, qui se conduisaient, non selon les sens comme des bêtes, mais selon la foi comme fidèles, ont eu tant de respect et de vénération pour les lieux saints. Je ne m'étonne pas si l'empereur Constantin voulut être enterré devant le portail du temple de saint Pierre et saint Paul, qu'il avait fait bâtir dans la ville de Constantinople, par honneur et par respect à la maison de Dieu .....

Suit une longue série d'exemples, empruntés à l'histoire ecclésiastique, et montrant avec quel respect les plus illustres personnages ont traité les églises. Après quoi l'orateur continue en ces termes:

« Je ne m'étonne pas, dis-je, de toutes ces choses, mais je m'étonne, et je ne puis assez m'étonner de ce que les chrétiens d'aujourd'hui, qui

438 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

adorent le même Dieu et le même Jésus-Christ que tous ceux-là, qui sont dans la même Église, qui entendent prêcher le même Évangile, et qui sont dans la même créance, se comportent néanmoins avec moins de respect dans les temples du vrai Dieu, que les païens et infidèles ne le font dans les temples du

diable. Oui, qu'on lise les histoires anciennes et profanes, et l'on verra que les idolâtres rendaient beaucoup plus d'honneur aux temples des faux dieux, qui étaient de vrais enfers et les cavernes des dragons infernaux, que les chrétiens n'en rendent aux églises du vrai Dieu, qui sont autant de paradis, dans lesquels Dieu est résidant, accompagné d'une armée innombrable d'anges. Qu'on aille parmi les Turcs, etc .....

« Grand Dieu, où en sommes-nous qu'il faille renvoyer les chrétiens à l'école des païens et des Tares, apprendre d'eux les devoirs qu'ils sont obligés de vous rendre dans votre maison! Faisons mieux, apprenons dans l'école de la foi et de l'Eglise chrétienne, en laquelle les anges même ont appris les secrets qu'ils ne savaient pas, apprenons, dis-je, qu'un temple des chrétiens c'est un ciel...et que par conséquent ceux qui y entrent, devraient, s'il était possible, être purs comme des anges, puisqu'il est écrit que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Apprenons que, lorsque nous allons à l'église, et que nous sommes coupables de quelque crime, nous devons avoir soin de nous purifier par un vrai esprit de pénitence, imitant le pauvre publicain, qui demeure au bas du temple, etc ...»

Ici nouvelle énumération des dispositions intérieures et extérieures, avec lesquelles les chrétiens doivent se tenir dans les églises, en la société des anges et des saints; énumération suivie de cette véhémence apostrophe :

« Oui, les anges et les archanges, les puissances et les dominations, les chérubins et les séraphins, plus purs que le soleil, qui ne l'ont jamais offensé, et qui ne lui ont jamais rendu que tout honneur et obéissance, tremblent néanmoins devant sa face : et toi, criminel de mille crimes, qui es tout pourri des ordures de tes vices, et qui mérites mille enfers, tu entres dans le sanctuaire du Dieu vivant la tête levée, les yeux égarés, et sans aucune crainte! Tu te présentes devant le tribunal formidable de ton Juge, par les mains duquel ton âme passera bientôt, et qui la fera rendre compte jusques à une parole oiseuse, avec aussi peu de retenue que s'il n'était rien! Tu es si osé, que de paraître devant Dieu les mains

LE PRÉDICATEUR. 439 -

toutes sanglantes du sang de son Fils unique et bien-aimé, que tu as crucifié et massacré autant de fois que tu l'as offensé mortellement, et tu ne pâlis point, tu ne rougis point, tu ne trembles point, mais tu causes, tu ris, tu prends des postures indécentes et même insolentes, comme si tu venais là exprès, afin de l'outrager et d'allumer le feu de sa colère contre toi! Il te voit, il te considère, il te souffre pour un temps, il t'attend à pénitence. Mais, si tu méprises les richesses de sa bonté, si les excès de sa miséricorde et de sa patience ne servent qu'à endurcir ton cœur impénitent, sache que tu fais un amas de colère, de châtiments et de malédiction, qui, tout d'un coup viendront à fondre sur ta tête et à te précipiter dans le gouffre de la perte éternelle; et tant plus Dieu aura exercé sa patience au regard de toi, tant plus il te fera sentir les terribles rigueurs de sa divine vengeance. »

Dans un autre passage, tiré d'un autre discours, le P. Eudes fait une énergique peinture des désordres qui souillent le lieu saint, désordres condamnés par diverses prescriptions des Conciles. Nous n'en citerons que la partie relative à la tenue peu modeste des femmes.

« Et les femmes, lesquelles, selon le langage du Prince des Apôtres, saint Pierre, doivent être, en tout lieu et en tout temps, mais spécialement dans l'église, ornées d'une telle pudeur, simplicité, et modestie, que leur sainte conversation et l'exemple de leurs vertus et de leur piété soient capables de convertir les cœurs des hommes les plus endurcis et sur lesquels la prédication de la divine Parole n'a aucun pouvoir, en quel équipage viennent-elles dans les lieux saints? Quels y sont leurs comportements? Au lieu d'être voilées, comme Dieu le leur ordonne par saint Paul, elles s'y présentent, voire même elles entrent souvent dans le sanctuaire, comme si elles venaient à un bal ou à une danse, avec des habits pompeux, des cheveux frisés, crépelés, annelés, avec la gorge et le sein découverts. Est-ce vouloir plaire à Dieu cela, ou au monde qui est son ennemi et par conséquent au prince du monde qui est Satan? Est-ce porter les marques d'une chrétienne ou d'une païenne? Est-ce être parée des livrées de Jésus-Christ, ou

des livrées de l'Antéchrist? Est-ce porter l'image de la pureté, modestie, et humilité de la plus noble de toutes les femmes, qui est la Reine du Ciel, ou le portrait de la vanité et impiété de l'infâme Jézabel, laquelle, par un juste jugement de Dieu, a été écrasée sous les pieds des chevaux et mangée par les chiens?

4 4 0 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Dirait-on pas qu'elles viennent à l'église pour y désavouer publiquement, à la face de Dieu et des anges, la promesse qu'elles ont faite en leur baptême de renoncer aux pompes du diable, et pour protester hautement que, encore qu'elles confessent Jésus-Christ de bouche, elles le renient néanmoins par leurs œuvres, pour adhérer à son ennemi? O effronterie, ô impudence insupportable! Voir des chrétiennes paraître devant Jésus-Christ, couronné d'épines, déchiré à coups de fouet, démembré, crucifié, tout couvert de plaies et de sang, revêtues des pompes de Satan, armées de pied en cap de vanité, de mondanité, d'afféterie, de mille flèches empoisonnées pour faire la guerre à la chasteté, et pour tuer les âmes pour lesquelles il est mort; ou, pour mieux dire, armées de fouets, d'épines et de clous, pour flageller, tourmenter et crucifier de rechef celui qu'elles adorent en apparence comme leur Dieu, et qu'elles renient en effet! Que vous a-t-il fait, misérables, ce très aimable Sauveur, que vous le traitiez si indignement dans sa propre maison? Combien y en a-t-il d'entre vous, lesquelles, si d'une oreille elles écoutent la prédication de la divine Parole, présentent l'autre aux cajoleries de quelque malheureux tison d'enfer? Combien y en a-t-il qui, au lieu de s'humilier devant la Majesté du grand Dieu, et d'avoir les yeux baissés en terre - comme vers le lieu d'où elles sont sorties, où elles doivent rentrer, pour être mangées des vers et changées en pourriture - lancent de tous côtés des regards envenimés, qui empoisonnent les coeurs et massacrent les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ? Elles n'y pensent pas en mal, disent-elles, mais le diable y pense pour elles, et se sert de leur afféterie pour faire commettre quantité de péchés, etc .....

« Ne savez-vous pas, ingrates que vous êtes, que le Roi de gloire, se présentant devant son Père, afin de le prier pour vous, s'est prosterné la face contre terre, selon ces paroles de l'Evangéliste: Procidit in faciem suam orans, et qu'il a mis sa divine bouche dans la poussière pour votre salut, suivant ce témoignage du Prophète : Ponet in pulvere os suum, et que la bonté infinie qu'il a pour vous, l'a réduit, depuis seize cents ans et plus, dans un continuel et prodigieux anéantissement sur les autels, dans la sainte Eucharistie et dans le saint Sacrifice de la Messe? Comment est-il donc possible que vous ayez tant d'amour pour vous-mêmes et si peu de respect pour votre Dieu, tant de vanité et si peu de piété, que vous ne puissiez vous résoudre, ni de fléchir les genoux en terre, pour rendre l'honneur que vous devez à Celui qui y a mis la face pour vous, ni de souffrir que vos habits touchent la poussière, dans laquelle le Dieu du Ciel a voulu mettre sa bouche pour vous tirer de l'enfer, ni de vous

LE PRÉDICATEUR. 4 4 1 -

humilier en un lieu où les séraphins ne sont qu'avec tremblement, et où le souverain Monarque de l'univers est tout humilié et abaissé pour votre sujet? Que dirons-nous de celles qui, au matin, assistent au saint Sacrifice de la Messe, et, l'après-dîner, vont au bal et à la comédie, comme si elles voulaient joindre l'arche de Dieu avec l'idole de Dagon? Quelles foudres méritent celles qui s'approchent de la Table de Dieu, pour trahir son Fils, comme Judas, et pour le mettre dans une caverne de serpents et de dragons, c'est-à-dire, dans un cœur rempli de l'esprit du monde, de l'esprit d'ambition, d'avarice et d'impureté, et asservi à toutes sortes de passions déréglées? C'est ainsi que le Fils de la Vierge est traité par celles qui le devraient adorer comme leur Dieu, l'aimer comme leur Père, et le craindre comme leur Juge!

Nous voudrions poursuivre, mais nous aurions à transcrire le développement entier. Ces citations suffisent d'ailleurs à prouver ce que nous avons avancé précédemment sur cette éloquence qui jaillit du cœur, nette et précise, forte et franche, pleine de vie et de mouvement, terrassant mais ne décourageant pas. Si l'on en doutait encore, voici un dernier témoignage; nous l'empruntons à la dernière partie du discours, à celle qui vise les esclaves du faux honneur: car tout ici est parfaitement gradué; le P. Eudes s'attaque d'abord à tous les chrétiens, puis aux nourrices et aux enfants, puis aux femmes, puis finalement

à ceux qui sacrifient au point d'honneur, en étalant leur faste à l'église. A ceux-ci, voici comment il parle, dans un transport de sainte indignation, après leur avoir montré la culpabilité de leur conduite et la dignité des choses qu'ils traitent si irrévérencieusement :

« Qu'est-ce que cela?... N'est-ce pas arracher Dieu de son trône pour le mettre sous les pieds et pour rétablir en sa place l'idole détestable du point d'honneur? N'est-ce pas introduire l'abomination de la désolation dans le lieu saint? O grand Dieu, qui êtes assis sur les Chérubins, et devant lequel marchent les foudres et les tempêtes, comment endurez-vous ce sacrilège ? Mais pourquoi les lois humaines sont-elles armées, si ce n'est pour exterminer des monstres si horribles? Impies et exécrables

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES. 442-

que vous êtes, est-il possible que votre superbe n'ait point de retenue en la présence du grand Roi du Ciel, auquel les orgueilleux sont en abomination? Est-il possible que vous vouliez changer le ciel en un enfer, comme Lucifer? Est-il possible que vous ayez moins de foi et de respect pour Dieu que les démons qui tremblent devant lui? Pourquoi donc êtes-vous dans son église? Est-ce pour lui donner gloire, ou pour y chercher votre propre honneur? Est-ce pour vous y faire adorer, ou pour pleurer vos péchés, qui vous précipiteront bientôt dans une éternelle infamie, si vous n'en faites pénitence? Ne savez-vous pas qu'étant chargés de crimes, comme vous êtes, vous ne devriez paraître devant la face de votre Juge qu'avec tremblement, etc ...»

La conclusion de tout le morceau n'est ni moins saisissante, ni moins pathétique, dans sa brièveté. Elle s'adresse à l'auditoire entier et lui porte le dernier coup. Nous finissons par elle:

« Je veux terminer, en adressant ma voix aux hommes et aux femmes qui profanent en toutes les manières susdites la maison de mon Dieu, et en leur disant avec le Prophète: Usquequo claudicatis in duas partes, jusques à quand clocherez-vous des deux côtés, voulant joindre la qualité de chrétiens et d'enfants de Dieu avec la qualité de mondains et d'enfants du diable, le faux honneur du monde avec le service et la gloire du vrai Dieu, les maximes de Jésus-Christ avec les maximes de l'Antéchrist? Jusques à quand voudrez-vous démentir la parole du Fils de Dieu qui vous déclare que personne ne peut servir deux maîtres? Jusques à quand prétendez-vous manger à la table de Dieu et à la table des démons? Si le monde est votre Dieu, servez-le entièrement, et ne venez plus désormais profaner les temples du vrai Dieu, et sachez quant et quant que votre faux Dieu n'a point d'autre paradis à vous donner que l'enfer. Mais si Dieu est votre Dieu, glorifiez-le comme votre Dieu, servez-le comme votre maître, craignez-le comme votre juge, qui vous proteste lui-même qu'il vous demandera compte en son jugement général jusque d'une parole oiseuse. »

Certes, on l'accordera sans peine, c'est là de la grande et de la véritable éloquence. L'orateur ne s'amuse pas à polir sa phrase, à regratter ses mots; il pense, il sent, et la parole suit, véhémence, entraînée, puissante en fruits

LE PRÉDICATEUR. 443 -

de salut, éclairant les esprits, et remuant, échauffant les cœurs; les négligences et les répétitions, conséquences nécessaires de l'improvisation, ne l'empêchent pas d'atteindre au vrai pathétique. En sortant de les entendre, on ne songeait pas à analyser de pareils discours, à en louer l'art et la beauté, on avait d'autres pensées, on rentrait en soi-même, on réfléchissait sur sa conduite, on priait, on pleurait, on se confessait (1).

Toutefois, si vibrante qu'elle soit encore, cette parole n'est que l'ombre d'elle-même. Tout discours écrit par rapport au discours parlé n'est qu'une sorte de cadavre. La vie, le souffle oratoire n'est plus là. Ce qu'on voit, n'est rien en comparaison de ce qu'on ne voit plus, de ce qu'on n'entend plus. L'orateur véritable,

surtout l'orateur sacré, ne prêche pas seulement par les paroles qu'il prononce, il prêche beaucoup plus peut-être par l'accent qu'il leur donne, par le son de sa voix, par son geste et son regard, et mieux encore par sa vertu qui perce dans toute sa personne. Cela est particulièrement vrai du P. Eudes. En lui, dit le P. Martine (2), tout parlait, tout contribuait à toucher et gagner les pécheurs: la voix, le geste, la vivacité du regard, l'expression du visage, qui variait avec les sentiments et les idées, l'air mortifié, la modestie, le recueillement. Il eût été difficile de résister à la force et à l'onction de ses discours; on cédait à l'empire de ses paroles et de ses exemples; car la sainteté de sa vie n'était pas une des moindres causes de ses succès. De là les admirables résultats obtenus par ses prédications, ces abus supprimés, ces mœurs réformées, ces restitutions abondantes, ces réconciliations

(1). Cf. dans le Royaume de Jésus, ce que le P. Eudes dit de la Haine du Péché et du Mépris du Monde. Ce sont là, à notre avis, des morceaux oratoires d'une éloquence très soignée.

(2) P. MARTINE, Liv. 111, p. 12207.

4 4 4 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

opérées, ces torrents de larmes répandues. Que de fois n'a-t-on pas vu des libertins venus l'entendre par curiosité, sinon par moquerie, se retirer ensuite pénétrés de douleur et sincèrement convertis?

De là aussi cette affluence prodigieuse de peuple accourant de toutes parts, afin de participer aux grâces de ses missions. Nous l'avons dit, les églises les plus vastes se trouvaient souvent trop petites pour contenir la multitude des auditeurs, qui débordait l'édifice. Le missionnaire était obligé de prêcher dans les cimetières, sur les places publiques, ou en pleine campagne. Aux dimanches et aux fêtes, il n'était pas rare de voir assemblées autour de lui, dix, quinze, vingt mille personnes. Nous en trouvons un témoignage authentique dans une lettre du P. de Condren à un évêque, qui s'était plaint du petit nombre d'oratoriens envoyés dans sa ville épiscopale pour une mission(1).

« Dès l'instant que vous me fîtes l'honneur de m'écrire », lui dit-il, « je me proposai de vous envoyer des prêtres auxiliaires avec nos Pères, comme nous avons fait. Je pensais que cela donnerait aux prêtres d'A. un plus grand accès vers nous, et que l'envie nous attaquerait moins violemment, vu que l'œuvre ne serait pas toute nôtre, puisque nous y ferions participer tous ceux qui auraient la volonté d'y coopérer.

« Une telle association est d'ailleurs plus utile, en ce qu'elle excite le zèle du salut des âmes dans les cœurs des prêtres, et qu'elle attire plus d'ouvriers dans la vigne du Seigneur. Il y a quelque temps que j'inspirai ce moyen à un des nôtres, qui est presque toujours en mission dans la Normandie. Un trésorier de France de la ville de C. me dit ici dernièrement qu'il avait laissé ce bon Père-là près de chez lui, où il l'avait vu pendant une semaine, tellement suivi du peuple et des prêtres du pays, qu'il occupait cent confesseurs. J'ai su depuis que cette ferveur s'est maintenue. Ce bon Père n'a néanmoins avec lui qu'un seul prêtre de l'Oratoire. Dieu lui fait la grâce de rendre le peuple capable de tirer assistance des autres prêtres, et les prêtres de la lui donner. »

(1) Lettres du P. Charles de Condren, édition de l'abbé PIN, lettre L.

LE PRÉDICATEUR. 4 4 5 -

La ville en question est la ville de Caen, le trésorier de France, M. de Bernières, le missionnaire le P. Eudes (1), son compagnon, probablement le P. Thomas Goujon (2). En accusant l'éclatant succès des prédications de notre saint missionnaire - succès que ses ennemis eux-mêmes et ses envieux devaient reconnaître, tout en les attribuant à de criminels artifices, à la puissance des démons, à la magie - cette lettre nous révèle un caractère de ses travaux apostoliques. Il n'employait qu'un prêtre de l'Oratoire, et il tâchait de trouver des auxiliaires dans le clergé. C'était un moyen très efficace pour commencer la réformation des ecclésiastiques, stimuler le zèle des pasteurs, leur apprendre à bien remplir les deux grands devoirs de leur charge, la prédication de la Parole sainte et l'administration des sacrements. A ces prêtres, en effet, nous l'avons vu, il donnait chaque semaine, et plusieurs fois, les instructions nécessaires

à leur état. Plus tard, il y joignit tous ceux de chaque canton qui voulurent bien assister à ces conférences, et ses enseignements prirent dès lors plus d'ampleur et de variété. Dans ces entretiens, auxquels n'assistaient pas les fidèles, il leur parlait avec sincérité, leur indiquant leurs défauts, leur rappelant les règles et les canons de l'Eglise, mais il ne se départait jamais du respect dû au caractère sacré dont ils étaient revêtus. Point de cette véhémence, qui l'animait en face du peuple, point de ces mouvements oratoires, que nous avons signalés plus haut; les reproches durs ou amers qu'il devait leur adresser, il avait soin ou de les placer sur les lèvres des Pères, ou de les dissimuler dans les oracles des Conciles, et même dans les prescriptions

(1). Ainsi l'a compris le P. Le Beurrier - addition, dernière page - et, du reste, à cette époque, le P. Eudes était le seul vrai missionnaire de l'Oratoire, en Normandie.

(2). Voir chap. xi.

#### 4 4 6 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

des princes séculiers. Cette différence de ton est très sensible dans l'instruction que nous venons d'étudier sur l'honneur dû aux Églises, et dont une partie, croyons-nous, concernait les prêtres seuls. On en jugera par le passage que nous allons transcrire.

« Je passe sous silence la façon en laquelle se comportent dans les églises ceux qui partout, mais spécialement dans ces lieux-là, devraient être des exemples de modestie, de dévotion, de silence et de respect, en la présence de Dieu. Je ne parle point de la manière étrange en laquelle on célèbre le redoutable Sacrifice de l'Autel et l'office divin en beaucoup d'endroits, si éloignée de la piété, majesté et sainteté, qui est convenable à une action toute sainte et divine, comme celle-ci, et si accompagnée d'immodestie, de précipitation et d'irrévérence, pour ne pas dire d'impiété, qu'à voir le maintien de plusieurs sans retenue, leur posture messéante, leurs gestes dérégés, leurs yeux égarés, à les entendre causer, crier, rire, anticiper les uns sur les autres les choses qu'ils prétendent chanter, en étouffant la plus grande partie entre les dents, ou croirait qu'ils sont gagés, non pour chanter, mais pour gronder, non pour servir Dieu, mais pour le mépriser, non pour le louer, mais pour se moquer de lui, non pour l'honorer, mais pour le déshonorer et le faire déshonorer aux autres. Il n'y a point d'homme au monde, pour chétif et indigne qu'il puisse être, lequel ne crût recevoir une injure signalée et un affront très notable de celui qui agirait avec lui de la façon que nous agissons avec Dieu, dans sa maison, à sa face, et dans des actions si grandes, si saintes et si importantes, comme sont celles-ci. Certainement, ce n'est pas un petit crime de traiter ainsi une Majesté suprême, devant laquelle les plus hautes et les plus fermes colonnes du ciel tremblent. Ce n'est pas un péché d'ignorance, car nous savons ou devons savoir ce que mérite la Grandeur infinie d'un Dieu et ce que nous lui devons. Ce n'est pas un péché de faiblesse ou de fragilité humaine, ou un emportement de quelque passion qui nous surprend. C'est un mal qui se fait de sens rassis, de sang-froid et de volonté délibérée. C'est un forfait de pure malice, c'est un péché diabolique, c'est une impiété détestable. C'est un attentat contre l'honneur qui est dû à la divine Majesté. C'est une profanation des lieux et des mystères sacrés. C'est une espèce de sacrilège, puisque c'est traiter indignement des choses saintes.

#### LE PRÉD1CATEUR. 4 4 7 -

« Ce péché est d'autant plus grand qu'il est passé en coutume et en habitude parmi beaucoup d'ecclésiastiques, et jusques à une telle dureté et insensibilité qu'ils n'en font aucun état et ne prennent aucun soin de s'en corriger. Car ils le feraient facilement, s'ils voulaient, vu que, aux dimanches et aux fêtes, ils font tout autrement, c'est-à-dire beaucoup mieux qu'aux autres jours. Je sais bien que le divin service doit être célébré dans les jours solennels avec plus de solennité et de gravité qu'aux jours ordinaires; mais, en quelque temps que ce soit, on doit toujours parler à Dieu avec un grand respect, et bien prononcer toutes les choses que l'on chante, ou que l'on récite en son honneur, n'étant pas permis d'en omettre seulement un iota de peur d'attirer ce foudre sur sa tête. « Maudit est celui qui fait l'oeuvre de Dieu avec négligence! » Notre Seigneur, parlant aux Scribes et aux Pharisiens, leur tient ce langage: « Hypocrites que vous êtes, le prophète Isaïe a bien prophétisé de vous, lorsqu'il a dit: ce peuple m'honore des

lèvres, et leur cœur est loin de moi. » Mais les prêtres, qui font le service divin en la façon que je viens de dire, n'honorent Dieu, ni du cœur, ni des lèvres; au contraire, ils le déshonorent et lui déplaisent de telle sorte, que saint Augustin assure que les hurlements des chiens et des loups lui sont plus agréables que les chants de semblables ecclésiastiques: « Plus placet Deo ululatus canum et luporum quam cantus inimicorum (id est) clericorum malorum. »

« Ce péché, je veux dire, cette irrévérence et indignité avec laquelle les prêtres et les clercs traitent les lieux saints et les choses saintes, est encore accompagné d'une circonstance qui le rend très notable. C'est qu'il est scandaleux, parce qu'il se fait publiquement, en la face de Dieu, des anges et des fidèles, et qu'un tel exemple, donné par de telles personnes, est la source de la plupart des profanations des églises qui se font par les laïques. A raison de quoi, l'on peut dire, avec trop de vérité, de nous autres ecclésiastiques, que nous sommes incomparablement plus coupables sur ce point, aussi bien qu'en beaucoup d'autres, que les laïques, et que la divine justice nous fera porter le châtiment de nos péchés et des leurs; d'autant que nous les rendons nôtres, tant par notre négligence et lâcheté à les instruire et corriger, que par la mauvaise édification que nous leur donnons.

« Plaise à la divine miséricorde de nous dessiller les yeux de l'esprit, afin que nous puissions voir l'importance de ces vérités, et de nous ouvrir les oreilles du cœur, afin de bien entendre et d'obéir exactement désormais à cette voix du ciel, qui nous parle par un saint Concile de

#### LE YÉNÉRABLE JEAN EUDES. 448-

L'Eglise (1): « Que les ecclésiastiques n'aient point des yeux égarés et vagabonds dans le Chœur; qu'ils se gardent en leur maintien extérieur des postures indécentes et mal composées; qu'ils ne se tournent pas légèrement et immodestement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; qu'ils ne se promènent point dans l'église, qu'ils ne causent point les uns avec les autres, qu'on ne les voie pas des fleurs dans les mains, qu'ils ne lisent pas autre chose que l'office qui se chante; qu'ils chantent dévotement avec les autres; qu'enfin ils se souviennent qu'ils sont devant la redoutable Majesté de Dieu, qui ne voit pas seulement les gestes extérieurs du corps, mais qui pénètre le plus intime et le plus secret des cœurs. »

Le P. Eudes poursuit, en remettant en mémoire à ses auditeurs la sainteté des cimetières et les profanations qu'on y souffre, et en leur montrant les châtiments dont la divine justice les punit: sergents et huissiers venant, aux dimanches et aux fêtes plus solennelles, prendre les chrétiens à la sortie de l'église et quelquefois même aux pieds des autels; pasteurs entretenant leur peuple en chaire d'affaires temporelles, nonobstant la défense des Conciles, au lieu de lui annoncer la Parole sainte et de lui donner les instructions nécessaires au salut.

Nous nous en tenons à ces citations, déjà bien longues elles démontrent amplement, ce nous semble, ce que nous avons affirmé sur la manière dont notre saint apôtre parlait aux ecclésiastiques, dans les entretiens particuliers qu'il leur faisait chaque semaine, durant les missions.

« Mais », ajoute le P. Martine, « ce n'était pas seulement par ses sermons que le saint missionnaire s'attirait la confiance des peuples et gagnait les âmes à Dieu; c'était aussi par son grand talent pour la direction des consciences et par sa manière d'entendre les confessions (2). »

(1). Concile d'Aix, 1585.

(2). P. MARTINE, Liv, 111, p. 208.

#### LE CONFESSEUR. 449 -

Qu'il était éloigné de ces confesseurs durs et sévères, qui n'ont aucun égard à la fragilité humaine,



aucune compassion pour la faiblesse des pécheurs; esprits âpres et rigoristes, qui rendent le chemin du ciel si difficile et si rude que presque personne ne se résout d'y entrer! Mais il ne l'était pas moins de ces lâches directeurs qui, par une molle condescendance, flattent les pénitents et les entretiennent ainsi dans leurs désordres. Ennemi de toute coupable complaisance, incapable de toute flatterie, il n'épargnait jamais le péché; mais, tout bénignité, douceur, patience et charité, suivant la recommandation de la très sainte Vierge, il était plein de la plus tendre compassion pour les pécheurs.

Avant de les entendre, il s'efforçait d'entrer dans l'esprit et dans les sentiments de Notre-Seigneur, puis il les recevait à bras ouverts et les écoutait avec bonté, persuadé qu'un zèle amer gâte tout. Cela ne l'empêchait pas d'user de fermeté à leur égard, mais il le faisait avec tant de prudence, il savait si bien s'accommoder à la diversité des caractères et des dispositions, qu'il ne blessait personne par ses justes exigences, et qu'il opérait à coup sûr l'entière conversion des âmes qui s'adressaient à lui, fassent-elles des plus criminelles. Les grands pécheurs, voilà ceux qu'il était ravi de rencontrer et de ramener à Dieu, ceux dont il recherchait la confession de préférence à toute autre. Il excellait à débrouiller leurs fautes, si emmêlée que fût leur conscience; et ni la longueur de leurs aveux, ni leur rusticité, ni leur ignorance ou leur lenteur d'esprit, ne le rebutaient, ni ne l'impatientaient. Il avait, du reste, pour les interroger une méthode si heureuse, il tenait si bien compte de la différence des caractères et des positions pour y adapter ses questions, que des confessions générales étaient souvent achevées, avant que les personnes qui les

#### 450 LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

appréhendaient le plus, se doutassent de les avoir faites, et même commencées. Ni la grandeur des sacrifices exigés d'eux, ni l'énormité de leurs crimes, n'étaient une cause d'effroi ou de découragement pour les pénitents: tant le P. Eudes savait leur inspirer de vifs sentiments de contrition. En le voyant pleurer amèrement sur leurs péchés, en l'entendant solliciter de Dieu leur pardon et s'apitoyer sur leur misérable état, ils avaient bientôt eux-mêmes le cœur percé de douleur, ils versaient d'abondantes larmes, ils demandaient à réparer leurs égarements passés, ils prenaient la ferme résolution de mener une vie nouvelle, et de se séparer à tout jamais des occasions dangereuses qui les avaient perdus. Notre saint apôtre, dans son zèle pour le salut de leurs âmes, n'allait-il pas quelquefois jusqu'à s'humilier à leurs yeux, jusqu'à se déclarer pécheur et plus coupable qu'eux, jusqu'à prendre sur lui leurs crimes, à l'exemple du Sauveur, et à les déplorer comme les siens propres! Qui surtout aurait pu le contempler baisant avec amour, et souvent avec des sanglots, le crucifix qu'il tenait toujours entre ses mains, sans se sentir touché jusqu'au fond des entrailles, et sans fondre en larmes?

Les pécheurs n'étaient pas les seuls à recourir à lui, pour qu'il leur tendit la main et les aidât à sortir du borborygme du vice. On avait tant d'estime de sa sainteté et de ses lumières, que presque tous voulaient lui faire leur confession, et remettaient à sa décision non seulement leurs intérêts spirituels, mais encore leurs intérêts temporels. Tout ce qu'il y avait d'affaires difficiles et embrouillées lui passait par les mains; on lui soumettait les différends, on le prenait pour arbitre des procès. Aussi bien, rien n'égalait son talent pour opérer les réconciliations, et apaiser les haines les plus invétérées, les plus scandaleuses, les plus opiniâtres. Les âmes angoissées accouraient de même à lui

#### LE CONFESSEUR. 451-

pour éclairer leurs doutes et pour dissiper leurs obscurités et souvent, d'un seul mot, il leur rendait la paix et les douces clartés de la foi: tant ses paroles avaient de vertu et d'onction pour consoler les peines intérieures.

Aussi, dans ses missions, ses occupations étaient-elles incessantes; il partageait ses jours entre la chaire et le confessionnal, ou plutôt, c'était le confessionnal qui prenait toutes ses heures, jusque bien avant dans la nuit. A ses yeux, d'ailleurs, n'était-ce pas l'œuvre maîtresse du missionnaire?

« Les prédicateurs », avait-il coutume de dire, « battent les buissons, mais les confesseurs prennent les oiseaux »; et, développant cette pensée, il ajoutait: « Les prédicateurs ébauchent l'ouvrage, et les confesseurs l'achèvent et le perfectionnent. Les prédicateurs font sentir aux pécheurs la grandeur et l'énormité de leurs crimes, mais les confesseurs leur tendent la main pour les en retirer; ils sont comme d'habiles chirurgiens qui appliquent l'appareil sur leurs plaies, pour leur procurer une parfaite guérison. »

« Si les anges », disait-il encore, étaient capables de jalousie, ils porteraient envie aux confesseurs, en les voyant exercer une fonction si sainte et si sublime, si agréable à Dieu, et si utile aux âmes qui ont coûté si cher au Fils de Dieu. »

De là son application continuelle à cette occupation salutaire: « Il y aurait volontiers », dit le P. Martine, « passé les journées entières sans boire et sans manger, si la prudence l'avait pu souffrir (1). » De là aussi sa douleur à la vue des foules qui se pressaient autour de son confessionnal, et dont bon nombre de personnes passaient quatre et cinq jours et plus à attendre leur tour, sans manger ni boire du (1). P. MARTINE, Liv. 111, p. 213. - Voir sur ce qui précède, ibid., pp. 208-216.

452 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Le matin jusqu'au soir, ou en ne mangeant qu'un morceau de pain sec. Heureuses encore, lorsqu'elles n'étaient pas obligées de repartir sans avoir pu se confesser! Car, bien qu'il amenât dix, quinze, vingt ouvriers, et même davantage, qui s'employaient avec lui à ce ministère durant cinq et six semaines, ils ne suffisaient pas à la tâche, et ces malheureux, venus de six, dix, quinze lieues, quelquefois plus, ne pouvaient indéfiniment prolonger leur séjour!

Voilà rapidement et imparfaitement esquissée la figure de notre saint missionnaire, en 1642. Les règles qu'il prescrira plus tard à ses enfants, nous permettront d'y ajouter de nouveaux traits et de la rendre plus achevée. Nous ne voulons pas cependant terminer ce chapitre sans dire un mot de la manière tout à la fois aimable et habile dont il faisait la leçon à ses collaborateurs. Choisis parmi le clergé séculier, ils n'avaient trop souvent ni son dévouement, ni ses vues élevées; il lui fallait donc les former eux-mêmes au ministère apostolique, leur inspirer le zèle ardent et pur qui le dévorait lui-même, en faire des apôtres et des sauveurs d'âmes. La chose n'était pas toujours facile, et il devait, dans la réprimande, user de ménagements et parfois d'innocents stratagèmes pour la rendre efficace sans décourager. Ses biographes nous en ont conservé un exemple qui mérite de trouver place ici.

C'était pendant la mission de Saint-Malo. Une pauvre femme assez mal vêtue et d'un extérieur très misérable vint à la résidence des missionnaires demander un confesseur. Elle alléguait pour raison que, déguenillée comme elle était, elle ne pouvait décentement se présenter au confessionnal. Le P. Eudes pria successivement deux de ses ouvriers de vouloir bien se rendre à son désir. Ces deux messieurs, mal impressionnés par l'aspect de cette femme, s'excusèrent sur leurs occupations. Le P. Eudes ne s'y méprit pas. Mais il

#### LE CONFESSEUR 453-

préféra dissimuler, et, bien que très occupé, il alla l'entendre lui-même.

Après le dîner, il voulut faire sentir leurs fautes à ces prêtres et leur donner une correction salutaire, qui ne servit pas moins à leurs compagnons. Il les appela donc tous les deux, et leur dit en souriant : « Vous m'avez refusé ce matin d'entendre une pauvre femme, apparemment parce que son extérieur vous plaisait peu et que vous y appréhendiez des difficultés; mais je vous prie maintenant de vouloir bien entendre deux honnêtes demoiselles, qui sont à la porte et attendent votre réponse. Voulez-vous bien me faire ce plaisir? » Des gens avisés auraient flairé le piège; des gens réfléchis et religieux

auraient compris leur faute et demandé pardon. Mais nos deux prêtres, quelque peu légers et mondains, de répondre à l'étourdie : « Oui-dà, mon Père, très volontiers. » Et, tout aussitôt, regardant par la fenêtre : « Où sont-elles ? » dirent-ils d'une même voix. « Eh! voilà justement ce que je cherchais, » répartit le P. Eudes, riant de leur empressement; puis, les contrefaisant, il répéta : « Très volontiers, mon Père, où sont-elles ? » Après quoi, prenant un ton plus grave, il leur fit une sérieuse réprimande devant leurs confrères, leur rappelant que la justice, aussi bien que la charité, les obligeait à ne jamais accorder de préférence à personne, et que, si parfois il y avait à le faire, ce ne devait être qu'en faveur des pauvres et des infirmes. Pour que la leçon ne fût pas oubliée, il leur rappelait quelquefois cette innocente plaisanterie, et leur disait avec un bon sourire : « Oui-dà, mon Père, très volontiers; où donc sont-elles ? » Cette manière douce et agréable d'exercer la correction fraternelle, remarque le P. Martine, produisit incomparablement plus d'effet que les termes les plus forts dont le P. Eudes aurait pu se servir.

454 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Mais assez sur ce sujet : il est temps que nous reprenions le fil de notre récit, et que nous racontions les derniers apprêts de sa grande entreprise, la fondation d'un séminaire à Caen.

455 -

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

### Derniers Apprêts (1642).

Entrevue de Richelieu et du P. Eudes: lettres-patentes pour l'érection du Séminaire de Jésus et Marie. - Conséquences. - Relations du P. Eudes avec M. Olier, le couvent de Nazareth, Dom Grégoire Tarrisse, M. Bourdoise, Marie Rousseau, les PP. de Saint-Jure, de Hayneuve et de Brisacier, le P. Ignace Joseph de Jesus-Maria, Mine de Beauvilliers et les Bénédictines de Montmartre, la Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant Jésus. - Conférences à Saint-Magloire. - Mort de Richelieu.- Lettres-patentes pour l'établissement de Notre-Dame du Refuge.- Retour à Caen : derniers arrangements du P. Eudes avec ses futurs coopérateurs; approbation de M. d'Angennes.

Le cardinal de Richelieu, dont le génie discernait avec une admirable sûreté tout ce qui pouvait contribuer au bien de l'Etat, se préoccupait depuis longtemps de la question religieuse. L'unité de foi lui apparaissait comme la seule garantie de la sécurité de la France. Il aurait beau affaiblir les ennemis du dehors, diminuer au dedans les forces des calvinistes par la prise de leurs places fortes, il n'aurait rien fait de solide et de durable, tant qu'il n'aurait pas ramené ces hérétiques au giron de l'Eglise. Or, cette tâche était beaucoup moins celle de la politique que de la religion: elle devait être accomplie par le clergé. Mais, pour gagner la confiance des dissidents, pour les convaincre de la fausseté de leur croyance, il fallait, dans ce clergé, des mœurs pures, des connaissances étendues, et nous savons la déplorable situation des prêtres sous ce double point de vue. Richelieu ne s'y trompait pas: aussi

456- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

voyait-il, dans la création des séminaires, une véritable nécessité d'Etat, et il était décidé à en favoriser l'établissement de tout son pouvoir.

Voulant lui-même donner l'exemple et l'impulsion aux bonnes volontés qu'il découvrait autour de lui, il forma le dessein d'en fonder un à Paris pour servir de modèle aux autres et devenir comme une pépinière d'évêques. Il chargea son confident, le P. Joseph du Tremblai, de la poursuite de ce projet. Déjà celui-ci avait arrêté le plan de ce premier séminaire; déjà même il avait choix, pour le diriger, d'un

chanoine régulier de Saint-Victor de Marseille, M. d'Authier de Sisgaud, lorsqu'il mourut à Rueil, le 18 décembre 1638 (1). Sa mort retarda pour quelque temps l'exécution d'un dessein si utile. Le cardinal ne put s'en occuper que deux ans après, en secondant les efforts de M. Olier et de saint Vincent de Paul, en stimulant le zèle du P. Bourgoing, et aussi en mandant près de lui le P. Eudes.

Il avait, en effet, entendu parler, soit par M. Cospéan, soit par Mme d'Aiguillon, soit par M. de Renty, ou quelque seigneur de Normandie fréquentant la cour, du supérieur de l'Oratoire de Caen, de son rare mérite, de son zèle

(1). M. Christophe d'Authier de Sisgaud, d'une ancienne et illustre famille, né à Marseille le 6 avril 1609, donna dès son enfance des présages de sa sainteté future. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, il se sentit inspiré de travailler à la réforme du clergé. Nous verrons dans notre deuxième volume, comment il forma, en Provence, une compagnie de missionnaires, à l'instar de celle de Saint-Vincent de Paul. Cette congrégation, dite du Saint-Sacrement, avait pour fin de dissiper l'ignorance, de combattre l'erreur, et d'établir des séminaires « dans lesquels on enseignerait aux clercs qui aspirent au ministère sacerdotal les premiers éléments des connaissances divines et humaines, ainsi que les autres choses dont les ecclésiastiques doivent être instruits. » Le 16 janvier 1639, l'évêque de Valence lui confia à perpétuité la direction de son séminaire. Mais ce n'était là encore qu'un séminaire-collège. Cf. FAILLON, Vie de M. Olier, T. I, Liv. IX, pp. 422-426.

LE P. EUDES ET RICHELIEU.

457 -

infatigable, de sa prudence consommée, et principalement du grand souci qu'il avait de la restauration du clergé; peut-être même avait-il eu connaissance de son désir d'établir un séminaire. Il crut donc trouver en lui l'homme capable de l'aider efficacement dans l'accomplissement de ses projets, et il l'appela à Paris par la lettre dont nous avons parlé ci-dessus (1). La mission de Saint-Lô ne permettant pas au P. Eudes un départ immédiat, il agréa ses excuses, et attendit la fin de ses travaux apostoliques.

Dès qu'il fut libre, le P. Eudes partit pour la capitale, en compagnie de M. Jourdan, celui de ses missionnaires en lequel il avait le plus de confiance. Ce départ inattendu sur une lettre du cardinal de Richelieu donna évidemment lieu à bien des commentaires. Au dire de ses ennemis, notre saint apôtre n'était ainsi mandé que pour recevoir la punition de quelque faute ignorée du public. Ses amis, au contraire, prétendaient qu'on voulait lui accorder quelque distinction en rapport avec sa vertu et ses talents; ils ne doutaient même pas qu'il ne fût prochainement élevé à quelque haute dignité dans l'Eglise.

Dès son arrivée, le P. Eudes se rendit au Palais-cardinal (2). Là se trouvait par hasard un gentilhomme normand, officier du roi, qui le reconnut et le présenta. Laissons le P. Martine nous raconter au long cette entrevue.

«- Le cardinal était pour lors dans son cabinet, avec plusieurs personnes de distinction. il n'eut pas plus tôt appris la présence du serviteur de Dieu, que, congédiant ceux qui étaient avec lui, et remettant leurs affaires à un autre jour, il sortit pour le recevoir. Il fit bien voir par son accueil la haute estime qu'il avait conçue de son mérite; car,

(1). Richelieu aimait à s'entretenir avec les prêtres les plus distingués par leur zèle et par leurs vertus, et à les seconder de tout son pouvoir. C'est ainsi que nous le voyons mander M. Meyster, un des compagnons de M. Olier, et lui proposer quatorze cents livres pour des établissements de missions.

(2). Aujourd'hui le Palais-Royal.

458 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

l'ayant pris par la main, au grand étonnement des courtisans et des personnes de qualité dont la salle était remplie, il le conduisit dans son cabinet particulier.

« Le P. Eudes voulut d'abord s'excuser de son retard; mais le cardinal, loin de lui en savoir mauvais gré, approuva sa conduite, ajoutant qu'il n'y avait rien de perdu, les choses, pour lesquelles il l'avait mandé, n'étant pas de nature à s'exécuter avec précipitation. Il s'excusa même à son tour de l'avoir fait venir dans un temps qui commençait à devenir incommode car c'était vers la Toussaint.

« Lui parlant ensuite avec toute la confiance qu'on accorde à un homme de mérite, capable de servir l'Eglise dans les entreprises les plus importantes, il lui dévoila les projets qu'il avait formés pour la conversion des calvinistes et la destruction de leur secte en France, projet, disait-il, qui intéressait l'Etat non moins que la Religion. Voici les moyens dont il comptait se servir.

« Il était persuadé que le simple peuple ne tenait à l'hérésie que par préjugé de naissance et prévention contre le catholicisme, qu'on ne cessait de lui peindre sous les plus affreuses couleurs. Deux choses surtout contribuaient à l'entretenir dans ces sentiments: d'une part, l'ignorance et la corruption du clergé; de l'autre, la malice des ministres protestants qui n'épargnaient rien pour tenir le peuple dans l'ignorance du catholicisme, et l'exemple des grands qui avaient embrassé leur parti. Toutefois la première cause était de beaucoup la plus sérieuse: on en prenait prétexte pour clabauder contre l'Eglise et faire retomber sur sa doctrine les fautes de ses prêtres. Aussi la réformation du clergé apparaissait-elle comme l'affaire capitale du moment, le but vers lequel tous les bons esprits devaient diriger leurs efforts.

« Continuant sur ce sujet, le cardinal dit qu'il fallait tout d'abord avoir de bons évêques, pleins de zèle et remplis de l'esprit de leur état. En même temps, il fit connaître au P. Eudes les prélats qu'il croyait propres à seconder ses desseins, et aussi certains hommes de valeur, dignes de sa confiance, qu'il ne manquerait pas de placer à la tête des diocèses, quand il se produirait quelques vacances.

« Quant aux ministres et aux principaux calvinistes, à son avis, la plupart ne tenaient à leur secte que par amour du plaisir et par des vues d'intérêt. Il serait facile de gagner ceux-ci avec de l'argent et des honneurs, ceux-là en leur proposant dans le catholicisme les mêmes avantages, au besoin, des avantages plus considérables qu'ils n'avaient dans la religion réformée. Des avances avaient déjà été faites en ce

#### LE P. EUDES ET RICHELIEU. 459 -

sens, et plus de trente ministres avaient promis d'abjurer, si on les dédommageait des pertes qu'ils auraient à subir. Quand le peuple verrait ses pasteurs abandonner l'hérésie, il serait lui-même bientôt gagné, et, pour achever sa conversion, il suffirait de lui envoyer de bons missionnaires, instruits, zélés, d'une conduite irréprochable.

« Le cardinal termina l'exposé de son projet, en disant au P. Eudes qu'il ne lui manquait plus que des ouvriers pour commencer cette entreprise, qu'il comptait sur lui, et que c'était pour cela qu'il l'avait appelé de Normandie. Ce qui l'y avait incité, c'étaient les rapports avantageux que des personnes bien renseignées lui avaient faits sur les résultats obtenus au cours de ses missions(1). »

Charmé de trouver le cardinal tout occupé des mêmes desseins qu'il méditait, le P. Eudes n'hésita pas à lui ouvrir son cœur. Il lui déclara donc que, si les missions produisaient de beaux résultats, la négligence et la mauvaise conduite des prêtres les avaient promptement ruinés; qu'il gémissait depuis longtemps sur ce désordre, et qu'il avait formé, d'après le conseil de plusieurs saints et illustres personnages, le projet d'établir une société de prêtres pour l'œuvre des séminaires et la conversion des peuples. Les membres de cette société resteraient sous la dépendance et la juridiction des évêques, et travailleraient sous leurs yeux et par leurs ordres. Il lui fit même le détail des matières qui devraient être enseignées dans ces séminaires à ceux qui y seraient envoyés ou qui y viendraient d'eux-mêmes. Quand on aurait ainsi formé un clergé tout nouveau, il serait aisé d'en tirer de bons curés et de saints évêques, qui maintiendraient et continueraient dans les paroisses et dans les diocèses le bien commencé par les missions (2).

Enchanté de se voir si bien compris, Richelieu interrogea longuement le P. Eudes sur les motifs qui

l'avaient amené

(1). P. MARTINE, Liv. 11, pp. 118-120. Nous avons retouché et abrégé par endroits le récit du biographe, mais nous en avons respecté la substance.

(2). P. MARTINE, Liv. 11, p. 121.

460- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES,

à concevoir ce projet de fondation, sur les moyens d'exécution qu'il comptait employer, sur les démarches qu'il avait tentées près de ses supérieurs. Se rappelant alors l'histoire de Salomon, destiné par le Seigneur à bâtir le temple dont David avait eu l'idée et le désir, il adressa au serviteur de Dieu, comme au digne fils du fondateur de l'Oratoire, les paroles que le roi de Tyr avait adressées aux ambassadeurs de ce prince : « Béni soit aujourd'hui le Seigneur, qui a donné à David un fils si sage; Renedictus Dominus Deus hodie, qui dedit David filium sapientissimum! (1) »

Non content de témoigner par un éloge si flatteur combien il était satisfait de la justesse, de la pureté et de la droiture des vues du P. Eudes, il lui promit de le seconder de tout son pouvoir. Il commença par le recommander à sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, qu'il engagea à lui fournir une somme de quinze cents livres (2), pour subvenir aux premières dépenses; et cette dame, pleine de vénération pour le pieux missionnaire, entra volontiers dans les vues de son oncle. Le cardinal fit plus encore. Pour assurer efficacement le succès de l'entreprise, il voulut qu'on s'occupât immédiatement d'obtenir du roi des lettres-patentes. En conséquence, il chargea l'abbé de Beaumont, précepteur du Dauphin, et depuis archevêque de Paris sous le nom de M. de Péréfixe, d'en concerter la teneur avec le P. Eudes, et de les lui faire expédier au plus tôt.

Comme il appartenait encore à l'Oratoire, celui-ci ne jugea ni convenable, ni prudent de les demander en son nom, ce qui aurait dévoilé ses projets avant le temps et soulevé plus tard de graves difficultés; il les fit délivrer au nom de M. d'Angennes. Il en était convenu avec lui,

(1). P. HÉRAMBourg, Liv. 1, chap. iv, p. 45.

(2). Le P. Batterel dit quinze mille livres, chiffre évidemment exagéré, puisqu'il ne s'agit que des premières dépenses.

#### LETTRES-PATENTES. 461 -

avant son départ, et devait s'autoriser de sa personne dans toute cette affaire.

L'approbation et l'autorisation de M. d'Angennes sont clairement établies par le texte que nous citons plus bas; et l'on ne voit pas bien dès lors comment le P. Eudes « put agir en Père de l'Oratoire, et surprendre des lettres-patentes du roi »; on voit moins encore comment le même prélat put, après sa sortie, lui faire « une sévère réprimande d'avoir poursuivi en son nom l'expédition de ces lettres, et lui défendre d'en user. » Aussi bien la haine aveugle et jette en de flagrantes contradictions; elle se réfute elle-même. D'autres, avec moins de bonne foi encore, ont accusé notre Vénérable « d'avoir obtenu ces lettres-patentes sur des certificats fabriqués et fausement attribués à M. d'Angennes. » L'accusation est parfaitement ridicule: n'est-il pas évident que le P. Eudes ne pouvait fonder sa Congrégation à Caen sans l'autorisation de l'évêque de Bayeux? La belle lettre, qui lui fut adressée par ce prélat le 7 mars 1643, et que nous transcrivons plus loin, fait du reste entière justice de ce reproche.

Mais revenons à notre récit. M. de Beaumont mit tant de promptitude à remplir la commission dont le ministre l'avait chargé, que les lettres-patentes pour l'érection de la future Congrégation furent scellées et expédiées dès le commencement de décembre 1642. Ainsi la Providence conduisait tout, et montrait de plus en plus combien elle avait pour agréables les projets de son serviteur. Comme ces lettres, délivrées sur la demande de Richelieu, renferment le plan de la fondation, tel qu'il avait été arrêté entre le cardinal et le P. Eudes, nous croyons devoir les reproduire textuellement et en entier.

#### 462- Le VÉNÉRABLE JEAN EUDES

« Louis, par la grâce de Dieu, etc.

« Nous ayant été représenté par Messire Jacques d'Angennes, évêque de Bayeux, que, comme le maintien et le progrès de la vertu et religion chrétienne et catholique dépendent de la bonne vie des ecclésiastiques, il désirait instituer, dans la ville ou au faubourg de Caen, une Compagnie ou Société de prêtres et autres tendant à la Prêtrise, vivant ensemble en communauté sous le nom et titre de Prêtres du Séminaire de Jésus et Marie, dont le principal but soit d'imiter et continuer sur la terre, autant qu'il leur sera possible, avec la grâce de Dieu, la vie, les mœurs et toutes les fonctions sacerdotales de Jésus-Christ, fondateur souverain du saint ordre de la Prêtrise, comme aussi la vie et les vertus de la très sainte Vierge Marie, la choisissant pour protectrice spéciale, et par ce moyen de parvenir à la perfection de l'état de Prêtrise, selon son institution, travailler par leurs exemples et instructions à établir la piété et la sainteté entre les prêtres et ceux qui aspirent à la Prêtrise, leur enseignant à mener une vie conforme à la dignité et sainteté de leur condition, et à faire décentement et convenablement toutes les fonctions sacerdotales, comme aussi s'employer à instruire le peuple en la doctrine chrétienne par les missions, prédications, exhortations, conférences, catéchismes et autres exercices, tant en ladite ville et évêché de Bayeux qu'en celle de Caen et autres lieux du même diocèse, s'appliquer aux fonctions ecclésiastiques, prendre le soin et la conduite des bonnes oeuvres, qui leur seront soumises, le tout sous la dépendance et les ordres de leur dit Évêque, et généralement faire tout ce que les prêtres sont obligés de faire pour s'acquitter de leur devoir en l'état de Prêtrise, au moyen de quoi le dit seigneur Évêque et ses successeurs, et, à cet exemple, ceux des autres diocèses pourraient utilement pourvoir aux œuvres et nécessités qui se présentent journellement en leurs charges et remplir les bénéfices et offices ecclésiastiques de personnes qui s'en acquitteront dignement à l'honneur de Dieu et à l'édification de l'Eglise:

Nous avons eu cette proposition très agréable, et, désirant contribuer de tout notre pouvoir à l'exécution d'une si sainte oeuvre qui peut apporter tant d'avancement à la gloire de Dieu et au salut des âmes de Nos sujets pour lequel Nous emploierons volontiers Notre vie, savoir faisons que Nous, pour ces causes et autres bonnes considérations à ce Nous mouvant, inclinant à la supplication qui Nous a été faite par le dit sieur Évêque de favoriser le dit établissement, avons icelui agréé et approuvé, agréons et approuvons, et lui permettons par ces présentes signées de Notre main, d'ériger ou faire ériger, fonder et arrêter en la dite ville au faubourg de Caen, une Compagnie de prêtres vivant en société et communauté, pour vaquer à toutes les fonctions de l'ordre et

LETTRES-PATENTES. 463 -

état de Prêtrise sous la direction et dépendance du dit Évêque, acquérir et édifier les manoirs et lieux qui leur seront nécessaires pour leur habitation et jouir de tous et un chacun des droits et privilèges, dont jouissent les autres maisons et communautés fondées en Notre royaume, et même les missions de prêtres établies depuis trente ans, nonobstant qu'ils ne soient si particulièrement exprimés;

Et avons dès à présent pris et mis, prenons et mettons en Notre protection et sauvegarde spéciale, la dite Communauté et maison qui sera érigée en la dite ville ou faubourg de Caen, avec tous les biens, droits, et revenus, maisons et héritages qui lui appartiennent et appartiendront ci-après; défendons à toutes sortes de personnes d'y apporter aucun trouble ni empêchement, par quelque cause que ce soit. Si donnons en mandement. Donné à Saint-Germain-en-Laye, au mois de décembre 1642, et de notre règne le trente. »

Ces lettres-patentes ne furent vérifiées et enregistrées au Parlement de Normandie que longtemps après, comme nous le dirons dans notre deuxième volume. Il appert de là que, dès le début, la fin de la Congrégation fut nettement établie. Elle était double, générale et particulière. La première était la sanctification de ses membres par l'imitation et la continuation, sur la terre, de la vie, des mœurs et des vertus de Jésus et

Marie, et des fonctions sacerdotales du souverain Prêtre. La seconde, qui réglait leurs emplois dans l'Eglise, se dédoublait elle-même: ils devraient travailler par leurs exemples et leurs instructions à la sanctification des prêtres et de ceux qui aspirent à la prêtrise, et cela en leur enseignant à mener une vie conforme à leur condition et à remplir dignement les fonctions sacrées, ce serait là leur occupation principale; mais ils devraient aussi instruire le peuple de la doctrine chrétienne par les missions d'abord, puis par des prédications, exhortations, conférences, catéchismes et autres exercices. Ces deux fins particulières resteront les mêmes, et le P. Eudes n'y changera rien dans ses Constitutions; il ne fera que les exprimer en d'autres

#### 464-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

termes, et les accuser avec plus de force encore et plus de précision.

Dès lors est aussi fixé le nom de la nouvelle Congrégation: ses membres s'appelleront Prêtres du Séminaire de Jésus et Marie. Et que l'on ne croie pas que ce nom de séminaire exclue celui de Congrégation. Le P. Eudes voulait bel et bien fonder une Congrégation, nous l'avons vu au chapitre XIV, et les lettres-patentes elles-mêmes n'apportent aucune limitation. Or, si on avait voulu restreindre l'autorisation « à la ville ou au faubourg de Caen », la clause restrictive aurait été certainement énoncée, et elle ne l'est pas; loin de là. N'y lit-on pas que, au moyen de ce séminaire et de ses prêtres, « le dit seigneur Évêque et ses successeurs et, à cet exemple, ceux des autres diocèses pourraient utilement pourvoir aux œuvres et nécessités qui se présentent journellement en leurs charges et remplir les bénéfices et offices ecclésiastiques de personnes qui s'en acquitteront dignement à l'honneur de Dieu et à l'édification de l'Eglise ? » Ce séminaire de Caen est donc bien un premier séminaire de province, destiné à servir de modèle à d'autres, spécialement en Normandie; et rien n'empêche que les évêques ne s'adressent aux prêtres de ce séminaire, dont le nombre n'est pas limité, pour en établir de pareils chez eux.

Si la ville de Caen est nommément désignée, c'est que la Congrégation de Jésus et Marie devait commencer par s'établir en ce lieu, et y fonder sa maison-mère, avant de créer des succursales. Il ne faut pas l'oublier, les œuvres de Dieu se développent lentement et se perfectionnent par l'expérience, à mesure que leurs auteurs reçoivent du ciel de nouvelles lumières. « Je puis vous assurer, Messieurs et mes Frères », disait saint Vincent de Paul, « que je n'ai jamais pensé ni à ces règles, ni à la Compagnie, ni même au mot de Mission. C'est Dieu qui a fait tout cela ....

#### LETTRES-PATENTES.

465 -

contre toutes nos prévoyances et espérances (1). » Le P. Eudes avait, lui, dès le début, des vues assez nettes sur la fondation qu'il entreprenait; malgré tout, cette loi générale y trouvera une large application.

Le Dictionnaire biographique d'Hœfer est donc bien mal venu de prétendre que la nouvelle société ne devait avoir qu'une seule maison à Caen, avec un nombre limité de membres: et celui de Moreri plus malheureux encore, lorsqu'il place cette maison à Bayeux. Cela prouve à quelles sources défectueuses ils ont puisé leurs renseignements, avec quelle prudence il convient de les consulter.

Mais alors pourquoi avoir établi ce séminaire à Caen, et non à Paris, comme l'avait projeté le cardinal de Richelieu? C'est que, nous l'avons fait pressentir plus haut, depuis la mort du P. Joseph du Tremblai, les événements avaient marché, et que la Providence y avait pourvu. Cette même année 1642, M Olier avait, de l'aveu et au grand contentement du ministre, commencé à Vaugirard l'établissement d'un séminaire, qu'il avait ensuite transporté, le jour même de l'Assomption, sur la paroisse de Saint-Sulpice, dont il avait accepté la cure; et Mme d'Aiguillon s'était, là encore, signalée par ses charitables offices. A son imitation, quoique avec plus de timidité, saint Vincent de Paul avait essayé la même bonne œuvre, mais seulement pour douze séminaristes qu'il avait réunis aux jeunes élèves du collège des Bons-Enfants. Le P. Bourgoing



lui-même, stimulé par les propositions du cardinal, qui lui avait offert une somme de mille, d'autres disent trois mille-écus, avait entrepris quelques fondations dans le même sens, spécialement à Paris, à Saint-Magloire. Il est vrai que l'état de gêne pécuniaire, où se trouvait cette maison, empêcha d'y recevoir

(1) Voir FAILLON, Vie de M. Olier, P. 1, Liv. iv, p. 163.

#### 466- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

encore, en 1642, les douze boursiers que les Oratoriens s'étaient engagés à y nourrir et instruire depuis 1622, en vertu de l'union de cette abbaye à leur Congrégation(1).

Tout cela explique pourquoi le cardinal agréa et approuva les propositions du P. Eudes relativement à l'érection d'un séminaire à Caen. Il croyait ne pouvoir trop favoriser la création de pareils établissements, dont il eût désiré voir couverte la France entière. Paris était muni, il s'agissait maintenant de fournir la province.

Il est très vraisemblable que, durant son séjour dans la capitale, qui dura depuis la fin d'octobre jusqu'aux premiers jours de décembre, le P. Eudes ne manqua pas de visiter le séminaire de Saint-Sulpice et son pieux fondateur. Le cardinal dut l'y engager tout le premier, et, d'ailleurs, les saints ne s'attirent-ils pas entre eux? N'aiment-ils pas à échanger leurs pensées, à se communiquer leurs lumières? Un autre motif devait le pousser à cette démarche. M. Olier avait été le disciple aimé du P. de Condren, dont il ne pouvait ignorer l'influence prépondérante dans la création de ce séminaire. Puis n'avaient-ils pas l'un et l'autre bien des amis communs?

Mais voilà plusieurs fois déjà que le nom de M. Olier revient sous notre plume, et il y reviendra encore. Il est donc bon que nous le présentions à nos lecteurs d'une façon plus complète, d'autant qu'il peut être moins connu de quelques-uns. Son rare mérite ne donnera que plus de valeur au jugement qu'il porta plus tard sur le P. Eudes, lors de la mission de 1651 dans sa paroisse, et dont nous avons déjà rapporté un trait (2).

Jean-Jacques Olier, né à Paris le 20 septembre 1608,

(1). Cf. PAILLON, Vie de M. Olier, P. 1, Liv. iv.

(2). Voir Préface, p. 1.

#### LE P. EUDES ET M. OLIER.

467 -

appartenait par sa famille à l'une des premières classes de la société, à la haute magistrature du royaume. Il se fit remarquer de bonne heure par la pénétration, la fécondité, la vivacité, l'élévation de son esprit que l'on admire dans ses ouvrages, mais plus encore par les qualités de son cœur. La noblesse, la générosité, le courage, joints à la bonté et à une sensibilité pleine de tendresse pour les maux d'autrui, semblent avoir été ses caractères distinctifs. Si, dans son enfance, l'impétuosité de sa nature causa des inquiétudes à la piété de ses parents, la grâce en eut vite raison: sous son influence, ce qu'il y avait d'excessif dans ses premières ardeurs se changea même en vertu. Prévenu par Dieu, dans l'ordre surnaturel, des plus précieuses faveurs, il eut en partage, avec un grand fonds de religion, une tendre et ardente dévotion envers le très saint Sacrement de l'Autel et la très sainte Vierge: dispositions essentielles dans les prêtres dont il fut surabondamment rempli, afin de verser un jour de sa plénitude dans les âmes des clercs qu'il aurait à former. Pour développer ces dons de la nature et de la grâce, la Bonté divine multiplia autour de lui les secours les plus efficaces et les plus heureuses influences. Sans parler des maîtres habiles qui formèrent son enfance(1), il eut le bonheur d'être, dès ses premières années, fixé dans sa vocation à l'état ecclésiastique par le saint évêque de Genève, et de recevoir, avec ses bénédictions prophétiques, ses douces leçons et ses paternels avis. Plus tard, saint Vincent de Paul, cet homme si éclairé dans la conduite des âmes, ce saint prêtre, le plus consulté peut-être qui fût jamais, devint au moins pour un temps son directeur, et pour toujours son conseil, son ami, son père, et même le père de tous les siens. Puis le P. de Condren fut spécialement

(1). Les Pères Jésuites de Lyon, où il suivit son père en 1617.

choisi de Dieu pour lui manifester sa vocation à l'oeuvre des séminaires, et achever de l'instruire des plus pures notions du christianisme et du sacerdoce: il le laissa, en mourant, l'un des héritiers de son esprit. Enfin Dom Grégoire Tarrisse, général des Bénédictins de Saint-Maur, et le P. Bataille, religieux du même ordre, deux hommes tout livrés à l'Esprit de Dieu, lui furent donnés pour le confirmer et le soutenir dans les voies de la grâce, et lui servir de providence visible dans l'établissement de son séminaire et de sa société. En même temps de saintes liaisons lui étaient ménagées avec les âmes les plus éminentes de ce siècle, si fécond en grandes vertus: M. Bourdoise lui servait de maître dans le culte divin; le P. Jean-Chrysostome, le baron de Renty, la mère de Bressand (1), Marie Rousseau, la Mère Agnès de Jésus, prieure de Sainte-Catherine de Langeac(2), et beaucoup d'autres, l'assistaient de leurs conseils, de leur influence et de leurs prières. Le P. Eudes lui-même se liait avec lui d'une étroite amitié, et l'on ne saurait dire auquel des deux elle fut le plus profitable. Destiné à former le clergé, il acquit expérimentalement une connaissance exacte des difficultés qu'offrent les diverses fonctions du saint ministère, des moyens à prendre pour les surmonter, surtout des dispositions nécessaires pour les remplir saintement. Missionnaire infatigable,

(1). La Mère de Bressand était une religieuse de la Visitation de Nantes. Elle reçut M. Olier malade dans la maison de son jardinier, où elle lui fit donner tous les soins que réclamait son état. Elle l'entoura toujours des attentions les plus délicates, et resta intimement unie à lui par la prière et les sacrifices.

(2). La Mère Agnès de Jésus, prieure des Dominicaines de Sainte-Catherine de Langeac, reçut l'ordre de prier pour la sanctification de M. Olier. Elle pratiqua dans ce but les pénitences les plus rigoureuses. Elle lui déclara dans une visite qu'il était appelé à jeter les premiers fondements des séminaires. Elle pria pour lui et pour ses missions; en mourant, elle le recommanda au P. de Condren. Il y eut entre eux une union comparable à celle de sainte Thérèse avec saint Jean de la Croix.

#### LE P. EUDES ET SAINT VINCENT DE PAUL. 469 -

de l'avis et sous la direction du P. de Condren, il parcourut pendant plusieurs années les lieux les plus pauvres et les plus abandonnés, afin de rompre le pain de la Parole et des sacrements aux ignorants et aux simples, que tant de prêtres, livrés aux vanités du monde, laissaient misérablement périr. Devenu, en 1642, curé de la paroisse la plus vaste et la plus déréglée qui fut alors, nous l'y retrouverons en 1651, et nous aurons lieu d'admirer la rare intelligence, avec laquelle il aura su distribuer les secours spirituels à son troupeau.

On imagine facilement quelle joie les deux grands serviteurs de Dieu éprouvèrent à s'entretenir l'un avec l'autre de leurs travaux apostoliques. M. Olier ne manqua pas d'utiliser l'expérience du P. Eudes pour la régénération et l'organisation de sa paroisse, et celui-ci puisa d'utiles renseignements dans les premiers essais tentés à Vaugirard et à Saint-Sulpice, en vue de l'éducation du clergé.

Le P. Eudes dut également visiter saint Vincent de Paul; nous l'inférons des sollicitations qu'il lui adressa et des promesses qu'il en reçut, l'année suivante, par l'entremise du P. Jean-Chrysostome. La renommée du supérieur de Saint-Lazare, le crédit dont il jouissait, la confiance universelle qu'inspirait sa sagesse, la vénération dont on entourait sa vertu, tout autorise à le penser. Il pouvait d'ailleurs compter sur sa discrétion, d'autant que la fondation d'un séminaire à Caen ne heurtait en rien les intérêts de la Mission, qui ne regardait les séminaires que comme une oeuvre accessoire pour elle. Le saint prêtre était du reste au-dessus de toute jalousie: il ne voulait en toutes choses que le bien de l'Eglise.

Le couvent de Nazareth ne fut pas oublié, à coup sûr. Là demeuraient alors le P. Jean-Chrysostome, dont nous avons déjà parlé, et le P. Jean-Baptiste, du même Tiers-Ordre Pénitent de Saint François, tous deux ses amis dévoués.

Ces deux saints religieux l'engagèrent vivement à poursuivre l'exécution de son dessein sans se laisser, ni déconcerter, ni abattre par les obstacles qui surgiraient nécessairement, et dont plusieurs étaient faciles à prévoir. Le P. Eudes goûta un contentement d'autant plus vif à converser avec eux, que le P. de Condren s'était plus d'une fois expliqué en leur présence sur la nécessité de rétablir les paroisses par des séminaires où l'on formerait de bons prêtres, et que le premier surtout avait reçu de cet homme de Dieu de nombreuses communications sur l'œuvre future (1).

Le R. P. Dom Grégoire Tarrisse, qui l'avait affilié à son Ordre en 1638, reçut également sa visite: la reconnaissance devait le conduire à son monastère, non moins que ses relations avec les Bénédictines de Sainte-Trinité et les Bénédictins de Saint-Etienne et le désir de s'éclairer aux lumières de son expérience. Réformateur de l'Ordre de saint Benoît, et premier supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur, il résidait dans l'abbaye de Saint-Germain, parmi des religieux de mérite et de savoir, auxquels il avait prescrit l'étude des belles-lettres. Il passait pour l'un des hommes de ce temps les plus recommandables pour sa haute vertu, la sagesse de ses conseils, et son rare discernement des esprits. La reine Anne d'Autriche, le cardinal de la Rochefoucauld, le P. de Condren en faisaient une estime singulière; saint Vincent de Paul le traitait comme un ami, avec lequel il se plaisait à conférer sur les projets utiles à la religion. Directeur de M. Olier et de ses compagnons, il se trouvait, à ce titre, intimement mêlé à la fondation du séminaire de Saint-Sulpice, et à tout ce qui regardait la réforme du clergé.

Alors vivait à Paris un autre grand serviteur de Dieu,  
(1). Cf. FAILLON, Vie de M. Olier, P. 1, Liv. VII, pp. 288-9,90.

LE P. EUDES ET M. BOURDOISE. 471 -

qu'on a comparé à Elie pour l'ardeur de son zèle, et à Jean-Baptiste pour son courage à reprendre les petits et les grands (1). Le spectacle des scandales de son temps et surtout le dépérissement de la discipline ecclésiastique le consumaient de douleur. La Providence semblait l'avoir suscité, afin que par l'âpreté et la rudesse de ses accents, par ses clameurs même souvent importunes, il réveillât, comme malgré elles, tant de sentinelles endormies dans la maison du Seigneur. Son nom était connu de toute la France, et déjà nous en avons fait plus d'une fois mention: nous voulons parler de M. Adrien Bourdoise, l'instituteur de la Communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, et de beaucoup d'autres semblables en province, en particulier à Coutances et à Sées en Normandie: communautés de paroisses, collèges de jeunes écoliers, où l'on enseignait aux nouveaux prêtres les cérémonies de la Messe avec les rubriques du Bréviaire et du Missel, en même temps qu'aux petits garçons les premiers éléments des lettres humaines. Le P. Eudes le connaissait depuis les premières années de son séjour à l'Oratoire; car, à cette époque, M. Bourdoise jouissait déjà d'une grande notoriété dans la capitale. Et ne l'eût-il pas connu, que sa propre réputation et ses conférences à Saint-Magloire, dont nous allons parler, l'auraient nécessairement mis en contact avec lui. Ne sait-on pas, en effet, que ce prêtre si respectable dans son originalité, aimait à se lier particulièrement avec tous ceux qui s'occupaient d'enseigner ou de réformer les ecclésiastiques? Quelles vues ces deux serviteurs de Dieu échangèrent-ils

(1). Voici son éloge en un distique:

Hic fuit Elias more, et clamore Joannes, Ore Nathan, cura Paulus, amore Petrus.

Ce fut un Elie par ses mœurs, un Jean par ses cris, un Nathan par ses discours, un Paul par sa sollicitude, un Pierre par son amour.

472 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

entre eux, nous ne saurions le dire. Mais ce dont nous sommes assurés, c'est que M. Bourdoise, qui allait jusqu'à reprocher à saint Vincent de Paul de n'être qu'une poule mouillée, dut être pleinement satisfait de la force des discours, de la justesse et de la précision des idées, du zèle tout évangélique de son saint interlocuteur.

Nous avons précédemment fait mention d'une humble femme du nom de Marie Rousseau(1), qui, bien que de basse extraction et d'une condition qu'on a presque honte de nommer - femme d'un marchand de vins, elle passa vingt ans de sa vie à servir le public dans un cabaret - était à Paris, la lumière et le conseil des personnes les plus illustres par leur naissance, et des âmes les plus élevées en vertu et en grâce. Les plus grandes dames et les princesses elles-mêmes recommandaient à ses prières leurs affaires les plus importantes: ainsi Mme la duchesse d'Orléans, Mme la princesse de Condé, les duchesses d'Aiguillon et d'Elbeuf, la maréchale de la Châtre, et bien d'autres, qui s'estimaient heureuses de la voir et de la consulter. Le P. de Condren la mandait quelquefois, ou la chargeait, par l'entremise du P. Jean-Chrysostome, de prier à certaines intentions. Dom Jacques, chartreux, qu'on a pu comparer à Elie pour sa sainte audace à attaquer les puissants du siècle et à leur reprocher

(1). Marie de Gournay, née à la campagne de parents obscurs, eut toujours d'elle-même l'opinion la plus basse, ne voyant rien d'aussi méprisable que sa personne dans tous les ouvrages de Dieu. Ayant épousé David Rousseau, l'un des vingt-et-un marchands de vin de Paris, elle ne diminua rien de sa pauvreté, quoiqu'elle jouit d'une honnête aisance. La vue de son néant et de sa petitesse, toujours présente à ses yeux, la portait à se refuser tout. Sa grande étude était d'imiter la très sainte Vierge, et d'unir ses dispositions intérieures à celles dont cette Créature incomparable accompagnait toutes ses actions. Bien qu'elle évitât tout ce qui aurait pu lui donner la réputation d'une personne de piété, elle ne laissa pas d'être utile au bien spirituel de ceux qui fréquentaient sa maison, et elle y convertit, avec les paroles les plus simples et les plus communes, une multitude de pêcheurs obstinés, (Voir FAILLON, Vie de 111. Olier, P. 1, Liv. 1, p. 24).

LE P. EUDES ET MARIE ROUSSEAU. 473 -

en face leurs vices et leur orgueil, se tenait très honoré de lui exposer ses desseins, afin qu'elle excitât ou modérât son ardeur. C'est à sa persuasion que le chancelier Séguier travaillait avec tant d'application à l'extirpation de l'hérésie, au soutien de l'Eglise et à la gloire de Dieu. Un conseiller d'Etat suivait en tout ses inspirations dans un semblable but, et de même M. de Renty et une foule d'autres personnages considérables. Dans leurs embarras et leurs doutes, c'est également à ses prières et à ses conseils que recouraient M. Olier et ses premiers compagnons; car elle s'intéressait vivement au renouvellement de l'ordre sacerdotal, et recevait de Dieu à ce sujet des illuminations qui étonnaient les plus sages. On aurait dit la sainte Vierge gouvernant autrefois l'Eglise, et conduisant les Apôtres après l'ascension du Sauveur. La parole est de M. Olier. Or, dans l'énumération qu'il fait, en ses Mémoires (1), des ecclésiastiques fréquentant chez cette sainte âme, il cite le nom du P. Eudes, qu'il place auprès de celui du P. de Condren. « Le P. Eudes », dit-il, « ce grand prédicateur, la merveille de notre siècle, est venu la consulter souvent. » Le P. Eudes, n'étant point revenu à Paris depuis 1627, la vit donc alors pour la première fois, mais, l'ayant vue et ayant reçu d'elle de grandes lumières pour l'accomplissement de ses desseins, il la revit à plusieurs reprises, et à cette époque, et dans la suite, lorsque ses affaires ou ses travaux le ramenèrent dans la capitale. Peut-être même cette sainte femme fut-elle une « des quatre personnes des plus élevées en grâce du royaume. » qui, au témoignage du P. Costil (2), prédirent l'érection de sa Congrégation.

Est-il besoin d'ajouter que son affection, sa considération pour les PP. Jésuites, la confiance qu'il avait toujours

(1). Mémoires authentiques de M. Olier, T. 11.

(2) P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1. p. 95.

474 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

montrée en leur science et en leur sagesse, le conduisirent chez les plus distingués d'entre eux, en particulier chez le P. Dinet, dont nous avons déjà parlé, chez le P. de Saint-Jure, alors recteur du noviciat de la rue Pot-de-fer (1), et chez les PP. de Hayneuve et de Brisacier.

Le P. de Saint-Jure(2) était un directeur consommé, qui, par ses leçons et ses exemples, avait formé un grand nombre de religieux de sa Compagnie. Ami de M. de Renty, et son guide depuis la mort du P. de Condren, il appréciait hautement le mérite du P. Eudes et les grands services qu'il rendait à l'Eglise par ses missions. Consulté par lui sur son projet, il l'engagea à le poursuivre et l'assura que telle était bien la volonté de Dieu.

Le P. de Hayneuve (3), théologien de valeur et auteur ascétique fort connu par ses Méditations, n'eut pas d'autre avis, et il en fut de même du P. de Brisacier (4), professeur et orateur distingué, et de plusieurs autres(5) qu'il serait

(1). Aujourd'hui, rue Bonaparte, la rue qui longe le séminaire de Saint-Sulpice.

(2). Jean-Baptiste de Saint-Jure, né à Metz en 1588, mort à Paris en 1657, entra à seize ans au noviciat des PP. Jésuites, et se consacra spécialement à la direction des âmes. Il a composé un grand nombre d'ouvrages fort estimés, en particulier un Traité de la Connaissance et de l'Amour de Jésus-Christ (1634), une Méthode pour bien mourir (1640), l'Homme religieux, L'Homme spirituel, etc, une Vie de M. de Renty, qui a eu plus de dix éditions.

(3). Julien de Hayneuve, né à Laval en 1588, et mort à Paris en 1663, fut recteur du collège de Quimper, et recteur des noviciats de Rouen et de Paris. On connaît les vers où Boileau, dans sa Xe Épître, fait allusion à ses Méditations et à leur vogue:

Vous irez à la fin honteusement exclus,  
Trouver au magasin Priam et Régulus,  
Et couvrir chez Thierry d'une feuille encore neuve  
Les méditations de Busée et d'Hayneuve.

(4). Jean de Brisacier, né à Blois en 1603, mourut dans la même ville en 1668, épuisé par les travaux.

(5). Le P. Costil nomme encore les PP. Pinthereau, Boucher, Niquet, Raynaud, Cellot. Étaient-ils à Paris, ou le P. Eudes les rencontra-t-il dans la province ? Nous l'ignorons.

#### LE P. EUDES ET LES COMMUNAUTÉS DE PARIS. 475-

trop long d'énumérer ici. Tous lui déclarèrent qu'il obéissait à une évidente inspiration de l'Esprit-Saint.

Le P. Ignace Joseph de Jésus-Maria, des Carmes déchaussés, lui donna la même assurance. C'était un homme fort doux et fort simple, menant, dans la vérité de l'expression, une vie toute cachée en Dieu avec le Christ, et favorisé de visions et de communications surnaturelles de la part de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère. Ce saint religieux pria pour lui et l'encouragea dans son dessein, dont l'on devait se promettre de si heureux résultats.

Mais arrêtons ici la liste de ceux dont le P. Eudes, dans sa prudence, voulut prendre conseil, quoique avec discrétion, de peur d'exciter ou de réveiller les soupçons de ses confrères: car le nombre en fut très grand, d'après le P. Costil (1). « Il consulta », dit-il, « plusieurs prélats, des docteurs, des religieux, et un grand nombre de serviteurs de Dieu », et tous lui affirmèrent que son projet, « qui tendait uniquement à exécuter les intentions du saint Concile de Trente », ne pouvait venir que du ciel.

Ce que le P. Eudes ne chercha pas moins que les conseils, ce furent les prières, afin d'obtenir les grâces nécessaires à la parfaite réalisation de son entreprise. Ses relations avec les communautés similaires de la ville de Caen, Carmélites, Visitandines, Ursulines, Bénédictines, etc., lui ouvraient bien des portes: il alla y frapper avec confiance; et toutes l'accueillirent avec respect et bonté, mais nulles plus que les Bénédictines de Montmartre, dont la sainte abbesse Mme de Beauvilliers savait les grands services qu'il avait rendus et rendait encore à Mme de Budos pour la réforme et la conduite de son abbaye. Elle connaissait,

(1). P. COSTIL, Fleurs, Liv. 1, p. 94.

#### 476- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

et sa vertu, et sa sainteté, et ses succès dans les missions, et la science avec laquelle il guidait les âmes dans les voies de la perfection. Nous ne doutons pas même qu'elle eût déjà goûté ses leçons dans la lecture du Royaume de Jésus; il venait, en effet, d'en paraître à Paris une édition qui y était fort bien reçue; et d'ailleurs les relations étaient trop étroites et trop suivies entre les deux abbayes de Montmartre et de Sainte-Trinité pour quelle eût ignoré ce livre à sa première publication. Aussi quelle joie n'eut-elle pas d'entendre le P. Eudes, et de le faire entendre à ses filles, dans un ou plusieurs de ces entretiens tout remplis de la pensée et de l'amour de Jésus-Christ, par lesquels il charmait les auditoires de religieuses! Dès lors se forma entre eux une union très intime dont le P. Eudes retirera la plus grande utilité pour la diffusion de la dévotion aux Sacrés-Cœurs. Mais arrêtons-nous quelque peu à faire connaître cette pieuse abbesse, qui était une fort grande dame et une très sainte âme.

Marie de Beauvilliers était née en 1574 au château de la Ferté-Hubert, en Sologne, de Claude de Beauvilliers, comte de Saint-Agnan, et de Marie Babou de la Bourdoisière. Entrée à dix ans à l'abbaye de Beaumont, dont une de ses tantes était abbesse, elle y avait demandé l'habit à douze ans, commencé son noviciat à quinze, et prononcé ses vœux à seize avec une ferveur admirable. A peine eut-elle achevé son sacrifice, qu'elle prit la ferme résolution de se rendre fidèle à sa vocation; ce qu'elle exécuta toute sa vie, soutenue, d'un côté, par les bons conseils de sa tante, qui l'y exhortait tous les jours et l'exerçait aux emplois les plus humbles et les plus pénibles, de l'autre, par les exemples de la Mère de Sourdis, sa cousine germaine, la future réformatrice du monastère de Notre-Dame de Saint-Paul. M. du Fresne, son beau-frère, ayant obtenu pour elle l'abbaye de Montmartre,

#### LE P. EUDES ET MADAME DE BEAUVILLIERS. 477 -

fort décriée pour le peu de régularité des religieuses qui y demeuraient, elle l'accepta malgré sa tante, et en entreprit la réforme avec un courage qu'aucune difficulté, qu'aucun péril ne purent vaincre. Aussi vint-elle à bout, non seulement de payer les dettes de la maison qui étaient énormes, mais d'arrêter les désordres qui étaient plus considérables encore. Là où régnait la plus affreuse licence, elle fit régner la règle dans toute son austérité. C'est dire combien cette sainte abbesse entra volontiers dans les idées du P. Eudes, combien elle lui promit sa coopération à l'œuvre qu'il projetait, et l'assura, non seulement de ses prières et de celles de sa communauté, mais encore de son concours efficace par l'influence que sa naissance, son âge et son mérite, lui permettaient d'exercer dans la haute société.

Parmi les âmes saintes qui, en cette circonstance, accordèrent au P. Eudes conseils et prières, il faut également ranger une religieuse du monastère de Saint-Thomas d'Aquin, la Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus, de l'ordre de Saint-Dominique.

Née à Paris en 1613 de Claude de Baillon et de Denise Picart, tous les deux avantageusement pourvus des biens de la fortune, mais mieux partagés encore des biens de la grâce, elle était douée des plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Prévenue des plus beaux dons du ciel, elle sollicita son admission au couvent de saint-Thomas d'Aquin dès son établissement, et y entra, après quelque résistance de la part de sa famille. Novice, elle marcha à grands pas dans le chemin de la perfection, et surtout de l'obéissance, dont elle donna d'héroïques exemples. Professe, elle fut jugée digne de conduire les autres et de les former à l'esprit de l'institut: la maîtresse des novices étant tombée malade, elle fut élue à l'âge de vingt-trois ans pour la remplacer.

478 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Elle exerçait cette charge depuis six années, lorsque le P. Eudes vint à Paris, et fut mis en rapport avec elle; ce qui ne peut surprendre, puisqu'elle était en relations spirituelles avec le P. de Saint-Jure, M. de Renty et M. de Bernières (1). Consultée par lui, elle lui affirma à son tour la volonté de Dieu, et lui promit l'assistance de ses prières et de ses sacrifices.

Toutefois les préparatifs de son projet ne détournèrent pas le P. Eudes de sa grande mission de prédicateur. Nous l'avons dit, il semblait avoir pris pour règle le mot de saint Paul : « Vœmihi, si non evangelisavero; malheur à moi, si je ne prêche l'Évangile. » Aussi ne négligeait-il aucune occasion de jeter dans les âmes la semence de la divine Parole. Mais son zèle était plus ardent encore, quand ces âmes étaient des âmes sacerdotales: un attrait irrésistible le portait à procurer leur sanctification par tous les moyens en son pouvoir. Il fut donc heureux, durant son séjour à Paris, de leur consacrer la majeure partie de son temps.

Son supérieur général le chargea, en effet, de faire des conférences à Saint-Magloire; et il s'acquitta de cette fonction avec tant de talent, d'onction et de succès, qu'il compta bientôt parmi ses auditeurs tout ce que Paris avait de plus illustre par la science et la piété. Aussi les prélats qui l'entendirent conçurent-ils une haute idée de son mérite, et ne crurent-ils pouvoir rien faire de mieux pour leurs diocèses que de l'engager à y donner des missions.

(1). Nous ne parlons point de la Mère Madeleine (et non Marie) de la Trinité, fondatrice des Sœurs de la Miséricorde, pas plus que nous n'avons fait mention ni ici, ni plus haut (ch. xii), de Mgr de Montmorency-Laval et de Mgr de Lamotte-Lambert, cités par le P. Costil. La première résidait alors à Aix, et ne vint à Paris qu'en 1649, les deux autres étaient à peine âgés de dix-sept et dix-huit ans. Leurs relations avec le P. Eudes ont bien existé, mais elles datent de quelques années plus tard: il en est de même pour MM. de Guerville et de la Vigne, mentionnés au ch. xi.

#### LE P. EUDES ET LES CONFÉRENCES DE St-MAGLOIRE. 479-

Quoiqu'il traitât dans ses conférences toutes les questions de la vie sacerdotale au point de vue le plus élevé, il savait cependant se mettre à la portée de tous. A l'exemple de saint Charles Borromée, il ne craignait pas même d'expliquer avec détails les obligations du prêtre, les fonctions qu'il doit remplir, les exercices pieux auxquels il doit rester fidèle, s'il veut être digne de sa vocation; et il le faisait toujours avec un air de dignité, et de charité, qui captivait son auditoire et rendait son éloquence irrésistible. Sa vertu donnait d'ailleurs une nouvelle force à sa parole. On le vit plus d'une fois, à la fin de ses discours, se prosterner humblement pour baiser les pieds des ecclésiastiques qui l'avaient écouté. Ainsi achevait-il de toucher par ses exemples les cœurs déjà si fortement ébranlés.

Il n'était pas rare que le zèle apostolique qui le dévorait, se communiquât à ses auditeurs. Témoin le fait suivant. Deux jeunes ecclésiastiques du diocèse d'Avranches qui étudiaient alors en Sorbonne, MM. Anger et le Prieur, furent si vivement frappés de ses instructions et de ses vertus, qu'un jour, s'entretenant ensemble des merveilles dont ils étaient témoins, l'un d'eux s'écria : « Que faisons-nous ici ? Que n'imitons-nous ce saint prêtre ? Nous sommes d'un pays, où l'on a un très grand besoin d'instruction: faisons pour nos compatriotes ce que nous lui voyons faire pour des étrangers. » Ces réflexions décidèrent sur-le-champ ces deux amis à terminer leurs études le plus tôt possible, et à retourner dans leur pays natal pour s'y consacrer aux fonctions apostoliques. Effectivement, ils s'y rendirent, comme ils l'avaient projeté, et telles furent les bénédictions répandues par Dieu sur leurs travaux, que, avec le secours de collaborateurs soigneusement choisis, ils vinrent à bout de ranimer l'esprit de foi et de piété dans tout ce diocèse; ils l'y établirent même si solidement que,

480 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

longtemps après, on voyait encore les fruits qu'avait produits leur zèle (1).

Les grandes espérances que le P. Eudes avait pu concevoir de la protection du cardinal de Richelieu ne furent pas de longue durée, et Dieu lui montra par là que son oeuvre ne se fait pas avec les moyens humains, mais avec les secours surnaturels qu'il donne au moment opportun. En effet, il n'avait pas encore achevé ses conférences à Saint-Magloire, lorsque le grand ministre fut attaqué de la maladie dont il mourut le 4 décembre, laissant à d'autres le soin d'exécuter les vastes projets qu'il avait conçus pour le bien de

l'Eglise et la gloire de l'Etat. Le P. Eudes en ressentit une douleur bien naturelle, mais il était trop certain de la volonté d'En-haut pour être découragé par cet accident. Il adora les desseins de la Providence, qui dispose de tout comme il lui plaît, et souvent conduit ses élus par des voies tout opposées à celles qu'ils croyaient leur être les plus avantageuses. Aussi, en apprenant la fâcheuse nouvelle, il ne prononça que ces mots: « Dieu me l'avait donné pour protecteur, il m'en a privé : que son saint nom soit béni!(2) » Passant ensuite de la tristesse à la reconnaissance, il rendit grâces au ciel des faveurs signalées qu'il lui avait accordées par le canal du ministre, et en particulier des doubles lettres-patentes, qui venaient de lui être délivrées pour ses deux grandes oeuvres (3). Car,

(1). P. MARTINE, Liv. 11, pp. 426-128.

(2). P. LE BEURIER, Liv. 11, p. 90.

(3). Tel est le récit que tous ses biographes, sans aucune exception, nous font de de la manière exemplaire, dont le P. Eudes supporta cette épreuve qui en aurait déconcerté tant d'autres. Assurément rien de plus conforme à tout ce que nous savons, à tout ce que nous avons vu de lui. Ses adversaires et ses détracteurs, dont le P. Batterel n'a pas manqué, de se faire l'écho, se sont complu à travestir des faits aussi simples, pour en composer une scène burlesque, où le P. Eudes joue un rôle ridicule jusqu'à la niaiserie. Il affirme à la duchesse d'Aiguillon, qui lui a promis quinze-mille livres - ce qui est beaucoup assurément pour fournir aux premières dépenses du séminaire - que le cardinal « ne mourra pas, parce que Dieu a de grands desseins sur lui pour le service de son Église » - après son action de grâces à Notre-Dame, où il a célébré la messe pour la santé de son oncle, « il l'attire derrière un pilier et l'assure que le cardinal en reviendra. » Celui-ci mort, il a l'audace de se présenter devant la duchesse et de réclamer les quinze mille livres. Aussi est-il tancé d'importance. Et quelle excuse apporte-t-il? C'est qu'il avait voulu dire « que le cardinal ne mourrait pas éternellement. » On ne peut être plus niais, et c'est là l'homme qui, dans le même temps, remue ce qu'il y a de plus illustre à Paris par son éloquence! Ces Messieurs vraiment s'inquiètent par trop peu de la vraisemblance. Et sur quoi étaient-ils leur assertion? Écoutons bien. « Tout cela fut raconté par cette dame à notre P. d'Arcy, homme très digne de foi, qui l'avait même laissé par écrit. » Mais cet écrit, où se trouve-t-il ? On se garde bien de le produire. Et d'ailleurs que prouverait-il ? Testis unus, testis nullus. Ce qu'il y a de certain, nous le dirons bientôt, c'est que Mme d'Aiguillon versa mille livres « pour subvenir aux premières dépenses du séminaire et fournir les meubles les plus nécessaires »; c'est qu'elle mérita d'être comptée comme bienfaitrice, sinon comme fondatrice, de la Congrégation de Jésus et Marie.

#### LETTRES-PATENTES DE N.-D. DU REFUGE.

481 -

tout en entretenant des séminaires le cardinal de Richelieu, il avait su l'intéresser à Notre-Dame du Refuge, et il avait obtenu pour cette maison, dès le mois de novembre, des lettres d'établissement. En voici la teneur; elles méritent, en effet, d'être rapportées intégralement.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir. Sur ce qui Nous a été représenté qu'aucuns habitants de Notre ville de Caen portés de dévotion auraient, avec le consentement des maire et échevins de la dite ville, désir d'établir une maison, pour, sous le nom de Notre-Dame du Refuge, y recevoir deux sortes de personnes, savoir des filles ou femmes qui, après avoir mené une vie scandaleuse, s'y retireraient volontairement et pour quelque temps afin de changer leur conduite, avec liberté d'en sortir comme d'y entrer, et d'honnêtes filles ou femmes libres qui, touchées du désir de servir Dieu et d'aider au salut des âmes dévoyées, se renferment volontairement dans la dite maison, lesquelles aussi, par le bien temporel qu'elles y apportent, donnent moyen d'entretenir un plus grand nombre des premières; et ayant su qu'aucunes des dites filles désiraient se vouer entièrement à Dieu et faire profession de religieuses sous la Règle de Saint-Augustin, ce qui affermirait et augmenterait grandement la dite



institution et le dit établissement, duquel la ville et les lieux voisins ont déjà ressenti, et peuvent recevoir de plus en plus un notable fruit, lors même que cette conversion sera pratiquée par des religieuses;

« Savoir faisons que Nous, pour ces causes et autres bonnes considérations à ce Nous mouvant, désirant contribuer de tout Notre pouvoir aux choses qui regardent la gloire de Dieu et le salut de Nos sujets, avons agréé, approuvé, et confirmé, agréons, approuvons et confirmons, par ces présentes signées de Notre main, le dit établissement de la maison du Refuge en Notre ville de Caen, et Nous avons accordé et octroyé, accordons et octroyons, voulant et Nous plaisant qu'il puisse y être établi des religieuses faisant profession de la Règle de Saint-Augustin, sous l'autorité et l'obéissance de Notre Saint-Père le Pape et de l'Évêque diocésain, pour la direction et conduite des filles et femmes de mauvaise vie qui s'y retireront, avec pouvoir aux dites religieuses d'y faire édifier et construire une église, maison, logements propres et convenables à leur institution, et suivant la dite Règle, forme et façon de vivre des religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin, et comme elles font et doivent faire aux autres lieux de Notre royaume où elles sont établies; et, à cet effet, de recevoir, prendre et accepter de quelques personnes que ce soit tels fonds d'héritages, maisons, rentes, deniers et autres biens meubles ou immeubles qui leur seront donnés et qui seront nécessaires pour le dit établissement; voulons que les religieuses qui seront reçues en la dite maison et celles qui leur succéderont jouissent des mêmes privilèges, immunités, franchises, libertés que toutes les autres religieuses des monastères du dit Ordre et Réforme établies en Notre royaume, ainsi que s'ils étaient ici spécifiés par le menu.

« Ici donnons en mandement à Nos aimés et féaux conseillers les gens tenant notre cour du Parlement de Rouen, Chambre de Nos comptes au dit Rouen, présidents et trésoriers généraux de France au bureau de Nos finances établi à Caen, et à tous autres, Nos justiciers et officiers qu'il appartiendra, que ces présentes ils fassent lire, publier et enregistrer, et de tout ce contenu en elles jouir et user les dites religieuses qui seront établies en la maison de Notre-Dame du Refuge de Notre ville de Caen, pleinement, paisiblement et perpétuellement sans leur faire ni souffrir qu'il leur soit fait à présent ni à l'avenir aucun trouble ou empêchement contraire, car tel est Notre plaisir; et, afin que ce soit chose ferme, stable à toujours, Nous avons fait mettre Notre sceau à ces dites présentes, sauf en autres choses Notre droit et celui d'autrui en toutes. » « Donné à Saint-Germain-en-Laye au mois de novembre, l'an de grâce mil six cent quarante-deux, et de notre règne le trente-troisième. Signé - Louis(1). »

(1) Sur le repli « Par le Roi », signé « SABLET », et sceau en cire verte.  
DERNIERS APPRÊTS.

483 -

On le voit par ces lettres, dont il avait dicté le sens et l'esprit, le P. Eudes avait bien dès le début l'intention arrêtée de fonder un ordre religieux. Ce qui le confirme, c'est que Notre-Dame du Refuge est placée sous la Règle de Saint-Augustin, et qu'à cette époque toutes les communautés placées sous cette Règle gardaient une stricte clôture.

Ayant donc terminé avec tout le fruit désirable ses conférences à Saint-Magloire, et, de plus en plus détaché du monde par la perte qu'il venait de faire, pour ne plus compter que sur Dieu et sa paternelle Providence, le P. Eudes résolut de regagner au plus tôt la Normandie. Il arriva à Caen pour la fête de Noël, et, dès son retour, il revit les quelques prêtres qui s'étaient engagés à le seconder dans l'exécution de son dessein. Il leur fit part des heureux résultats de son voyage, et, les trouvant bien disposés, il leur exprima le désir de fixer au 25 mars de l'année suivante 1643 l'établissement de leur société.

Il voulait qu'une communauté destinée, comme la leur, à continuer les travaux et les fonctions du Fils de Dieu sur la terre, prit naissance le jour où ce Verbe divin avait daigné se faire homme dans le sein de la très sainte Vierge. D'autre part, la Congrégation nouvelle devant être spécialement vouée à Jésus et à Marie et faire profession d'honorer leur union intime, il trouvait avantageux et convenable de la

commencer ce même jour, où l'un et l'autre avaient été si parfaitement unis pour la première fois. Ses amis se

#### 484 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

rangèrent facilement à son avis, et convinrent de tout préparer pour cette époque.

Cependant le P. Eudes s'empressait de rendre compte à M. d'Angennes, son évêque, de l'issue de son voyage, et de concerter avec lui les dernières mesures pour la fondation du séminaire de Caen. En conséquence, il députait M. Jourdan(1) pour lui remettre les lettres-patentes, un abrégé du projet de fondation, et une requête en vue d'obtenir l'autorisation d'ériger le nouvel établissement, d'y ouvrir une chapelle, et d'y faire toutes les fonctions du saint ministère. Le prélat accueillit avec empressement l'envoyé du P. Eudes, et prit une exacte connaissance des documents qui lui étaient présentés. Il étudia en particulier la question des ressources destinées à créer et à faire vivre le séminaire: elles lui semblèrent insuffisantes. Le P. Eudes ne disposait effectivement pour cette entreprise que des cent pistoles versées par Mme d'Aiguillon, et de deux cents autres, don de MM. de Répichon. Mais, satisfait des explications fournies, et s'en remettant à la Providence, M. d'Angennes accorda généreusement tout ce qui lui était demandé, et il en informa officiellement le serviteur de Dieu par la lettre suivante, en date du 7 mars 1643.

« Mon Père, dans le siècle où nous sommes, il ne se verra guère de personnes qui quittent leur gloire pour la donner aux autres. Vous êtes peut être le seul exemple qu'on en peut remarquer. L'ouvrage de vos mains, les soins et diligences que vous avez apportées auprès du roi, vous me les donnez libéralement. Je les reçois avec grande joie, non pas qu'ils me soient dus, mais parce qu'il y a grande gloire à se parer d'une aussi bonne action. Nous avons lu, cet honnête ecclésiastique et moi, ce que vous nous avez envoyé; j'y ai fait ajouter quelque chose, que je me promets de votre bonté que vous n'aurez pas pour désagréable. Je crois aussi que, en érigeant votre Congrégation, il eut été bien à propos  
(1). Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes, p. 24.

#### DERNIERS APPRÊTS.

485 -

de voir les moyens qu'il y a de la renter, et de la faire subsister à l'avenir. Mais, comme j'ai vu par votre lettre et après par le discours de celui qui me l'a rendue que vous souhaitez l'avancement de cette affaire, je me suis résolu de confier le tout à votre prudence; nous en avons tant de preuves, que je crois que je ne me fais point de tort, ni à la dignité que j'ai l'honneur d'avoir, si je m'y repose. Voyez donc ce qui se peut faire pour la plus grande gloire de Dieu, et me continuez vos bonnes grâces et vos bonnes prières. Je vous en supplie de tout mon coeur, et de croire que je suis, mon Père, votre très humble et très affectionné confrère et serviteur,

« JACQUES, Évêque de Bayeux. »

Ainsi M. d'Angennes avait bien l'intention d'ériger une congrégation et non pas seulement un séminaire; il approuvait pleinement tout ce que le P. Eudes avait fait à Paris en son nom, et il s'en remettait de l'exécution entière à sa prudence bien connue. Qu'il y a loin de là aux perfides insinuations et aux affirmations mensongères de ses ennemis, auxquelles nous avons fait allusion plus haut! (1)

Assurément, si rien ne montre mieux que cette lettre le dévouement de M. d'Angennes au P. Eudes, rien n'établit mieux aussi que le séminaire de Caen fut fondé de concert avec l'évêque de Bayeux et sous son nom, pour être confié non pas à l'Oratoire, mais à une congrégation nouvelle; circonstance d'autant plus remarquable, que ce prélat était l'ami dévoué des Oratoriens, et qu'il connaissait mieux que personne la situation du P. Eudes (2).

(1). Voir p. 461. - Cf. P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 11, p. 213.

(2). Le P. Batterel l'avoue lui-même dans ses Mémoires domestiques:

« Il avait eu la précaution, sur la fin de 1642, de présenter à Mgr Jacques d'Angennes, évêque de Bayeux, les contrats et autres effets dont il pouvait disposer, et de lui faire entendre qu'il les destinait à en fonder un séminaire, et ce prélat qui souhaitait passionnément d'en avoir un dans son diocèse, le seconda volontiers de tout son crédit pour conduire cette œuvre à sa fin. » P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 11, p. 213.

486-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Ainsi approuvés, le pieux fondateur et les compagnons de son choix s'occupèrent activement des derniers préparatifs, et tout d'abord de s'assurer une maison et l'ameublement strictement nécessaire. Mais ils le firent à petit bruit et sans rien laisser paraître qui pût trahir leur dessein.

487-

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME 487-

### Le Jansénisme et l'oratoire (1619-1643).

Le Jansénisme, cause de la sortie du P. Eudes. Du Vergier de Hauranne et Jansénius: leur liaison, leurs projets. Premiers efforts des Novateurs. - Ressources que l'Oratoire offre à la réalisation de leur dessein, et facilité de sa conquête: souci de la hiérarchie, doctrine sur la grâce et la liberté, liberté accordée à ses membres., -- Saint-Cyran et le P. de Bérulle: opposition des Oratoriens aux Jésuites, création de collèges, abandon des séminaires. - Progrès du Jansénisme dans l'Oratoire: ses causes, ses conséquences.

Le P. Martine termine ainsi l'exposé des prétendus motifs allégués pour expliquer la conduite du P. Eudes à l'égard de l'Oratoire :

« Le motif des nouveautés qui s'insinuaient alors dans l'Oratoire, et dont on suppose que la crainte aurait obligé cet homme apostolique à se retirer, paraît plus probable; car on sait quelle a été toujours son opposition pour les mauvaises doctrines. Cependant je puis dire avec toute la vérité que, après avoir consulté tous les Mémoires touchant sa vie, je n'ai rien trouvé qui puisse autoriser ce sentiment(1).»

Cette dernière phrase appelle quelques réserves et quelques explications.

Assurément, si le P. Eudes est sorti de l'Oratoire en 1643, ce n'est ni à la crainte ni à la haine du Jansénisme qu'il faut l'attribuer. Non qu'il ne fût opposé à cette secte naissante par le fond même de son âme: la rage des adeptes

(1). P. MARTINE, Liv. 111, p. 140.

488-

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de Jansénius et de Saint-Cyran contre sa personne et contre ses œuvres, son affection pour la Compagnie de Jésus et ses relations avec elle, son amour de l'Eglise et son inviolable attachement au Saint-Siège, sa dévotion si tendre aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, sa conduite si pleine de douceur et de miséricordieuse charité à l'égard des pécheurs au tribunal de la Pénitence, sa doctrine sur la communion fréquente et son zèle pour y porter les âmes, nous en sont d'indiscutables garants. Mais, vaillant comme il était, cet apôtre sans peur et sans reproche serait demeuré ferme sur le premier champ de bataille, où il avait pris position, pour livrer une guerre sans merci à cette funeste doctrine, qui n'allait à rien moins qu'à éteindre l'amour de Dieu dans les âmes, et à supprimer la vertu en refusant à l'homme la liberté

morale. D'autres l'ont fait dans l'Oratoire, sans compromettre ni leur foi, ni leur réputation, ni la sainteté et la fécondité de leur ministère, sans cesser d'être de bons et loyaux serviteurs du Christ et de son Église. Il l'eût fait aussi bien et mieux qu'eux. D'ailleurs, en 1643, l'erreur n'y comptait encore qu'un assez petit nombre de partisans vraiment déclarés, et la guerre n'était pas déchaînée dans l'institut.

Non, le vrai, l'unique motif de la sortie du P. Eudes, ce fut le refus de ses supérieurs de fonder des séminaires, alors que les séminaires apparaissaient clairement, à la lumière de l'expérience, comme le seul moyen vraiment efficace de régénérer le clergé. La restauration de l'ordre sacerdotal dans sa dignité, première, voilà, dans la pensée du P. de Bérulle, le principal but de l'Oratoire. Y manquer de propos délibéré constituait une infidélité flagrante à sa vocation, et autorisait à en sortir, pour y demeurer fidèle.

Mais pourquoi cette Compagnie, illustrée par tant de talents et de vertus incontestables, dévia-t-elle de sa fin,

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 489 -

pour se consacrer de préférence à la direction des collèges, au risque de se précipiter à sa ruine? C'est qu'elle écouta la voix de Saint-Cyran, c'est qu'elle se laissa séduire et guider par ses perfides conseils. D'où il suit que la résolution du Vénérable se ramène bien, en définitive, à l'influence exercée par la secte naissante sur cette société.

Le fait nous paraît indéniable, et nous désirons le rendre manifeste à tous les yeux. Voilà pourquoi, dans ce chapitre, nous allons essayer d'abord de montrer pour quelles raisons et de quelle manière le trop fameux abbé s'insinua dans l'Oratoire; nous verrons ensuite quels y furent les effets immédiats de son action satanique, savoir: l'opposition de cette Congrégation à la Compagnie de Jésus, et l'oubli, disons mieux, l'abandon calculé de la fin même pour laquelle elle avait été instituée.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire complète du Jansénisme: elle déborde de beaucoup notre sujet. Il nous semble cependant opportun, pour la clarté même de notre exposé et pour l'intelligence des lecteurs, de retracer succinctement les premières relations de ses deux principaux chefs: ces relations nous conduiront naturellement à leurs projets, et ceux-ci à leur liaison avec l'Oratoire.

Jean du Vergier de Hauranne, né à Bayonne en 1581, montra dès son jeune âge une grande pénétration d'esprit et d'heureuses dispositions pour les belles-lettres. De Bayonne, il se rendit à Paris pour étudier les hautes sciences, et, pendant quelque temps, il habita la même maison que le jeune Denis Petau, qui devint plus tard un des grands théologiens de la Compagnie de Jésus. Voulons-nous savoir comment alors on le jugeait autour de lui? Écoutons son camarade -. « C'était », dit-il, « un esprit inquiet, vain, présomptueux, farouche, se communiquant

490 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

peu, et fort particulier dans toutes ses manières. » C'est là plus qu'une esquisse, c'est presque le portrait définitif: Saint-Cyran y est déjà tout entier.

En 1604, du Vergier partit pour Louvain, dont l'université était fort agitée par les erreurs de Baius (1). La doctrine condamnée par Pie V avait effectivement continué d'être discutée et plus ou moins acceptée par les docteurs et les élèves de la Faculté de Théologie: elle allait prendre des développements imprévus. Entré au collège des PP. Jésuites, très combattus par les partisans de Baius, il y rencontra un jeune homme d'Arcquoy, village voisin de Léerdam, qui y venait fréquemment, et sollicitait même son admission dans la Compagnie, mais en vain; car, dit le P. Rapin, « son esprit, sa santé, son humeur, sa constitution naturelle, ne parurent pas convenir à l'institut. » Ce jeune homme, du nom de Jansénius(2), à peu près de l'âge de du Vergier, puisqu'il était né en 1581, avait avec lui de grandes ressemblances de

caractère: intelligent et travailleur, classé parmi les meilleurs élèves, mais d'un naturel dominateur, il était dévoré par l'envie d'éclipser ses condisciples, et se montrait même peu scrupuleux sur le choix des moyens pour arriver au succès. Lui aussi tient tout entier en ces quelques mots.

Ainsi rapprochés par la fortune, ces deux jeunes hommes se lièrent étroitement. Jansénius, qui suivait avec avidité

(1). Baius, célèbre docteur de la Faculté de Théologie de Louvain, ayant voulu modifier la méthode d'enseignement communément admise dans les écoles, et faire une plus large part à l'Écriture sainte et aux Pères, sortit bientôt de la route ordinaire, non seulement quant à la méthode, mais aussi quant à la doctrine sur les questions de la liberté et de la grâce. En 1565, une Bulle du pape Pie V condamna soixante-seize propositions de ce docteur. Malheureusement cette condamnation ne finit pas la question.

(2). Il était fils de Jean Otto; à Louvain, il prit le nom de Jansen, c'est-à-dire fils de Jean. L'histoire lui a conservé le nom latinisé de Jansénius.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 491 -

les cours d'un vieux docteur, nommé Jansson ou Janssen, grand admirateur de Baius, amena du Vergier au pied de sa chaire; tous deux se passionnèrent pour son enseignement. Ambitieux, ils comprirent surtout à son école qu'un moyen facile et sûr d'arriver à la gloire et de se rendre considérables parmi les savants, c'était de se constituer les défenseurs des doctrines mal comprises de saint Augustin.

A Janssen succède Edmond Richer (1), dont Rome allait bientôt flétrir les théories gallicanes; ils assistent à ses leçons, à Paris, vers 1605. Quelques années après, les deux amis, un instant séparés, se rejoignent à Campirat, maison de campagne bâtie sur la hauteur voisine de Bayonne qui regarde la mer. La situation en est heureuse, les promenades belles, l'air pur, la vue étendue, propre à ne lasser jamais. Ce spectacle et ces agréments ont pourtant moins d'attrait pour nos solitaires que l'étude des Pères, des conciles, de l'histoire ecclésiastique. A part quelques moments donnés à un délassement nécessaire, ils ne quittent pas leurs livres. Et qu'y cherchent-ils avec cette application passionnée? L'enseignement de Louvain et de Paris a porté ses fruits. Tous deux sont persuadés que, depuis six cents ans, l'Église catholique ne mérite plus ce nom: elle ne le porte que parce qu'elle a succédé à la véritable Église du Christ, comme une rivière conserve le sien, lorsqu'une eau bourbeuse s'est mêlée à ses flots limpides. Tous deux se disent que saint Thomas et les scolastiques ont ravagé la théologie par le raisonnement humain et les principes d'Aristote; que leur doctrine n'est qu'un jargon pernicieux, qui n'est fondé ni sur l'Écriture ni sur les Pères; que le Concile de Trente a été fait par le Pape et par les scolastiques, qui ont

(1). Edmond Richer, syndic de la Faculté de Théologie, soutenait la supériorité du Concile sur le Pape, et rêvait une aristocratie épiscopale destinée à ruiner l'autorité pontificale: là encore du Vergier et Jansénius étaient à bonne école.

492 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

beaucoup changé au symbole traditionnel. Donc la conclusion s'impose: pour retrouver la véritable épouse du Christ, pour ressaisir la pure doctrine et se retremper dans l'esprit chrétien, il faut remonter aux origines, puiser aux sources de la foi au-dessus du point où les eaux fangeuses de l'erreur se sont mêlées à ses flots; il faut revenir à la croyance et à la discipline primitives. Voilà la raison de leurs ardentes recherches sur l'antiquité chrétienne. Ils fouillent et refouillent les profondeurs vénérables de l'histoire sacrée pour y découvrir une Église sans hiérarchie, avec une religion dépouillée de vaines images, de cérémonies inutiles, de

dévotions populaires, une Église austère, sobre, indépendante, afin de la substituer à l'Église romaine, dont le dogme est corrompu, la morale relâchée, les pratiques tout extérieures, la constitution tout humaine(1).

Cette œuvre de destruction et d'édification arrêtée en principe, les nouveaux réformateurs se

séparent. Jansénius retourne à Louvain diriger le collège de Sainte-Pulchérie, fondé par son protecteur le docteur Janssen, qui lui développe toutes ses idées sur la réforme de l'Eglise. Cette réforme devra se faire évidemment d'après les principes de Baïus, et, pourrait-on ajouter, d'après ceux de Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, qui veut changer la forme monarchique de l'Eglise pour lui donner la forme républicaine. Du Vergier, lui, est appelé à Poitiers par l'évêque, M. de la Rocheposaye, ami de l'évêque de Bayonne, M. Deschaux, transféré au siège archiépiscopal de Tours. Il sait y conquérir ses bonnes grâces, et fait si bien qu'il obtient en sa faveur la démission de ce prélat de l'abbaye de Saint-Cyran-en-Brenne.

Très unis, quoique éloignés, le supérieur et l'abbé passent  
(1). Abbé FUZET, Les Jansénistes du xvii, siècle, p. 39.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 493 -

dix ou onze ans à étudier, à compiler, à réunir les matériaux pour leurs futures publications. Ils préparent incessamment l'exécution du projet conçu à Campiprat. C'est entre eux l'objet d'une active correspondance. On y voit quelles haines inspirent celui qui les écrit et celui qui les reçoit, quelles espérances les soutiennent, quels travaux ils s'imposent, quels alliés ils cherchent ou se donnent, de quelles dissimulations ils s'entourent, quelles cabales ils montent.

Pendant qu'à Louvain Jansénius, toujours à la tête de son collège, poursuit avec ardeur ses études sur saint Augustin, et fonde scientifiquement la doctrine nouvelle, Saint-Cyran travaille en France par la parole et par la plume; il lui cherche des défenseurs et des adeptes. Sans doute, momentanément, il ne compose, ou du moins il ne publie plus d'écrits; cela lui a trop mal réussi dans la Question Royale et l'Apologie pour l'évêque de Poitiers (1), où il s'est montré amateur du paradoxe et capable de le pousser à l'extrême. Mais il adresse ici et là des lettres subtiles, obscures, alambiquées, quintessenciées, pleines de réticences, qui ne laissent pas d'exercer une profonde influence sur ceux qui les reçoivent. Il parle toutefois plus qu'il n'écrit; il disserte d'un ton affirmatif et sentencieux, avec un air de prophète, non pas au grand jour, mais dans l'ombre, car il aime à envelopper de mystère sa personne autant que sa pensée. Les matières qu'il traite dans ces entretiens secrets sont la grâce et la prédestination, la Pénitence et les sacrements: en effet, Jansénius et lui ont fini par découvrir, et les points de doctrine qui doivent servir de base à leurs criminelles opérations, et le grand docteur sous l'égide duquel ils peuvent s'abriter. Ce docteur,

(1). Il soutenait, dans le premier ouvrage, qu'en certaines circonstances il est permis de se tuer et qu'on y est même obligé; dans le second, il prétendait que l'Eglise est obligée de se défendre par la prière et par les armes.

494 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

c'est saint Augustin. Il en fait donc l'éloge à tout propos, affirmant à qui veut l'entendre que, lui seul entre les Pères, a su approfondir le mystère incompréhensible de la grâce du Rédempteur, et que les autres auprès de lui ne sont rien. Par contre, il attaque les Jésuites avec violence. Il ressent pour eux la même haine que son ami Jansénius, depuis qu'il a été repoussé de leurs rangs; il voit en eux des défenseurs éclairés du Pape et de l'Eglise, et, par conséquent, des ennemis irréductibles qui lui barreront le chemin partout où il se présentera à découvert. Aussi les accuse-t-il de ne pouvoir supporter le grand évêque d'Hippone et de chercher par tous les moyens à étouffer sa doctrine; si on les écoute plus longtemps, c'est à bref délai la perte de la religion.

Cependant le mystère dont il s'enveloppe pique la curiosité, surtout celle des femmes, la simplicité de sa tenue, l'austérité de ses mœurs, le mépris du monde qu'il affecte, joints au rigorisme de sa morale et à l'obscurité de son enseignement, lui créent une réputation de docteur et de saint.

Séduisant, dissimulé, très au courant des hommes et des choses, il s'introduit cauteusement dans les salons et les familles: telle par exemple la famille Arnauld d'Andilly, qui contribue singulièrement à le faire connaître et à lui procurer des amis. Il s'insinue de même dans les communautés, et tout d'abord à l'abbaye de Port-Royal, où la Mère Angélique se place sous sa direction: il était si saint, si savant! Il en aurait remontré à saint Jérôme lui-même!

Il se fait des protecteurs parmi les prélats les plus en vue. Ce n'est pas seulement M. de la Rocheposaye qui tombe sous le charme de ses discours et prend feu pour lui contre les PP. Jésuites de sa ville épiscopale(1) ; c'est encore Richelieu,

(1). M. de la Rocheposaye ne tarda pas d'éloigner Saint-Cyran de sa personne et de son diocèse.

LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 495 -

alors évêque de Luçon, Cospéan, évêque de Nantes, Camus, évêque de Belley(1), de Bellegarde, archevêque de Sens (2), qui, au moins pour un temps, lui accordent leur estime et leur faveur, sans pourtant épouser toutes ses opinions théologiques.

Les ecclésiastiques les plus éminents se laissent également séduire à son abord. M. Bourdoise en est fort édifié et le regarde comme le modèle des prêtres: il porte, en effet, la soutane, chose rare à cette époque, il fait bien les genuflexions, il dit avec dévotion le *Benedicamus Domino!* Le P. de Condren admire son savoir, sa connaissance de la philosophie et de la théologie au-dessus du commun, sa grande lecture des Pères, son esprit vif et laborieux. Le P. de Bérulle a pour lui plus que de la considération, il lui accorde son amitié. Saint Vincent de Paul lui-même n'échappe pas à l'entraînement général, il l'accueille avec bienveillance, il le fréquente, il reste lié avec lui durant plusieurs années.

Toutefois, pour arriver plus rapidement à son but, il fallait à Saint-Cyran plus que des succès de salon, plus même que l'appui de certaines familles et communautés puissantes, plus que la faveur d'illustres prélats. Il sentait d'instinct que c'étaient là ressources précaires, et dont plusieurs s'évanouiraient, dès qu'on aurait vu clair dans ses projets. Et, de fait, de ceux qui s'intéressèrent à lui dans le principe, combien qui l'abandonnèrent bientôt et le combattirent énergiquement. Tels, en particulier, saint

(1). Nous avons dit précédemment ce qu'il en fut des relations de Saint-Cyran avec M. Cospéan. Quant à M. Camus, il demeura fidèle aux Jésuites, et, dit le P. Carayon, « digne de l'amitié de son maître et de l'épiscopat.»

(2). Octave de Bellegarde fut, comme bien d'autres, trompé par de fausses apparences, mais il reconnut vite le danger, et, sur son lit de mort, il pria M. de Renty d'écrire ses vrais sentiments sur Saint-Cyran et ses disciples pour les remettre au nonce.

496 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Vincent de Paul et Richelieu (1). Ce qu'il cherchait donc, c'était une société religieuse dont il pût s'emparer et faire comme une école d'apôtres. Or, en 1621 et 1622, époque de ses premières tentatives, ni la société de Saint-Lazare, ni la société de Saint-Sulpice, n'existaient encore, et, du reste, lorsqu'il essaiera d'associer la première à son entreprise, il sera vertement rabroué par son fondateur(2). Quant à la seconde, M. Olier saura, par sa vigilance et sa fermeté, la préserver de tout contact avec les partisans des nouvelles erreurs(3). Ni l'une ni l'autre, d'ailleurs, ne présenteront un terrain favorable pour recevoir la pernicieuse semence: constitutions, esprit, oeuvres, s'opposeront au développement des moindres germes qui pourraient y pénétrer; et leurs chefs, l'œil toujours au guet dans leur scrupuleuse orthodoxie, défieront toute surprise.

Malheureusement, il n'en était point ainsi de la Congrégation de l'Oratoire, alors très puissante et très étendue. L'homme ennemi y trouvait un champ, bien cultivé sans doute, où la semence divine

produisait d'abondantes et belles moissons; mais il pouvait espérer de s'y introduire, et, par d'habiles et sourdes menées devenu le maître, d'y jeter l'ivraie, qui étoufferait le bon grain.

Certes, nous ne retranchons rien des louanges que nous avons données au P. de Bérulle et à ses premiers compagnons. C'étaient, nous aimons à le répéter, des hommes de talent et plus encore de vertu, de saints, de vaillants ouvriers de l'Evangile. Cela même peut encore s'affirmer du plus grand nombre des Oratoriens, en 1643. La conception

(1). Richelieu, en 1638, le fit emprisonner à Vincennes, et, jusqu'à sa mort, il résista à toutes les sollicitations.

(2). Voir MAYNARD.&RD, Saint Vincent de Paul, T. 11, Liv. V, ch. 11, pp. 235 et suivantes.

(3). Voir FAILLON, Vie de M. Olier, T. 11, Liv. 111, pp. 110 et suivantes.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 497-

de leur société était grande et belle, son but des plus louables et incontestablement digne des encouragements de l'Eglise et de tous les hommes de bien. Il n'en est pas moins vrai que l'idée-mère de l'institut exposait à quelques périls très réels au milieu de la société contemporaine, et sur lesquels il eût fallu avoir les yeux incessamment ouverts, afin de s'en garder avec soin. Car, une fois engagé sur la pente fatale, il était si facile d'y glisser jusqu'au fond de l'abîme! Rome l'avait pressenti, et elle avait formulé des objections, avant d'approuver l'Oratoire de Jésus par la Bulle Sacrosanctæ. D'autre part, la doctrine embrassée par ses membres sur la nécessité et l'efficacité de la grâce et sur la corruption de la nature pouvait prêter à de fâcheuses exagérations, leur impeccable conduite tourner à une austérité rigide, la liberté même dont ils jouissaient favoriser le développement de l'erreur, si elle s'introduisait parmi eux. Saint-Cyran vit tout cela, et bien d'autres choses encore, et il conçut la pensée et l'espoir d'en tirer parti. Essayons de le bien établir.

Tout d'abord la Congrégation de l'Oratoire lui offrait d'immenses ressources pour la rapide diffusion de sa doctrine. Elle comptait déjà un grand nombre de maisons - plus de trente, avons-nous dit - et le nombre n'en ferait que croître. Elle exerçait à Paris, et en province, une puissante influence, qui ne pouvait que grandir.

L'Oratoire jouit, en effet, dès ses débuts d'une très grande vogue, que nous avons constatée, mais dont nous n'avons pas donné la raison. Cette raison était double. Sans doute le nouvel institut avait été très favorablement accueilli par les amis de la religion, qui le regardaient

(1). Cf. Ch. 1V, p. 76.

498 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

comme un moyen très efficace de rappeler les prêtres à l'esprit et à la sainteté de leur état et de réparer les maux causés à la France par le calvinisme. Mais les ennemis des ordres religieux ne le voyaient pas avec moins de plaisir - ils espéraient remplacer utilement par lui les monastères(1). En sorte que, si le but qu'on y poursuivait, si la vie édifiante qu'on y menait, y firent entrer beaucoup de doctes et saints personnages, la protection des mondains ne servit pas moins peut-être à son extension que le zèle des prélats et des vrais chrétiens.

Le brillant avenir réservé à l'Oratoire, selon toute prévision humaine, devait donc séduire Saint-Cyran. S'il arrivait à y implanter ses idées, quelle force d'expansion elles rencontreraient là, et comme la victoire définitive leur était assurée dans tout le royaume!

Une autre circonstance contribuait encore à exciter ses appétits de sectaire. Le P. de Bérulle était le supérieur des Carmélites de France. Ces saintes filles avaient en lui la plus filiale confiance, elles écoutaient docilement ses leçons, où elles retrouvaient la doctrine de leur Mère sainte Thérèse; elles marchaient fidèlement par les chemins qu'il leur traçait. Si donc on parvenait à s'emparer de l'esprit du directeur et à le gagner aux opinions nouvelles, celles-ci se répandraient comme nécessairement dans les



diverses communautés de l'Ordre, et, puisque ces communautés étaient en relation avec une foule de personnes distinguées, elles feraient sans peine et rapidement de nombreux adeptes dans tout le pays. Peut-être même, en s'insinuant habilement dans l'estime et les bonnes grâces du P. de Bérulle, Saint-Cyran obtiendrait-il personnellement de pénétrer dans ces monastères et d'y prêcher la bonne Parole.

(1). Cf. Ch. v, p. 96.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 499 -

On conçoit que ces avantages présumés aient fortement tenté l'ami de Jansénius et Jansénius lui-même, et qu'ils aient l'un et l'autre déployé toutes les ressources de leur infernale stratégie, pour capter un homme et une Congrégation qui pouvaient servir si activement leur entreprise.

La Congrégation, avons-nous affirmé, leur offrait un accès facile, s'il n'était bien défendu. Ils le reconnurent du premier coup d'œil.

Quelle en avait été l'origine? une pensée de réforme. Désolé des désordres du sanctuaire, son fondateur avait voulu y remédier par l'exemple d'une vie pieuse et sainte chez ses membres, et par un enseignement propre à relever chez les autres la dignité du sacerdoce, en les façonnant aux mœurs et à la discipline ecclésiastiques. Or, pour atteindre ce but, il ne se contentait pas de rappeler combien l'état de prêtrise était «un état saint et sacré en son institution, un office divin en son usage, et la source de toute la sainteté qui doit être en l'Eglise de Dieu », il aimait à remonter aux premiers siècles pour le retrouver dans toute sa pureté. Écoutons-le dans une lettre à l'un de ses Pères (1).

«Lors la sainteté résidait au clergé comme en soit fort et abattait les idoles et les impiétés de la terre. Lors le clergé, composé des prélats et des prêtres, ne respirait que choses saintes, ne traitait que de choses saintes, laissant les choses profanes aux profanes. Lors le clergé portait hautement gravées en soi-même l'autorité de Dieu, la sainteté de Dieu, la lumière de Dieu: trois beaux fleurons de la couronne sacerdotale joints ensemble par le conseil de Dieu sur ses oints, sur ses prêtres et sur son Église, tellement que les premiers prêtres étaient et les saints et les docteurs de l'Eglise; Dieu conservant en un même ordre autorité, sainteté et doctrine....

(1). Œuvres complètes de Bérulle. Lettre cxxxvi, p. 1474.

500 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

« Mais le temps, qui corrompt toutes choses, ayant mis le relâche en la plus grande partie du clergé, et ces trois qualités, autorité, sainteté, doctrine, que l'esprit de Dieu avait jointes ensemble, étant divisées par l'esprit de l'homme et l'esprit du siècle, l'autorité est demeurée aux prélats, la sainteté aux religieux, et la doctrine aux académies; Dieu, en ce divorce, conservant en diverses parties de son Église ce qu'il avait uni en l'état ecclésiastique...»

Nous ne poursuivons pas plus loin cette citation. Ce que nous venons de transcrire suffit à montrer qu'il y avait de ce côté là pour les novateurs un point de contact tout indiqué avec l'Oratoire. Eux aussi, mais dans un sens absolument hétérodoxe, ne déploraient-ils pas la déchéance actuelle de l'Eglise? Ne remontaient-ils pas aux origines, pour se retremper dans le véritable esprit de Jésus-Christ? S'il n'y avait pas communauté de pensée entre eux et le P. de Bérulle, il y avait similitude de langage, et, avec l'art de dissimulation et d'équivoque qui le caractérisait, Saint-Cyran pouvait nouer avec lui conversation et s'avancer assez loin dans son intimité, conquérir son estime et sa confiance, en paraissant animé des mêmes sentiments, mû par les mêmes intentions qui animaient et mouvaient ce saint prêtre.

D'autre part, la constitution même de l'Oratoire, ou pour parler avec plus de justesse, l'idée qui avait présidé à sa fondation et à son organisation, celle que son pieux instituteur considérait comme sa caractéristique, et qu'il avait ardemment défendue contre les cardinaux chargés par Rome d'examiner son projet d'institut, ouvrait comme tout naturellement les portes de la Congrégation à des gens qui voulaient et allaient bientôt se poser en vengeurs de la hiérarchie, en défenseurs de l'épiscopat. Cette idée, le P. de

Bérulle l'exprimait ainsi dans l'esquisse qu'il traça tout d'abord de sa future société.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 501-

« D'autant que tout doit être en l'Église avec ordre et que Dieu a joint au Saint-Siège en notre temps une société, qui est celle des Pères Jésuites, celle-ci serait jointe aux Prélats par le vœu d'obéissance, quant à l'exercice et l'emploi des fonctions ecclésiastiques (1). »

Sans doute le vœu d'obéissance à l'égard des évêques ne fut pas imposé aux Oratoriens, pas plus qu'aucun autre. Mais ils dépendirent, directement de l'épiscopat pour leurs fonctions, au lieu de dépendre uniquement du Saint-Siège: innovation qui pouvait être dangereuse pour leur existence et le maintien de leur esprit, et de leurs règles, - on le leur avait fait remarquer à Rome, - dangereuse aussi pour leur attachement à la Chaire de Pierre. Sans doute encore le P. de Bérulle prétendait bien rester soumis au Pape en tout ce qui regardait la constitution de l'Oratoire, disons mieux, en tout ce qui intéressait le dogme, la morale et la discipline ecclésiastiques (2). Mais il n'en tenait pas moins à rehausser l'autorité des évêques, ce qui n'était pas sans péril dans un temps où nombre de docteurs et de magistrats se montraient si animés contre les prérogatives du Saint-Siège. Sa pensée, s'affirme très nettement en ce sens dans une lettre au cardinal de la Rochefoucauld, du 18 janvier 1612.

« Cette compagnie, moyenne entre les séculiers et les réguliers, doit nécessairement avoir quelque chose des uns et des autres, et ce tempérament se trouve dans cette dépendance du Pape pour les statuts et dans la soumission aux Prélats pour l'exercice de nos fonctions. Vous savez le peu de pouvoir qu'ont nos évêques de France sur les ecclésiastiques séculiers pour les employer hors des charges de lucre et d'honneur, que nous leur abandonnons volontiers, et sur les religieux pour les contenir et les empêcher, au lieu que cette Congrégation désire se rendre religieuse d'esprit, et d'intention, et se soumettre aux Prélats, quant à l'emploi des fonctions. »

(1). Arch. Nat. M. 215.

(2) Abbé Houssaye. Vie du P. de Bérulle, T. II, ch. 11, p. 40.

#### 502-

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Mais à resserrer ainsi les liens qui rattachaient aux évêques, n'y avait-il pas à craindre que, à la longue ou sous quelque influence hétérodoxe, ne se relâchassent, et jusqu'à la solution, ceux qui rattachaient au Pape? Que, dans un moment de crise religieuse et de querelles théologiques, on ne vînt à discuter (1), à méconnaître, à secouer l'autorité de la Chaire apostolique? La chose était d'autant plus à redouter que l'Oratoire s'était surtout recruté d'abord parmi les docteurs de la Sorbonne et parmi les grandes familles de la noblesse ou de la magistrature, les uns et les autres quelque peu imbus des préjugés gallicans. Recueillons la-dessus le témoignage du P. Cloyseault.

« Lorsqu'on connut dans Paris que la fin de l'institution (de l'Oratoire) était le rétablissement de la première sainteté du sacerdoce et la réformation du clergé; que son esprit propre était la connaissance, l'amour et la piété pour Jésus-Christ Notre-Seigneur, et pour la Vierge, sa mère; et que l'étude principale de ceux qui y étaient appelés était la lecture, l'intelligence et la pratique de la sainte Écriture; plus de trente docteurs ou bacheliers de la Sorbonne, des plus pieux, des plus zélés et des plus fervents, furent se présenter au P. de Bérulle, pour y être reçus, étant convaincus que c'était l'oeuvre de Dieu le plus nécessaire et le plus important pour le bien de l'Église (1). »

Voilà pour les docteurs. Que si maintenant nous consultons les catalogues de l'Oratoire, nous verrons les grands noms y abonder, et aussi, les fils de magistrats.

Saint-Cyran ne fut pas long à s'apercevoir du parti qu'il pourrait tirer de cet état de choses, et combien il lui serait facile d'avoir entrée dans cette Congrégation. Toutefois ce

(1). P. CLOYSEAU, Bibliothèque oratorienne, T. 1, Préface, p. XIV111. - Ajoutons ici que la facilité avec laquelle on y reçut les sujets, créa un péril nouveau. Pour tendre, sans liens, à l'idéal marqué par le P. de Bérulle, il fallait des natures choisies, aspirant à la plus haute sainteté. Le pieux fondateur s'en aperçut bien de son vivant, car il eut à en rappeler quelques-uns à l'esprit de leur vocation.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 503 -

qui le favorisait plus encore, ce qui devait lui servir davantage à lier connaissance, et à s'insinuer bien avant, à leur insu, dans l'estime et la confiance du fondateur et de ses collaborateurs principaux, c'était, nous ne dirons pas la communauté, mais la similitude d'opinions et de préférences théologiques. Le P. de Bérulle était un augustinien déclaré, et, bien qu'il laissât par principe la plus grande liberté à ses Pères, « tout ce que l'Eglise catholique a laissé libre, devant l'être également dans une Congrégation dont l'esprit était l'esprit même de l'Eglise », il ne se faisait pourtant pas faute, sinon de discuter avec eux pour les convaincre, du moins de leur recommander sa doctrine favorite. C'est son historien Tabaraud lui-même qui nous l'assure.

« Son opposition aux nouvelles opinions sur les matières de la prédestination et de la grâce - il s'agit des opinions des Jésuites - lui venait de la profonde vénération qu'il avait pour saint Augustin ... Il le mettait au-dessus de tous les autres Pères, pour son esprit et pour sa doctrine, et il l'honorait singulièrement comme le docteur de la grâce de Jésus Christ. Il voulait même que cette dévotion passât jusqu'à ses disciples ..... Il le regardait surtout comme l'arbitre des controverses qui se sont élevées dans l'Eglise depuis les Congrégations de Auxiliis. Ainsi, tant sur la prédestination gratuite que sur la gratuité et l'efficacité de la grâce, et sur les conséquences nécessaires de ses principes, il voulait que l'on s'en tint à salut Augustin (1). »

En voulons-nous, du reste, un exemple incontestable, et qui peigne pour ainsi dire sur le vif la façon, discrète sans doute, mais finalement victorieuse, dont le pieux supérieur amenait ses sujets à ses sentiments sur ces matières? Nous le trouvons dans la Vie du P. Gibieuf, par le P. Cloyseau.

« Dans ce temps-là toutes les disputes de la grâce qui ont agité l'Eglise plus de la moitié d'un siècle, n'avaient pas encore éclaté jusqu'au point qu'elles ont fait depuis, et il était permis à chaque docteur d'avoir sur

(1). TABARAUD, Histoire de Pierre de Bérulle, T. 11, p. 182.

#### 504 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

sa bonne foi tel sentiment qu'il voulait, pourvu qu'il fût appuyé sur l'autorité de quelques scolastiques, sans qu'il fût exposé à la censure ni à la critique de personne. Le P. GIBIEUF qui, pendant qu'il était en Sorbonne, ne s'était presque occupé qu'à lire des scolastiques des derniers temps, y avait pris des sentiments touchant les questions de la grâce, qui étaient beaucoup plus appuyés sur les raisonnements humains que sur l'autorité des divines Écritures. Quoique, depuis qu'il fût entré à l'Oratoire, il se fût uniquement adonné aux exercices de piété, et qu'il fût entièrement guéri de quantité de fausses maximes dont il était auparavant prévenu, cependant cela n'empêchait pas que de temps en temps il ne raisonnât de ces questions conformément aux principes qu'il en avait. Le P. de Bérulle, dont la conduite était pleine de douceur et de patience, ne jugea pas à propos au commencement de lui en faire voir la fausseté, de crainte de donner lieu à des disputes scolastiques: mais il se contenta de lui dire agréablement : « Vous me paraissez un pauvre chrétien; vous n'avez pas assez de reconnaissance pour Jésus-Christ; vous lui avez très assurément plus d'obligation que vous ne croyez. » D'autres fois lui expliquant la profondeur des plaies que le péché d'Adam avait faites à l'homme, il lui laissait inférer combien nous étions redevables au Libérateur qui nous avait retirés d'un état si déplorable. Enfin, souhaitant que son esprit fût éclairé d'En-haut, il invoqua les lumières du Saint-Esprit sur lui. Il arriva heureusement qu'un jour l'ayant pris pour l'accompagner dans une visite de charité qu'il rendit, pendant qu'il parla à la personne qu'il était allé voir, le bon P. Gibieuf

tira de sa poche les Épîtres de saint Paul, pour en lire quelques versets; et, à mesure qu'il en médita le sens, il sentit comme des écailles lui tomber des yeux; les ténèbres de son esprit se dispersèrent, et il se trouva tellement pénétré des lumières les plus sublimes de cet apôtre touchant la grâce de Jésus-Christ, qu'il ne pouvait concevoir comment il avait pu avoir des opinions si contraires à la vérité et si désavantageuses à Jésus-Christ (1). »

On ne peut exprimer plus clairement, et l'antipathie du P. de Bérulle pour la scolastique, et son attachement aux principes de l'école augustinienne. On ne peut démontrer d'une manière plus frappante la tactique pleine de réserve, mais triomphante, avec laquelle il combattait les sentiments

(1). P. CLOYSEAULT, Bibliothèque oratorienne, T. 1, pp. 141-142.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 505 -

opposés aux siens. Le P. Gibieuf était le fils d'un des plus habiles magistrats de son siècle; il avait étudié en Sorbonne avec un succès qui avait fait l'admiration de ses maîtres et l'étonnement de ses condisciples; il y avait conquis le bonnet de docteur avec tant d'éclat qu'on le regardait comme l'ecclésiastique le plus subtil et le plus savant de son époque, dès les premières années de son sacerdoce, il avait eu l'idée de se retirer chez les PP. Jésuites, pour lesquels il ressentait une inclination marquée. C'était donc un scolastique déclaré et un partisan de l'école « qui restreignait l'action divine au profit de la liberté humaine. » Malgré sa science et la subtilité de son esprit, il n'en fut pas moins conquis à l'opinion du P. de Bérulle.

Nous ne prétendons point assurément qu'il en fut ainsi de tous les Oratoriens. Mais ce qui est incontestable, c'est que la plupart embrassèrent la doctrine de leur Père. Nous en avons trouvé des traces évidentes dans le Royaume de Jésus du P. Eudes; et le janséniste Batterel l'affirme du plus grand nombre, voire même du P. de Condren, puisque, prétend-il à tort certainement pour ce dernier et pour plusieurs autres, « ils n'avaient point d'autres sentiments sur la grâce que ceux de M. de Saint-Cyran. » Toute exagération mise à part, et leur orthodoxie sauvegardée, il n'en reste pas moins vrai que beaucoup partageaient, sur la prédestination et sur la grâce, les idées du P. de Bérulle.

Enfin cette liberté même, dont l'Oratoire s'honorait, pouvait devenir un nouvel écueil pour sa foi et pour sa discipline. Nous n'irons pas certes jusqu'à en faire une sorte d'abbaye de Thélème, où chacun n'aurait eu d'autre règle que sa volonté. A Dieu ne plaise que nous jetions cet outrage à la face de prêtres avides de perfection, et qui s'appliquaient, le plus ordinairement à prévenir les désirs

506 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

de leur supérieur! Mais, si l'obéissance était empressée, l'autorité, par trop respectueuse de la liberté humaine, s'affirmait peu, elle laissait trop à l'initiative des sujets, ouvrant ainsi la porte à l'indépendance et à la révolte, du jour où les passions seraient allumées dans les esprits et dans les cœurs, où les aspirations deviendraient moins hautes, où l'idéal de la perfection agirait moins fortement sur les volontés. Or, le P. de Bérulle l'avait remarqué lui-même et fait remarquer à ses Pères, « le temps, qui corrompt toutes choses », est une cause presque certaine de relâchement, contre laquelle il faut prémunir une société par une autorité forte, sans dureté. Nous le verrons bien, quand le P. Bourgoing cherchera, pour la sauvegarde de l'institut, à imposer sa volonté à ses confrères: il éprouvera de telles résistances, il soulèvera de tels mécontentements, qu'on parlera de le déposer. '1

Sans doute les trois premiers éléments, savoir: le désir de réforme, la défense et le soutien de l'épiscopat, l'attachement à l'école augustinienne, ne constituaient pas par eux-mêmes un danger. Sans la funeste et décisive influence de Saint-Cyran, ils eussent trouvé, dans la soumission et la docilité aux enseignements et aux directions du Pontife Romain, un préservatif efficace, et comme un rempart invincible. S'ils produisirent des effets si pernicious, c'est aux seuls novateurs qu'il faut s'en prendre. Ce sont eux, et eux seulement, qui, avec une infernale habileté, ont corrompu, vicié, par le poison de leurs

doctrines, une institution encouragée, approuvée, dans sa naissance, par de saints et illustres personnages, et qui promettait à l'Eglise les services les plus signalés. Ce sont eux qui, par leur action néfaste, mais puissante et comme irrésistible, l'ont entraînée à l'erreur, à la révolte, aux abîmes.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 507 -

Voyons donc, car il en est temps, avec quel art vraiment satanique Saint-Cyran et Jansénius ont médité et conduit le siège de cette docte et pieuse Compagnie par trop confiante, et, sans qu'elle s'en aperçût, l'ont peu à peu réduite sous leur domination, conquise à la défense et à la propagation de leurs idées, à la réalisation de leurs projets.

C'est en 1619 que le P. de Bérulle, de passage à Poitiers, rencontra Saint-Cyran pour la première fois: il lui fut présenté par le P. de Condren, qui travaillait à établir dans cette ville une maison de l'Oratoire. L'abbé jouissait de la faveur de l'évêque, M. de la Rocheposaye, qui l'avait nommé grand vicaire; il affectait les dehors du zèle et de la vertu, il ne semblait respirer que pour la pureté des mœurs et la restauration du clergé; le P. de Condren, homme d'une science si profonde, d'une sainteté si consommée, d'un discernement si rare, l'estimait et l'aimait. Il y avait bien là de quoi le recommander au supérieur de l'Oratoire; il fut donc prévenu favorablement pour sa personne. L'habileté du sectaire, la trempe même de son caractère, firent le reste. Hardi, affirmatif, convainquant les gens, moins par les choses qu'il disait, que par l'assurance et par la fermeté avec lesquelles il les disait, Saint-Cyran devait en imposer et en imposa de fait à son éminent interlocuteur, âme candide et bonne, nature tranquille et douce, cherchant à tout ménager, à ne froisser personne, comme il en imposa plus tard à saint Vincent de Paul (1), dont la charité se refusait à penser mal du prochain. Il prit d'ailleurs extrêmement garde à ne rien dire, qui pût heurter les pensées et les sentiments d'un personnage aussi pieux, aussi attaché à la vraie foi et au Siège Apostolique.

(1). Il est bon de remarquer que la liaison de Saint-Cyran et de saint Vincent de Paul date de 1634 seulement.

508 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

En conséquence, une liaison étroite se forma entre eux, sur laquelle Saint-Cyran fonda de grandes espérances.

La liaison devint plus étroite encore par les bons offices que les circonstances permirent à Saint-Cyran de rendre au P. de Bérulle. C'était l'époque des premières oppositions faites aux idées et aux œuvres du pieux supérieur, voire même à son autorité. D'où venaient-elles? Y avait-il dans ses ouvrages des maximes qui laissassent à reprendre, au moins pour l'expression? Le développement rapide de sa société portait-il ombrage aux autres? Trouvait-on excessif et contraire aux usages le pouvoir qu'il exerçait sur les Carmélites de France? A tort ou à raison, quelques-uns le crurent, et, en 1622, la lutte commença, ardente dès son ouverture, par les Jésuites de Bordeaux. Ils attaquèrent la formule des vœux à Jésus et à Marie. Saint-Cyran se porta des premiers au secours de son ami, et lui donna son approbation. Il fit plus. Les ennemis du P. de Bérulle étant parvenus à le faire condamner par plusieurs docteurs de la Faculté de Louvain(1), il lui obtint, sous forme de réparation, une approbation de Jansénius. Bientôt, nouvelle levée de boucliers contre le livre des Grandeurs de Jésus. Un moment même on redoute pour lui la censure de la Sorbonne, du moins le bruit en court. Averti par Saint-Cyran, Jansénius se hâte de s'entremettre pour parer le coup, il travaille les docteurs ses amis, il va jusqu'à rédiger un mémoire à ce sujet. Enfin, le livre paraît à la mi-février 1623, et il porte en première page l'approbation du docteur de Louvain, et quelle approbation sincère! Lui-même avoue n'avoir pas lu l'ouvrage (2), mais il faut, avant tout, s'assurer l'amitié, et l'appui de l'auteur. Saint-Cyran

(1). Le P. Lessius joignit sa censure à celle de ces docteurs, mais, détrompé par M. Cospéan, il la désavoua.

(2) Cf. P. Papin, Histoire du jansénisme, T. 1, Liv. 111, pp. 134-135.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 509 -

n'a pas non plus perdu son temps, et l'approbation de Jansénius est auréolée des approbations de plusieurs doctes personnages de France, avec lesquels il est très lié.

Dans ses lettres, Jansénius se déclarait prêt à tout signer en faveur du supérieur de l'Oratoire. D'où lui venait un tel dévouement pour un homme qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu ? C'est que, sur le témoignage de Saint-Cyran, il le croyait très disposé à embrasser et à soutenir sa cause. Saint-Cyran revenait sans cesse, en effet, dans sa correspondance, sur l'esprit sacerdotal de la nouvelle Congrégation, sur sa soumission hiérarchique aux évêques, sur la vénération qu'on y professait pour Saint-Augustin, sur l'opposition qui commençait à naître et qu'il fomentait entre cette Société et la Compagnie de Jésus. Car il est bon de le remarquer en passant, cette opposition s'étend seulement alors de Poitiers à Bordeaux, lieux où s'exerce principalement l'influence du novateur. A ces traits, au dernier surtout, Jansénius croit reconnaître, et dans l'Oratoire et dans son supérieur, des alliés naturels, que la fortune lui présente de façon très opportune pour la réussite de ses projets, et déjà il forge sur leur union des rêves de guerre et de victoire(1).

Cependant les Jésuites ne sont pas les seuls à élever des protestations contre le P. de Bérulle. Les PP. Carmes lui cherchent aussi noise, et toujours dans la même partie de la province. Ils revendiquent, en dépit des décisions de Rome, leurs droits à la conduite des Filles de Sainte Thérèse en France: longue querelle, où la défense des privilèges nuit à la perfection et à la simplicité de l'obéissance, mais qui se termine par la confirmation du premier état de choses. Dans cette lutte contre un parti très ardent,

(1) L'Abbé M. Houssaye. Le Cardinal de Bérulle, T. 111, ch. v, p. 208.

510 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

le P. de Bérulle a de nouveau Saint-Cyran pour auxiliaire actif et dévoué.

Or, ce genre de services, toujours agréable, attire comme nécessairement les sympathies de la personne obligée. Tout le monde y est sensible, alors même que celui qui oblige serait auparavant un indifférent ou un étranger. A combien plus forte raison resserrent-ils des liens déjà existants.

Toutefois, rien ne séduit ni ne conquiert plus sûrement un fondateur, un supérieur d'ordre ou de congrégation, que le zèle déployé pour l'extension de son oeuvre. Il en est bien peu qui sachent résister à cette sorte d'avances, surtout lorsque ceux qui les font ne paraissent respirer que pour la gloire de Dieu et les intérêts de l'Eglise. Jansénius et Saint-Cyran ne négligèrent pas ce procédé, qui conduit presque toujours au succès. Ils affichèrent le plus grand dévouement pour le développement de l'Oratoire, qui devint comme leur plus importante, leur unique affaire.

Dès le 1er juillet 1622, le premier écrivait de Louvain:

«J'espère avec la grâce de Dieu que je pourrai contribuer quelque jour à placer la Compagnie du P. de Bérulle en ce pays de ma demeure, car il faut de toute nécessité qu'ils soient au commencement en un lieu propre à se prodiguer par l'affluence de personnes capables; et cela étant, si Dieu favorise l'entreprise d'Alamas - probablement le roi d'Espagne - contre les Hollandais, je crois qu'il n'aura rien de si facile que de les introduire par tout le pays avec abondance de moyens temporels; car il y a un grand nombre d'abbayes ruinées qu'on appliquera en partie à meilleurs usages en un pays qui a besoin d'autres personnes que de religieuses... Je ferai toute assistance à avancer les affaires du P. de Bérulle en ces quartiers(1). »

(1). P. RAPIN, Histoire du Jansénisme, T. 1, Liv. 111, pp. 136-137.

LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE.

511 -

Et, depuis ce temps, il n'avait pas cessé, de prodiguer les mêmes promesses, d'exprimer les mêmes

désirs. Toutefois, la prudence le fit reculer jusqu'en 1626 l'établissement des Oratoriens en Hollande. Les événements lui paraissant alors des plus favorables, il renouvela ses instances, mais d'abord sans grand succès: le P. de Bérulle était pris d'hésitation. Il pria, il pressa, il supplia: point de réponse ferme. D'où venait donc ce changement d'attitude chez le supérieur de l'Oratoire? L'abbé Houssaye nous en donne, d'après le P. Rapin, l'explication suivante(1).

«Un jour le P. de Bérulle, triste et préoccupé, prit à part le P. Gibieuf, et mettant la conversation sur M. l'Abbé de Saint-Cyran, il lui confia tout ce qu'il pensait sur le compte de cet ecclésiastique. Frappé de sa haute capacité, de son aptitude au travail, des qualités grandes et nombreuses dont le ciel l'avait doué, il avait espéré que M. de Saint-Cyran servirait très utilement l'Eglise, et c'est pourquoi il s'était efforcé de s'insinuer dans son esprit et de gagner son amitié. Mais, depuis quelque temps, il découvrait de si grands écarts dans son imagination, une pente si violente à la singularité, tant d'affectation à dire et à penser des choses extraordinaires, un tel orgueil, qu'il se demandait avec douleur quel fond on pouvait faire sur sa fidélité à l'Eglise. Parfois même, il se prenait à penser, non sans effroi, que si jamais un tel homme avait la liberté de parler sans crainte, il serait capable de pousser les choses jusqu'aux dernières extrémités. Néanmoins, un reste d'espoir retenait encore le P. de Bérulle, et l'empêchait de rompre publiquement avec lui. Avant d'en arriver à un éclat, il voulait avoir épuisé tous les moyens de le gagner. Le général de l'Oratoire demanda donc au P. Gibieuf de garder le secret sur cette confiance, en le priant toutefois, lorsque l'occasion s'en présenterait après sa mort, de rendre témoignage aux sentiments que lui avaient inspirés les dispositions de M. du Vergier de Hauranne.

Or, comment le P. de Bérulle était-il passé de la confiance la plus absolue aux soupçons et aux craintes? Voici, ce nous semble, l'explication naturelle de ce changement.

(1). Cf. P. RAPIN, Histoire du Jansénisme, T. 1, Liv. IV, p. 200.

512-

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

C'est à cette époque qu'il eut à traiter près de la cour de Rome du mariage de Henriette de France avec Charles Ier, et de l'affaire de la Valteline. Dans ces négociations, on le voit par ses lettres, il trouva « que la réputation dans le maniement des affaires, l'usage et l'accroissement de l'autorité étaient les seuls points, qui conduisaient les romains dans leurs conseils, et qu'ils lui semblaient y avoir plus de poids que les raisons de théologie(1). » D'autre part, il soutint avec énergie ce qu'il regardait comme les droits du roi de France, avançant parfois des principes opposés à ceux des ultramontains (2). Ces idées, qu'il émettait dans sa correspondance secrète, il est bien probable qu'il les énonçait discrètement dans ses entretiens avec ses amis les plus intimes, en particulier avec Saint-Cyran. En l'entendant, celui-ci se méprit sur ses sentiments qu'il jugea conformes à ceux qui l'animaient lui-même: il applaudit, il parla outre mesure, il dévoila le fond de son âme. Le P. de Bérulle, qui, pour être bon français et serviteur dévoué de son prince, n'en était pas moins sincèrement catholique et profondément attaché au Saint-Siège (3), commença à voir clair dans

(1). Cf. TABARAUD, Histoire de Pierre de Bérulle, T. 1, p. 338.

(2). Cf. Ibid., p. 380.

(3). Écoutons le P. de Bérulle dans ses Opuscules contre les hérétiques, et nous verrons combien il est fortement attaché à l'Église romaine.

« La dépendance est tellement de l'essence des chrétiens, des enfants de Dieu et de l'Église, que l'auteur même de cette Église, qui est Jésus-Christ, prend d'autrui et non de soi-même, son essence, sa vie et sa connaissance, et puise au sein du Père, in sinu Patris, ce qu'il nous manifeste et révèle, Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit nobis (Jean., 18). Et tu veux puiser en ton sens, en ton discernement particulier, et non pas au sens d'autrui, de tes pères et pasteurs, et de l'Eglise ta mère, la connaissance des choses de la foi et de ton salut; car il est à propos de remarquer que, dans l'Écriture, l'Église est appelée le royaume du Fils, et non pas le royaume du Père: c'est l'état de gloire qui porte cette qualité, en laquelle un chacun portera en soi-même la source de toute lumière, la vision divine, l'essence divine, et trouvera en

son sein le sein du Père, pour en tirer la vie, l'aliment et la gloire. Mais l'Église en laquelle nous devons puiser d'autrui, et apprendre d'autrui les choses du salut, a pour auteur non le Père, mais le Fils, qui procède du Père et qui tire du Père, et qui n'a rien qu'il n'ait reçu du Père, non de soi; afin que ses enfants et disciples en son Église adorent cette divine et adorable procession, qui le fait et constitue enfant unique de Dieu en la divinité, et qui est l'exemplaire et l'origine de cet état de Dieu en son Église, et qu'ils ne présument pas, en la conduite de leur foi, de se fonder sur eux-mêmes, car elle doit être ainsi procédante et dépendante de son Église. Quoi! Le Fils unique de Dieu, le chef, l'auteur et le fondement de l'Eglise, tire sa lumière et connaissance d'autrui! Et toi qui n'es qu'un enfant adopté, voire un esclave et un serviteur du péché, tu refuses le joug et la discipline, et tu veux puiser en toi-même et en ton sens particulier les choses de ton salut, et les secrets de la divinité, que le Fils même apprend d'autrui pour te les apprendre, et puise dans le sein de son Père: Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit nobis! » OEuvres complètes de Bérulle, p. 775.

C'est par de telles considérations et par d'autres semblables, que le P. de Bérulle cherchait sans doute à éclairer Saint-Cyran, et à le gagner à des sentiments meilleurs; et, devant ces hautes et solides raisons, le sectaire se taisait, non pas convaincu, encore moins persuadé, mais pour ne pas accroître la défiance.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE.

513 -

le caractère et les projets de ce misérable intrigant: de là sa défiance, de là aussi ses hésitations en face des propositions de Jansénius.

Cependant il se tut, il temporisa, et cela, pour deux raisons: afin de faire rentrer le coupable dans la voie de la vérité, afin de ne pas l'exciter contre l'Oratoire; car c'eût été un ennemi puissant, capable de traverser tous ses desseins, toutes ses entreprises.

Jansénius se chargea d'amener quand même un dénouement favorable. Grâce à son influence et à ses menées, l'infante d'Espagne, Isabelle-Claire-Eugénie, intervint elle-même dans l'affaire par son ambassadeur en France Henri de Vicq, et le P. de Bérulle, flatté de cette démarche, flatté aussi des sollicitations des prêtres et des évêques de Flandre, ne crut pas pouvoir résister plus longtemps. Par là nos sectaires furent au comble de leurs vœux: ils introduisaient dans les Pays-Bas une congrégation en état de faire échec aux religieux et particulièrement aux Jésuites,

#### 514 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

et, véritable coup de maîtres, c'était à Louvain qu'avait lieu la première fondation. Pouvait-il y avoir lieu mieux choisi pour inoculer le virus aux Pères et aux étudiants de la Compagnie? Car, circonstance assez singulière, sur les quatre Oratoriens envoyés pour commencer cet établissement, deux seulement étaient prêtres, les PP. Bourgoing et de Prépavin, les deux autres, les confrères Symphorien Guyon et Nicolas La Croix, ne faisaient que débiter dans la vie ecclésiastique, et bientôt ils devaient recevoir de nouveaux compagnons.

Le P. Bourgoing demeura cinq ans à Louvain, et, de là, sous la protection de l'archevêque de Malines, Jacques de Boonen, il fonda plusieurs maisons, entre autres à Maubeuge et à Mons. Encore un ami dévoué de Jansénius que cet archevêque de Malines, et de plus un homme d'un caractère très faible, qui se laissait gouverner par deux ecclésiastiques liégeois, nommés Calénius et Fromond, également vendus aux doctrines de Baïus. Décidément, les Jansénistes enveloppaient la Congrégation du P. de Bérulle comme d'un inextricable réseau. ils s'attachaient à ses pas, ils ne cessaient de l'engager dans une voie funeste, dont il s lui dissimulaient adroitement le terme. Et qu'il était difficile à l'Oratoire de se défendre contre ces ennemis déguisés, ces hypocrites raffinés, qui ne mettaient en avant, comme raison de leurs services, que les prétextes les plus purs, les vues les plus élevées! Il faut pénétrer dans les conciliabules de ces sectaires,



pour saisir le fil de leurs trames, et encore ils se servent de chiffres, de termes convenus, pour cacher leurs projets! Aujourd'hui tout s'explique, parce que nous connaissons leur histoire complète: la fin éclaire le commencement. Mais à l'époque du P. de Bérulle, on était aisément trompé, puisque saint Vincent de Paul le fut lui-même, plusieurs années durant, malgré son bon sens

## LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE.

515 -

et sa sagacité, et cela après 1634! Il convient donc de plaindre, plutôt que de blâmer, les premières victimes de ces hérétiques.

Or, quel était le but de Jansénius, en appelant les Oratoriens à Louvain et en Hollande? Les opposer aux Jésuites. Ce but, il l'avouait dans la lettre que nous avons citée plus haut, et il le déclarait plus expressément encore dans une autre de la même année 1622. On y lit, en effet, qu'il serait mieux et plus convenable à son dessein d'avoir des Pères de l'Oratoire « comme plus propres et plus importants à rembarquer les Jésuites ». L'abaissement, la ruine de la Compagnie de Jésus, tel est l'objectif qu'il poursuit et qu'il poursuivra jusqu'à sa mort, celui que ses sectateurs poursuivront après lui avec la même ardeur. Et pourquoi? C'est qu'il découvre en eux les champions de la papauté et de la foi catholique, les ennemis-nés de sa doctrine, comme ils l'avaient été du calvinisme et du luthéranisme, et, peut-on dire, pour les mêmes raisons.

Depuis longtemps déjà il leur avait déclaré la guerre pour satisfaire sa rancune et assouvir ses instincts de sectaire. A Bayonne, il avait si bien fait, par ses déclamations et par ses intrigues, que l'évêque avait confié à des prêtres séculiers un collège destiné à ces excellents religieux. A Poitiers, suivant les mêmes inspirations, son complice avait tourné contre eux l'évêque, les chanoines, les curés de la ville. Il fallait à tout prix entraver, empêcher leur ministère, il fallait, plus que toute autre chose, leur enlever l'enseignement. A Louvain même, il avait si bien fomenté contre eux la jalousie et la haine de l'Université, qu'elle leur faisait sur ce terrain une lutte acharnée. Écoutons l'abbé Houssaye :

« La guerre, et une guerre déplorable, était allumée entre la Compagnie de Jésus et l'Université de Louvain. Il s'agissait, comme toujours,

516 -

## LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

du droit contesté aux religieux d'ouvrir des écoles de philosophie et de conférer des degrés. Vieille de soixante ans déjà, la querelle n'avait jamais été plus acharnée qu'à l'heure présente. Les magistrats de Louvain ayant permis, en 1624, aux Jésuites d'enseigner la philosophie, l'Université épouvantée avait chargé Jansénius d'aller plaider sa cause jusqu'en Espagne, afin d'obtenir la révocation de ce privilège. Une première victoire avait été bien éphémère. A peine Jansénius était-il de retour, porteur de la révocation, que le provincial des Jésuites obtenait directement du roi le maintien de la Société dans ses privilèges, et le pouvoir pour elle d'admettre au degré de licencié ceux qui auraient étudié dans ses écoles. La seule condition posée par « Sa Majesté catholique », était que les professeurs des Jésuites seraient soumis à l'Université, et qu'ils en observeraient les statuts et les règlements. De nouveau, Jansénius avait dû reprendre le chemin de Madrid, afin d'y soutenir les prétentions de l'Université ...Louvain d'ailleurs n'était pas le seul endroit où se manifestât alors une violente opposition contre les réguliers. On la rencontrait également en Hollande. Dès l'année 1623, un ami de Jansénius, Bovénius, archevêque de Philippes et vicaire apostolique des Pays-Bas, s'était rendu à Rome pour défendre son autorité menacée, disait-il, par les entreprises des réguliers, des Pères Jésuites principalement. Il se montrait animé contre eux d'une passion égale seulement par son désir de se voir élevé au siège archiépiscopal d'Utrecht(1). »

Or, pour sortir vainqueur d'une pareille lutte, Jansénius et ses partisans mettaient leur espoir dans le P. de Bérulle et dans sa Congrégation. Mais, pour cela, il ne suffisait pas d'établir l'Oratoire en Hollande, il fallait encore l'amener à prendre position contre la Compagnie de Jésus, il fallait surtout lui faire épouser, en France aussi bien qu'aux Pays-Bas, les sentiments d'antipathie dont ils étaient animés contre elle. Déjà Saint-Cyran y travaillait fort habilement. Profitant des attaques de certains Pères Jésuites, dont nous avons parlé ci-dessus, il tâcha d'aigrir l'âme du P. de Bérulle contre une Compagnie dont il avait été l'élève, puis le protecteur, et où il comptait encore un grand nombre

(1). Abbé HOUSSAYE, Le cardinal de Bérulle, T. 111, ch. v, pp. 209-210.

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 517 -

d'amis et même d'admirateurs, qui blâmaient ouvertement les excès de plume et de parole de leurs confrères. Il n'y arriva passans doute, parce que ni le fiel, ni l'amertume, n'avaient place en l'âme de ce saint prêtre; mais il changea peu à peu ses idées sur la célèbre Compagnie. On le voit, en effet, par ses lettres, le P. de Bérulle finit par regarder ces Pères « comme des esprits remuants et ambitieux, avides de s'emparer de tous les établissements d'instruction publique et qui ne voulaient point souffrir de concurrence en cette partie. » Il estima même « que leur institut non seulement n'était pas utile, mais qu'il n'était pas supportable, et qu'il serait bon, somme toute, de le supprimer. » Or, si Saint-Cyran acquit un tel empire sur l'esprit du chef, quelle influence plus néfaste encore ne dut-il pas exercer sur les autres membres de l'Oratoire! Quelles rancunes, quelles préventions ne dut-il pas leur souffler par ses insinuations perfides et ses adroites calomnies! Combien qui, moins vertueux, moins éclairés, moins dépouillés de l'esprit de corps, furent accessibles à ses funestes suggestions!

Quoi qu'il fit, il ne parvint pas néanmoins à faire entrer dans le cœur du pieux supérieur ces sentiments de basse jalousie, dont il espérait se servir, avec Jansénius, pour opposer partout les Oratoriens à la Compagnie de Jésus. De là vint que la demande de fondation d'un établissement en Flandre fut d'abord refusée. Il faut l'attribuer assurément aux soupçons qu'avaient éveillés dans l'esprit du P. de Bérulle les imprudentes confidences du novateur, mais aussi à la répugnance qu'il éprouvait d'aller faire en quelque sorte concurrence aux Pères Jésuites sur leur propre terrain. Telle fut même cette répugnance qu'au témoignage de Bérault-Bercastel « on forma le projet de rendre les Oratoriens de Flandre indépendants de ceux de France, et de les instituer à Louvain sur le modèle de la maison de Sorbonne»,

#### 518- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

bonne », manœuvre odieuse qui tendait à introduire une espèce de schisme dans la Congrégation.

Il est trop vrai pourtant que, dans leurs fondations, l'Oratoire et son chef, celui-ci sans nul doute à son corps défendant, suivirent les inspirations, réalisèrent le plan de Jansénius et de Saint-Cyran contre la Compagnie de Jésus. Et voici de quelle façon. Que prétendaient ces deux sectaires? Nous l'avons dit, la combattre, la supplanter, la détruire, et leurs successeurs y parviendront malheureusement, un siècle plus tard. Or, pour atteindre ce but, il fallait de toute nécessité se placer sur le terrain même où elle était le plus redoutable, où elle avait un champ d'influence plus étendu: il fallait prendre la direction des collèges, s'emparer de l'enseignement des belles-lettres car là était bien le siège de sa puissance.

Ainsi firent les Oratoriens. Au lieu de créer des centres d'éducation ecclésiastique, ils modifièrent, ils abandonnèrent peu à peu ceux qu'ils avaient créés, ils s'adonnèrent de plus en plus, et presque exclusivement, à l'instruction de la jeunesse laïque, en Flandre aussi bien qu'en France. Non contents d'élever pour ainsi dire école contre école, ils opposèrent peu à peu méthode à méthode. Le P. de Condren lui-même donna le premier une grammaire latine en langue française; l'Oratoire finit à la longue par enseigner dans l'idiome national; il fonda des cours d'histoire moderne et de géographie, il cultiva les sciences, il embrassa la philosophie de Descartes(1). La rivalité crée facilement les antipathies: l'Oratoire se dressa bientôt avec Port-Royal contre la Compagnie, en adversaire acharné.

Cependant le but principal fixé à ses efforts par la Bulle

(1). Les Jésuites furent seulement devancés par les Oratoriens dans l'étude de l'histoire et des sciences; au xviii<sup>e</sup> siècle, plusieurs de leurs professeurs s'y distinguèrent et s'y firent un nom.

LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE.

519 -

de Paul V était oublié: on n'y vaquait pas « à l'instruction et à l'éducation des prêtres et de ceux qui aspirent aux ordres sacrés. » Que si de ci de là on joignait encore aux études classiques l'étude de la philosophie et de la théologie, ce n'était qu'une exception, et cette organisation, qui ne donnait que de médiocres résultats, répondait par trop peu aux désirs du Concile de Trente. Ce n'était pas la science qu'il fallait enseigner aux clercs, mais l'usage qu'ils doivent en faire, mais les cérémonies et les fonctions sacrées; il fallait surtout les former à la vie sainte et exemplaire, qui convenait à leur état. Or de cela les Oratoriens n'avaient cure, ou à peu près.

En enseignant la jeunesse, ils s'écartèrent donc de la fin principale de leur institut, ils faillirent à leur vocation, qui était de former des prêtres, de créer des séminaires. Mais des séminaires, Saint-Cyran n'en voulait pas plus que des exercices des ordinands (1): il les trouvait contraires à l'ancienne discipline, aux usages de la primitive Église.

Le P. de Bérulle mourut en 1629, sans avoir osé combattre les novateurs, sans avoir même refusé leur coopération pour l'extension de l'Oratoire, mais aussi sans avoir vu les erreurs jansénistes envahir ostensiblement une société qui lui était si chère, et qu'il avait établie pour le plus grand bien de l'Église. On ne peut effectivement en faire dériver le livre du P. Gibieuf, paru vers cette époque. Sans doute, pour expliquer la nature de la liberté, ce Père la ruinait à peu près, et les partisans de Jansénius purent avec quelque apparence de raison se réclamer de lui dans leurs explications sur la même matière, et le compter parmi les leurs. Ce n'en fut pas moins une flagrante injustice: le P. Gibieuf se trompa, mais il le fit avec une

(1). Cf. MAYNARD, Vie de Saint-Vincent de Paul, T. 11, p. 237.

520 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

entière bonne foi; et sa soumission filiale à l'Église, son opposition constante à la secte, ôtaient à cette dernière tout droit à de pareilles prétentions. Son erreur, du reste, ne vint pas de ce qu'il eût en rien épousé les doctrines nouvelles, mais d'une réaction exagérée contre ses premières idées à lui-même. Partisan dans sa jeunesse du système moliniste relativement à la grâce et à la liberté, il se convertit plus tard aux théories du P. de Bérulle, plus favorables à l'action divine aux dépens de l'action humaine. Or, on le sait, dans ces sortes de conversions doctrinales, il y a toujours à craindre que l'on ne dépasse la mesure.

A partir de 1631, l'influence de Jansénius commence à se manifester publiquement dans l'Oratoire de Flandre, pendant que le travail souterrain de Saint-Cyran mine et sape la vraie foi dans l'Oratoire de France.

Le P. Bourgoing quitta les Pays-Bas en 1631 pour venir à Paris, où il avait été nommé premier assistant du P. de Condren. Tant qu'il était resté à Louvain, supérieur vigilant et ferme, quoique un peu sévère, il avait maintenu l'orthodoxie parmi tous ses Pères. Le P. Hugues Quarré, qui lui succéda, était un homme de grande valeur, et jusque-là un fidèle disciple du P. de Bérulle. Il allait même, s'il ne l'avait déjà fait, en consigner les enseignements dans un ouvrage, où respire le plus ardent désir de faire connaître et aimer Jésus-Christ aux âmes, et de les porter à l'honorer et à l'imiter en tout (1). Malheureusement il se (1). Voici le titre de cet ouvrage: Trésor spirituel contenant les obligations que nous avons d'être à Dieu, et les vertus qui nous sont nécessaires pour vivre en chrétien parfait. Le premier livre établit les rapports que la grâce du baptême nous donne, soit avec la Sainte-Trinité, soit avec Jésus-Christ dans l'Incarnation et dans l'Eucharistie; le second, que toute la piété consiste à tendre et à s'unir à Dieu par Jésus-Christ. Dans le troisième et le quatrième, l'auteur entre dans le détail des vertus chrétiennes, qui sont comme

autant de liens de cette union sainte. Le cinquième est tout employé à inspirer la dévotion, l'union, et la dépendance intime de Jésus-Christ.

LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 521 -

lia très étroitement avec l'archevêque de Malines qui goûtait sa profonde science des Écritures, des Pères, des Conciles, de l'histoire ecclésiastique: il fut son conseiller, son homme de confiance. Il se lia de même avec Jansénius, dont il adopta peu à peu les idées, et dont il fit bientôt admirablement les affaires, grâce au crédit dont il jouissait: il devint un de ses plus chauds partisans, et l'un des plus zélés propagateurs de sa doctrine; il continua de la soutenir, après sa mort. Si le supérieur de l'Oratoire belge eut de tels sentiments, il est permis de croire que beaucoup de ses confrères, surtout parmi les jeunes, se laissèrent gagner par les erreurs nouvelles; ce qui, du reste, parut clairement dans la suite.

En France, au même temps, se produisait, sous l'action sournoise et dissimulée de Saint-Cyran, comme une première poussée vers l'hérésie, dont on aperçoit sur divers points, mais surtout à Paris, des indices très manifestes.

Vers 1635, à Rouen, un oratorien, nommé Maignard, était surpris à propager l'erreur naissante. Curé de Sainte-Croix, il avait fait imprimer et distribuer des billets renfermant les doctrines de Saint-Cyran. Cité devant l'Official, et fort embarrassé, il en écrit à cet abbé pour lui exposer sa situation qui est des plus critiques. Il lui confie « que cela fait du bruit, et qu'il est temps, croit-il, de désavouer son maître, comme l'aveugle-né désavoua Jésus-Christ, lequel se communiqua à lui après plus parfaitement. » Heureusement pour Saint-Cyran, qui se trouvait ainsi compromis d'une façon inattendue, Maignard meurt sur les entrefaites, et sa mort le tire d'inquiétude. « Ce curé », ajoute le P. Rapin, « fut pour ainsi dire le premier apôtre du Jansénisme. Il en avait si bien l'esprit et les principes, comme il paraît par ses lettres imprimées, qu'il trouva moyen de les faire subsister après lui et de les perpétuer dans ses successeurs,

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES. 522-

jusqu'à un tel point que ce fut par là que la duchesse de Longueville entra peu après dans le parti, et qu'elle s'embarqua si vivement dans la cabale qu'elle en fut un des principaux appuis. (1)»

L'Oratoire, à la même époque, fournit au Jansénisme un autre apôtre plus célèbre dans le P. Séguenot, qui fut supérieur de plusieurs maisons et même assistant général. Ce Père, que l'abbé avait gagné à ses principes, publia, sur les instances de son maître, une traduction française du traité De la Virginité de saint Augustin, avec des notes dans lesquelles il enseignait que la virginité n'est pas plus parfaite que le mariage: que les vœux n'ajoutent rien à la perfection, qu'ils empêchent même quelquefois de suivre la volonté de Dieu; que la contrition parfaite est nécessaire pour recevoir le sacrement de Pénitence, et que l'absolution ne sert pas à remettre les péchés, mais à déclarer qu'ils sont remis; que la confession des péchés doit être publique et non secrète, etc. Le livre fut condamné en 1638, et le P. Séguenot mis en prison. Le P. de Condren défendit de son mieux, non ses doctrines, mais sa personne, en disant « qu'il avait été séduit par Saint-Cyran, qui avait abusé de la simplicité de ce Père pour répandre ses erreurs, sous le nom d'un autre, n'osant pas le faire lui-même.» L'excuse ne paraît guère recevable à l'égard d'un homme aussi considéré dans l'Oratoire, comme le témoignent ses charges et ses emplois. En tout cas, le fait prouve au moins que, même sous le généralat dit P. de Condren., Saint-Cyran continuait ses relations avec les Oratoriens, et qu'il travaillait activement à les gagner à son parti.

Nous disons « même sous le généralat du P. de Condren », et ce n'est pas sans raison. En effet.. si, pendant le gouvernement

(1). Histoire du Jansénisme, T. 1, ch. V11, p. 336.

LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE.

523 -

nem de son prédécesseur, grâce à la liberté laissée aux membres de la Congrégation et aux affaires importantes qui occupèrent l'attention du général hors de son institut, Saint-Cyran put à loisir y glisser ses erreurs, et s'il profita largement de la permission, il aurait dû en être tout autrement, semble-t-il,

sous le nouveau supérieur. Personne n'avait mieux que lui reconnu le venin de sa doctrine; personne n'avait mieux prévu le mal qu'elle causerait un jour à l'Eglise, si elle y avait cours. C'est là un fait d'histoire parfaitement établi et sur lequel nous ne croyons pas nécessaire d'insister (1). Pourquoi donc ne réussit-il pas à enrayer le mouvement vers l'hérésie qui se dessinait parmi ses sujets? Car il faut lui rendre cette justice qu'il essaya d'en arrêter le progrès. Cela tient à deux causes: d'abord à la trop grande liberté dont les Oratoriens jouissaient d'après leurs constitutions, et qu'avait tant respectée le cardinal de Bérulle; puis, à la condescendance excessive du P. de Condren en-vers Saint-Cyran. Qu'il l'ait fait, lui aussi, par charité et dans l'espérance de le ramener à des opinions plus saines, cela peut se concevoir au début de leurs relations. Mais il vint une heure où ses illusions se dissipèrent et où il aperçut clairement qu'il n'y avait rien à espérer de ce maître fourbe, de ce fauteur d'hérésie. Pourquoi alors n'avoir pas parlé? Pourquoi n'avoir pas dénoncé à tous un péril menaçant qui ne faisait plus pour lui aucun mystère? Peut-être se crut-il obligé de garder le silence sur des confidences faites sous le sceau sacramentel. On serait tenté de le croire, à voir avec quelle imprécision il prévient à plusieurs reprises ses disciples contre les dangers de l'avenir. C'est une tempête qui va s'élever dans l'Eglise, c'est un vent d'erreur qui va la bouleverser: il en détermine l'époque,

(1). Cf. P. Rapin, Histoire du Jansénisme, T. 1, Liv. 11, pp. 95-97.

524 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

mais il ne nomme pas l'auteur du fléau, qui est pourtant déjà enfermé à Vincennes. Il y a, du reste, un trait raconté par Saint-Cyran lui-même à l'abbé de Prières, qui semble bien se rapporter, au P. de Condren. Si notre hypothèse est vraie tout s'explique. « Il avait », disait-il, « dévoilé ses sentiments à un ecclésiastique, mais redoutant qu'il le dénonçât, il l'arrêta court sur le chemin où ils conversaient, et le pria de le confesser à l'instant même. Quoique surpris d'une résolution si soudaine, l'ecclésiastique se prêta à son désir. Il lui déclara alors en confession qu'il reconnaissait avoir péché en lui proposant ses maximes, et lui demanda l'absolution. Je voulus, ajoutait-il, l'obliger à garder mes maximes sous le sceau sacramentel », et il éclatait de rire.

Le P. de Condren, lui, en riait beaucoup moins, et, en mourant, il n'eut qu'un regret, ce fut d'avoir trop ménagé la réputation de cet homme funeste, et de n'avoir pas assez dévoilé le poison que sa parole distillait; en cela même, il s'accusait d'avoir trahi les intérêts de Dieu.

Il faut bien aussi l'avouer, et c'est là une troisième cause, qui, à nos yeux, aida puissamment à la propagation des nouvelles doctrines dans l'Oratoire, le P. de Condren remit trop facilement aux mains du P. Bourgoing le gouvernement et la surveillance de sa Congrégation. Il n'y a rien de tel que l'œil du maître. En outre, le respect, la vénération, l'amour même qu'on avait pour sa personne, auraient eu un tout autre pouvoir pour retenir les esprits dans l'ordre et la vérité, que la rigide fermeté de son assistant. Nous n'accusons pas ses intentions; elles furent excellentes. Désespérant de voir les siens rentrer jamais dans leur voie, il voulut consacrer les dernières années de sa vie à préparer de pieux ecclésiastiques qui recueillissent leur héritage et remplissent leur mission. Il mérita par là d'être appelé le vrai fondateur des séminaires en France. Admirons les

#### LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 525 -

desseins de Dieu. L'Oratoire eut ainsi la gloire de provoquer la création de ces établissements si utiles au clergé, et il ne put leur inoculer le poison dont lui-même périssait! Mais poursuivons notre exposé des premiers progrès du Jansénisme dans cette Société.

A la même époque que le P. Séguenot, deux autres oratoriens, les PP. Esprit et Desmares, s'en firent les apôtres zélés. Le P. Esprit, qui devint académicien en 1639, fréquentait beaucoup l'hôtel de Liancourt, alors très à la mode, et il s'efforçait de faire accepter, surtout par les dames, les opinions de l'abbé de Saint-Cyran. Il soutenait souvent des discussions sur ce sujet avec l'abbé de Bourseys, et il finit par le

convaincre et le gagner. Quant aux femmes, elles se prirent d'enthousiasme pour ces nouveautés, et elles contribuèrent encore plus que les hommes à leur diffusion. Écoutons là-dessus le P. Rapin .

« On ne parlait que de saint Augustin dans les ruelles; il n'y avait point de femme d'esprit qui ne se piquât de dire ses sentiments sur la grâce et sur la prédestination. Les dames de qualité se rangèrent aisément de ce côté-là, parce qu'elles y étaient considérées, et qu'on y avait une grande déférence pour leurs sentiments. Celles surtout qui, après une conduite peu régulière pendant leur jeunesse, cherchaient la réputation de prudes dans un âge plus avancé, faisaient paraître plus de zèle et d'ardeur que les autres. Les plus vaines ne balancèrent pas à autoriser cette nouveauté, parce que l'éclat qui paraissait dans la direction de Port-Royal, où l'on pratiquait une morale qui n'avait rien de commun, distinguait si fort celles qui en étaient, qu'on se fit bientôt un mérite de l'être (1). »

Or, c'était parmi ce beau monde que le P. Esprit, académicien et causeur élégant, cherchait des prosélytes. Cette vie mondaine eut un fâcheux dénouement, le P. Esprit oublia sa vocation première, et son histoire finit par un mariage.

(1). P. RAPIN, Histoire du Jansénisme, T. 1, Liv. 11, p. 91.

526 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Pour le P. Desmares, dont Boileau a écrit:

Desmares dans Saint-Roch n'aurait pas mieux prêché,

il travaillait avec plus d'ardeur qu'aucun autre en faveur de Saint-Cyran. Dès 1638, il prêchait la nouvelle doctrine avec succès et scandale, et il ne cessa point de la prêcher jusqu'à sa sortie de l'Oratoire en 1655, bien qu'en 1648 il eût été sur le point d'être arrêté et relégué à Quimper.

Le Jansénisme exerçait donc déjà, dès le temps du P. Eudes, d'assez grands ravages dans l'Oratoire. Gardons-nous cependant de toute exagération, et n'allons pas prétendre que l'Oratoire entier fût la proie de cette hérésie. L'incendie couvait encore sous la cendre; il projetait bien de ci de là des lueurs menaçantes, mais enfin sa fureur n'était point déchaînée, et si des esprits perspicaces pouvaient tout craindre pour l'avenir, il était possible encore, semble-t-il, de l'étouffer dans sa naissance.

Le P. Bourgoing, successeur du P. de Condren, s'y essaya durant tout son généralat; il combattit vaillamment le fléau et mérita d'être loué de ce chef par le pape Alexandre VII. Mais la sévérité de son gouvernement réformateur, en indisposant les esprits, enleva beaucoup de force à son action et l'empêcha de réussir: il ne put en arrêter la marche. La contagion gagna la plus grande partie du corps, au point que, dépouillé de presque toute son autorité, il vit les premières charges données malgré lui à des hommes ouvertement déclarés pour les nouvelles doctrines. On y continua, malgré sa défense, de lire le livre de Jansénius et les autres écrits sur la grâce condamnés par Urbain VIII. Il eut du moins la gloire, car c'en est une, de voir en 1657 près de quatre cents prêtres de l'Oratoire, sur quatre cent vingt-cinq qui le composaient, souscrire le formulaire dressé

LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE. 527 -

par lui pour l'acceptation des décrets pontificaux. Cela prouve que, si les esprits étaient déjà profondément entamés par l'erreur, les courages et les volontés n'étaient point encore disposés, chez le plus grand nombre, à une révolte ouverte.

Mais où le mal est, dès cette époque, incontestable et sans remède, c'est dans l'opposition qui s'est établie entre l'Oratoire et la Compagnie de Jésus, c'est dans l'abandon par le premier de sa belle et sublime vocation, et dans l'impossibilité où il est de la reprendre jamais. Sur ces points, Jansénius ou Saint-Cyran

ont obtenu plein succès, et leur victoire est malheureusement définitive.

En 1641, dans l'assemblée même qui venait de l'élire, le P. Bourgoing, fidèle gardien du premier esprit de l'institut, rappela à ses confrères que, si les missions étaient utiles au peuple, il était encore plus nécessaire de travailler à l'instruction et à la perfection du clergé, et il leur proposa six moyens principaux pour réaliser cette bonne œuvre, fin principale de leur Congrégation. Empruntons en l'exposé au P. Cloy seault (1).

« Le premier qu'il proposa fut celui des retraites, pour lesquelles il dit que plusieurs maisons de l'Oratoire seraient très propres, si on avait soin de leur procurer quelques aumônes, afin d'en soutenir les frais, à quoi il exhorta les supérieurs, après s'être offert lui-même d'y contribuer.

« Le second fut celui des conférences ecclésiastiques (1), qu'il trouvait fort faciles, pourvu qu'on n'y proposât que des questions de piété, des cas de conscience tirés, ou du rituel touchant l'administration des sacrements, ou de quelque livre, et la répétition des cérémonies de l'Eglise, ce qu'il croyait qu'on pouvait faire dans toutes les maisons de la Congrégation sans aucun frais, pourvu qu'on tâchât de se lier les ecclésiastiques et de se les rendre affectionnés.

(1). CLOYSEULT, Généralats des PP. Bourgoing et Sénault, p. 170.

(2) A l'imitation de celles de Saint-Lazare.

528 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

« Le troisième fut celui des retraites spirituelles des curés et des autres personnes ecclésiastiques dans les maisons de l'Oratoire.

« Le quatrième fut l'usage du chant et des fonctions ecclésiastiques, auxquelles il disait qu'on devait exercer dans les collèges de l'Oratoire les étudiants qui avaient reçu les ordres, ajoutant qu'il fallait observer parmi les écoliers ceux qui avaient quelque dessein de se consacrer à l'Eglise, pour en avoir un soin particulier, leur faisant expliquer le catéchisme du Concile de Trente.

« Le cinquième fut d'assembler dans les missions les curés et les autres prêtres des lieux où elles se trouvaient, pour les instruire et tâcher de ressusciter en eux la grâce qui leur avait été donnée par l'imposition des mains dans leur consécration (1) ; d'établir, si cela se pouvait, des congrégations ou conférences ecclésiastiques qui se tinssent toutes les semaines ou tous les mois dans la maison de l'un d'eux, et qu'on pourrait changer s'il en était besoin, pourvu qu'il y eût quelqu'un chargé d'y présider et d'y conduire les autres, ce qui devait se faire avec douceur et sans empire, et de faire dans ces conférences la répétition des cérémonies tant des hautes et basses messes que de l'administration, des sacrements et des offices divins.

« Enfin le sixième moyen, le principal et le plus essentiel, fut l'établissement des séminaires dans les diocèses, n'oubliant rien pour leur procurer un si grand bien, afin de travailler à la réformation des mœurs du clergé et à sa perfection dans la science et dans la piété. »

L'assemblée applaudit à ces propositions. Mais si les retraites et les conférences furent pratiquées en plusieurs maisons de l'Oratoire, et il ne pouvait guère en être autrement, puisque l'usage s'en étendait de plus en plus par toute la France, l'œuvre des séminaires, mal définie dans l'esprit même de l'orateur, ne reçut aucun développement.

Vainement, en 1642, le P. Bourgoing met-il lui-même la main à l'œuvre, et, stimulé par les propositions du cardinal de Richelieu, par l'exemple de M. Olier et de saint Vincent de Paul, par les projets du P. Eudes, essaie-t-il de fonder, lui aussi, des séminaires. Des trois qu'il fonde, à Rouen, à

(1). A l'imitation de ce qu'avait fait le P. Eudes.

Toulouse, à Paris, un seul, le dernier, mérite vraiment ce nom, et il est le seul à survivre, malgré la gêne pécuniaire qui s'y fait sentir. Mais après 1643, plus rien; et pourtant le P. Bourgoing conserve toujours la ferme volonté de faire des créations semblables, il se donne beaucoup de mouvement pour la réaliser. D'où vient cette totale impuissance? Sans aucun doute d'une particulière intervention de la Providence qui veut préserver le clergé et l'Eglise de France d'un empoisonnement général. Mais quelles causes secondes sont mises en jeu pour écarter le péril? Est-ce l'éloignement que les évêques éprouvent pour toute Congrégation, dont l'esprit de corps et l'attachement à ses idées et à ses méthodes leur semblent une menace pour l'exercice de leur autorité dans des maisons de formation ecclésiastique, celles-ci, d'après le Concile de Trente, devant relever d'eux uniquement(1)? Nous ne le croyons pas. Les écrivains de l'Oratoire en avouent une autre, qui paraît bien avoir été, non seulement à leurs yeux, mais dans la réalité, la cause prépondérante. Recueillons sur ce sujet le témoignage très net et très affirmatif du P. Batterel.

«Il ne tint », dit-il (au P. Bourgoing), «qu'à la faveur de ces trois essais, tous les évêques de France ne nous donnassent leurs séminaires. Il les en sollicita par un mémoire imprimé qu'il fit présenter à l'assemblée du Clergé, l'an 1643: il leur exposa les règles qu'il avait établies en ces trois séminaires, les utilités que le clergé de ces diocèses en avaient retirées, et combien la Congrégation, par sa profession, ses maximes et son esprit, était propre pour exercer ces sortes d'emploi. Il ne paraît pourtant pas qu'il ait fait aucun nouvel établissement de cette espèce durant le long espace de son gouvernement, peut-être à cause des préventions que quelques-uns des prélats d'alors devaient avoir contre sa personne, comme d'un homme opposé aux disciples de Saint-Augustin, et des soupçons de Jansénisme dont une autre partie des évêques suspectaient le plus grand nombre de ses sujets (1).»

(1). C'est l'opinion de M. FAILLON, dans sa Vie de M. Olier, T. 111, Liv. V, p. 264.

Si donc le P. Eudes voulait fonder des séminaires et travailler d'une manière efficace au relèvement du clergé de France, il devait quitter l'Oratoire: c'était une nécessité qui s'imposait à lui, sous peine de se fermer irrévocablement les portes des diocèses, et d'aboutir à un insuccès. Ajoutons, avec le P. de Montigny, que, malgré les assurances réitérées qu'il recevait de la disposition de son supérieur à entrer dans ses vues, il voyait clairement qu'il ne trouverait jamais, parmi les membres de sa Congrégation, les ressources dont il avait besoin pour assurer non seulement l'existence, mais la stabilité et la permanence de cette œuvre. «Chaque particulier, » dit le même Père, « s'était fait, selon son goût, un cercle d'occupations où il n'entraît rien de la vie gênante d'un directeur de séminaire » (2), et il n'y avait pas dans l'Oratoire d'autorité supérieure capable d'en obtenir le sacrifice. Et voilà pourquoi encore le P. Eudes se sépara de l'Oratoire, Dieu en disposant ainsi, Deo sic disponente, dit le Décret Pontifical du 6 janvier 1903. Mais en quittant cette Congrégation, affirme de son côté le P. Hérambourg (3), et la suite de cette histoire l'établira pleinement, il ne perdait en rien les sentiments d'estime et de respect qui lui étaient dus, et il les conserva toujours. Ennemi des erreurs, il ne le fut jamais d'une institution dont il avait tant reçu, et dont, en définitive, il continuait la principale mission.

(1). P. BATTEREL, Mémoires domestiques, T. 11, p.305.

(2). P. DE MONTIGNY, T. I, Liv. 11, p. 143.

(3). P. HÉRAMBOURG, Liv. 1, ch. 111, p. 42).

## CHAPITRE VINGTIÈME.

### Légitimité de la Sortie du P. Eudes

(1643).



Trois objections: Prétendus vœux de stabilité et d'obéissance, dommages causés à l'Oratoire, nécessité de défendre cette Congrégation contre le Jansénisme.

L'influence du Jansénisme, en tournant presque exclusivement vers les collèges l'activité de l'Oratoire, lui rendait impossible tout retour à sa fin principale, qui était l'éducation du clergé; et cela pour deux raisons: elle lui enlevait la confiance de l'épiscopat, ennemi des idées nouvelles, et elle le privait des ressources d'hommes et d'argent, nécessaires à une pareille entreprise. Le P. Eudes devait donc sortir de cette congrégation, s'il voulait fonder des séminaires. Nous venons de l'établir.

Mais en avait-il le droit, et sa sortie fut-elle légitime ? Poser la question, c'est la résoudre, pour peu qu'on y réfléchisse. Toutefois, comme ses ennemis n'ont pas manqué de lui en faire un grave reproche, et que, pour flétrir une conduite qui méritait tous les éloges, ils ont entassé maints arguments captieux, nous voulons dans ce dernier chapitre, la discuter avec toute l'ampleur désirable. Nous y serons puissamment aidés par les plaidoyers des avocats de la cause de béatification devant la Sacrée Congrégation des Rites, en 1899 et en 1902.

532 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Le droit du P. Eudes sera établi et sa sortie incontestablement légitimée, si nous prouvons :

- 1- Qu'eût-il fait des Vœux, ces vœux n'ayant qu'un caractère privé, pouvaient être commués par lui-même en une œuvre meilleure;
- 2- Que son départ n'a pu nuire à l'Oratoire, ni l'empêcher de remplir sa principale mission;
- 3- Qu'il n'était nullement astreint à demeurer dans cette Société pour y lutter contre le Jansénisme.

C'est à quoi nous allons nous appliquer, comme conclusion de ce premier volume.

Évidemment la question des vœux est la plus importante et celle aussi qui demande le plus de développement. Traitons-la donc avec toute l'étendue désirable.

Si nous en croyons ceux des Pères de l'Oratoire, qui se déclarèrent les ennemis du P. Eudes après 1643, il aurait fait entre les mains du P. de Condren, et malgré la résistance de celui-ci, le vœu de stabilité dans la Congrégation et le vœu d'obéissance à ce même supérieur et à ceux qui lui succéderaient. De ces vœux, les cartons de l'Oratoire aux Archives Nationales, M. 9-35, contiennent, en effet, plusieurs exemplaires; mais ces exemplaires sont des copies, sauf un, qui reproduit le vœu d'obéissance, et qui est déclaré authentique; en fait, il est signé « Jean Eudes ».

Que valent ces pièces ? Les copies, pour avoir quelque valeur, auraient dû être reconnues exactes de tout point, d'une façon officielle; elles devraient en présenter les signes indiscutables, signatures et sceau de personnages publics. Or il n'en est rien.

On dit bien qu'on a vu la pièce originale, écrite de la main même du P. Eudes, dans les archives de l'Oratoire, où on la conservait soigneusement. Mais la vérité de cette affirmation, qui la prouve? Rien, absolument. Or, on ne

LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES. 533 -

peut croire sur parole des témoins intéressés, et qui ont laissé des monuments d'une incontestable passion.

On parle bien encore d'un certain enregistrement du vœu de stabilité à l'officialité de Caen. Si cela était, l'original de ce vœu devait porter une date. Pourquoi donc l'expédition de 1656, qu'on prétend collationnée sur cet original, ne l'indique-t-elle pas? C'est qu'il n'y en avait pas d'inscrite, et qu'on ne savait au juste à quelle époque rapporter cet acte, si important de sa nature. Et puis, chose à remarquer,

quand l'oratorien Passot authentiqua-t-il la pièce en question ? Dans le temps des grandes persécutions contre le P. Eudes, alors que l'officialité de Caen, aux mains des Jansénistes, sous M. Molé, évêque de Bayeux, fermait sa chapelle et le poursuivait à outrance. Ces rapprochements ne sont-ils pas des plus significatifs ? Si la pièce n'est pas datée, n'est-ce pas qu'elle fut fabriquée par les Jansénistes, dans le moment où ils pouvaient tout contre le serviteur de Dieu.

Certes, voilà une grave accusation, qui ne tend rien moins qu'à les faire passer pour des faussaires ! - Sans doute. Mais de quoi s'étonner de la part de telles gens ? Ne l'accablèrent-ils pas des plus odieuses calomnies, ne respectant ni sa réputation, ni son honnêteté, ni sa science, ni sa vertu ? N'eurent-ils pas l'audace de le traiter de factieux, d'ambitieux, d'astucieux, d'hypocrite, d'auteur de dévotions absurdes, qui gâtait l'oeuvre de Dieu, et ne savait rien dans l'Eglise, et cela durant toute sa vie ? A tout le moins, il faut avouer qu'en bonne justice de pareilles pièces n'offrent aucune garantie d'authenticité, et ne sont pas recevables devant des juges intègres.

Mais le vœu d'obéissance ? N'est-ce pas là un authentique dûment signé, qui fournit un argument inattaquable ? - Pas plus que l'expédition du vœu de stabilité, et pour la

#### 534-LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

même raison : il ne porte pas de date. Or, cela est absolument contraire aux habitudes du Vénérable, dont tous les actes importants sont faits à des jours choisis à dessein, qu'il ne manque jamais de mentionner. Puis, si nous y regardons bien, nous trouvons d'autres motifs de tenir cet acte comme apocryphe. Les voici :

1- L'écriture n'est certainement pas du P. Eudes : l'aspect général en est très différent de celui que présentent ses autographes authentiques ; elle est plus fine, plus ramassée, moins régulière, plusieurs caractères, en particulier les b, d, f, h, p, s, n'y ont pas la même forme (1).

2- Le paraphe de la signature est plus compliqué et plus roide, et l's final s'y trouve rattaché : il semble bien qu'on soit en face d'une contrefaçon.

3- Enfin, et ceci regarde aussi bien le texte du vœu de stabilité, nous n'y reconnaissons pas le style du P. Eudes, c'est-à-dire sa manière d'envisager et d'exprimer les choses. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer avec la formule du Vœu du Martyre et avec les formules semblables du Royaume de Jésus. Les actes en question reflètent beaucoup plus la manière du P. de Bérulle.

Est-il besoin d'ajouter que ces vœux n'ont été objectés au P. Eudes que longtemps après sa sortie de l'Oratoire, en 1656, à une époque où les Jansénistes unissaient leurs forces à celles des Oratoriens pour lui faire la guerre, et qu'en outre on n'a jamais osé les produire en public ? De ce fait, nous avons un témoignage assuré dans une lettre du P. de

(1). Nous avons soumis à un archiviste distingué des Archives Nationales le texte du vœu et un autographe du V. P. Eudes. Il nous a dit, après examen attentif, que les deux écritures n'étaient pas de la même main ; qu'évidemment, dans le vœu, on avait voulu imiter l'écriture du P. Eudes, et qu'on l'avait fait assez habilement. A moins encore qu'on ait apposé une contrefaçon de sa signature au bas d'une pièce précédemment écrite et offrant quelque similitude avec son écriture.

#### LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES. 535 -

la Saudraye, supérieur de l'Oratoire de Caen, et l'un des assistants de la Congrégation. Elle est datée de Caen, et du 15 mai 1674. En voici la teneur

« Depuis dix ou douze jours, une dame des dévotes et des plus zélées du P. Eudes, entendant dire en une compagnie qu'il avait fait des vœux de stabilité dans l'Oratoire et d'obéissance au supérieur général, et

qu'il l'avait signé, a soutenu le contraire et dit qu'elle donnerait cent pistoles à quiconque le ferait voir, et que c'est une calomnie. Cela est bien hardi; si l'on pouvait avoir ces cent pistoles, il y aurait bien du plaisir. »

Eh bien, malgré le désir de toucher cette somme et de se venger, qui dut pousser aux recherches les plus actives, les ennemis du P. Eudes ne purent encore, en 1674, ni trouver ni produire les autographes demandés. Du reste, eussent-ils existé, qu'il était du devoir du supérieur général, le P. Bourgoing, de les lui opposer dès les premiers jours de sa sortie. S'il ne l'a pas fait, c'est que ces vœux n'existaient pas, ou bien qu'il les jugeait de nulle valeur: et c'est là ce qui nous reste à expliquer, sans nous arrêter plus longtemps à une oiseuse discussion de pièces, qui, même réelles, n'auraient rien pu contre la détermination du P. Eudes, puisqu'elles étaient de droit annulées.

Remarquons tout d'abord qu'il ne s'agit que des vœux de religion; car pour les autres, vœux privés ou vœux de conscience, il n'y a pas à s'en occuper, on ne peut rien savoir sur ce point.

Nous disons donc que si le P. Eudes a fait des vœux, il n'a pu le faire qu'avant l'assemblée de 1631; car, après cette date, ni lui, ni le P. de Condren, n'eussent voulu, l'un commettre, l'autre autoriser une semblable infraction au décret de cette assemblée, qui les interdisait: cela ressort de leur caractère. D'autre part, des vœux émis avant cette époque devenaient nuls de plein droit en vertu du même décret. Essayons de l'établir.

536 -

#### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

Déjà, dans la pensée du P. de Bérulle, les sujets de l'Oratoire ne tenaient à leur Congrégation par aucun vœu, ni par aucun lien qu'ils ne pussent rompre, s'ils croyaient en avoir un juste sujet.

L'assemblée de 1631 voulut à jamais consacrer ces idées, et s'opposer à cette tendance vers les vœux de religion qui s'était produite dans l'Oratoire de saint Philippe de Néri et chez les Doctrinaires. Elle arrêta donc d'une commune voix « que l'état des membres de l'Oratoire était purement ecclésiastique, et qu'ils ne pouvaient être astreints à aucuns vœux, ni simples, ni solennels; que ceux qui voudraient obliger les sujets de la Congrégation à faire des vœux ou se porteraient à les embrasser, encore qu'ils fussent en plus grand nombre, seraient censés se séparer du corps et obligés de laisser les maisons et d'en livrer les biens à ceux qui voudraient demeurer dans l'institut, d'un caractère purement ecclésiastique et sacerdotal, ceux-ci fussent-ils en minorité. »

Non pas qu'il faille inférer de là que les vœux privés y fussent prohibés: tout au contraire, ils y étaient fortement recommandés, au témoignage du P. Cloyseault (1).

« Encore que la Congrégation de l'Oratoire ne fasse pas de vœux solennels, comme les autres communautés, et que son état l'oblige à vivre sous les lois communes de l'Eglise, cependant elle n'empêche pas ses sujets de faire des vœux particuliers, et il y a plusieurs de ses prêtres qui se lient à Dieu de tous les liens qui sont ordinaires aux personnes les plus vertueuses. »

Mais ce qui était défendu, sous menace d'exclusion, c'était aux supérieurs de vouloir astreindre les membres de l'institut aux vœux de religion, c'était aux particuliers de contracter de tels engagements. Et vraiment la défense

(1). P. CLOYSEAULT, Bibliothèque oratorienne, T. I, p. 241.

LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES.

537 -

était sage; car, un jour ou l'autre, le noyau de ces hommes de trop bonne volonté grossissant, il y aurait eu danger de voir disparaître l'esprit du fondateur, et son oeuvre se transformer.

Quesi l'on conservait encore un doute sur ce point, le témoignage suivant du cardinal Perraud est bien fait pour le détruire(1):

« L'assemblée (de 1631) déclara... que jamais, pour quelque raison que ce fût, les sujets ne pourraient être obligés par aucuns voeux ni solennels ni simples. Sur la proposition même du P. de Condren, il fut résolu que la puissance et autorité suprême de la Congrégation résiderait dans le corps de la Congrégation dûment assemblée, à laquelle le général même demeurerait soumis et obligé de suivre la pluralité des suffrages en toutes choses (5e session).»

Ce qui fut confirmé par les assemblées de 1634 et de 1638.

Il résulte de là qu'après 1631 le P. Eudes ne put ni ne voulut s'obliger par des vœux: il ne le put, car ils étaient annulés d'avance, et le P. de Condren n'avait aucune autorité pour les lui permettre et pour les recevoir; il ne le voulut pas, car c'eût été aller contre l'obéissance, et l'on sait combien cette vertu lui était chère, avec quelle perfection il la pratiquait.

Mais, avant 1631, le P. Eudes n'avait-il pas émis de vœux ? Cette hypothèse n'a rien de vraisemblable chez un sujet si fortement nourri de l'esprit de son institut, si désireux de suivre les moindres indications de la volonté de ses supérieurs. On répugne surtout à croire qu'il ait sur ce point forcé et comme violenté cette même volonté, ainsi que l'ont prétendu ses adversaires. Admettons néanmoins l'hypothèse, il n'en découle pas qu'après 1631 le P. Eudes soit resté obligé par ces vœux: ils étaient annulés par le

(1). L'oratoire de France, ch. xi, p. 171.

538 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

décret précité, et, s'il voulait demeurer dans l'Oratoire, il devait y renoncer. Aussi les biographes du serviteur de Dieu n'ont-ils fait aucune mention de ces liens, et M. d'Angennes, ce prélat si sage et si éclairé, n'a pas craint d'affirmer, comme nous le verrons dans sa lettre au pape Urbain VIII, « qu'il n'était enchaîné par aucun vœu de religion ».

Dès lors il était loisible au P. Eudes de sortir de l'Oratoire, comme à tout autre membre. « Entre qui peut, sort qui veut », est une devise encore inscrite de nos jours au frontispice du collège de Juilly: elle témoigne hautement de la liberté laissée aux Oratoriens par leurs fondateurs.

Une assemblée postérieure l'a d'ailleurs affirmé de la façon la plus formelle: « Il n'y avait pas de membres qui en fussent inséparables, et il était libre à chacun d'en partir quand bon lui semblait. » Et ce droit, toute l'histoire de l'Oratoire nous montre qu'il n'était pas illusoire: les exemples y abondent de ceux qui en ont usé, sans encourir même le moindre blâme. Que parlons-nous de blâme ? Ignorons-nous la réponse du P. de Bérulle à quelques-uns de ses Pères, qui se lamentaient devant lui du départ de plusieurs Oratoriens : « Je m'en réjouis, parce qu'en aimant Dieu ils iront ailleurs contribuer au bien de l'Église ? »

Bien plus, non seulement le P. Eudes avait le droit de quitter l'Oratoire, en 1643 il avait juste sujet de le faire. N'était-il pas urgent de fonder des séminaires, d'instituer même une Congrégation pour en assurer la direction et la permanence? Y avait-il oeuvre meilleure ? Il en jugea ainsi, et il jugea bien; témoin ces paroles d'Hermant dans son Histoire de l'établissement des Ordres religieux, qui corroborent ce que nous avons déjà dit nous-même.

« Ce diocèse (de Bayeux), aussi bien que tous les autres, avait un grand

LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES. 539 -

besoin de séminaires, des ecclésiastiques ne faisant presque aucune retraite avant que de recevoir les saints ordres. De là naissaient une infinité de maux; beaucoup de prêtres ignoraient les devoirs les plus essentiels de leur ministère et négligeaient avec un scandale furieux les plus saintes cérémonies de l'Eglise, qui inspirent aux peuples tant de vénération pour nos augustes et sacrés mystères. Cette criminelle ignorance fit concevoir au P. Eudes le pieux dessein de travailler à un établissement aussi nécessaire et aussi utile qu'était celui des séminaires. Il trouva des personnes de piété et de savoir qui secondèrent son zèle. Les évêques en reçurent la proposition avec joie, et contribuant de leurs biens et de leur autorité à cette glorieuse entreprise, on la vit réussir à la gloire de Dieu, à l'avantage de la religion, et à l'édification des peuples. »

On ne saurait mieux dire. Il est évident que cette oeuvre des séminaires était supérieure à celle de l'éducation de la jeunesse ou de la conversion des peuples par les missions; qu'elle était, du reste, l'accomplissement de la principale fin de l'Oratoire, qui demeurait inexécutée, et que l'entreprendre, en sortant de cette Congrégation, valait mieux qu'y rester et l'omettre.

Mais, objectera-t-on, qui assurait le P. Eudes du choix de sa personne pour l'exécution d'un tel dessein? - Il n'avait pas besoin d'une assurance particulière. Ce projet ne tendait-il pas uniquement à réaliser la pensée du Concile de Trente, en observant les règlements qu'il avait portés? D'ailleurs, nous savons par ce qui précède que le P. Eudes n'agit point à la légère, ni même sans avoir reçu des inspirations spéciales de l'Esprit-Saint. Il pria, il réfléchit, il consulta; Dieu lui parla par diverses voix; et de tous côtés, ce ne fut qu'un même avis, c'est qu'il devait mettre la main à cette grande oeuvre, jusque-là réputée impossible. N'est-ce pas dans cette conviction que Richelieu le fit appeler et lui exposa ses intentions ?

Mais allons plus loin, et admettons, pour un moment,

#### 540- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

L'insuffisance des raisons que nous venons d'apporter, l'étude du contexte des vœux d'obéissance et de stabilité va nous amener à la même conclusion.

Dans le premier, que promet le Vénérable ? « D'obéir » - pesons bien ses expressions - d'obéir, « selon la vocation sainte et la voie de grâce, en laquelle il vous a plu m'appeler, et en laquelle vous désirez que je consume ma vie. » Dès lors, ses ferventes prières, ses longues et mûres réflexions, les conseils de tant d'hommes prudents et graves, ne pouvaient-ils pas lui persuader de quitter l'Oratoire pour suivre une autre vocation, parce que c'était là le bon plaisir de Dieu, là qu'il devait consommer sa vie à son service?

Que dit encore la même formule ? « Je fais présentement un acte de désaveu de tout ce que je pourrais par infirmité et surprise faire au contraire. » Le P. Eudes ne voue pas de rien faire de contraire, mais de ne rien faire de tel par infirmité ou par surprise. Or, en sortant de l'Oratoire, il n'a point agi par « surprise », mais par des raisons très graves et très surnaturelles. D'autre part, on ne peut appeler « infirmités », ni l'institution des séminaires, ni ses luttes contre le Jansénisme pour la conduire à bonne fin.

Ajoutons que l'objet du vœu d'obéissance ne regardait que les offices à remplir dans l'Oratoire, tant qu'il y demeurerait. Or, nous l'avons dit, chacun pouvait s'en retirer à son gré, et sans aucune permission préalable.

Mais peut-être le vœu de stabilité s'opposait-il à cette sortie, et conférait-il à son engagement une force que le Vœu d'obéissance était impuissant à lui procurer? Pas davantage. La formule de ce vœu, si on la considère attentivement, indique plutôt la volonté d'offrir à Dieu son concours en tout et pour tout, que celle de demeurer toujours dans l'Oratoire: ce à quoi du reste le P. Eudes ne pouvait s'engager que

dépendamment de la volonté de Dieu.

#### LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES. 541 -

Écoutons-bien : « Je fais vœu », dit-il, « de me lier à son service pour sa plus grande gloire et selon toute l'étendue du conseil de Dieu ... »; et ailleurs, « de me lier à votre service pour l'accomplissement de tous vos désirs. » Mais alors, en instituant la Congrégation de Jésus et Marie pour obéir aux ordres d'En-haut, il ne brisait pas le lien par lequel il s'était enchaîné au service de Dieu, il continuait à tenir ses premiers engagements, il restait fidèle à sa vocation, sauf le nom et la demeure, et au prix de quelles souffrances, la suite nous le montrera. Qu'on n'allègue pas comme preuve de sa résolution ces autres paroles: « Pour ne m'en retirer jamais volontairement. » Volontairement signifie évidemment ici « par ma seule volonté propre, par ma seule fantaisie, par un caprice, sans juste cause. » Le P. Eudes ne s'engage pas à ne s'en retirer jamais, alors même que la volonté de Dieu l'exigerait, que le bien de l'Eglise le réclamerait, ou seulement qu'il l'estimerait nécessaire pour sauvegarder les intérêts de son âme. Cela ne lui était pas permis, et le P. de Condren ne l'eût pas toléré, lui qui tenait pour maxime « qu'il ne faut aimer la Congrégation à laquelle on appartient que relativement au corps tout entier de l'Eglise. »

Ainsi donc tout se réunit pour établir et qu'il n'y a pas de documents authentiques démontrant que le P. Eudes a fait des vœux de stabilité et d'obéissance - et que, les eut-il faits, il n'en restait pas moins libre de quitter son premier institut et de fonder sa Congrégation, disons mieux, qu'il y était obligé pour répondre à l'appel de Dieu.

Venons maintenant à la seconde objection.

Le P. Eudes a-t-il nui à l'Oratoire, en détournant au profit de sa Société nouvelle des fonds qu'il y avait recueillis, lorsqu'il en était membre encore ? N'a-t-il pas du moins

#### 542- LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

empêché l'Oratoire de rentrer dans sa vocation et de tendre à sa fin principale, en se l'appropriant en quelque sorte et en en faisant le but spécial de sa Congrégation? Qu'on relise les précédents chapitres, et l'on conviendra facilement de l'inanité de ces deux objections.

Non, le P. Eudes n'a rien dérobé à l'Oratoire. Les dons qu'il a reçus, soit de Mme d'Aiguillon, soit de MM. de Répichon, alors qu'il était dans cette Société, lui furent offerts pour une fin nettement déterminée, la fondation d'un séminaire à Caen. Il était bien entendu par eux que c'était au P. Eudes et au P. Eudes seul, et non pas à l'Oratoire, qu'étaient faites ces gratifications, afin de l'aider dans une oeuvre jugée nécessaire, et jusqu'alors regardée comme impossible. Si les donateurs lui remettaient ces sommes de préférence à tout autre, c'est qu'ils avaient reconnu en lui les qualités d'esprit et de cœur propres à en assurer la réalisation. Nous apporterons de cela des preuves irréfutables dans notre deuxième volume, nous ne voulons pas anticiper.

Et qu'on ne prétende pas que, étant lié par les vœux d'obéissance et de stabilité dans l'Oratoire, il ne pouvait justement amasser d'argent, en vue d'établir une Congrégation nouvelle. Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait penser de ces vœux. Mais, eussent-ils existé, on ne voit en aucune façon pourquoi ils lui auraient interdit de recevoir des dons de cette nature ou de toute autre espèce. Les Prêtres de l'Oratoire ne jouissaient-ils pas, suivant leurs Statuts, de la faculté d'entreprendre des œuvres et de réunir les ressources nécessaires à leur entretien, sans avoir à en demander la permission à leurs supérieurs? N'avaient-ils pas la liberté de disposer de leurs biens comme ils l'entendaient, sans que personne eût rien à y voir? Et puis, qui prouve que le P. Eudes n'eût été déjà relevé de ses prétendus vœux? Non, en vérité, un

homme qui donna toujours

LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES.

5 4 3 -

l'exemple du plus grand désintéressement, même à l'égard de ses anciens confrères, ne s'est point en cette circonstance approprié leurs biens. S'il avait eu l'indélicatesse de le faire, il ne se serait pas à coup sûr contenté d'aussi peu, il se serait muni, non seulement du nécessaire, qu'il n'eut même pas, puisqu'il débuta, nous le verrons, dans la pauvreté, mais encore d'un large superflu, et de toutes les commodités de la vie.

Du moins, n'a-t-il pas empêché l'Oratoire de fonder des séminaires et de retourner ainsi à sa première vocation? On se demande vraiment sur quoi repose une pareille objection. Le P. Eudes fondait un séminaire à Caen et, s'il avait l'intention d'en fonder ailleurs, lorsqu'il serait appelé par les évêques, il n'en restait pas moins à l'Oratoire un vaste champ où déployer son zèle pour la formation du clergé. La Congrégation nouvelle ne pouvait, en effet, se procurer de sitôt les ressources nécessaires pour d'autres établissements de ce genre. De plus, elle devait préalablement recruter des sujets capables de ce haut ministère. Stimulé par l'exemple du P. Eudes, et par celui de M. Olier et de saint Vincent de Paul, l'Oratoire n'avait donc qu'à diminuer le nombre trop considérable de ses collèges, et à couvrir le pays d'établissements si utiles à l'Eglise, si instamment réclamés par tous les gens de bien. C'est aussi ce qu'il essaya de faire en 1642, lorsqu'il créa trois séminaires: nous avons vu son insuccès, et nous en avons dit la cause. Dès lors, il n'en créa pas d'autres, il ne tenta pas même d'en créer. Et pourquoi? C'est que ce qu'il aurait pu dans ses commencements, et même sous le générale du P. de Condren, il ne le pouvait plus: l'épiscopat se refusait à l'y employer, et ses membres répugnaient à ce genre d'emploi, qui leur imposait une vie

(1). Ce n'est pas là une vaine assertion. Déjà, en 1625, le P. Charles Hersent, se plaignait, de façon trop vive assurément, de voir la Congrégation dévier de sa fin, pour se livrer aux fonctions des collèges, qu'il regardait comme peu ecclésiastiques. Cf. Avis touchant les Prêtres de l'Oratoire, brochure in-12.

5 4 4 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

plus pénible et qui exigeait de grandes dépenses, tandis que les collèges leur procuraient de grands revenus, avec une condition relativement agréable. Impossibilité notoire, qui n'arriva point, il faut le reconnaître, sans une permission toute providentielle; car, nous le répétons, si l'Oratoire avait fondé des séminaires à cette époque, les adeptes de Jansénius et de Saint-Cyran s'en seraient trouvés trop souvent les directeurs, et les aspirants au sacerdoce y seraient venus s'abreuver à une source empoisonnée. Quel funeste sort une telle éducation aurait-elle réservé au clergé de France! Quelles ruines morales et religieuses n'aurait-elle pas accumulées dans l'Eglise!

Et que dire de cette prétention de faire rester, le P. Eudes dans l'Oratoire pour y combattre le Jansénisme? A quoi ses efforts, eussent-ils abouti? Après 1643, la contagion gagna bien vite la plus grande partie du corps, jusque-là, avons-nous dit, que le P. Bourgoing, dépouillé de presque toute son autorité, vit, les premières charges données malgré lui à des hommes ouvertement déclarés pour la secte. C'eût été perdre son temps avec des gens, qui, sans être prêts encore pour une révolte ouverte et en masse, ne tenaient nul compte des défenses de leur supérieur général, et continuaient à lire le livre de Jansénius, la thèse de Louvain et les autres écrits sur la grâce, condamnés par Urbain VIII. Dans certaines maisons même, ne faisaient-ils pas de l'Augustinus leur lecture ordinaire de table? Il était certes plus pressé et plus profitable de créer des séminaires à Caen et dans les autres villes de Normandie: on obtenait par là des avantages plus certains et plus solides, un résultat plus fructueux pour l'Eglise.

LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES.

5 4 5 -

Bien plus, ajouterons-nous, par là seul entre tous, le P. Eudes se montrait réellement et effectivement fidèle à la pensée du P. de Bérulle et du P. de Condren, puisqu'il entreprenait de la réaliser au prix de toutes les luttes et de tous les sacrifices; et, seul de tous, il y réussit pleinement. En sortant de l'Oratoire, il sauvait donc en quelque sorte et l'esprit et la mission de l'Oratoire; il sauvegardait l'honneur de cet illustre corps. Désespérant de ramener ses confrères dans la voie qui leur avait été marquée au début, par Dieu, le P. de Condren avait préparé quelques prêtres étrangers à son institut pour reprendre et accomplir l'oeuvre délaissée. Le P. Eudes, lui, relevait fièrement le drapeau tombé des mains qui auraient dû le porter vaillamment, et il le relevait sans doute soutenu par les conseils et les encouragements de son supérieur; on est autorisé à le croire par les relations intimes qui les unissaient l'un à l'autre. Le disciple n'avait point à craindre, en consultant un tel maître, d'entendre une voix humaine, de recevoir une réponse intéressée. D'autre part, le cœur du grand Oratorien ne pouvait que tressaillir d'aise, en voyant l'un de ses fils résolu à marcher généreusement dans la voie qu'il essayait d'ouvrir à d'autres. Sachant l'impossibilité de fonder des séminaires dans l'Oratoire, faute des ressources et du concours requis pour leur établissement et pour leur entretien, il eût été le premier à lui conseiller d'en sortir afin d'exécuter cette oeuvre des oeuvres, la fin principale et l'origine de l'Institut. Ne voulait-il pas, encore une fois, qu'on préférât le bien de l'Eglise au bien de la Congrégation ?

« Le moment est venu », avait-il dit en mourant, « les hommes sont prêts, et Dieu le veut! » Le moment était de même venu pour le P. Eudes. Dieu lui avait intimé sa volonté par les hommes et par des célestes communications;

546 -

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

il était prêt à tous les outrages, à toutes les épreuves, à toutes les souffrances, pour lui obéir.

« Il faut aller, aller toujours, rester au pied du mur, attendre qu'il tombe et passer par-dessus. » Ainsi devait parler, au XIX<sup>e</sup> siècle, un homme formé à son école, le V. P. Liberman, lui aussi quittant la Congrégation de Jésus et Marie, pour répondre à l'appel de Dieu et voler au secours des noirs. Eh bien, telle fut la pensée, telle la résolution du P. Eudes au XV<sup>e</sup> siècle, nous le montrerons dans notre deuxième volume. Tous les murs d'opposition qu'on éleva contre lui, il les laissa tomber, et ils tombèrent comme tout ce qui ne repose que sur le mensonge; et il passa par-dessus, et il atteignit victorieusement le but fixé par Dieu.

#### TABLE DES MATIÈRES. 547-

PRÉFACE . . . . . Pages i-xxviii

#### CHAPITRE I. - FAMILLE ET NAISSANCE DE JEAN EUDES.

Ri et la maison d'Isaac Eudes. - Isaac Eudes et Marthe Corbin: leur stérilité, leur vœu à Notre-Dame de la Recouvrance, naissance de Jean; ses frères et soeurs . . . . . Page 1

#### CHAPITRE II. - ENFANCE DE JEAN EUDES (1601-1615).

Premières années de Jean Eudes: son caractère, son éducation, ses vertus. - Premières leçons chez messire Blanette; sa première communion et sa dévotion à la sainte Eucharistie. - Premières notions de latin et de grec - départ pour Caen . . . . . Page 27

#### CHAPITRE III. - LE COLLÈGE (1615-1621).

Le Collège royal du Mont. - Jean Eudes y est admis dans la deuxième classe de grammaire: le P. Robin, la vie scolaire, succès du jeune grammairien. - Humanités et Rhétorique: éclat de son talent, sa



piété, ses vertus, sa dévotion à Marie et faveurs qu'il en reçoit, vénération dont il est l'objet. - Sa vocation: on lui conseille de faire sa Philosophie pour mieux l'étudier, nouveaux succès, nouveaux progrès dans la piété, décision de son confesseur . . . Page 43

#### CHAPITRE IV. VOCATION ET ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES (1621-1623).

Projet de mariage refus de Jean Eudes. - Il obtient de suivre son pieux dessein: réception de la tonsure et des ordres mineurs à Sées, beaux fruits qu'il en retire. - Études théologiques à l'Université de Caen: dégoûté du monde, il se décide à entrer dans l'Oratoire. - Démarche près de sa famille: refus, puis consentement. - Son départ pour Paris, et son entrée dans la maison de la rue Saint-Honoré . . . . . Page 63

#### CHAPITRE V. - L'ORATOIRE DE JÉSUS (1611-1623).

M. de Bérulle. - Fondation de l'Oratoire. - Sa rapide extension. - Sa fin. - Son esprit. Ses vertus, ses dévotions, ses fêtes . . . . . Page 85

#### CHAPITRE VI. INSTITUTION ET SOLITUDE (1623-1627).

Retraite et vêtue. - Exercices de l'Institution: progrès spirituels du confrère Eudes. - Sa vénération pour le P. de Bérulle. - Ses débuts dans la chaire. - Derniers mois à l'Institution, son vœu de servitude. - Séjour à Aubervilliers: ordinations, solitude, étude de l'Écriture sainte; relations avec le P. de Condren. - Retour à Saint-Honoré . . . . . Page 107

548 -

### LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

#### CHAPITRE VII. - LA PESTE AU PAYS D'ARGENTAN ET A CAEN (1627-1631).

La peste au pays d'Argentan: dévouement du P. Eudes. - Argentan épargné par la peste: vœu à Marie. - Cardinalat du P. de Bérulle. - Le P. Eudes, à Caen, se prépare aux missions: études et premier ministère. - La prise de La Rochelle. - Mort du cardinal de Bérulle; élection du P. de Condren. - La peste à Caen: héroïsme du P. Eudes, soins donnés à ses confrères, conversion d'un calviniste. - Maladie du P. Eudes: intérêt qu'elle excite, sa guérison, son désir du Ciel. - Assemblée générale de 1631; visite du P. de Condren . . . . . Page 143

#### CHAPITRE VIII. - PREMIÈRES Missions Du P. EUDES (1632-1637).

Les missions au début du XV<sup>11</sup>e siècle. - Lamentable état de la Normandie, - Missions au diocèse de Coutances (1632): premiers succès du P. Eudes, joie de ses amis. - Vie de retraite et d'étude à l'Oratoire de Caen (1633-1634). - Deuxième Assemblée générale de l'Oratoire (1634). - Le P. Eudes, chef des missions de l'Oratoire de Caen (1635); missions au diocèse de Bayeux (1635); missions au diocèse de Saint-Malo, premières persécutions; mission de Fresne, conversions de protestants, récitation publique des prières du matin et du soir (1636). - Mission de Ri (1637). - Première maison de refuge pour les pécheresses pénitentes (1635-1636) . . . . . Page 182

#### CHAPITRE IX. - PREMIERS OUVRAGES Du P. EUDES. - VŒU DU MARTYRE (1636-1637).

L'Exercice de Piété (1636). - La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes (1637): importance, objet et division de cet ouvrage; idées maîtresses. - Ce beau livre, écho affaibli des sentiments du P. Eudes: Vœu du Martyre, acte héroïque de charité (1637) - sa répercussion dans la vie du Serviteur

de Dieu . . . . . Page 203

#### CHAPITRE X. - MISSIONS. - LE P. EUDES ET M. COSPÉAN (1638-1639).

Troisième Assemblée générale de l'Oratoire. -Missions de Brémoy, d'Estreham, de Pont-l'Evêque (1638). - M. Cospéan et le P. Eudes. - Mission de Saint Etienne de Caen; Carême de Pont-l'Evêque; mission de Lisieux(1639). Page 231

#### CHAPITRE XI. -MISSIONS ET SUPÉRIORITÉ(1639-1640).

Révolte des Nu-pieds. - Avent et Carême à Saint-Pierre de Caen(1639-1640). - Mission du Mesnil-Mauger (1640). - Lettres et projets de M. Cospéan(1639-1640). - Le P. Eudes est nommé supérieur de l'Oratoire de Caen (1640): accusations du P. Batterel et de Moreri; leur fausseté . . . . . Page 247

#### CHAPITRE XII. - RELATIONS ET AMITIÉS (1640).

Communautés de femmes : les Hospitalières ; les Ursulines, Jourdain de Bernières, la Mère Germaine de la Nativité; les Visitandines, la Mère Patin; les Carmélites; les Bénédictines de Sainte-Trinité, Mme de Budos, la sœur de Taillepied, les Mères le Haguais, Bouëtte de Blémur, Mechtilde du Saint-Sacrement.- Communautés d'hommes : les Cordeliers, le P. Chancerel; les Capucins : le P. Paulin du Tréport; les Carmes, les PP. Masqueret et Guérout; les Jésuites, le P. Dinet; les Prémontrés d'Ardenne, le P. Denys l'Evêque; les Bénédictins de Saint-Etienne, Dom Jean de Baillache, Dom Mathieu de la Dangie de Renchy, Dom Jean Blouët de Than; Dom Grégoire Tarrisse; le P. Jean-Chrysostôme, religieux pénitent. - Séculiers: MM. de Bernières et de Renty; les familles de Camilly, de Than, le Haguais, de Montfort, de Répichon. - Evêques : MM. Cospéan, de Harlay-Sancy, d'Angennes, Camus . . . . . Page 269

#### CHAPITRE XIII. - PORTRAIT DU P. EUDES : SES VERTUS (1640).

Modestie de son maintien. - Son urbanité et son affabilité. - Son esprit de religion. - Son amoureuse union à Jésus-Christ: trois foyers où elle s'avive: l'oraison, l'Office divin, la sainte Messe.- Sa dévotion à la sainte Eucharistie et à Marie, aux Anges et aux Saints. - Autres principales vertus: sa foi, son espérance, sa conformité à la Volonté de Dieu, sa haine du péché et du monde, son obéissance et sa fidélité, sa douceur et sa charité, son amour des pauvres, son zèle pour le salut des âmes, son humilité, sa mortification, sa pauvreté, sa soif des souffrances . . . . . Page 301

#### CHAPITRE XIV. - MISSIONS.- LE P. EUDES ET MARIE DES VALLÉES (1640-1641).

Avent de Lisieux (1640). - Mort du P. de Condren (7 janvier 1641); élection du P. François Bourgoing (7 mai 1641). - Missions d'Urville, de Remilly, de Landelles, de Coutances, de Pont-Audemer. - Premiers entretiens du P. Eudes aux ecclésiastiques. - M. Le Pilleur. - Marie des Vallées. - Témoignages d'affection et d'estime de M. Cospéan . . . . . Page 327

#### CHAPITRE XV. - PROJETS DU P. EUDES : NOUVEAUX OUVRAGES (1641-1642).

Mission surnaturelle du P. Eudes.- L'Office du Saint Cœur de Marie: la dévotion aux Sacrés-Cœurs. - La fondation de la Congrégation de Jésus et Marie: les séminaires-collèges de l'Oratoire, la préparation du séminaire de Saint-Sulpice par le P. de Condren; pensées du P. Eudes sur la nécessité des séminaires et son projet d'en établir dans l'Oratoire, démarches infructueuses, dessein d'une Société nouvelle, consultations diverses et détermination. - La fondation de l'Ordre de Notre-Dame de Charité: Madeleine Lamy; l'œuvre des Refuges avant le P. Eudes; caractère de son oeuvre, heureux commencements de Notre-Dame du Refuge, premiers assauts de l'enfer. - Unité de l'œuvre du P. Eudes. - Deux nouveaux ouvrages : Le Testament de

Jésus et le Testament du Chrétien, Le Catéchisme de la Mission . . . . . Page 359

CHAPITRE XVI. - MISSIONS. - SITUATION DU P. EUDES DANS L'ORATOIRE  
(1642).

Mission de Rouen : le P. Eudes est établi chef de toutes les missions de la province de Normandie, mandement de M. de Harlay, succès de la mission. - Les Dames de la Miséricorde et Notre-Dame du Refuge à Rouen. - Inquiétudes de M. Cospéan. - Lettres du P. Bourgoing mandant le P. Eudes à Paris, craintes et accusations de l'Oratoire, réponse de M. de Harlay. - Mission de Saint-Malo. - Voyage à Saint-Pol de Léon. - Avertissements aux Confesseurs. - Salutation à la très sainte Vierge. - Mission de Saint-Lô, conversions de calvinistes. - Lettre du cardinal de Richelieu au P. Eudes . . . . . Page 395

CHAPITRE XVII. - LE MISSIONNAIRE (1632-1642),

Le Prédicateur. - Le Confesseur . . . . . Page 429

CHAPITRE XVIII. - DERNIERS APPRÊTS (1642).

Entrevue de Richelieu et du P. Eudes: lettres-patentes pour l'érection du Séminaire de Jésus et Marie : conséquences. - Relations du P. Eudes avec M. Olier, le couvent de Nazareth, Dom Grégoire Tarrisse, M. Bourdoise, Marie Rousseau, les PP. de Saint-Jure, de Hayneuve, de Brisacier, le P. Ignace-Joseph de Jésus-Maria, Mme de Beauvilliers et les Bénédictines de Montmartre, la Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus. - Conférences à Saint-Magloire. - Mort de Richelieu. - Lettres-patentes pour l'établissement de Notre-Dame du Refuge. - Retour à Caen: derniers arrangements du P. Eudes avec ses futurs coopérateurs; approbation de M. d'Angennes . . . . . Page 455

CHAPITRE XIX. - LE JANSÉNISME ET L'ORATOIRE(1619-1643).

Le Jansénisme, cause de la sortie du P. Eudes. - Du Vergier de Hauranne et Jansénius: leur liaison, leurs projets. - Premiers efforts des novateurs, - Ressources que l'Oratoire offre à la réalisation de leur dessein, et facilité de sa conquête: souci de la hiérarchie, doctrine sur la grâce et la liberté, liberté accordée à ses membres. - Saint-Cyran et le P. de Bérulle : opposition des Oratoriens aux Jésuites, création de collèges, abandon des séminaires. - Progrès du Jansénisme dans l'Oratoire: ses causes, ses premières conséquences.

Page 487

CHAPITRE XX. - LÉGITIMITÉ DE LA SORTIE DU P. EUDES (1643).

Trois objections : prétendus vœux de stabilité et d'obéissance; dommages causés à l'Oratoire; nécessité de défendre la Congrégation contre le Jansénisme.

Page 531

I. - Archives de la Congrégation de Jésus et Marie.

**A. - Manuscrits.**

BESSELIÈVRE(1). - Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de M. Eudes, Missionnaire apostolique, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, 99 pages in-41.

LE BEURIER. - Vie du P. Eudes, 1 vol. in-12.

COSTIL. - Annales de la Congrégation de Jésus et Marie, 2 vol. in-4e,  
Fleurs de la Congrégation de Jésus et Marie, 12 vol. in 4e.

V. P. EUDES. - Memoriale Beneficiorum Dei. Lettres et fragments, au nombre de 155. Testament du P. Eudes. Vie de la sœur Marie des Vallées. Ms. de Québec.

Copie du Ms. de Vienne.

HÉRAMBOURG. - La Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Jean Eudes, Prêtre missionnaire, Instituteur et premier Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie et des Religieuses de Notre-Dame de Charité, divisée en deux parties, 2 vol. in-12. -

MARTINE. - Vie du Révérend Père Eudes, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, 2 vol. in-4e.

DE MONTIGNY. - La Vie du P. Eudes, 2 vol. in-12.

Xe Acte de partage des trois fils Eudes.

**B. - Ouvrages imprimés.**

MINETTI. - In animadversiones B. D. Promotoris Fidei, 1899.  
In animadversiones B. D. Promotoris Fidei, 1902.

LE P. EUDES. - L'Exercice de Piété, 1656, et éd. diverses. La Vie et le Royaume de Jésus, 1- éd. et éd. diverses. Le Catéchisme de la mission, 1- éd. et éd. diverses. La Salutation à la très sainte Vierge. Avertissements aux Confesseurs missionnaires, 1- éd. Office en l'honneur du très saint Cœur de la B. V. Marie, 1- éd. Le Mémorial de la Vie ecclésiastique, 1- éd. Le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu, 1- éd.

(1). Nous l'avons dit, dans notre Préface, des lettres conservées aux Archives de la Congrégation de Jésus et Marie semblent indiquer le P. Besselièvre comme l'auteur de ces MÉMOIRES, qui auraient été composés entre 1750 et 1760. Ces MÉMOIRES, corrigés par l'abbé Saas de Rouen et par le P. Le Coq, supérieur du séminaire de la même ville, sont, nous l'avons également dit, de la plus grande précision et très documentés.

552 - LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES.

**II. - Bibliothèques et Librairies.**

**A. - Manuscrits.**

Archives de N.-D. de Charité, Caen. - Annales de N.-D. de Charité, in-fe.

Paris. - Annales id.

Vœu ou Élévation à Jésus en qualité le  
de victime, autographe signé du.sang  
du V. P. Eudes.

Archives nationales, M. 215. Déclaration de nos instituts présentés au Parle  
ment de Paris, 1637.

Actes à faire avant que d'être vêtu.  
Résolutions à prendre et à déterminer devant  
Notre-Seigneur et sa sainte Mère à la fin de  
l'Institution.

M. 237.Vœux du P. Eudes.

Lettre du P. de la -Sauldrave, 1674.

M. 623. Annales de l'Oratoire.

N.-B. - C'est par erreur que, dans les références au bas des pages, nous avons fait imprimer Ms. au lieu de M; la lettre M aux Archives nationales ne signifie pas manuscrit, c'est simplement une lettre de série.

Bibliothèque de Caen. - CHAMILLART : Recherche de la Noblesse faite par ordre du Roi en 1666 et années suivantes.

HERMANT. - Histoire du diocèse de Bayeux, 3 vol. in-fe.

Bibliothèque Mazarine, Ms. 3060 : Vie de la Sœur Marie des Vallées, par  
M. DE RENTY.

Bibliothèque de Nantes. - TRAVERS Histoire de la Ville de Nantes.

Bibliothèque Nationale, Ms. 11942 Extraits de la Vie de Marie des Vallées,  
par le P. EUDES.

Ms. 11950: Vie de la Sœur Marie des Vallées.

## B. - Ouvrages imprimés.

ADAM. - Le Mysticisme à la Renaissance, 1894, Poussielgue.

AMELOTTE. - Vie du P. Charles de Condren.

AMODRU. - Notre-Dame des Vertus, Casterman.

BATTEREL. - Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, 2 vol. in-81, A. Picard.

DE BÉRULLE. - Œuvres complètes, 1 vol. in-4e, Migne.

BOUDON. - L'homme intérieur en la personne de M. de Bernières.

L'homme intérieur ou Vie du Vénérable Père Jean-Chrysostôme, religieux pénitent.

Bouix. - Vie du P. Jean-Joseph Surin, 1 vol. in-8e,, Poussielgue.

BOUGAUD. - Histoire de sainte Chantal, 2 vol. in-12, Poussielgue.

Histoire de saint Vincent de Paul, 2 vol. in-8 e, Poussielgue.

BOURGOING. - Directoire pour les missions qui se font dans l'Oratoire.

BOURMONT. - La fondation de l'Université de Caen et son organisation au xv, siècle.553-TABLE

BIBLIOGRAPHIQUE. 5 5 3

DE BROGLIE. La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, 1 vol. in-12, Lecoffre.

CLOYSEAU. Généralats des PP. de Bérulle et de Condren, 1 vol. in-12, Poussielgue.

Généralats des PP. Bourgoing et Sénault, 1 vol. in-12, Poussielgue.

LE COINTE. - Étude historique sur le R. P. Jean Eudes, 1 vol. in-80, Le Blanchardel, Caen.

La Vie du V. P. Jean Eudes, par le P. Julien MARTINE, 2 vol. in-8-, ibid.

DELPLAGE. - Histoire des Congrégations de la sainte Vierge, 1 vol. in-12, Desclée.

LE DORÉ (Le B. P.). - Lettre-circulaire, Revue du saint Cœur de Marie, 15 fév. 1903, Paillart, Abbeville.

Le B. P. Jean Eudes: ses vertus, 1 vol. in-40, P. Lethielleux.

Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, 92 vol. in-8,, Larmille et Poisson.

DUVAL. - Argentan et ses environs durant la Ligue, Argentan.

FAILLON. - Vie de M. Olier, 3 vol. in-80, Poussielgue.

FILLEAU. - Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers, touchant la doctrine des Jansénistes.

DE FRUGES, - J.-J. Olier. Chez l'auteur, 79, rue de la Verrerie.

FUZET. - Le Jansénisme et son dernier historien, 1 vol. in-8-, Bray et Rétaux. GAINARD. - Cospéan, évêque de Nantes, in-8e, Mazeau, Nantes.

GUIBERT. - Vie de saint Jean-Baptiste de la Salle, 1 vol. in-40, Poussielgue.

HAMY. - Les Jésuites à Caen, 1 vol. in-8-, Champion.

HÉLYOT. - Histoire des Ordres religieux, 8 vol. in-1v.

HENRION. - Histoire de France, 2 vol. in-12.

HERMANT. - Histoire de l'Etablissement des Ordres religieux et des Congrégations de l'Eglise, 2 vol. in-i-.

HERVIN. - Vie de la Révérende Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, 1 vol. in-S\*, Bray et Rétaux.

HIPPEAU. - Monographie de l'Abbaye Saint-Etienne.

HOUSSAYE. - Vie du P. de Bérulle, 3 vol. in-8~, Plon.

HUET. - Origines de la ville de Caen, 1 vol. in-12.

ICART. - La doctrine spirituelle de M. Olier. 1 vol. in-8-, Séminaire de St-Sulpice

LANTOINE. - Histoire de l'Enseignement secondaire en France au xvii, et au début du xviiiè siècle, 1 vol. in-81, Paul Thorin.

LEBRETON. - Biographie Normande.

LEBRUN. - Études sur le Royaume de Jésus, Revue du Saint Cœur de Marie, 1903-1904, Paillart, Abbeville.

LELONG. - Bibliothèque historique, 1 vol. in-fl.

LHOUMEAU. - La Vie spirituelle à l'école du B. L.-M. Grignon de Montfort, 1 vol. in-12, Oudin.

LIVET. - Articles sur M. Cospéan, dans la Revue des -Provinces de l'Ouest, janvier, février, mars 1874.

MASSELIN. - Le Collège des Jésuites à Caen, 1 vol. in-8,, Imp. de l'Eure, Evreux. MAYNARD.- Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, 1k vol. in-S', AmbroiseBray.

DE MONTZEY. - Le P. Eudes, missionnaire apostolique, 1 vol. in-12, P. Lethielleux.

ORY. - Origines de Notre-Dame de Charité, -1 vol. in-8\*, Paillart, Abbeville.

PAQUOT. - Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas.

PERRAUD. - L'Oratoire de France au xvii, et au xviè siècles, 1 vol. in-12. Douniol.

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES. 554-

PIN. - Lettres du P. de Condren, 1 vol. in-12, Guyot et Roidot.

PINAS. - Le P. Eudes et ses œuvres, 1 vol. in-8\*. Sanard et Dérange(p.

PORQUET. - La Peste en Normandie, 1 vol. in-81, Vire.

PRAT. Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France au temps du P. Cotton, -5 vol. in-W, Bridday, Lyon.

PRENTOUT. - Renovatio ac Reformatio in Universitate Cadomensi per xvi saeculum.

RAPIN. P. Histoire du Jansénisme, 1 vol. in-81, Gaume frères et J. Dliprey.

RAYNAUD. - Les Médecins au temps de Molière, 1 vol. in-8-.

DE RETZ. Mémoires,

DE SAINT-JURE. - Vie de M. de Renty.

SICARD. - Les études classiques avant la Révolution, 1 vol. in-42, Perrin.  
 TApAft,Tip. Histoire de Pierre de Bérulle, 2 vol. in-80.  
 TRÉBUTIEN. Caen, son histoire, ses monuments, 1 vol. in-12.  
 TRESVAUX. - Vie du P. Eudes, 1 vol. in-12.  
 LE VAVASSEUR. - Notice sur les trois frères Eudes, 1 vol. in-80, Dumoutin.  
 SAINT VINCENT DE PAUL. - Lettres, 2 vol., Dumoulin et Cie.  
 Xe - Réalité du projet de Bourg-Fontaine, 2 vol.  
 Xe. - Vie de Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique.

-2-

**TABLE DE L'APPENDICE.(t . 1 )**

|   |         |
|---|---------|
| NOTE I. Décret du 6 janvier 1903 . . . . .  | Pages 3 |
| NOTE 11 Extraits de la Préface du P. Le Beurier . . . . .   | 10      |
| NOTE 111. Extraits de la Préface des Annales de la Congrégation de Jésus et Marie, par le P. Costil . . . . .   | 13      |
| NOTE IV. Extrait de l' « Arrest et reiglement de la Cour du Parlement (de Rouen) sur les disciplines libérales de l'Université de Caen. » 159,6. - Esquisse de l'Oratoire . . . . . | 17      |
| NOTE V. ' L'Oratoire de S. Philippe de Néri . . . . .   | 23      |
| NOTE VI. Deux lettres testimoniales . . . . .   | 26      |
| NOTE VII. - Lettre du P. Eudes à MI* de Budos, sur la mort de son frère (1629) . . . . .  | 29      |
| NOTE VIII. - Deux extraits de l'Exercice de Piété . . . . .   | 37      |
| NOTE IX. - Extrait des Études du P. Lebrun sur le Royaume de Jésus et la doctrine spirituelle du Y. P. Eudes . . . . .  | 42      |
| NOTEX. - Quatre Fondements de la Vie chrétienne, d'après le V. P. Eudes . . . . .   | 77      |
| NOTE XI. - Miséricorde, mon Dieu! Miséricorde . . . . .   | 80      |
| NOTE XII. - Lettre de M. Drouet au P. Besselièvre . . . . .   | 83      |
| NOTE XIII. - Lettre du P. Eudes à Mme de Camilly . . . . .  | 84      |
| NOTE XIV. - Le P. Eudes et Marie des Vallées . . . . .  | 85      |
| NOTE XV. - Croix du P. Surin. - La possession chez les personnes pieuses . . . . .  | 86      |
| NOTE XVI. - Un chapitre du Catéchisme de la Mission . . . . .   | 88      |
| NOIE XVII. - Mandement de M. de Harlay, archevêque de Rouen . . . . .   | 89      |
| NOTE XVIII. - Voyage du P. Eudes à Saint-Pol de Léon . . . . .  | 90      |
| NOTE XIX. - Salutation à la très sainte Vierge . . . . .  | 97      |
| NOTE XX. - Vœux du P. Eudes . . . . .   | 98      |
| NOTE XXI. - Observation sur le portrait du V. P. Eudes . . . . .  | 101     |

- 3 -

**NOTE 1.**

DECRETUM

BAIOGEN.

BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS

VEN. SERVI DEI JOANNIS EUDES

MISSIONARII APOSTOLICI

INSTITUTORIS CONGREGATIONIS JESU ET MARIAE

ATQUE ORDINIS DOMME NOSTRE A CARITATE

SUPER DUBIO

An constet de virtutibus theologalibus Fide, Spe, Caritate in Deum et proximum; nec non de cardinalibus Prudentia, Justitia, Fortitudine, Temperantia, earumque adnexis in gradu heroico, in casu et ad effectum de quo agitur?

Pulchrum sane est atque jucundum a praesenti facie malorum, quibus afflictaur Ecclesia, praesertim ob religiosas familias vesana conjuratione petitas, mentem animumque avocare, propositis ad intuendum virtutibus et gloria illorum, qui ejusmodi societatum conditores exstiterunt « quorum cum semine permanent bona » non Ecclesiae modo, sed civili etiam reipublicae prope infinita. Inter hos, quorum pleraque nomina gaudemus scripta esse in coelis, praeclarum obtinet locum homo vere missus a Deo, ut patriae suae, in pessima quaeque ruenti, justitiae et caritatis esset exemplar, Ven. Dei Servus JOANNES EUDES.

Ortus est in pago Ry Sagiensis dicecesis xviii Cal. Decembres anno MDCI. Adolescens a piissimis parentibus egregii sacerdotis curae commissus, matura, sanctitatis indicia praebuit. Nondum enim bilustris impactam sibi a condiscipulo alapam sic excepit, ut submisso poplite alteram genam praebuerit. Annos natus xiv castitatis voto se obstrinxit; mox in Cadomense Collegium S. J. se contulit daturas operam litteris ac philosophiae; cujus doctrinae, capita quaedam publice strenueque defendit. Domum reversus optabiles nuptias a parentibus propositas renuit, cupidus, etiamsi invito patre, totum se Deo mancipandi. Quamobrem in Cadomensem civitatem descendae, theologiae causa est restitutus; quo in

-4- APPENDICE.

studio consilium inivit vitae degendae in Congregatione Oratorii Berulliani, cui erat propositum et sacras missiones obire et seminaria condere, sicubi collapsa clericorum disciplina postularet.

In eo domicilio mirum quantum profecit, sive ut suae, sive ut aliorum saluti consuleret. Erat primuni doctrina ejus et pietas ita probata, ut, vel ante susceptos sacros ordines, concionandi munus fuerit ipsi commissum. Sacerdotio auctus, ob diuturnas corporis afflictationes, in morbum incidit; quo convalescens, biennio in studia sacrarum Litterarum incubait, mox gravius vitae periculum initurus. Nam, quum anno MDCXXvii Asiatica grassari lues in Sagiensi dicecesi cepisset, pedes eo se contulit, ac, ne quaesitis quidem inspectisve parentibus, per loca magis infecta, corporibus animisque curandis versatus est. Idem praestitit Argentorii civibus, idem Cadomensibus anno MDCXXXI; qua in horribili peste, novai illud cavens ne allis ipse contagionem inferret, noctu intra dolium in prato quiescebat; quod Pratum sancti est appellatum.



Propter magnos labores iterum morbo affectas, ex eo ubi primum. convaluit, totum se sacris missionibus devovit ; quo a munere per varias regiones obeundo non illuin deterruit addita dignitas Præpositi Domui Cadomensis. Fuis deinde precibus, additis jejuniis, peregrinationibus, auditisque viris prudentissimis, ab ea Congregatione se tandem, Deo sic disponente, segregavit. Tain vero presbyterorum cœtum. instituit titulo Congregationis Jesu et Mariæ, propositis missionibus ac seminariis. Quod quidem gravi in sanctorum virorum invidiam conflavit, ipso tamen omnia patientissime ferente ac vocante amicos et benefactores eos qui sibi essent infensi. Idem seminaria inulta constituit; ordinem Filiarum E. Mariæ, Virginis a Caritate condidit excipiendis et ad mellorem frugem revocandis malæ vitæ, fœminis; piæ, Societatis a Corde admirabili Matris De! existit parens; auctor etiam liturgici cœtus SS. Cordium. Jesu et Mariæ. Inter hæc, et scripta multa prœclare edidit, et prope innumeras missiones obivit, sæpe coactus, propter hominum frequentiam, extra urbem concionari sub dio.

Tot consumptis laboribus, ubi vitæ finem adventare sibi sensit, morbi cruciatibus invicta patientia toleratis, sodalium corona septus, sanctissimum Christi Corpus in gremio provolutus recepit, quo suavissime recreatus, haud ita multo post evolavit in cœlum decimo quarto cal. Septembris an. MDCLXXX.

Fama sanctitatis, quam Ven. Dei Servo tot admirabiles virtutes conciliaverant, post obitum illustrior evasit, ultra se prædens per communem

NOTE 1. - 5 -

significationem doloris, per populi concursum ad fanas, per honores tamquam sancto viro exhibitos, per desiderium reliquiarum. Nec fama ipsa se intra vulgi fines continuit, sed viguit etiam penes viros doctrina aut sanctitate clarissimos. Quibus omnibus quum jubat miraculorum accessisset, quæ, ipsius intercessione a Deo patrata ferebantur, instantibus totius Galliæ episcopis et clero una cum Congregatione Jesu et Mariæ, Ven. Servi Dei JOANNIS EUDES causa canonizationis agi cœpta est, duobus prope sæculis ab ejus obitu. Subinde, omnibus apud SS. Rituum Congregationem ad juris normam absolutis, de heroicis virtutibus Ven. Servi Dei quadruplex habita est disceptatio ; prima in antepreparatorio cœtu apud el. me. Cardinalem Mieczislaus Ledochowski causæ Relatorem decimo octavo calendis decembris MDCCCXC; altera et tertia in duplici preparatorio conventu, indicto in sedibus Vaticanis decimo quinto calendis januarii insequentis anni, et septimo calendis septembris anni nuper elapsi ; quarta denique in Congregatione universa ibidem penes SS. R. N. LEONEM PAPAM XI, coacta decimo septimo calendis januarias ejusdem anni; in qua Ritus Cardinalis Dominicus Ferrata S. R. C. Pro-Præfatus et Causæ Relator diseutiendum proposuit dubium: « An constet de virtutibus theologalibus Fide, Spe, Caritate in Deum et proximum; itemque de cardinalibus, Prudentia, Justitia, Fortitudine, Temperantia, earumque adnexis Ven. Servi Dei JOANNIS EUDES in gradu heroico, in casu et ad affectum de quo agitur », Ritus Cardinales et Patres Consultores suani ordine protulere sententiam. At Beatissimus Pater a mente Sua illico aperienda abstinuit, significans tamen quod : « Quum agitur de JOANNE EUDES, agitur de præclarissimo viro qui non solum vitæ sanctimonia ad exemplum eluxit, verum etiam solerti animarum salutis studio et per seipsum per sodalitatem ab eo institutam late hominibus et ad perennitatem profuit. Admodum ergo cupimus ut super virtutum excellentiam tum hujus Ven. Familiæ Dei, tum Ven. Julii Billiard de qua in postremo conventu egimus, decretoriam dicere sententiam Nobis quam primum liceat. Eo vel Magis quod utriusque parens est Gallia, inquam, quam turbulentissima modo tempestas divexat, spem inde bonam novi apud Deum patrocinii sibi oblatam sentiet ».

Tandem hodierno die, quo Jesus Puer a tribus Sapientibus adoratus est, sacris ante religiosissime litatis in privato sacello, ad Se accessit Ritus Cardinale in Dominicum Ferrata S. R. C. Pro-Præfatum Causæ relatorem una cum R. P. D. Alexandro Verde Sanctæ Fidelis Promotore, meque infrascripto a Secretis, iisque adstantibus solemniter declaravit: « Ita constare de virtutibus theologalibus Fide, Spe, Caritate in Deum et proximum, itemque de cardinalibus Prudentia, Justitia, Fortitudine, Temperantia, earumque adnexis VEN. SERVI JOANNIS EUDES in gradu heroico, in casu et ad effectum, de quo agitur, ut ad ulteriora

procedi possit, id est ad quatuor miraculorum; disceptationent ».

Hoc autem Decretum in vulgus edi et in Acta S. R. C. referri jussit octavo idus januaris anno mucccciiii.

DOMINICUS Card. FERRATA, S. R. C. Pro-Præfectus.

DIOMEDES PANICI, ARCHIEP. LAODICEN., S. R. C. Secretarius.

- 6 -

## DÉCRET

### DE BÉATIFICATION ET DE CANONISATION DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU JEAN EUDES

#### MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE ET DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ.

#### SUR LE DOUTE:

Conste-t-il, en ce qui concerne les vertus théologiques de Foi, d'Espérance et de Charité envers Dieu et le prochain, et de même pour les vertus cardinales de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance et leurs annexes, que le Vénérable Serviteur de Dieu JEAN EUDES les a pratiquées à un degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit ?

« C'est assurément une belle et agréable chose, en présence des maux qui affligent l'Église, en présence surtout de la conspiration violente qui s'attaque aux familles religieuses, de détourner de ce spectacle son âme et sa pensée, pour contempler les vertus et la gloire de ceux qui furent les fondateurs de ces Sociétés, et dont les bienfaits persistent avec leur descendance non seulement pour l'Église, mais pour l'Etat civil, en nombre presque infini. Entre ces fondateurs, dont, pour la plupart, nous nous réjouissons de voir les noms écrits dans les cieux, tient une place d'honneur un homme vraiment envoyé de Dieu pour être, à sa patrie se ruant aux pires excès, un modèle de justice et de sainteté, le Vénérable Serviteur de Dieu JEAN EUDES.

#### NOTE 1. - 7 -

Il naquit dans le village de Ri, au diocèse de Séez, le 14 novembre de l'année 1601. Au sortir de l'enfance, confié par ses pieux parents aux soins d'un prêtre distingué, il donna des marques d'une précoce sainteté. Il n'avait pas encore dix ans que, ayant reçu un soufflet de la main d'un condisciple, il s'agenouilla et tendit l'autre joue. A l'âge de quatorze ans, il se lia par le vœu de chasteté; peu après, il se rendit au collège de la Compagnie de Jésus, à Caen, pour y étudier les belles-lettres et la philosophie, science dont il soutint avec succès plusieurs articles dans des thèses publiques. De retour à la maison, ses parents lui proposèrent un mariage fort enviable, il le refusa, désireux, contrairement aux vœux de son père, de se consacrer totalement au service de Dieu: aussi retourna-t-il à Caen pour apprendre la théologie, et c'est durant cette étude qu'il forma le dessein de vivre dans la Congrégation de l'Oratoire du P. de Bérulle, dont le but était de faire des missions et de fonder des séminaires, partout où la ruine de la discipline cléricale le demanderait.

« Dans cette demeure, merveilleux furent ses progrès dans la science du salut et pour lui et pour les autres; son savoir d'abord et sa piété étaient en telle estime que, même avant d'avoir reçu les ordres

sacrés, on lui confia la charge de prêcher. Promu au sacerdoce, ses longues macérations le firent tomber malade; une fois rétabli, il s'appliqua durant deux années à l'étude des saintes Lettres; il allait avant peu exposer sa vie à un plus grave danger. En effet, l'an 1627, la peste asiatique commença à se répandre dans le diocèse de Séez; il s'y rendit à pied, et sans avoir vu ses parents, sans prendre de leurs nouvelles, il parcourut les lieux les plus infectés, occupé à soigner les corps et les âmes. Il prodigua les mêmes services, et aux citoyens d'Argentan, et aux habitants de Caen en l'an 1631. Durant cet horrible fléau, n'ayant qu'un souci, celui d'éviter aux autres la contagion, il reposait, la nuit, à l'intérieur d'un tonneau, dans un pré qu'on appela « le pré du Saint. »

« En raison de ses grands travaux, il tomba malade une seconde fois, et, dès son rétablissement, il se voua tout entier aux missions, ministère qu'il remplit en des pays divers, sans en être détourné par la dignité de Supérieur de la maison de Caen, qui vint s'y ajouter. Puis, après des prières, des jeûnes, des voyages, les avis d'hommes très sages, il se sépara de cette congrégation, Dieu en disposant ainsi. C'est alors qu'il institua une société de prêtres sous le titre de Congrégation de Jésus et Marie, ayant pour but les missions et les séminaires. Cette entreprise souleva de violentes haines contre le saint homme; il supporta tout avec

#### APPENDICE. -8-

la plus grande patience, appelant ses amis et ses bienfaiteurs ceux qui lui étaient hostiles. Il établit de même plusieurs séminaires et fonda l'Ordre des Filles de Notre-Dame de Charité, pour recueillir et ramener dans une meilleure voie les femmes de mauvaise vie; il fut le père de la pieuse Société du Cœur admirable de la Mère de Dieu, et même l'auteur du culte liturgique des SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Entre temps, il publia maints écrits remarquables et fit des missions presque innombrables, souvent forcé, en raison de la foule, à prêcher hors la ville et en plein air.

« Consumé par tant de labeurs, il sentit approcher sa fin: alors, après avoir enduré avec une invincible patience les tourments de la maladie, entouré de ses confrères, comme d'une couronne, il reçut à genoux le très saint Corps du Christ, et suavement réconforté par cette réception, il prit peu après son essor vers le ciel, le 19 août de l'an 1680.

« Le renom de sainteté, que le Vénérable Serviteur de Dieu s'était acquis par tant d'admirables vertus, ne fit que s'accroître après son décès: il se traduisit spontanément par de communes marques de douleur, par le concours du peuple, par les honneurs qui lui furent rendus comme à un saint, par le désir de posséder de ses reliques. Et ce renom ne se confina pas parmi le peuple; il ne fut pas moins grand chez les hommes les plus illustres par leur science ou par leur sainteté. A tout cela vint s'ajouter l'éclat de miracles, qui, disait-on, étaient accomplis par Dieu à son intercession; et, sur les instances des évêques et du clergé de toute la France, unies à celles de la Congrégation de Jésus et Marie, la cause du Vénérable Serviteur de Dieu Jean Eudes fut introduite, deux siècles environ après sa mort. Plus tard, toutes les formalités juridiques ayant été observées auprès de la Sacrée Congrégation des Rites, quatre discussions furent instituées touchant l'héroïcité des vertus du Vénérable Serviteur de Dieu; la première dans une réunion antépréparatoire, chez le cardinal Mieczislas Ledochowski, d'illustre mémoire, rapporteur de la cause, le 14 novembre 1899, la deuxième et la troisième dans les deux réunions préparatoires, fixées au palais du Vatican, le 18 décembre de l'année suivante, et le 26 août de l'année passée, la quatrième enfin dans la Congrégation générale tenue au même lieu, en présence de Notre Très-Saint Père le Pape Léon XIII, le 16 décembre de la même année. Dans cette réunion le Révérendissime Cardinal Dominique Ferrata, ProPréfet de la Sacrée Congrégation des Rites et rapporteur de la cause, a proposé la discussion de ce doute: Conste-t-il, en ce qui concerne les vertus théologiques de Foi, d'Espérance, de Charité envers Dieu et le prochain,

et de même pour les vertus cardinales de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance et leurs annexes, que le Vénérable Serviteur de Dieu JEAN EUDES les a pratiquées à un degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit? Les Révérendissimes Cardinaux et les Pères consultants ont donné successivement leur avis; quant à notre Bienheureux Père, il s'est abstenu de déclarer sur-le-champ sa pensée, donnant pourtant à entendre que : « lorsqu'il s'agit de Jean Eudes, il s'agit d'un homme très illustre, qui non seulement a jeté l'éclat de l'exemple par la sainteté de sa vie, mais encore, par son zèle vigilant pour le salut des âmes et surtout par la Congrégation qu'il a établie, a été, au loin et pour toujours, utile à l'humanité. Nous désirons donc extrêmement qu'il nous soit permis au plus tôt de porter une sentence définitive sur l'excellence des vertus, tant de ce Vénérable Serviteur de Dieu, que de la Vénérable Julie Billiard, dont nous nous sommes occupé dans la dernière réunion; et cela, d'autant que l'un et l'autre ont la France pour mère: la France, disons-nous, que la plus affreuse tempête ravage actuellement, comprendra que, par là, lui est offerte l'heureuse espérance de nouveaux protecteurs auprès de Dieu. »

« Enfin, en ce jour, où Jésus-Enfant fut adoré par les trois Mages, après la religieuse célébration du saint Sacrifice dans sa chapelle privée, le Saint Père a mandé près de lui le Révérendissime Cardinal Dominique Ferrata, Pro-Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, rapporteur de la cause, en même temps que le R. P. D. Alexandre Verde, Promoteur de la Foi, et moi, le Secrétaire soussigné, et, en notre présence, il a déclaré solennellement que : « Il conste, en ce qui concerne les vertus de Foi, d'Espérance et de Charité envers Dieu et le prochain, et de même pour les vertus cardinales de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance et leurs annexes, que le Vénérable Serviteur de Dieu Jean Eudes les a pratiquées à un degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit, et que, en conséquence, on peut passer outre, c'est-à-dire procéder à l'examen des quatre miracles. »

Quant à ce décret, il a ordonné qu'il fût publié le 6 du mois de janvier de l'an 1903, et consigné dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites.

DOMINIQUE Card. FERRATA, Pro-Préfet de la S. C. des Rites.

DIOMEDE PANICI, ARCHEVEQUE DE LAODICÉE,

Secrétaire de la S. G. des Rites.

APPENDICE. -10-

## NOTE II.

### Extraits de la Préface du P. LE BEURIER.

« Depuis la mort du respectable prêtre, des vertus duquel nous faisons ici un récit abrégé, il s'est écoulé quatre-vingt-dix-huit ans, sans que les membres de la Congrégation de Jésus et Marie, dont il fut l'instituteur, se soient déterminés à donner sa vie au public. Contents de s'édifier eux-mêmes, dans l'intérieur de leurs maisons, par la lecture des amples mémoires qu'ils en ont recueillis, ils n'ont point cherché à transmettre aux siècles à venir des événements qui firent honneur au dix-septième. Ils ont mieux aimé s'employer à imiter ce digne prêtre dans l'exercice des missions et des séminaires, que d'en proposer l'imitation aux autres.

« Semblables aux prêtres de la primitive Église, qui nous ont laissé très peu d'actes des persécutions de leur temps, parce qu'ils s'appliquaient beaucoup plus à souffrir eux-mêmes qu'à écrire les souffrances de leurs collègues, les prêtres de la Congrégation du P. Jean EUDES, livrés aux fonctions par lesquelles il se sanctifia, ont cru jusqu'à présent devoir laisser à d'autres le soin de faire à la postérité le récit de celles qui l'occupèrent si utilement pendant sa longue vie. Conduite qui montre combien ils sont peu jaloux de la gloire que l'on trouve naturellement à descendre des grands hommes, et à relever le mérite de ceux qu'on a pour chefs dans l'état auquel on s'est fixé! Conduite dont nous n'aurions eu garde de nous

départir nous-même, si les occasions que je vais dire ne nous avaient obligé d'en agir autrement! »

«S'il entreprend cet ouvrage, c'est d'abord pour répondre à la demande qu'en ont faite les Religieuses de Notre-Dame de Charité; mais c'est aussi pour redresser les erreurs du Dictionnaire de MORERI, dont la dernière édition, malgré les mémoires fournis par les Eudistes, n'a point corrigé les méprises involontaires ou volontaires des précédentes sur leur Vénéré Père et Fondateur.

« Dans ce Dictionnaire, à la lettre E, il est fait mention du pieux instituteur, mais en des termes qui, loin de le peindre au naturel, le défigurent d'une manière à le rendre absolument méconnaissable. . . .

« D'abord, on l'attaque sur sa manière de prêcher, en prétendant que la réputation, qu'il se fit par ses discours, ne se serait pas soutenue dans

NOTE II. - 1 1 -

le siècle où nous vivons. Comme si on pouvait exiger autre chose d'un prédicateur, sinon qu'il prêche bien pour son siècle, et que le P. EUDES eût dû se conformer, il y a cent trente ans, au goût d'aujourd'hui qu'il ne connaissait pas, et qui n'eût pas été sans doute celui des personnes qui l'écoutaient. Au reste, quoi qu'il en soit des différents goûts en fait d'éloquence, on doit convenir qu'il en avait une véritable, puisqu'il arrivait au but que l'éloquence se propose, qui est de persuader les esprits, et de toucher les cœurs.

«Peut-être ne disait-on pas, au sortir de ses sermons: Oh! que le prédicateur a dit de belles choses! mais on disait: Que l'enfer est terrible! Que le péché est à craindre! Ou plutôt, assez souvent on ne disait rien, mais on s'en retournait en se frappant la poitrine, et on se convertissait. Aussi le célèbre M. Huet, évêque d'Avranches, le regardait-il comme le plus éloquent prédicateur qu'il y eût dans le royaume. Et M. Camus, évêque de Belley, qui avait eu occasion d'entendre, à Paris et à Rome, tout ce que la France et l'Italie avaient alors de mieux en ce genre, assurait qu'il n'en avait jamais entendu qui possédât si bien le grand art de toucher son auditoire et de convertir les pécheurs.

« Si cependant l'ancien et le nouveau MORÉRI se contentaient d'enlever au P. EUDES la réputation dont son éloquence le mit en possession pendant plus de trente ans - car on peut être un fort médiocre prédicateur, et un très honnête homme, - il n'y aurait pas là de quoi se récrier beaucoup; et nous souffririons patiemment de lui voir dérober une espèce de bien, dont lui-même était fort peu jaloux. Mais, quand nous voyons qu'on nous le donne pour un ambitieux, qui s'efforça de se procurer la supériorité de l'Oratoire de Caen, et pour un visionnaire, qui adoptait les rêveries d'une fille possédée dont il avait la direction, nous ne devons pas manquer de réfuter des calomnies de cette nature.

« Car, s'il y avait chez les Égyptiens une loi, qui ordonnait aux enfants de justifier la mémoire de leur père injustement calomnié, sous peine d'être privés de sa succession, nous mériterions d'être regardés comme étrangers à notre institut, si nous étions indifférents sur les traits odieux, dont on a tâché de noircir la mémoire de celui qui en fut le chef.

«Aussi les prêtres de sa Congrégation n'ont-ils rien négligé de ce qui a dépendu d'eux, pour réparer le tort qu'on lui fait dans ce Dictionnaire, en fournissant à l'éditeur des mémoires sur lesquels il pût corriger, dans l'édition nouvelle, toutes les méprises qui se sont ou glissées par inattention, ou insérées avec dessein, dans les précédentes. Mais, puisqu'on n'y a eu aucun égard, il ne nous reste plus d'autre moyen de réparer le

-12-

APPENDICE.

mal que de donner en raccourci le vrai tableau de celui qu'on a si étrangement défiguré. C'est là ce que nous

nous sommes proposé de faire dans cette Vie du P. EUDES.

Au reste, il est bon d'avertir ici que nous donnons cette Vie avec d'autant moins d'appréhension que nous pouvons le faire maintenant, sans blesser la charité du prochain: ce qui eût été impossible, si on l'eût donnée dans le temps qui suivit de près la mort de ce digne prêtre. Et c'est là sans doute un des principaux motifs qui durent détourner nos anciens confrères de la donner au public, aussitôt qu'ils l'eussent souhaité.

« Une vie, qui avait été un tissu presque continu de persécutions violentes, ne pouvait guère être écrite alors, sans intéresser la réputation de quelques-uns de ceux qui en avaient été la cause; au lieu qu'aujourd'hui, tout s'étant perdu dans l'éloignement, on peut raconter la patience du P. EUDES, sans crainte de faire connaître ceux qui lui donnèrent occasion de l'exercer. Aussi prendrons-nous à cet égard toutes les mesures que la prudence chrétienne nous prescrit. Loin de nommer les personnes qui le persécutèrent, nous tâcherons de ne rien dire qui puisse les désigner.

« Nous prions donc ici nos lecteurs de ne point faire, de tout ce que nous disons dans ce genre, des applications qui non seulement seraient téméraires et imprudentes, mais qui seraient positivement fausses, et que nous n'avons point eues en vue.

«Par exemple, comme Messieurs les Prêtres de l'Oratoire virent avec peine le P. EUDES quitter leur Congrégation, et que quelques particuliers d'entre eux en firent des plaintes, on serait peut-être tenté de croire que nous voulons faire retomber sur ces Pères les libelles, les calomnies, et toutes les autres persécutions qui attaquèrent dans la suite le vertueux missionnaire. Or, nous déclarons que non seulement ce n'a jamais été là notre pensée, mais que nous n'aurions pu sans injustice en avoir une semblable.

« En effet, il est naturel à une Congrégation d'être fâchée de voir sortir de son sein un homme qui lui a fait honneur pendant plusieurs années, et il n'en est aucune à qui de pareilles sorties puissent être agréables. Mais vouloir que ces différents Corps soient responsables de toutes les traverses qui arrivent dans la suite à ceux qui s'en séparent, ce serait une injustice . . . . .

« Nous ajouterons une autre réflexion c'est que le P. EUDES ayant

NOTE 111. - 1 3 -

bien des fois, dans les missions qu'il fit en différentes provinces, enlevé aux seigneurs des paroisses où il prêchait, les personnes qui étaient l'objet de leur passion, pour les mettre à couvert dans des lieux de refuge où elles demandaient d'être admises, il n'est pas étonnant qu'il se soit fait de quelques-uns d'entre eux de puissants ennemis qui ne le ménageaient pas.

« D'ailleurs, parmi ceux qui traversèrent le vertueux prêtre - si on en excepte pourtant les principaux qu'il, est difficile d'excuser - plusieurs crurent peut-être avoir de bonnes raisons pour le faire. Dieu permet quelquefois que les saints soient persécutés par des gens de bien, ce qui est, de toutes les persécutions, la plus difficile à soutenir. C'est ce que la France a vu, il n'y a pas un siècle, dans la personne d'un évêque très vertueux, qui persécuta très vivement un saint archidiacre(1). Ce que Dieu permit apparemment pour éprouver la patience de l'un, en lui faisant porter une croix aussi pesante que celle de se voir persécuté par un saint, et pour donner dans la suite à l'autre l'occasion de s'humilier, en se rappelant qu'il avait eu la faiblesse de se laisser prévenir. »

Vie du P. Eudes, par le Y. LE BEURIER. Préface. pp. 1-IX.

## NOTE 111.

### Extraits de la Préface des Annales de la Congrégation de Jésus et Marie

par le P. COSTIL.

« . . . . Dès que je l'eus vue - La Vie du P. Eudes par le P. Hérambourg -je conçus de nouveau le désir que j'en avais témoigné à M. Blouët de voir l'histoire de notre institut; et je dis à plusieurs de nos confrères ce que j'avais pris la liberté de lui représenter en particulier, qu'il y avait bien à craindre que, si on n'y travaillait incessamment, on ne perdit de vue quantité de choses importantes qui demeureraient dans l'oubli, faute d'avoir des personnes du temps. Mais je ne comptais pas qu'on dût jamais m'y employer, pour bien des raisons. Car je n'avais encore rien écrit en ce genre, ni lu aucune histoire générale qui pût

(1). M. Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Évreux, et M. Henri de Maupas de la Tour, son évêque (1666-1668).

-14- APPENDICE.

me servir de modèle, outre que mon tempérament, faible et mon esprit fort médiocre, m'empêchaient de croire que je fusse capable d'en former le plan, loin de le pouvoir remplir. Je demurai donc en paix sur cet article, m'occupant de mon emploi de maître de chœur et des cérémonies qu'on m'avait donné, et je cessai d'en parler, de peur de faire de la peine aux supérieurs, que je n'aurais pu soupçonner sans injustice d'avoir moins de zèle pour cette affaire que les particuliers et je crus que Dieu la ferait, quand il le jugerait à propos, et que, quand il n'en serait rien, la Congrégation n'en souffrirait pas un si grand préjudice, ayant dans la seule Vie de son instituteur de quoi s'édifier et s'animer à la perfection qui lui est nécessaire pour arriver à sa fin.

Sur ces entrefaites, ayant fait un voyage à l'Ermitage de Saint-Séver, situé dans la forêt du même nom, à une lieue et demie de Vire, dans le diocèse de Coutances(1), et ayant été invité par un de mes amis à mettre par écrit pour la consolation de ces bons religieux, ce que le restaurateur de ce saint lieu, le Père Guillaume Auvray, avait fait pour y commencer le bon ordre qui s'y est conservé depuis, on sut bientôt ce qu'il contenait; et le visiteur de la Congrégation l'ayant appris ne put s'empêcher de me faire un petit reproche de ce que je travaillais pour les étrangers, et que j'oubliais mes propres frères. Je lui dis que, quand on m'en jugerait capable, j'aurais pour le moins autant d'inclination de satisfaire mes supérieurs que mes amis. L'ordre arriva bientôt, et, comme j'étais assez au fait de la maison d'Avranches, où je demeurais depuis bien des années, et que j'avais vu naître pour ainsi dire, je voulus commencer par l'histoire de cette maison, et la présentai aussitôt à M. de Fontaines, qui gouverne aujourd'hui la Congrégation avec le même zèle et la même attention que ses prédécesseurs. Il la lut et l'examina, et me fit l'honneur de m'écrire qu'elle ne pouvait être que très utile pour la Congrégation, et qu'il souhaitait qu'on lit la même chose pour tous les autres établissements qu'elle avait dans la Province et au dehors. Cela m'obligea de prier tous les supérieurs particuliers de vouloir bien m'envoyer des mémoires instructifs sur plusieurs articles que je leur proposais et qui me paraissaient les plus essentiels, comme les dates de l'origine de leurs maisons, la suite des supérieurs, le temps de la mort de nos confrères, les noms des bienfaiteurs signalés et les autres choses qui pouvaient entrer dans le dessein d'une histoire générale: le tout, comme je leur marquais, pour le mettre entre les mains

(1). Aujourd'hui de Bayeux.

-15- NOTE 111.

de celui qui serait chargé de faire l'histoire de la Congrégation. Quelques-uns prirent la chose à cœur, comme ceux de Coutances et de Lisieux; mais presque tous les autres la négligèrent, soit qu'ils eussent

d'autres affaires plus pressées, soit qu'ils trouvassent de l'impossibilité dans l'exécution de celle-ci. Ainsi, après avoir attendu plusieurs mois sans en avoir aucune réponse décisive, je pris le parti de renvoyer le peu de remarques que j'avais ramassées au supérieur de la maison de Probation, comme à celui qui y avait pris le plus d'intérêt, afin qu'il les gardât pour un autre temps plus favorable, et j'ajoutai aux raisons que j'avais de n'y plus penser, qu'on n'y réussirait jamais qu'en allant dans chaque maison, pour y faire les extraits nécessaires. Cette démarche que j'avais faite pour m'en débarrasser, fut ce qui engagea M. de Fontaines à me convier d'entreprendre ce que je proposais et d'aller moi-même sur les lieux; et, comme il me demandait combien il me fallait de temps pour ce voyage, j'eus l'imprudence de lui dire que six mois suffiraient pour faire toutes mes recherches. Mais je ne savais pas encore par expérience ce qu'il en coûte pour s'instruire de certains faits. Et ce qui me trompait encore plus grossièrement, c'est que je ne faisais pas attention que les autres maisons, où j'avais affaire, étaient fort anciennes par rapport à celle que je quittais, et, qu'il me faudrait bien plus de temps, pour mettre au net ce qui les regardait, que j'en avais employé à faire l'histoire du séminaire d'Avranches.

« Mais, comme il est plus aisé de ne pas entrer dans une route difficile que d'en sortir, quand on y est une fois engagé, je me trouvai obligé de soutenir ce que j'avais avancé . . . . .

Suit l'énumération des maisons visitées.

« Après avoir passé huit mois à faire mes recherches, je croyais avoir préparé tout ce qui était nécessaire à mon dessein, parce que je ne pouvais m'imaginer que ce qui regardait cette première maison de Caen ne fut déjà mis en ordre; mais, après avoir parcouru plusieurs registres, dont les uns avaient été commencés sans y ajouter rien de nouveau, et les autres ne contenaient que l'ordre du temporel, je vis combien je m'étais trompé, et je fus obligé de passer plus de six mois à lire une infinité de papiers et de lettres particulières, sans lesquels je n'aurais pu savoir ni traiter les faits les plus importants et les plus curieux de cette histoire. Ce sont les mesures que je pris pour m'instruire exactement de tout ce qui devait entrer dans l'histoire générale de la Congrégation, et le compte que j'ai cru en devoir rendre à tous les membres qui la composent, puisque c'est par son ordre exprès que je suis chargé

de continuer ce que j'avais entrepris par l'autorité de son supérieur général. Je ne parle pas d'un très grand nombre de lettres qu'il a fallu écrire à nos confrères, et à ceux qui avaient quelque connaissance de nos premiers établissements. Mais je ne dois pas oublier la part que nos très chères et très honorées soeurs, les Religieuses de Notre-Dame de Charité du monastère de Caen et des autres de leur Ordre, ont prise à mon travail; et je manquerais de reconnaissance à leur égard, si je n'attestais ici qu'elles m'ont fourni plusieurs pièces, sans lesquelles l'ouvrage eût été défectueux. Elles ont suivi en cette occasion, comme en toutes les autres, le désir qu'elles avaient de contribuer de tout leur pouvoir à relever le mérite du R. P. EUDES, notre commun instituteur, et à mettre en évidence et en bel ordre l'état d'une Congrégation qui leur a toujours été très chère. Elles m'ont rendu encore un service en cette matière, que j'estime le plus important de tous, c'est d'avoir prié Dieu avec ferveur pour lui demander les lumières et la force, dont j'avais un extrême besoin pour entreprendre un ouvrage de cette nature; et je ne doute point que Dieu n'ait eu égard à la pureté de leurs vœux, tant je me suis senti de courage et d'ouverture pour débrouiller de certains faits et leur donner la place qui leur convenait. Car il est certain que si j'avais bien connu la peine et le poids de ce travail, je n'aurais jamais eu la hardiesse de le commencer, et j'espère que ceux qui me connaissent verront clairement que Dieu en a fait son affaire, et qu'il était moralement impossible qu'un homme comme moi pût, je ne dis pas l'achever, mais seulement l'entreprendre.

« Après cet aveu sincère que je rends à la bonté de Dieu en mon endroit, je ne prétends pas avoir réussi comme on l'eût désiré; je suis persuadé, au contraire, que j'y ai fait des fautes, mais je puis assurer qu'elles n'ont point été volontaires et que je n'y ai rien avancé que sur de bonnes preuves, tirées des archives, des lettres du P. EUDES ou de ses enfants, ou des témoignages non suspects des amis de la



Congrégation; et que, pour le reste qui regarde quelques endroits de l'histoire de l'Église ou de l'histoire profane qui ont quelque relation avec la nôtre, je les ai tirés des auteurs les plus célèbres et les plus connus. »

Préface des Annales, pp. 6-13.

NOTE IV. - 17 -

#### NOTE IV.

##### 1. - Extrait de l'« Arrest et reiglement de la Cour du Parlement (de Rouen) sur les disciplines libérales de l'Université de Caen. » 1526.

L'« Arrest et reiglement de la Cour du Parlement (de Rouen) sur les disciplines libérales de l'Université de Caen », porté et promulgué en 1586, et qui se réfère presque entièrement au rétablissement de la discipline dans les collèges de cette même Université, avait déjà édicté des mesures bien propres à atténuer le mal parmi les écoliers. Le premier article contenait, entre autres prescriptions, celle-ci de sens franchement catholique: « que, pour nourrir et exercer les enfants en la crainte de Dieu, les maintenir et entretenir en bonne discipline, et leur oster toute occasion de divaguer, il sera choisi sous le bon plaisir et autorité du sieur évesque de Bayeux, prélat diocésain et chancelier de la dite Université, en chacun collège, un lieu propre pour servir de chapelle, où la messe et service divin sera célébré tous les jours, à sept heures du matin depuis la saint Denys jusques à Pasques, et à six heures après Pasques, où assisteront de bonne heure les principaux, régents, escoliers et domestiques du collège, et prendront garde les dits principaux que ceux escoliers soyent attentifs et apportent leurs heures audit service divin. Et, en attendant l'establissement des dites chapelles, les régents de chaque classe conduiront leurs escoliers à la prochaine église, aux jours et heures cy-dessus déclarés. »

L'article troisième avait trait à la moralité des écoliers, qu'il protégeait par cette sage défense: « Les principaux ne souffriront dans les chambres et estudes de leurs collèges, tant des régents pédagogues que des escoliers, livres réprouvés, etc. » Défense pareille, -à l'article onzième: « Les régents, tant artiens que grammairiens, ne pourront lire ni interpréter aucuns livres sans l'avis des principaux des collèges, selon qu'ils seront convenables à leur classe, non réprouvés, ni censurés. » Et, pour assurer l'observation de ces prescriptions et autres semblables, l'article quinzième portait qu'« en chaque classe le principal députerait un des escoliers observateurs, lequel rapporterait journellement audit principal ceux qui n'auraient pas assisté au divin service et à grâces, qui ne porteraient et ne diraient leurs heures etc ... » Les recteurs devaient eux-mêmes surveiller les principaux et les régents, les admonestant-18-  
APPENDICE.

à l'occasion, et, à cette fin, il leur était enjoint de visiter deux fois les collèges durant le temps de leur charge (art. 32).

Il faut évidemment compter avec la faiblesse et la négligence, et, partant, ces règlements ne produisirent pas tout le fruit qu'on en pouvait attendre; mais ils ne furent pas sans effet parmi la jeunesse de Caen, qu'ils ramenèrent à une plus exacte discipline et à des mœurs plus honnêtes (1). Il y avait loin, quand même, de ces résultats à ceux qu'obtinrent les Pères Jésuites par leur admirable organisation et par la force de leur institution religieuse; des laïcs et des prêtres séculiers ne pouvaient avoir sur leurs écoliers l'influence et l'autorité qu'exerçait cette Compagnie nouvelle, si fervente et si merveilleusement organisée!

Une action religieuse, une forte discipline, étaient d'autant plus nécessaires que les élèves étaient extrêmement nombreux, et que la plupart habitaient en dehors du collège dans des maisons de famille. En ce

qui concerne le Collège Royal du Mont, le nombre de ses élèves, sous les PP. Jésuites, atteignit et dépassa même douze et treize cents. Cela résulte de ce qu'ils durent bâtir, dès les premières années de leur établissement, parce que le chiffre des élèves, qui était de plus de huit cents sous le Principal Colin, avait augmenté de plus d'un tiers.

Voici un tableau de 1626-1627, d'après le P. Prat, dans ses Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France au temps du P. Cotton. Le nombre des élèves a diminué, mais l'année 1926 avait été pour Caen une terrible année de peste.

« Il y a sept classes : une de théologie morale ; une de philosophie; cinq de belles-lettres.

« En Théologie morale il y a 22 élèves. - En Philosophie, 41. - En Rhétorique, 107. - En seconde, 128. - En troisième, 200. - En quatrième, 200. - En cinquième, 250. - Tous réunis forment le chiffre de 940.

« Une seule Congrégation de la Bienheureuse Vierge, composée en partie de citoyens, en partie d'écoliers, au nombre de 112. »

S'il n'y a qu'une classe de philosophie, cela n'indique pas que le cours ne dure pas deux ans, mais qu'il n'y a qu'un professeur, qui enseigne successivement la logique, puis la métaphysique et la physique.

On comprend dès lors la nécessité d'une organisation savante et d'une exacte surveillance pour maintenir, en chaque classe, tout ce petit

(1). Voir H. PRENTOUT : *Renovatio ac Reformatio in Universitate Cadomensi per xvi saeculum*. p. 87.

NOTE IV. - 19 -

monde dans le silence et l'application. De là les camps, les décurions, et autres dignitaires, les académies, les actes etc. Quant à l'ensemble du collège, on le protégeait contre le désordre et les mauvaises mœurs par l'influence des congrégations, composées uniquement de l'élite: leurs membres réunissaient un ensemble de qualités, qui leur conféraient une véritable autorité sur leurs camarades. Il y avait ordinairement deux congrégations, toutes deux consacrées à Marie, l'une pour les grands, l'autre pour les petits; elles comptaient plus d'une centaine de membres.

Ces quelques renseignements complètent ce que nous avons dit de Jean EUDES écolier; ils ajouteront à l'idée qu'on a pu se faire de son mérite et de son influence parmi ses condisciples.

## II. - Esquisse de l'Oratoire par M. de BÉRULLE.

1. Comme il a plu à Dieu en notre siècle de renouveler en plusieurs familles religieuses l'esprit et la ferveur de leur première institution, il semble qu'il lui a plu aussi de répandre une semblable bénédiction sur plusieurs ecclésiastiques et jeter en leurs esprits des pensées et des semences d'un rétablissement de vertu et de perfection en l'état de prêtrise. Et il semble que cette semence ne serait pas sans fruit en l'Eglise, s'il y avait quelque forme et institution dressée à cet effet et un chef disposé et appelé de Dieu pour arroser et cultiver cette nouvelle plante.

2. Or l'état ecclésiastique, comme il est saint et sacré en son institution et même l'origine de toute la sainteté qui est en l'Eglise de Dieu, aussi, en son usage moderne et ordinaire, il est ouvert et exposé au luxe, à l'ambition, à l'inutilité; et, s'il y a quelqu'un plus exact et considérant en sa profession, le défaut de conduite et d'application retarde de beaucoup le cours et les effets de sa bonne volonté. C'est pourquoi il serait à propos d'ériger une congrégation d'ecclésiastiques, en laquelle il y eut pauvreté en l'usage contre le

luxé, voeu de ne rechercher aucun bénéfice ou dignité contre l'ambition, voeu de s'employer aux fonctions ecclésiastiques contre l'inutilité.

3. Et d'autant que tout doit être en l'Eglise avec ordre et que Dieu a joint au Saint-Siège en notre temps une société qui est celle des Pères

- 20 -

APPENDICE.

Jésuites, celle-ci serait jointe aux Prélats par le voeu d'obéissance, quant à l'exercice et emploi des fonctions ecclésiastiques - hormis celles qui auraient ou de l'honneur, ou de la juridiction, - et par ce moyen on renouvellerait le voeu qui se fait en la consécration des prêtres et qui semble essentiel à l'état de prêtrise. Et, pour éviter la vanité qui se glisse dans les meilleures actions, leur soin serait non d'être employés, mais de se rendre dignes d'être utilement employés, et ils ne pourraient rechercher des prélats aucun emploi, ni prévenir en rien leur commandement.

4. Il semblerait à propos qu'il y eût trois degrés différents. Les uns peu en nombre, mais éminents en vertu, en prudence, en suffisance, feraient voeu de n'accepter jamais aucun bénéfice, et ceux-ci auraient le gouvernement de la Congrégation, comme n'en pouvant pas être distraits et séparés. Les autres feraient voeu de n'en jamais rechercher ni directement, ni indirectement, mais ils pourraient les accepter et par ainsi se retirer, sans offense de la part du corps, sans confusion de la part du monde. Un troisième serait de personnes simplement associées, qui ne seraient point du corps et ne logeraient point en la même maison, mais en une adjacente, et encore n'y séjourneraient-ils que pour un temps seulement, durant lequel ils voudraient se conformer aux mœurs et conditions plus réglées de la vie ecclésiastique par l'exemple et institution de ceux-ci. Quesi, ce temps écoulé, ils voulaient être de la Communauté, ils y seraient admis après les exercices et probations nécessaires.

5. Ainsi l'institution non de la jeunesse, comme aux Jésuites, mais des prêtres seulement, serait une des fonctions de cette Congrégation. Et cette institution des prêtres serait, non en la science comme aux séminaires, mais en l'usage de la science, que l'école et les livres n'apprennent pas, et aux vertus purement ecclésiastiques, et en la forme d'exercer avec prudence, esprit et efficace, les fonctions ecclésiastiques, où chacun pour l'ordinaire n'a point de maître et de guide que sa propre suffisance et expérience. Il semble que, par ce moyen, se répandrait bientôt une manne du Ciel par les diocèses et que les bons désirs de plusieurs qui se perdent ou réussissent à peu, faute d'aide, seraient utilement recueillis et conservés pour fructifier en leur temps et saison.

6. Afin que cette institution soit uniforme en la diversité des diocèses et des provinces où elle se peut établir, ou en un même lieu en la variété de plusieurs évêques succédant les uns aux autres, le règlement

NOTE IV. - 21 -

et l'institution de cette Congrégation serait dépendant du supérieur de cette assemblée, mais bien lui et les autres dépendant des Prélats en l'exercice des fonctions ecclésiastiques par le voeu ci-dessus proposé.

Il y aurait plusieurs choses à ajouter que ou l'expérience ou l'esprit de Dieu doit enseigner avec le temps à celui qui sera élu pour instituteur de cette Congrégation. Mais ceci est, à mon avis, suffisant pour un premier crayon et représente comme les premiers linéaments de cette institution.

Archives Nationales. M. 215.

Il résulte du paragraphe cinquième de ce projet que le P. de Bérulle distinguait entre les séminaires, où les jeunes clercs devaient recevoir la science philosophique et théologique, et les maisons de

formation pratique, où ils devaient apprendre, l'usage de la science, l'exercice prudent et sage des fonctions ecclésiastiques. Des premiers, l'Oratoire eut un certain nombre; encore dégénérent-ils de bonne heure pour devenir de purs collèges ou des séminaires-collèges, c'est-à-dire que des cours de philosophie, de théologie et d'Écriture sainte y furent simplement ajoutés aux cours d'études classiques. Il en était de même chez les PP. Jésuites, comme nous le voyons à Bourges, en 1625 (Cf. La Vie du V. P. Maunoir, par le P. Xavier-Auguste SÉJOURNÉ, 1er vol. p. 48. - Ondin). Mais des secondes, l'Oratoire n'eut jamais que la maison de Saint-Magloire.

Chose singulière, nous trouvons, M. 215, une pièce de 1618, sur la Congrégation de l'Oratoire, où dans l'exposé de la vie de ses membres et des fonctions qu'ils remplissent, il n'est question ni des séminaires ni d'autres maisons de formation ecclésiastique.

Nous citons, en respectant même l'orthographe.

## JESUS et MARIA

La Congrégation des prestres de l'Oratoire a esté instituée pour le service particulier de l'Église et travailler en icelle sous l'autorité des évêques selon la perfection et entière discipline ecclésiastique. Selon leur institut, ils vivent en communauté de toutes choses, mettant leur principal soing aux recherches et moyens du salut du prochain.

Leurs particulières fonctions consistent à faire prédications, exhortations familières et catéchismes, à ne s'estudier qu'au profit et à l'utilité des âmes et retrancher tout ce qui y est inutile; à chanter l'office

-22- APPENDICE.

divin avec la décence requise et révérence due à Dieu et convenable au lieu; à confesser, visiter malades, hospitaliers, prisonniers et autres personnes qui sont en nécessité et affliction de corps et d'esprit; à se répandre encore aux villages selon leur pouvoir et commodité, le temps et le besoing, pour le bien, service et instruction des pauvres paysans; à assister les évêques et ordinaires en tout ce qu'ils ont besoing de leur service et ministère; pour toutes ces fonctions et autres, ils ont particulier soing de faire étude et conférence entre eux plusieurs fois la semaine, afin de s'entretenir ensemble des moyens les plus propres, utiles et nécessaires, et en demander à Dieu la disposition; et à cela ils adjoustent un quotidien exercice qu'ils font entre eux à certaine heure de l'interprétation de l'Écriture Sainte et cas de conscience.

Un de leurs desseins et soings particuliers est de jeter dans les âmes la cognoissance de l'amour vers Notre Seigneur Jésus-Christ, l'honneur aussi et une dévotion spéciale à sa Très Sainte Mère: pour cela, tous les jours le matin et le soir alternativement ils chantent avec solennité les litanies de Jésus et de la Vierge aux heures que le peuple commodément y peut assister; et à l'heure du salut, entre les cinq et six, font publiquement et revestus de leurs surplis devant le St Sacrement l'oraison mentale d'une demye heure pour les besoins de l'Église, finie de quelques prières par forme de salut.

Ils ont plusieurs autres exercices de dévotion publique et particulière et selon les occasions de nécessité, toutes pour amener la gloire de Dieu et le bien particulier des âmes.

Cette Congrégation, depuis sept ans instituée en France et autorisée par Sa Sainteté qui l'a confirmée avec beaucoup de spéciales faveurs et grâces, a déjà fait en personnes et lieux un très grand avancement et progrès dedans et dehors le royaume où elle est établie et resplendit, comme à Paris où elle a commencé, à Momorencie, à Orléans, Tours, Nantes, la Rochelle, Lusson, à Lion, Mascon, Clermont en Auvergne et Riom, à Rouen, Dieppe, Perrone et Troyes en Champagne, à Nancy et Marchéville en Lorraine, et desja en quelques villes d'Allemagne, à Poligny en la Franche-Comté, et encores autres où elle fait

progrès, et est demandée dedans et dehors le royaume.

Ce but de l'Oratoire n'est indiqué que dans le résumé latin des Statuts, sous cette forme :

Proinde etiam praecipue institutum sit perfectioni status sacerdotalis

NOTE Y. - 23 -

totaliter incumbere, singulasque actiones ordini sacerdotali proprie et essentialiter convenientes sibi a locorum Ordinariis ubi stabiliti fuerint inscribendas et non alias amplecti [andas 1;

Sacerdotum insuper et aliorum ad sacros ordines aspirantium instructioni non circa scientiam, sed circa usum scientiae, ritum et mores ecclesiasticos addiscere volentium.

Ce sont, à peu de chose près, les termes de la bulle d'institution. Mais pourquoi dans l'exposé de la vie oratorienne n'en est-il pas parlé ? Est-ce donc que dès lors on eût perdu de vue, la formation du clergé ?

Archives Nationales, M. 1215.

#### NOTE V.

#### L'Oratoire de Saint Philippe de Néri.

La Congrégation des prêtres de l'Oratoire fut canoniquement érigée par Grégoire XIII, le 13 juillet 1575, dans sa Bulle Copiosus in misericordia Dominus. En voici l'esprit, le caractère, et le but d'après le P. Adolphe (aujourd'hui cardinal) Perraud, dans son étude sur l'Oratoire de France au XVIIe et au XIXe siècle (ch. 11).

« Tout, dans ces commencements, avait été spontanéité, liberté, zèle. Prier en commun, s'édifier réciproquement par de bons exemples, unir, pour les rendre plus féconds, des efforts auparavant isolés, chercher et trouver la perfection dans l'accomplissement des devoirs du sacerdoce; ne rien exclure des divers ministères auxquels un prêtre peut s'appliquer, et toutefois s'occuper plus spécialement des besoins spirituels des hommes .et des jeunes gens, protéger leur foi, en les initiant à une connaissance plus approfondie de la religion, les garantir par la pratique des bonnes oeuvres contre les entraînement des passions; rendre par tous les moyens la religion belle et aimable, faire de la manifestation du beau dans les arts et particulièrement dans la musique un attrait pour conduire les âmes à la vérité et à Dieu; avoir pour secret unique et de l'apostolat auprès des laïques et de la ferveur parmi les membres de la Congrégation, cette vertu toute divine de la charité qui est et demeurera éternellement le grand lien des âmes entre elles et avec Dieu: telle est bien, si je ne me

APPENDICE -24-

trompe, la véritable physionomie de la Congrégation établie par Saint Philippe . . . . .

« L'intention de saint Philippe n'avait donc nullement été d'établir un ordre religieux. Il estimait qu'il y en avait assez dans l'Eglise pour donner satisfaction aux âmes désireuses d'arriver à la perfection par le moyen des vœux solennels. Sa volonté souvent exprimée par lui-même était que ses enfants spirituels demeurassent dans l'état de prêtres et, de clercs séculiers, sans se lier par des vœux ou des promesses jurées.

« Le but de notre bienheureux Père » dit un oratorien de Rome dans un mémoire latin, fut avant tout de former « une congrégation où l'on pût marcher au milieu d'un monde licencieux, en suivant le chemin qui mène à la bienheureuse éternité, mais sans austérité de vie, sans rudes mortifications religieuses, sans se dépouiller entièrement des choses temporelles, en menant une vie modérée, en adoptant des habitudes pieuses, en faisant un usage modeste et vertueux des biens terrestres. Ce but une fois bien compris, il est aisé de voir que la beauté, la grâce et la perfection de notre institut lui viennent comme à la vertu, de ce qu'il tient un heureux milieu entre les extrêmes. Son principal mérite, c'est la modération. »

« Quelque temps après la fondation de l'Oratoire, plusieurs membres de la Communauté avaient demandé l'introduction des vœux. C'était méconnaître complètement l'esprit du nouvel institut et lui enlever le caractère original que saint Philippe avait été inspiré de lui donner. Cependant le Saint ne voulut pas prendre sur lui de décider à lui seul cette grave question; et, pour préserver l'Oratoire du retour de ces élans indiscrets, il consulta le pape Grégoire XIII. Après avoir écouté attentivement toutes les raisons alléguées de part et d'autre, le Souverain Pontife fit connaître que sa volonté absolue était que la « Congrégation se perpétuât dans l'Eglise sans aucun vœu, parce qu'il y avait assez d'ordres religieux pour ceux qui voulaient s'imposer ce lien. »

« Il faut se garder de croire toutefois que l'absence de vœux entraînaît pour conséquence le règne d'une liberté absolue. Celle que le fondateur de l'Oratoire établit dans sa Congrégation ne devait jamais être ni l'absence de règles, ni la confusion produite par le désordre des caprices individuels et le choc des volontés. Un petit nombre de règles librement acceptées par tous, mais aussi consciencieusement et persévéramment pratiquées par tous, tel était le principe fort simple donné par saint Philippe à la Congrégation de l'Oratoire. La porte toujours ouverte à quiconque se laisserait de porter un joug que l'esprit de la

NOTE V.

- 25 -

Compagnie était de rendre, comme celui du divin Maître, doux et léger; mais, pour tous ceux qui se soumettaient volontairement à ce joug, l'obligation de se sanctifier eux-mêmes et d'édifier les autres par la pratique assidue de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales, et notamment de l'obéissance, de l'humilité, de la pauvreté, de la simplicité et de la charité. Aucun des compagnons de saint Philippe ne dut se méprendre sur cette alliance délicate de la liberté et de la règle dont il fit l'esprit propre de l'Oratoire; car, dès le commencement, et jusqu'à la fin de sa vie, autant le saint était attentif à ne pas faire sentir son autorité de supérieur, autant il sut maintenir avec fermeté le petit nombre de règles qui avaient été acceptées d'un commun accord pour le bon ordre de la Congrégation.

« Grâce à cet heureux mélange de douceur et de force, l'Oratoire pratiquait l'obéissance avec une perfection dont saint Charles Borromée était ravi. « Comment faites-vous », demandait-il un jour à saint Philippe, « pour que les membres de votre Congrégation vous témoignent une obéissance que je n'ai pu obtenir de mes prêtres? - C'est que je commande peu », répondit le saint. - « L'exemple du supérieur », disait-il encore, « persuade plus que les paroles et les commandements. Le meilleur moyen de convaincre les sujets, c'est de commencer par pratiquer ce qu'on doit exiger d'eux. »

« Lutter contre les erreurs opposées à la foi, en s'emparant de leurs propres armes et en les retournant contre elles; opposer à la science fautive, exclusive, passionnée, l'érudition la plus loyale, la plus large, la plus désintéressée; ne laisser l'ennemi se cantonner et s'établir à poste fixe sur aucun point des connaissances humaines; mais, comme les apôtres vont à toutes les nations, envoyer des missionnaires dans toutes les sciences, pour les éclairer toutes de la lumière de la révélation, et les faire toutes servir au progrès du règne de Jésus-Christ; accepter cette lutte permanente dans les conditions mêmes où la mettent les divers siècles et les diverses civilisations; se faire tout à tous pour gagner tous les esprits à la foi et tous les cœurs à la charité de Jésus-Christ, et, par conséquent, livrer le combat, ici sur le terrain de

l'Écriture sainte et de l'Exégèse biblique, là sur celui de la philosophie, de l'histoire, des sciences naturelles ; ou même, s'il le faut, suivre dans ses évolutions la pensée moderne, et ne pas permettre à la science antichrétienne de confisquer le domaine des sciences sociales et politiques et d'en faire le monopole de la raison révoltée contre la foi; mais, sans  
APPENDICE. -26-

relâche, sans découragement, sans fatigue, mêler la prière à l'étude, sanctifier le travail par l'oraison, se multiplier pour suffire à tout et pour ramener à la majestueuse unité de l'Évangile la discordance des sagesse purement humaines: telle est la marche que, dans son intelligente sollicitude pour les intérêts de la vérité, saint Philippe traça aux membres de l'Oratoire, au milieu des luttes passionnées du xvie siècle. »

PERRAUD, Oratoire de France, pp. 18-25.

## NOTE VI.

### 1. - Lettre de prêtrise du V. Jean EUDES.

JOANNES FRANCISCUS DE GONDY, Dei et Sanctae Sedis Apostolicæ gratia Parisiensis Archiepiscopus, notum facimus universis, quod die datæ præsentium, in superiori sacello domus nostræ Archiepiscopalis Parisiensis, Reverendissimus in Christo Pater et Dominus J. Henricus eadem gratia Tarsensis Epus, coadjutor abrincentis, sacros generales Ordines et Missam in Pontificalibus, de nostra licentia et permissione, celebrans, Dilectum nostrum. Magistrum Joannem Eudes diocesis Sagiens mediantibus litteris dimissoriis et titulo patrimoniali ad sacrum Presbyteratus ordinem, infra Missarum solemniam, rite et canonice, Domino concedente, duxit promovendum et promovit.

Datum Parisiis sub sigillo camerae nostrae, anno Domini millesimo sexcentesimo vigesimo quinto, die Sabti in Jejuniis quatuor Temporum, post festum Beatae Luciae virginis, vigesima decembris.  
BAUDOUYN.

Cet évêque de Tarse était M. de Boivin; l'évêque d'Avranches, M. de Péricard.

### II. - Lettre du P. ALLARD à l'évêque de Séz.

« De mandato R. Patris nostri Generalis, Ego subsignatus, sacerdos Congregationis Oratorii et superior domus Cadomensis, certum facio dilectum Joannem Eudes, Sagiensis episcopatus sacerdotem, de nostra Congregatione bene meritum, inter vos et inter nos semper conversatum fuisse in virtute, scientia, modestia, morum integritate et exemplo, et caritatis christianae, honoris Dei, et salutis animarum nutu et motu ad vos descensus. Itaque potest ei secure committi cura et instructio animarum, verbi Dei dispensatio, et administratio omnium sacramentorum,

NOTE VII. - 27 -

in his locis maxime, ubi pro temporum calamitate et epidemice morbo desunt et absunt sacerdotes. Id a nobis instantissime petiit et obtinuit: cum Vestra venia iudicate. Ordo caritatis postulat ut terrae primum, quae ei dedit vitam et gratiam et ordinem, rependat quod habet et scientiae, et virtutis, et prudentiae, et laboris insuper et animae. Hunc ergo cum benedictione nostra ad ampliorem benedictionem dimittimus, nos servi vestri per Jesum, ut per vos vestris, si necessitas adsit, et suis maxime, invigilet. Quod habet abundanter dabit, duros vos spero quod ei necessarium fuerit. Datum Cadomi, anno 1627, Die Augusti.  
ALLARD. »

## NOTE V11

Lettre du V. P. EUDES à Mme DE BUDOS, Sur la mort de son frère (1629).

### VIVE JÉSUS ET MARIE

Madame,

La grâce, la paix et la consolation de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère soit avec vous pour jamais.

Je dois et veux adorer avec vous la très sainte et très aimable volonté de Dieu, dans l'affliction qu'il lui a plu vous envoyer. Je dois et veux chérir et aimer sa très juste et très aimable main, qui a frappé votre âme d'un si rude coup, et qui a blessé votre cœur d'une plaie si sanglante, puisque cette divine main ne fait rien que par amour vers soi-même, et vers ses créatures qu'elle semble aimer comme soi-même.

Néanmoins, il faut que j'avoue que mon âme est remplie de tristesse, et mon cœur plein d'angoisse en la pensée de votre agonie. Je ne puis penser à vous et au pitoyable état auquel je vous vois, sans douleur et sans larmes, et je crois que cela m'est permis. Je vois Jésus, la joie du ciel et de la terre, se fondre en larmes et en soupirs à la vue des larmes de Marthe et de Madeleine, qui pleuraient la mort de leur frère. Pourquoi donc ne me sera-t-il pas permis de pleurer en un semblable sujet ? Je veux pleurer avec Jésus, pour honorer les larmes de Jésus. Je veux pleurer avec ceux qui pleurent, selon la parole de son Apôtre: *Flete cum flentibus* <sup>1</sup>. Je veux pleurer par les mêmes mouvements et sentiments que Jésus a pleuré. Je veux lui offrir un sacrifice de larmes, en hommage de ses larmes divines et adorables. Offrons-lui, Madame, offrons-lui nos larmes en l'honneur des siennes; prions-le qu'il les sanctifie par les siennes, - 28 -

qu'il les bénisse par les siennes; prions-le qu'il les unisse aux siennes, et qu'il fasse en sorte que ces eaux qui sortent de nos yeux, soient jointes avec ces eaux célestes, desquelles le Prophète va disant: *Aquae omnes quae super caelos sunt, laudent nomen Domini*:<sup>2</sup> « Que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur. »

Voulez-vous, Madame, que vos larmes soient unies à ces eaux sacrées qui bénissent Dieu sans cesse dans le ciel ? Pleurez saintement et religieusement; c'est-à-dire, répandez des larmes dignes d'une personne religieuse, et qui est en un état portant obligation de sainteté. Que vos yeux pleurent, mais que votre volonté se soumette à celle de Dieu. Que vos yeux pleurent, mais que votre cœur et votre bouche prononcent souvent ces divines paroles que Jésus a prononcées au plus fort de sa douleur, et dans une détresse infiniment plus grande que la vôtre: *Non mea voluntas, sed tua fiat* :<sup>3</sup> « O mon Père, et mon Dieu, non pas ma volonté, mais la vôtre soit faite. » Enfin, pleurez, mais que ce soit avec patience et modération, et non par excès et impatience.

Heureuses vos larmes, si elles sont répandues en cette façon, car elles mériteront d'être essuyées de la propre main de Dieu, selon cette parole de l'Écriture *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum* <sup>4</sup>. Elles seront recueillies soigneusement par les mains des Anges; elles seront gardées chèrement, comme une précieuse liqueur qui embaumera le ciel et qui rendra une louange éternelle à Dieu; là où, au contraire, si elles n'étaient accompagnées des dispositions susdites, elles seraient très désagréables à Dieu et à ses Anges, et ne vous serviraient que pour rendre les flammes du purgatoire plus ardentes vers vous. Je supplie Notre-Seigneur Jésus de ne permettre pas que cela soit. Je le supplierais volontiers de transférer en moi, s'il était possible, toutes les angoisses de votre âme, afin que non seulement je fusse en angoisse et en douleur avec vous, mais encore que je portasse moi seul le faix de cette affliction; mais il est si pesant qu'il n'y a que Notre-Seigneur qui le puisse porter.

---

<sup>1</sup> Rom. XII, 15.

<sup>2</sup> Psalm. CXLVIII, 4.

<sup>3</sup> Luc. XXII, 42.

<sup>4</sup> Apoc. VII, 17.



Je le supplie donc qu'il soit dans votre âme, qu'il soit au milieu de votre coeur, pour porter lui-même en vous cette croix et ce tourment qu'il a ordonné sur vous. Son Prophète nous dit qu'il est venu au monde pour porter nos douleurs et nos langueurs <sup>5</sup>. Et en effet, il a porté autrefois la même douleur que vous sentez maintenant, et elle lui a été beaucoup plus sensible et plus douloureuse qu'à vous, et l'angoisse que vous souffrez a été un des sujets de l'angoisse qu'il a soufferte au jardin des Olives, qui lui a fait suer le sang et qui lui a fait dire ces dolentes paroles: *Tristis est anima mea usque ad mortem* <sup>6</sup>. Ce n'était pas seulement la vue des douleurs qu'il devait souffrir en -29-

son propre corps, qui lui tira cette parole de la bouche, mais encore la claire connaissance qu'il avait pour lors de toutes les afflictions, tant du corps que de l'esprit, qui devaient arriver à ses bien-aimés enfants. Il avait alors devant les yeux l'oppression où vous êtes maintenant, il voyait vos larmes, il entendait vos plaintes et vos soupirs, et tous ces soupirs et pénétrantes qui transperçaient son Coeur de douleur, à cause de l'amour infini qu'il vous porte, tout de même comme les plaintes et les douleurs d'un enfant bien-aimé de son père, sont autant de traits douloureux au coeur de ce pauvre père qui voit les souffrance de son cher enfant.

Jésus donc, qui est votre Père et votre Époux, a senti en son Coeur paternel la même affliction dont le vôtre est maintenant rempli. C'est pourquoi elle vous doit sembler douce et agréable, ayant passé par un Coeur si plein d'amour et de douceur. Il a porté, dis-je, autrefois la même affliction que vous portez, il l'a portée sans vous et pour vous, mais il la veut encore porter maintenant avec vous et dedans vous. Donnez-lui donc entrée dedans votre âme; ne vous laissez pas tellement occuper de la douleur, qu'il ne reste plus aucune place dans votre coeur pour celui qui est votre joie, votre consolation et votre tout. Je le vois frappant et attendant à la porte de votre coeur, ayant le Coeur et les mains pleins de grâces, de bénédictions et de consolations inexplicables qu'il désire vous communiquer.

Je l'entends qui vous dit d'une voix bénigne et amiable: « Ouvrez-moi, ma chère bien-aimée soeur, ouvrez-moi la porte de votre coeur. » Il vous est ouvert, entrez, ô bon Jésus, entrez dans ce pauvre coeur, il vous est ouvert, je n'en doute pas. Serait-il bien possible que cette âme vous fût si infidèle que de vous refuser l'entrée de son coeur, se laissant entièrement posséder à une tristesse inutile et pernicieuse ? Non, non, je ne le crois pas. Entrez donc, ô Dieu d'amour et de consolation, dans ce coeur crucifié de mille douleurs, pour le remplir d'amour et de consolation. Chassez-en la tristesse et l'ennui, et le remplissez de cet amour fort et vigoureux par lequel vous avez porté fortement et constamment les douleurs et les angoisses de la croix et de la mort.

Or sus, Madame, voilà donc Jésus au milieu de votre coeur: il y est désirant porter avec vous la rigueur de votre affliction; mais il ne peut ni ne veut la porter sans vous. Unissez-vous donc à lui pour la porter avec lui. Unissez votre esprit à son esprit, votre coeur à son Coeur et votre volonté à la sienne. Portez-la saintement, comme il l'a portée saintement et divinement; portez-la fortement et courageusement, comme il l'a portée fortement et courageusement.

Pour cet effet, -30-  
je vous conjure, de sa part et en son nom, de détourner votre esprit de toutes les considérations qui vous attristent, pour l'appliquer à de meilleures et de plus saintes pensées. Jetez les yeux sur la très sainte volonté de Dieu; souvenez-vous que cette divine volonté est très grande, très immense, très digne, très excellente, très puissante et très absolument souveraine sur toutes choses; très juste et très équitable, très douce, très aimable, très heureuse et très joyeuse en tout ce qu'elle fait; très sage et très prudente en tout ce qu'elle ordonne. Tous ces points sont fort considérables en cette volonté divine; et il me semble que la plus pure, la plus parfaite et la plus sainte consolation que je vous puisse donner, je la dois puiser dans ces saintes et divines considérations, et non point dans des pensées basses et terrestres, puisque je parle à une personne qui a renoncé à tout ce qu'il y a de bas et de terrestre au monde, pour faire profession d'une vie sainte et céleste.

Considérez donc, Madame, que la volonté de Dieu est immense, c'est-à-dire, qu'elle s'étend partout,

---

<sup>5</sup> « Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit ». Isa. LIII, 4.

<sup>6</sup> Matth. XXVI, 38.

qu'elle dispose et ordonne de tout ce qui se fait au monde. C'est pourquoi rien ne se fait par hasard, ni par fortune ou accident, mais toutes choses arrivent par la conduite et la volonté de Dieu.

Considérez qu'elle seule est digne d'être, seule digne de subsister, et d'être accomplie à cause de son excellence et dignité infinie: que donc toute autre volonté s'anéantisse en la vue de celle-ci; Qu'elle seule est digne de régner par sa souveraineté: que donc toute autre volonté se soumette à son empire, non par contrainte, comme les démons, mais volontairement, comme les Anges; Qu'elle est très juste et très équitable en elle-même et en tous ses effets: que donc toute autre volonté acquiesce et consente facilement à ses ordonnances, comme étant très justes et très équitables; Qu'elle est très douce et très aimable, faisant tout par amour vers soi-même et vers nous: que donc elle soit aimée et chérie pour le moins de ceux qui ont renoncé à l'amour du monde pour se consacrer à Dieu; Qu'elle fait tout avec joie et réjouissance: que donc elle soit louée et bénie en tous ses effets avec joie et réjouissance, chassant bien loin tout excès de tristesse; Qu'enfin elle fait toutes choses pour le mieux, en la meilleure manière qu'il se peut, au lieu, au temps et à l'heure la plus convenable qui soit: que donc elle soit adorée et glorifiée dans toutes les conditions et circonstances dans lesquelles elle accomplit son oeuvre.

C'est ainsi, Madame, que les Anges et les Saints regardent et adorent la très adorable volonté de Dieu dans le ciel. Combien pensez-vous qu'il y a de Saints dans le ciel qui voient leur père, leur mère, leurs frères -31-

et autres parents dans la damnation de l'enfer, qui est le malheur des malheurs, et le comble de tout malheur: et néanmoins, parce qu'ils voient que telle est l'ordonnance et la volonté de la justice divine sur leurs parents, ils adorent, ils aiment, ils bénissent avec joie et allégresse cette très juste volonté.

Grâces à Dieu, il n'y a rien ici de pareil. Le sujet dans lequel vous avez à adorer la volonté de Dieu est infiniment moins fâcheux et moins amer que celui-là. Voyez, ce n'est que miel et douceur en comparaison de celui-là; il s'agit là d'une mort éternelle, d'une mort terrible et épouvantable: il est question ici d'une mort temporelle seulement, et qui ne doit pas être appelée mort, mais plutôt passage d'une vie mortelle et malheureuse à une vie immortelle et bienheureuse. Adorez donc, en ce sujet si doux et si bénin à qui le sait bien entendre, adorez, dis-je, aimez et bénissez la très douce et très aimable volonté de Dieu en la terre, comme les Saints l'adorent et la bénissent dans le ciel.

Vous le faites, je n'en doute point. Et, si vous ne le faisiez, comment oseriez-vous espérer d'être un jour associée avec les Saints dans le ciel, puisqu'il faut faire sur la terre ce qu'ils font dans le ciel ? Si vous ne le faisiez, comment oseriez-vous dire ces paroles que vous dites tous les jours tant de fois à Dieu: Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel <sup>7</sup> ? Ne craindriez-vous pas que le Fils de Dieu ne vous fit ce terrible reproche qu'il fit autrefois aux pharisiens hypocrites: Hypocrites que vous êtes, Isaïe a bien prophétisé de vous disant: Ils m'honorent des lèvres et leur coeur est bien éloigné de moi <sup>8</sup>; ils disent de bouche que ma volonté soit faite en la terre comme au ciel, mais leur coeur va démentant leur langue; leur oeuvre sont contraires à leurs paroles.

A Dieu ne plaise, Madame, que jamais cela soit dit de vous! Faites plutôt que vous soyez du nombre de ceux desquels il est fait mention en ces grandes paroles que l'Église vous met souvent en la bouche: Sanctis qui sunt in terra ejus, mirificavit omnes voluntates meas in eis <sup>9</sup>. C'est Jésus qui parle par la bouche de son Prophète, et qui parle de son Père éternel et de ses Saints. « Mon Père, ce dit-il, a rendu toutes mes volontés merveilleusement admirables aux Saints qui sont en la terre. » Vous êtes en la terre des Saints, vous êtes en un lieu de sainteté: il ne doit point y avoir de personnes en ce lieu qui ne soient saintes ou tendantes à la sainteté. Que donc toutes les volontés de Jésus, quelles qu'elles soient, aussi bien les plus rigoureuses, comme les plus délicieuses, vous soient également merveilleuses, admirables et aimables; c'est-à-dire, qu'elles vous soient toutes merveilleusement agréables, merveilleusement chères, merveilleusement précieuses, et plus précieuses que tout ce qu'il y a au ciel et en la terre. De façon que

<sup>7</sup> « Fiat voluntas tua, sicut in caelo et in terra. » Matth. VI, 10.

<sup>8</sup> « Hypocritae, bene prophetavit de vobis Isaias dicens: Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me. » Matth, XV, 7.

<sup>9</sup> Psalm. XV, 3.

vous puissiez dire de coeur ce que tous les jours vous dites de bouche: Bonum mihi lex oris tui super millia auri et argenti <sup>10</sup>; non seulement super millia auri et argenti, -32- mais encore super millia fratrum et amicorum; c'est-à-dire: Mon Dieu, votre volonté m'est plus chère et plus précieuse, non seulement que des millions d'or et d'argent, si je les possédais, mais encore que des millions de frères, de parents et d'amis, si je les avais. J'aimerais mieux être privée de cent millions de frères, si je les avais, que vous fussiez privé de l'accomplissement de la moindre de vos volontés.

Faisant ainsi, Madame, vous mériterez d'être du nombre de ceux qui sont compris en cette parole: Sanctis qui sunt in terra ejus. C'est en ce point que consiste la vraie sainteté, à se soumettre de bon coeur à la volonté de Dieu en toutes choses.

Je ne vois rien au monde en quoi vous puissiez tant vous avancer en grâces et en sainteté qu'en ceci. Oh! que ce temps d'affliction vous devrait être cher et précieux! C'est un temps de grâce et de sainteté pour vous. Dieu a maintenant une infinité de grâces et de bénédictions à vous communiquer, si vous voulez vous disposer à les recevoir par une humble soumission de votre volonté à la sienne; vous pouvez plus avancer en grâce, en une heure de ce temps d'affliction, qu'en plusieurs jours d'un temps de consolation. C'est le dessein que Jésus a maintenant sur vous: il a un désir infini d'opérer en votre âme plusieurs effets de grâce et de sainteté, par le moyen de cette tribulation qu'il vous a envoyée. Ne permettez pas qu'il soit privé de l'effet de son désir; ne permettez pas qu'il soit frustré de son dessein et de son intention; mais, ce qui est beaucoup plus important, ne permettez pas qu'il soit privé de l'amour et de la gloire que vous lui pouvez rendre maintenant.

Vous lui avez tant de fois protesté que vous ne souhaitiez rien tant que de l'aimer et de l'honorer; or vous ne pouvez jamais l'aimer plus parfaitement, ni l'honorer plus saintement que maintenant. Vous pouvez, en ce temps d'affliction, lui rendre plus de gloire et d'amour en un moment, qu'en plusieurs jours d'un temps de consolation. Ne le privez donc pas d'une chose si grande que vous pouvez et devez lui rendre facilement en soumettant votre volonté à la sienne. Il est vrai que cela n'est pas facile à la nature; mais il est facile à la grâce qui vous est présentée pour cela; il vous sera facile, si vous vous souvenez que la plus rigoureuse et la plus terrible volonté que Dieu ait jamais eue et qu'il aura jamais, ç'a été celle par laquelle il a voulu que son Fils, et son Fils unique, et son Fils bien-aimé, et un Fils tel qu'était Jésus, il a voulu, dis-je, qu'il souffrit des tourments si cruels et si horribles; non seulement qu'il les souffrît, mais qu'il mourût de la mort la plus atroce et la plus ignominieuse de toutes les morts! Oh! quelle volonté!

- 33 -

Oh! que cette volonté d'un Père au regard de son Fils est rigoureuse! Oh! qu'elle est étrange et terrible! Cependant ce même Fils, qui est Jésus, délaisse et anéantit en quelque manière sa propre volonté, quoiqu'elle soit toute pure, toute sainte, toute divine, pour adhérer à cette volonté de son Père, si pleine de rigueur et de terreur pour lui, que la seule pensée d'icelle lui fait suer le sang. Que si Jésus a délaissé et anéanti en quelque façon une volonté si digne et si précieuse, comme était sa volonté humaine, n'est-il pas bien raisonnable, Madame, que nous quittions et anéantissions une volonté si impure, si imparfaite, si corrompue par le péché, comme est la notre, poursuivre la très sainte, très divine et très aimable volonté de Dieu ?

Mais je veux cesser de vous parler, car j'entends une voix qui sera plus capable de vous consoler que la mienne. C'est la voix de celui que vous pleurez comme mort, qui néanmoins n'est pas véritablement mort; c'est la voix de votre bien-aimé frère qui vous parle et vous dit: « Pourquoi pleurez-vous tant, ma chère bien-aimée soeur ? Est-ce parce qu'on vous a dit que je suis mort ? Mais non, cela n'est pas; je ne suis point mort, mais je suis vivant et plus vivant que jamais. Je ne suis point mort, mais je suis vivant à Dieu, auquel toutes choses sont vivantes. C'est la première parole qui a été dite en l'office qui a été chanté pour moi: Regem cui omnia vivunt, etc. Je ne suis point mort, mais plutôt j'ai cessé de mourir pour commencer à vivre. Ne savez-vous pas que la vie de la terre est une vie de mort? Mort vivante et vie mourante; vie qui doit être plutôt appelée mort, que non pas vie; vie terrestre, vie imparfaite, vie pécheresse. Direz-vous donc que je suis mort, si j'ai quitté cette misérable vie, pour être dans une vie céleste, dans une vie parfaite, dans une vie éternelle et bienheureuse ? Ne savez-vous pas qu'il n'y a que les fous et les insensés qui réputent les gens de bien pour morts? Non, non, ils ne sont pas morts; ceux qui

---

<sup>10</sup> Ps. CXVIII, 72.

meurent en Jésus-Christ, c'est-à-dire en sa grâce et en son amour, ne meurent point, mais il passent d'une mort très fâcheuse à une vie très heureuse; et beaucoup moins ceux-là meurent-ils, qui donnent leur vie pour les intérêts et la gloire de Jésus-Christ.

« Si j'étais mort comme un païen, comme un hérétique ou comme un faux catholique, vous auriez sujet de pleurer. Si j'étais mort dans un duel pour la défense de mon honneur et de mes intérêts particuliers, je vous dirais: pleurez, pleurez, et vous fondez en larmes, et en larmes de sang; car ce sont ceux-là qui sont vraiment morts lesquels sont morts de cette façon; c'est sur cette mort-là qu'il faut répandre des larmes et des larmes de sang. Mais quoi! je suis mort dans une armée qui combat pour la querelle de Dieu et pour ses intérêts; -34-

je suis mort pour la gloire de Jésus-Christ, pour la défense de son Église et pour l'établissement de sa foi et de son Évangile! Cette mort n'est-elle pas bienheureuse? N'est-elle pas glorieuse? N'est-elle pas plutôt digne de joie et de réjouissance que de larmes et de pleurs? N'est-ce pas faire tort à la gloire et à la dignité d'une telle mort, que de la déplorer et lamenter, comme si c'était la plus misérable mort du monde?

« Pourquoi donc, ma chère soeur, pourquoi vous affligez-vous tant? Est-ce parce que vous ne me verrez plus en la terre? Mais consolez-vous, car vous me verrez dans le ciel et dans peu de temps. En attendant ce bonheur, pendant que vous demeurez en la terre, je vous aurai toujours devant les yeux, pour vous assister en tous vos besoins et nécessités devant le Roi du ciel, auprès duquel je n'ai pas moins de faveur que j'en avais auprès du Roi de la terre. Cessez donc, ma bien-aimée soeur, cessez, je vous prie, de vous lamenter, accoissez votre douleur, modérez vos soupirs, arrêtez le cours de vos larmes, lesquelles désormais me seraient injurieuses et désagréables, d'autant qu'elles offenseraient celui que j'aime plus que moi-même. »

Ce sont les paroles et la voix de votre très aimable et très aimé frère, Madame, qui vous doivent beaucoup consoler, si vous n'êtes incapable de consolation.

Mais voici que j'entends encore une autre voix qui vient vous consoler; c'est la voix de votre très cher Époux, Madame, c'est la voix de Jésus, le Dieu de toute consolation, et qui peut seule vous donner une parfaite consolation. Écoutez-la donc, s'il vous plaît; et, pour la mieux entendre, fermez les oreilles à toutes les voix de la nature, de la passion et du propre intérêt, qui sont entièrement contraires à la voix de Jésus. Voici donc Jésus qui vous parle et qui vous dit:

« Qu'y a-t-il, ma chère fille, qu'y a-t-il qui vous afflige tant? Eh bien! votre frère est mort, il est vrai, mais c'est moi qui l'ai ainsi ordonné, et qui l'ai ordonné par amour pour vous et vers lui, pour votre plus grand bien et pour le sien. Cela seul devrait-il pas suffire pour vous consoler? La seule raison de ma très aimable volonté devrait-elle pas vous consoler et contenter? N'ai-je point assez d'ennemis, qui me persécutent et qui me font la guerre, s'opposant à tous mes vœux et à tous mes desseins? Voulez-vous me quitter pour vous ranger du parti de ceux-là? Voulez-vous être du nombre de ceux qui veulent détruire et anéantir ma très sainte volonté, pour établir la leur en la place? Voulez-vous ravir à ma souveraine volonté l'empire et le domaine qu'elle doit avoir sur toutes choses, pour le donner à la vôtre?

« Je vous ai privée pour un peu de temps de la présence de votre frère; mais moi, ne suis-je pas toujours avec vous?-35-

Moi, dis-je, qui suis le plus grand de tous vos amis, qui suis votre Père, votre Frère, votre Époux et votre Tout; moi qui vous suis meilleur que dix, voire que dix millions de frères; moi qui vous aime d'un amour infini, et qui suis tout coeur et tout amour pour vous; moi qui suis infiniment puissant pour vous assister en tous vos besoins et nécessités, et pour vous défendre contre vos adversaires, ou plutôt contre les miens: car ceux qui vous sont contraires, me sont contraires; ceux qui vous sont ennemis, me sont ennemis, pourvu que vous demeuriez toujours unie avec moi.

« Et puis je vous ai ôté votre frère, sans vous l'ôter néanmoins, afin de vous le rendre en une meilleure manière. Ne savez-vous pas que je rends au centuple tout ce qu'on me donne de bon coeur? Je l'ai pris, afin de vous obliger à me le donner, et si vous me le donnez volontairement et de bon coeur, je vous le rendrai au centuple, même dès cette vie. Je vous rendrai au centuple toutes les assistances, toutes les consolations et toutes les faveurs que vous auriez reçues de lui, et ainsi vous ne perdrez rien, mais vous gagnerez beaucoup.

« Donnez-le moi donc, ma fille, donnez-le moi de bon coeur. Me refuserez-vous si peu de chose, à moi qui vous ai donné et vous donne tous les jours choses si grandes? Me refuserez-vous la vie d'un homme

mortel, à moi qui ai donné ma propre vie pour vous, une vie si précieuse et si digne, qu'un seul moment de cette vie vaut mieux que toutes les vies des Anges et des hommes ? Donnez-la moi donc volontairement, et non par contrainte et nécessité, et je vous rendrai au centuple ce que vous m'aurez donné.

« Et ne vous allez point remplir l'esprit de pensées et de soins inutiles, disant en vous-même: Mais que deviendront ceux-ci et ceux-là ? Que feront ces personnes-ci et ces personnes-là ? Qui pourvoira aux affaires de cette maison-ci et de cette maison-là ? Hé quoi! où est donc la confiance que vous devez avoir en ma Providence et en ma bonté? N'aimé-je pas plus que vous ces personnes-là dont vous prenez tant de soins ? Je connais assez leurs besoins; n'ai-je pas assez de puissance pour disposer de tout ce qui les regarde en la meilleure manière qu'il se peut ?

« Pour ce qui est de la maison en laquelle vous êtes, de laquelle vous avez et devez avoir beaucoup de soin, sachez qu'elle est plus à moi qu'à vous, et que je ne manque pas de volonté et de puissance pour conduire heureusement et avantageusement toutes les affaires qui en dépendent.

« Chassez donc, ma bien-aimée fille, chassez tous ces soins superflus de votre esprit, abandonnant toutes choses à ma bonté et à ma Providence. Chassez aussi toute autre pensée -36- et considération qui ne servent qu'à remplir votre âme de trouble et votre cœur d'angoisse. Mettez fin à vos pleurs et à vos soupirs; c'est assez pleurer et lamenter; c'est assez gémir et sangloter; c'est assez donner à la douleur et à la tristesse. Il est temps d'essuyer vos larmes, pour vous employer à des choses plus saintes et plus dignes de votre condition; il est temps de rendre à votre âme sa première tranquillité et paix; il est temps de rendre à vos Soeurs et à tous ceux qui vous connaissent la consolation et l'édification que vous leur devez; il est temps de me rendre les devoirs et obligations de la charge en laquelle je vous ai établie. Autrement vous donneriez sujet de croire que vous aimeriez plus votre frère que moi; et cependant vous savez que j'ai dit: Que celui-là n'est pas digne de moi qui aime son père, sa mère, son frère ou sa soeur plus que moi <sup>11</sup>. Craindriez-vous pas que cette parole fût vérifiée en vous; craindriez-vous pas de vous rendre indigne de moi, si vos persévériez davantage dans l'excès de vos tristesses et de vos pleurs; craindriez-vous pas de servir de scandale à tant de personnes de toutes sortes de conditions, qui ont les yeux fichés sur vous, et qui attendent de vous une vertu et une constance digne de l'état où vous êtes ?

« Quediraient les mondains et les séculiers, s'ils voyaient une personne qui fait leçon aux autres de vertu et de sainteté il y a tant d'années, n'avoir pas encore appris à se soumettre à ma volonté, qui est le fondement de toute vertu et de toute sainteté? Leur donneriez-vous point sujet de mépriser l'état et l'Ordre dans lequel vous vivez, qui aurait si peu opéré en vous en un si long temps ? Non, ma fille, ne faites pas ce tort à la dignité de votre état; ne faites pas ce tort à la sainteté de votre Ordre; ne faites pas ce tort à la vertu et à la puissance de ma grâce. Conduisez-vous de telle sorte, en tous vos mouvements et sentiments, en toutes vos paroles et en tous vos comportements extérieurs, qu'on ne voie rien en vous. qu'on n'entende sortir aucune parole de vous, qui ne soit digne de la grandeur de votre qualité, digne de la sublimité de votre état, digne de la gloire de votre Ordre, et digne encore de la sainteté et excellence de ma grâce et de mon amour qui est résidant en vous. »

Madame, après ces divines paroles de Jésus votre divin Époux, il ne me reste plus rien à dire; seulement je supplie la Mère de Jésus d'imprimer bien avant dans votre cœur les paroles de son Fils. Je supplie cette Mère de grâce et d'amour, Mère de toute consolation, de remplir votre cœur de ses divines consolations, et de vous faire participante de la grâce et de l'amour par la vertu duquel elle a porté constamment et saintement la très sanglante plaie qu'elle a reçue de ce glaive de douleur qui a transpercé son âme, au temps de la passion et de la mort de son Fils unique et uniquement aimé.

- 37 -

Je vous écris ces choses, en attendant que j'aie le bien de vous parler de bouche, quand la presse des visites qui vous vont être rendues sera un peu passée.

Je suis en Jésus et Marie, Madame,

Votre très humble, très obéissant et très affectionné serviteur,

JEAN EUDES, Prêtre de l'Oratoire de Jésus.

---

<sup>11</sup> « Qui amat patrem aut matrem, plus quam me, non est me dignum: et qui amat filium aut filiam auper me, non est me dignus ». Matth. X. 37.

Cette lettre est de 1629, et, si on la compare aux lettres des contemporains, tels que Balzac, Voiture, Descartes, Chapelain etc., elle fait près d'elles très bonne figure, bien que, écrite d'un premier jet, elle n'ait pas été regrattée ni limée. Le tour en est oratoire mais naturel; rien de maniéré, ni de recherché, tout coule de source, tout part du cœur, rien pour le bel esprit, ce défaut de l'époque; et il y a tel passage, par exemple celui où Antoine de Budos s'adresse à sa sœur, qui est de la plus haute éloquence et du meilleur style, plein, vif, pressé. Sans doute on y trouve des termes archaïques, mais ces termes étaient alors du langage courant; ils deviendront de plus en plus rares dans les ouvrages du Y. P. EUDES. Nous n'en disons pas davantage, nous réservant d'étudier dans notre dernier volume la langue et le style du Y. P. EUDES, ainsi que sa composition.

## NOTE VIII.

### Deux Extraits de l'Exercice de piété.

#### ART. VIII. - Le Paradis de la terre ou la Souveraine Perfection et Félicité de la vie chrétienne.

Bienheureux ceux qui feront usage des huit choses précédentes ; plus heureux ceux qui, non contents de les observer exactement, prendront encore soin d'exciter les autres à faire de mérite; mais très heureux ceux qui passeront plus outre, et qui marcheront si courageusement dans la voie du ciel qu'ils arriveront à l'état de perfection contenu dans les douze articles suivants, qui sont comme douze degrés de perfection et de sainteté chrétienne, au bout desquels on trouve le Paradis en terre et la souveraine félicité de la vie chrétienne.

C'est pourquoi, si vous désirez non seulement vous sauver, mais « servir Dieu en sainteté et justice devant lui tous les jours de votre vie », travaillez, avec la grâce de Notre-Seigneur, avec laquelle vous pouvez

-38- APPENDICE.

tout, et ne cessez de travailler par de ferventes prières et méditations devant Dieu, par une généreuse mortification de vos passions et mauvaises habitudes, et par un entier renoncement à toutes choses et à vous-même, jusqu'à ce que vous sentiez votre âme puissamment établie dans ces saintes dispositions, et que vous soyez entré dans ce paradis terrestre, là où vous trouverez une douceur inexplicable et une paix qui surpasse tous les sens. CAR, EN VÉRITÉ, HEUREUX CELUI QUI PEUT DIRE DE CŒUR ET DE BOUCHE TOUT ENSEMBLE:

1. Par la miséricorde de mon Dieu, je suis maintenant en tel état que mon cœur ne me reprend d'aucun péché, ni d'aucune affection au péché. Au contraire, je l'ai tellement en horreur que je ne hais rien tant au monde que ce monstre infernal, et que, moyennant la grâce de mon Sauveur, j'aimerais mieux souffrir tous les tourments de la terre et de l'enfer que de lui donner entrée en mon âme.

11 Je renonce entièrement et pour jamais à toute haine et aversion au regard de qui que ce soit, et proteste que je ne veux plus souffrir, ni en mon cœur, ni en ma langue, ni en mes actions, rien du tout qui soit contraire à la charité de mon prochain, mais que je suis prêt à donner mon sang et ma vie pour tous mes frères, et même pour mes plus grands ennemis.

111. Je fais profession de vouloir plutôt perdre tous les biens du monde, si je les avais, que de prendre ou retenir un double de ceux d'autrui; et de ne plus faire usage de ceux que la Providence m'a

donnés, que pour ma nécessité, et pour les oeuvres de Dieu et l'assistance des pauvres, dans lesquels je veux regarder désormais Jésus-Christ, et le servir et aimer dedans eux.

IV. J'aime tout ce que Dieu a fait, mais je n'aime rien, sinon en Dieu et pour Dieu. Mon esprit est détaché de toutes choses créées; mon cœur ne tient à rien; je dis adieu à tout, afin d'être tout à Celui qui est Tout, et qui m'est Tout. O mon cher Tout, c'est vous qui m'avez mis en liberté, et qui avez rompu mes liens; je vous sacrifierai éternellement une hostie de louange et d'amour.

Y. Par la grâce de mon Sauveur, j'ai appris à m'humilier en tout et partout, et à me soumettre et m'abaisser au-dessous de toutes les créatures, et à reconnaître que je suis véritablement digne de tout mépris, affliction et châtement, et que, après que j'aurai fait tout le bien qu'avec l'aide de Dieu je puis faire, je suis un serviteur inutile.

VI. Je suis en état désormais, à l'imitation de mon Jésus, d'avoir en horreur les honneurs, les plaisirs, les richesses et tous les faux biens du

-39-NOTE VIII.

monde, et de mettre ma gloire dans les ignominies, mon contentement dans les souffrances, et mon trésor dans la pauvreté ; embrassant de tout mon cœur, comme mon souverain bien en ce monde, tous les travaux, mépris, tourments, douleurs et tribulations qui m'arriveront et qui me peuvent arriver, et protestant avec saint Paul que je ne veux point d'autre gloire ni d'autre paradis en la terre que la Croix de mon Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde: « Mihi autem absit gloriari, nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. »

VII. Je renonce absolument à moi-même, à mon esprit, à mon amour-propre, à tous mes sentiments, inclinations et volontés, et fais profession de ne suivre jamais avec vue et délibération, les sentiments, mouvements et inclinations de la nature, mais de me laisser conduire, en tout et partout, aux sentiments et mouvements de l'esprit de Jésus, auquel je me donne et abandonne totalement pour cet effet.

VIII. Adieu, tous les désirs du siècle et de la terre! Sitôt que j'en apercevrai en moi quelqu'un, je l'étoufferai aussitôt. Je n'en ai plus qu'un, et n'en souffrirai plus d'autre, qui est de servir et aimer parfaitement mon Dieu, de suivre en toutes choses sa très aimable Volonté, et de sacrifier mon être et ma vie pour sa pure gloire.

IX. Je proteste de mettre mon appui et ma confiance, non sur mon esprit, ni sur mes bonnes résolutions, ni sur mes forces, ni sur mes œuvres, ni sur mes amis, ni sur aucune chose créée, mais sur la seule bonté de mon Dieu, m'abandonnant entièrement pour le temporel et pour le spirituel, pour le temps et pour l'éternité, à la conduite de sa divine Providence, et à toutes ses saintes volontés.

X. J'ai tellement renoncé à ma volonté, et me suis tellement revêtu de celle de mon Dieu, que je défie tous les hommes, tous les diables, toutes les créatures, toutes les puissances temporelles et éternelles, moyennant la grâce de mon Jésus, de pouvoir rien faire contre ma volonté, parce que je n'en veux pas avoir d'autre que la sienne, tant l'absolue que celle de permission: en suite de quoi, j'ai tout ce que je veux avoir, je fais tout ce que je veux faire, et rien ne m'arrive contre ma volonté, d'autant que je ne veux être, ni avoir, ni faire, que ce que Dieu veut que je sois, que j'aie et que je fasse; et que je veux tout ce qu'il veut, et ne veux que ce qu'il veut.

XI. Arrière toutes les curiosités de l'esprit humain et toutes les nouvelles, vanités, et folies du monde! Pour moi, ce m'est assez de savoir que mon Jésus est Dieu, c'est-à-dire, qu'il est Tout, qu'il est mon Tout,

et que je suis tout à lui. Et partant, arrive qui pourra désormais, en tout lieu, en tout temps, et en toutes choses: je serai toujours content, parce que mon Jésus est toujours Jésus, c'est-à-dire, comblé de gloire, de grandeur, de contentement, d'immutabilité, d'immortalité, de clarté, de sagesse, de puissance, de bonheur, et de toute sorte de perfections et de biens immenses et éternels. Je ne veux plus d'autre contentement que le contentement de mon Jésus, d'autre gloire que sa gloire, ni d'autre trésor que son amour. C'est pourquoi je suis toujours content, toujours riche et toujours bienheureux, et personne ne peut m'ôter mon trésor, ma gloire et ma félicité.

XII. Que tout le monde sache que le plus grand désir que j'ai, est que tout le monde soit anéanti pour moi, et que je sois tout anéanti en moi-même, afin que mon Jésus soit tout en toutes choses et en moi-même, qu'il vive, qu'il règne et qu'il accomplisse tous ses desseins sans aucun empêchement; et qu'enfin, en toutes mes dévotions, je ne veux jamais séparer sa très digne Mère d'avec lui, et qu'après lui, c'est l'objet de toutes mes affections, c'est la Mère de mon âme, c'est la Reine de mon coeur, c'est la Protectrice et la Directrice de ma vie, c'est la joie de mon esprit, c'est ma vie, mon trésor, ma consolation, mon refuge et ma très chère espérance; et que je fais profession de la servir et honorer pour l'amour de son Fils, en toutes les manières qu'il m'est possible; et que je veux vivre et mourir en criant sans cesse, partout, en toutes façons :

Vivent JÉSUS et MARIE, que j'aime plus que ma vie. »

D'après l'édition de 1656, Bibl. Nat.

N.-B. Inutile de faire remarquer au lecteur la fermeté, la netteté, la précision de la langue et la franche allure de la phrase, qui ne le cèdent en rien, à celle des meilleurs écrivains de l'époque. Qu'on établisse la comparaison, elle sera des plus intéressantes.

Inutile également de faire ressortir l'élévation de la pensée et sa conformité avec la doctrine du Royaume de Jésus. Des âmes qui, par une pratique journalière, se seraient pour ainsi dire imbues de cet esprit et de ces sentiments, auraient déjà réalisé la Vie et le Règne de Jésus en elles.

ART. IX. - De l'obligation que les Pères et Mères, Maîtres et Maîtresses, ont de procurer le salut de ceux qui dépendent d'eux.

Les Pères et Mères, Maîtres et Maîtresses, sont obligés, non seulement de servir et aimer Dieu, et d'opérer leur salut, mais aussi de le faire

NOTE V111- - 4 1 -

servir et honorer par ceux qui leur appartiennent, et de procurer leur salut, autant qu'il leur est possible. Autrement ils seront condamnés de Dieu avec plus de rigueur que les païens et les infidèles, selon ces paroles de saint Paul : « Quiconque n'a pas soin des siens, spécialement de ses domestiques, il a renié la Foi et est pire qu'un infidèle » (I Tim. v.)

C'est pourquoi, en premier lieu, ils ne doivent point souffrir du tout dans leur maison de jurements, ni de blasphèmes, ni de médisances ou moqueries du prochain, ni de paroles ou chansons déshonnêtes, ni de livres ou tableaux lascifs, ni d'ivrogneries, ni de bals ou danses ou comédies, ni de jeux défendus ou excessifs, ni de violences par leurs serviteurs ou enfants au regard de qui que ce soit, ni autres choses méchantes. Et, s'ils ont des serviteurs qui soient sujets à quelqu'un de ces vices, spécialement au blasphème, à l'impureté ou à l'ivrognerie, après avoir fait ce qu'ils auront pu pour les corriger, s'ils ne



s'amendent, ils les doivent chasser de leur maison, comme des bêtes et des démons qui perdraient les autres.

Secondement, ils doivent faire en sorte que leurs enfants et domestiques soient pleinement instruits de toutes les choses qu'ils doivent savoir et pratiquer pour leur salut ; qu'ils se confessent et communient souvent; qu'ils aillent à la Messe, à la Prédication et aux Vêpres, les dimanches et les fêtes; qu'ils lisent de bons livres, comme ceux de Grenade, Introduction à la Vie dévote, la Vie des Saints, et d'autres semblables, dont il serait très bon et très utile d'en faire lire quelqu'un tout haut en la présence de tous, une demi-heure de temps, devant ou après le souper; et qu'enfin ils prient Dieu, à genoux, le soir et le matin, tous ensemble, autant qu'il est possible, pour le moins au soir; car, outre que les prières qu'on fait en communauté sont plus agréables à Dieu, elles portent aussi une bénédiction particulière, Notre-Seigneur ayant promis que, là où deux ou trois seraient assemblés en son nom, il sera au milieu d'eux; et de plus, cela oblige les domestiques à s'y trouver, et leur apprend en quelle manière il faut prier Dieu et donner un exemple de piété et de vertu aux autres chrétiens.

C'est une chose qui se pratique en plusieurs familles chrétiennes de cette façon :

L'heure désignée pour cela étant venue et le signal donné par le son d'une clochette, ou par quelque autre moyen, chacun se rend au lieu qui est marqué pour cette sainte action, là où l'on se met à genoux, devant quelque image de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère, pour faire la prière et l'examen de la manière suivante:

-42- APPENDICE.

#### LA MANIÈRE DE FAIRE L'EXERCICE DE L'EXAMEN ET DES PRIÈRES DU SOIR ENSEMBLE.

Tous étant à genoux, et ayant fait le signe de la croix, le Père de famille, ou l'un des enfants, ou quelque autre des domestiques - car il est bon que tous ceux de la maison qui savent lire, fassent cette action tour à tour, chacun leur semaine - afin d'invoquer l'assistance du Saint-Esprit, commence ainsi, parlant tout haut: « Veni Sancte Spiritus » et les autres continuent avec lui : « Reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende. » Puis le premier dit le Verset: « Emitte spiritum tuum et creabuntur », et, après que les autres auront répondu: « Et renovabis faciem terrae », il dit l'Oraison suivante « Oremus. Deus, qui corda fidelium Sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis in eodem Spiritu recta sapere et de ejus semper consolatione gaudere. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat, in unitate ejusdem Spiritu Sancti, Deus, per omnia secula seculorum. Amen. »

En suite de cela, le semainier, c'est-à-dire, celui qui fait les prières, lit tout haut, parlant distinctement et posément les actes ou prières suivantes, commençant ainsi: « Souvenez-vous que nous sommes devant Dieu etc. », comme il est couché ci-après: mais avec cette distinction que lui seul lit tout haut ce qui est imprimé en lettres italiques, et que les autres disent tout haut avec lui les actes ou prières. Ceux qui savent lire, les disent chacun dans son livre, et ceux qui ne savent point lire, les disent du mieux qu'ils peuvent, ou de bouche, ou de cœur seulement, suivant leur dévotion, avec le semainier et avec les autres; et tous ensemble tâchent de faire cette action avec esprit de piété et de ferveur.

Suit l'exercice de piété pour le soir.

D'après l'édition de 1656, Bibl. Nat.

#### NOTE IX.

**Extrait des Études du R. P. LEBRUN sur le Royaume de Jésus**

## et la doctrine spirituelle du Y. P. EUDES.

[N.B.pp. -42 à -77-] (même textes et pagination que celui des Oeuvres complètes)

### II. - LA DOCTRINE SPIRITUELLE DU « ROYAUME DE JÉSUS ».

J'ai dit plus haut que c'est dans le Royaume de Jésus qu'il faut chercher l'exposé le plus complet et le plus méthodique de la spiritualité du B. P. Eudes. On ne s'étonnera pas dès lors que je m'arrête à l'étude doctrinale de ce livre. Pour procéder avec ordre et mieux faire comprendre les vues du Bienheureux sur la vie chrétienne, j'essaierai d'abord de bien dégager l'idée mère de sa doctrine; nous verrons ensuite les conséquences pratiques qu'il en tire.

#### 1. - L'idée fondamentale du « Royaume de Jésus ».

Le Royaume de Jésus repose tout entier sur cette idée, qualifiée de fondamentale par le P. Eudes lui-même<sup>12</sup>, que la vie chrétienne n'est que la continuation -43- et l'achèvement en chacun de nous de la vie de Jésus. Le titre du livre exprime déjà cette idée. Dans sa Préface, le P. Eudes nous avertit que son but est de la mettre en lumière et de nous apprendre à la réduire en pratique.

Cette manière d'envisager la vie chrétienne n'est pas nouvelle. Jésus-Christ lui-même nous la propose en divers endroits du saint Évangile, notamment dans la belle allégorie où il se compare à une vigne dont nous sommes les branches<sup>13</sup>. On la retrouve dans l'Apocalypse et les Épîtres de saint

I - 10

Jean<sup>14</sup>. Saint Paul y revient à chaque instant, et on peut dire qu'elle fait le fond de sa doctrine. C'est lui qui en a donné la formule précise, dans ce texte connu qui s'applique à tout chrétien en état de grâce: Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi<sup>15</sup>.

Le B. P. Eudes s'appuie sur ces autorités, mais il s'attache surtout à la doctrine de l'Apôtre sur le corps mystique de Jésus-Christ. On sait, en effet, que, d'après saint Paul, les fidèles ne forment avec Jésus-Christ qu'un corps moral dont il est la tête; en sorte que le Sauveur possède un double corps et une double vie: son corps naturel qu'il a pris dans le sein de Marie, et son corps mystique qui est l'Église rachetée au prix de son sang: sa vie personnelle qui s'est déroulée ici-bas dans la souffrance et se continue au Ciel dans la gloire, et la vie mystique dont il jouit dans ses membres, et qui commence, elle aussi, par l'épreuve pour aboutir à la béatitude du Ciel<sup>16</sup>.

De fait, entre la vie des chrétiens et celle de Jésus, il est aisé de trouver ces rapports de conformité et de dépendance que l'on constate, dans un corps naturel, entre la vie des membres et celle de la tête.

Unie hypostatiquement à la personne du Verbe, la sainte humanité du Sauveur devait être associée aussi complètement que le comporte sa condition de créature aux perfections et à la vie intime de Dieu. C'est pourquoi, dès le premier instant de son existence, l'âme très sainte de Jésus fut enrichie de la grâce sanctifiante qui est, comme le dit saint Pierre, une participation de la nature divine, et le principe d'une

<sup>12</sup> Royaume de JÉSUS, 2e partie, au commencement.

<sup>13</sup> JOAN., XV, 1 sq. -- Cf. JOAN., X, 10; V, 40; XIV, 6; XV, 19, 11

<sup>14</sup> Apoc., XXII, 17. -- I JOAN., IV, 9-17; v, 11-12.

<sup>15</sup> Gal. II, 20.

<sup>16</sup> Royaume de Jésus, 2e part., Que la vie chrétienne doit être une continuation de la vie de Jésus.

à même de connaître Dieu comme il se connaît, de le contempler face à face, comme il se contemple, et de l'aimer comme il s'aime lui-même. Or nous possédons, nous aussi, la grâce sanctifiante. Elle nous est conférée par le baptême, et les autres sacrements ont pour fin de la développer ou de la rétablir en nous. Il est vrai que la grâce nous est donnée dans une mesure restreinte, tandis que, dès le début, Jésus la posséda en plénitude. De plus, sur cette terre, la vie divine ne fait que s'ébaucher en nous par la pratique des vertus théologiques et morales. Nous n'en jouissons dans sa perfection qu'après le temps de l'épreuve, quand nous aurons le bonheur d'être introduits dans la cité des Saints. Jésus, au contraire, dès le premier instant de sa conception, jouissait de la vision béatifique, bien que son corps restât passible et mortel, comme l'exigeait l'oeuvre de la Rédemption, telle que le Père l'avait décrétée de toute éternité. Malgré ces réserves, il y a bien entre Jésus et nous, comme entre la tête et les membres, conformité de vie. Par la grâce sanctifiante nous possédons, comme lui, le principe d'une vie toute divine, et, pour en exercer les actes, il nous faudra, au moins dans une certaine mesure, nous modeler sur lui.

D'autre part, la vie divine dont nous jouissons, nous la tenons de Jésus. Comme Dieu, il est l'auteur de la grâce avec le Père et le Saint-Esprit. Il infuse dans nos coeurs la grâce sanctifiante avec ce magnifique cortège de vertus et de dons qui l'accompagnent toujours dans l'âme du juste. Il nous meut au bien par les impulsions de la grâce actuelle, dont nous avons besoin pour persévérer, et même, selon beaucoup de théologiens, pour accomplir chacun des actes de la vie surnaturelle. Comme homme, il nous a mérité par sa mort sur la croix toutes les grâces

I - 1 2

soit habituelles, soit actuelles que nous recevons, et il nous les dispense de diverses manières, mais surtout par les sacrements qu'il a institués, et dont il reste le ministre principal, puisqu'ils nous sont administrés par son autorité et en son nom. La vie de la grâce a donc sa source non seulement dans les mérites passés, mais encore dans l'influence actuelle de Jésus qui, « comme la vigne dans ses rameaux et la tête dans les membres, ne cesse, dit le Concile de Trente <sup>17</sup>, de projeter dans les âmes justifiées une puissance vivifiante qui précède, accompagne et suit tous leurs actes de vertu ». La vie chrétienne relève donc de Jésus comme de son principe. Elle n'est pas seulement l'image de sa vie personnelle. Elle en est, en un sens, l'extension et le prolongement. C'est la vie de Jésus qui se continue et s'achève en chaque âme, comme la vie de la tête se continue et s'achève dans les membres. Ce qui a fait dire à saint Paul que nous concourons tous à la plénitude de la vie de Jésus-Christ.

On le voit, la vie de Jésus dans les âmes, c'est en somme la vie de la grâce, mais envisagée dans ses rapports avec Jésus-Christ qui en est à la fois le principe et la règle vivante.

Évidemment, on peut envisager la vie chrétienne par d'autres côtés.

Saint Ignace se plaît à la considérer dans sa fin dernière, qui est la gloire de Dieu et la béatitude de l'homme, et ce point de vue domine toute sa spiritualité. « C'est de ce principe, écrit le P. Jennesseaux à propos de la méditation sur la fin de l'homme, que l'auteur des Exercices déduira toutes les propositions particulières de son ouvrage: c'est ce principe qui pénétrera toute la substance des Exercices; et c'est

I - 1 3

à ce principe que tous les Exercices peuvent se réduire <sup>18</sup>. » Saint Ignace a condensé sa doctrine dans la maxime fameuse: Ad majorem Dei gloriam, dont il fit sa règle de vie et qu'il laissa pour devise à ses disciples.

Saint François de Sales se place à un point de vue différent. Il envisage surtout la vie chrétienne dans son principe interne, qui est la charité, ou plutôt dans son acte essentiel qui est l'amour de Dieu <sup>19</sup>. L'Introduction à la vie dévote et le Traité de l'amour de Dieu sont remplis de cette pensée que la vie

---

<sup>17</sup> Sess., VI, ch. XVI.

<sup>18</sup> Exercices spirituels de saint Ignace annotés par le P. Roothan et traduits par le P. Jennesseaux, 11e édition, p. 22.

<sup>19</sup> Cf. Amour de Dieu, 1. 1, Ch. XIV. Voir aussi, dans la grande édition des oeuvres de saint François de Sales publiée par DOM MACKAY, l'Introduction au Traité de l'Amour de Dieu, p. XLIII, XXIII.

chrétienne, à tous ses degrés, n'est autre chose que l'amour de Dieu, et ces deux ouvrages, si connus et si estimés, n'ont pour but que de nous apprendre à conserver, à augmenter et à mettre en pratique la divine charité.

Au reste, ces divers points de vue, qui ne sont pas les seuls auxquels on puisse se placer, ne s'excluent pas les uns les autres; ils se complètent au contraire, et on ne peut, sans inconvénient, en négliger aucun. Seulement, la prédominance accordée à l'un d'eux a pour résultat de modifier sensiblement la vie intérieure et de lui imprimer une physionomie propre. Sans doute la vie chrétienne est substantiellement la même en tous les fidèles. En tous, elle naît et grandit par la participation aux mêmes sacrements, elle est exposée aux mêmes dangers et aux mêmes épreuves, elle réclame les mêmes exercices fondamentaux, et s'épanouit dans la pratique des mêmes vertus. Et pourtant, de même que chaque homme, tout en réalisant en soi le type de la nature humaine,

I - 14

à sa physionomie propre et son caractère particulier, de même la vie chrétienne, tout en demeurant foncièrement la même en tous les fidèles, revêt une forme particulière en chaque âme. Ce qui fait que l'esprit chrétien se présente avec des caractères assez divers chez les Saints, et que l'Église peut dire de chacun d'eux, qu'il n'a pas eu son semblable dans la pratique de la loi divine.

On retrouve ces divergences dans la théorie. Il y a dans l'Église une ascétique traditionnelle dont les écrivains orthodoxes ne voudraient à aucun prix s'écarter. Mais ils ne la présentent pas tous de la même manière. Les uns insistent sur certains motifs de pratiquer la vertu, que d'autres laissent dans l'ombre. Quelques-uns préconisent certains exercices que d'autres négligent. Les procédés qu'ils indiquent pour s'unir à Dieu ne sont pas absolument identiques. Ainsi, pour peu que l'on compare le Royaume de Jésus avec les Exercices spirituels de saint Ignace, ou même avec l'Introduction à la vie dévote, qui s'en rapproche beaucoup plus, on constate au premier coup d'oeil que, si ces ouvrages prêchent la même perfection, ils la font envisager et pratiquer différemment. Saint Ignace ne semble pas avoir été bien frappé par les enseignements de saint Paul sur le corps mystique de Jésus Christ. Saint François de Sales ne les met pas au premier rang dans ses ouvrages. Le P. Eudes, avec le cardinal de Bérulle et son école, en fait la base de sa spiritualité. « Il semble se complaire, dit le P. Hérambourg, dans l'étude de la doctrine de saint Paul sur le corps mystique de Jésus-Christ. Il voit sans cesse dans l'Église le développement progressif de ce grand corps. Pour lui, chaque chrétien est avant tout un membre, qui, tout en venant prendre sa place dans l'ensemble, doit reproduire en lui-même les différents

I - 15

mystères qui s'accomplissent dans le corps entier, comme ils se sont accomplis dans la personne même de Jésus-Christ. C'est pour faire envisager la vie chrétienne à ce point de vue qu'il a composé son livre de la Vie et du Royaume de Jésus<sup>20</sup>. »

Les conséquences pratiques qui découlent de cette manière d'envisager la vie chrétienne sont nombreuses. Voici les principales.

## 2. - La conformité à Jésus.

Appelés à vivre de la vie de Jésus-Christ, les chrétiens doivent tout d'abord s'appliquer à se rendre conformes au divin chef dont ils ont l'honneur d'être les membres. C'est, aux yeux du P. Eudes, la loi fondamentale de leur vie<sup>21</sup>. C'est pourquoi il nous présente Jésus-Christ comme le Livre de vie<sup>22</sup> qu'il faut

---

<sup>20</sup> Le P. Eudes, *ses Vertus*, p. 26.

<sup>21</sup> *Royaume de Jésus, Élévation à Jésus et à Marie*. Cf. Rom. VIII. 29.

<sup>22</sup> *Ibid.*

avoir sans cesse sous les yeux, comme l'Exemplaire<sup>23</sup> que nous avons à copier, comme le Prototype<sup>24</sup> dont il faut que nous reproduisions les traits.

Tous les auteurs spirituels, il est vrai, recommandent l'imitation de Jésus-Christ. Mais pourtant, en traçant les règles de la vie et de la perfection chrétiennes, beaucoup s'en tiennent à l'exposé des préceptes et des conseils évangéliques, et invoquent les exemples du Sauveur plutôt comme un stimulant à la vertu que comme une règle de vie. C'en est pas ainsi que procède le P. Eudes. Comme les PP. de Condren et de Bérulle, qui furent ses maîtres dans la vie spirituelle, il tient à ne point séparer la doctrine de Jésus de sa personne et de sa vie. Du premier

I - 16

coup, il place les âmes en face du divin Maître, et il leur demande de mettre leur vie en harmonie avec la sienne.

De plus, comme tous les ascètes français du XVIIe siècle<sup>25</sup>, il se plaît à analyser les divers modes de conformité à Jésus auxquels les chrétiens doivent viser.

Avant tout, il faut que nous apprenions à penser et à vouloir comme le divin Maître. On n'est pas chrétien sans entrer dans ses pensées et ses affections, et on l'est d'autant plus qu'on y entre davantage. Les pensées du Sauveur deviennent nôtres par la foi, qui est une participation à sa science, et qui nous fait voir les choses avec les mêmes yeux que lui. On entre dans ses sentiments par la haine du péché et par le renoncement au monde et à soi-même. C'étaient là, en effet, les sentiments dominants qu'entretenait dans l'âme sainte de Jésus l'amour immense dont il brûlait pour son Père. Voilà donc par où doit commencer notre conformité au divin Maître, et ce qui, avec la prière, qui fut l'occupation constante du Verbe incarné, constitue, pour le P. Eudes, les fondements de la vie chrétienne<sup>26</sup>.

Ébauchée par ces dispositions fondamentales, l'image de Jésus se perfectionne dans l'âme chrétienne par l'application qu'elle apporte à se revêtir des vertus du Sauveur, car les vertus chrétiennes ne sont, pour le P. Eudes, que la continuation et l'extension en chacun de nous des vertus de Jésus. Il ne veut pas que nous les considérions en elles-mêmes, dans leur excellence intrinsèque, comme le font les païens et les philosophes. C'est en Jésus, qui en est le principe et le modèle achevé, que nous devons

I - 17

les étudier, et c'est pour nous rendre semblables à lui et glorifier son Père comme il l'a fait lui-même, que nous devons nous exercer à les pratiquer<sup>27</sup>.

La conformité au divin Maître s'achève en nous par la participation aux divers états et aux différents mystères de sa vie. Le P. Eudes enseigne, en effet, que les mystères de Jésus doivent, comme sa vie et ses vertus, se renouveler et se compléter dans les chrétiens. « C'est une vérité digne d'être remarquée, écrit-il, que les mystères de Jésus ne sont pas encore dans leur entière perfection et accomplissement. D'autant que, bien qu'ils soient parfaits et accomplis dans la personne de Jésus, ils ne sont pas encore parfaits et accomplis en nous qui sommes ses membres, ni en son Église qui est son corps mystique. Car le Fils de Dieu a dessein de mettre une participation, et de faire une extension et continuation en nous et en toute son Église, du mystère de son Incarnation, de sa Naissance de son Enfance... et de ses

<sup>23</sup> Ibid. 2e p, Du dégagement de soi-même.

<sup>24</sup> Ibid. 1e p., Que toute notre vie appartient à Jésus.

<sup>25</sup> Voir entre autres, M. OLIER, Introduction à la Vie et aux Vertus chrétiennes, ch. II et III.

<sup>26</sup> Royaume de Jésus, 2e part., Les fondements de la vie chrétienne.

<sup>27</sup> Royaume de Jésus, 2e partie, Les vertus chrétiennes.

autres mystères <sup>28</sup>. »

Parfois Dieu associe si pleinement ses fidèles serviteurs aux mystères de son Fils, qu'ils en portent l'impression miraculeuse jusque dans leur vie extérieure. Saint François d'Assise, par exemple, reçut l'insigne faveur de voir imprimés sur ses membres les stigmates sanglants de Jésus crucifié. Marie des Vallées fut, pendant quelque temps, la vivante image de Jésus enfant. « Elle parlait [comme un enfant], dit le P. Costil, et portait sur son visage la simplicité, la douceur et la gaieté d'un enfant, privée en apparence de l'usage de la raison, et répondant néanmoins

I - 18

solidement lorsqu'on l'entretenait des choses qui concernaient le service de Dieu <sup>29</sup>. »

En dehors même de ces faveurs extraordinaires, Dieu se plaît à faire passer les âmes par des états; intérieurs ou extérieurs qui sont une participation aux mystères de son Fils. Ainsi la faiblesse et l'impuissance où nous plonge la maladie, nous associe à la faiblesse et à l'impuissance de Jésus durant son enfance. La pauvreté, volontaire ou forcée, nous fait participer à son dénuement; la vie solitaire et retirée, à l'obscurité de sa vie cachée; les sécheresses et les aridités, aux angoisses de son agonie; les croix de toutes sortes dont la vie est semée, au mystère de son douloureux crucifiement <sup>30</sup>. Dans les desseins de Dieu, ces divers états doivent contribuer à perfectionner en notre âme l'image de Jésus. Notre rôle, à nous, c'est de nous soumettre amoureusement aux plans de la divine Providence, en nous laissant couler dans le même moule que le divin Maître, et en nous efforçant d'entrer dans les dispositions saintes qui remplissaient son Cœur adorable dans les divers mystères auxquels sa bonté daigne nous associer.

Quelles que soient, du reste, les circonstances où nous nous trouvons, nous pouvons toujours nous conformer spirituellement aux mystères du Sauveur, en nous appliquant à exprimer dans notre vie les vertus qui ont brillé d'un éclat particulier en chacun d'eux. Aussi le Bienheureux nous recommande-t-il de méditer assidûment les mystères de Jésus. Et il nous conseille de ne pas borner nos réflexions aux faits extérieurs qui n'en sont que le corps et l'apparence, mais d'en pénétrer l'esprit et le fond, en considérant les pensées, les affections et les occupations

I - 19

intérieures de Jésus dans ses différents mystères, comme aussi la grâce spéciale attachée à chacun d'eux, et les fruits que nous en pouvons recueillir.

Ce n'est pas tout. Puisque nous sommes les membres de Jésus-Christ et les continuateurs de sa vie, nous devons, selon le P. Eudes, « le regarder en toutes choses », nous considérer toujours et partout « comme ses représentants », et faire chacune de nos actions, petites ou grandes, « en son nom et en son esprit », c'est-à-dire selon l'explication du Bienheureux, « dans ses intentions et ses dispositions <sup>31</sup> ».

Beaucoup d'auteurs spirituels conseillent de se placer, avant d'agir, en face de la mort ou de l'éternité. La pensée des fins dernières devient ainsi la règle et le ressort de toute la vie morale. Saint Bernard, saint Ignace, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka ont embrassé cette pratique. De là ces questions ou ces maximes qui leur étaient familières: Si modo moriturus esses, an hoc vel illud faceres? Quid hoc ad aeternitatem? Ad majorem Dei gloriam! Ad majora natus sum! A coup sûr? il y a là un excellent moyen de sanctifier ses actions, et le P. Eudes ne néglige pas de le recommander. Ce qu'il nous conseille pourtant de préférence, c'est de nous demander, en toute occurrence, ce que ferait Jésus-Christ à notre place, et d'agir en conséquence. Les chrétiens, dit-il, étant membres de Jésus-Christ, tiennent sa place en la terre. Ils représentent sa personne, et par conséquent ils doivent faire tout ce qu'ils font... comme il le ferait en leur place. Tout comme un ambassadeur, qui tient la place et représente la personne du roi, doit agir et parler en son

---

<sup>28</sup> Ibid. 3e partie, Que nous sommes obligés d'avoir une dévotion spéciale aux mystères de Jésus.

<sup>29</sup> COSTIL, Annales de la Congrégation de Jésus et de Marie, I, p. 300.

<sup>30</sup> Royaume de Jésus, 3e part., Des sept manières d'honorer les mystères de Jésus.

<sup>31</sup> Royaume de Jésus, 6e part., Que nous sommes obligés de faire saintement nos actions.

I-20

nom, c'est-à-dire comme il agirait et parlerait lui-même, s'il était présent <sup>32</sup>.» Agir chrétiennement, d'après le P. Eudes, c'est donc agir comme le ferait Jésus-Christ, dans les mêmes intentions et dispositions que lui, ou, pour employer la formule ordinaire du pieux auteur, « dans son esprit ».

En conséquence, il nous invite à prier dans les dispositions que Jésus avait en priant; à nous pénétrer, en allant à confesse, des sentiments de haine pour le péché qui remplirent son âme au jardin de l'agonie; à assister au saint sacrifice de la Messe en nous unissant à ses dispositions de prêtre et d'hostie. Dans nos travaux, nos récréations, nos allées et venues, et jusque dans nos actions les plus vulgaires, comme le lever et le coucher, le sommeil et les repas, nous devrions, selon le Bienheureux, élever nos cœurs vers Jésus, et nous conformer aux sentiments qui l'animaient en accomplissant des actions pareilles.

Nul doute que la mise en pratique des conseils du P. Eudes ne transformât promptement l'âme fidèle en une parfaite image de Jésus. Seulement, elle demande une application constante à détruire ce que saint Paul appelle l'image de l'homme terrestre <sup>33</sup> et charnel, dont les traits ont été fortement imprimés en nous par le péché originel et par nos péchés personnels. Ces deux images sont absolument opposées, et l'une d'elles ne se perfectionne que dans la mesure où l'autre s'affaiblit et s'efface. C'est pourquoi le P. Eudes revient souvent sur la nécessité de combattre le vieil homme, et il nous engage à pousser cette lutte à fond. Je ne crois pas que jamais écrivain ait proclamé en termes plus énergiques et plus convaincus la grande loi du renoncement et de la mort à

I-21

soi-même. Sa spiritualité, d'ailleurs si belle et si séduisante, est on ne peut plus mortifiante pour la nature corrompue, car c'est sur la ruine de l'esprit propre qu'il nous demande d'établir en nous l'esprit de Jésus. Mais j'aurai tout à l'heure à revenir sur ce point.

### 3. - L'oblation de soi-même à Jésus.

La vie des membres ne peut différer de celle du chef. Les chrétiens qui sont les membres de Jésus-Christ, doivent donc travailler sans relâche à se rendre conformes au divin Maître. Or, ce travail exige, non seulement qu'ils restent unis au Sauveur, mais encore qu'ils se soumettent à son influence, et se laissent conduire par lui; car, dans le corps mystique de Jésus-Christ, comme dans le corps humain, la vie procède de la tête. Aussi le P. Eudes répète-t-il sans cesse qu'il faut se livrer, se donner, s'abandonner à Jésus, pour qu'il fasse en nous et par nous tout ce qui lui plaira.

Parfois aussi, il demande qu'on se donne à l'Esprit de Jésus. Il entend alors par Esprit de Jésus, non seulement les dispositions et intentions du Sauveur, mais encore et surtout le Saint-Esprit qui nous y fait participer. Le Saint-Esprit est, en effet, l'Esprit de Jésus, puisqu'il procède de lui aussi bien que du Père. Il l'est encore, parce que la sainte humanité du Sauveur fut remplie de ce divin Esprit et suivit toujours sa conduite et ses inspirations. Les membres ne pouvant être animés d'un autre esprit que le chef, nous devons, comme Jésus, nous laisser conduire par le Saint-Esprit. Seulement, se donner au Saint-Esprit, c'est en définitive se donner à Jésus qui en est le principe, qui nous l'a mérité par sa mort, et qui nous l'envoie pour répandre dans nos âmes la vie de la grâce.

I-22

J'ai fait remarquer précédemment que le P. Eudes ne sépare jamais la loi évangélique de la personne de Jésus, qui en est la vivante expression. Jamais non plus, on le voit, il n'isole la grâce, qui est le principe interne de la vie chrétienne, de son divin auteur. Il l'envisage toujours comme l'action de Jésus en nous, et il ne voit dans la fidélité à la grâce que la souplesse de l'âme à se laisser diriger par son divin Esprit.

L'abandon de soi-même à Jésus tient une grande place dans la spiritualité du P. Eudes. Le pieux auteur y revient sans cesse, et, dans les exercices qu'il propose, il en fait toujours l'objet d'un acte spécial,

---

<sup>32</sup> Royaume de Jésus, 2e part., Dispositions pour l'oraison.

<sup>33</sup> I Cor., XV, 49.

ordinairement précédé d'un acte de renoncement à soi-même.

La raison d'être de ces deux actes se trouve, non seulement dans le néant de la créature et sa dépendance absolue vis-à-vis de Dieu, mais encore dans la déchéance originelle de notre race. Le péché d'Adam, en effet, en nous dépouillant de la justice originelle, nous a réduits à l'impuissance la plus complète dans l'ordre surnaturel. Bien plus, il a perverti la nature en la privant de sa rectitude primitive, ce qui fait que nos inclinations naturelles sont désordonnées et se portent sans règle ni mesure vers les biens inférieurs. Cette dépravation de la nature est l'oeuvre d'Adam et la nôtre, puisque Adam agissait en notre nom, et que d'ailleurs nos péchés personnels ont aggravé en nous les suites du péché de nature. Elle constitue pour nous un obstacle permanent au bien et un entraînement au mal; de telle sorte que nous trouvons en nous dans notre sensualité et notre orgueil, dans notre esprit propre et notre volonté propre, et généralement dans ce qui en nous vient de nous, le germe de tous les vices, le principe de tous les péchés, et, comme le dit le P. Eudes, un véritable « antéchrist! ».

I-23

On discute sur la gravité de la corruption de la nature par le péché d'Adam. De nos jours, où le naturalisme prévaut et s'infiltré partout, nous sommes portés à la diminuer. Au XVII<sup>e</sup> siècle, il semble qu'on l'ait quelquefois exagérée. C'était l'époque de Baïus et de Jansénius, et il est possible que les idées de ces hérétiques aient quelque peu déteint même sur leurs adversaires. Il est si difficile d'échapper complètement à l'influence des erreurs de son temps!

Quoi qu'il en soit, le P. Eudes, dont on connaît l'horreur pour les nouveautés doctrinales et spécialement pour le Jansénisme, étend aussi loin que le permet l'orthodoxie, la corruption de la nature par le péché d'origine. Il ne se contente pas d'affirmer que nous portons en nous la racine de tous les vices, et que, si Dieu ne nous soutenait constamment, nous nous précipiterions à toute heure dans un abîme de péchés: il va jusqu'à dire, sans distinguer entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, que, de nous-mêmes, nous sommes moralement incapables de faire aucun bien et d'éviter le moindre mal, même de résister à la plus légère tentation. Ces assertions se rencontrent assez souvent sous sa plume, quand il traite du renoncement ou de l'humilité. De nos jours, elles paraissent excessives. Au temps du P. Eudes, elles avaient de nombreux partisans, et les meilleurs esprits les trouvaient au moins probables<sup>34</sup>. Depuis lors, l'école augustinienne y est restée

I-24

fidèle et elle a toujours pu les défendre en toute liberté<sup>35</sup>.

De cette corruption de la nature par le péché il résulte que nous n'avons d'autre voie de salut que de renoncer à nous-mêmes, et de nous donner à Jésus pour agir en tout sous son influence. C'est ce que le P. Eudes ne cesse de répéter. Il veut que nous fassions des efforts constants pour combattre les instincts de la nature dépravée, qui sont le grand obstacle à la vie de Jésus en nous. Et, comme ces instincts font partie de nous-mêmes, qu'ils sont nous-mêmes tels que nous nous sommes déformés par le péché, il veut que nous travaillions sans relâche à sortir de nous-mêmes, à nous dépouiller de nous-mêmes, et, comme il le dit

---

<sup>34</sup> Vasquez et Ripalda enseignent que l'homme livré à lui-même, avec le seul concours général de Dieu, ne peut observer les préceptes de la loi naturelle, même les plus faciles. Dans sa *Medulla theologica*, qui fut longtemps classique dans les séminaires de France et qu'on réédité encore de nos jours, Abelly défend comme plus probable l'opinion que l'homme, sans la grâce, ne peut résister à aucune tentation. Cf. Tronson, 4<sup>e</sup> examen sur l'humilité.

<sup>35</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le grand inquisiteur d'Espagne se permit de condamner les ouvrages du Cardinal Noris, l'un des représentants les plus illustres de l'école augustinienne, sous prétexte qu'ils renouvelaient quelques-unes des erreurs de Baïus. Il en fut vivement repris par Benoît XIV, dans un bref en date du 31 juillet 1748. Dans son récent traité *De gratia divina*; le P. Schiffini S. J. se montre plus favorable qu'on ne l'est ordinairement de nos jours aux idées des augustiniens. Il avoue que les reproches qu'on leur adresse sont fort discutables, et que leurs adversaires ont grand'peine à expliquer le canon 22 du second concile d'Orange: *Nemo habet de suo nisi mendacium et peccatum*. Cf. ICARD, *Doctrine de M. Olier*, ch. V.



dans son énergique langage, à « nous anéantir nous-mêmes <sup>36</sup>,» Au commencement de chacune de nos actions, il nous invite à renoncer expressément à nous-mêmes, à notre esprit propre, à notre volonté propre, à nos propres forces, et à nous donner à Jésus pour qu'il opère en nous selon les desseins de son amour et de sa miséricorde.

Si le Bienheureux étend loin le besoin que nous avons de la grâce, il lui attribue aussi un rôle prépondérant dans l'accomplissement des Actes surnaturels.

I-25

Tout le monde sait que la vie chrétienne réclame le concours de deux causes, la grâce divine et la liberté humaine. Les théologiens sont très divisés, quand ils essayent de préciser la part qui revient à chacune d'elles dans les actes salutaires. Il ne faut pas s'imaginer que leurs discussions soient purement théoriques. Elles ont, au contraire, des conséquences pratiques qui valent la peine d'être remarquées. Les théologiens qui, en théorie, accordent le plus à la liberté, font aussi la part plus grande, dans la pratique, aux efforts personnels et aux industries humaines. Ceux qui, au contraire, restreignent le rôle de la liberté, demandent surtout à l'homme de se montrer docile à l'action du Saint-Esprit. Le B. P. Eudes doit être compté parmi ces derniers. L'éducation qu'il reçut à l'Oratoire lui fit embrasser, au moins pratiquement, les opinions les plus favorables à la grâce <sup>37</sup>. Sans doute, il veut que nous fassions tous les efforts dont nous sommes capables pour vaincre le vice et nous exercer à la pratique de la vertu, et que nous travaillions de notre côté comme si nous n'attendions rien du côté de Dieu <sup>38</sup>. Mais l'essentiel à ses yeux, c'est de s'arracher à soi-même et de s'offrir à Jésus. Jésus est pour lui l'auteur principal de tout ce que nous faisons de bon. Notre rôle, à nous, c'est de nous mettre à sa disposition comme des instruments bien dociles qu'il puisse manier à son gré. Ne

I-26

pas s'opposer à son action, suivre docilement ses inspirations, se laisser conduire par lui comme un enfant se laisse conduire par sa mère, voilà pour la liberté humaine le meilleur moyen de coopérer à l'oeuvre de sanctification que Jésus veut accomplir en nous.

On s'explique dès lors que certains exercices très recommandés par d'autres auteurs tiennent peu de place dans la spiritualité du P. Eudes. L'examen particulier, par exemple, n'a pas pour lui autant de prix que pour saint Ignace. L'auteur des Exercices spirituels y attache une importance capitale, et non sans raison, car l'examen particulier, quand on a le courage de s'astreindre à le pratiquer régulièrement, selon la méthode de saint Ignace, est un puissant moyen de vaincre ses défauts et d'avancer dans la vertu. Cependant le P. Eudes ne semble pas tenir autant à ses retours perpétuels sur soi-même. Il préfère que nous nous occupions de Jésus? et que nous ayons sans cesse le coeur tourné vers lui, pour le supplier de prendre possession de nos âmes et de nous faire vivre de sa vie. L'oraison est pour lui l'âme de la vie chrétienne, et, quand on en fait son occupation habituelle, quand on a soin, au commencement et de temps en temps dans le cours de ses actions, de recourir à Jésus et d'invoquer son secours pour agir dans son esprit et dans son amour, on ne peut manquer d'avancer dans le chemin de la perfection. Mais l'oraison, nous avons besoin d'y revenir constamment. « La terre qui nous porte, dit le P. Eudes, l'air que nous respirons, le pain qui nous sustente, le coeur qui bat dans notre poitrine ne sont point si nécessaires à l'homme pour

---

<sup>36</sup> Royaume de Jésus, 2e part., Ce qu'il faut faire pour former Jésus en nous.

<sup>37</sup> « Rien dans les écrits de saint Augustin ne frappait davantage le théologien du Verbe incarné, que la souveraine efficace attribuée par le grand docteur à la grâce dont Jésus-Christ est l'exemplaire, le principe et la fin... Inquiet de voir surgir de nouveaux systèmes qui semblaient, pour protéger la liberté humaine, restreindre le domaine de Dieu, il engagea ses confrères à soutenir la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. » HOUSSAYE, Le card. de Bérulle et le card. de Richelieu, p. 401. Cf. Le P. de Bérulle et l'Oratoire, p. 552.

<sup>38</sup> Royaume de Jésus, 2e part., De la confiance en Dieu.

vivre humainement, comme l'oraison est nécessaire au chrétien pour vivre chrétiennement <sup>39</sup>.» Puisque nous ne pouvons rien

I - 27

par nous-mêmes et que nous devons tout attendre de Jésus-Christ, il faut sans cesse le prier de venir à notre aide, de nous tirer hors de nous-mêmes, de nous anéantir nous-mêmes, de prendre possession de tout notre être et d'y imprimer une parfaite image de sa vie et de ses vertus, de ses états et de ses mystères.

Les vues du P. Eudes sur le rôle de la grâce dans la vie surnaturelle expliquent aussi la simplicité de sa spiritualité et les précautions qu'il prend pour ne point entraver la liberté des âmes. Convaincu que le Saint-Esprit doit être notre conducteur, en même temps que notre force, dans l'ensemble et les détails de notre vie, il redoute tout ce qui pourrait gêner son action. Aussi vous ne trouverez jamais chez lui de ces méthodes savantes qui ont pour but d'utiliser toutes les ressources de l'âme et de les faire concourir au succès d'un exercice. Lisez, par exemple, les quelques lignes qu'il a consacrées à l'oraison mentale dans le Royaume de Jésus. C'est toute sa méthode d'oraison. Sans doute il demande qu'on se prépare à cet exercice et qu'on le termine par quelques actes spéciaux qui ne sont, en somme, que l'application à l'oraison des divers modes d'union à Jésus qu'il recommande pour tous les actes de la vie chrétienne. Mais, quant à l'oraison elle-même, jamais, que je sache, il n'a essayé d'en régler la marche par une méthode plus savante et plus compliquée.

Il a bien soin aussi d'avertir ses lecteurs qu'il n'a nullement l'intention de leur imposer les pratiques du Royaume de Jésus. Dans le choix de nos pratiques de dévotion, comme dans l'accomplissement de nos exercices de piété, il veut que nous suivions les attraites de la grâce.

« La pratique des pratiques, écrit-il, le secret des secrets, la dévotion des dévotions, c'est de n'avoir

I - 28

point d'attache à aucune pratique ou exercice particulier de dévotion, mais d'avoir un grand soin, dans tous vos exercices, de vous donner au Saint-Esprit afin qu'il ait plein pouvoir et pleine liberté d'agir en vous selon ses désirs, de mettre en vous telles dispositions et tels sentiments de dévotion qu'il voudra et de vous conduire par les voies qu'il lui plaira <sup>40</sup>. »

#### 4. - L'union à Jésus.

Entre la vie chrétienne et la vie de Jésus, outre les rapports de conformité et de dépendance dont nous venons de parler, le P. Eudes signale un rapport de société et d'union qu'il importe d'étudier, à cause des conséquences pratiques qui en découlent.

Pour bien saisir ce nouvel aspect de la vie chrétienne, rappelons-nous encore une fois que les chrétiens sont les membres d'un corps moral, ou, comme on dit d'ordinaire, d'un corps mystique <sup>41</sup>, dont Jésus-Christ est le chef. Dans un corps moral, chaque membre a évidemment sa vie et son activité propres. Et pourtant la vie de chacun d'eux est associée à la vie des autres et surtout à celle du chef. Bien plus, chaque membre, et surtout le chef, agit au nom et au profit de tous, de telle sorte que le chef et les membres travaillent de concert, se suppléent mutuellement et contribuent ainsi à leur perfection réciproque .

I - 29

C'est exactement ce qui arrive dans l'ordre surnaturel .

<sup>39</sup> Royaume de Jésus, 2e part.. De l'oraison.

<sup>40</sup> Royaume de Jésus, 6e part., Élévations à Jésus pour faire saintement ses actions.

<sup>41</sup> « L'Église du Christ n'est pas son corps de chair, c'est un corps moral comme l'est toute société, mais c'est une société d'ordre surnaturel. Outre les liens extérieurs qui unissent ses membres, elle a une vie intérieure, spirituelle et cachée qui met en communication les fidèles entre eux et les unit avec leur chef. C'est pour exprimer cette union intime et secrète que l'Église est appelée, non pas le corps moral, mais le corps mystique du Christ. » Lhoumeau, La Vie spirituelle à l'école du B. Grignon de Montfort, p. 53.

Pour avoir sa règle et son principe en Jésus, la vie chrétienne n'en est pas moins, comme l'enseigne le concile de Trente <sup>42</sup>, notre vie propre et personnelle. Nous la tenons de la libéralité du Sauveur, mais elle est à nous, et nous sommes les premiers intéressés à sa conservation et à son développement. Seulement, notre vie spirituelle ne se déroule pas dans la solitude de l'isolement. Elle est intimement liée à celle de tous les fidèles, et surtout à celle de Jésus, le divin chef dont nous sommes les membres.

Que nous y songions ou non, quand nous agissons chrétiennement, ce n'est pas seulement en notre nom que nous agissons, mais aussi au nom de Jésus-Christ, comme ses représentants, ses ambassadeurs, les continuateurs de sa vie, et notre action lui profite. Non qu'elle ajoute quelque chose à la plénitude de sa vie personnelle et qu'elle le perfectionne en lui-même, mais elle lui procure hors de lui cette extension de vie et ce complément de perfection que le chef trouve dans les membres dociles à son influence. C'est en ce sens que l'Église a pu être appelée par saint Paul la plénitude de Jésus-Christ, et que nous concourons tous, selon le mot de l'Apôtre à la perfection du divin Maître <sup>43</sup>.

Mais, en retour, toute la vie de Jésus-Christ tourne à notre avantage. Chef religieux de l'humanité, il a associé ses membres à tous les actes de sa vie, et il les fait bénéficier de la sainteté avec laquelle il les a

I - 3 0

accomplis. « Le Sauveur, dit Bossuet dans ses *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ*, s'était chargé, non seulement des péchés, mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants... Leur agonie était, à la croix, distinctement présente aux yeux de son cœur: il prévint le genre de maladie dont ils devaient mourir; et comme il n'ignorait pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lieraient, avec les sens, les plus nobles facultés de l'âme, et les rendraient faibles et impuissantes dans leur abattement, qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations et en supplément de ce qu'ils ne pourraient faire en ce temps... Il offrit cette agonie de ses enfants et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part; et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendait incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions ». Ce que dit Bossuet de l'agonie de Jésus Christ, il faut l'étendre à tous les états et à toutes les actions de sa vie ici-bas. Toujours et partout Notre-Seigneur a agi en qualité de chef et au nom des membres de son corps mystique, comme en son nom personnel. Et c'est pour cela, autant que pour nous donner des exemples appropriés à toutes les situations, que le divin Maître a daigné passer par toutes les phases et s'assujettir à toutes les nécessités de la vie humaine. Il voulait sanctifier en sa personne notre vie tout entière, et suppléer à notre insuffisance en rendant à son Père, pour lui-même et pour nous, les devoirs particuliers que réclament les divers états de la vie humaine.

I - 3 1

Le V. P. Eudes se complaisait dans cette pensée. Il y revient souvent dans le *Royaume de Jésus*, mais il y insiste spécialement dans les exercices qu'il nous invite à faire au sujet de notre naissance et de notre baptême, et dans ceux qu'il nous propose comme préparation à la mort. C'est, en effet, aux deux extrémités de la vie que nous avons le plus besoin de trouver en Jésus un supplément à notre impuissance. L'enfant ne peut rien, et d'ordinaire le mourant ne peut pas grand-chose. Quelle joie de songer que Jésus, en entrant dans le monde, a consacré à son Père le commencement de notre vie en même temps que les débuts de la sienne! Quelle consolation de savoir que si, à nos derniers moments, la maladie nous empêche de penser à Dieu, Jésus a par avance accepté la mort à notre place, et remis notre âme avec la sienne entre les mains de notre Père commun! Et de même pour tout le reste de notre vie; car « l'office du chef étant, dit le P. Eudes

---

<sup>42</sup> « *Unica formalis causa [Justificationis] est justitia Dei, non qua ipse justus est, sed qua justos nos facit, qua videlicet ab eo donati... vere justii nominamur et sumus, justitiam in nobis recipientes, unusquisque suam secundum mensuram, quam Spiritus Sanctus partitur singulis prout vult.* » Conc. Trid., Sess., VI, cap. VII.

<sup>43</sup> Eph. IV 13.

<sup>44</sup>, de faire tout ce qu'il fait pour soi et pour ses membres » dans ses prières, ses travaux, ses souffrances, Notre-Seigneur agissait pour nous aussi bien que pour lui, et de la sorte il a suppléé d'avance à ce qu'il y a de défectueux et d'imparfait dans toutes nos oeuvres. C'est ce que le divin Maître enseignait un jour à S. Marguerite-Marie, lorsqu'il lui disait: « Je te constitue héritière de mon Coeur et de tous ses trésors pour le temps et pour l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs... Il réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations <sup>45</sup>. »

Pour avoir part à ce divin supplément, qui nous vient du Sauveur, il suffit, à la rigueur, de lui être uni d'une manière habituelle par la grâce sanctifiante.

I-32

Car le moindre degré de grâce fait de nous les membres vivants de Jésus-Christ, et les membres profitent toujours, même à leur insu, de ce que fait le chef, dès qu'ils ne sont pas séparés de lui <sup>46</sup>.

Toutefois l'union actuelle à Jésus-Christ élargit singulièrement le canal par où ses faveurs arrivent jusqu'à nous. Aussi le P. Eudes ne cesse-t-il de la recommander à ses disciples. Il leur conseille de ne jamais perdre de vue le divin Maître, de se considérer en tout comme ses membres, et de recourir à toute sorte de pieuses inventions pour vivre et mourir avec lui <sup>47</sup>.

Le premier procédé qu'il indique pour associer ainsi nos actions à celles de Jésus, c'est de nous rappeler, dans les diverses circonstances de notre vie, ce que Jésus-Christ a fait pour nous dans des circonstances analogues, en vue non seulement de conformer notre conduite à la sienne, mais encore d'adhérer à tout ce qu'il a fait en notre nom. Ainsi, puisque à son entrée dans le monde, en s'offrant lui-même à son Père, il lui a offert en même temps chacun des membres de son corps mystique comme autant d'hosties disposées à se sacrifier à sa gloire, c'est un devoir pour nous d'agréer et de ratifier l'oblation qu'il a faite de notre vie à Dieu le Père. « O mon divin chef, disait le P. Eudes en s'adressant à Jésus-Christ, vous avez rendu pour moi à votre Père, en votre naissance temporelle, tous les devoirs que j'aurais dû lui rendre en la mienne, et vous avez pratiqué les actes et exercices que j'aurais dû pratiquer. Oh! que de bon coeur je consens et adhère

I-33

à tout ce que vous avez fait alors pour moi! Je le ratifie et approuve de toute ma volonté, et je le voudrais signer de la dernière goutte de mon sang <sup>48</sup> ».

Le Bienheureux nous rappelle ensuite que la vie de Jésus nous appartient, et que nous pouvons en disposer comme d'un bien propre pour l'acquies de nos obligations. Notre-Seigneur, en effet, en se donnant à nous, ne nous a-t-il pas conféré un droit réel sur toutes ses oeuvres? D'ailleurs, il est notre chef et nous sommes ses membres. Or, le chef et les membres ne font qu'un, et, comme le chef peut disposer à son gré de ce qui appartient aux membres, de même ceux-ci peuvent user de ce qui est au chef. Jésus est donc à nous, et nous pouvons, en toute occasion, offrir à son Père ses oeuvres extérieures et ses exercices intérieurs, en supplément de la pauvreté de nos hommages et en réparation de la multitude de nos défaillances. « Je sais bien ce que je ferai, disait le P. Eudes. J'ai un Jésus qui a en soi un trésor infini de vertus, de mérites et de saintes oeuvres, et qui m'a été donné pour être mon trésor, ma vertu, ma sanctification, ma rédemption et réparation. Je l'offrirai au Père Éternel, au Saint-Esprit, à la sainte Vierge, à tous les Anges et à tous les Saints, en réparation et satisfaction de tous les manquements que j'ai commis au regard d'eux. O Père saint, ô divin Esprit, je vous offre tout l'amour et l'honneur que mon Jésus vous a rendus en toute sa vie, par toutes ses divines pensées, paroles et actions, par le divin usage qu'il a fait de toutes les parties de

<sup>44</sup> Royaume de Jésus; 7e part., Élévation à Jésus au sujet de notre naissance.

<sup>45</sup> DANIEL, Histoire de S. Marguerite-Marie, p. 182. Paris, 1860.

<sup>46</sup> Royaume de Jésus, 5e partie, Méditation sur la vie glorieuse de Jésus dans le ciel. Cf. BOSSUET, Réflexion sur l'agonie de Notre-Seigneur.

<sup>47</sup> Ibidem.! 3e part., Comme il faut commencer l'année avec Jésus, et passim.

<sup>48</sup> Royaume de Jésus, 7e part., p.529 Élévation à Jésus au sujet de notre naissance.

son corps et de son âme, par les vertus qu'il a exercées, et, par toutes les souffrances qu'il a portées,

I - 3 4

en satisfaction de toutes les offenses que j'ai commises contre vous en toute ma vie <sup>49</sup> ».

Le P. Eudes était si convaincu de la réalité des droits que Jésus-Christ nous a donnés sur sa personne et sur sa vie, et aussi sur la personne et la vie de tous les membres de son corps mystique, qu'il croyait pouvoir employer le cœur, l'âme et toutes les puissances du divin Maître et de ses membres pour rendre à Dieu le culte d'adoration et d'amour que réclame sa bonté infinie. Ainsi, après avoir conseillé de répéter en forme de chapelet les paroles suivantes, qui sont l'expression pratique du premier des commandements de Dieu, et qu'il inséra plus tard dans l'Ave, Cor sanctissimum: Je vous aime, [ô mon Dieu], de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, voici le commentaire qu'il en donne:

« En disant: De tout mon cœur, il faut entendre cela du Cœur de Jésus, de celui de la sainte Vierge, et de tous les cœurs des Anges et des Saints du ciel et de la terre, lesquels tous ensemble n'ont qu'un seul cœur avec le très saint Cœur de Jésus et de Marie, par l'union qui est entre tous ces cœurs; et ce Cœur est nôtre, puisque saint Paul nous assure que toutes choses, sans exception, sont à nous: Omnia vestra sunt <sup>50</sup>; et par conséquent, nous le pouvons et devons employer comme chose nôtre à aimer [Dieu] <sup>51</sup>. »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer la grandeur et la beauté de ces vues, où l'on trouve déjà exprimé, avec une précision et une rigueur qui ne seront point dépassées, l'un des traits caractéristiques de la dévotion du Bienheureux aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie. Elles nous surprennent un peu de prime

I - 3 5

abord, parce que nous sommes habitués, de nos jours, à restreindre nos relations avec Jésus-Christ. Nous ne voyons en lui que le Rédempteur qui a satisfait pour nos péchés, et le Dieu qui a droit à nos adorations, alors qu'il est, de plus, le chef, dont la vie doit s'unir à la nôtre pour en couvrir les défauts et lui donner la perfection qui la rendra agréable aux yeux du Père céleste.

Un dernier moyen de bénéficier des mérites de Jésus-Christ et des saints, c'est de nous adresser directement à eux en les priant de réparer tous nos manquements et de glorifier Dieu à notre place. « C'est, dit le P. Eudes, la prière la plus agréable qu'on puisse leur faire, et celle qu'ils exaucent le plus volontiers <sup>52</sup>. » Elle nous assure une part spéciale à l'amour et aux louanges qu'ils rendent continuellement à Dieu, car ce Dieu de bonté regarde comme venant de nous les hommages qui lui sont rendus à notre requête et en notre nom <sup>53</sup>. Le B. P. Eudes nous engage surtout à terminer par une prière de ce genre tous nos exercices de piété. Il désire, par exemple, que le matin, à la fin de l'oraison, nous demandions à Jésus et à ses saints de réparer toutes les fautes que nous avons commises dans ce saint exercice, et de le continuer en notre nom pendant la journée. Et de même le soir, au moment de prendre notre repos, il veut que nous les invitions à glorifier Dieu à notre place pendant le sommeil de la nuit <sup>54</sup>.

A son tour, le Bienheureux craignait de se montrer égoïste dans ses pratiques de piété. C'est pourquoi, à l'exemple de Jésus-Christ, il faisait tous ses exercices

I - 3 6

pour lui et pour les autres hommes. C'était à ses yeux un moyen de glorifier Dieu davantage et de faire profiter le prochain du bien qu'il faisait. Aussi nous recommande-t-il instamment cette pratique si

---

<sup>49</sup> Royaume de Jésus, 7e part., Préparation à la mort, Troisième jour.

<sup>50</sup> I Cor. In, 22.

<sup>51</sup> Royaume de Jésus, 4e part., Chapelet du saint amour de Jésus.

<sup>52</sup> Royaume de Jésus, 1ère part. Trois moyens de faire de notre vie un exercice de louanges.

<sup>53</sup> Ibid., 1. c.

<sup>54</sup> Ibid.. 1ère part., Exercice du soir.

éminemment catholique <sup>55</sup>, qu'il tenait du cardinal de Bérulle, et que du reste Notre-Seigneur lui-même nous a enseignée en nous apprenant, dans le Pater, à ne point séparer nos intérêts de ceux de nos frères.

## 5. - L'amour de Jésus.

Jésus-Christ nous a incorporés à lui par le baptême, et, en répandant dans nos coeurs la grâce sanctifiante, qu'il nous a méritée par sa mort sur la croix, il nous associe à sa vie et à ses vertus, en attendant qu'il nous associe à sa gloire dans le ciel. C'en serait assez pour lui donner droit à tout l'amour de nos coeurs; mais il y a droit encore, à un titre supérieur, en tant que Fils de Dieu, en tout égal à son Père, et, partant, avec le Père et Saint-Esprit, l'objet nécessaire de notre religion.

C'est même vers Jésus-Christ surtout que s'oriente, depuis l'Incarnation, la vie religieuse de l'humanité. Cela se conçoit. Le Dieu du ciel nous domine de bien haut. La spiritualité de sa nature le dérobe aux prises de nos facultés sensibles, l'infinité de ses perfections déconcerte notre intelligence, et, quand nous pensons à lui, ce qui nous frappe le plus, c'est sa majesté qui nous éblouit, sa toute-puissance qui nous écrase, sa justice qui nous effraie. D'où il suit qu'au lieu de l'aimer de tout notre coeur, nous sommes portés à ne penser à lui qu'en tremblant. Le Dieu de la Crèche, du Calvaire et de l'Autel est plus à notre portée. En se faisant notre

I-37

frère, il nous a permis d'aller à lui par toutes les puissances de notre nature, et surtout il s'est comme dépouillé de tout ce qui nous tenait à l'écart? pour ne laisser paraître qu'une bonté infinie qui nous attire. Aussi, depuis l'Incarnation, le centre d'attraction des âmes religieuses s'est, comme on l'a dit <sup>56</sup>, déplacé, non pour s'éloigner de Dieu, mais pour nous permettre d'aller à lui par une route plus facile, et de le rencontrer dans la personne du Verbe incarné.

Je ne sais si ces idées furent jamais mieux comprises qu'à l'Oratoire de France, dont le fondateur mérita d'être appelé par Urbain VIII « l'Apôtre du Verbe incarné. » On y professait une dévotion singulière pour Jésus-Christ, que l'on s'appliquait à considérer et à honorer en toutes choses. Disciple fidèle du cardinal de Bérulle, le B. P. Eudes nous invite à concentrer sur la personne adorable du Sauveur tous les efforts de notre dévotion. Il veut qu'à l'exemple du Père céleste, nous mettions en Jésus « toutes nos complaisances <sup>57</sup> », que nous en fassions « l'objet unique de nos pensées et de nos affections, la fin de toutes nos actions, notre centre, notre paradis, notre tout <sup>58</sup>. » C'est à quoi il nous invite sans cesse dans le Royaume de Jésus. Car, comme il le dit lui-même, son livre « ne parle que de Jésus et « ne tend qu'à l'établir dans les âmes. » Il veut « qu'on n'y voie que Jésus, qu'on n'y cherche que Jésus, qu'on n'y trouve que Jésus, et qu'on n'y apprenne qu'à aimer et à glorifier Jésus <sup>59</sup>. » Et n'allons pas croire que le culte du Verbe incarné, entendu de la sorte, porte préjudice à celui que

I-38

nous devons aux deux autres personnes de l'auguste Trinité. Jésus ne peut être séparé ni du Père de qui il procède, ni du Saint-Esprit qui procède de lui. Il n'est qu'un seul et même Dieu avec l'un et l'autre, et dès lors, comme l'observe le Bienheureux, les hommages qu'on lui rend s'adressent également au Père et au Saint-Esprit, alors même qu'on n'aurait pas l'intention explicite de les honorer avec lui et en lui <sup>60</sup>.

<sup>55</sup> Royaume de Jésus, 7<sup>e</sup> p., Élévation au sujet de notre naissance.

<sup>56</sup> L'abbé LEJEUNE, Avant et après la Communion, p. 2, ch. 1, n. 4.

<sup>57</sup> Royaume de Jésus, 1<sup>ère</sup> part., Conduite pour la journée.

<sup>58</sup> Ibid., 1. c.

<sup>59</sup> Ibid., 7<sup>e</sup> part., In fine.

<sup>60</sup> Royaume de Jésus, 1<sup>ère</sup> part., Conduite pour la journée.

Les sentiments que nous devons avoir pour Jésus-Christ sont ceux dont l'ensemble constitue la religion complète de la créature vis-à-vis du Créateur. Au premier rang se place l'adoration qui, en tout état d'âme, s'impose à l'homme à raison de son néant et de la souveraineté absolue de Dieu. C'est pourquoi, en nous présentant devant Jésus-Christ, nous commencerons toujours par l'adorer en lui-même, dans ses perfections infinies, dans ses mystères, dans ses vertus, dans tout ce qu'il est et dans tout ce qu'il fait pour son Père et pour nous.

Dans le Royaume de Jésus, vous ne trouverez pas un seul exercice qui ne commence par cet acte d'adoration.

Lorsqu'il s'adressait au commun des fidèles dans les missions, le P. Eudes s'efforçait d'inspirer à ses auditeurs une crainte salutaire des jugements divins, et l'histoire nous apprend qu'il obtint dans ce genre des effets merveilleux<sup>61</sup>. Mais la crainte servile ne tient qu'une place secondaire dans la vie chrétienne. Son rôle est d'introduire l'amour de Dieu dans l'âme du pécheur, et d'aider à sa conservation dans l'âme du juste, car Dieu ne veut être craint que pour être aimé. La loi de la vie chrétienne, c'est l'amour. Voilà pourquoi, dans le Royaume de Jésus, qui s'adresse

I - 39

aux âmes pieuses, le P. Eudes ne cesse de pousser ses lecteurs dans la voie de la confiance et de l'amour; et, sur ce point, sa spiritualité procède de saint François de Sales plus que du cardinal de Bérulle et du P. de Condren.

Le caractère pratique du livre ne permettait pas à l'auteur de s'étendre longuement sur les motifs qui doivent nous porter à aimer Jésus-Christ. Il les indique pourtant, et il le fait d'ordinaire avec une force saisissante et une onction persuasive. Il insiste surtout sur l'amour que le divin Maître nous a témoigné le premier. Il se plaît à redire que Jésus-Christ nous a aimés de toute éternité et que, non content de nous combler de bienfaits de toute sorte, de nous donner son Père pour être notre père, son Saint-Esprit pour être notre propre esprit, sa sainte Mère pour être notre mère, ses Anges et ses Saints pour être nos protecteurs et nos intercesseurs, toutes les choses du ciel et de la terre pour servir à notre usage, il s'est donné lui-même à nous sans réserve et il continue à le faire chaque jour dans l'Eucharistie. S'il y a une pensée qui revient souvent dans le Royaume de Jésus, c'est que Jésus-Christ est tout amour pour chacun de nous. On la retrouve exprimée de mille manières dans les Élévations dont se compose l'ouvrage, comme dans les considérations qui les annoncent et les expliquent, tellement qu'il serait malaisé de trouver une circonstance ou une manifestation de l'amour de Jésus-Christ pour l'humanité qui n'ait été relevée par le Bienheureux.

Ainsi, dès le début de sa carrière, c'est Jésus-Christ que le P. Eudes propose aux âmes chrétiennes comme l'objet ordinaire de leur dévotion, et ce qu'il les invite à contempler en lui, ce sont moins ses grandeurs que l'immensité de son amour pour nous. Quelques années plus tard, au lieu de présenter

I - 40

aux fidèles l'amour de Jésus considéré en lui-même, le Bienheureux les invitera à le contempler dans le Coeur adorable du Sauveur, qui en est le symbole. Comme on le voit, ce sera moins un changement dans l'objet de sa dévotion, qu'une modification et un progrès dans la manière de l'envisager.

Quant au retour d'amour par lequel le chrétien doit répondre aux avances du Sauveur, le P. Eudes l'a admirablement exposé dans le Royaume de Jésus. Sur ce point, sa piété est arrivée du premier coup à sa perfection, si bien que, pour expliquer la pratique de la dévotion au Sacré Coeur telle qu'elle est indiquée dans la dernière partie de l'Ave Cor sanctissimum, on ne peut mieux faire que de recourir au Royaume de Jésus, comme l'ont fait le P. Dauphin et le T. H. P. Le Doré dans leurs ouvrages sur les Sacrés Coeurs.

On sait que l'amour de Dieu consiste dans les élans de notre coeur vers lui et dans la fidélité à le servir et à faire sa volonté. Sous peine d'être incomplet ou trompeur, il doit être à la fois affectif et effectif, comme on dit dans l'École.

L'amour effectif occupe une grande place dans le Royaume de Jésus. Le B. P. Eudes voudrait que la vie

---

<sup>61</sup> Cf. HÉRAMBOURG, Vertus du P. Eudes, p. 360.

du chrétien fût « un continuel exercice de louange et d'amour <sup>62</sup> », ou même que le chrétien ne fût dans tout son être que louange et qu'amour pour Jésus, comme il est lui-même tout amour pour nous. Pour réaliser cet idéal, autant du moins que le permettent les conditions de la vie présente, le pieux auteur nous exhorte à élever souvent notre cœur vers Jésus, à lui en consacrer toutes les affections et tous les battements <sup>63</sup>. C'est par là qu'il nous demande

I - 4 1

de commencer toutes nos journées et même toutes nos actions. Il souhaiterait, en outre, qu'on ne laissât jamais passer une heure entière sans payer à Jésus un tribut d'amour <sup>64</sup>. Bien plus, on peut, selon lui, arriver, par l'habitude, à multiplier sans fatigue les actes d'amour, tout en vaquant à ses occupations ordinaires, et son désir serait qu'on s'y exerçât.

Mais comme, malgré tout, l'esprit et le cœur sont souvent très loin du divin Maître, le Bienheureux conseille de prendre quelque temps chaque jour, et quelques jours chaque année, pour vaquer spécialement à l'amour de Jésus. Son livre est rempli d'actes et d'exercices d'amour en rapport avec les différentes circonstances de la vie qui facilitent l'accomplissement de ces conseils. La quatrième partie n'est même qu'un long chant d'amour proposé aux âmes de bonne volonté pour glorifier Jésus. Toutes les formes de l'amour, la complaisance, la bienveillance, la louange, l'action de grâces, l'amende honorable, s'y rencontrent à l'envi. Le P. Eudes en trouve le motif partout: dans les perfections infinies du divin Maître; dans les louanges que lui donnent au ciel les Anges et les Saints, et sur la terre les âmes justes et même en un sens, les créatures sans raison; dans le triomphe de sa Justice sur les damnés de l'enfer; dans les bienfaits dont il ne cesse de nous combler; mais, par-dessus tout, dans la gloire et l'amour qu'il se donne à lui-même et qu'il reçoit constamment de son Père et de son Saint-Esprit <sup>65</sup>. Il n'est pas jusqu'aux épreuves de la vie spirituelle qui ne soient, aux yeux du P. Eudes, l'occasion et même le motif d'un acte d'amour. « Prenez bien garde, écrit-il, de ne pas vous laisser emporter à la

I - 4 2

tristesse et au découragement, mais réjouissez-vous de ce que Jésus est toujours Jésus, c'est-à-dire, toujours Dieu, toujours grand et admirable, toujours en même état de gloire, de jouissance et de contentement, sans que rien soit capable de diminuer sa joie et sa félicité. O Jésus, ce m'est assez de savoir que vous êtes toujours Jésus. O Jésus, soyez toujours Jésus et je serai toujours content, quoi qu'il puisse arriver ». Et il ajoute: « Réjouissez-vous, sachant que c'est alors que vous pouvez servir Notre-Seigneur plus purement et lui faire paraître que vous l'aimez véritablement pour l'amour de lui-même, et non point pour les consolations qu'il vous donnait auparavant <sup>66</sup>».

On a remarqué qu'en se fixant sur Jésus, l'amour de Dieu avait acquis une tendresse qu'il n'avait pas auparavant <sup>67</sup>. Le Royaume de Jésus en est une preuve manifeste. L'amour de Dieu s'y épanche avec une vivacité, une délicatesse, un abandon, une intimité qui ravissent. Cette exquise tendresse se révèle jusque dans les formules dont se sert le P. Eudes à l'égard du Sauveur. Non seulement, à l'exemple de saint Paul, il ne se lasse pas de redire le nom de son bien-aimé, mais, quand il s'adresse à lui directement, les termes les plus affectueux se présentent spontanément à son cœur, et il l'appelle tantôt son « très cher, très bon, très aimable, très désirable, très bénin Jésus », tantôt « le désiré de son âme, sa vie, son tout, le roi de son cœur, son doux amour, etc... » Je n'en finirais pas, si je voulais relever tous les termes où se

<sup>62</sup> Royaume de Jésus, 1ère partie, Trois moyens de faire de notre vie un exercice de louanges.

<sup>63</sup> Ibid., 1. c.

<sup>64</sup> Royaume de Jésus, 1ère part., Conduite pour la journée.

<sup>65</sup> Ibid., 4e part., Exercice de louange envers Jésus.

<sup>66</sup> Royaume de Jésus, 2e part., De l'usage des sécheresses et afflictions spirituelles.

<sup>67</sup> DALGAIRNS, La sainte Communion, ch. III.



manifeste le tendre amour du P. Eudes pour le divin Maître.

I - 4 3

Cependant le véritable amour ne s'en tient pas à des affections, il se traduit par des actes. Pour montrer à Jésus que nous l'aimons, il faut donc nous appliquer à faire ce qu'il attend de nous. Il n'est pas difficile de le connaître. Jésus demande que nous observions les préceptes et les conseils évangéliques, que nous accomplissions nos devoirs d'état, que nous obéissions à ceux qui sont chargés de nous conduire, et que nous nous soumettions aux dispositions de la divine Providence, qui nous sont manifestées par les événements, grands et petits, auxquels notre existence se trouve mêlée<sup>68</sup>. C'est déjà beaucoup de remplir ce programme. Pourtant le P. Eudes désire que nous allions plus loin et que nous mettions toute notre personne au service du divin Maître, en nous dépensant, corps et âme, dans l'intérêt de sa gloire et du salut des âmes de nos frères. Il pensait, avec le P. de Bérulle et son école, que nous en avons pris l'engagement au baptême. Car, en recevant ce sacrement, « nous faisons, dit-il, profession de servitude au regard de Jésus-Christ et de tous ses membres. Et en suite de cette profession, tous les chrétiens n'ont rien à eux, non plus que des esclaves, et n'ont point droit de faire aucun usage ni d'eux-mêmes, ni des membres de leurs corps, ni des puissances de leurs âmes, ni de leur vie, ni de leur temps, ni des biens temporels qu'ils possèdent, que pour Jésus-Christ et pour les membres de Jésus-Christ, qui sont tous ceux qui croient en lui<sup>69</sup> ».

Mais la valeur de nos oeuvres ne tient pas uniquement à leur nature, elle dérive aussi des motifs qui nous font agir. Quand c'est la charité et la charité seule qui nous meut, elle relève singulièrement

I - 4 4

le prix de ce que nous faisons pour Dieu. C'est pourquoi le P. Eudes nous exhorte, non seulement à servir Jésus-Christ, mais encore à le faire dans le but unique de lui plaire, par pur amour pour lui, sans aucun motif d'intérêt: « Entre tous les exercices d'une âme vraiment chrétienne, écrit-il, le plus noble, le plus saint, le plus relevé et celui que Dieu demande principalement, c'est l'exercice du divin amour. C'est pourquoi vous devez avoir un grand soin, dans tous vos exercices de piété et dans toutes vos actions de protester à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous les voulez faire, non par la crainte de l'enfer, ni pour la récompense du paradis, ni pour le mérite, ni pour votre satisfaction et consolation, mais pour l'amour de lui-même, pour son contentement, pour sa seule gloire et pour son très pur amour<sup>70</sup>. »

Ce n'est pas que le Bienheureux conseille ou même regarde comme possible l'indifférence à l'égard du salut, comme l'ont fait plus tard les Quiétistes. Loin de là. Il veut que nous désirions ardemment le ciel, comme lui-même le désirait avec ardeur, parce que c'est là seulement que nous aimerons Dieu parfaitement. Jugez-en par ces paroles qu'il met sur nos lèvres, dans le Royaume de Jésus, et qui trahissent les ardeurs de son âme embrasée d'amour: « O Ciel, que tu es désirable! C'est en toi qu'on aime Jésus parfaitement, c'est en toi que l'amour de Jésus règne pleinement, c'est en toi qu'on ne voit point de coeurs qui ne soient transformés en amour. O terre, ô monde, ô corps, prison obscure de mon âme, que tu es insupportable! Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?... Viendra-t-il pas bientôt ce moment tant désirable et tant désiré

I - 4 5

où je commencerai à aimer très parfaitement mon très aimable Sauveur<sup>71</sup>? »

Le P. Eudes nous exhorte d'ailleurs à attendre de la bonté de Dieu, avec une confiance inébranlable, la béatitude éternelle. Il a même consacré à cette question tout un chapitre du Royaume de Jésus, et c'est

---

<sup>68</sup> Royaume de Jésus, 2e part., de la soumission et obéissance chrétienne.

<sup>69</sup> Ibid., 2e part., De la vraie dévotion chrétienne.

<sup>70</sup> Royaume de Jésus, 4e part., Exercice de l'amour de Jésus.

<sup>71</sup> Royaume de Jésus, 4e part., Exercice d'amour divin, n. 34.

l'un des plus beaux du livre <sup>72</sup>. Bien plus, il nous exhorte à prendre chaque année un jour entier pour célébrer à l'avance notre entrée au Paradis et rendre à Dieu nos devoirs à ce sujet <sup>73</sup>. Nous voilà bien loin du quiétisme!

Mais nous pouvons avoir au fond du coeur une ferme espérance et un vif désir d'arriver au Paradis, sans que le bonheur du ciel soit le motif déterminant de ce que nous faisons pour Dieu. Rien ne s'oppose à ce que nous le servions pour lui-même, dans le but unique de lui plaire et de lui témoigner notre amour. N'est-ce pas même un devoir de rapporter, au moins habituellement, tous nos actes, même le désir et l'espérance du ciel à la gloire de Dieu, qui est la fin dernière de toute créature ?

« Ma fille pense à moi, et moi je penserai à toi », dit un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne <sup>74</sup>. Le P. Eudes nous engage à prendre pour nous cette invitation du divin Maître, et à tout faire dans la seule vue de lui être agréable, en lui abandonnant le soin de nos intérêts. C'est d'ailleurs le meilleur moyen de donner à nos actes toute la perfection dont ils sont capables, et, par conséquent de faire fortune pour le paradis.

I - 4 6

Il reste un suprême témoignage d'amour que Jésus-Christ peut nous demander, c'est de sacrifier notre vie pour lui. L'année même où il écrivait le Royaume de Jésus, le Bienheureux s'engageait par voeu à souffrir le martyre pour Jésus-Christ, si l'occasion s'en présentait, et il souhaitait vivement qu'elle se présentât. Dans son livre, il s'efforce d'inspirer aux autres des sentiments semblables aux siens. Il voudrait que tous les chrétiens fussent disposés à souffrir et à mourir pour Jésus-Christ. Il croyait que le baptême nous y oblige, car, en le recevant, nous avons fait profession, selon lui, d'être avec Jésus-Christ des hosties et des victimes sacrifiées à la gloire de Dieu. Il croyait qu'en qualité de chrétiens, nous devons être heureux de permettre au Sauveur de satisfaire en notre personne le désir qu'il a de continuer dans ses membres le sacrifice qu'il a fait de sa vie au jour de sa Passion. Cependant la raison d'accepter le martyre qui lui paraissait la plus puissante, et sur laquelle il insiste le plus, c'est que Jésus-Christ, le premier, a bien voulu mourir pour nous de la mort la plus ignominieuse, et qu'il se sacrifie encore tous les jours pour nous sur l'autel. Il faudrait être bien ingrat, pensait-il, pour ne pas être prêt à verser son sang pour un bien qui a daigné verser pour nous jusqu'à la dernière goutte du sien. C'est pourquoi le pieux auteur nous exhorte à entrer dans l'esprit du martyre, et, à cet effet, il propose une Élévation pour s'offrir à Jésus en qualité de victime, que ses biographes ont citée avec admiration, et avec laquelle il est bon, à notre époque, de se familiariser, car, quoi qu'on en ait dit, l'ère des martyrs ne semble pas close, même dans notre France. Comme on le voit, le P. Eudes nous demande de pousser aussi loin que possible l'amour de Jésus-Christ.

I - 4 7

Son livre est vraiment, comme on l'a remarqué <sup>75</sup>, « le manuel de la charité parfaite ». Il l'a composé pour les âmes qui veulent aimer le divin Maître. Rien d'étonnant qu'il ait voulu les conduire à la perfection de l'amour, tout en ayant soin de distinguer le précepte rigoureux du simple conseil.

## 6 . - Jésus en toutes choses.

Le Royaume de Jésus commence et finit par cette pensée de S. Paul, que Jésus-Christ doit être « tout en toutes choses ». Il faut qu'il soit tout dans les chrétiens, comme le chef est tout dans les membres. Il faut qu'il soit, par conséquent, le principe et la règle, le complément et l'objet de toute leur activité: c'est à ce prix qu'elle sera chrétienne. Pour achever de réaliser dès ici-bas, autant que le permet notre faiblesse,

<sup>72</sup> Ibid., 2e part., De la confiance en Dieu.

<sup>73</sup> Ibid., 7e p., Préparation à la mort, dixième jour.

<sup>74</sup> Raymond de CAPOUE:, Vie de sainte Catherine de Sienne, 1ère p., ch. VI; Royaume de Jésus, 2e p., De la confiance en Dieu.

<sup>75</sup> Édit. de Rennes, 1869, Avant-propos.

l'idéal tracé par S. Paul, le P. Eudes nous invite à ne considérer que Jésus-Christ dans tous les êtres, avec lesquels nous sommes en rapport, et dans tous les événements, auxquels nous sommes mêlés, de telle sorte qu'il soit véritablement, comme le dit le Bienheureux, « notre unique objet ».

Le P. Eudes étendait l'application de ce principe jusqu'à la très sainte Trinité. C'est moins en eux-mêmes que dans leurs rapports avec Jésus-Christ qu'il contemple le Père et le Saint-Esprit. Souvent, dans son livre, il les appelle, non pas simplement, comme on le fait d'ordinaire, le Père et le Saint-esprit, mais bien le « Père de Jésus » et « l'Esprit » ou « le Saint-Esprit de Jésus », et nous avons vu qu'il aimait à leur rendre en Jésus, avec lequel

I - 4 8

ils ne font qu'un, ses hommages d'adoration et d'amour.

Toutefois, c'est surtout dans nos rapports avec les créatures qu'il convient d'avoir les yeux fixés sur Jésus-Christ, afin de le glorifier en toutes choses.

La piété envers le divin Maître ne va pas sans la dévotion à Marie. Celui-là n'aimerait point Jésus comme il veut être aimé, qui n'aurait pas au fond du cœur un ardent amour pour la Vierge bénie dont il a fait sa Mère, et qu'il a lui-même entourée de tant d'amour et enrichie de si magnifiques privilèges. La dévotion à Marie devait donc trouver place dans le Royaume de Jésus. De fait, le P. Eudes y revient souvent, bien qu'il ne lui accorde pas encore la place prépondérante qu'elle obtiendra plus tard dans son apostolat <sup>76</sup>. Le Bienheureux ne veut pas que nous séparions dans notre dévotion ce que Dieu a si étroitement uni: « Jésus et Marie, écrit-il, sont les deux premiers fondements de la religion chrétienne, les deux vives sources de toutes nos bénédictions, les deux sujets de notre dévotion, les deux objets que nous devons regarder en toutes nos actions et exercices <sup>77</sup>. » Belles paroles où se trouvent admirablement condensés les enseignements de la théologie catholique sur le rôle de Marie dans l'oeuvre de notre sanctification et la place qu'elle doit occuper dans la piété chrétienne.

On sait que le cardinal de Bérulle et le P. de Condren poussaient leurs disciples à s'assujettir à Marie en qualité d'esclaves, pour honorer la dépendance de Jésus à son égard durant les trente ans de son enfance et de sa vie cachée. Le P. Eudes en fait autant. Il veut que nous regardions Marie comme

I - 4 9

notre Souveraine, que nous lui référions, après Dieu, notre être et notre vie, que nous nous placions sous sa dépendance en la priant de nous conduire et de disposer de nous selon son bon plaisir pour la gloire de son divin Fils. C'est là un des côtés saillants de sa manière d'entendre le culte de Marie. Déjà pourtant sa dévotion à la sainte Vierge est empreinte d'une tendresse toute filiale, qu'on ne rencontre pas, du moins au même degré, dans les écrits de ses maîtres.

Mais ce que le P. Eudes recommande par-dessus tout, c'est d'honorer Marie, moins en elle-même et pour ses perfections personnelles, si grandes soient elles, que dans ses rapports avec Jésus, qu'elle a engendré une fois à la vie corporelle, mais qui n'a cessé de vivre spirituellement dans son Cœur; ou plutôt, c'est Jésus vivant et régnant en sa sainte Mère, qui doit être, selon lui, l'objet de notre vénération et de notre amour. « Pour honorer Marie comme Dieu le demande de nous, et comme elle le désire, écrit le Bienheureux, il nous faut regarder et adorer son Fils en elle, et n'y regarder et adorer que lui. C'est ainsi qu'elle veut être honorée, parce que, d'elle-même et par elle-même, elle n'est rien, mais son Fils Jésus est tout en elle: il est son être, sa vie, sa sainteté, sa gloire, sa puissance, sa grandeur <sup>78</sup>. » Dans les honneurs que nous rendrons à Marie, l'objet principal de notre dévotion sera donc Jésus dans ce qu'il opère de grâce et de gloire en sa sainte Mère, comme aussi dans les louanges et l'amour qu'il reçoit incessamment de son Cœur si aimant. Et le fruit de cette dévotion sera d'obtenir de Jésus par Marie la mort à nous-mêmes et une participation à la vie du Fils dans le Cœur de la Mère

I - 5 0

On le voit, cette manière d'entendre la dévotion à Marie se ressent profondément de l'idée que le P.

---

<sup>76</sup> LE DORÉ, Les Sacrés Coeurs et le V. Jean Eudes, I, p. 87.

<sup>77</sup> Royaume de Jésus, 3<sup>e</sup> p. De la dévotion à la Sainte Vierge, p. 337.

<sup>78</sup> Royaume de Jésus, 1. c.

Eudes se faisait de la vie chrétienne. Si les chrétiens ne sont que les membres de Jésus-Christ, si le divin Maître est, non seulement l'objet de leurs affections, mais encore le principe de tout ce qu'il y a de bon en eux, comme la tête est le principe de l'activité des membres, rien de plus naturel que de faire remonter jusqu'à lui les honneurs que nous rendons à sa sainte Mère, qui ne dépasse les autres créatures en grandeur que parce que son Coeur appartient plus pleinement à Jésus. Rien de plus naturel aussi que de la féliciter de son union au divin Maître, et d'implorer d'elle la seule chose qui, en nous, puisse lui plaire ainsi qu'à son divin Fils, savoir la mort à nous-mêmes et la vie en Jésus.

Ces vues paraissent un peu élevées de nos jours, où nous n'avons du mystère de la vie chrétienne qu'une idée vague et superficielle; mais, au temps du P. Eudes, elles étaient familières aux âmes adonnées à la vie intérieure. On les retrouve chez tous les écrivains ascétiques qui se rattachent à l'école de l'Oratoire. Elles ont inspiré à M. Olier la belle prière: O Jesu, vivens in Maria, que Pie IX a indulgenciée et qui est en usage dans la plupart des Séminaires de France.

Quant au P. Eudes, jusqu'à la fin de sa vie, il garda sur le culte de Jésus en Marie les idées qu'il avait puisées à l'Oratoire. Lorsqu'il établit la fête du saint Coeur de Marie, c'est Jésus vivant et régnant dans le Coeur de sa divine Mère qu'il présenta avant tout à la vénération des fidèles: Jesum in Corde Maria regnantem, venite, adoremus. Jésus entre, à titre de Coeur divin de Marie, dans l'objet de la dévotion au Coeur de la bienheureuse Vierge, telle que l'entendait le Bienheureux. Envisagée par ce côté,

I - 51

sa dévotion n'est, en somme, qu'une belle application et un heureux développement, des principes posés dans le Royaume de Jésus. Déjà même dans ce livre le P. Eudes donne à Jésus le titre de « Coeur de Marie » et l'adore en cette qualité: « O Jésus, je vous contemple et adore comme vivant et régnant en votre très sainte Mère, et comme celui qui êtes tout et qui faites tout en elle; car vous êtes sa vie, son âme, son coeur <sup>79</sup>. » Sans doute ce ne fut que plus tard, après de mûres réflexions, que le Bienheureux s'arrêta définitivement à cette manière de voir, et que, après l'avoir introduite dans l'office et les litanies qu'il composa en honneur du saint Coeur de Marie, il entreprit de l'exposer et de la justifier dans son livre du Coeur admirable; mais jamais, à mon sens, il ne la formula et ne l'expliqua avec plus de précision et de netteté que dans ces quelques mots jetés, comme en passant, dans le Royaume de Jésus.

Proportion gardée, le P. Eudes concevait la dévotion aux Anges et aux Saints comme la dévotion à Marie. Jésus, soit comme Dieu, soit comme homme, est tout en eux aussi bien qu'en Marie. La vraie manière de les honorer, c'est donc d'adorer Jésus dans ce qu'il est et dans ce qu'il opère en eux, comme aussi dans la gloire qu'ils lui procurent par leurs louanges et leur amour.

À l'égard du prochain, nous devons nous revêtir de la charité de Jésus-Christ, afin d'aimer nos frères comme le divin Maître nous a aimés. N'est-ce pas ce qu'il nous demande lui-même dans ces paroles qu'affectionnait le P. Eudes: Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos <sup>80</sup>? Le moyen d'accomplir ce précepte, c'est d'aimer le prochain,

I - 52

non en lui-même et pour lui-même, mais pour l'amour de Jésus qui le recommande à notre bienveillance, qui a versé pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qui veut, après l'avoir sanctifié sur cette terre, l'associer à sa félicité dans le ciel. Il faut voir en lui « le caractère de Jésus », bien plus « une portion de Jésus, l'os de ses os, la chair de sa chair <sup>81</sup> ». Dès que l'on s'habitue à voir ainsi Jésus dans le prochain, la pratique de la charité devient aisée.

Le P. Eudes nous conseille encore d'avoir Jésus en vue, lorsque nous nous occupons de nous-mêmes, soit en travaillant à l'acquisition des vertus chrétiennes, soit en donnant à notre corps la nourriture et le repos dont il a besoin. « Regardez, dit-il, votre santé, votre vie, votre corps comme une chose qui

---

<sup>79</sup> Royaume de Jésus, 5e part., Méditation pour le samedi.

<sup>80</sup> JOAN., XV, 12. Royaume de Jésus, 2e part., De la charité chrétienne.

<sup>81</sup> Royaume de Jésus, 2e part., Pratique de la charité chrétienne.

appartient à Jésus, et de laquelle vous devez avoir soin, non pour vous, mais pour lui <sup>82</sup>. »

Dans les créatures privées de raison, c'est encore Jésus qu'il faut envisager. Comme Dieu, il les a créées; comme homme, il nous a acquis au prix de son sang le droit d'en user que nous avons perdu par le péché <sup>83</sup>. Elles chantent sa gloire « de toute l'étendue de leur être et de leur puissance naturelle <sup>84</sup> » et nous invitent à le glorifier avec elles. Servons-nous en avec action de grâces et pour la plus grande gloire de celui qui les a mises à notre disposition.

En un mot, le P. Eudes veut que nous considérions Jésus en tout et partout: dans le monde naturel comme dans le monde spirituel, parce qu'il règne dans l'un et l'autre, quoique d'une manière

I - 53

différente; dans la mort où s'exerce sa souveraineté; dans le jugement particulier où éclate sa justice; dans le ciel qui est le royaume de sa gloire; dans le purgatoire où se révèlent à la fois sa justice et sa miséricorde; dans l'enfer même où il triomphe de ses ennemis d'une manière terrible

De la sorte, Jésus sera véritablement notre « unique objet », puisque nous ne verrons les personnes et les choses que dans leurs rapports avec lui. Il sera notre « tout », puisque nous ne chercherons et n'aimerons que lui en toutes choses, selon cette parole de S. Paul dont le B. P. Eudes voudrait que nous fissions la règle de notre vie: Omnia in omnibus Christus.

Telle est dans ses grandes lignes la doctrine spirituelle du Royaume de Jésus. Elle se ramène à ce principe, souvent rappelé par le P. Eudes, que le chrétien doit tout faire « en Jésus et pour Jésus »: en Jésus, c'est-à-dire en conformité avec lui, sous sa dépendance, en union avec lui; pour Jésus, c'est - à - dire par amour pour lui et dans le but unique de lui plaire. Tout en Jésus, et pour Jésus, ou bien, pour employer une autre formule également familière au Bienheureux, tout « dans l'esprit et pour l'amour de Jésus », voilà en deux mots la spiritualité du P. Eudes. Elle se résume plus brièvement encore dans ce cri d'amour que le pieux apôtre fit pousser un jour, durant une mission, au peuple de Paris, qu'il aimait à redire lui-même, et qu'il a placé au commencement et à la fin de son livre: VIVE JÉSUS! VIVE JÉSUS!

Inutile de faire ressortir la grandeur et la beauté de cette manière d'envisager la vie chrétienne. Elle séduit les âmes pieuses dès qu'on la leur propose. Elle a d'ailleurs l'avantage de nous faire pénétrer jusqu'au fond du christianisme, dont on n'a qu'une

I - 54

connaissance imparfaite tant qu'on n'a pas compris le mystère de Jésus-Christ et de son union avec les âmes. De plus, elle contribue puissamment à nous faire accepter les sacrifices inhérents à la pratique de la vertu, en nous montrant dans la mort au monde et à nous-mêmes un moyen indispensable pour faire vivre Jésus en nous.

77 -

#### **NOTE X.**

#### **Quatre Fondements de la Vie Chrétienne, d'après le P. Eudes.**

#### **DE L'ORAISON.**

Pour continuer la vie de Jésus, il y a tout d'abord quatre choses qu'il faut considérer et adorer en lui, puis, tâcher d'exprimer en soi: ce sont comme les quatre pierres fondamentales qui soutiennent l'édifice de la piété et de la sainteté chrétiennes.

La première est la foi, lumière céleste et divine que Jésus-Christ a puisée dans le sein de son Père et qu'il nous a apportée pour nous faire voir toutes les choses qui sont en Dieu et hors de Dieu, telles que Dieu les voit, et pour éclairer et guider toute notre conduite.

---

<sup>82</sup> Ibid., I. c.

<sup>83</sup> Ibid., 1ère part., Que toute notre vie appartient à Jésus.

<sup>84</sup> Ibid., 4e part., Exercice de louange.

La deuxième est la haine et l'éloignement du péché, que nous devons regarder des mêmes yeux que Jésus-Christ le regarde: acte d'une malice et d'une folie en quelque façon infinie, cruel homicide, déicide effroyable, anéantissement de la nature, de la grâce et de la gloire, source de tous les maux qui couvrent la terre et comblent l'enfer, mal pire que la peste et que la mort, plus à craindre que tous les malheurs imaginables.

Le troisième est le dégagement du monde et des choses du monde du monde, c'est-à-dire de sa vie, de son esprit, de ses sentiments et de ses inclinations, de ses lois et de ses maximes; des choses du monde, c'est-à-dire de tout ce qu'il estime aime et recherche, honneurs, louanges, plaisirs, richesses, amitiés, affections. Car le monde est l'adversaire de Jésus; ses lois et ses maximes, sa vie et son esprit sont en contradiction avec les lois et les maximes, la vie et l'esprit de Jésus. Cela même ne suffit pas; il faut encore se dégager de soi, de son propre esprit, de son propre sens, de sa volonté propre, de ses désirs et inclinations propres, de son amour-propre, et à cause de la corruption de la nature, et parce que Jésus-Christ, malgré sa sainteté, a vécu dans un tel dégagement; de là des actes d'adoration et de renoncement recommandés au commencement de toute action, dans les divers états ou situations où l'on peut se trouver. Il y a plus, il faut se détacher de Dieu même en quelque manière, c'est-à-dire des douceurs et des consolations qui d'ordinaire accompagnent sa grâce et son amour, des pieux desseins que nous formons pour sa gloire, des désirs que nous avons d'avancer dans les voies de la perfection, du désir même d'être délivrés de la

-78- APPENDICE.

prison du corps pour jouir de sa présence, être unis à lui d'une union plus étroite, l'aimer d'un pur et continuel amour.

La quatrième est l'oraison, plus nécessaire au chrétien que la terre qui le porte, l'air qu'il respire, le pain qui le sustente, le coeur qui bat dans sa poitrine : l'oraison, doux entretien, sainte communication, céleste conversation de l'âme avec son Dieu ; participation de la vie des Anges et des Saints, de la vie de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, de la vie même des trois Personnes divines, parfaite félicité, souverain bonheur, vrai paradis de la terre ; l'occupation la plus digne, la plus noble, la plus relevée, la plus grande et la plus importante à laquelle on puisse s'employer! L'oraison, qui peut être:

Ou mentale et intérieure, et alors l'âme prend pour sujet de son entretien avec Dieu « quelqu'une de ses perfections, ou quelque mystère, vertu, parole » ou opération de son Fils, qu'elle « considère avec une douce et forte attention et application d'esprit » dans ce qui s'y trouve de « capable de l'exciter à aimer Dieu et à détester ses péchés » ; après quoi, elle applique son coeur et sa volonté à produire plusieurs actes et affections d'adoration, de louange, d'amour, d'humiliation, de contrition, d'oblation, de résolution de fuir le mal et de faire le bien, et autres semblables, selon que l'Esprit de Dieu les lui suggère.

Ou bien vocale et de bouche par la récitation de l'Office divin, du chapelet, ou de quelque autre prière, en ayant soin d'y éviter la routine et la dissipation d'esprit.

L'oraison, qui peut encore consister dans l'offrande réitérée de toutes ses actions à Notre-Seigneur, dans la lecture attentive et réfléchie des bons livres, dans de pieux entretiens, où l'on parle, comme de Dieu, devant Dieu, en Jésus-Christ».

L'oraison, en un mot, qui, quelle que soit sa forme, doit toujours se faire au nom de Jésus-Christ, avec une profonde humilité, une respectueuse et amoureuse confiance, une grande pureté d'intention, une invincible persévérance.

En se référant à ce que le Y. P. EUDES dit de l'oraison dans cette deuxième partie du Royaume de Jésus, dans le Manuel de Piété, et dans le Mémorial de la Vie ecclésiastique, ainsi qu'aux Méditations qu'il

nous a laissées dans ces deux derniers ouvrages et dans le Cœur Admirable de la Très Sainte Mère de Dieu, on peut donner, nous semble-t-il, la méthode suivante, comme étant celle qu'il recommande à ses disciples.

1. La PRÉPARATION prochaine - car il ne parle que de celle-ci, tout le

NOTEX. - 79 -

Royaume de Jésus enseignant la préparation éloignée - comprend trois sortes d'actes.

1o A L'ÉGARD DE DIEU: on s'anéantit aux pieds de sa Majesté, on se reconnaît indigne de paraître en sa présence et de penser à lui, on lui demande pardon de ses fautes, source de cette indignité, on lui proteste qu'on ne cherche dans cette action que sa gloire à lui-même et son propre salut, on renonce donc à toute curiosité d'esprit, à toute satisfaction propre;

2o A L'ÉGARD DE JÉSUS-CHRIST: On lui donne son esprit et son cœur, pour qu'il les possède et les conduise dans l'oraison: renoncer à soi et s'unir à lui, à l'oraison qu'il fait continuellement devant son Père, voilà même d'après le P. EUDES l'acte principal de la préparation

3o A L'ÉGARD DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, DES ANGES ET DES SAINTS: On leur demande d'être associé à l'oraison continuelle qu'ils font devant Dieu, on implore leur intercession pour obtenir le véritable esprit d'oraison.

11 Le Corps de l'oraison comprend comme trois parties:

Dans la première, on applique l'intelligence à la CONSIDÉRATION, à la MÉDITATION d'une vérité que l'on envisage dans ce qu'elle a de propre à exciter en l'âme l'amour de Dieu et la détestation du péché. Cette vérité peut se diviser en deux ou trois points considérés successivement, à cause de la faiblesse de l'esprit humain;

Dans la deuxième, on produit divers actes de volonté mêlés de sentiments du cœur, suivant les mouvements de la grâce. Ces actes et affections à produire sur chaque point se ramènent à cinq principaux, savoir: L'ADORATION, qui renferme la bénédiction, la louange, l'amour, L'ACTION DE GRACES; L'AMENDE HONORABLE, on demande de pardon, qui inclut l'examen et le repentir de ses fautes, avec le ferme propos de ne les plus commettre; L'OFFRANDE ET L'UNION à Jésus-Christ, qui supposent le renoncement à soi-même; le RECOURS à la Sainte Vierge, aux Anges, et aux Saints, pour obtenir par leur intercession la grâce de pratiquer la vertu recommandée par le sujet, et de fuir le péché ou le vice qui lui est contraire, afin de vivre de la vie de Jésus. Tous ces actes peuvent prendre les formes les plus variées sous l'action de la grâce et les impulsions de l'Esprit-Saint;

Dans la troisième, on prend Une RÉOLUTION d'éviter le péché et de pratiquer la vertu, et cela d'une façon très précise.

111. - La CONCLUSION se compose de cinq actes:

-80- APPENDICE.

1o ON REMERCIE Dieu des grâces reçues et on lui DEMANDE PARDON des négligences apportées dans l'oraison, ou prie JÉSUS-CHRIST de suppléer à ces défauts, et l'on S'UNIT A SON ORAISON continuelle devant son Père;

2o ON FAIT UN RECUEIL des principales pensées et affections suggérées par Dieu dans l'oraison, pour en garder le souvenir durant la journée; et, à cette intention, on choisit une oraison jaculatoire, pour s'en servir le plus souvent possible; . .

3o Par DÉFIANCE DE SOI, ON DÉPOSE ses pensées et ses résolutions entre les mains de JÉSUS et de MARIE, afin qu'ils les gardent et les réalisent ;

4o ON SOLLICITE de la Sainte Vierge, des Anges et des Saints une intime et incessante PARTICIPATION A L'ORAISON qu'ils font continuellement devant Dieu ;

5o On termine par Un EXAMEN DE PRÉVOYANCE relatif aux fautes à éviter, aux actes de vertu à pratiquer, aux devoirs à remplir, et l'on demande à Dieu pour cela sa sainte grâce.

On le voit par ce rapide exposé, l'oraison, telle que la recommande le Y. P. EUDES, est la même que celle de l'Oratoire. Il se réclame du reste, et il ne pouvait en être autrement, du P. de Bérulle et du P. de Condren.

Cette méthode se rapprochant beaucoup (de celle que M. Olier, disciple lui-même du P. de Condren, a établie dans sa Société, on consultera avec avantage sur ce sujet le livre de M. G. LÉTOURNEAU, curé de Saint-Sulpice, intitulé « La Méthode d'Oraison mentale de Saint-Sulpice (Lecoffre 1903). On y trouvera en particulier les Remarques dit P. Faber sur la méthode de Saint-Ignace et sur la méthode de Saint-Sulpice, qu'on lira avec intérêt et profit.

- 80 -

#### NOTE XI.

#### Miséricorde, mon Dieu! Miséricorde.

##### 1. SUCCÈS ORATOIRES DU P. EUDES.

Le P. EUDES parlait un jour dans un sermon des châtiments dont Dieu punit le péché. Après avoir représenté vivement les peines que les damnés souffrent, il montre tout à coup à ses auditeurs l'enfer ouvert sous leurs pieds; dans ces cachots ténébreux, une multitude de réprouvés, victimes de la souveraine Justice, et moins coupables qu'ils ne le sont eux-mêmes, leur place déjà marquée dans ce lieu d'horreur, le Tout-Puissant irrité, que le ciel et la terre, indignés de leurs attentats, sollicitent de mâter sa vengeance; toute la colère d'un Dieu prête à

NOTE XI. - 81 -

éclater sur leurs têtes criminelles. « Malheureux pécheurs », s'écrie-t-il alors, « qui te mettra à couvert contre l'indignation de l'Eternel ? Un moment, un seul moment, ce moment qui s'échappe va décider de ton sort pour l'éternité, et tu es tranquille!... J'en frémis.... Le bras du seigneur est levé, la foudre part. O Dieu, sur lesquels des pêcheurs qui m'écoutent va tomber le trait inévitable ? Miséricorde, Seigneur! Miséricorde! C'est du plus profond de nos cœurs que nous la réclamons cette miséricorde infinie.... Que nos cris, que nos soupirs se fassent entendre jusqu'au pied de votre trône! Je le dis pour tous ceux qui sont ici présents ; ils le disent tous avec moi : Miséricorde, ô mon Dieu 1 Miséricorde! »

Tous les auditeurs, saisis d'effroi, étaient prosternés, et il n'y en avait pas un seul qui ne fondit en larmes, qui n'éclatât en soupirs. On eût dit autant de criminels, qui n'attendaient que le coup de la mort. A ces mots : Miséricorde, ô mon Dieu! Miséricorde! l'espérance sembla renaître, sans bannir encore la terreur. Un cri général s'élève de toutes parts ; mille voix qui se confondent répètent ces paroles: Miséricorde, ô mon Dieu! Miséricorde! Le prédicateur est obligé de s'arrêter et de donner à ce transport le temps de se calmer. Il reprend aussitôt : « Oui, mes frères, c'est cette miséricorde infinie qui seule peut ranimer votre espérance ; c'est à elle seule que vous êtes redevables de n'être pas encore livrés à la Justice de votre Dieu. Ne l'oubliez jamais, répétez-le sans cesse : « C'est votre miséricorde, Seigneur, qui me met



en état d'apaiser votre justice et de me dérober à ses feux vengeurs : Misericordiae Domini, quia non sumus consumpti. »

S'étendant ensuite sur la gratuité, sur l'immensité de cette miséricorde, sur la crainte que doit avoir le pécheur qu'elle ne se lasse enfin de supporter ses désordres, il en conclut que la reconnaissance dont le pécheur doit être pénétré, au souvenir des bontés et de la patience de son Dieu, le doit rendre capable de tout entreprendre désormais pour faire oublier au Seigneur son ingratitude ; que ce n'est plus que par un retour de fidélité, d'amour, et de l'amour le plus généreux, qu'il doit honorer cette miséricorde qui doit être la source de son bonheur. Après avoir paraphrasé ce verset du psaume.LXXXVIII: « Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur », en suggérant à ses auditeurs les sentiments et les affections dont une âme vraiment pénitente est facilement pénétrée, il les laisse résolu de s'abandonner à toutes les impressions que la grâce faisait si sensiblement dans leurs cœurs.

Le P. DE MONTIGNY.

APPENDICE. -82-

P. EUDES.

II. JOUTE ORATOIRE DE Mgr de CAMUS, ÉVÊQUE DE BELLEY, AVEC LE P.EUDES

Voici un fait qui suivit de près ce triomphe du P. EUDES, et qui prouve combien un homme apostolique a d'avantage sur l'orateur le plus éloquent, lorsqu'il s'agit de remuer les esprits et de toucher les cœurs. Le sermon dont on vient de parler ne fut pas plus tôt fini, qu'on s'entretint dans toute la ville des effets extraordinaires qu'il avait produits; on était dans l'admiration de voir, à la parole d'un homme, un auditoire entier saisi de cet enthousiasme dont les plus froids et les plus insensibles avouaient n'avoir pu se défendre. On en parla au célèbre M. Camus, ancien évêque de Belley, un des plus fameux prédicateurs de son temps, et qui demeurait alors à Caen dans la maison de l'Oratoire; il donna au missionnaire de sincères éloges, en montrant cependant que des traits pareils n'avaient rien qui le surprît, qu'au moins ils ne lui paraissaient pas inimitables. Il fit plus; il lui prit envie d'en faire lui-même l'essai, et il se promettait bien de réussir. Il se mit donc à composer un sermon dans le goût qu'il imagina le plus propre à causer de ces mouvements extraordinaires; il y fit entrer tout ce qu'il crut propre à inspirer la crainte des Jugements de Dieu, et, dans l'endroit du discours où les peintures étaient les plus vives et les plus animées, il ne manqua pas de se proposer de crier aussi miséricorde et d'engager son auditoire à le faire après lui.

Le jour où il devait prêcher étant arrivé, l'estime qu'on avait pour le prélat lui attira une foule d'auditeurs choisis. Il monte en chaire, il commence son sermon, et, dans l'endroit où il croit son auditoire bien préparé, il élève tout à coup la voix et s'écrie - « Miséricorde, ô mon Dieu! Miséricorde! » Il s'arrête après cet éclat, sans que personne s'empresse de le seconder. Plus animé qu'auparavant, il présente avec un nouveau feu tout ce qu'une imagination montée peut lui fournir de plus frappant; il va jusqu'à ordonner à ses auditeurs de crier avec lui: Miséricorde! L'on se regarde les uns les autres, on est surpris d'un pareil ordre, mais on ne se met point en devoir de l'exécuter. Le prédicateur, surpris et mortifié de voir manqué l'effet qu'il attendait, invective contre la dureté de cœur et l'insensibilité de ceux qui l'écoutent; il presse, il sollicite, il croit voir enfin sur les visages étonnés qu'il peut risquer un dernier effort; il s'écrie pour la troisième fois: « Miséricorde, ô mon Dieu! Miséricorde! » Chacun baisse les yeux et convient tacitement de l'insensibilité qu'on lui reproche, mais pas un n'ose rompre le silence, et tous sortent muets ou insensibles. Cet

NOTE XII. - 83 -

essai, qui ne fut pas heureux, décida M. Camus à renoncer pour toujours à un genre d'éloquence qui n'était pas le sien.

Le P. DE MONTIGNY.

## NOTE XII.

### Lettre de M. Drouet an P. Besselièvre.

La lettre suivante, adressée au P. Besselièvre, corroborera ce que nous avons dit des réclamations des Eudistes au XVIIIe siècle contre les assertions de Moreri.

MONSIEUR,

Je vous fais mille excuses de n'avoir pas répondu à la première lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pensé que vous ne doutiez pas que je ne dusse faire usage de vos judicieuses observations, comme je l'ai fait effectivement dans mes additions, qui seront imprimées à la fin du dernier volume. J'y viens d'y joindre la nouvelle observation que vous me faites dans votre dernière lettre. J'espère que votre séminaire aura lieu d'être satisfait de mon procédé. Au reste, je n'ose me flatter de réunir tous les suffrages en ma faveur. Chacun a sa façon de penser, ses idées, ses préjugés même. Je ne suis pas fait pour les adopter; mais je dois me rendre au témoignage de la vérité, comme j'ai toujours tâché de le faire autant que je l'ai connu. Je ne doute point que des personnes éclairées, comme vous et messieurs vos confrères, n'aient pu et ne puissent faire beaucoup d'observations sur l'immense nomenclature dont je donne une édition au public. Je serais très flatté que vous voulussiez bien me les faire parvenir. Vous me trouverez toujours docile à réformer les erreurs de mes prédécesseurs, à reconnaître les miennes et à les redresser.

Je suis avec les sentiments les plus respectueux, Monsieur,  
Votre très humble et très obéissant serviteur,

Paris, ce 10 août 1759. DROUET.

Malgré tout, ce M. Drouet ne rétracta pas toutes les erreurs du Moreri, et le P. Besselièvre écrivit en partie ses MÉMOIRES pour les réfuter. Cela résulte d'une lettre de M. Saas de Rouen, datée du 9 décembre 1759. (Cf. Archives de la Congrégation de Jésus et Marie).

-84- APPENDICE.

## NOTE XIII.

### Lettre du P. Eudes à Mme de Camilly.

On prie tous les jours ici Dieu pour vous et pour tout ce qui vous touche. Continuez vos Communions, selon la règle que je vous ai donnée en partant.

Marier Fanfan! Marier le beau Bouton delis! Oh! si vous saviez comment cette parole, quoique vous ne la disiez qu'en riant, m'a navré le cœur! Toutefois je suis d'avis qu'elle soit mariée, mais à un céleste et divin Époux, qui est le Roi du ciel et de la terre. Faites en sorte, ma chère Fille, que vous la disposiez peu à peu à ce divin mariage; car cet adorable Époux la regarde, mais il veut qu'elle le regarde réciproquement. Il y a deux jours que l'Aigle (Marie des Vallées) m'en parlait - et de son mouvement, sans que je lui en parlasse - et me témoignait être en soin sur son sujet, m'exhortant de vous dire que vous la préparassiez peu à peu à être épouse du divin Époux, c'est-à-dire à être religieuse, et me disant « qu'il craignait fort qu'elle ne regardât pas assez ce très aimable Époux, à raison de la plainte qu'il en avait fait, et qu'elle ne

regardât un peu trop son ennemi, qui est le monde; et que vous y preniez garde, lui prêchant souvent la haine du monde, et de ses vanités, et de ses modes, que la très Sainte-Vierge a en horreur, et contre lesquelles elle est toujours en colère; que vous preniez garde même avec qui et en quelle manière elle fait les récréations, et que vous les lui fassiez faire quelquefois avec vous. »

Tout cela est le discours de l'Aigle, et de son mouvement, et je remarquai qu'il était en soin de toutes ces choses, et il me témoigna qu'il y pensait souvent. Non pas qu'il ait connaissance d'autre chose, à ce qu'il m'a assuré. Mais c'est un avertissement qui mérite bien que vous y pensiez, ma chère Fille, et que vous en fassiez bon usage. J'oubliais de vous dire que l'Aigle m'a encore dit que vous lui fassiez faire un peu de méditation, et que vous lui parliez souvent de Notre-Seigneur, tâchant de lui imprimer une grande haine du monde et du péché et un grand amour pour Celui qui désire posséder entièrement son cœur.

Tous les Joseph, les Aigles, les Vignes et les Vers de terre vous saluent en Jésus et Marie, qui vivent et règnent à jamais dans tous les cœurs du ciel et de la terre! Amen! Fiat! J'embrasse le Frère de cœur.

N.B. - Cette lettre paraît bien être de 1644, et adressée de Coutances.

NOTE XIV. - 8 5 -

#### **NOTE XIV.**

##### **Le P. EUDES et Marie des Vallées.**

##### **Coutances 1641.**

Après avoir exposé comment, dans l'usage de ses facultés, la sœur Marie dépendait absolument de la divine Volonté, le V. P. EUDES continue en ces termes, qui, nous semble-t-il, jettent un grand jour sur tout ce que nous avons dit, au chapitre XI<sup>Ve</sup>, de l'importance de ses relations avec cette pieuse servante de Dieu.

« Pour ce qui touche la mémoire, j'en ai eu l'expérience plusieurs fois, spécialement au temps de la première mission de Coutances. Cefut, lorsqu'elle fut obligée et comme forcée de me dire quantité de choses que j'ai écrites, parce qu'elles sont pleines de quantité d'instructions très saintes et très utiles: à raison de quoi Notre-Seigneur l'a forcée, s'il faut ainsi parler, de les dire.

« Je dis qu'il l'a forcée, parce qu'elle a toujours eu une très grande répugnance à parler de ces choses, et elle n'en a jamais parlé à personne que par contrainte, et elle m'a assuré plusieurs fois que, s'il avait été de son pouvoir de ne m'en parler point, elle ne m'en aurait jamais dit mot; et tant s'en faut qu'elle y prenne quelque satisfaction ou complaisance, qu'au contraire ce lui est un tourment beaucoup plus grand qu'on ne peut dire, ainsi qu'il paraît manifestement en son visage, en ses larmes, et en ses plaintes.

« Or, afin de l'entendre, je la voyais ordinairement une heure ou deux tous les jours, et Dieu lui mettait dans la mémoire autant de choses qu'elle m'en pouvait dire, tantôt plus, tantôt moins, selon la mesure du temps que j'y pouvais employer raisonnablement sans préjudice des exercices de la mission. Et cela demeurait dans sa mémoire jusqu'à ce qu'elle me l'eût dit, et ce lui était comme un poids fort pesant et qu'elle ne supportait qu'avec peine, pour l'obliger de s'en décharger en me le disant; et, lorsqu'elle m'avait dit ce qui lui était pour ce jour-là dans la mémoire, elle n'avait aucun souvenir des autres choses qui s'étaient passées en elle, quoiqu'elles fussent en très grand nombre. Mais, le jour suivant, ou lui en mettait

encore une certaine quantité, conformément au temps que je pouvais être avec elle, et cela se fit durant quinze jours ou environ.

« Par toutes ces choses, l'on vit manifestement qu'elle n'a point la liberté d'user des puissances de son âme, et qu'elles sont liées et comme  
-86- APPENDICE.

mortes et anéanties en elles-mêmes, n'ayant ni action, ni mouvement, que la divine Volonté qui est parfaitement vivante et régnante en elle. »

(Abrégé de la vie et état de Marie des Vallées, Ms de Vienne, Ms de Cherbourg : Des choses qui s'en sont ensuivies de la susdite Échange. Tout cela se retrouve et en termes semblables, dans le Ms de Québec.)

## NOTE XV.

### 1. - CROIX DE P. SURIN.

« Il a porté un état où il lui semblait avoir deux âmes: l'une qui lui donnait des inclinations bien éloignées des siennes, qui le réduisait dans une extrémité de misères; l'autre, qui le tenait dans une très parfaite paix et recueilli en Dieu .....

« Il fut attaqué d'horribles pensées contre la foi, contre Jésus-Christ et ses mystères .....

« Il eut non seulement l'esprit abîmé dans une mer d'absinthe, mais il eut aussi le corps accablé sous le poids des peines.

« Il souffrait de toutes parts: de la terre et du ciel, des hommes et des démons, des saints et de Dieu même. Il souffrait des hommes qui le regardaient et le traitaient en extravagant. Il souffrait non seulement des personnes sans vertu ou d'une vertu commune, mais, ce qui est une des plus grandes peines, il souffrait des plus grands serviteurs de Dieu, qui ne connaissaient pas ses états; il souffrait des démons en plusieurs manières.

« Isacaron ayant commencé de l'obséder, Léviathan vint à son secours et fit tous ses efforts pour le pousser à bout. Ce fut une chose étonnante - je ne sais si l'on en a vu une pareille - qu'un ministre de l'Eglise, dans le même temps qu'il exerce ses fonctions et qu'il exorcise les démons, en soit possédé lui-même et qu'il ait besoin qu'on l'exorcise, les démons passant tout à coup de la personne exorcisée dans celle de l'exorciste .....

« Ces peines ne l'ont quitté qu'à la soixante-unième année de son âge, et elles avaient commencé à la trentième. »

Vie du P. Jean-Joseph Surin, par le P. MARCEL BOUIX, S. J.

## II. AUTRES EXEMPLES DE POSSESSION CHEZ DES PERSONNES PIEUSES.

Presque à l'époque où nous sommes rendus - puisque les premières attaques des démons commencèrent à se manifester en 1642 - et en Normandie,

NOTE XV. - 87 -

à Louviers, les religieuses de Sainte-Elisabeth furent, les unes obsédées, les autres possédées. C'est un fait

indéniable, constaté par une foule de témoins doctes et sages. Or, qu'étaient ces religieuses? De très saintes filles, avant leur entrée au monastère; et après, leur sainteté ne s'était pas démentie. C'est ce qu'établit solidement le R. P. Esprit DU BOSROGER, ex-provincial des PP. Capucins de Normandie, dans sa Piété affligée.

On pourrait également apporter l'exemple des Ursulines de Loudun, soumises à cette terrible épreuve de la possession, quelque dix-huit ans plus tôt, et d'autres religieuses en Flandre et en Provence, également victimes des démons, sans aucune faute de leur part. « Ces Religions, dit le P. Esprit du Bosroger, étaient autant de paradis terrestres par l'éclat de leur vertu et de leur sainteté. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si ces monastères ont expérimenté la rage du démon, qui ne peut supporter la perfection religieuse, qui lâche de la détruire en tous les endroits où il la rencontre. » (Cf. La Piété affligée, pp. 16-20.)

#### 111. RAISONS DE CET ÉTAT CHEZ LES PERSONNES PIEUSES.

En première ligne, il faut placer la sanctification de l'âme soumise à cette odieuse tyrannie: la possession inspire l'horreur des démons, la crainte des jugements de Dieu, l'humilité et la prière.

En deuxième lieu, c'est une leçon salutaire pour le prochain, qui apprend non seulement à connaître, d'une part la haine et la rage des démons contre l'homme, de l'autre la protection miséricordieuse que Dieu lui accorde jusqu'entre les mains de ces cruels ennemis, mais encore, par les horribles fureurs des démons sur les corps, les effroyables supplices réservés dans l'éternité aux âmes captives du péché.

En troisième lieu, les possessions servent à faire éclater la divinité de Jésus-Christ, la puissance de l'Église et le crédit des Saints. (Cf. RIBET, La Mystique divine, T. IV, pp. 225-230.)

Faut-il ajouter, en terminant, qu'il y a encore aujourd'hui, au milieu de notre société corrompue, et comme contrepoids à ses crimes, de ces pures victimes de l'ire de Dieu, qui ont accepté de souffrir ces épouvantables supplices pour le salut de la France et le triomphe de l'Église? Le fait est attesté par de très sages et très doctes religieux, dont le Saint-Office lui-même a examiné et approuvé les exorcismes, comme très conformes aux règles de l'Église et de la théologie mystique. Ressemblance frappante avec la soeur Marie, il y a même une Carmélite, ainsi possédée, qui n'a pu communier depuis douze ans: quand on

-88- APPENDICE.

approche d'elle la sainte Hostie, elle est prise d'horribles convulsions. (Cf. DEMIRVILLE, Des esprits et de leurs manifestations diverses; GÔRRES, La Mystique divine, naturelle, diabolique; surtout RIBET, La Mystique divine.)

#### NOTE XVI.

##### Ch. v. - De la Très Sainte Trinité.

D. Combien y a-t-il de Dieux? N'y en a-t-il qu'un, ou s'il y en a plusieurs?  
R. Il n'y a qu'un seul Dieu.

D. Combien y a-t-il de personnes en Dieu?  
B. Il y en a trois.

D. Qui sont-elles?

R. Le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

D. Ces trois Personnes-là ' sont-ce point trois Dieux?

R. Non, ce n'est qu'un seul Dieu.

D. Pourquoi ?

B. Parce que les trois n'ont qu'une même divinité.

D. Qu'est-ce que la Sainte Trinité ?

R. C'est Dieu.

D. Pourquoi appelle-t-on Dieu la Sainte Trinité?

B. Parce qu'en Dieu il y a trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit.

D. Lequel est-ce des trois Personnes qui est Dieu?

R. Ils sont tous trois Dieu, et ne font qu'un seul Dieu.

D. Comment se peut-il faire que trois ne soient qu'un? Donnez-moi un exemple de cela?

B. Nous n'avons qu'une âme dans laquelle il y a trois puissances, Mémoire, Entendement et Volonté, et néanmoins ces trois puissances ne font qu'une seule âme. Ainsi il n'y a qu'un Dieu, dans lequel il y a trois personnes, mais pourtant ces trois Personnes ne font qu'un seul Dieu.

D. Lequel est-ce des trois qui est le plus grand, le plus sage et le plus puissant ?

R. Ils sont tous trois aussi puissants, aussi sages, et aussi grands l'un que l'autre.

D. Lequel est-ce qui est le plus ancien ?

B. Ils sont aussi anciens l'un que l'autre.

NOTE XVII. - 89 -

D. Donnez-moi une comparaison pour me faire entendre cela.

R. Regardez le soleil, vous y verrez trois choses, le corps du soleil, la lumière et la chaleur. La lumière procède du corps, et la chaleur procède du corps et de la lumière, et pourtant le corps du soleil n'est pas plus ancien que la lumière, ni, le corps et la lumière ne sont plus anciens que la chaleur. Ainsi en Dieu, quoique le Fils procède du Père, le Père néanmoins n'est pas plus ancien que le Fils, et quoique le Saint-Esprit soit produit par le Père et par le Fils, pourtant le Père et le Fils ne sont pas plus anciens que le Saint-Esprit, parce que tous trois sont de toute éternité, sans commencement et sans fin.

D. Lequel est-ce des trois qui a créé le ciel et la terre ?

R. Tous trois ensemble.

D. Pourquoi est-ce donc qu'il y a dans le Symbole des Apôtres: Je crois en Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre ?

R. Parce que, comme la Sagesse est attribuée au Fils, et la Bonté au Saint-Esprit, ainsi la Puissance l'est au Père : à raison de quoi, comme l'Incarnation, qui est nu coeur, d'amour et de bonté, est attribuée au Saint-Esprit, quoique le Père et le Fils y aient aussi bien coopéré que le Saint-Esprit, ainsi la Création du monde, étant un œuvre de Puissance, est appropriée spécialement au Père, quoique pourtant le Fils et le Saint-Esprit y aient aussi bien contribué que le Père.

D. Lequel est-ce des trois qui nous aime davantage ?

B. Ils nous aiment tous trois également, continuellement, de toute éternité, et nous avons obligation de les

aimer, servir et adorer avec une même affection.

D. Lequel est-ce des trois qui est partout?

R. Ils sont tous trois partout; ils volent, ils entendent et connaissent tout ce que nous faisons, disons et pensons. C'est pourquoi il faut craindre de rien faire, dire ou penser qui déplaît aux yeux d'une si haute et si formidable Majesté.

Catéchisme de la Mission.

#### NOTE XVII.

##### **Mandement de M. DE HARLAY, Archevêque de Rouen.**

FRANCISCUS, miseratione divina, Archiepiscopus Bothomagerisis Normaniae Primas, Religioso Viro JOANNI EUDES, Congregationis Oratorii  
-90- APPENDICE.

presbytero, missionumstrarum archiepiscopalium apud S. Audoenum in diœcesi ac urbe metropolitana Praefecto, Salutis aeternœ in Patris Sapientia ac Unitate Spiritus sancti benedictionem!

Hierarchica gubernandi ratio postulat ut quos fratrum nostrum testimonio nacti fuerimus per provinciae nostrae partes super pauca fideles exstitisse, super multa constituamus; sitque apud matrem Ecclesiam Rothomagensem non solum filiorum ad se recurrentium fidelis receptio, sed etiam eorumdem in verbo et doctrina bene laborantium pro ecclesiastica remuneratione confidentior occupatio. Quamobrem, in missionis Oratorianae commendationem ac perpetuam memoriam, praeter ea quae tibi apud comprovinciales seu suffraganeos nostros licuerunt, quae nobis ex parte tua sunt exposita, quaeque hic haberi volumus pro expressis, te per provinciam nostram delegandorum missionariorum praesidem, quod renovanda sanxit antiquitas, creamus et facimus; qui notandis disciplinae defectibus quaerendisque opportunis remediis invigilent et proxime a nobis indicendo futuro provinciali Concilio, zelo fidei ac unitatis, viam parent. Tibi ergo qui assecutus es, ut loquitur Apostolus, meam doctrinam, institutionem, propositum, praecipio coram Deo qui vivificat omnia, et Christo Jesu qui testimonium reddidit sub Pontio Pilato bonam confessionem, ut serves mandatum sine macula, irreprehensibile, usque in adventum D. N. Jesu Christi, quem suis temporibus ostendet beatus et solus potens Rex regum et Dominus dominantium.

Datum Gallioni in arce nostra, anno Missionis Evangelicae 1642, die vero 11e mensis Januarii.

FRANCISCUS, Archiepiscopus Rhotomagensis.

#### NOTE XVIII. -90--

##### **Voyage du P. EUDES à Saint-Pol-de-Léon.**

Seul l'amour de la vérité nous amène à parler de ce voyage, que nous aurions pu facilement passer sous silence, car il n'est connu que de bien peu de personnes. Le manuscrit, qui le rapporte, est attribué au V. P. Maunoir, et intitulé: Vie d'Amice Picard. Cette Vie n'a pas été imprimée et ne pouvait l'être, à cause de certains détails par trop crûs, relatifs, soit aux épreuves de cette pieuse fille, soit aux mœurs du clergé breton contemporain. Quant au manuscrit lui-même, ce n'est pas un autographe, mais une copie, conservée à l'évêché de Quimper, et dont rien, nous semble-t-il,

-91- NOTE XVIII.

ne garantit l'absolue intégrité et véracité. Il s'y trouve des obscurités, des incohérences, des contradictions, dont le récit donné plus bas va nous fournir des exemples. De plus, les faits qu'il contient n'ont point eu, pour la plupart, le Y. P. Maunoir pour témoin; ils ont été puisés dans des procès-verbaux ou papiers-journaux rédigés, sur l'ordre de Mgr Cupif, évêque de Léon, par les directeurs d'Amice, MM. Guillermé et de Trebodenic. On n'en peut nier l'ensemble, affirmé par un grand nombre de témoins sérieux, mais le détail des scènes, la manière de présenter les acteurs, laissent une trop large part aux impressions personnelles, pour offrir une parfaite sécurité. Et que dire des révélations, des visions de la servante de Dieu? On sait avec quelle réserve il faut recevoir ces manifestations surnaturelles, où l'imagination peut jouer un grand rôle, et parfois même le démon. Est-il besoin d'ajouter avec le P. Boschet, premier historien du Y. P. Maunoir « que la crédulité bretonne est sujette à caution? »

Quelques mots maintenant sur la situation des personnages, au moment où s'ouvre le récit.

Jusqu'en 1639, Amice Picard avait été dirigée par M. Guillermé, recteur de Guimilliau, grand vicaire du Léon, qui l'avait charitablement hébergée, lorsqu'elle était venue de Guiclan à Saint-Pol. Il l'estimait, il l'approuvait et la défendait contre ses ennemis: un religieux Minime, son ancien directeur, s'était en effet déclaré contre elle, et la poursuivait des plus odieuses accusations; il semble bien aussi que les PP. Capucins lui étaient peu favorables, à en juger du moins par les procédés des démons, qui prennent parfois leur figure pour la tourmenter.

En 1639, les choses changèrent de face, et voici à quelle occasion. La servante de M. Guillermé et deux autres filles de Saint-Pol abusaient de sa confiance, pour se réunir chez lui et faire bonne chère en son absence. Amice les en blâma fortement, elles la prirent en haine, et, pour se venger, autant que pour lui fermer la bouche, elles l'accusèrent de manger en cachette, alors qu'elle passait pour ne se nourrir que de la sainte Eucharistie. Elles se firent croire d'une personne pieuse, en qui M. Guillermé avait pleine confiance, et, par elle, parvinrent à le persuader lui-même. Le diable, du reste, se mit de la partie et se chargea de fournir la preuve. Un jour qu'Amice était au lit, malade, il s'installa marmiton, établit une broche dans le foyer, et sur la broche un beau quartier de mouton. On pouvait se méprendre à pareil stratagème. M. Guillermé s'y méprit, en entrant soudainement dans la chambre, et,

-92-

APPENDICE.

indigné d'avoir été dupe, il chassa la pauvre fille, dont il devint l'adversaire, Dieu le permettant ainsi pour exercer la patience de sa servante, et sans que ce saint prêtre commît la moindre faute, au témoignage même d'Amice.

Mgr Cupif (1), protecteur de celle-ci, prélat très impressionnable et quelque peu versatile, enleva de ce fait à M. Guillermé la charge de grand vicaire, qu'il donna à N. du Louët, grand chantre, qui devait être peu après nommé évêque de Cornouailles. En même temps, il pria M. Yves de Poulpry, sieur de Trebodenic, archidiacre, de recevoir Amice dans sa maison et de la diriger, avec recommandation de mettre par écrit « tout ce qui lui arriverait des mauvais et bons esprits ». M. le chanoine de Feuntensper, devenu chantre et premier dignitaire, fut choisi pour confesseur d'Amice; absent, il serait remplacé par M. Amynot, scolastique.

RÉCIT. - Liv. 111. Ch. II. ON LUI PRÉDIT UNE AUTRE CROIX. - « Le 2 août, étant à l'Église, son consolateur (2) la disposa à une nouvelle tentation. Il lui dit: « Disposez-vous à rendre contentement à une personne qui viendra vous voir par curiosité et commission; demandez la grâce au Saint-Esprit qu'il vous inspire à toutes les paroles qu'il vous demandera. »

Ch. 111. LA CROIX PRÉDITE SE PRÉSENTE: ON L'AIDE A LA PORTER. - « Un certain missionnaire



séculier arriva le 1er août. Le lendemain, il vint après dîner visiter Amice jusqu'aux Vêpres, en présence de M. de Trebodenic et de M. Amynot.

« Le 3e d'août, il fut depuis deux heures avec Amice (?) et M. de Guimilliau jusqu'à onze heures du soir.

« Amice fut portée (?) à la conférence que fit le Père missionnaire avec M. de Guimilliau, Jeanne Boquinart et les autres filles qui l'avaient accusée l'an 1639. Elle vit le sentiment du Père missionnaire qui frappait du pied contre terre.

« Après la conférence qu'il eut avec le bon ecclésiastique et ces filles de Saint-Pol, elle entendit le Père missionnaire Eudes qui, avant ouï ces filles, dit: « Voilà une ruine et un scandale dans l'Église. » M. de Guimilliau répondit: « Oui, et cela a duré longtemps. » Le Père missionnaire disait à ces filles: « Courage! courage! »

« Après cette vue, les diables prirent les figures de M. de Guimilliau et du Père missionnaire et la battirent à coups de pied. Elle pensa mourir, et, comme elle demandait l'absolution, M. de Guimilliau lui répondit: « Au diable! il y a longtemps que l'on t'attend en enfer. » Comme elle était dans le combat, son consolateur dit: « La paix de Dieu soit dans cette maison! Et toi, Satan, sors d'ici. Prenez courage, ma fille, tout ceci ne sera rien avec la grâce de Dieu. Si celui qui est venu fût avec la charité de Dieu et qu'il n'eût d'attire objet, il n'aurait pas donné lieu aux tentations de Satan, agissant sans s'informer ni

(1). L'évêque légitime était M. de Rieux, qui avait suivi Marie de Médicis dans sa disgrâce, et qui fut rétabli en 16118.

(2). L'apôtre saint Jean.

NOTE XVIII. - 93 -

savoir la vérité par des personnes dignes de foi, et en croyant à des filles qui ont manqué et qui veulent faire croire que vous avez manqué, quelques-unes sont publiques au monde, les autres ne le sont pas, mais Dieu voit tout. »

« Le Père missionnaire ne se souvint pas de donner avis à M. le chantre René du Louët, grand vicaire de Mgr de Léon absent, et nommé évêque de Cornouailles, qu'il avait envie de faire information de la conduite d'Amice avec son agrément. Il alla consulter les ennemis de cette fille, dont nous avons parlé, et M. de Guimilliau, de la simplicité et caducité duquel ces créatures avaient abusé. Ce n'est pas l'ordre de l'Eglise de mettre la faucille dans le champ du Père de famille sans son aveu. J'ai appris du même M. le Chantre, lorsqu'il fut consacré évêque de Cornouailles, lorsque j'avais le bonheur de l'assister dans les missions, que le susdit prêtre missionnaire ayant cherché la vérité dans ces bouches mensongères et débordées, dont les calomnies avaient été découvertes par l'adresse de Mgr de Léon, Robert Cupif, plein de sagesse et de charité, vint le trouver et lui dit qu'il venait de la part de Dieu pour lui donner avis qu'il s'était trompé, dans la conduite d'une certaine fille nommée Amice.

« M. du Louët lui demanda deux choses:

« 1e S'il avait révélation de Dieu qu'elle fût trompée;

« 2e Il le pria de lui dire ce qui le portait à s'ingérer dans l'information de la conduite d'Amice.

« Il répondit qu'il avait gouverné des âmes qui avaient eu une conduite extraordinaire et qu'il était assuré que celle-ci était trompée et trompeuse. Pour satisfaire à la seconde question, il dit que Mgr de Saint-Malo l'avait prié de se transporter à Saint-Pol de Léon et de s'informer d'une certaine fille qu'on disait être conduite d'une voie extraordinaire. M. le Chantre lui demanda s'il avait une lettre de la part de ce

prélat. Celui-ci lui ayant répondu que non, M. le Chantre le pria de prendre chambre chez lui, et qu'il eût tenu à grand honneur s'il eût voulu descendre en sa maison. Pour lui donner plus d'éclaircissement, il le mena au Chapitre, où M. le Chantre fut suivi de M. de Trebodenie, archidiacre de Léon et directeur d'Amice, de M. de Feuntensper, chanoine et confesseur de cette fille, de MM. de Beaulieu et de Kergaranton, chanoines, et des vicaires de Trégondern. et de Toussaint.

« La conférence fut longue. Après que le Père missionnaire eut proposé les points qu'il avait puisés dans la cabale des adversaires de cette servante de Dieu, ceux qui en avaient la conduite par ordre de Mgr de Léon lui découvrirent la fausseté de la calomnie et lui montrèrent clairement la vérité dont ils étaient témoins oculaires. Mais la créance qu'il avait donnée aux discours de ces créatures dont le diable se servait pour affliger une pauvre orpheline affligée (sic), l'empêcha de céder aux discours de ces messieurs, dont la prudence, vertu et autres qualités, sont connues de tout côté, principalement de M. du Louët, qui, après avoir refusé l'évêché de Léon que Louis XIII lui avait présenté, avait été obligé d'accepter celui de Quimper.

« Lorsqu'Amice entra au Chapitre pour être interrogée, les enfants de chœur de la cathédrale virent une colombe blanche sur sa tête. Amice attesta qu'elle avait vu la même colombe blanche sur sa tête. Ce prêtre zélé voulut voir Amice et l'interrogea par truchement, parce qu'il ne savait pas la langue armorique. M. de Feuntensper, chantre et premier dignitaire, et M. de Trebodenie, archidiacre

- 94 -

APPENDICE.

diacre, furent les truchements de cette fille et du Père missionnaire. Celui-ci voulut à tout moment pointiller sur les réponses de cette créature, et, comme on voulait expliquer ses réponses, il ne voulait y entendre, étant préoccupé des mensonges qu'on lui avait dits. Ce fut cause qu'il se retira mal content.

« Mgr de Quimper, s'étant fait sacrer peu de temps après par Mgr de Saint-Malo, lui demanda s'il avait donné charge à personne de s'informer de certaine fille dévote de Saint-Pol de Léon. Lui ayant répondu que non, l'autre lui montra la procédure du prêtre zélé. Mgr de Saint-Malo témoigna qu'il n'approuvait point cette façon d'agir. »

On remarquera tout d'abord dans ce récit plusieurs obscurités et contradictions, et une certaine pointe d'exagération. En effet :

1- La visite du P. Eudes ne paraît pas avoir été une bien grande croix pour Amice. En tout cas, il était facile de la prédire le 2 août, puisque le P. Eudes était arrivé de la veille.

2- La présence d'Amice à la conférence de M. de Guimilliau et du P. Eudes étonne quelque peu, puisqu'elle avait été chassée par l'ex-grand vicaire, et qu'elle se trouvait là en face des filles de Saint-Pol, ses ennemies. Il est vrai, la fin du paragraphe laisse croire qu'elle n'y était qu'en esprit ou d'une manière invisible. Ce passage manque de clarté.

3- Même défaut dans le langage du consolateur. A l'entendre, on croirait les filles de Saint-Pol coupables des plus graves désordres, et il ne s'agit que de leurs calomnies et de leurs festins secrets. Puis, elles ne sont que trois: pourquoi dès lors ces expressions « quelques-unes », « les autres ? »

4- En ce qui regarde le P. Eudes, on insinue que sa démarche n'est inspirée ni par la charité ni par la pure gloire de Dieu. Ces paroles contredisent à tout ce que nous savons de lui, à tout ce qu'en ont pensé, à la même époque, des hommes à l'abri de toute suspicion, par exemple M. le Pilleur, M. d'Angennes, M. Cospéan, dont nous apporterons les témoignages dans notre deuxième volume. Ce sont là des faits, et non une vision, où l'illusion se glisse si facilement.

5- Le P. Eudes s'était d'abord informé, près de M. de Trebodenie et de M. Amynot. Que dit donc le consolateur? Aurait-il voulu que le P. Eudes n'entendit qu'une des parties? Ce n'eût pas été d'un bon enquêteur.

6- Le P. Eudes est venu par curiosité et commission. Comment, à la fin du récit, laisse-t-on croire qu'il était venu de son seul chef? Ou le consolateur s'est trompé au début, ou M. de Harlay-Sancy a menti. Nous allons tout à l'heure élucider ce point.

Voici maintenant l'exposé des faits, tels qu'ils nous apparaissent après un examen attentif et répété :

1- Le P. Eudes vient visiter Amice Picard par commission, mais il y vient en simple curieux, comme eût pu faire tout autre prêtre.

2- Pour savoir la vérité, il s'adresse d'abord aux partisans, puis aux adversaires de cette fille, ce dont les premiers furent peu satisfaits.

3- Devant le témoignage précis de M. Guillerme, vénérable vieillard, que M. le Gouvello, dans sa Vie du P. Michel le Nobletz., nous représente, en 1636,

NOTE IX. - 95 -

comme un docteur très instruit, en même temps qu'un sage et ferme administrateur, et que M. du Louët, en 1664, dans un mandement en faveur d'Amice, appelle un personnage de marque et compare au prince des Apôtres - le P. Eudes est prévenu contre la servante de Dieu, d'autant que ses partisans lui ont paru trop exclusifs dans leurs jugements.

4- Mais il n'a pas institué d'enquête publique: la sienne a eu un caractère absolument privé. Cela ressort du contexte.

5- En conséquence, il n'avait pas jugé bon tout d'abord d'aller rendre visite à M. du Louët, et cela très vraisemblablement sur l'avis de M. de Harlay-Sancy, afin de ne pas éveiller sa susceptibilité. Sans quoi, l'évêque de Saint-Malo lui eût remis une lettre de recommandation. Mais ensuite, convaincu de la mauvaise foi d'Amice, après avoir réfléchi et prié Dieu de l'éclairer, comme il faisait en toutes ses démarches, il sollicite une audience du grand vicaire, il le met au courant de sa conduite et lui déclare toute sa pensée, mû en cela par la charité seule et le désir de préserver l'Eglise d'un scandale. Quant à l'expression « de la part de Dieu », elle ne peut étonner qui connaît cette époque: rien de plus commun que cette manière de parler ou d'autres semblables, comme « Dieu m'a fait voir », « Dieu m'a montré », « je vous le dis de la part de Dieu », résultat et indice de l'union intime des âmes avec Dieu. Du reste sa réponse détruit le quiproquo qui pouvait naître de cette formule.

6- En apprenant que le P. Eudes n'a aucune lettre de recommandation du prélat dont il se réclame, M. du Louët, semble-t-il, aurait dû le congédier, aimablement sans doute, mais de façon à lui faire comprendre qu'à ses yeux une telle mission manquait d'autorité. Loin de là, il l'invite « à prendre chambre chez lui », et regrette qu'il n'y soit pas descendu à son arrivée, « ce qu'il eût tenu à grand honneur ». Puis, afin de lui donner de plus amples éclaircissements, il le mène au Chapitre, et voilà que de privée l'enquête du P. Eudes devient, contre son gré et ses prévisions, une sorte d'enquête publique. Pour traiter de cette façon un inconnu, qui se présente sans lettre de créance, il faut évidemment que ses manières, sa physionomie, ses discours décèlent un homme de valeur et de vertu; et, ce qui autorise cette conjecture, c'est que, dans la page qui suit, le P. Eudes est par deux fois désigné sous le nom de prêtre zélé. D'ailleurs, dans tout le récit, pas le moindre qualificatif malséant; on l'appelle simplement « le Père missionnaire ».

7- MM. de Trebodie et de Feuntensper suivent M. du Louët et le Vénérable au Chapitre, où viennent aussi MM. de Beaulieu et de Kergaranton, chanoines, et des vicaires de Trégonderm et de Toussaint, deux paroisses de Saint-Pol.

8- La conférence est longue. Le P. Eudes y propose ses objections, et les réponses de M. du Louët ne le satisfont pas. Sur sa demande, on introduit Amice, et il l'interroge par truchements, qui sont MM. de Trebodie et de Feuntensper. Mais comme le P. Eudes, en bon normand, la presse de questions, et que parfois elle se trouve embarrassée ou s'exprime mal, ces messieurs veulent expliquer ses réponses: ce que le P. Eudes ne goûte pas, car il veut formuler son jugement avec une entière indépendance et en parfaite connaissance de cause; c'était dans son caractère, et c'était son devoir. Il finit donc par se retirer, peu satisfait de ce qu'on ne lui laisse pas sa liberté d'action, de ce qu'on semble même vouloir lui imposer une décision favorable.

9- 11 repart probablement le jour même, le manuscrit n'en dit rien, et il regagne Caen, non sans instruire de vive voix ou par lettre l'évêque de Saint-Malo de ce qui s'est passé.

10- M. de Harlay-Sancy sacre M. du Louët dans les derniers jours de l'année. Sachant par le P. Eudes les détails de sa visite et l'état des esprits à Saint-Pol, il doit naturellement ce jour-là éviter de mettre la conversation sur un sujet aussi brûlant, où il court risque de blesser le nouveau prélat. M. du Louët, toujours préoccupé de cette affaire, l'y amène malgré lui, et lui demande « s'il a donné charge à personne de s'informer de certaine fille dévote de Saint-Pol de Léon. » Voulant à tout prix esquiver la discussion, M. de Harlay-Sancy répond que non, et il le pouvait, en prenant au sens strict les mots « charge » et « s'informer ». M. du Louët «lui montre alors la procédure du prêtre zélé ». Quelle procédure? Le procès-verbal de M. de Trebodenie ? Vu les dispositions des membres de la conférence, il doit nécessairement présenter les faits sous un jour peu favorable au contradicteur. Ou bien un exposé oral de ce qui s'était passé au Chapitre? Cette hypothèse plus probable ne nous assure pas davantage de l'exactitude du récit; non que nous accusions aucunement la sincérité et la bonne foi du nouvel évêque, mais les sentiments et les impressions personnels influent tant sur la manière de voir et d'interpréter les événements! Dans l'intérêt de la paix, M. de Harlay-Sancy blâme la façon d'agir prêtée au P. Eudes, tout en réservant son opinion intime. Il lui était permis d'ailleurs de ne point approuver cette procédure publique qu'il n'avait point ordonnée.

Après cela, il n'est plus question du P. Eudes dans le manuscrit, à moins que ce ne soit à lui que M. du Louët fasse allusion, dans son mandement de 1664, lorsqu'il parle aussi de la quatrième épreuve d'Amice Picard : « La quatrième et dernière de notre temps fut reconnue fautive par des signes extérieurs qui firent reconnaître publiquement que la pensée d'un sage et pieux docteur n'était pas recevable en ce qu'il s'était imaginé que cette pauvre fille mangeait, ce qui n'était point. » Ce qui appuierait cette supposition, c'est que la troisième épreuve d'Amice est justement la persécution soulevée contre elle par la servante de M. Guillermé. Mais peut-être vaut-il mieux faire rentrer dans cette troisième épreuve la visite du P. Eudes, qui n'en est qu'un épisode.

Ajoutons, en terminant, que le P. Eudes avait le droit de porter un jugement défavorable à Amice.

Les faits que l'on racontait d'Amice ne laissaient pas de surprendre d'excellents esprits. S'il n'y avait eu que ses martyres, cela n'eût pas souffert de difficulté; on y eût vu une intime participation aux souffrances de Notre-Seigneur. Mais il y avait encore sa prétendue mission relative au gouvernement, ou mieux, à la sanctification de l'Eglise de Léon; il y avait surtout ses obsessions diaboliques, qui en déconcertaient plus d'un, même parmi les théologiens les plus habiles. Témoin le fait suivant,

NOTE XIX. - 9 7 -

raconté par le Y. P. Maunoir, et où nous voyons la perplexité du fameux P. Bauny.

« Arrivant à Saint-Pol, cette année 1649, le 18 janvier, pour assister le P. Bauny à faire quelques missions à Roscoff et à l'île de Batz, je trouvai que les ennemis d'Amice avaient porté Mgr de Léon (Mgr de Rieux rétabli sur son siège épiscopal le 24 décembre 1648) à la mettre à l'inquisition et à la faire condamner du moins comme affronteuse.

« Je trouvai le P. Bauny en grande perplexité sur le rapport des choses extraordinaires qu'on lui avait dites touchant cette fille de la Croix. Il me disait qu'on lui avait fait rapport que cette fille avait été transportée sur le haut de la cathédrale et descendue par une main invisible. On lui avait parlé de beaucoup d'autres choses extraordinaires, et, à chaque article, il disait: « A quoi bon tout cela? » Je lui dis que, du temps de saint Augustin, quelques enfants, après leur baptême, étaient tourmentés du diable. Ce saint

docteur se demande : « Pourquoi Dieu permet-il à ces enfants d'être ainsi tourmentés? Est-ce à cause du péché actuel? Ils n'en sont pas susceptibles. Est-ce à cause du péché originel? Il est effacé. Pourquoi donc? » Le saint évêque s'écrie: « O altitudo! » Je réponds de même pour Amice: « O altitudo! »

On le voit par ce passage, les meilleurs esprits pouvaient être perplexes, voire même se prononcer contre ces faits étranges. Et cela d'autant mieux que, ni alors, ni plus tard, il n'intervint de sentence juridique portée par un tribunal ecclésiastique dûment constitué. Que si, le 1er août 1664, Mgr René du Louët, évêque de Quimper, donna, sous sa signature et sous son sceau, une attestation publique de la vertu d'Amice, ce témoignage n'a pas la valeur d'une sentence régulièrement émanée d'un tribunal ecclésiastique; il n'affirme pas non plus la vérité de tous les faits couchés dans les procès-verbaux; il ne se prononce pas surtout sur la réalité et la valeur des visions et des révélations de cette bonne fille.

#### NOTE XIX.

#### SALUTATION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Ave, Maria, Filia Dei Patris. Je vous salue, Marie, Fille de Dieu le Père.  
Ave, Maria, Mater Dei Filii. Je vous salue, Marie, Mère de Dieu le Fils.  
Ave, Maria, Sponsa Spiritus sancti. Je vous salue, Marie, Epouse du Saint-Esprit.  
Ave, Maria, Templum totius Divinitatis. Je vous salue, Marie, Temple de toute la Divinité.  
Ave, Maria, candidum Liliun fulgidae Je vous salue, Marie, Lys blanc de la res  
semperque tranquilla, Trinitatis. plendissante et toujours immuable Trinité.

-98- APPENDICE.

|   |  |
|---|--|
| Ave, Maria, Rosa præfulgida cœlicœ amœ-<br>nitatis.   | Je vous salue, Marie, Rose très vermeille<br>du Jardin céleste.  |
| Ave, Maria, Virgo virginum, Virgo fidelis,<br>de qua nasci, et de, cujus lacte pasci Rex<br>cœlorum voluit. | Je vous salue, Marie, Vierge des Vierges,<br>Vierge fidèle, de laquelle le roi des<br>Cieux a voulu naître et être nourri de son lait. |
| Ave, Maria, Regina Martyrium, cujus ani-<br>marn doloris gladius pertransivit.                              | Je vous salue, Marie, Reine des Martyrs,<br>dont l'âme a été transpercée du glaive de la douleur,                                      |
| Ave, Maria, Domina mundi, roi data est<br>omnis potestas in ecelo et in terra.                              | Je vous salue, Marie, Dame de l'Univers,<br>à laquelle toute puissance est donnée au Ciel et en la<br>terre.                           |
| Ave, Maria, Regina cordis mei, Mater,<br>Vita, Dulcedo et Spes mea carissima.                               | Je vous salue, Marie, Reine de mon cœur,<br>ma très chère Mère, ma Vie, ma Joie et mon<br>Espérance.                                   |
| Ave, Maria, Mater amabilis.   | Je vous salue, Marie, Mère aimable.  |
| Ave, Maria, Mater admirabilis.  | Je vous salue, Marie, Mère admirable.  |
| Gratia plena, Dominus tecum.  | Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec VOUS.  |
| Benedicta tu in mulieribus.   | Vous êtes bénie entre toutes les femmes.   |
| Et benedictus fructus ventris tui JESUS.  | Et béni soit le fruit de votre ventre, JÉSUS.  |
| Et benedictus Sponsus tuus Joseph.  | Et béni soit votre Époux saint Joseph.   |
| Et benedictus Pater tuus Joachim.   | Et béni soit votre Père saint Joachim.   |
| Et benedicta Mater tua Anna.  | Et bénie soit votre Mère sainte Anne.  |
| Et benedictus Filius irais Joannes.   | Et béni soit votre Fils saint Jean.  |
| Et benedictus Angelus tuus Gabriel.   | Et béni soit votre Ange saint Gabriel.   |
| Et benedictus Pater œternus, qui te elegit.   | Et béni soit le Père Éternel qui vous a choisie.   |
| Et benedictus Filius, qui te amavit.  | Et béni soit le Fils qui vous a aimée.   |
| Et benedictus Spiritus Sanctus, qui te<br>sponsavit.  | Et béni soit le Saint-Esprit qui vous a<br>épousée.  |
| Et benedicti in œternum omnes qui bene-   | Et bénis soient à jamais tous ceux qui vous  |

dicunt tibi, et qui diligunt te. . bénissent, et qui vous aiment.  
Nos cura Prole pia benedicat Virgo Ma- Que la Vierge Marie avec son pieux Enfant  
ria. Amen. nous bénissent. Ainsi soit-il.

## NOTE XX.

### 1. VŒU D'OBÉISSANCE.

JÉSUS t MARIA.

En l'honneur du mystère de la très sainte Trinité, et en celui de la subordination ineffable et adorable subsistance en égalité parfaite et indépendance absolue des Personnes divines entre elles-mêmes ;

En l'honneur et hommage spécial du Verbe incréé, envoyé par son Père, acceptant et accomplissant le conseil de la très sainte Trinité sur notre rédemption par le mystère de l'Incarnation ;

NOTE XX. - 9 9 -

En l'honneur de Jésus-Christ et de l'obéissance qu'il a gardée si divinement et parfaitement vers son Père, depuis le moment de l'Incarnation, par fidélité à une voie si humble et rigoureuse jusqu'à la mort de la Croix ;

En l'honneur encore de l'assujettissement et obéissance humble qu'il a rendue à sa très sainte Mère et à saint Joseph, en sa sainte Enfance  
erat subditus illis ;

En l'honneur de cette obéissance et ponctualité admirable qu'il rend tant de fois le jour à la voix et à la parole du prêtre, au Saint Sacrement de la Messe;

En l'honneur de la très sainte Vierge, de sa parfaite et humble obéissance et abandon au Vouloir de Dieu, en ces paroles : Ecce ancilla Domini ;

En présence et en l'honneur de tous les saints et de la fidélité qu'ils ont eue aux mouvements de la grâce en terre, et de la liaison par laquelle ils adhèrent si intimement et si divinement au Vouloir et ordonnance de Dieu dans le ciel;

En présence de mon bon Ange et en l'honneur de la parfaite liaison qu'il a au Vouloir de Dieu pour ma conduite, je vous fais voeu, ô mon Dieu, mon Créateur, ô Jésus-Christ, mon Seigneur, d'obéissance à notre Père général et à tous ceux qui lui sont et seront, selon votre très sainte Volonté, subordonnés selon la vocation sainte et la voie de grâce en laquelle il vous « a plu m'appeler et en laquelle vous désirez que je consume ma vie.

Je vous prie, ô sainte Vierge, de me protéger et conserver par votre grâce, en l'accomplissement de cette mienne promesse, et vous, ô mon bon Ange, de m'y maintenir en la perfection que je puis, que je dois, que je désire présentement, et que vous connaissez que Dieu demande de moi, et, de présent, je me livre à quelque dépendance plus grande de vous pour cet effet, et de tous les Saints qui ont soin et garde de mon âme, de nia grâce et voie devant Dieu, et de tous les Saints de Jésus et de Marie ; et fais présentement un acte de désaveu de tout ce que je pourrai, -par infirmité et sui-prise, faire au contraire et veux qu'en vertu de ceci il n'ait aucun effet.

JEAN EUDES.

N.-B. - Que l'on compare ce voeu, soit avec le Vœu du Martyre, soit avec les douze articles, ou degrés conduisant au Paradis en terre, et l'on verra qu'il y a deux langues et deux langages différents, n'appartenant pas au même personnage. Ce voeu se rapproche du Vœu de servitude du P. de Bérulle: on dirait

un pastiche.

- 1 0 0 - APPENDICE.

## II. VŒU DE STABILITÉ.

En l'honneur de la stabilité en soi-même du Verbe en l'humanité, de la persévérance éternelle du mystère de l'Incarnation, par lequel il y aura éternellement un Homme Dieu ;

En l'honneur des liaisons éternelles de Jésus vers Marie en qualité de Fils, de Marie vers Jésus en qualité de Mère ;

En l'honneur de l'état permanent de Jésus humilié au Saint-Sacrement jusqu'à la consommation des siècles ;

En l'honneur des liaisons éternelles qu'il prend avec les prêtres par communication de sa Personne, offices et dignité ;

En l'honneur de la stabilité des Saints en Dieu, par l'état de la gloire

Je fais vœu à Dieu, mon Créateur, et à Jésus-Christ, mon Seigneur et Sauveur, de stabilité perpétuelle en cette Congrégation de l'Oratoire de Jésus et Marie, en laquelle il leur a plu m'appeler, et je fais ce vœu selon tout le pouvoir et liberté que j'ai de disposer de moi pour Dieu, et de me lier à son service pour sa plus grande gloire, et selon toute l'étendue du conseil de Dieu en ma vocation, et renonce à tout pouvoir et liberté contraire à cette stabilité, que je promets et voue présentement, vous suppliant, ô mon Sauveur Jésus, par vous-même, par votre droit et puissance sur moi, par votre grâce, de me lier à votre service pour l'accomplissement de tous vos désirs et pouvoirs sur moi.

Je vous supplie, ô très sainte Vierge, de ratifier cette présente oblation de moi-même à Dieu, de l'unir à la vôtre, de la bénir par le mérite de la vôtre, et de m'obtenir, par votre bonté et miséricorde et par les mérites de vos grandeurs, fidélité dans les voies de votre Fils.

Je vous prie, ô mon bon Ange, de prendre part aux obligations présentes et de m'en faire rendre les effets que je désire et qu'elles demandent de moi, et, pour cet effet, je m'abandonne à toute votre puissance et droit de conduite que vous avez sur moi de la part de Dieu, pour ne m'en retirer jamais volontairement.

JEAN EUDES.

N.-B. - Nous ne reconnaissons là ni la langue, ni le style, ni les idées, ni les sentiments du P. EUDES: ce n'est point ainsi qu'il parle dans les écrits qui nous restent de lui. Il faudrait alors admettre qu'il a copié et signé un acte, composé par le P. de Bérulle ou par le P. de Condren; mais, en pareille matière, on le voit toujours traduire lui-même ses pensées et ses sentiments, et non point en emprunter l'expression à d'autres, cela n'est pas dans son caractère.

NOTE XXI. - 1 0 1 -

## NOTE XXI.

### OBSERVATION SUR LE PORTRAIT Du P. EUDES.

Le portrait du V. P. EUDES, que nous reproduisons en tête de ce volume, a été trouvé, à la Bibliothèque nationale, section des Estampes. On peut le comparer trait par trait à la gravure de Drevet: on verra l'exacte similitude des deux. Le conservateur des Estampes et le photographe nous ont déclaré que c'était bien la même figure à deux âges différents. Mais, dans celle-ci, le V. P. EUDES ne porte pas plus de trente-cinq ans. Or, d'après l'inscription, qui se trouve autour même de la gravure, il en aurait au moins

quarante-trois. Cela donnerait à croire qu'à ce portrait déjà dessiné pour quelques-uns de ses amis, on a simplement ajouté la mention de «Supérieur du Séminaire de Jésus et Marie », lorsque le Vénérable eut établi son premier séminaire à Caen. - On trouve à l'Arsenal une reproduction de cette gravure.



## TABLE DE L'APPENDICE, 102-

Pages

|   |     |
|---|-----|
| NOTE 1. Décret du 6 janvier 1903 . . . . .  | 3   |
| NOTE II. Extraits de la Préface du P. Le Beurier . . . . .  | 10  |
| NOTE 111. Extraits de la Préface des Annales de la Congrégation de Jésus et Marie, par le P. Costil . . . . .   | 13  |
| NOTE IV. Extrait de l' « Arrest et reiglement de la Cour du Parlement (de Rouen) sur les disciplines libérales de l'Université de Caen. » IM6. - Esquisse de l'Oratoire . | 17  |
| NOTE V. L'Oratoire de S. Philippe de Néri . . . . .   | 20  |
| NOTE VI. Deux lettres testimoniales . . . . .   | 26  |
| NOTE VII. Lettre du P. Eudes à Mme de Budos, sur la mort de son frère (1629) . .  | 29  |
| NOTE VIII. Deux extraits de l'Exercice de Piété . . . . .   | 37  |
| NOTE IX. Extrait des Études du P. Lebrun sur le Royaume de Jésus et la doctrine spirituelle du V. P. Eudes.   | 42  |
| NOTE X. Quatre Fondements de la Vie chrétienne, d'après le V. P. Eudes .  | 77  |
| NOTE XI. Miséricorde, mon Dieu! Miséricorde . . . . .   | 80  |
| NOTE XII. - Lettre de M. Drouet au P. Besselièvre . . . . .   | 83  |
| NOTE XIII. - Lettre du P. Eudes à M- de Camilly . . . . .   | 84  |
| NOTE XIV. - Le P. Eudes et Marie des Vallées . . . . .  | 85  |
| NOTE XV. Croix du P. Surin. - La possession chez les personnes pieuses . .  | 86  |
| NOTE XVI. - Un chapitre du Catéchisme de la Mission . . . . .   | 88  |
| NOTE XVII. - Mandement de M. de Harlay, archevêque de Rouen . .   | 89  |
| NOTE XVIII. - Voyage du P. Eudes à Saint-Pol de Léon . . . . .  | 90  |
| NOTE XIX. - Salutation à la très sainte Vierge . . . . .  | 97  |
| NOTE XX. - Vœux du P. Eudes . . . . .   | 98  |
| NOTE XXI. - Observation sur le portrait du Y. P. Eudes . . . . .  | 101 |

